This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

No. B 5

SKIPWORTH
BEQUEST

Skipworth C. 44

25/-

Scarce

XII.2

SYSTÊME SOCIAL.

PREMIERE PARTIE.

par le baron d'Holb

SYSTÊME SOCIAL

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE ET DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT

SUR LES

MOEURS.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.
SENEC. EPIST. 124.

TOME PREMIER.

LONDRES.
M DCC LXXIII.

TAYLOR INSTITUTION
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION.

TOUT eſt lié dans le monde Moral commedans le monde Phyſique. On ſe plaint ſans ceſſe des effets, & jamais on n'en cherche les cauſes. On déclame ſans fin contre la méchanceté des hommes; on eſt tout étonné de leurs vices & de leur corruption; les prédications & les leçons inſtructueuſes des Moraliſtes & des Prêtres n'ont pour objet que la perverſité du genre humain; les loix les plus ſéveres & les châtimens les plus rigoureux ne peuvent obliger des êtres ſociables à vivre paiſiblement entre eux. L'ignorance, les préjugés, l'opinion, l'éducation, des gouvernemens injuſtes, la pareſſe, voilà les ſources permanentes de la corruption des peuples: leurs vices & leurs folies ſont des ſuites ſa-

tales & néceſſaires de leurs inſtitutions déraiſonnables.

La raiſon des hommes eſt encore ſi peu développée que, nonobſtant les progrès qu'ils ont faits à bien des égards, nous trouvons qu'ils ſont reſtés ſur d'autres points dans une enfance véritable. Ils ont meſuré les cieux ; leur eſprit s'eſt élancé dans les régions déſertes de la métaphyſique ; leur vaine curioſité s'eſt repue de chimeres ; leurs yeux ſe ſont égarés dans les ténebres palpables de la Théologie ; leur imagination s'eſt efforcée de deviner les myſteres du monde idéal ; tandis qu'ils n'ont eu aucune idée du monde réel qu'ils habitent, & qu'ils n'ont pas connu les vrais moyens de s'y rendre plus heureux. Les principes ſimples & naturels de la Morale & de la Politique ſont encore à

trouver. Les peuples les plus éclairés & les plus policés nous montrent à tout moment des veſtiges très marqués de l'ignorance & de la déraiſon les plus ſauvages. C'eſt ſur-tout dans les objets qui intéreſſent le plus les hommes que nous les trouvons le moins avancés. Ils reconnoiſſent le prix de la morale, de la raiſon, de la vertu; mais ils n'en ont pour l'ordinaire que des idées incertaines & des notions très obſcures. Ils ſe ſont ſoumis à des maîtres pour qu'ils les conduiſiſſent au bonheur; mais ils ignorent en quoi conſiſte ce bonheur. Ils ſentent l'utilité de la juſtice; & rarement ſavent-ils diſtinguer le bien du mal, le juſte de l'injuſte. Ils trouvent des avantages dans la vie ſociale, tandis que la ſociété ne raſſemble communément que des êtres tellement diſpoſés à ſe nuire, ſi incommo-

des les uns pour les autres, que des ſpéculateurs ont cru que la vie ſociale étoit un état contraire à la nature de l'homme, & que, pour être heureux, il devoit vivre entiérement iſolé.

A la vue des antiques erreurs dont les peuples ſont les dupes; des préjugés ſans nombre dont ils ſont les victimes; des opinions & des vanités auxquelles ils ſont obſtinément attachés; des obſtacles formidables qui s'oppoſent aux progrès de l'eſprit humain, bien des gens ont penſé que les maux de notre eſpece ſont incurables, & qu'il falloit l'abandonner à ſon ſort: d'autres ſe ſont irrités contre elle & ont regardé l'homme comme un monſtre déteſtable: d'autres enfin ne l'ont jugé digne que d'un ſouverain mépris.

S'IRRITER contre les hommes parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt pécher également contre la juſtice & l'humanité ; s'étonner de leurs folies, déclamer vaguement contre les paſſions dont nous les voyons agités, & n'en pas chercher les vraies cauſes, c'eſt être aveugle ſoi-même ; c'eſt ſe fâcher des imprudences que commettent des enfans dépourvus d'expérience, dont la raiſon, loin d'avoir été cultivée, a été retenue dans des entraves perpétuelles.

C'EST au peu de ſageſſe, à la négligence, à la perverſité des inſtituteurs & des guides des hommes qu'il faut s'en prendre des vices dont nous les voyons infectés. Nous ne ſommes pas plus en droit d'être ſurpris de leurs vices ou de nous indigner contre eux, que d'être étonnés des ef-

fets d'un incendie que tout conſpire à propager, ou de nous fâcher contre des malheureux que nous verrions languir d'une contagion générale que leurs médecins s'efforceroient d'éterniſer. Plaignons les hommes de leurs miſeres ; remontons à la ſource de leurs maux ; cherchons la vérité qui ſeule peut quelque jour nous fournir des remedes plus ſûrs, que ceux que l'illuſion a juſqu'ici vainement appliqués aux infirmités de notre eſpece.

La morale eſt ſi vaine & ſes préceptes ſi ſtériles, parce que ceux qui l'enſeignent, faute de connoître l'homme & de conſidérer les cauſes qui agiſſent inceſſamment ſur lui, n'ont fait que s'égarer eux-mêmes, & n'ont jamais connu ni la ſource du mal, ni les moyens de l'arrêter. Le Théologien ſuppoſe l'homme

eſſentiellement corrompu, incapable par ſa nature de faire le bien, ennemi né de toute vertu. Si vous lui demandez ſur quoi fondé il porte un jugement ſi défavorable à la nature humaine? il vous débite auſſi-tôt mille fables; il vous dira qu'au mépris de la défenſe de ſon Dieu, le premier pere du genre humain a mangé d'une pomme. Que les vices & les miſeres de ſes deſcendants ſont les ſuites fatales de ce premier péché. Si vous vous plaignez de ne rien concevoir à cette bizarre origine du mal, on en eſt quitte pour vous dire que *c'eſt un profond myſtere*, qu'il faut croire ſans le comprendre.

Dans l'idée de rendre plus dociles des peuples ignorants & ſauvages, leurs premiers légiſlateurs inventerent des Religions. On

leur parla de puiſſances inviſibles; on prétendit, par des phantômes, réprimer leurs paſſions; on peignit ces phantômes avec les couleurs les plus terribles; on effraya les hommes ſans les rendre meilleurs; des Dieux méchants, injuſtes & cruels étoient-ils bien propres à les rendre plus ſociables, plus juſtes, plus humains? D'ailleurs on leur fournit des moyens de les gagner; par là les miniſtres intéreſſés de ces Dieux détruiſirent évidemment les effets qu'ils prétendoient produire à l'aide des terreurs qu'ils avoient excitées dans l'eſprit des mortels. Si les Prêtres ſont parvenus à rendre les eſprits plus ſouples, ils n'ont travaillé qu'à faire valoir leurs propres intérêts; ils ſe ſont bien gardés de cultiver la raiſon de leurs eſclaves intimidés; ils ne leur ont point enſeigné une mo-

rale utile & vraie; ils ne leur ont fait connoître que de fauſſes vertus; ils leur ont donné le change ſur les cauſes de leurs peines; ils leur ont inſpiré des idées qui, bien loin de les rendre heureux, n'étoient propres qu'à les détourner de la route du bonheur & porter le trouble dans la ſociété. En un mot, la morale religieuſe, fondée ſur des chimeres, dépourvue de motifs connus, ſubordonnée aux intérêts des Prêtres, n'eut rien de ce qu'il falloit pour contenir ou diriger les paſſions des hommes : elle ne ſervit au contraire qu'à leur en ſuggérer ſouvent de très funeſtes, & à leur faire violer ſans remords les devoirs les plus ſacrés & les plus évidents de la morale humaine.

Le gouvernement fut originairement deſtiné à réprimer les paſ-

ſions diſcordantes des membres de la ſociété. Les peuples, pour leur propre intérêt, furent obligés de ſe ſoumettre à un pouvoir & à des loix qui les miſſent à couvert des dangers continuels, auxquels la licence & l'anarchie les expoſoient à tout moment. Mais ce pouvoir, preſque toujours uſurpé par la force, la conquête, la tyrannie, ou confié ſans réſerve à des hommes qui en abuſerent, fut très ſouvent un fléau non moins cruel que l'anarchie, & devint une ſource inépuiſable de corruption. Les chefs des nations, loin de réunir les citoyens, loin de ſonger à en faire des êtres raiſonnables, les diviſerent, les infecterent de vices & de préjugés, n'en firent que des eſclaves dévoués à leurs propres caprices qui méconnurent, & ce qu'ils ſe devoient les uns aux autres, & ce

qu'ils devoient à la Patrie. Les loix, au lieu d'être les oracles de l'équité, ne furent que les expreſſions des injuſtices, des fantaiſies, du délire des légiſlateurs, auxquels leurs ſujets furent forcés de ſe conformer. Ainſi les barrieres, deſtinées à contenir les paſſions des hommes, leur ſont pour l'ordinaire devenues auſſi funeſtes que ces paſſions mêmes. Armés d'une force irréſiſtible, les Princes négligerent d'exciter leurs ſujets à la vertu, & ne ſongerent qu'à en faire les inſtrumens de leurs propres paſſions & de leurs extravagances, toujours contraires au bonheur des ſociétés.

Ceux qui gouvernent les hommes, ſont, ainſi que leurs ſujets, les dupes & les victimes d'une infinité de préjugés, auxquels les uns & les autres ſacrifient à tout

moment leur félicité ſolide & véritable. Plaignons-les de l'aveuglement qui les empêche de parvenir au but qu'ils ſe propoſent : gémiſſons de tant d'erreurs invétérées qui perpétuent les maux de la race humaine. Eſpérons que les lumieres d'une raiſon plus exercée feront un jour diſparoître, au moins pour quelques portions du genre humain, les ténebres épaiſſes, dont les mortels ſont entourés. Si la voix de la vérité n'a pas encore aſſez de force pour arrêter les impulſions trop puiſſantes des cauſes, elle peut au moins expoſer leurs ſiniſtres effets.

La Morale & la Politique ſont évidemment liées; elles ne peuvent ſans danger ſe ſéparer d'intérêts, ni ceſſer de ſe donner la main. La Morale n'a point de force, ſi la Politique ne l'ap-

puie; la Politique eſt chancellante & s'égare, ſi elle n'eſt ſoutenue & aidée par la vertu. L'objet de la Morale eſt de faire connoître aux hommes que leur plus grand intérêt exige qu'ils pratiquent la vertu; le but du gouvernement doit être de la leur faire pratiquer. La Morale ne peut qu'inviter les hommes à faire le bien; le gouvernement peut, ou les y contraindre par les loix, ou les y ſolliciter par ſes récompenſes & ſes bienfaits. La Morale ne ſera pour les nations qu'une ſcience ſpéculative, & ſes leçons demeureront impraticables, tant que les arbitres de leurs deſtinées ne ſentiront pas que ſans vertu nulle puiſſance ſur la terre ne peut être ſûre & fortunée, & ne feront pas ſentir aux citoyens que nul homme en ſociété ne peut être heureux ſans la vertu.

TELS ſont les principes ſur leſquels doit ſe fonder un ſyſtême Moral & Politique, qui, pour être utile, ne doit être qu'un enchaînement de vérités tendantes à prouver la néceſſité de confondre les intérêts des ſouverains avec ceux de leurs ſujets, & les intérêts de chacun des ſujets avec ceux de leurs aſſociés.

SYSTÊME SOCIAL.

PREMIERE PARTIE.

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE.

CHAPITRE I.

Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes.

LA POLITIQUE, la Religion, & très souvent la Philosophie nous ont donné des idées fausses de l'homme. Faute de connoître sa nature, ou de remonter jusqu'aux principes de ses actions, on l'a regardé comme naturellement enclin au mal, comme ayant une aversion presque invincible pour le bien, comme l'ennemi né des êtres de son espece.

Quelques spéculateurs atrabilaires l'ont comparé à une bête féroce, toujours prête à s'élancer sur ses semblables. A la vue de sa conduite si souvent déraisonnable, on a été jusqu'à le mettre quelquefois au dessous des animaux les plus cruels, dans lesquels on ne trouve point autant de ressources pour se nuire & se détruire réciproquement, que dans l'être qui se dit raisonnable par excellence (1). Quoique bien des choses semblent confirmer une opinion si défavorable à l'homme, que ses passions mettent continuellement aux prises avec ses associés, la réflexion peut néanmoins nous détromper de ce préjugé, & nous le faire envisager sous un point de vue moins affligeant & plus conforme à la vérité.

L'HOMME par sa nature n'est ni bon ni méchant. Il cherche le bonheur dans chaque instant de sa durée, toutes ses

(1) *Quoscumque homines in urbe videritis, scitote in duas partes esse divisos; nam aut capiuntur aut capiunt, videbitis tanquam pestilentiâ campos, in quibus nihil aliud est nisi cadavera quæ lacerantur, aut corvi qui lacerant*, V. PETRONII SATYRIC.

Ferarum iste conventus est, nisi quòd illa inter se placida sunt, morsuque similium abstinent, hi mutua lacerationè saturantur. V. SENEC. DE IRA.

Homo homini lupus, vel præda vel prædo.

facultés ſont inceſſamment employées à ſe procurer le plaiſir ou à écarter la douleur. Les paſſions, eſſentielles à notre eſpece, inhérentes à notre nature, qui caractériſent l'être ſenſible, ſe réſolvent toutes en déſir du bien-être, & en crainte de la douleur. Ces paſſions ſont donc néceſſaires; elles ne ſont par elles-mêmes ni bonnes ni mauvaiſes, ni louables ni blâmables: elles ne deviennent telles que par l'uſage qu'on en fait; elles ſont utiles & eſtimables, quand elles nous procurent notre propre bonheur & celui de nos ſemblables; pour lors l'on nomme bons, vertueux, bienfaiſans, ceux qui en ſont animés, & l'on appelle raiſonnables ceux qui prennent les moyens convenables pour obtenir la fin qu'ils ſe propoſent. Ces mêmes paſſions ſont nuiſibles, dignes de mépris & de haine quand, au lieu de nous conduire au bonheur, elles font tort, ſoit à nous-mêmes, ſoit à ceux avec qui nous vivons; alors ceux qui en ſont animés ſont appellés méchants, vicieux, déraiſonnables. La faim eſt un beſoin naturel de l'homme, le déſir de ſatisfaire ce beſoin eſt une paſſion naturelle & néceſſaire, le

choix des alimens & la modération dans leur usage sont des effets de la raison ; l'excès du boire ou du manger sont des actions déraisonnables ; ravir à un autre les alimens dont il a besoin lui-même & qui lui appartiennent, c'est une injustice ; lui faire part de ceux qu'on possede soi-même, c'est un acte de bienfaisance, que l'on nomme vertu. Un homme est bon, raisonnable, vertueux, non lorsqu'il n'a pas de passions, mais lorsque ses passions sont utiles à lui-même & aux êtres avec lesquels il se trouve associé.

Les passions de l'homme sont plus multipliées que celles des autres animaux, parce que sa nature lui donne un plus grand nombre de besoins. Se conserver & se propager ; voilà les seuls besoins des bêtes, & les seuls objets que leurs passions se proposent. Indépendamment de ces deux besoins primitifs, communs à tous les animaux, les hommes en société en ont beaucoup d'autres que l'habitude, l'opinion & une imagination active leur rendent nécessaires. Le sauvage n'a de plus que les bêtes, que le besoin de se vêtir, tandis que celles-ci naissent avec une

défense naturelle contre les injures de l'air. Le citoyen d'une nation policée a des besoins sans nombre que son imagination, allumée par l'exemple, par les idées qu'il reçoit, & souvent par le préjugé, lui crée à chaque instant, & qu'il cherche à satisfaire par toutes sortes de voies.

Chaque homme apporte en naissant des passions plus ou moins vives; leur force dépend du tempérament, de l'organisation, de la dose d'imagination que la nature lui a donnée. Il devient un être utile ou nuisible, soit pour lui-même, soit pour ses concitoyens, suivant que les circonstances le tournent vers le bien ou vers le mal; c'est-à-dire, suivant que le fonds qu'il a reçu de la nature est bien ou mal cultivé par l'éducation qu'on lui donne, par les exemples qu'il voit, par les discours qu'il entend, par les personnes qu'il fréquente, par les idées qu'il se fait ou qu'on lui inspire, par les habitudes qu'il contracte, & sur-tout par le gouvernement qui regle sa conduite. Un pere vicieux ne peut former que des enfans corrompus; une société dépravée ne peut fournir que des exemples propres

à gâter & le cœur & l'eſprit. Un gouvernement injuſte ne peut faire que des eſclaves injuſtes, diviſés, mécontents d'eux-mêmes & de leurs aſſociés; perpétuellement occupés à ſe ſupplanter réciproquement; ingénieux à ſe tourmenter les uns les autres; en un mot, ennemis de leur propre bonheur & de celui des êtres dont ils ſont environnés.

On fait de l'homme tout ce qu'on veut. *Tu te trompes*, dit Séneque, *ſi tu penſes que nos vices naiſſent avec nous; ils nous ſont ſurvenus; l'on nous en a remplis* (2). Le plus grand ſcélérat auroit pu devenir un homme de bien, ſi le ſort l'eût fait naître de parents vertueux, ſous un gouvernement ſage, & l'eut placé dans ſa jeuneſſe parmi des gens de bien. Le grand homme dont nous admirons les vertus, n'eût été qu'un brigand, un voleur, un aſſaſſin, s'il n'eût jamais fréquenté que des hommes de cette trempe. Un courtiſan abject, que nous voyons intriguer & ramper dans la cour d'un deſpote, eût été un citoyen noble & généreux dans Athenes & dans Rome. Un Sybarite

(2) Voyez l'Epigraphe du Frontiſpice.

efféminé

efféminé ſeroit devenu un guerrier courageux à Sparte. Newton n'eût été qu'un vagabond féroce, s'il fut né parmi des Tartares ou des Arabes.

Rien ne prouve d'une façon plus convaincante à quel point l'homme peut être modifié par l'exemple, par l'opinion, par l'habitude, que l'état militaire. Prenez dans un village un ruſtre ſtupide & lâche, & au bout de ſix mois vous en ferez un brave ſoldat; il aura pris *l'eſprit du corps*; il aura de l'honneur; il ſera jaloux d'être eſtimé de ſes camarades; il s'eſtimera lui-même; il ſe croira ſupérieur aux villageois ſes compatriotes; il aura un maintien plus aſſuré, & quand il le faudra, il marchera très gaiement à la mort.

Notre conduite, bonne ou mauvaiſe, dépend toujours des idées vraies ou fauſſes que nous nous faiſons, ou que d'autres nous donnent. C'eſt le bien-être, ou du moins c'eſt ſon image que nous pourſuivons pendant toute notre vie. L'homme de bien eſt celui qui par une ſuite de ſon tempérament, de ſa propre expérience, des principes qui lui ont été ſoigneuſement inculqués, des exemples qu'on lui a préſen-

Voilà, ſans doute, pourquoi les exemples des princes, des grands, des riches, & de tous ceux que nous voyons en eſtime, ſont ſi contagieux. Nous adoptons par imitation les idées, les ſyſtêmes, la conduite, les façons de penſer & d'agir de ceux avec qui nous vivons. *Il faut faire comme les autres* eſt un axiôme indubitable pour le plus grand nombre des hommes; le public regarde comme étrange & ridicule quiconque oſe en appeller.

TOUTE l'éducation n'eſt fondée que ſur l'imitation; nous y prenons les notions vraies ou fauſſes, utiles ou nuiſibles, qui nous ſont préſentées par ceux qui nous élevent. Elever un homme, c'eſt lui inſpirer nos idées, c'eſt l'habituer à eſtimer ce que nous eſtimons, à aimer ce que nous aimons, à faire ce que nous faiſons nous-mêmes : voilà comment les préjugés & les vices des peres ſe tranſmettent de mains en mains juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Sous les yeux de parens honnêtes, il ſeroit fort difficile que des enfans devinſſent vicieux & corrompus. (4)

(4) *Fortes creantur fortibus & bonis.*
HORAT.

C'est dans l'éducation que nous devons chercher la ſource principale des vices & des vertus des hommes, des erreurs ou des vérités dont leurs têtes ſe rempliſſent, des habitudes eſtimables ou blâmables qu'ils contractent, des qualités & des talents qu'ils acquierent. Si l'on avoit l'attention de ne jamais nous tromper dans l'enfance, de ne nous donner que des idées vraies & ſenſées, nous aurions des lumieres & de la raiſon, nous jugerions ſainement; nous ſerions vertueux; nos paſſions ſe porteroient vers les objets dans leſquels nous ſerions aſſurés de trouver l'utilité ſolide qui conſtitue le vrai bonheur de l'homme; nous ne ſerions pas dans tout le cours de notre vie les jouets de mille erreurs, dont nous avons tant de peine à nous défaire. Une bonne éducation devroit faire contracter dans l'enfance l'habitude de penſer juſte & de faire le bien; alors nous ſerions effarouchés du mal pour lequel on ſuppoſe fauſſement que nous avons un penchant naturel.

Les hommes n'ont du penchant pour le mal que parce qu'ils le prennent pour le bien; ils ne ſont ſi corrom-

pus, & par contre coup, ſi miſérables, que parce que l'éducation, dans l'enfance, l'opinion publique & le gouvernement, dans l'âge mûr, ne leur donnent pour l'ordinaire que des idées trompeuſes. Tout concourt à les entretenir dans les préjugés qui les aveuglent; tout conſpire à empêcher leur raiſon de s'exercer; ils ne voient de toutes parts que des exemples dangereux que, même en les condamnant, ils ſe croient obligés d'imiter. Faut-il donc être ſurpris de voir l'homme, qui ſe glorifie de ſa raiſon, privé totalement de cette raiſon, par laquelle il ſe dit ſupérieur aux autres animaux?

CHAPITRE II.

De la raiſon, de la vérité & de ſon utilité.

LA RAISON eſt la connoiſſance du bonheur véritable, & des moyens capables de le procurer. D'où il ſuit que la raiſon ne peut s'acquérir que par des expériences ſûres & réitérées. Cultiver ou développer la raiſon d'un homme,

c'eſt lui faire connoître ce qu'il doit pratiquer ou éviter pour ſe rendre heureux. Les hommes ne ſont remplis de tant d'erreurs, que parce que leurs guides en ce monde, privés eux-mêmes de raiſon, ſont incapables de former l'eſprit des autres, ne leur inſpirent que les idées fauſſes de bien-être, dont ils ſont eux-mêmes infectés; ou enfin ſe croient intéreſſés à empêcher les hommes de voir les choſes ſous leur vrai point de vue. Toute autorité fondée ſur l'opinion & le menſonge, eſt ennemie née de la raiſon, & craint la vérité qui détruiroit ſon pouvoir. Ne ſoyons donc point étonnés de trouver ſi peu de raiſon dans les êtres qui ſe diſent raiſonnables. Formés par des parens qui ne raiſonnent preſque jamais; élevés par des inſtituteurs à qui la raiſon eſt odieuſe; entourés d'une ſociété remplie de préjugés de toute eſpece; gouvernés par des maîtres qui ſe croient intéreſſés à la durée des opinions ſur leſquelles ils fondent leur empire, le menſonge eſt, pour ainſi dire, identifié avec les hommes. Eſt-il donc ſurprenant de ne trouver par-tout que des êtres déraiſonnables?

Si, comme il n'arrive que trop ſouvent, l'opinion publique eſt fauſſe, tous nos jugemens ſont faux & contraires à la raiſon. C'eſt pourtant cette opinion, communément ſi menſongere, qui nous imprime les idées que nous avons du bonheur & du malheur, du juſte & de l'injuſte, de la vertu & du vice, du mérite & du blâme, de l'honneur & de la honte, de la décence & de l'indécence. Trompé une fois ſur ces objets importans, notre eſprit reſte à jamais dans une erreur invincible, & notre conduite, déterminée & entraînée par les préjugés univerſels, devient pour l'ordinaire auſſi funeſte pour nous-mêmes qu'incommode pour ceux avec qui nous vivons.

Hobbes dit que le méchant n'eſt qu'un *enfant robuſte*; (5) c'eſt en effet un être dépourvu d'expérience, de prévoyance, de jugement, dont la raiſon n'eſt point formée, qui ſuit inconſidérément & ſans choix les impulſions de ſes deſirs, qui ne connoît d'autre regle que ſes appétits & ſes fantaiſies, qui, ſéduit par le moment, lui ſacrifie l'avenir, qui comptant trouver le bien-

(5) *Puer robuſtus.*

être dans tout objet dont il s'éprend, n'y trouve bientôt que de l'ennui, des dégoûts, & très souvent sa perte. En un mot, le méchant est un mauvais calculateur, qui est à tout instant la dupe de son ignorance, de son imprudence & de ses préjugés : plus notre esprit s'éclaire, & plus nous apprenons à calculer avec justesse & à préférer la plus grande somme de biens à la moindre. (6)

La vérité est la conformité de nos idées avec la nature des choses : elle n'intéresse les hommes, que parce qu'elle leur fait connoître *ce qui est* ; c'est-à-dire la nature, les qualités réelles, les rapports des causes & des effets. Cette connoissance qui, de même que la raison, ne peut s'acquérir que par l'expérience, nous met à portée de distinguer l'utile du nuisible, la réalité de l'apparence, le bien-être solide & durable, du plaisir fugitif & passager. La vérité est nécessaire à l'homme, parce que l'homme a besoin pour être heureux, de démêler la route qui peut l'y conduire ; il aime la vérité, parce qu'il aime le bonheur ; il craint la vérité,

(6) Voyez De la Felicita.

parce que ſouvent on lui perſuade qu'elle peut nuire à ſa félicité.

En effet une foule de voix nous crie de toutes parts : « la vérité eſt dangereuſe ; il eſt des erreurs utiles au » genre humain ; le monde veut être » trompé. » La vérité ne paroît dangereuſe, qu'à ceux qui ſe croient fauſſement intéreſſés à tromper le genre humain. Quelques erreurs peuvent être paſſagérement utiles à quelques individus ; mais elles ont toujours les conſéquences les plus funeſtes pour toute l'eſpece humaine. Le monde veut être trompé, parce qu'on l'a tellement accoutumé à l'être, parce qu'on l'a ſi fortement prémuni contre la vérité, parce qu'on a pris tant de ſoin d'étouffer ſa raiſon, qu'il s'imagine que ſes erreurs ſont néceſſaires à ſa félicité, à laquelle il ne s'apperçoit pas qu'elles lui font ſans ceſſe tourner le dos.

Dire que la vérité eſt inutile aux hommes, c'eſt prétendre qu'ils n'ont pas beſoin d'être plus heureux qu'ils ne ſont ; qu'il leur importe fort peu de perfectionner leur ſort ; qu'il ſeroit dangereux de leur montrer la ſource & les remedes des maladies qui les tourmen-

tent. Assurer qu'il est des erreurs utiles, c'est soutenir qu'il est des objets dans lesquels il est bon que les hommes soient aveugles & misérables.

La vérité en Physique, est la connoissance des effets que les causes naturelles doivent produire sur nos sens. La vérité en Morale, est la connoissance des effets que les actions des hommes doivent produire sur les hommes. La vérité en Politique, est la connoissance des effets que le Gouvernement produit sur la Société, c'est-à-dire la maniere dont il influe sur la félicité publique & particuliere des citoyens.

Laquelle de ces vérités doit être cachée aux hommes ? Par une étrange fatalité ce sont précisément les objets que l'on suppose, ou qui sont véritablement & visiblement les plus importans pour nous, sur lesquels on prétend qu'il est utile de tenir les yeux des hommes fermés ! D'après ces beaux principes, on veut sur-tout que les peuples se gardent bien de vouloir rien comprendre à la Religion, & ne portent jamais un œil curieux sur le Gouvernement. On nous assure pourtant que de l'une dépend leur bonheur éternel,

& l'on voit très clairement que de l'autre dépend leur prospérité & leurs miseres dans le monde actuel !

Un homme peut se tromper sans conséquence pour les autres ; mais les hommes ne se trompent jamais impunément. Tout dans le monde n'est qu'un enchaînement immense de causes & d'effets liés ; les erreurs s'enchaînent dans les esprits comme les vérités. Il est impossible qu'un peuple soit imbu d'une erreur sans danger. Il n'est pas pour une nation de préjugé qui, à la longue, ne lui cause des calamités infinies. Le mensonge & l'erreur peuvent être utiles à quelques individus ; il leur est quelquefois avantageux d'être trompés, & ceux qui les trompent peuvent être des bienfaiteurs pour eux. Celui qui trompe ou qui ment pour sauver sa Patrie, ses parens, son ami, est un citoyen estimable, un homme utile & vertueux ; il ne peut être condamné qu'au tribunal d'un insensé. (7).

Mais quand il est question du bonheur d'une nation ou du genre humain

(7) S. Augustin a décidé *qu'il n'est pas permis de mentir, quand même il s'agiroit du salut du monde entier.* Cet exemple suffit pour nous faire voir les idées

entier, il ne s'agit pas de calculer les avantages d'une erreur ou d'une opinion sur quelques instants de la durée, sur des circonstances passageres, sur le bien-être d'un petit nombre d'individus; il faut voir les effets de cette erreur continuée pendant une longue suite de siecles; se faisant sentir à une grande masse d'hommes, à un empire, à une nation entiere, & l'on trouvera qu'elle fait éclore des maux dont l'esprit est effrayé.

Que dans un coin de l'Asie, un imposteur tel que Mahomet parvienne à persuader une centaine d'Arabes imbécilles, & à leur faire croire qu'il est un grand prophête, cette erreur paroît d'abord de très peu de conséquence; cependant on trouvera qu'au bout d'un siecle cette erreur a fait inonder de sang & l'Asie & l'Afrique, & qu'elle est la cause fatale de l'engourdissement stupide dans lequel nous voyons encore gémir les malheureux habitans des plus belles contrées du monde, sur lesquels

que les Oracles du Christianisme ont eu de la Morale. S'il étoit possible qu'un mensonge fût vraiment utile au monde, il deviendroit dès lors une vertu; la vertu ne peut consister que dans l'utilité générale.

un Deſpotiſme affreux exerce ſon empire deſtructeur.

Un Ancien diſoit avec raiſon que *les menteurs étoient la cauſe de toutes les méchancetés & de tous les crimes du monde.* (8) Tout homme qui daignera jetter un coup d'œil ſur l'hiſtoire, trouvera que toutes les erreurs adoptées par un grand nombre de têtes, ont produit à la longue les fermentations les plus dangereuſes, les révolutions les plus terribles, les cataſtrophes les plus ſanglantes & les plus contraires au bonheur des ſouverains & des peuples. La ſuperſtition a par-tout ébranlé la félicité publique & fait enſanglanter la terre. Les préjugés religieux, dont on a tant de ſoin d'interdire l'examen aux mortels, ont été & ſont encore pour eux une ſource inépuiſable d'extravagances & de calamités; ſi ces préjugés ſont utiles, ce n'eſt que pour un petit nombre d'hommes, ligués contre tous les autres, qui perſuadent aux nations que le ciel les a faites pour être malheureuſes ici bas, que le bonheur ne doit point être leur partage en ce monde;

(8) Voyez Plutarque, *Dits notables des Lacédémoniens.*

que la raiſon eſt un écueil dangereux ; que l'on doit craindre la vérité, qui confondroit leurs complots ténébreux.

Tout ce qui nuit à notre eſpece, ſoit par ſes ſuites immédiates, ſoit par ſes conſéquences éloignées, ne peut avoir que l'erreur ou le menſonge pour baſe. Ce qui eſt faux ne peut produire des fruits utiles, ni procurer des avantages durables. L'utilité conſtante & permanente des hommes eſt le ſeul caractere auquel nous puiſſions reconnoître le vrai, le bon, le beau. En prenant cette utilité pour la regle de nos opinions, nous jugerons toujours ſainement les principes, les inſtitutions, les actions, les mœurs, ſoit des peuples, ſoit des individus de notre eſpece : nous approuverons ce qui ſe trouvera vraiment utile ; nous mépriſerons ce qui ſera inutile ; nous blâmerons & nous rejetterons ce qui ſera dangereux.

La vertu n'eſt aimable, que parce qu'elle eſt utile ; elle n'eſt utile, que parce qu'elle contribue au bien durable des habitans de ce monde. Nous ne devons notre eſtime à l'équité, à la bienfaiſance, à la bonne foi, au mérite, aux talents, qu'en vue des avantages

qui en réſultent pour la Société. Ainſi que la vérité, la vertu peut déplaire, ou paroître contraire aux intérêts de quelques hommes pervers dont elle condamne les excès, mais elle n'en eſt pas moins utile & néceſſaire à tout le genre humain qui ne pourroit ſubſiſter ſans elle. L'équité, ainſi que la vérité, révolte les oppreſſeurs de la terre, qu'elle force de rougir de leur conduite; mais elle n'en eſt pas moins le lien de toute ſociété & l'unique ſoutien de la race humaine. Il n'eſt point de vertu qui ne devienne l'objet de l'averſion de ceux dont elle contrarie les paſſions & les déréglemens: il n'eſt point de méchant qui ne trouve la vérité blâmable & dangereuſe, quand elle s'oppoſe aux idées fauſſes qu'il s'eſt faites du bonheur. (9)

NUL homme n'eſt méchant gratuitement. Quand il ſe livre au mal, c'eſt qu'il s'eſt fait des idées fauſſes de bonheur, d'utilité, d'intérêt. Ces idées ſont des effets de ſon ignorance, de ſon

(9) *Hoc quòd amant volunt eſſe veritatem*, dit St. Auguſtin. *Nous n'aimons pas*, dit Mr. Nicole, *les choſes parce qu'elles ſont vraies, mais nous les croyons vraies parce que nous les aimons.* Voyez ESSAIS DE MORALE. TOM. III. pag. 31.

inexpérience, de ſes préjugés, de ſes habitudes vicieuſes. L'injuſtice, la fraude, la débauche, le fanatiſme, le faux zele, le crime ont une utilité relative & momentanée; néanmoins ces choſes ſont juſtement abhorrées de tout homme raiſonnable, parce qu'elles tendent à la ruine de la Société, & finiſſent communément par nuire à celui même qui s'y livre.

CHAPITRE III.

De la Morale Religieuſe.

POUR RENDRE les hommes meilleurs, il faut les porter à la recherche de la vérité, leur faire cultiver la raiſon, leur mettre des expériences ſous les yeux, leur montrer les effets dangereux du vice, leur faire ſentir les avantages de la vertu. Tel eſt l'objet de la Morale. Pour rendre les hommes plus heureux, il faut les unir d'intérêts, reſſerrer entre eux les liens de la Société, les inviter & les forcer à faire le bien & à s'abſtenir du mal. Voilà l'objet de tout Gouvernement, qui n'eſt que le pouvoir de

la Société dépoſé dans les mains d'un ou de pluſieurs citoyens, pour obliger tous ſes membres à pratiquer les regles de la Morale.

La Morale eſt l'art de bien vivre avec ſes hommes. La vertu conſiſte à ſe rendre heureux par le bonheur que l'on procure aux autres.

Il n'eſt perſonne qui ne reconnoiſſe l'utilité de la Morale ; cependant ſes vrais principes ſemblent encore enveloppés des nuages que les yeux les plus perçants ne pénetrent qu'à peine. Chacun exalte les avantages de la vertu, & l'on eſt fort peu d'accord ſur les idées que l'on doit ſe faire de la vertu : elle n'eſt pour le grand nombre qu'un mot vague que l'on admire, ſans pouvoir y attacher aucun ſens déterminé. D'où peut venir l'ignorance ou l'incertitude des hommes ſur des objets dont ils s'accordent à reconnoître l'importance & la néceſſité ? A quoi faut-il attribuer le peu de lumieres que nous avons ſur nos devoirs, nonobſtant les recherches profondes & les travaux opiniâtres de tant de ſages, qui depuis tant de ſiecles ont étudié l'homme & ſes rapports ? D'un côté la Théologie par ſes notions obſ-

cures & ſouvent contradictoires a porté des ténebres palpables dans la ſcience la plus ſimple, la plus claire, la plus ſuſceptible d'être démontrée, la plus intelligible pour tout le monde. D'un autre côté la politique, bien loin de prêter ſes ſecours à la Morale, la contredit à tout moment, & rend totalement inutiles les principes & les maximes qu'elle préſente ; & les puiſſances inviſibles & les puiſſances viſibles ſemblent avoir combiné leur pouvoir pour empêcher le cœur de l'homme de ſe porter vers les objets les plus néceſſaires à ſon bonheur en ce monde.

Au lieu de chercher ſur la terre les principes d'après leſquels les hommes devoient régler leurs actions, la Religion les chercha dans les cieux ; au lieu de fonder la Morale ſur les rapports ſenſibles qui ſubſiſtent entre les hommes, elle la fonda ſur les rapports que l'on ſuppoſa ſubſiſter entre les hommes & les puiſſances inconnues, que l'on plaça dans les régions inacceſſibles de l'empirée. Demandez aux Théologiens en tout pays ce que c'eſt que la morale ? Ils vous diront que c'eſt l'art de plaire aux dieux ; que c'eſt la

deles que l'on puiſſe propoſer à des êtres raiſonnables faits pour vivre en ſociété ? N'eſt-ce pas les exciter au crime, que de leur dire qu'ils doivent imiter des êtres qu'on repréſente ſous les traits des plus méchants des hommes ? Les attentats les plus contraires à la Politique, les plus outrageants pour la Morale, les plus révoltans pour l'Humanité ont été commis ſans ſcrupule ſous prétexte d'obéir & de plaire à la Divinité.

Le Paganiſme a rempli l'Olympe d'une foule de Divinités que la mythologie nous repréſente comme des monſtres de luxure, de débauche, d'infamie. La conduite d'un Jupiter qui remplit le ciel & la terre de ſes déréglemens & de ſes crimes, n'avoit-elle pas de quoi autoriſer le libertinage le plus déterminé ?

Tout homme qui s'eſt fait la moindre idée de la Morale, s'il n'eſt totalement aveuglé par ſes préjugés, pourra-t-il ſe propoſer pour modele le Dieu jaloux, inconſtant, vindicatif, ſanguinaire de la Judée ? Ce Dieu, injuſte pour tous les peuples, à l'exception de celui que ſon caprice a choiſi, ce Dieu des armées & des vengeances, ce Dieu

exterminateur des nations, eſt-il fait pour ſervir d'exemple à tout être raiſonnable qui s'eſt fait des notions de bonté, de juſtice, d'humanité ? A moins d'être complettement enivré d'enthouſiaſme, peut-on voir des perfections infinies dans un Dieu qui, dans les livres qu'on prétend inſpirés par lui-même, ſe dépeint ſous les traits d'un Tyran abominable, qui a le droit de violer toutes les regles de la Morale, que l'on ſuppoſe pourtant émanées de ſa volonté ſuprême ?

Quand on ſe plaint d'un Dieu ſi peu moral, ou de ſa conduite ſi contraire aux idées reçues parmi les gens de bien, ſes Miniſtres nous diſent que la juſtice divine ne reſſemble pas à la juſtice humaine ; que les voies de Dieu ne *ſont pas les voies de l'homme.* Mais par là même n'ébranle-t-on pas pour nous tous les principes moraux ? Si la juſtice, la bonté, les perfections de Dieu ne ſont ſemblables en aucuns points à la juſtice, à la bonté, aux bonnes qualités, aux vertus des hommes, quelles idées les hommes peuvent-ils s'en former ? Si la juſtice & la bonté de Dieu lui permettent d'agir comme ce que

nous appellons un Tyran, c'eſt-à-dire, comme un maître ſouverainement injuſte & méchant, ſes adorateurs ne ſeront-ils pas tentés d'en conclure qu'il veut le mal, qu'il aime l'injuſtice & la méchanceté, qu'il faut commettre le mal pour trouver grace à ſes yeux? Un Souverain cruel & pervers ne ſe croit bien ſervi que par des eſclaves qui lui reſſemblent.

Nous ne trouverons pas dans le Dieu des Chrétiens un guide plus ſûr pour nous conduire à la vertu réelle. Ce Dieu miſanthrope, dans ſes leçons lugubres & inſociables, ſemble avoir entiérement ignoré qu'il parloit à des hommes vivants en ſociété. Que nous dit en effet ſa morale ſi vantée par ceux qui ne l'ont jamais ſérieuſement examinée? Elle nous conſeille de fuir le monde, de nous déteſter nous-mêmes, de haïr le plaiſir, de chérir la douleur, de mépriſer la ſcience, de lui préférer l'ignorance volontaire & la pauvreté d'eſprit, de nous détacher des créatures, de ne rien aimer ſur la terre, de craindre l'eſtime des hommes. (10) Quels motifs

(10) Mr. Nicole nous dit " qu'il faut n'agir qu'en " vue de Dieu; qu'il faut craindre de recevoir en ce

le

le Chriſtianiſme nous donne-t-il pour ſuivre une conduite ſi contraire à la nature, ſi oppoſée à ce que nous devons à la Société ? Il nous parle d'une autre vie, dans laquelle il nous fait entrevoir un bonheur ineffable pour ceux qui ſe ſeront volontairement rendu malheureux ici bas, & qui n'auront rien fait pour le bonheur des autres. D'un autre côté, cette Religion menace de tourmens éternels ceux qui refuſeront de pratiquer les vertus ſtériles, qu'elle préfere à toutes celles qui ſont vraiment utiles aux êtres avec qui nous vivons. Une crédulité ſtupide qui jamais ne raiſonne, l'eſpérance vague d'une félicité idéale, une humilité rampante, propre à briſer le reſſort de l'ame ; des auſtérités, des abſtinences, des ſupplices volontaires : voilà les perfections merveilleuſes auxquelles tout bon chrétien doit s'efforcer d'atteindre.

„ monde la récompenſe des bonnes œuvres que nous „ faiſons . . . . . que Dieu a droit de nous pu- „ nir des bonnes œuvres dont nous nous glorifions & „ qui ſont un larcin que nous lui faiſons „ VOYEZ ESSAIS DE MORALE TOM. I. PAG. 306. Il dit ailleurs „ „ que la charité nous porte à nous haïr & non pas à „ nous aimer, d'où il conclud que nous devons plutôt „ ſouhaiter le mépris des créatures, que leur amour. „ VOYEZ ESSAIS DE MORALE TOM: II. PAG. 119.

Il eſt vrai que cette Religion met encore au nombre des vertus, la charité qui conſiſte à aimer un Dieu terrible par deſſus tout, & le prochain comme ſoi-même ; ſous ce dernier point de vue cette vertu paroît n'être autre choſe que la bienveillance & l'humanité auxquelles tout nous invite ; mais dans le Chriſtianiſme l'amour du prochain ne fut jamais qu'une vertu de parade : ſi on la trouve dans les livres des chrétiens, elle fut toujours bannie du cœur & de la conduite de leurs Prêtres. Les Miniſtres du Dieu de paix ſe montrerent en tout tems les plus inſociables, les plus inhumains, les moins indulgents des hommes. Sous prétexte des intérêts du ciel, ils troublerent mille fois la terre, par leur zêle hypocrite ou par un fanatiſme réel. Toujours aux priſes les uns avec les autres, ils firent entrer les Princes & les Peuples dans leurs funeſtes querelles ; remplis d'une charité meurtriere, ils firent pieuſement égorger leur prochain, toutes les fois qu'ils ne purent l'engager à recevoir les opinions qu'ils jugeoient néceſſaires à ſon ſalut éternel.

Pour peu qu'on examine les prin-

cipes de toutes les Religions révélées de ce monde, on trouvera qu'ils tendent à séparer les nations, à rendre les hommes peu sociables, à faire de chaque secte une bande à part, dont les membres orgueilleux croient posséder exclusivement la faveur du Ciel, & regardent dès lors les partisans des autres sectes avec les yeux de la haine ou du mépris. Comment un dévot, s'il est conséquent à ses principes, pourroit-il aimer, estimer, fréquenter celui qu'il croit l'ennemi de son Dieu ? D'où il suit évidemment que toute révélation particuliere tend à retrécir les cœurs des hommes, à les rendre ennemis, à bannir d'entre eux la bienveillance universelle qui est faite pour unir les êtres de leur espece. L'esprit religieux fut & sera toujours incompatible avec la modération, la douceur, la justice & l'humanité. (11)

(11) Cette vérité sera complettement démontrée pour quiconque a quelque idée de la Religion des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans, des Parsis, &c. Plus les sectes ont d'affinité, & plus les Sectaires ont d'horreur ou de mépris les unapour les autres. Les Mahométans de Turquie ont plus de haine pour les Mahométans de Perse que pour les Chrétiens ou les Idolâtres. --- Les Juifs ne se font aucun scrupule de tromper les Chrétiens. Le Pape a souvent ordonné de manquer de foi aux hérétiques, &c.

Ainsi la Morale Religieuse ne servit jamais à rendre les mortels plus sociables ; les Dieux terribles qu'elle employa pour les effrayer ; les supplices d'une autre vie dont elle les menaça sans cesse ; les plaisirs imaginaires qu'elle promit dans les cieux, ne purent ni corriger les penchans, ni réprimer les vices que tout d'ailleurs conspiroit à exciter. Si la Religion allarme quelques ames craintives, ses terreurs passageres, bientôt effacées par le tumulte du monde & des affaires, par la dissipation, par les plaisirs, par des passions effrénées, n'en imposent point à la multitude, & bien moins encore à ces esprits fougueux, à ces ambitieux, à ces hommes puissants, dont les exemples & le pouvoir influent le plus directement sur la Société. Les ministres de la Religion, toujours indulgents pour les Princes dont ils cherchent à s'attirer la protection & les faveurs, leur applanissent les voies du ciel, ne leur prêchent qu'un Dieu facile que l'on peut aisément appaiser. Par là cette Religion, qui presqu'en tout pays fut le seul frein que l'on put opposer à la tyrannie, devint elle-même complice de ses excès. Que dis-

jè ! des Prêtres adulateurs ont eu le front de mettre les tyrans mêmes ſous la ſauvegarde du ciel ! ils eurent la baſſeſſe de ſanctifier leurs uſurpations, de leur attribuer des droits divins, de priver les nations de la juſte défenſe d'elles-mêmes, droit que la nature donne pourtant à tout homme. (12) D'après de tels principes les peuples, enchaînés par l'opinion, furent livrés aux caprices de leurs chefs ; ceux-ci n'ayant rien à craindre des hommes, exercerent impunément la licence & n'eurent plus aucuns motifs réels pour contenir leurs paſſions, qui devinrent bientôt la ſource la plus féconde de la corruption des peuples, & la vraie cauſe de leurs miſeres.

On voit donc que la Religion, loin de mettre un frein aux paſſions des Princes, ne fit en effet que leur lâcher

(12) S. Clément dit *qu'il n'eſt point permis de réſiſter à la Puiſſance Royale.* S. Auguſtin compare les peuples à des eſclaves qui ſont obligés de ſupporter les caprices de leurs maîtres. *Ita à plebibus principes & à ſervis domini ferendi ſunt, ut ſub exercitatione tolerantiæ juſtineantur temporalia, & ſperentur æterna.* Grégoire de Tours dit : *nemo, niſi ſolus Deus, principis judex eſſe poteſt.* Caſſiodore prétend que *les Rois n'ont de juges que dans le ciel, vu que ce n'eſt que du ciel qu'ils tiennent leur pouvoir.*

la bride. Reſponſables à Dieu ſeul de leurs actions, ils mépriſerent les jugemens des hommes ; ils ſe crurent tout permis, parce qu'aucun pouvoir ſur la terre n'eut la force de les réprimer ; ils ſe livrerent à toutes les impulſions de leurs caprices les plus déraiſonnables ; ils eurent le privilege excluſif d'exercer la licence : entourés de flatteurs & de gens diſpoſés à ſervir tous leurs vices, ils ſe corrompirent eux-mêmes, & leurs exemples corrompirent tous ceux qui prétendirent à leur faveur. Etourdis par le tumulte de l'ambition, & des plaiſirs, ou endormis dans le ſein de la moleſſe, ils n'entendirent plus les menaces de la Religion, qui rarement eut le courage de leur parler avec force : ils ne virent le ciel irrité que dans le lointain ; d'ailleurs on ne leur laiſſa point ignorer qu'il exiſtoit des moyens faciles de calmer ſon courroux.

Si les terreurs que la Religion inſpire, excitent des allarmes dans les cœurs, ſes expiations les raſſurent. Toutes les ſuperſtitions de la terre ont des recettes & des pratiques, au moyen deſquelles les remors diſparoiſſent, & la ſérénité rentre dans les conſciences les plus cri-

minelles. Si l'on croit que c'eſt Dieu ſeul qu'on offenſe en faiſant du mal aux hommes, on ſe perſuade qu'il ſuffit d'appaiſer ce Dieu; & l'on s'embarraſſe très peu d'appaiſer ſes foibles créatures. D'ailleurs les miniſtres du Très-Haut ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre en ſon nom les iniquités & les crimes? En faveur d'un repentir ſtérile, peu ſincere, & qui communément ne peut rien réparer, un Deſpote, dont le regne n'a ſouvent été marqué que par des oppreſſions, des violences, des cruautés, des uſurpations, des guerres continuelles, ſe croit parfaitement réconcilié avec ſon Dieu, & compte s'être mis en état de comparoître ſans crainte devant ſon Tribunal redoutable. (13)

Les hommes, faute de connoître la vérité, ont réduit le menſonge &

(13) Louis XIV racontoit à l'une de ſes maîtreſſes combien ſon confeſſeur avoit tranquilliſé ſa conſcience allarmée de l'oppreſſion & de l'épuiſement de ſon peuple, en l'aſſurant qu'il étoit le maître de tout ce que poſſédoient ſes ſujets. *V. Gordon, diſcours politique ſur Tacite.*

Emmanuel VI, Roi de Portugal, ayant fait ſon ſérail d'un couvent de Religieuſes, ne s'y rendoit jamais qu'accompagné de ſon confeſſeur, qui portoit le viatique, pour l'abſoudre & l'adminiſtrer en cas de quelque accident imprévu.

l'ignorance en ſyſtême. C'eſt ainſi que la Religion dont on ne ceſſe de nous vanter les effets merveilleux, bien loin d'éclaircir & de mortifier la morale, ne fait que l'affoiblir & l'obſcurcir. Le coup d'œil le plus ſuperficiel ſuffit en effet pour détromper des idées avantageuſes qu'on voudroit nous en donner : elle n'eſt pas plus propre à contenir les Peuples que les Princes ; ſes terreurs que l'on trouve ſi ſalutaires, & ſes promeſſes ſi flatteuſes pour une autre vie, n'en impoſent dans celle-ci qu'à quelques dévots crédules ; tout le reſte eſt entraîné par le torrent général qui le porte à la corruption. Si les nations les plus religieuſes ſe diſtinguent par quelque choſe, c'eſt par l'ignorance la plus honteuſe des devoirs de la morale, par des crimes ſans nombre, par un débordement de mœurs révoltant pour tout homme raiſonnable. Des peuples ſuperſtitieux croient que tout leur eſt permis, pourvu qu'ils rempliſſent ſcrupuleuſement les pratiques que leurs Prêtres leur impoſent. Le dévot vit ſans remors & très content de lui-même, quand il s'eſt acquitté des devoirs futiles que ſes guides lui preſcrivent. Des prieres ma-

chinales, des jeûnes, des abſtinences, la fréquentation des temples, l'aſſiſtance à des cérémonies myſtérieuſes, des largeſſes aux Prêtres, & ſur-tout une ſoumiſſion ſans bornes à leurs déciſions; voilà en quoi conſiſtent & la morale & les devoirs & les vertus de la plupart des hommes.

Les ſuperſtitions diverſes dont le genre humain eſt infecté, attachent ſur-tout le plus grand prix à des *pénitences* ou des pratiques cruelles pour ſoi-même, par leſquelles des frénétiques s'imaginent expier leurs fautes & mériter les regards favorables des Dieux, que l'on ſuppoſa toujours ennemis du bonheur de leurs adorateurs. Rien de plus révoltant que les inventions barbares, que des imaginations embraſées ont enfantées, pour ſe tourmenter en l'honneur de la Divinité. L'expérience nous montre pourtant que ces pénitences, que l'on regarde comme des œuvres très méritoires, n'influent que très rarement ſur les cœurs de ceux qui les pratiquent. L'univers entier nous montre des pénitens qui jeûnent, qui ſe flagellent, qui ſe tourmentent ſans en devenir meilleurs. Les hommes

corrompus se résolvent à tout pour appaiſer leurs remors, ſans réformer leurs penchans criminels. (14)

BIEN loin d'éclairer l'homme & d'en faire un être raiſonnable, la religion ne ſe propoſa jamais que de le tenir dans une éternelle enfance. Elle n'en fit qu'un automate qui n'oſa jamais conſulter ſa raiſon, & qui ſe laiſſa toujours guider par l'autorité. Il ſe méconnut, il ſe défia de ſes propres forces, il n'eut aucune idée de la Société, il ignora ce qu'il ſe devoit à lui même & ce qu'il devoit aux autres: il crut ne rien devoir qu'à des puiſſances inviſibles, dont il ne connut les intentions ſecretes que par l'organe ſuſpect de ſes Prêtres. Ceux-ci ne firent de lui que l'inſtrument aveugle de leurs propres paſſions, de leurs intérêts, de leurs caprices & de leurs rêveries, qui ſouvent, bien loin de le rendre bon, en

(14) Le récit des pénitences qui ſe pratiquent dans le Malabar & dans l'Indoſtan fait frémir: on remarque pourtant que ceux qui les pratiquent ſont ſouvent de grands frippons. Les Eſpagnols & Portugais ont des proceſſions dans leſquelles des pénitens ſe flagellent cruellement avec des diſciplines armées de pointes de fer: ils redoublent les coups en paſſant ſous les fenêtres de leurs maîtreſſes, qui leur ſavent gré de leur politeſſe, & ſouvent les en récompenſent par leurs faveurs.

firent un extravagant très nuisible à lui-même & à ses associés.

Rien ne fut plus désavantageux à la morale humaine que de la combiner avec la morale divine. En liant une morale sensible, fondée sur l'expérience & la raison, avec une Religion mystérieuse, opposée à la raison, fondée sur l'imagination & sur l'autorité, on ne fit qu'embrouiller, affoiblir & même détruire la premiere. Tout homme qui réfléchit, est à portée de connoître très clairement ce qui nuit ou déplait à son semblable; mais il n'est nullement aisé de deviner ce qui blesse des Dieux que l'on ne voit jamais que dans des nuages, que les imaginations diversifient, que l'on ne peut connoître que par les récits discordants qu'en font les interprêtes. Rien de plus facile que de voir les effets que produisent sur un homme des injures, des injustices, des violences, des médisances, des calomnies; mais il n'y a que l'imagination des hommes, ou l'autorité de leurs Prêtres, masquée sous le nom de révélation, qui puisse leur apprendre les effets que ces choses sont capables de produire sur la Divinité. D'après toutes les Religons du

monde, ce qui nuit, ce qui déplaît, ce qui eſt parfaitement inutile aux êtres de notre eſpece, eſt ſouvent très agréable aux Dieux, qui ſont des êtres d'une nature très différente de la nôtre. D'un autre côté, ce qui eſt le plus utile ou le plus agréable aux hommes, ſe trouve très ſouvent propre à exciter le courroux céleſte. Ce qui eſt juſte & bon aux yeux de la Divinité ou de ſes miniſtres, eſt quelquefois très injuſte & très mauvais aux yeux de la raiſon, du bon ſens & de la morale humaine, que la Religion mépriſe & foule aux pieds. Tout homme ſenſé reconnoît d'après ſes lumieres naturelles que l'aſſaſſinat eſt un grand crime; mais un chrétien dévot & bien rempli de zêle, croit que rien n'eſt plus agréable à ſon Dieu que de décrier, de perſécuter, de mettre à mort un hérétique; parce que ſes prêtres lui ont dit qu'un hérétique eſt un être à qui l'on ne peut, ſans déplaire à la Divinité, montrer ni juſtice, ni bonté, ni humanité. Tout citoyen paiſible ſait que le bien-être & le repos de la Société demande que l'on ſe ſoumette à ſon ſouverain légitime & aux loix; mais un fanatique zêlé ne

reconnoît pas pour ſouverain légitime, celui que ſes directeurs ſpirituels lui dénoncent comme un tyran, comme un ennemi de la Religion. Le fanatique ſe croit obligé de réſiſter aux loix les plus ſages, quand ſa conſcience égarée lui perſuade que ces loix ſont contraires à celles qu'il ſuppoſe émanées de ſon Dieu.

Les incertitudes & les obſcurités que la morale religieuſe a portées dans la ſcience ſi ſimple des mœurs, ont fait éclore une foule de *Caſuiſtes* ou d'interprêtes des intentions divines, dont la fonction fut d'enſeigner aux nations ce qui pouvoit plaire ou déplaire à la Divinité; à quel point le ciel étoit offenſé des actions des hommes; juſqu'où l'on pouvoit ſans crainte de la damnation éternelle, nuire à ſes créatures. En conſéquence ces Docteurs illuminés, toujours pleinement inſtruits des ſentimens cachés de leur maître, ont eu ſoin de former des tarifs deſtinés à faire connoître les degrés de colere que les fautes pouvoient exciter en lui. Peu d'accord entre eux ſur ces notions arbitraires, les uns affecterent dans leurs opinions une rigueur déſeſ-

pérante pour les foibles mortels ; d'autres leur applanirent les voies du ciel, & leur permirent quelquefois de commettre ſans remors les crimes les plus noirs. (15) Chacun dans ſes déciſions ne conſulta que ſon propre tempérament, ſon imagination, les opinions ſéveres ou relâchées de ſa ſecte ou de la faction religieuſe à laquelle il ſe trouvoit attaché.

CEPENDANT ces Docteurs rigides ou indulgens ſe ſont communément accordés à proſcrire comme abominables, non les actions ou les façons de penſer les plus nuiſibles à la Société, mais celles qui étoient les plus contraires aux intérêts des miniſtres de la Religion. Rien de plus indifférent pour une nation, que la maniere dont un homme peut penſer ſur la Religion, il ſuffit qu'il ſe conduiſe en honnête homme & en bon citoyen ; cependant rien de plus exécrable aux yeux de tout Prêtre, de quelque ſecte qu'il ſoit, que celui qui refuſe de croire les dogmes & les myſteres que ce Prêtre révere, ou qui oſe douter de ſon infaillibilité, ou qui

(15) Voyez les *lettres provinciales* de Paſcal. *La morale pratique*, &c. &c.

ſe révolte contre ſon autorité. Le manque de foi eſt le plus affreux des crimes, ſuivant la doctrine uniforme de tous ceux dont l'opulence, les titres & l'exiſtence ſont fondés ſur la foi. Par la même raiſon, les religions ſont plus au moins remplies de pratiques, d'expiations, de cérémonies lucratives pour leurs miniſtres, dont l'obſervation eſt ſtrictement ordonnée; & dont l'omiſſion & le mépris irritent bien plus le ciel, que les actions les plus funeſtes à la Société. Ainſi les miniſtres des Dieux ont inventé en tout pays une infinité de vertus imaginaires & de crimes fictifs, qui n'ont rien de commun avec la vraie morale. Celle-ci ne parut plus qu'une chimere à ceux qui s'apperçurent que les opinions religieuſes n'étoient elles-mêmes que des chimeres. Accoutumés dès l'enfance à ne connoître que les rapports fantaſtiques que l'on avoit imaginés entre la terre & les cieux, ils n'eurent aucune idée des rapports réels, ſenſibles & démontrés qui ſubſiſtent entre les hommes; ils ne connurent aucuns devoirs ni envers eux-mêmes ni envers les autres; & de ce que leurs prêtres ne

leur avoient donné que des opinions fauſſes, ils en conclurent très imprudemment qu'il n'exiſtoit point de vraie morale pour eux.

C'EST donc à la nature, à l'expérience, à la raiſon, & non aux miniſtres de la Religion que nous devons nous adreſſer pour découvrir ce que nous nous devons à nous-mêmes & ce que nous devons à la Société. Une autorité ſuſpecte, un fanatiſme en délire, des hypotheſes incertaines, un aveuglement volontaire ne ſont pas des guides ſur leſquels nous puiſſions compter. (16)

(16) *Quid de officio? num quis haruſpicem conſuluit quemadmodum ſit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum utendum pecunia? quemadmodum honore? quemadmodum imperio? ad ſapientes hæc, non ad divines referri ſolent.* CICERO DE DIVINIAT. LIB. II.

Le peu de liaiſon, ou même l'incompatibilité totale des Principes Religieux & des Principes de la vraie Morale, ont été ſolidement prouvés dans un grand nombre d'ouvrages modernes, & ſur-tout dans le *Syſtême de la Nature*, publié en 2 vol. in 8° 1770; dans le *Chriſtianiſme dévoilé*. in 8° 1766. *Lettres à Eugenie* 2 *vol* 8°. 1768. *La contagion ſacrée* 2 vol. 8° 1768. *Eſſai ſur les préjugés* in 8°. 1770, &c. NOTE DE L'EDITEUR.

CHAPITRE IV.

De la Morale des Anciens.

SI LE Chriſtianiſme eût enſeigné à l'univers des vertus plus réelles que celles du Paganiſme, il eût acquis le droit de déprimer les vertus des Payens. Il eſt en effet difficile pour quiconque examinera ces vertus, de ſouſcrire aux éloges qu'une prévention aveugle leur prodigue ſouvent. Quelles ont été les vertus ſi vantées de Sparte ? Ce n'étoient évidemment que des vertus ſauvages, homicides, deſtructives, imaginées pour rendre un peuple farouche, injuſte, inſociable. Trouve-t-on l'ombre d'équité, de bienfaiſance, de décence dans les mœurs établies par les loix de Lycurgue ? Ce fameux légiſlateur ne paroît-il pas s'être propoſé de maintenir ſon peuple dans un état de guerre, & d'éterniſer ſa férocité brutale ? Les Spartiates n'ont été que des moines armés par un fanatiſme politique.

ADMIRERONS-NOUS à plus juſte titre les vertus des Romains ? Hélas ! chez

eux le nom de *vertu* ſe donnoit par excellence à la valeur guerriere, qui trop ſouvent eſt totalement incompatible avec l'équité, la raiſon & l'humanité. L'amour de la Patrie, qui faiſoit le caractere du citoyen de Rome, n'étoit-il pas une haine jurée contre toutes les autres nations, & ne conſiſtoit-il pas à tout ſacrifier à une idole injuſte & déraiſonnable ? Les plus grands des Romains, ces vainqueurs & les Tyrans de la terre ont-ils connu l'équité, la bienveillance univerſelle, la compaſſion, l'humanité ; en un mot, les vertus faites pour ſervir de baſe à la ſcience des mœurs ? Examinez les effets du Patriotiſme des Romains, & vous trouverez qu'il donnoit la ſanction à tous les crimes utiles à leur pays (17). Si les vertus Grecques

(17) Les grands perſonnages que les Romains appelloient bons, *boni*, n'étoient que des guerriers, des braves (*fortes.*) Cicéron donne le nom de *bons* (*boni*) aux deux Scipions qui périrent en Eſpagne & à Marcellus. On voit clairement par l'hiſtoire que ces bonnes gens avoient les vertus guerrieres, mais n'avoient aucunes des qualités qui annoncent de la bonté. Tous les peuples qui n'etoient point alliés des Romains, s'appelloient indiſtinctement *peregrini*, des étrangers, ou *hoſtes*, des ennemis. Le légiſlateur des Chrétiens a dit, de même que les Romains, celui qui n'eſt point avec moi eſt contre moi. *Qui non eſt mecum, eſt contra me.*

& Romaines n'ont été pour l'ordinaire que les effets dangereux d'un fanatiſme excluſif dont la patrie étoit l'objet, les vertus Chrétiennes n'ont eu ſouvent pour mobile qu'un fanatiſme excluſif & barbare pour des myſteres, des dogmes obſcurs, des chimeres auxquels les Chrétiens ont mille fois ſacrifié la juſtice, l'humanité, le repos des nations, & même leur propre vie. Le fanatiſme des Grecs & des Romains les faiſoit au moins combattre pour leur pays, tandis que le fanatiſme des Chrétiens ne les fit jamais combattre que pour des folies nuiſibles à la Patrie.

On eſt forçé de ſoupçonner que les Grecs & les Romains devoient avoir bien peu d'idées de l'humanité, à juger de leurs ſentimens par la façon dont ils traitoient leurs eſclaves. Les *helotes* chez les Lacédémoniens étoient abandonnés à la férocité de tout citoyen qui pouvoit impunément les égorger. Chez les Romains tout maître avoit le droit de tuer ſes eſclaves; ceux-ci chargés d'années & devenus incapables de travailler, étoient relégués dans une iſle du Tybre, où on les laiſſoit cruellement mourir de faim. En un mot,

tout nous prouve que chez les anciens les eſclaves n'étoient point regardés comme des hommes : les loix permettoient de les traiter comme des bêtes, ſans que les ſages aient oſé réclamer pour eux les droits ſi ſacrés de l'humanité. Tant il eſt vrai que l'uſage anéantit la raiſon !

La philoſophie des anciens, trop ſouvent guidée par un enthouſiaſme théologique, ne nous a pas tranſmis des idées bien préciſes de la morale & de la vertu. Les Pythagores, les Socrates, les Platons, formés par les leçons des prêtres d'Egypte & des Mages de Chaldée, ont été puiſer dans les cieux des principes d'une morale qu'ils auroient dû chercher ſur la terre. Cette morale fut admirée & réputée divine, parce qu'elle fut très difficile à comprendre ; & comme les hommes furent en tout tems diſpoſés à mépriſer le ſimple & le naturel, pour courir après le merveilleux, on préféra les notions myſtiques de ces ſages, aux idées ſimples & faciles d'Epicure dont la morale fondée ſur la nature, fut décriée & rejettée comme dangereuſe.

Les vertus inſenſibles de Zénon &

de la Secte ſtoïque, avidement adoptées par les premiers Docteurs du Chriſtianiſme, admirées uniquement à cauſe de leur ſingularité, & pratiquées encore de nos jours par quelques enthouſiaſtes religieux, étoient-elles donc faites pour des nations ? Comment des hommes, ſages d'ailleurs, ont-ils pu ſe flatter de pouvoir faire croire que les biens de la vie ſont des choſes indifférentes ; que le mal & la douleur ne ſont pas des maux réels ; que pour vivre heureux, il faut ne rien aimer ; que le vrai bonheur & la vraie ſageſſe conſiſtent dans une apathie totale, qui, ſi elle pouvoit s'emparer de tous les cœurs, briſeroit tous les liens faits pour unir entre eux les membres de la Société ?

La vie auſtere & ſouvent indécente des Cyniques, leurs mépris affecté pour les richeſſes, leur renoncement aux douceurs & aux commodités, leur indifférence pour la Société, peuvent-ils être imités par des hommes raiſonnables ? Cependant ces vertus ſont encore pratiquées parmi nous ; nous les voyons imitées par quelques dévots cyniques, qu'un genre de vie auſſi extravagant qu'inutile, diſtingue aux yeux du vul-

gaire imbécille. Quelle différence réelle y a-t-il entre les vertus d'un Diogene, & celles d'un Capucin ou d'un moine de la Trape ? Nos Chartreux ſont-ils autre choſe que des Pythagoriciens réformés ? (18)

JAMAIS la vraie ſageſſe ne doit parler un langage différent de celui de la nature. Cependant un préjugé très univerſel & très abſurde a fait croire que la vertu ne pouvoit être qu'un ſacrifice pénible & qu'elle devoit inceſſamment contredire la nature. Par quelle bizarrerie les amis de la ſageſſe ont-ils été ſi ſouvent les dupes d'une opinion ſi ridicule ? Comment ont-ils pu croire qu'il y avoit du mérite à combattre tous les déſirs les plus légitimes de ſon cœur, & que pour ſe rendre vraiment heureux, il falloit faire des efforts continuels pour s'affliger ? C'eſt dans des ſingularités, dans des tours de force, dans

(18) Toute l'antiquité nous prouve, qu'au lieu de Philoſophie, Pythagore n'a porté chez les Grecs que la doctrine myſtique, les ſymboles, les uſages ſuperſtitieux, les jeûnes, les abſtinences & la charlatannerie des prêtres égyptiens, dont il s'étoit fait le diſciple. Les Stoïciens n'ont été que des moines : les Platoniciens n'ont été que des Théologiens : après cela il ne faut point être ſurpris de ne trouver chez les anciens qu'une morale théologique & monaſtique.

le mépris de la douleur, dans le renoncement aux plaiſirs les plus honnêtes, qu'une foule d'enthouſiaſtes anciens & modernes a fait conſiſter la morale. Il n'y a ſans doute que l'enthouſiaſme ſoutenu par la vanité, qui puiſſe faire croire à l'homme, qu'il doit s'élever au deſſus de ſa propre nature, ſe priver des objets qu'il eſt fait pour déſirer, & dont tous les hommes ſont communément épris. Une morale âpre eſt propre à rebuter; ſi elle eſt admirable, ce n'eſt que pour un peuple ignorant, qui prend tout homme ſingulier pour un homme merveilleux & divin. *N'écoutons point*, dit Cicéron, *ces gens qui prétendent que la vertu doit être dure & pour ainſi dire de fer.* (19)

La Philoſophie académique ne nous a point tranſmis des notions bien fixes ſur la ſcience des mœurs. Ses diſciples, accoutumés à diſputer ſur tout, ne nous ont laiſſé qu'un amas de ſubtilités peu propres à éclaircir les choſes. Le Pyrrhoniſme n'a fait que tout embrouiller: des hommes accoutumés à douter de tout étoient-ils faits pour fixer nos idées

(19) *Non ſunt iſti audiendi qui virtutem duram, & quaſi ferream eſſe volunt.* V. CICERO DE AMICITIA.

ſur les devoirs de l'homme qui ſont évidemment démontrés pour ceux qui les méditent ?

En un mot, quoique pluſieurs ſages de l'antiquité paroiſſent s'être fortement occupés de la morale, faute de partir de principes naturels & démontrés, ils ſe ſont très ſouvent égarés dans leurs recherches philoſophiques. En général, nous ne trouvons que très peu de liaiſon dans leurs ſyſtêmes ; nul enſemble, nulle ſuite dans leurs idées : la morale qu'ils nous donnent ſe borne communément à des notions vagues, à quelques maximes & ſentences éparſes, à quelques réflexions très bonnes & très vraies quelquefois, mais qui ne tiennent à rien & qui ſouvent ſe détruiſent réciproquement.

La ſcience des mœurs, ainſi que les ſciences phyſiques, doit ſe fonder ſur des faits, c'eſt-à-dire, ne doit avoir que l'expérience pour baſe. Les anciens philoſophes, ainſi que pluſieurs modernes, ſemblent n'avoir conſulté que leur enthouſiaſme & leur imagination exaltée. D'ailleurs diviſés en pluſieurs ſectes, qui ſe faiſoient un principe de ſe contredire les unes les autres, ils ont ſouvent

vent été aveuglés par l'esprit de parti qui fut & sera un grand obstacle à la découverte de la vérité. Enfin dans les sectes philosophiques, comme dans les sectes religieuses, on préféra communément l'autorité de ses maîtres à celle de la raison. L'expérience est le seul maître dont les leçons ne trompent point, & dont l'autorité soit faite pour conduire l'ami de la sagesse.

CHAPITRE V.

Des Moralistes Modernes.

Chez les modernes, le droit d'enseigner la morale semble appartenir exclusivement aux ministres de la religion ; ceux-ci regardent comme des usurpateurs tous ceux qui voudroient s'ingérer de donner des conseils aux hommes. Mais entre les mains des Prêtres cette science, combinée avec des notions métaphysiques & surnaturelles, est devenue, comme on a vu, d'une obscurité impénétrable. Ce n'est point aux ennemis de la raison humaine qu'il appartient de développer la raison. Oter

à l'homme le droit de consulter sa raison, c'est éteindre pour lui le seul flambeau qui puisse l'éclairer en ce monde ; c'est lui dire d'errer à l'avanture, ou de se laisser mener par des guides très suspects. (20) Tenir les yeux des hommes fixés au ciel, tandis qu'ils marchent sur la terre, c'est leur faire imiter l'imprudence de cet ancien Philosophe qui, les yeux attachés sur les astres, alla tomber dans un puits.

On a déjà pu voir les fondemens peu solides & les motifs imaginaires de la morale religieuse ; on a fait remarquer le peu de fruit qu'elle produit sur la terre, qu'elle paroît avoir totalement oubliée dans ses leçons. Elle n'est propre qu'à faire des *saints*, c'est-à-dire, des citoyens du ciel ; mais on ne voit pas que ses maximes soient capables de former des citoyens pour ce monde, ou des membres capables de servir utilement la Société.

Des moralistes, égarés dans les régions de la métaphysique, nous parlent

(20) On pourroit appliquer un passage de l'Ecriture qui maudit celui qui égare un aveugle de son chemin. *Maledictus qui errare facit cæcum in itinere.* V. Deutéronome ch. xxvii. 18.

de regles de morale, *éternelles*, *immuables*, *indépendantes de la Divinité même*. Mais ne pourroit-on pas leur demander ce qu'ils entendent par des regles ou des loix antérieures aux êtres à qui elles puissent convenir ? Si la morale est faite pour régler les actions des hommes, comment peut-on supposer que ses regles aient existé avant la formation, la création, ou, si l'on veut, le débrouillement du cahos ? La loi de ne point tuer subsistoit-elle avant qu'il y eût des mortels ? La loi qui nous défend de voler existoit-elle avant qu'il y eût des propriétés ? Enfin falloit-il aimer son pere, sa mere, sa patrie, & obéir à la Société, avant qu'il y eût ni parents, ni patrie, ni société ? Tels sont pourtant les écarts & les absurdités que la métaphysique a introduits dans la morale.

Quelques Philosophes modernes ont cru nous donner des principes plus sûrs ou plus propres à fixer nos idées sur la morale ; mais faute d'avoir suffisamment étudié l'homme, ils ne l'ont pas vu tel qu'il est, ou n'ont pas connu le vrai mobile de ses actions. Ils donnent pour base à la science des mœurs un prétendu *sens moral*, un *instinct*

inexplicable, une *bienveillance innée*, un amour parfaitement *désintéressé* de la vertu, qui fait que sans retour sur nous-mêmes nous l'approuvons dans les autres. (21)

SI nous examinons ces idées, nous les trouverons absolument chimériques. Nous n'apportons en naissant pas plus les idées de vice & de vertu, que celles de cercle ou de triangle : nos sentimens pour le bien & le mal ne peuvent être innés ou antérieurs à l'expérience ; ils ne sont fondés que sur la maniere dont nous sommes affectés par les effets ; ce qui nous met à portée de juger des causes, & d'éprouver pour elles les sentimens de l'amour ou de la haine. Les hommes apportent en naissant des dispositions propres à saisir les vérités morales avec plus ou moins de facilité, de même qu'ils apportent des têtes organisées de maniere à saisir avec plus ou moins de promptitude, les vérités physiques ou géométriques. Nous ne pouvons distinguer le feu de l'eau, le plaisir de la douleur, le triangle du cercle,

(21) Voyez les Caractéristiques de mylord Shaftesbury. Les Oeuvres de Hutcheson, de Mr. Hume, &c. Et voyez le chap. IX de cette premiere partie.

une action louable d'une action blâmable, que par la diversité des effets que ces choses produisent sur nous-mêmes; nous n'en pouvons juger que relativement à nous. Prétendre le contraire, ce seroit prétendre que nous pouvons comparer & juger les causes, avant d'en avoir éprouvé l'action.

Nos jugemens ou sentimens moraux ne peuvent jamais être désintéressés; nous ne pouvons aimer que ce qui nous plaît, ce qui nous est utile, ce qui nous est agréable, ce qui nous procure un plaisir, soit durable, soit momentané. Ce ne peut être qu'en nous-mêmes que nous trouvions les motifs de notre affection, de notre bienveillance pour les hommes ou pour les choses. Comment des auteurs sensés ont-ils pu croire que l'homme apportoit en venant au monde, des idées du bien & du mal moral, du juste & de l'injuste, de l'ordre & du désordre, du beau & du difforme? Nous ferons voir qu'ils ont pris des dispositions acquises & cultivées, pour des idées innées. Tout homme apporte en naissant le besoin de se nourrir, ou, si l'on veut, un *instinct* qui le porte à manger; mais ce n'est que l'ex-

périence qui lui apprend à distinguer les alimens agréables, de ceux qui sont désagréables ou dangereux : l'exercice & l'habitude lui donnent la facilité de juger avec promptitude, ou comme par instinct, de ce qui est fait pour lui plaire ou lui déplaire, de ce qui lui est avantageux ou nuisible.

Les partisans du sentiment moral & de la bienveillance désintéressée ont, sans doute, imaginé que ces dispositions, que l'on trouve gravées dans les cœurs des personnes éclairées, sensibles, vertueuses, & que l'habitude a comme identifiées avec elles, ne pouvoient manquer de se trouver dans tous les êtres de l'espece humaine. Cependant que de gens dans le monde qui n'ont que des idées très confuses ou très fausses du bien & du mal, du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu ! Contre un homme qui sent ou qui sait apprécier le mérite ou le démérite des actions humaines, n'en trouverons-nous pas des millions qui ne savent qu'en penser, ou qui ne s'accorderont point sur les jugemens qu'ils en porteront? Enfin le monde n'est-il pas rempli d'hommes pervers, à qui le vice & le crime paroiſ-

ſent utiles, & pour qui la vertu n'eſt qu'un objet déſagréable ?

Il est très peu de gens dans le monde qui jouiſſent des diſpoſitions, des qualités & des lumieres requiſes pour juger ſainement des choſes. Le ſentiment moral eſt nul dans bien des hommes ; ſon germe n'a été ni ſemé ni cultivé dans les uns ; il a été totalement étouffé dans beaucoup d'autres. Ce ſentiment prompt & rapide, ou cet inſtinct qui nous met à portée de bien juger des actions humaines, eſt l'effet d'une tête bien organiſée que la nature ſeule peut donner, d'une éducation éclairée, & ſouvent d'une longue ſuite de réflexions profondes, dont peu de gens ſont capables. Il en eſt du ſentiment moral comme du goût dans les arts, qui ne s'acquiert qu'à force de voir des objets, de les comparer à la nature qu'ils repréſentent, de les méditer. Rien de plus rare qu'un tact fin en morale. Tout conſpire à remplir les eſprits de tant de préjugés ; des forces ſi puiſſantes concourent à les y maintenir ; l'opinion générale eſt ſi viciée ; l'habitude a tant de pouvoir ſur nous ; les cœurs ſont ſi corrompus, que très peu de perſonnes ſont

en état d'apprécier les actions des hommes.

En considérant les mœurs, les usages, les institutions, les gouvernemens & les loix qui subsistent chez les habitants des différentes contrées de ce monde, & les idées discordantes qu'ils attachent à de certaines actions; quelques spéculateurs se sont imaginés que la morale n'avoit point de principes constans, qu'elle ne pouvoit être regardée que comme une affaire de convention, & que les devoirs de l'homme n'étoient fondés que sur les caprices de la mode, ou sur les loix de la Société. Ils n'ont point vu que les coutumes, la conduite souvent bizarre & déraisonnable, les institutions politiques & religieuses de tous les peuples de la terre n'avoient communément pour elles que l'ignorance de ces peuples, leur inexpérience, des idées fausses d'utilité, & sur-tout la routine qui jamais ne raisonne. Si l'on formoit une morale d'après les choses qui se pratiquent dans les différentes nations de la terre, il n'y a pas de vices ou de crimes qui ne devinssent légitimes ou louables. Il est des pays où tout semble autoriser les actions

les plus injuſtes, les plus atroces, les plus extravagantes, & où l'opinion attache du mérite aux uſages les plus abominales. En conclurons-nous que la morale n'a point de principes ſûrs, ou que la vertu n'eſt rien ? Non, ſans doute ; nous en conclurons ſeulement que ceux qui pratiquent ces uſages, tolerent ou maintiennent des coutumes criminelles & déraiſonnables, n'ont point des idées vraies de morale & de vertu. Nous en conclurons que la raiſon humaine en beaucoup de pays, n'a pas encore été ſuffiſamment développée, pour diſtinguer ce qui eſt vraiment utile, de ce qui ne l'eſt qu'en apparence. Enfin nous en conclurons que l'on ne peut pas fonder une morale ſur la ſotiſe, la pareſſe, les préjugés des peuples, ni ſur les intérêts particuliers de ceux qui s'obſtinent à perpétuer leur ignorance.

Quelles idées de morale pourroit-on ſe former, ſi l'on regardoit comme bon, comme juſte, comme décent ce que l'on a vu pratiquer dans les nations anciennes, & ce que l'on voit encore ſubſiſter chez les modernes ? N'a-t-on pas vu des Phéniciens & des Carthá-

ginois sacrifier leurs enfans à leur Dieu ? La Religion n'a-t-elle pas en tout pays immolé des hommes à la Divinité ? La cruauté la plus inhumaine n'est-elle pas applaudie chez quelques nations sauvages, où l'on est dans l'usage de manger ses prisonniers ? Des enfans ne se sont-ils pas fait un devoir d'assommer leurs peres tombés en décrépitude ? Des maris n'ont-ils pas mangé leurs femmes, & des peres leurs propres enfants ?

Nous ne trouvons ni plus de sagesse ni plus de raison dans un grand nombre de nations qui se croient très policées. On y voit des loix féroces condamner des hommes aux flammes pour des opinions religieuses. On y voit des peuples, plus cruels que les bêtes, vivre continuellement en guerre, & se faire un honneur de s'égorger réciproquement. Si des Indiens ont l'infamie de prostituer leurs femmes aux étrangers, des peuples, qui s'estiment très-sensés, traitent l'adultere de bagatelle, & n'attachent aucun mérite à la fidélité conjugale. Enfin, que de pays dans le monde où l'opinion, l'habitude, le gouvernement & les loix semblent avoir pris à

tâche de renverſer toutes les idées de bonté, d'humanité, de raiſon & d'équité ! « Il n'y a, dit le Vayer, rien de » ſi frivole, qui ne ſoit important quel- » que part ; il n'y a folie, pourvu qu'elle » ſoit bien ſuivie, qui ne paſſe pour » ſageſſe ; il n'y a vertu qui ne paſſe » pour vice, ni vice qui ne paſſe pour » vertu ailleurs. »

Ces égaremens & ces travers ne doivent pas nous faire croire que la morale n'exiſte point, mais que la morale & ſes premiers devoirs ſont inconnus à beaucoup d'hommes qui ſe diſent raiſonnables, & que pluſieurs nations civiliſées ſont encore à certains égards dans une barbarie complette, & dans une ignorance profonde de leurs vrais intérêts. Ce n'eſt qu'à force de folies que l'homme apprend à devenir plus ſage ; c'eſt à force de ſouffrir, que les peuples ſentiront la néceſſité de réformer les abus dont ils ſont les victimes.

C'est dans la barbarie, toujours ſubſiſtante au ſein même des nations les plus civiliſées, que la raiſon rencontre des obſtacles aux vérités qu'elle voudroit enſeigner. La Philoſophie eſt forcée de lutter contre l'ignorance, vrai-

ment brute & ſauvage, des peuples & de ceux qui les gouvernent. Elle trouve ſur ſon chemin des opinions, des uſages, des maximes, des inſtitutions diamétralement oppoſés au bon ſens. Elle combat à chaque pas des préjugés ſoutenus par la force, & que l'on ne peut attaquer ſans péril. L'erreur & l'impoſture ont des amis puiſſans & des partiſans nombreux; la vérité n'a que des amis foibles & puſillanimes qui ſont forcés de lutter contre des ennemis aguerris. La morale déplait, parce qu'elle s'oppoſe aux penchans vicieux que tout conſpire à donner aux mortels.

Les inſtitutions, les gouvernemens, les idées religieuſes, les hypotheſes peu ſûres de quelques philoſophes, loin d'exciter les hommes, ſoit à l'étude de la morale, ſoit à la pratique de la vertu, les en ont totalement dégoutés. En voyant les diſputes interminables qui s'élevoient ſi ſouvent entre les moraliſtes, en trouvant qu'ils ne s'accordoient pas même ſur les premiers principes, en remarquant des variations continuelles dans les jugemens que d'après leurs différens ſyſtêmes ou préjugés, ils portoient des mêmes actions; enfin à la

vue des recherches pénibles & des décisions embrouillées de tant de Théologiens & de Casuistes, bien des gens sont tombés dans un Pyrrhonisme complet sur la morale ; d'autres l'ont regardée comme une science abstraite & peu faite pour le commun des hommes, ils ont cru qu'il en étoit de cette science importante comme de bien d'autres, qui n'ont pour objet que d'exercer l'esprit des savants, ou dans lesquelles le pour & le contre pouvoient se soutenir également. D'autres l'ont méprisée comme une science vague, dépourvue de principes évidents. D'autres enfin l'ont jugé fastidieuse, peu digne d'occuper les Princes, les Politiques, les gens du monde ; réservée pour quelques spéculateurs oisifs, qui parurent des rêveurs incommodes, ennuyeux, ridicules. Combien de gens à qui le nom seul de Morale inspire du dégoût ! Combien d'autres pour qui *Morale, devoirs de l'homme, vertu* ne sont que de grands mots, auxquels ils n'attachent aucun sens ! Combien de gens enfin, qui haïssent une science qu'ils trouvent incommode pour leurs vices, leurs penchans, leurs intérêts passagers, & que dès lors

ils jugent incompatible avec le bonheur de l'homme, & parfaitement impraticable dans la préſente conſtitution des choſes !

La ſcience des mœurs doit être puiſée ſur la terre & non pas dans les Cieux ; il faut la chercher dans le cœur de l'homme & non pas dans le ſein de la Divinité. Elle doit avoir des principes ſimples, évidens, invariables. En vain prétendroit-on la fonder ſur les oracles obſcurs de la Religion qui varient dans chaque contrée de la terre ; qui ſouvent nous propoſent pour modeles des Divinités dépourvues de ſageſſe, de juſtice, de raiſon, de vertu ; qui nous preſcrivent des devoirs contraires à notre nature & au bien de la Société. Vainement fonderoit-on cette morale ſur des uſages & des préjugés, ſi ſouvent oppoſés au bon ſens. Vainement en chercheroit-on les principes & les regles dans des ouvrages dictés par l'enthouſiaſme ou l'impoſture ; vainement voudroit-on la puiſer dans les maximes d'une politique communément dépravée ; ce n'eſt pas dans des ſources ſi ſuſpectes que l'homme doit chercher les regles de ſa conduite, il n'y trouveroit que des énigmes,

des incertitudes, des motifs pour s'égarer.

La vraie morale eſt une : elle doit être la même pour tous les habitans de notre Globe. Si l'homme eſt par-tout le même ; s'il a par-tout la même nature, les mêmes penchans, les mêmes deſirs, en étudiant l'homme & ſes rapports conſtans avec les êtres de ſon eſpece, nous découvrirons ſans peine ſes devoirs envers lui-même & envers les autres. L'homme ſauvage & l'homme policé ; l'homme blanc, rouge, noir ; l'Indien, l'Européen ; le Chinois, le François ; le Negre & le Lapon ont une même nature : les différences que l'on trouve entre eux, ne ſont que des modifications de cette même nature, produites par le climat, le gouvernement, l'éducation, les opinions, & par les différentes cauſes qui agiſſent ſur eux. Les hommes ne different que dans les idées qu'ils ſe font du bonheur, & dans les moyens qu'ils ont imaginés pour l'obtenir.

En partant de l'homme lui-même, on trouvera facilement la morale qui lui convient. Cette morale ſera vraie, ſi l'on voit l'homme tel qu'il eſt. Ses

devoirs seront connus, s'ils sont conformes à sa nature; alors les principes de la morale seront évidents, & formeront un système capable d'être aussi rigoureusement démontré, que l'arithmétique ou la géométrie. Cette science sera claire pour tout le monde; elle sera également applicable aux souverains & aux sujets, aux ignorants & aux sçavants, à l'habitant des villes & à celui de la campagne, au fidele & à l'infidele, au superstitieux & à l'incrédule, au philosophe & au prêtre. Elle pourra servir de regle aux nations comme aux individus; elle pourra guider la politique, & fera sentir à tous les peuples répandus sur la terre, que leurs rapports & leurs devoirs sont absolument les mêmes que ceux qui subsistent entre les citoyens d'un même état, ou les membres d'une même famille.

ENFIN une morale fondée sur l'évidence & sur l'expérience fera voir aux princes comme aux sujets, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, que la félicité tant publique que particuliere est nécessairement liée à la pratique des devoirs qu'elle impose: que nul peuple, nul empire, nul sou-

verain, nul homme ne peuvent être vraiment & solidement heureux sans la vertu.

CHAPITRE VI.

Principes naturels de la Morale.

LA MORALE convenable à l'homme, doit être fondée sur la nature de l'homme ; il faut qu'elle lui apprenne ce qu'il est, le but qu'il se propose, & les moyens d'y parvenir. *Respice finem*, envisage ton but, voilà l'abrégé de toute morale.

L'HOMME est un être sensible, intelligent, raisonnable. L'être sensible est celui que sa nature, sa conformation, son organisation, ont rendu capable d'éprouver du plaisir & de sentir la douleur, & qui par son essence même est forcé de chercher l'un & de fuir l'autre. Un être intelligent est celui qui se propose un but, & qui est capable de prendre les moyens propres à l'y conduire. Un être raisonnable est celui que l'expérience met à portée de choisir les

TAYLOR INST. OXFORD

moyens les plus sûrs de parvenir à la fin qu'il se propose.

Le bonheur n'est que le plaisir continué. Nous ne pouvons douter que l'homme ne le cherche dans tous les instans de sa durée ; d'où il suit que le bonheur le plus durable, le plus solide, est celui qui convient le plus à l'homme. La morale doit donc l'encourager dans sa recherche, & non le traverser. Elle est faite pour lui indiquer le bonheur ou le plaisir le plus durable, le plus réel, le plus vrai, & lui montrer qu'il doit le préférer à celui qui n'est que passager, apparent & trompeur.

Pour sentir le bonheur, il faut exister ; ainsi l'homme par sa nature doit chercher à se conserver & fuir tout ce qui pourroit nuire à son existence ou la rendre pénible : d'où il suit que l'homme doit mettre du choix dans ses plaisirs, & ne regarder comme des biens, que ceux qui n'endommagent point son être, soit sur le champ, soit par leurs effets éloignés.

L'homme pour se conserver & pour jouir du bonheur, vit en société avec des hommes qui ont les mêmes desirs & les mêmes aversions que lui. La mo-

rale lui montrera donc que pour se rendre heureux lui-même, il est obligé de s'occuper du bonheur de ceux dont il a besoin pour son propre bonheur : elle lui prouvera que de tous les êtres, le plus nécessaire à l'homme, c'est l'homme.

DESIRER le bonheur, c'est aimer ce qui est conforme à notre être, ce qui peut le conserver, ce qui peut rendre notre existence heureuse. Ainsi par sa nature l'homme, non seulement doit s'aimer lui-même, mais encore doit aimer tout ce qui peut concourir à sa félicité ; d'où il suit que l'homme, pour son propre intérêt, doit aimer les autres hommes, puisqu'ils sont nécessaires à son bien-être, à sa conservation, à ses plaisirs.

AIMER les autres, c'est aimer les moyens de notre propre félicité ; c'est désirer leur conservation, leur bien-être, parce que nous trouvons que le nôtre y est attaché ; c'est confondre nos intérêts avec ceux de nos associés, afin de travailler à l'utilité commune.

TELS sont les principes simples & clairs de la morale. Nous ne nous tromperons pas, quand nous fonderons la

ſcience des mœurs ſur notre ſenſibilité phyſique, ſur les déſirs dont nous ſommes conſtamment animés, ſur l'amour continuel que chacun de nous a pour lui-même, ſur nos vrais intérêts. L'intérêt eſt le deſir excité par l'objet dans lequel chaque homme fait conſiſter ſon bien-être. Cet intérêt eſt naturel & raiſonnable, quand nous l'attachons à des objets véritablement utiles pour nous mêmes; il eſt très légitime, & ne peut être blâmé, quand il ne nuit point aux intérêts des autres; il eſt très louable, quand il eſt conforme aux intérêts, ou quand il contribue au bonheur de nos aſſociés. La morale ne doit avoir pour objet, que de faire connoître aux hommes leurs véritables intérêts. La vertu n'eſt que l'utilité des hommes réunis en ſociété.

Pour donner à la vertu des motifs réels, pour la rendre chere aux hommes, il faut la lier à leur propre utilité; il faut la rendre agréable & ne point la repréſenter comme auſtere, comme ennemie de leur bonheur, comme un ſacrifice douloureux de leurs intérêts les plus chers. Si la vertu eſt un ſacrifice, c'eſt un ſacrifice dans le-

quel on immole des plaisirs frivoles & passagers à un bonheur durable.

Qu'on ne dise donc plus aux hommes pour les exciter à la vertu, qu'elle consiste à combattre la nature, à résister à ses desirs, à se rendre malheureux ici bas pour plaire à des puissances invisibles, qu'on suppose ennemies du bonheur des habitans de la terre; qu'on ne leur conseille pas de se haïr, de détester le plaisir, de renoncer à la société : au lieu de rendre la vertu aimable, qu'on ne s'efforce pas de la peindre sous les traits les plus hideux. Qu'on dise plutôt aux hommes de s'aimer véritablement, de chercher tous les moyens de se procurer le bien-être, d'user avec mesure des plaisirs les plus naturels, de regarder comme des maux tous ceux dont l'usage auroit des suites fâcheuses, soit pour eux-mêmes, soit pour les autres: qu'on leur donne pour motifs leur conservation propre, la préférence qu'un bien-être durable doit avoir sur un bien-être d'un moment : qu'on leur montre l'intérêt continuel qu'ils ont de plaire à leurs associés dont l'estime, l'affection, les secours sont nécessaires à leur propre félicité : qu'on leur découvre la con-

duite la plus propre à mériter l'attachement des êtres sensibles dont ils sont entourés. (22) « Il faut apprendre à l'homme la maniere dont il doit s'aimer » & se rendre utile à lui-même ; il y » auroit de la folie à douter qu'il s'aime » & qu'il cherche sa propre utilité. »

POUR rendre cette morale efficace, & pour solliciter les hommes à faire le bien ; que l'éducation, l'opinion publique, le gouvernement, les loix, les invitent à la vertu & les détournent de tout ce qui pourroit altérer la félicité publique. Sous prétexte d'éclairer l'homme sur ses devoirs, qu'on ne lui forge pas des devoirs imaginaires, fondés sur des rapports entre lui & des êtres dont il n'a nulle idée. Enfin, au lieu de retenir l'homme dans une ignorance crasse de ce qu'il est, du but qu'il doit se proposer, des moyens de l'atteindre ; qu'on lui montre ses intérêts, qu'on l'instruise de ses droits, que l'on cultive sa raison, qui n'est un guide dangereux que lorsqu'on refuse de la développer.

(22) *Modus ergo diligendi præcipiendus est homini, id est quomodò se diligat aut prosit sibi : quin autem se diligat aut prosit sibi dubitare dementis est.*

SENEC.

Ce n'eſt que ſon propre bonheur que l'homme peut enviſager dans toutes ſes actions, ſes penſées, ſes deſirs, ſes paſſions; ce n'eſt que lui-même qu'il peut aimer dans les objets qu'il aime; ce n'eſt que lui-même qu'il peut affectionner dans les êtres de ſon eſpece. Tant qu'il conſulte une raiſon éclairée, il marche d'un pas ſûr vers le bien-être qu'il ſe propoſe. Dès que nous le voyons ſe nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il ſe trompe, que ſon imagination l'égare, que ſa raiſon eſt troublée, ou n'a point été cultivée, que des paſſions aveugles l'entraînent.

L'homme ne peut jamais ſe ſéparer de lui-même, dans aucun inſtant de ſa vie; il ne peut ſe perdre de vue; tout ce qu'il tente, ce qu'il entreprend, ce qu'il fait, a pour objet de ſe procurer quelque bien ou d'éviter quelque mal. Quand il préfere le mal au bien, c'eſt qu'il prend le mal pour un bien: dès qu'il ſe refuſe un plaiſir qu'il pourroit obtenir, c'eſt en vue d'un plaiſir qu'il eſtime plus grand, plus durable, ou d'un bonheur éloigné qu'il ſe promet d'acheter par ſes privations, ou même par quelques momens de douleur. La pru-

dence n'eſt que l'intérêt éclairé par la prévoyance.

C'EST lui-même que l'homme pleure, lorſqu'il répand des larmes ameres ſur l'urne d'une épouſe, d'un enfant, d'un ami, néceſſaires à ſon cœur. Ce n'eſt pas ſur des cendres froides & inſenſibles que portent nos plaintes & nos regrets; c'eſt ſur les biens, les plaiſirs, les douceurs dont nous nous voyons privés; c'eſt le ſentiment cruel de cette privation qui conduit quelquefois l'homme ſenſible au tombeau.

Le Moi eſt haïſſable, ſuivant Paſcal; on en conviendra ſans peine, ſi *le Moi* n'eſt jamais occupé du bien-être des autres, ou ſi *le Moi* ne fait faire que des actions qui leur déplaiſent; mais *le Moi* eſt naturel, quand il ſe ſatisfait ſans faire tort à perſonne; il eſt très eſtimable, quand il ſe contente, en faiſant ce qui eſt utile ou agréable à d'autres. Si l'homme qui n'aime que lui eſt un ennemi commun, celui qui aime les autres, en vue de s'attirer leur amour, eſt l'ami du genre humain. Le penchant excluſif pour nous-mêmes eſt inſenſé, parce qu'il nous empêche de voir que nous avons beſoin des autres pour

pour notre propre bien-être ; il eſt odieux, parce qu'il nous ferme les yeux ſur le bonheur de ceux à qui nous ſommes obligés de nous rendre utiles. Le mot *intérêt* eſt le ſynonime d'injuſtice, de corruption, de malice, de petiteſſe dans un avare, un courtiſan, un tyran. Dans l'homme de bien, *intérêt* ſignifie équité, bienfaiſance, grandeur d'ame, déſir de mériter l'eſtime des autres, ou déſir d'être bien avec ſoi-même. *L'honnête homme*, dit Ariſtote. (23) *eſt néceſſairement ami de lui-même ; en faiſant ce qui eſt louable, il lui en revient du profit, en même tems qu'il ſe rend utile aux autres.*

FAUTE d'avoir vu l'homme tel qu'il eſt, des moraliſtes enthouſiaſtes nous diſent qu'il n'y a ni mérite ni vertu dans ce que nous faiſons pour nous-mêmes, ou dans la vue de notre intérêt perſonnel ; ils prétendent que le motif de l'intérêt ſuffit pour gâter les actions les plus louables. Mais ceux qui nous parlent ce langage, nous montrent qu'ils n'ont aucune idée de l'homme, ni de ce qui conſtitue le mérite & la vertu. Le mérite ne conſiſte que dans ce qui nous rend

(23) Voyez ETHIC. AD NICOM. LIB. IX, CAP. 8.

utiles ou chers à nos ſemblables. La vertu eſt la diſpoſition à faire ce qui eſt néceſſaire à leur bonheur, en vue de notre propre bonheur, dont l'idée ne peut jamais ſe ſéparer de nous-mêmes.

En général, l'intérêt d'un homme eſt ce qu'il juge néceſſaire à ſa propre félicité. Dans un amant, *l'intérêt* eſt de plaire à ſa maîtreſſe, dont la poſſeſſion lui paroît le plus grand des bonheurs, & à laquelle par conſéquent il eſt prêt à tout ſacrifier. Dans un avare, *l'intérêt* ſignifie de l'argent qu'il regarde comme le plus grand bien de ce monde. Dans un ambitieux, *l'intérêt* c'eſt la poſſeſſion du pouvoir, qui lui paroît le comble de la félicité. *L'intérêt* dans un ami ſincere, eſt de jouir de ſon ami, dans la poſſeſſion duquel il voit le plus grand des bonheurs. Dans l'homme de bien *l'intérêt*, eſt de mériter l'affection & l'eſtime de ſes ſemblables, objets dans leſquels il s'eſt habitué à placer ſon bien-être, ou dont dépend l'eſtime méritée de lui-même, qu'il juge très néceſſaire à ſon bonheur. Unir l'intérêt au devoir, voilà le grand art de la morale & de la légiſlation; l'intérêt ne devient un mal, que lorſqu'il ſe ſépare du devoir.

En raiſon de la force de ſon tempérament, de la vivacité de ſon imagination, de l'énergie de ſes paſſions, chacun cherche ſon intérêt avec plus ou moins de vigueur. De-là l'enthouſiaſme qui nous porte aux ſacrifices les plus couteux, pour obtenir ou conſerver les objets dans leſquels nous plaçons notre bien-être. C'eſt ainſi qu'un pere expoſe ſa vie pour défendre ſon fils ; un ami ſe dévoue pour ſon ami, un citoyen pour ſa patrie, un fanatique pour ſa Religion, un amant pour ſa maîtreſſe. Les hommes approuvent toujours les ſacrifices que l'on fait aux objets qui leur ſont utiles à eux-mêmes ; ils mépriſent & traitent de folie, ceux que l'on fait à des objets qu'ils jugent inutiles ; ils blâment ceux qu'on fait à des objets qui leur paroiſſent indignes des efforts que l'on emploie, ſoit pour les obtenir, ſoit pour les conſerver. Nous approuvons tout homme qui a le même intérêt que nous ; nous blâmons celui qui s'immole à un intérêt que nous jugeons mépriſable.

Chaque homme a ſon intérêt ; chaque peuple ſe fait des idées d'utilité ſouvent très fauſſes. Ainſi ce n'eſt pas

l'intérêt perſonnel & paſſager d'un individu, d'un prince, d'une nation, qui doit être la meſure des jugemens que nous portons ſur la conduite des hommes, c'eſt l'intérêt permanent de l'homme; c'eſt l'utilité conſtante de la Société, de l'eſpece humaine, qui doivent fixer nos idées. Il n'eſt point de vice, de folie, de crime même qui n'aient un intérêt momentané pour celui qui s'y livre; mais l'expérience nous prouve tôt ou tard, que, loin de procurer un bien-être réel, ils ne procurent ſouvent que des maux infinis.

Il y a donc pour tout homme deux ſortes d'intérêts. L'un eſt éclairé, c'eſt-à-dire fondé ſur l'expérience, approuvé par la raiſon; l'autre eſt un intérêt aveugle, qui ne connoît que le moment préſent, que la raiſon condamne, & dont les conſéquences ſont funeſtes à celui qui l'écoute.

Ces diſtinctions doivent ſuffire pour répondre à ceux qui prétendent que l'intérêt eſt un motif abject, que tout le monde déſavoue, & que chacun eſt forcé de cacher. L'intérêt n'eſt mépriſable, que quand il ſe propoſe des objets mépriſables, ou quand il nous fait

faire des actions mépriſables ; il eſt grand, noble, ſublime, quand il a pour objet des objets vraiment utiles pour la Société, & pour lors il eſt la même choſe que la vertu. Un intérêt ſordide guide l'avare qui ſouvent par des travaux, des ſacrifices, des privations infinies & par des voies injuſtes ou nuiſibles aux autres, amaſſe des tréſors dont il ne fait aucun uſage, ni pour ſon propre bonheur, ni pour celui des autres. L'intérêt eſt une vertu dans l'homme de bien, lorſque par des voies honnêtes il ſe procure des richeſſes que, pour contenter ſon ame bienfaiſante, il répand ſur les malheureux.

ENFIN le mot *intérêt* ne préſente communément à l'eſprit une diſpoſition blâmable, que parce que peu de gens connoiſſent les motifs qui devroient les porter à bien faire, & parce que tout ſemble concourir à leur perſuader que pour ſe rendre heureux, il ne faut penſer qu'à ſoi. Par une ſuite de ce préjugé dans lequel la plupart des inſtitutions humaines ſemblent confirmer les hommes, chacun s'imagine que ſon intérêt exige qu'il ne mette en commun que le moins du ſien qu'il eſt poſſible, que tout ce

qu'il fait pour les autres est perdu pour lui-même, qu'il ne doit contribuer que fort peu à la masse générale, & tâcher d'en tirer beaucoup. Voilà la vraie source des égaremens & du désordre que nous voyons régner dans les sociétés, ou chacun semble ne vivre que pour soi, sans s'embarrasser de rien faire pour les êtres qui l'entourent. La morale doit montrer à chaque homme que ce qu'il fait pour les autres, n'est jamais perdu pour lui-même, & qu'il profite toujours des sacrifices qu'il fait à ses semblables.

La vertu, nous dit-on, *est un sacrifice pénible*. Mais la raison suffit pour le rendre agréable; parce que la raison nous montre notre plus grand intérêt, auquel elle nous invite à sacrifier un intérêt plus petit; en suivant ses conseils nous ne faisons que mettre aux choses le prix qui leur convient. Refuser de sacrifier un intérêt passager ou particulier à un intérêt général & durable, c'est n'avoir aucune idée de la valeur des choses, c'est vouloir acquérir sans dépenser d'argent. La justice est le soutien de la vie sociale, si nécessaire à notre propre bonheur: cependant cette justice se trouve quelquefois très contraire à

nos intérêts personnels & momentanés ; en lui sacrifiant ces intérêts frivoles, nous acquérons de la sûreté, le droit d'être protégé, chéri, estimé, considéré, sans lequel la Société ne peut avoir aucuns charmes pour nous.

TOUT homme qui vit en société, porte sans cesse sa balance ; il proportionne nécessairement son affection ou sa haine, au bien ou au mal que lui font éprouver les objets ou les êtres qui agissent sur lui. La raison, qui n'est fondée que sur l'expérience du passé, lui fait pressentir l'avenir. Chaque action dans la vie sociale sert à son instruction, & lui fournit des faits dont l'assemblage sert à régler le système de sa propre conduite. Il sait tirer parti de tout pour son intérêt ou son bonheur ; point central vers lequel ses pensées, ses désirs, ses passions, ses actions, ses facultés le ramenent sans cesse.

QUAND l'homme est incertain des effets, soit prochains, soit éloignés que ses propres actions produiront sur lui-même ou sur les autres, il demeure en suspens, il délibere, il veut & ne veut pas : à la fin il choisit, mais toujours il se détermine nécessairement à prendre

le parti qu'il juge le plus avantageux à son bonheur ou à son plus grand intérêt. S'il fonde son jugement sur des expériences vraies, il juge sainement, conformément à la raison, & se décide à faire le bien; mais s'il est entraîné par des passions aveugles, ou par des préjugés, il ne sait plus juger, il fait le mal, & par contrecoup il sentira lui-même les effets de sa conduite inconsidérée.

S'AIMER soi-même à l'exclusion de tous les êtres qui nous entourent & que tout rend nécessaires à notre propre félicité, c'est se haïr soi-même, c'est ignorer ses vrais intérêts. Est-il donc bien possible à l'homme de se rendre heureux tout seul? Dès qu'il vit avec d'autres hommes, n'a-t-il pas un besoin continuel de leur affection, de leurs secours, de leurs lumieres, de leurs conseils, de leurs talens? Aimer sa femme, ses enfans, ses parens, ses amis, ses concitoyens, sa patrie, n'est-ce pas s'aimer soi-même? Les hommes les plus puissans & les plus pervers ont besoin de quelqu'un, & sont forcés d'engager d'autres hommes à seconder leurs projets. Les voleurs, les brigands, les tyrans eux-mêmes sont forcés de s'assez-

vir à des devoirs ; ils sentent qu'ils sont obligés de les observer, au moins à l'égard de ceux dont ils savent que l'assistance est nécessaire à leurs desseins pervers.

CHAPITRE VII.

Des devoirs de l'homme ou de l'obligation Morale.

Le besoin que les hommes vivans en société ont les uns des autres, fait naître les rapports qui subsistent entre eux, & de ces rapports découlent leurs devoirs.

Les devoirs de l'homme sont les moyens que par la nécessité des choses, il est forcé de prendre pour obtenir le bien-être vers lequel il tend sans cesse. Si l'homme s'aime lui même, s'il veut se conserver, s'il veut rendre son existence heureuse, il est forcé de suivre les moyens que la nature lui fournit pour obtenir ce but. Ainsi tout lui prouve qu'il doit s'abstenir des objets ou des actions qui, soit immédiatement, soit par leurs conséquences, pourroient endommager son être ou nuire à sa féli-

cité. Voilà le vrai fondement des devoirs de l'homme envers lui-même. Voilà la source naturelle de la tempérance, de la modération, de la retenue, néceſſaires à l'homme, lors même qu'il vit tout ſeul. L'expérience, la raiſon, la vérité ſont néceſſaires à tout homme & doivent régler ſa conduite, dans quelque poſition qu'il ſe trouve.

Les devoirs de l'homme en ſociété ſont les moyens qu'il eſt forcé de prendre pour engager les êtres qui l'entourent, ou dont les actions peuvent influer ſur lui, à concourir à ſa propre félicité, ou à s'unir d'intérêts avec lui. Or chacun de ces êtres exige de ſon côté que l'on contribue à ſa félicité particuliere; d'où il ſuit évidemment que tout homme doit quelque choſe à ceux deſquels dépend ſon bonheur perſonnel. Les membres de toute ſociété, de toute famille, de toute nation ſont dans un commerce continuel d'échanges; ils comparent ſans ceſſe le prix qu'on exige d'eux, c'eſt-à-dire leur travail, leurs ſecours, leurs bienfaits, leur eſtime, leurs reſpects, leurs ſentimens favorables ou défavorables, aux avantages qu'on leur procure ou qu'on leur donne

lieu d'espérer, ou aux désavantages qu'on leur fait éprouver. Par la nécessité même des choses, ils aiment, respectent, admirent ceux qui leur procurent du bien-être & du plaisir, ils méprisent ceux qu'ils trouvent inutiles, ils détestent ceux qui ne leur font que du mal.

L'OBLIGATION morale est la nécessité d'être utile à ceux que nous trouvons nécessaires à notre propre félicité, & d'éviter ce qui peut les indisposer. Si tous les hommes ont pour fin leur bien-être, ils sont obligés d'agir d'une façon capable de le leur procurer, sous peine de manquer leur but, & de rencontrer le mal au lieu du bien qu'ils désiroient. Si une vérité morale est susceptible d'être invinciblement démontrée, c'est que *toute obligation est fondée sur le besoin d'obtenir un bien & d'éviter un mal.* C'est donc montrer une ignorance complette de la nature humaine que de nous parler d'une obligation désintéressée, dépourvue de motifs rélatifs à nous-mêmes ou fondés sur notre intérêt personnel.

LES Théologiens ont prétendu que, pour que les devoirs de la morale fussent obligatoires pour nous, il falloit qu'ils

fuſſent annoncés par la Divinité, vu que le ſouverain créateur des hommes a ſeul droit de leur impoſer des loix qui les obligent : mais ce qui vient d'être dit, ſuffit pour faire voir que les devoirs de la morale étant fondés ſur la nature même de l'homme, & découlant des rapports qui ſubſiſtent entre lui & ſes aſſociés, ils ont le pouvoir & le droit d'obliger. Quelque origine que l'on ſuppoſe aux êtres de l'eſpece humaine, dès que leur nature les force de chercher le bien-être & de craindre le mal, ils ſe trouvent obligés de ſe ſoumettre aux devoirs que la nature leur impoſe & que l'expérience leur fait connoître, ſans aucuns ſecours ſurnaturels ; & cela ſous peine d'être privés des avantages qu'ils auroient obtenus, s'ils s'y fuſſent conformés. Le mépris, la haine, les châtimens de la Société ou de tous ceux à qui le méchant fait du mal, ſont la punition ou la ſuite néceſſaire du tort qu'il cauſe au mépris de ces devoirs ; de même que l'eſtime & la tendreſſe des hommes ſont la récompenſe néceſſaire qu'ils décernent à ceux qui les rempliſſent avec fidélité.

Si l'eſtime & l'affection de ſes ſem-

blables ſont utiles, néceſſaires, agréables à l'homme en ſociété, la privation de ces choſes eſt pour lui une privation de bien-être, un châtiment véritable. La crainte de ce châtiment en impoſe bien plus que celle des ſupplices éloignés que la religion ſuppoſe dans un autre vie, à laquelle les hommes ne ſongent gueres, toutes les fois que des paſſions fougueuſes ou des habitudes enracinées les ſollicitent au mal. L'opinion publique, l'intérêt de la réputation, la crainte du reſſentiment des êtres qui nous entourent, ſont des motifs bien plus puiſſans, que les ſpéculations vagues & les terreurs incertaines, dont la ſuperſtition accable les mortels. L'opinion qui attache de la gloire au courage, & de la honte à la poltronerie, n'a-t-elle pas maintenu parmi les hommes des combats ſinguliers, nonobſtant les ſupplices éternels dont la Religion menace tous ceux qui périſſent en duels, & malgré la rigueur des loix humaines contre ceux qui en réchappent. Tant de ſcélérats que la crainte de l'échaffaut ne peut pas contenir en ce monde, ſont-ils mieux contenus par les feux de l'enfer dont on les

menace dans l'autre ? Enfin pour peu qu'on ouvre les yeux, on demeurera convaincu que les hommes en général craignent beaucoup plus les jugemens des hommes, dont ils sont sûrs, que les jugemens de Dieu, dont ils doutent souvent, & que d'ailleurs ils savent que l'on peut éluder ; leurs intérêts présents & connus les touchent infiniment plus que des intérêts futurs, dont ils ne peuvent se former des idées bien précises. L'opinion est plus forte & que les Rois & que les Dieux.

Pour convaincre les hommes, la Morale doit toujours leur présenter des intérêts sensibles. Un homme est toujours en droit de demander quel motif on lui donne pour faire ce qu'on lui propose ; & pour l'y déterminer efficacement, le Moraliste doit être en état de lui prouver que son propre intérêt l'exige. C'est à l'expérience, à la réflexion, à la raison qu'il appartient de lui faire connoître si les motifs qu'on lui présente sont réels ou non. Si le but de tout agent moral est de se rendre heureux, le devoir & l'intérêt de l'être raisonnable veulent qu'il choisisse les moyens nécessaires pour obtenir le bon-

heur : voilà la source véritable de l'obligation morale.

Dans nos sentimens pour les êtres avec qui nous avons des rapports, & dans notre conduite à leur égard, nous consultons toujours le besoin que nous avons d'eux; l'utilité dont ils sont pour nous; en un mot notre intérêt; & nous trouvons que nos devoirs envers eux sont d'autant plus nécessaires, plus sacrés, plus inviolables, c'est-à-dire d'autant plus obligatoires, qu'ils nous sont plus utiles, c'est-à-dire plus nécessaires. Ainsi les devoirs d'un fils envers son Pere sont les plus sacrés de tous, parce que son Pere est de tous les hommes le plus nécessaire à son bonheur. Ainsi nous aimons notre Pays plus qu'un autre, parce que c'est ce pays qui renferme les objets les plus intéressants pour nous. Ainsi nous avons plus d'attachement pour nos amis, que pour des inconnus ou des indifférents, parce que nous les trouvons plus nécessaires à nous-mêmes. En un mot, notre prédilection & nos obligations ont toujours pour motif la supériorité des avantages dont quelques hommes nous mettent à portée de jouir. C'est sur ce principe

que nous regardons l'ingratitude pour un Pere, pour un Bienfaiteur, pour la Patrie comme une disposition odieuse, comme une trahison, comme une violation manifeste des devoirs les plus faits pour nous obliger, ou les plus indispensables.

Par une suite nécessaire de l'amour que tout homme a pour lui-même, il proportionne son affection ou sa haine au bien ou au mal qu'il éprouve de ses semblables. Le citoyen ne peut aimer sa Patrie qu'en raison des avantages qu'elle lui procure : si elle ne lui en procure aucuns, il se refroidit nécessairement pour elle. Ne lui procure-t-elle que du chagrin, son cœur sera complettement aliéné. Il ne peut y avoir de bons citoyens que sous un gouvernement équitable qui fait jouir la Société & ses membres des avantages qu'ils ont droit d'en attendre. L'homme cesse d'aimer sa propre vie, dès qu'elle ne lui offre rien d'agréable.

Si le bonheur est le lien qui unit les hommes entre eux, le malheur relâche & brise les obligations ou les devoirs qui les unissent les uns aux autres. Aimer sincérement ce qui nous afflige,

eſt une choſe totalement contraire à la nature humaine. Nous ne voyons ſi ſouvent les hommes ſi peu fideles à leurs devoirs, que parce que ces devoirs répugnent à leur nature. Les Princes, les Grands, les Peres, les Epoux, les Maîtres ont-ils droit de ſe plaindre de n'être point aimés, tandis que ſouvent ils ne font rien pour s'attirer l'amour, & qu'ils font tout ce qu'il faut pour ſe rendre indifférents ou haïſſables ? Pour être aimé des hommes, il faut leur faire du bien. C'eſt en cela que conſiſte la vertu, qui ſeule peut ſervir de baſe à la félicité générale & particuliere.

VOYEZ PARTIE III, CH. XI.

CHAPITRE VIII.

Examen des idées des Moraliſtes ſur la vertu.

LA vertu eſt une diſpoſition habituelle à faire ce qui contribue au bonheur des êtres de notre eſpece, & à s'abſtenir de ce qui peut leur nuire.

LES ouvrages des Moraliſtes ſont remplis des éloges les plus juſtes & les

plus pompeux de la vertu ; cependant il en eſt très peu qui nous en aient donné des idées propres à fixer notre eſprit. Platon, toujours guidé par une imagination Poétique, ſans nous apprendre poſitivement en quoi la vertu conſiſte, n'a fait que la perſonifier. *La vertu*, ſelon lui, *eſt ſi belle que, ſi elle pouvoit être vue des yeux du corps, tous les hommes ſeroient épris de ſes charmes*, mais en quoi peuvent conſiſter ces charmes, ſi ce n'eſt dans les biens qu'elle procure ? Nos yeux ne ſont épris d'une femme aimable, que parce qu'elle fait naître en nous l'idée des plaiſirs qu'elle eſt capable de nous faire goûter. La vertu n'a des attraits, que pour ceux qui ont appris à connoître les avantages infinis qu'elle nous procure : elle ne nous préſenteroit qu'un mot vuide de ſens, & les éloges qu'on en feroit n'auroient aucun fondement, ſi par vertu l'on ne déſignoit une façon de penſer ou d'agir avantageuſe aux hommes, conforme à leurs intérêts, néceſſaire à leur bien-être & à leur ſûreté. Il n'eſt rien d'aimable & d'eſtimable pour les êtres de l'eſpece humaine, dont le mérite ou le prix ne dérive des biens qu'il leur pro-

cure. Les plus grandes vertus ſont évidemment celles, dont il réſulte les plus grands avantages pour l'homme.

QUAND on nous dit que *la vertu eſt déſirable pour elle-même ;* qu'elle eſt *ſa propre récompenſe ;* qu'elle doit être aimée à cauſe de ſa valeur intrinſeque, &c. ſi nous voulons attacher du ſens à ces façons de parler, il faut entendre par là que la vertu nous intéreſſe par l'influence néceſſaire qu'elle a ſur notre félicité. Par exemple, lorſque Cicéron nous dit que *la juſtice n'exige aucune récompenſe, & qu'on ne la déſire que pour elle-même* (24) ; cette propoſition ſignifie que la juſtice nous paroît déſirable, parce qu'elle nous aſſure les avantages que nous avons droit de prétendre, ou ſert à nous maintenir dans la poſſeſſion des choſes néceſſaires à notre bonheur. Nous aimons la juſtice à cauſe de ſon utilité, comme nous aimons notre maiſon, parce qu'elle nous garantit des injures de l'air & nous procure des commodités. C'eſt le maintien de la Société qui donne ſon prix à la juſtice.

(24) *Juſtitia nil expetit præmii, nil præmii, per ſe igitur expetitur.*

V. CICER. DE LEGIBUS.

Le même orateur nous dit *qu'il eſt des choſes qui nous ſéduiſent par leur propre force ſans nous attirer par aucun profit, mais ſeulement par leur propre dignité ; telles ſont la vertu, la ſcience, la vérité* (25). Mais tout ce qui nous attire ou nous ſéduit, nous préſente néceſſairement l'idée de quelque avantage ou profit, ſoit réel, ſoit imaginaire. La dignité d'une choſe ne peut conſiſter que dans ſon utilité. La vertu nous attire, parce que nous ſavons qu'elle contribue à notre félicité. La ſcience nous attire, parce qu'elle ſatisfait notre curioſité, & donne de l'activité à notre eſprit. La vérité nous attire, parce qu'elle eſt néceſſaire à notre conduite, en nous faiſant connoître les qualités des choſes que nous devons chercher ou fuir. Les anciens ont eu des notions ſi ſubtiles & ſi métaphyſiques de la vertu, qu'il eſt ſouvent difficile de les ſuivre dans leurs écarts ſublimes.

C'est de ſon utilité que la vertu tient tout ſon prix. Elle ne ſeroit qu'un mot

(25) *Eſt quiddam quod ſuâ vi nos alliciat ad ſeſe, non emolumento captans aliquo, ſed trahens ſuâ dignitate : quod genus, virtus, ſcientia, veritas.*
CICER. IBID.

vuide de ſens, & notre eſtime pour elle n'auroit aucun fondement véritable, ſi elle n'étoit avantageuſe au genre humain. Nous eſtimons, nous approuvons la vertu, parce qu'elle nous annonce toujours dans ceux qui la poſſedent, des diſpoſitions favorables à notre eſpece, que nous déſirons de rencontrer dans les êtres avec qui nous vivons. Nous aimons les actions vertueuſes, parce qu'elles ſont bonnes ; mais ces actions ne ſont bonnes, que par les biens qu'elles nous procurent.

Ainsi rien de plus chimérique que cet amour déſintéreſſé pour la vertu, dont pluſieurs Moraliſtes anciens & modernes nous parlent dans leurs ouvrages. Nous aimons la vertu, parce que nous nous aimons nous-mêmes, & tout ce qui contribue à notre propre félicité. *Nous devons aimer la vertu pour elle-même*, ſeroit une phraſe dépourvue de ſens, ſi elle ne déſignoit pas que nous devons aimer ce qui eſt néceſſaire à notre bonheur, & ce qui nous rend chers aux êtres de notre eſpece. *La vertu eſt ſa propre récompenſe*, ſignifie que dès qu'un homme a de la vertu, il eſt aſſûré d'être un objet agréable pour

ceux qui éprouvent les effets de ſes diſpoſitions ; qu'il peut compter ſur leur amour ; qu'il peut légitimement s'eſtimer & s'applaudir lui-même de la poſſeſſion des qualités qui lui donnent des droits inconteſtables à l'affection des autres. *La dignité de la vertu* conſiſte dans la juſte confiance & la noble fierté que doivent inſpirer des qualités utiles, des actions louables, des diſpoſitions cheres à tous les êtres de notre eſpece.

QUELQUES Moraliſtes prétendent que nos ſentimens d'amour pour la vertu ſont entiérement déſintéreſſés, ou ne ſuppoſent aucun retour ſur nous-mêmes. Il ſe fondent ſur ce que nous admirons des vertus dont nous ne pouvons être les objets ; ſur ce que nous ſommes touchés des actions généreuſes des hommes vertueux de l'antiquité, quoique ces actions ne nous procurent aucune utilité préſente. Mais ces ſentimens & ces jugemens ſont évidemment dictés par l'intérêt. Nous découvrons promptement l'utilité, ou les avantages qui ont dû réſulter de ces actions pour l'eſpece humaine dont nous faiſons partie ; nous ſommes flattés de ce qui la montre en beau, nous nous ſubſtituons à la place

de ceux qui ont été les objets de ces actions, ou de ceux qui les ont faites ; nous en ſommes les témoins en imagination. Nous nous faiſons Romains quand on nous parle des vertus des Titus, des Trajans, des Antonins. Nous nous identifions avec les Grecs, lorſque nous liſons avec tranſport les efforts généreux de ces champions de la liberté qui périrent aux Thermopyles. Par le même principe, notre cœur eſt révolté des cruautés d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron. Leur idée fait ſur nous la même impreſſion que ce qu'on nous raconte d'un monſtre dangereux ou d'un ſerpent énorme qui n'auroit pourtant jamais menacé notre exiſtence. Un cœur ſenſible, une imagination vive, exercés par l'expérience & la réflexion, nous font prendre part aux plaiſirs & aux peines de tous les êtres de notre eſpece ; une ame honnête s'intéreſſe à tout ce qui touche les hommes ; elle ſe réjouit ou gémit avec eux en eſprit de leurs infortunes, ſans même être à portée de les ſentir.

Les Théologiens ne reconnoiſſent pour vertueuſes que les actions conformes à la volonté divine, ou qui plaiſent

à leur Dieu ; ils condamnent impitoyablement ou mépriſent toutes celles qui n'ont que l'utilité ou l'intérêt des hommes pour objet. Mais nous leur demanderons, avec Socrate, ſi les actions plaiſent aux Dieux parce qu'elles ſont bonnes ; ou ſi ces actions ne ſont bonnes que parce qu'elles plaiſent aux Dieux ? (26) Ils nous répondront, ſans doute, que c'eſt uniquement la volonté divine qui rend les actions méritoires & bonnes. Néanmoins, s'il eſt vrai que Dieu ſoit infiniment bon, & qu'il veuille le bonheur de ſes créatures, nous devons en conclure que les actions utiles à l'eſpece humaine ſont les ſeules conformes à ſa volonté & qui puiſſent lui plaire ; de plus nous devons ſuppoſer que les vertus contraires au bien de la Société, ou celles qui répugnent à la nature de l'homme, doivent ſouverainement déplaire à ce Dieu, que l'on n'appelle infiniment bon, que parce qu'on lui attribue une bienveillance infinie pour nous.

Ces réflexions peuvent ſervir à fixer nos jugemens ſur un grand nombre de vertus, d'actions & de perfections que

(26) Voyez Platon, Dialog. d'Eutiphron.

la

la Religion nous vante comme agréables à la Divinité, tandis que non seulement elles ne procurent aucuns avantages à la Société, mais qu'elles sont même diamétralement opposées à son utilité & à son bonheur. C'est ainsi que la Morale Religieuse érige en vertus sublimes la crédulité, le renoncement à la raison, l'abjection, le mépris & la haine de soi, la lâcheté, la fuite du monde, la mortification, l'inutilité. C'est ainsi qu'elle fait un mérite du zêle persécuteur, de l'intolérance, de l'insociabilité &c.

Enfin les anciens, comme nous l'avons déjà remarqué, ont donné faussement le nom de vertu à une passion désordonnée pour la Patrie, fanatisme qui fit souvent des héros Grecs & Romains de très mauvais citoyens du monde, c'est-à-dire des hommes très cruels, très injustes, très inhumains envers les autres nations, par conséquent coupables aux yeux de la droite raison.

Gardons nous donc d'approuver ces vertus locales & fictives, dont le mérite & l'utilité ne se fondent que sur les intérêts particuliers de quelques hommes injustes, & heurtent de front les inté-

rêts les plus ſenſibles du genre humain. Il n'exiſte point de vertu ſans utilité : mais ce n'eſt point l'utilité d'un individu, d'un corps, d'une nation qui lui donne ſon prix ; c'eſt l'utilité générale des hommes, c'eſt ſa conformité avec les intérêts permanents de la race humaine. Il n'eſt aucun mortel qui ne reconnoiſſe l'utilité de la juſtice, & qui n'en ſente le beſoin ; cependant elle lui déplait, dès qu'elle s'oppoſe à ſes paſſions ou à ſes appétits déréglés ; elle n'en eſt pas moins utile & conforme aux intérêts véritables de notre eſpece, & même de ceux qu'elle contrarie quelquefois. Les hommes les plus injuſtes envers les autres, exigent pourtant que l'on ſoit juſte à leur égard, & ſentent le beſoin qu'ils ont de l'équité. C'eſt ainſi que la vertu arrache les ſuffrages de ceux-mêmes, qui ſemblent la mépriſer, & réunit les hommages de tout le genre humain.

Cela poſé, nous n'appellerons vertu que ce que l'expérience, la réflexion, la raiſon nous montreront en tout tems, en tous lieux conforme à l'utilité générale & réelle des habitans de la terre. Les hommes ſont ſujets à ſe tromper

dans les qualités qu'ils appellent vertus ; mais ils ne se tromperont jamais, quand ils donneront ce nom à celles dont il résultera pour nous des avantages permanens.

QUOIQUE nous aimions la vertu, parce que notre bonheur y est évidemment attaché, l'amour que nous avons pour elle ne doit pas être regardé comme un sentiment inné ; il prouve seulement que les hommes éclairés par l'expérience & la raison, sentent qu'ils doivent aimer ce qu'ils jugent nécessaire à leur conservation & à leur bonheur ; pour aimer la vertu, il faut en connoître la nature & les effets ; bien des gens désignent sous ce nom quelque chose qu'ils savent en gros pouvoir contribuer à leur félicité, mais qu'ils sont rarement en état de définir.

LA vertu & l'amour de la vertu sont évidemment dans l'homme, des dispositions acquises ; il ne naît pas vertueux, il est propre à le devenir & à prendre du goût pour la vertu. *Il faut*, dit Sénèque (27), *apprendre la vertu ; la bonté est un effet de l'art.* Une bonne éducation sème dans les cœurs la vertu,

(27) *Discenda virtus, ars est bonum fieri.*

la cultive, en fait contracter l'habitude, rend sa pratique facile, l'identifie avec nous, la rend nécessaire à notre bonheur, & fait que nous la prenons pour regle dans notre conduite. Cette vertu, que tout le monde admire sur parole, dont peu de gens ont des idées précises, & que bien moins encore ils pratiquent, n'est si rare, que parce que souvent on ne nous en donne que des idées très fausses, & qu'au lieu de nous en inspirer le goût, tout semble ne la montrer aux hommes, que comme très contraire à leurs intérêts. Pour se faire des idées vraies de la vertu, il faut se dégager des préjugés ; pour en connoître les avantages, il faut la méditer ; il faut avoir éprouvé les douceurs qu'elle répand dans les ames, pour l'aimer sincérement & ne s'en jamais départir. *Il faut*, dit Cicéron, *de l'habitude & de l'exercice pour nous apprendre à bien raisonner nos devoirs.* (28) Plus nous aurons de lumieres, & plus nos

(28) *Consuetudo exercitatioque capienda, ut bene ratiocinatores officiorum esse possimus.* Philon le juif dit que les gens de bien sont les *athletes de la vertu.* St. Jean Chrysostome dit que *s'exercer à la vertu, c'est comme s'exercer à la Lutte.*

pas ſeront ſûrs dans le chemin de la vertu.

RIEN de plus difficile que de faire un homme de bien, d'un homme léger qui ne réfléchit point, qui toujours diſſipé, ne rentre point en lui-même, dont le cœur & l'eſprit n'ont point été cultivés. Le plus grand nombre des hommes n'eſt-il pas dans ce cas? Nous ne tarderons pas à faire voir ce que l'on doit penſer de l'opinion de ceux, qui prétendent que l'amour de la vertu ou le goût du *beau moral*, ſont en nous des ſentimens innés. En conſultant l'expérience journaliere, ne devroit-on pas être plutôt tenté de croire que l'amour du vice & le goût du mal moral ſont des ſentimens inhérents à l'homme? Cependant ni l'une ni l'autre de ces opinions n'eſt vraie; l'homme eſt une maſſe de cire, dont on fait ce qu'on veut; il eſt ſi ſouvent vicieux, parce qu'on ne lui a point appris à connoître le prix de la vertu; parce que ſa raiſon n'a été que rarement cultivée; parce que tout conſpire à lui donner le change ſur la route qui conduit au bonheur. Le prix de la vertu ne conſiſte que dans l'utilité: le goût pour la vertu ne peut avoir pour

base que la connoissance de ses avantages dans le commerce de la vie. S'il est vrai que nous ne puissions point aimer ce qui nous est inconnu (29), nous ne pouvons aimer la vertu que d'après la connoissance des biens qu'elle nous procure ; ainsi nous aimons la vertu, lorsque nous avons appris que notre bien y est attaché, de même que nous aimons la science, parce qu'elle nous fournit des idées agréables & des vérités utiles ; nous aimons ces vérités, parce qu'en nous éclairant, elles contribuent à notre bonheur. En un mot, sous quelque point de vue qu'on envisage les choses, c'est toujours notre utilité, notre intérêt, le désir de nous rendre heureux, qui nous fait aimer ou haïr les objets : ces sentimens, conformes à notre nature, ne peuvent être condamnés que par ceux qui n'ont aucune idée de cette nature.

RIEN n'est donc plus conforme à la nature de l'homme, que d'aimer la vertu ; puisque rien n'est plus naturel que d'aimer ce qui contribue à la conservation & au bien-être de l'espece humaine. Les hommes aiment la vertu &

(29) *Ignoti nulla cupido.*

haïssent le vice, par la raison même qu'ils cherchent le plaisir & fuient la douleur. Le bien est ce qui est conforme à notre nature ; le mal est tout ce qui s'y trouve contraire.

PRESQUE tous les anciens Philosophes ont reconnu ces vérités si simples ; en conséquence, ils se sont accordés à regarder la vertu comme le *souverain bien* de l'homme. Suivant Zénon la perfection de l'homme consiste à vivre conformément à la nature, ce qui est vivre d'une façon vertueuse, vû que c'est à la vertu que la nature nous conduit (30). Or cette nature invite sans cesse l'homme à chercher son bien-être, elle le lui procure nécessairement, quand il consulte sa raison.

LA Morale d'Epicure, si injustement décriée par les adversaires de ce grand Philosophe, tend évidemment, mais par une route différente, au même but que celle du fondateur de la secte stoïque. En plaçant le souverain bien dans la volupté, Epicure ne prétendoit pas inviter à la débauche, au vice, à la

(30) Voyez Diogene Laert. *La regle de la vie*, dit Arrien, *est de faire tout ce qui est conforme à la nature.* Selon Cicéron, *être vertueux, c'est vivre selon la nature de l'homme.* (VIVERE EX HOMINIS NATURA).

dissolution des mœurs, qui, loin d'être conformes à la nature d'un être intelligent, ne sont propres qu'à le conduire à une perte certaine ; il invitoit à la vertu, qui seule peut procurer à l'individu comme à la Société le contentement intérieur, le repos, la jouissance durable des biens que la nature leur fait desirer. Le Stoïcien s'efforçoit de conduire l'homme au bonheur par une route pénible, raboteuse, propre à le décourager ; Epicure lui en traçoit une plus facile, plus naturelle, plus propre à l'attirer. Le premier, pour rendre l'homme vertueux ou conforme à la nature, combattoit cette nature, prétendoit l'étouffer, rendoit l'homme malheureux ; l'autre lui montroit que la vertu n'est point incompatible avec le bien-être, & que pour y parvenir, il ne falloit que suivre la pente aisée que la nature indique à l'être raisonnable. L'un croyoit que pour rendre l'homme heureux, il falloit le dénaturer, lui ôter ses passions, le rendre parfaitement insensible ; l'autre a cru qu'il falloit diriger ses passions, les régler, les faire servir à son bonheur. Zénon n'a eu que des idées vagues ou fausses de la nature, à laquelle il vou-

ſoit que l'homme ſe conformât ; Epicure a voulu que l'homme ſe conformât à ſa propre nature, qui réglée par la raiſon eſt en état de lui procurer la *volupté pure*, c'eſt-à-dire, la félicité permanente qui fait l'objet de ſes vœux.

A l'exemple de Zénon & de ſa ſecte chagrine, bien des Moraliſtes, & ſurtout nos Théologiens, ont fait de la vertu un phantôme, bien plus propre à effrayer qu'à ſéduire. A la vue de la perverſité qui regne dans le monde, ils ont voulu que l'homme pour être heureux, briſât tous les liens qui l'uniſſent à ſes ſemblables ; renonçât aux objets qui excitent leurs déſirs ; s'armât d'une indifférence totale pour tout ce qui les intéreſſe. En un mot, la morale des Stoïciens, ainſi que celle des Chrétiens, ſemble s'être propoſé, non-ſeulement de ſéparer l'homme des autres, mais encore de le ſéparer de lui-même. D'après de tels principes le ſage des Stoïciens, ainſi que le parfait Chrétien, ou fut un être de raiſon ou fut un homme inutile. L'enthouſiaſme peut bien exalter pour quelques inſtants l'eſprit humain, au point de lui faire entreprendre de s'élever au deſſus de

lui-même ; mais malgré tous ſes efforts, il eſt bientôt forcé de ſe remettre à ſa place, d'où la chaleur de ſon imagination prétendoit le tirer. Rien de plus inſenſé, que de combattre la nature ; tôt ou tard elle emporte la victoire & punit les efforts qu'on fait pour l'étouffer. Rien de plus extravagant, que de chercher le bien-être, en ſe rendant miſérable ; rien de plus ridicule, que d'inviter à la vertu, en ne la montrant que ſous des traits déſagréables. Rien de plus oppoſé à la vertu réelle & au bien de la Société, que d'exhorter l'homme à s'iſoler, à ſe détacher des êtres ſur leſquels ſa vertu doit s'exercer. La vraie morale, ainſi que la vraie politique, eſt celle qui cherche à rapprocher les hommes, afin de les faire travailler par des efforts réunis à leur bonheur mutuel. Toute morale qui ſépare nos intérêts de ceux de nos aſſociés, qui nous endurcit ſur leurs peines, qui nous rend inſenſibles aux objets faits pour nous toucher, eſt une morale fauſſe, inſenſée, contraire à la nature, dont la pratique entraîneroit la ruine de la Société.

RIEN n'a jetté tant d'incertitudes

dans la morale, que les différens sens que les hommes ont attachés à des mots qu'ils n'avoient pas pris soin de se bien définir. Nous en voyons un exemple dans le mot *nature*, sous lequel les uns désignent la Divinité, ou l'auteur de tout ce qui existe dans le monde, d'autres l'assemblage de tous les êtres qui forment le système de l'univers. D'autres par *nature* entendent l'ordre immuable des choses, résultant des loix constantes des êtres & nécessaires à leur maintien. En morale, il ne peut être question que de la nature de l'homme, c'est-à-dire de ce qui constitue son être, ou l'assemblage des loix d'après lesquelles il agit, se conserve, & se rend heureux.

Quelles que soient les spéculations métaphysiques de l'homme sur l'auteur de son être & du monde où il se trouve placé : quelles que soient ses idées sur le principe caché qui le meut & qu'il appelle son *ame* ; soit qu'il suppose cette ame spirituelle & faite pour durer toujours, soit qu'il la croie corporelle, faite pour ne durer qu'un tems & destinée à périr avec son corps ; soit qu'il admette des récompenses & des pei-

dans une autre vie ; ſa nature en ce monde ſera toujours la même ; des opinions ne changent rien à l'eſſence des choſes : quelle que ſoit l'origine & la deſtinée de l'homme, il ne pourra jamais douter que dans chaque inſtant de ſa durée préſente il ne ſoit forcé par ſa nature de deſirer le bien, le plaiſir, la vertu, la conſervation de ſon être, & de craindre le mal, la douleur, le vice, la deſtruction de ſon être. Ces ſentimens inhérens à la nature humaine conſtituent les paſſions, qui toutes ſe réſolvent en amour ou en haine, en deſirs du bien & en craintes du mal.

Ainsi les paſſions ſont eſſentielles à l'homme, inhérentes à ſa nature, néceſſaires à ſa conſervation & à ſon bien-être, & ne peuvent être anéanties ; un homme ſans paſſions ou ſans deſirs, ceſſeroit d'être un homme : ſi l'on pouvoit ſuppoſer un être de cette eſpèce, il n'auroit aucuns motifs ni pour ſe conſerver ni pour agir. Parfaitement détaché de lui-même, comment pourroit-on le déterminer à s'attacher à d'autres ? Un homme indifférent ſur tout, privé de paſſions, qui ſe ſuffiroit à lui-même, ne ſeroit plus un être ſociable ; il ne

connoîtroit ni rapports ni devoirs envers les autres ; il n'y auroit plus de morale pour lui ; rien ne le porteroit à la vertu, qui n'eſt que la communication du bonheur. D'où l'on voit que le ſage du Stoïciſme, ainſi que le *ſaint* ou l'homme parfait du Chriſtianiſme, ne ſeroient pas des êtres *conformes à la nature*, mais ſeroient de vraies ſtatues, inutiles au genre humain, & qui ne frapperoient les autres hommes que par leur bizarrerie & leur ſingularité.

L'HOMME ne peut être indifférent ſur ſon propre bonheur : il a beſoin de ſes ſemblables pour obtenir ce bonheur ; il a beſoin de ſes propres déſirs & de ſes paſſions, pour ſe procurer le bien, pour écarter le mal, ou pour ſe conſerver ; il a beſoin des paſſions & des déſirs des autres, pour les exciter à ſeconder les ſiens. La Société a beſoin des paſſions de ſes membres pour les inviter à travailler à ſa conſervation ; elle n'auroit aucuns motifs pour faire agir des êtres totalement indifférens ſur leur propre félicité. Un homme ſans intérêts ne ſeroit aucunement diſpoſé à s'occuper des intérêts des autres. Un être ſociable doit donc avoir des paſſions

& des désirs ; le mauvais usage de ces passions, soit pour lui-même, soit pour les autres, s'appelle vice ou folie, leur bon usage s'appelle vertu. Sans passions, la Société ne pourroit point subsister. La Société, dit Sénèque, ressemble à une voûte qui se soutient par l'obstacle même que se font mutuellement les pierres dont elle est composée. (31)

CHAPITRE IX.

Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en Morale.

SI, comme on a déjà pu le remarquer plus d'une fois, la plupart des Moralistes ne nous ont pas donné des idées claires des choses, ils leur ont assez souvent substitué des mots vagues, auxquels il est quelquefois difficile d'attacher des notions certaines. A force de métaphysique & de subtilités, la science faite pour être la plus simple, la plus à-

(31) *Societas nostra lapidum fornicationi similima est, quæ casura nisi invicem obstarent, hoc ipso sustinentur.* V. Senec. Epist. 95.

portée de tous les hommes, est devenue un jargon inintelligible pour les esprits mêmes les plus exercés. Il est donc à propos d'examiner ce que les Moralistes anciens & modernes ont prétendu désigner par les expressions de *Goût moral*, *d'Instinct moral*, de *Beau moral*, *d'Ordre* & *d'Harmonie* que nous rencontrons dans leurs ouvrages, & qu'ils n'ont point pensé à définir, au moins d'une façon assez précise, pour être saisie par le grand nombre des lecteurs. Ces Philosophes semblent communément être partis dans leurs systêmes de la supposition des *idées innées*, que l'illustre Locke a sagement reléguées dans la poussiere de l'école. (32)

La disposition qui fait qu'un homme dont le cœur est sensible, dont la tête

(32) Mr. Warburton définit le sentiment moral, *une approbation du bien & une horreur pour le mal, dont l'instinct & la nature nous préviennent antérieurement à toute réflexion sur leur caractere & leurs conséquences.* Mr. Hutcheson dit, que *chacun en y réfléchissant attentivement, peut se convaincre qu'il existe en lui une détermination naturelle & immédiate qui porte à approuver certaines affections & les actions qui en sont les suites; ou un sens naturel d'une excellence immediate qui réside en elles, sans égard à aucune qualité appercevable par les autres sens ou par le raisonnement.* Voyez HUTCHESON, INQUIRY CONCERNING VIRTUE. TOM. 1. P. 58. C'est sur un pareil galimathias que quelques modernes ont bâti des systêmes de monde.

est accoutumée à penser, à combiner des idées, à faire des expériences morales, se trouve agréablement affectée à la vue ou au récit d'une action vertueuse, & éprouve au contraire un sentiment d'aversion à la vue & au récit d'une action criminelle ou déshonnête, cette disposition, dis-je, est évidemment acquise, c'est un effet de l'habitude, & l'on ne peut pas la regarder comme un sentiment inhérent à l'homme. Toutes nos idées nous viennent des sens. La fréquence des mêmes mouvemens, soit dans les organes de notre corps, soit dans notre esprit, constitue nos habitudes, & ces habitudes avec lesquelles notre esprit ou notre corps se sont familiarisés, ou se sont comme identifiés, deviennent pour nous des besoins. Notre esprit s'accoutume à penser, comme notre main à faire des opérations méchaniques. L'habitude & l'exercice font des penseurs, des gens de goût, des philosophes; de même qu'ils font des peintres, des statuaires, des artisans, &c.

Habitué de bonne heure, soit par l'éducation, soit par l'opinion publique, soit par notre propre expérience

& nos réflexions, à saisir les rapports des choses, à sentir leurs avantages ou leurs désavantages, à louer ou à blâmer certaines actions, notre esprit se fait une suite d'idées, un système qui lui devient habituel & familier, & dont il ne peut plus se départir sans la plus grande peine. Voilà pourquoi les hommes tiennent si fortement à leurs opinions vraies ou fausses, auxquelles ils se sont accoutumés à croire que leur bien-être étoit attaché.

C'EST, comme on l'a dit ailleurs, à l'éducation, à l'exemple, à l'autorité de nos instituteurs & de nos maîtres, que nous devons nos opinions; & souvent ces opinions sont dépravées ou très-contraires à la vérité, à la raison, à notre utilité réelle. Un enfant élevé chez des anthropophages, apprendroit à voir sans horreur manger de la chair humaine, tandis qu'un enfant élevé dans une Société policée, frémiroit au seul récit d'une semblable barbarie. Un Portugais, nourri dans les principes d'une superstition atroce, assiste avec plaisir à ces *actes de foi* dans lesquels on brûle des hérétiques. Un Anglois plus humain ne pourroit pas soutenir la vue de cet

infâme ſpectacle, dont le récit ſuffiroit pour le remplir d'indignation & d'horreur. Un homme du vulgaire attachera communément l'idée de la gloire à des batailles & à des conquêtes qui font gémir le ſage ſur les folies cruelles de ceux que l'on prend pour des héros.

Par où pourrons-nous juger de la bonté ou de la perverſité de ces façons ſi différentes de voir & de ſentir les mêmes actions? C'eſt par leur utilité, par leur conformité avec les intérêts de notre eſpece, par leur analogie avec la nature humaine, enfin par les effets qui en réſultent pour notre félicité véritable. C'eſt d'après ces comparaiſons que notre ſentiment moral, ou notre goût moral ſera fixé. Cultivé par l'habitude ou devenu familier à notre eſprit, nous l'exercerons avec une très grande promptitude, ou ſi l'on veut *par inſtinct*.

Le goût moral ne differe en rien du bon goût dans les arts: celui-ci ſuppoſe une aptitude, une fineſſe dans les organes, qui ſont dûes à la nature, mais qui ont beſoin d'être convenablement exercées; cet exercice, qui conſiſte dans la comparaiſon fréquente des copies avec leurs modeles, procure aux yeux la

faculté de saisir promptement les beautés & les défauts des ouvrages que l'art nous présente. Le goût moral suppose pareillement une aptitude naturelle, une délicatesse, une sensibilité dans notre esprit & notre cœur, qui, dûment exercées par l'éducation, nous mettent à portée de saisir promptement les effets avantageux ou nuisibles des actions, de pressentir leurs conséquences, de les approuver ou de les blâmer. C'est ainsi que nous devenons *connoisseurs* en morale; de même que nous devenons connoisseurs en peinture, en sculpture, en architecture, &c. D'après cette connoissance nous jugeons sainement toute action morale, quand même nous n'en serions pas nous-mêmes les objets. Une action noble, grande, généreuse qui s'est passée dans l'antiquité, nous cause encore aujourd'hui le plus grand plaisir, & nous touche sensiblement, par la même raison que la vue d'un beau tableau cause le plus grand plaisir à tout homme de goût ou à tout connoisseur en peinture, lors même qu'il n'en est pas le propriétaire, & quoiqu'il ignore souvent jusqu'au nom de l'artiste qui l'a fait, ou de celui qui

le poſſede. Une belle action de l'antiquité nous plaît, parce que nous en ſentons l'utilité; parce que nous nous mettons à la place & de celui qui l'a faite, & de ceux qui en ont été les témoins ou les objets; parce que nous voudrions que les hommes avec qui nous vivons, fiſſent des actions pareilles. Enfin, une action ſublime nous donne une haute idée de notre eſpece, ſentiment toujours fait pour nous exalter & nous plaire. Les actions vertueuſes d'un Codrus, d'un Ariſtide, d'un Socrate font ſur un connoiſſeur en morale, la même impreſſion, que la Venus de Médicis, ou l'Antinoüs, ou l'Apollon ſur un ſculpteur ou ſur un connoiſſeur en ſculpture, qui dans leurs proportions, leurs formes, leurs contours, voient les reſſources d'un art qu'ils exercent, & qu'ils ont appris à juger.

Ces réflexions peuvent ſervir à nous montrer comment ſe forment en nous les idées du *beau* & du *bon*, qui ſont la même choſe, & qui déſignent toujours ce qui eſt utile, agréable, avantageux, intéreſſant pour les êtres de notre eſpece. Socrate avoit la plus grande raiſon de demander à ſon éleve Alcibiade :

« pensez-vous que ce qui est bon ne » soit pas beau ? n'avez-vous pas remar- » qué que ces qualités sont les mêmes ? » la vertu est belle dans le même sens » qu'elle est bonne..... la beauté du » corps résulte aussi de la forme qui cons- » titue sa bonté ; & dans toutes les cir- » constances de la vie, le même objet » est constamment regardé comme *beau* » & *bon*, lorsqu'il est tel que sa desti- » nation l'exige. »

En effet nous appellons *bon* ce qui nous procure de l'utilité, du plaisir, du bien-être. Nous appellons *beau* ce qui frappe nos yeux d'une façon assez agréable pour en désirer la durée. Le beau est rélativement à l'œil, ce que le bon & le doux sont rélativement au palais ; ce que l'harmonieux est rélativement à l'oreille ; ce qu'un parfum délicieux est rélativement à l'odorat. Ces dénominations diverses ont été imaginées pour désigner ce qui plaît, ou ce qui est bon, utile, agréable pour chacun de nos sens. En morale, une action que nous trouvons *bonne* à cause de son utilité pour notre espece, est encore appellée *belle* par les mouvemens agréables qu'elle fait naître dans les cœurs & les esprits

qui la contemplent, c'eſt-à-dire, qui, à l'aide de l'expérience & de la réflexion, ont appris à connoître toute l'étendue des avantages qu'elle eſt capable de procurer.

Il n'y a que l'expérience méditée qui nous mette à portée de découvrir les actions avantageuſes, ſoit à nous-mêmes, ſoit aux êtres conſtitués comme nous. A force d'expériences & de réflexions, nous acquérons l'habitude de les apprécier avec célérité, ou d'en ſentir la beauté & la difformité plus ou moins promptement & plus ou moins vivement, en raiſon de notre ſenſibilité naturelle, de notre tempérament, de notre imagination, de la juſteſſe de notre eſprit. Il eſt en morale des hommes ſtupides, dont l'eſprit eſt obtus, dont le cœur eſt difficile à remuer, qui ſont très peu capables de faire des expériences vraies, d'y réfléchir, d'en tirer des conſéquences. Le beau moral n'eſt pas fait pour être ſenti par des êtres de cette trempe. Nous trouvons des hommes auſſi mal diſpoſés pour le ſentiment du beau phyſique; par quelque vice de leur organiſation particuliere, ils demeurent toute leur vie par-

faitement insensibles aux beautés de la peinture, de la musique & des arts, tandis que ces mêmes beautés raviſſent hors d'eux-mêmes ceux qui, doués d'organes plus fins, les ont convenablement exercés.

UN objet nous paroît beau, lorſque l'aſpect de ſon enſemble produit ſur nos yeux quelque ſenſation agréable, lorſque nous ſouhaitons ſa préſence, ou lorſque, ſans fatiguer notre organe, nous parcourons avec plaiſir & facilité toutes ſes parties. S'il ne ſe trouve entre ces parties, ni accord, ni proportion, ſi nous ne ſentons pas le but ou l'utilité de l'enſemble, l'objet nous paroît difforme & nous déplaît.

L'ORDRE n'eſt autre choſe que l'accord qui ſe trouve entre les parties d'un tout pour conſpirer à un but. Le beau moral réſulte de l'ordre moral, qui eſt l'accord des volontés & des actions des hommes, pour conſpirer à leur bonheur, le ſeul but que des êtres ſenſibles puiſſent ſe propoſer. L'ordre phyſique dans l'homme, eſt l'accord de toutes ſes parties, d'où réſulte la conſervation de ſon tout, ou l'état que nous nommons la *ſanté*. Un corps politique eſt

dans l'ordre, lorſque tous les membres qui le compoſent, concourent fidélement à ſon maintien. Une famille ou ſociété particuliere eſt dans l'ordre, lorſque le pere, la mere, les enfans, les proches, les ſerviteurs conſpirent à la félicité commune. Les actions & les volontés de l'homme iſolé ſont dans l'ordre, lorſqu'elles tendent à le conſerver, à le rendre heureux lui-même. Les actions & les volontés des hommes en ſociété ſont dans l'ordre, lorſqu'il en réſulte la conſervation & le bien-être de l'aſſociation; enfin dans la nature univerſelle les hommes appellent ordre, la ſuite des cauſes & des effets naturels qu'ils trouvent avantageux à leur conſervation & à leur bonheur; ils nomment déſordre, tout ce qui s'oppoſe à leur félicité.

Ce qui vient d'être dit nous montre, que ce n'eſt pas ſans raiſon que pluſieurs moraliſtes ont comparé les effets réſultans des actions vertueuſes, à ceux de l'harmonie. Ces actions conſpirent à former dans les ſociétés générales & particulieres, un concert dans lequel chacun des membres remplit exactement ſa partie. On ne peut douter que

cette

cette harmonie réſultante des actions utiles & des volontés bien réglées, ne ſoit faite pour toucher les ames ſenſibles, honnêtes, exercées à la réflexion, qui ſeules ſont capables de ſentir & d'apprécier le mérite de cette muſique intellectuelle, de même qu'une oreille ſenſible & dûment exercée eſt ſeule capable de trouver un grand plaiſir dans une muſique bien compoſée : ce plaiſir n'eſt pas fait pour des ames rebelles, diſcordantes, ou dépourvues de ſenſibilité, telles que ſont celles qui conſtituent les méchans, les ſtupides & tant d'hommes légers que l'on ne rencontre que trop communément dans la ſociété : des êtres de cette eſpece n'ont aucunes idées ni du beau moral, ni de l'ordre moral, ni de l'harmonie morale, ou s'ils en ont, elles ſont fauſſes, conventionnelles, démenties par l'expérience & la raiſon.

Les Moraliſtes qui regardent le ſentiment du bon, du beau moral, de l'ordre, comme inhérent à l'eſpece humaine, n'auroient-ils pas dû s'appercevoir que les hommes ne ſont aucunement d'accord ſur les objets, auxquels ils attachent ces idées ? On a déjà fait

remarquer que des peuples entiers ont quelquefois approuvé, loué, exalté comme bonnes & belles, des actions très-criminelles & très-oppoſées à la droite raiſon. Les Romains n'ont-ils pas donné le titre de *bons* par excellence à des guerriers féroces, à de vrais fléaux de l'humanité? Des ſuperſtitions abominables n'ont-elles pas fait adorer comme des êtres *très bons* & *très grands*, des Divinités, déteſtables par la conduite qu'on leur attribuoit? Chez les anciens & les modernes, ces mêmes ſuperſtitions n'ont-elles pas introduit des uſages, capables de faire frémir tous les êtres raiſonnables? Enfin la barbarie toujours ſubſiſtante dans l'eſprit du plus grand nombre des hommes, ne continue-t-elle pas à leur montrer comme belles, bonnes, eſtimables, un grand nombre de loix, de coutumes, d'inſtitutions qui ſont évidemment contraires à toute raiſon & nuiſibles à la Société?

Les hommes ne ſont pas plus d'accord dans leurs idées ſur le beau phyſique, que ſur le beau moral. Les différens peuples de la terre n'ont-ils pas des idées très peu conformes ſur ce qui

constitué la beauté dans les femmes? Placez en Nigritie la personne la plus admirée en Europe par la blancheur de sa peau ou la régularité de ses traits, & elle ne paroîtra peut-être qu'un objet peu désirable à des Negres, accoutumés à n'attacher la beauté, qu'à la couleur qu'ils ont eux-mêmes. Les choses qui nous paroissent laides, difformes, bizarres, ridicules, ne sont point telles aux yeux des habitans d'une autre contrée; nous ne les désapprouvons souvent, que parce qu'elles ne sont point conformes à nos idées, à nos usages, à nos habitudes. C'est ainsi que nous trouvons bizarres & ridicules les habillemens, les usages, les manieres des étrangers, uniquement parce qu'ils different de ceux auxquels nos yeux sont accoutumés. Nous trouvons détestables des mets, qui sont trouvés délicieux dans d'autres pays, par la seule raison que dès l'enfance notre palais ne s'y est point accoutumé. Les modes & les usages de nos ancêtres nous paroissent aujourd'hui souverainement ridicules, tandis que les nôtres ne le seront pas moins aux yeux de la postérité.

Les idées de l'ordre ne sont pas

plus uniformes dans l'eſprit des hommes, que celles du beau & du bon. Dans la nature elle-même, ce qui paroît un ordre admirable à quelques individus de l'eſpece humaine, paroît un déſordre affreux à bien d'autres. Les inondations périodiques du Nil ſont regardées par l'Egyptien comme un bienfait ſignalé de la providence, qui ſe ſert de ce moyen pour fertiliſer ſes champs arides : les débordemens du Danube paroiſſent un fléau pour les peuples qui voient que ſes eaux entraînent la graiſſe de leurs terres. Les idées de l'ordre moral varient pareillement dans les têtes des hommes. Combien peu de mortels ont des idées véritables de l'ordre moral, de l'ordre ſocial, & prennent quelquefois pour de l'ordre, ce qui n'eſt évidemment qu'un déſordre effrayant! Combien de nations croient être dans l'ordre, tandis qu'un gouvernement deſpotique & déſordonné exerce ſur elles une licence effrénée ; tandis que des loix injuſtes, des uſages abſurdes, des mœurs déréglées, des paſſions diſcordantes mettent tout en déſordre, font qu'il n'exiſte nulle harmonie entre les membres de la Société, empêchent que

ſes parties ne conſpirent à l'ordre, au maintien, à la félicité du tout! L'ordre qui exiſte dans la plupart des corps politiques, reſſemble aſſez à celui qu'on rencontre dans le corps d'un malade, qu'une fievre jette tantôt dans une langueur accablante, & tantôt dans le délire.

On voit donc qu'il exiſte pour les hommes un ordre relatif, conventionnel, imaginaire, & que les idées du bon, du beau moral ne ſont rien moins qu'arrêtées. Mais comment pouvoir juger de la juſteſſe ou de la fauſſeté de ces idées? Comment décider ſi les hommes ſe trompent ou non, dans les notions qu'ils ſe font de l'ordre & du beau? C'eſt par l'utilité ou le mal qui en réſulte pour eux; c'eſt par les effets des cauſes qu'ils approuvent ou qu'ils blâment; c'eſt en peſant les avantages & les déſavantages conſtans & véritables qui naiſſent des opinions, des actions, des coutumes, des loix & des inſtitutions qu'ils adoptent comme louables, ou qu'ils rejettent comme blâmables. Or cet examen ſuppoſe de l'expérience, des réflexions, une raiſon exercée, dont très peu de gens ſont capables.

D'où il suit que bien loin de pouvoir regarder les idées du beau, du bon & de l'ordre comme des idées innées, elles sont de nature à ne s'acquérir qu'avec beaucoup de peines ; & pour la plupart des hommes, qui réfléchissent très peu, ces idées ne sont communément que des effets de l'éducation, de l'exemple, de l'opinion, d'une routine machinale ou d'intérêts particuliers, dont le propre est d'exclure la réflexion & la raison. (33)

Il faut, sans doute, de l'expérience & de l'habitude pour juger sainement de la *moralité ;* c'est-à-dire, de la bonté ou de la beauté des actions des hommes. Pour acquérir le goût moral, il faut un esprit fin qui saisisse les vrais rapports des choses, la liaison nécessaire des causes avec les effets, les résultats des actions & des institutions humaines, relativement au bien-être durable des sociétés & des individus. Dans le moral comme dans le physique, l'instinct n'est jamais que l'application rapide de nos expériences & de nos ré-

(33) *Quidam credoli, quidam negligentes sunt ; quibusdam mendacium obrepit, quibusdam placet.*
SENEC.

flexions ſur la nature des cauſes & des effets. Quand je vois une pierre prête à tomber, je m'éloigne *par inſtinct*, c'eſt-à-dire, que j'applique rapidement à la circonſtance préſente, le réſultat d'un grand nombre d'expériences antérieures, ou la concluſion des réflexions & des raiſonnemens qui m'ont fait connoître qu'une pierre eſt un corps peſant & dur; que d'après les loix de la gravité cette pierre ne peut s'arrêter en l'air; qu'elle doit tomber juſqu'à moi; qu'en rencontrant quelque partie de mon corps trop foible pour lui réſiſter, elle doit me cauſer de la douleur, ou même me priver de la vie. C'eſt en réſumant toutes ces connoiſſances acquiſes, que j'évite la chute d'une pierre avec célérité, tandis qu'un enfant privé d'expérience, l'attendroit ſans crainte ou même la regarderoit tomber avec quelque plaiſir. Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant porter les doigts ſur un fer rouge, ou dans la flamme d'une bougie? Il ſe garde bien de recommencer, lorſqu'il a une fois acquis l'expérience de la douleur que ces objets peuvent lui cauſer.

Si même dans nos mouvemens na-

turels ou phyſiques notre inſtinct eſt une diſpoſition acquiſe, à plus forte raiſon nos ſentimens moraux, ou nos idées du bon & du beau, peuvent encore bien moins paſſer pour des ſentimens innés. L'expérience en Morale eſt bien plus difficile, que l'expérience phyſique. Les effets des actions humaines ſont communément très éloignés de leurs cauſes, il eſt difficile de les preſſentir; les circonſtances les font varier à l'infini, & déroutent ſouvent la prudence la plus grande; enfin les réſultats de ces actions ne ſe font quelquefois ſentir que très long-tems après l'impulſion donnée. Il faut de l'expérience & de la réflexion pour connoître le prix de l'équité, de l'humanité, de la bienfaiſance, de la reconnoiſſance, &c. diſpoſitions ſi ſouvent méconnues parmi les hommes. Il faut un eſprit exercé pour démêler le juſte de l'injuſte, que tant de cauſes ſemblent conſpirer à confondre ſans ceſſe. Il faut de la ſagacité pour découvrir le venin, ſi ſouvent caché ſous les apparences de l'utilité, dans la plupart des inſtitutions humaines. Enfin tout homme qui penſe, eſt perpétuellement en ſuſpens, lorſqu'il s'agit de juger d'un

grand nombre de circonſtances ſi compliquées, qu'il eſt preſqu'impoſſible de diſtinguer le bien du mal, le vrai du faux, l'utile du nuiſible.

Un enfant n'apporte en naiſſant nul ſentiment moral; il n'apporte que des beſoins qu'il cherche à ſatisfaire : dès qu'on refuſe de contenter ſes fantaiſies, il ne connoît ni rapports ni devoirs, il frapperoit ou tueroit & ſa nourrice & ſa mere, s'il en avoit la force, & n'éprouveroit enſuite ni ſcrupules ni remors. Ce n'eſt que ſucceſſivement qu'il apprend le beſoin qu'il a de ſes parens, les intérêts qui l'attachent à eux, la néceſſité de les ménager, pour en obtenir ce qu'il demande, & de réprimer les paſſions ſubites qu'il éprouve contre tout ce qui lui déplaît; à meſure qu'il grandit, il devient plus docile & plus raiſonnable, parce que peu-à-peu l'expérience l'éclaire ſur ſes vrais intérêts; parce qu'il réfléchit davantage. C'eſt ainſi que le ſentiment moral ſe développe en lui, en raiſon de ces diſpoſitions naturelles, que l'éducation cultive de jour en jour.

Tous les hommes commencent par être des enfans; l'éducation qu'ils re-

çoivent de leurs parens, leur donne leurs premieres idées, leur fait faire leurs premieres expériences, leur inſpire leurs premiers ſentimens moraux, leur communique des opinions vraies ou fauſſes, bonnes ou mauvaiſes, utiles ou nuiſibles & à leur propre intérêt & à celui de la Société. Combien d'hommes dans le monde à qui l'éducation ne fait que tranſmettre des idées auſſi fauſſes que dangereuſes, d'après leſquelles ils n'ont ſouvent ni goût moral, ni aucune idée vraie du bon & du beau, ni aucunes notions juſtes de l'ordre, ni la capacité de ſentir les charmes de l'harmonie ſociale! Enfin combien de nations ſont encore dans un état d'enfance & de déraiſon qui fait qu'elles approuvent comme louables, ou du moins qu'elles voient ſans horreur, les choſes les plus oppoſées au bon ſens & à leur propre félicité! La terre eſt peuplée de vieux enfans qui n'ont encore aucune idée de la vertu, ni des avantages qu'elle procure.

CHAPITRE X.

Des Vertus Morales.

LA PREMIERE des vertus, celle qui ſert de fondement à toutes les autres, c'eſt la *Juſtice*. Simonide en donne une idée très véritable, en diſant que c'eſt la vertu *qui fait rendre à chacun ce qu'on lui doit*. Un moraliſte moderne la définit encore mieux en diſant que *la juſtice eſt la conformité des actions avec la loi*, (34) par laquelle il entend la Loi de la nature, & non la Loi civile qui contredit très ſouvent cette Loi primitive.

QUOI QU'IL en ſoit, la juſtice eſt une diſpoſition habituelle à faire jouir, ou à laiſſer jouir tout homme des facultés, des droits & des choſes néceſſaires à ſa conſervation & à ſon bonheur. Elle conſiſte, non ſeulement à ne pas troubler, mais encore à maintenir, autant qu'il eſt en nous, chaque être de notre eſpece dans la jouiſſance de ſa perſonne, de ſa liberté, de ſes biens

(34) Voyez la diſſertation italienne, intitulée *Meditazioni ſulla felicità*.

ou de ſa propriété. En un mot, la juſtice nous preſcrit de ne faire aux autres que ce que nous voudrions que les autres nous fiſſent à nous-mêmes, & par conſéquent de nous abſtenir de tout ce qui peut leur nuire ou leur déplaire.

PERSONNE dans la Société ne peut avoir ni acquérir le droit de nuire. Le *droit* eſt toute faculté ou pouvoir dont l'exercice eſt conforme à la juſtice ou à l'utilité de la Société; la Société n'eſt utile, que lorſqu'elle maintient la juſtice entre ſes membres. On donne à la juſtice le nom d'*équité*, parce qu'elle remédie à l'inégalité que la nature a miſe entre les hommes; elle met un frein à la force; elle protege le foible contre le puiſſant, le pauvre contre le riche; elle met chacun à portée de travailler à ſon propre intérêt qu'elle limite & ſoumet à l'intérêt public, duquel l'intérêt particulier ne peut jamais ſe ſéparer ſans danger.

LA juſtice intéreſſe également tous les membres de la Société; ſans elle, nul d'entre eux n'eſt aſſuré de rien. L'homme injuſte briſe le lien ſocial qui l'unit avec les autres; il devient l'ennemi

de tous; il donne à chacun le droit de lui nuire à lui-même. L'abus qu'il fait de ſes droits, autoriſe ſes aſſociés à ſe ſervir des leurs, pour écarter l'obſtacle qu'il met à leur bien-être. La force ne peut pas donner des droits qu'une force plus grande ne puiſſe anéantir: la juſtice peut ſeule conférer des droits véritables & légitimes; les droits de la Société ſur ſes membres, ne ſont fondés que ſur les biens qu'elle leur procure.

GOUVERNER les hommes, c'eſt les obliger d'obſerver la juſtice entre eux: la Loi n'eſt que la regle de la juſtice, montrée à tous les citoyens, pour diriger leur conduite. Toute Autorité n'eſt que le droit de maintenir la juſtice dans la Société.

La Juſtice, dit Pythagore, *eſt le ſel de la vie*. En effet elle conſerve tout; elle garantit tout de la corruption; elle rend inviolables & ſacrés pour nous, la perſonne & les biens des autres. L'homme ſeul eſt le maître de lui-même, c'eſt pour ſe mettre en ſûreté qu'il vit en ſociété. Ainſi la Société doit aſſurer à chacun de ſes membres, la jouiſſance de lui-même, le libre exercice de ſes droits légitimes, & la poſſeſſion des

choſes que ſon induſtrie & ſon travail lui rendent propres. D'où il ſuit que nul pouvoir ſur la terre n'a le droit de ravir à l'homme ſa liberté, qui n'eſt que la faculté de travailler à ſon bonheur conformément à la juſtice; ni ſa propriété, ſous laquelle on déſigne tout ce que l'homme poſſede ou ſe procure par ſes ſoins, ſes talens, ſon adreſſe. L'homme acquiert des droits juſtes ſur toutes les choſes qui, pour devenir ce qu'elles ſont, ont exigé l'emploi de ſes facultés perſonnelles. Son travail l'identifie, pour ainſi dire, avec la choſe qu'il s'eſt donné la peine de modifier, de façonner, de perfectionner, de rendre utile, ſoit pour lui-même, ſoit pour les autres. Sans ſûreté, ſans liberté, ſans propriété, la Société devient totalement inutile pour nous; ce n'eſt que pour garantir ces droits contre la violence, que la vie ſociale nous eſt avantageuſe. Un gouvernement qui nous prive de la juſtice, ou qui ne la maintient point, n'eſt plus qu'un brigandage, contre lequel le cœur de l'homme eſt forcé de ſe révolter.

Les loix dans toute nation, doivent

être les volontés justes de tous, fondées sur les intérêts de tous, opposées aux volontés particulieres, aux intérêts, aux passions & aux caprices des individus qui souvent peuvent être injustes. Nul pouvoir sur la terre ne peut exempter les hommes des devoirs de la justice; une société qui permettroit à ses chefs ou à ses membres d'être injustes, seroit visiblement en délire, & deviendroit complice de sa propre ruine.

La justice, je le répete, est le fondement de toutes les vertus sociales, & sert à régler toutes les autres. Si nous ne pouvons exiger l'amour & les bienfaits de ceux qui nous sont étrangers, nous sommes au moins en droit d'exiger qu'ils soient justes envers nous, parce que chaque individu de notre espece est en droit de l'exiger de nous. La sensibilité, la tendresse, l'amitié, la pitié peuvent quelquefois nous faire illusion, mais c'est à la justice qu'il appartient de leur prescrire des bornes: inflexible dans ses loix, elle nous apprend à ne point faire acception de personnes. Toutes les liaisons particulieres, celles du sang & de la patrie même, lui sont subordonnées, ou sont

faites pour lui céder. Nul pouvoir dans le monde n'a le droit de nous forcer d'être injuſtes, parce que la juſtice eſt le ſoutien du monde.

En un mot, la juſtice eſt le vrai contrepoids de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, qui ſouvent nous égare; elle retient nos paſſions; elle nous apprend à faire céder des intérêts fugitifs & perſonnels à des intérêts permanens & plus étendus, deſquels notre bonheur dépend: elle nous fait ſentir que nous perdons tous nos droits ſur l'affection, l'eſtime & les ſecours de nos aſſociés, lorſque nous ſommes injuſtes à leur égard. Enfin tout nous prouve que violer l'équité, c'eſt être injuſte pour ſoi-même, c'eſt nuire à ſes intérêts propres, c'eſt ſe déclarer l'ennemi & de ſoi & des autres, c'eſt les autoriſer à nous faire du mal.

La Juſtice eſt la baſe du *Droit des Gens*; les nations ne ſont que des individus de la Société univerſelle ou de l'eſpece humaine. Un peuple doit à un autre peuple, tout ce qu'un homme doit à un autre homme. Il n'y a point deux morales pour les êtres de notre eſpece; les mêmes liens qui ſubſiſtent

entre des amis, ſubſiſtent entre des nations alliées; les liens de l'humanité ou de l'équité uniſſent entre eux les peuples même les plus étrangers, les plus éloignés, les plus diviſés d'intérêts. C'eſt faute d'avoir ſuffiſamment médité les devoirs invariables de la juſtice, que tant de ſpéculateurs ont diſtingué la politique de la morale. La raiſon ne ſuffit-elle pas pour nous prouver que tout ſouverain ou tout peuple qui a la témérité de violer à l'égard d'un autre prince ou peuple, les loix de l'équité, les autoriſe dès lors à le traiter de même? La juſtice eſt le ſeul rempart que les nations & leurs chefs puiſſent oppoſer à leurs paſſions mutuelles. C'eſt l'injuſtice qui produit les malheurs particuliers des familles, des ſociétés, des nations. C'eſt l'injuſtice qui cauſe la chûte des empires. La juſtice eſt la baſe de la félicité publique & particuliere; le hommes ne ſont vicieux & malheureux, que parce qu'ils ſont injuſtes; toutes les vertus morales ſontà bien des égards fondées ſur la juſtice (35).

L'HUMANITÉ, cette vertu diſtinctive

(35) Dans les livres ſacrés des Juifs & des chrétiens, l'homme de bien, ou l'homme agréable à Dieu,

de l'homme, & ſi ſouvent foulée aux pieds par les êtres qui ſe diſent raiſonnables, eſt une branche de l'équité. Etre humain, c'eſt être diſpoſé à rendre juſtice, à prêter du ſecours, à faire du bien indiſtinctement à tous les individus de l'eſpece dont nous faiſons partie. Cette diſpoſition ſi louable eſt fondée ſur la raiſon, l'expérience, la réflexion qui nous prouvent que, comme hommes, comme êtres ſenſibles & foibles qui avons beſoin à chaque inſtant de ſecours, nous devons prêter les nôtres à tous ceux qui les requierent, ſi nous voulons être en droit d'exiger ceux de nos ſemblables. Il ſuffit d'être homme, pour avoir des droits ſur l'homme. L'humanité eſt un nœud fait pour lier inviſiblement le citoyen de Paris à celui de Pekin. C'eſt un pacte qui engage également tous les membres de la grande famille, dont les différens peuples du monde ne ſont que les individus épars. Ce pacte eſt la ſauve-

eſt communément appellé *le juſte* par excellence, ce qui eſt très-ſenſé, vu que la juſtice renferme toutes les vertus. Mais par malheur *le juſte* des Religions juive & chrétienne n'eſt le plus ſouvent qu'un ſuperſtitieux, un miſantrope, un citoyen inutile, un homme inſociable.

garde de notre race ; il met chacun de nous en droit de réclamer la juſtice, la pitié, les bienfaits de tout être ſenſible, de quelque pays, de quelque religion, de quelque condition qu'il ſoit. La guerre, la cruauté, les conquêtes, l'intolérance, la dureté ſont des choſes contraires à l'humanité.

La Tempérance, en tant que cette vertu nous ordonne de nous abſtenir de ce qui appartient aux autres ou leur eſt utile, eſt une émanation de la juſtice. La Tempérance rélative à nous-mêmes, qui nous preſcrit de nous priver de ce qui peut nous nuire, eſt une ſuite de la juſtice que nous nous devons à nous-mêmes. Un être intelligent ſe doit le bien-être, il doit ſe conſerver, & tous les moyens qu'il emploie pour cela ſont légitimes, quand ils ſont conformes à l'équité.

La bienveillance & la bienfaiſance ſont des diſpoſitions dérivées de la juſtice qui nous preſcrit d'aimer les êtres de notre eſpece & de leur faire du bien, en vue de l'affection que nous déſirons de rencontrer en eux, & du bien que nous voudrions qu'ils nous fiſſent à nous-mêmes. Pour acquérir le droit d'exiger

l'affection & les bienfaits des hommes, l'équité veut que nous leur montrions de l'affection, & que nous soyions disposés à leur faire du bien. La bienveillance, ainsi que la bienfaisance, est une qualité cultivée par la réflexion, qui nous montre de la gloire, du plaisir, du bonheur, de l'intérêt à aimer & à donner des marques de notre attachement à ceux qui ont des rapports avec nous; être bienfaisant, généreux, serviable, n'est-ce pas jouir soi-même du contentement des autres? Dans une ame vertueuse & sensible, la bienfaisance devient sa propre récompense, par le droit qu'elle lui donne de s'estimer elle-même, & de s'applaudir avec justice du bien qu'elle fait. Quels titres mieux fondés à l'estime publique, ou à sa propre estime, que ceux d'un homme qui jouit du pouvoir & de la volonté de faire des heureux? De quel front une fausse morale ose-t-elle condamner le sentiment le plus légitime & le plus propre à porter à la vertu?

La pitié est une disposition qui a pour principe la sensibilité physique ou la délicatesse des organes, accompagnée d'une imagination qui nous peint

avec force les malheurs des êtres, ſoit de notre eſpece, ſoit même des eſpeces différentes de la nôtre ; ce qui produit en nous un état pénible, un trouble incommode que nous nous ſentons intéreſſés à faire ceſſer. Soulager un malheureux, c'eſt ſe ſoulager ſoi-même, c'eſt écarter de notre eſprit un tableau lugubre afin de mettre en ſa place l'idée riante qui réſulte d'avoir fait un heureux. Que j'aime le principe de l'homme ſenſible qui a dit, *que l'on ne devroit ni battre un chien, ni détruire un inſecte ſans une cauſe ſuffiſante pour ſe juſtifier au tribunal de l'équité*, (36)! La pitié eſt nulle dans un grand nombre de perſonnes. La ſenſibilité des organes devient inutile elle-même, ſi elle n'eſt point exercée. Que de gens dans le monde en qui l'on a pris un grand ſoin de l'étouffer ! les Rois, les conquérants, les guerriers, les grands & les riches ſont communément des êtres ſans pitié.

Les anciens ont mis la force d'ame, le courage au nombre des vertus ; ce ne ſeroit qu'une vertu meurtriere & ſauvage, ſi l'on n'entendoit par là que

(36) Voyez Shenſtonés Works.

ſa valeur guerriere, dont tant de peuples ſont encore un ſi grand cas, & qui communément ne s'annonce que par les injuſtices & les ravages qu'elle produit ſur la terre. Mais la force eſt une diſpoſition utile, louable & vertueuſe, ſi l'on déſigne ſous ce nom, ce courage, cette énergie, cette magnanimité qui portent un bon citoyen à défendre & ſervir ſa Patrie, aux dépens même de ſa vie contre ſes vrais ennemis & du dedans & du dehors. Ce noble enthouſiaſme mérite tous nos éloges, quand il a le bien public, la liberté, la juſtice pour objet; quand il éleve le cœur de l'homme & l'empêche de s'avilir; quand il l'attache fermement à la vertu, ſans ſe laiſſer ébranler ni par l'exemple ni par la ſéduction. L'homme foible, ſans caractere, ſans fermeté, n'eſt jamais ſûr de lui-même; s'il n'a pas de paſſions fortes ou d'inclinations vicieuſes, il ſe prête à celles des autres & devient ſouvent auſſi nuiſible que le méchant le plus déterminé. La foibleſſe d'un Prince eſt quelquefois plus fatale à ſon peuple, que la malice la plus noire. Tout homme foible devient facilement injuſte. La Tyrannie & la

ſervitude ſont également incompatibles avec l'eſprit d'équité. L'eſclave qui vit content de ſes fers, eſt un lâche, injuſte pour lui-même & pour ſes citoyens. La vraie force ne peut être fondée que ſur un attachement inviolable à l'équité.

La force, chez les peuples ſauvages, n'eſt qu'un courage brutal & féroce. La force dans une nation aſſervie, n'eſt que la violence de ſes Tyrans, ſecondée ou ſupportée par ſes eſclaves ſtupides. La force, la grandeur d'ame véritable, la nobleſſe des ſentimens, le vrai courage, ſont très rares dans les nations corrompues par le luxe & ſoumiſes au Deſpotiſme. Il faut bien de la force pour être vertueux dans tout pays où la vertu eſt odieuſe ou ridicule. Suivant les principes de la plupart des Religions du monde, la force doit être exclue du nombre des vertus. Elles ſubjuguent les ames, elles en compriment le reſſort. Si elles admettent une force, elle eſt purement paſſive & conſiſte à ſupporter lâchement les fers dont ſouvent l'injuſtice accable l'eſpece humaine. Nul homme n'a de la force, s'il n'a de l'équité. (37)

(37) *Juſtum & tenacem propoſiti virum.* HORAT.

La Prudence eſt auſſi placée au rang des vertus. Mais au fond elle ne paroît pas devoir être diſtinguée de la raiſon, qui inſtruite & guidée par l'expérience & la réflexion, nous fait preſſentir & éviter tout ce qui pourroit nous nuire à nous-mêmes, ſoit directement, ſoit par ſes conſéquences éloignées, ainſi que ce qui ſeroit capable de nous faire perdre l'affection de nos ſemblables, ou nous expoſer à leurs reſſentimens. La Prudence peut-être définie *la crainte raiſonnable des conſéquences que nos actions peuvent avoir.* Cette crainte eſt très néceſſaire à l'homme, & ſur-tout à ceux qui gouvernent les nations, dont la fonction eſt de prévoir & de prévenir les événemens, capables d'influer ſur le bonheur public. La légéreté, l'imprudence, l'étourderie ſont auſſi nuiſibles en Politique, que la méchanceté réfléchie.

Telles ſont les vertus réelles que la Morale doit propoſer aux hommes, ſur les intérêts réels & permanens deſquels nous les voyons évidemment fondées. Les vertus de ce genre ſont néceſſaires à toute la race humaine; leur utilité n'eſt point imaginaire, apparente,

apparente, momentanée ; elle eſt faite, pour être ſentie par tous les habitans de la terre : elles ne dépendent point des conventions & des caprices, elles tendent viſiblement au bonheur de tous ceux qui les pratiqueront fidélement.

Tout nous prouve que le premier devoir de la vie ſociale eſt d'être juſte. La juſtice veut que l'homme ſe rende utile à la Société, parce qu'elle lui eſt utile & néceſſaire à lui-même. La reconnoiſſance eſt un acte de juſtice. Ainſi tout nous oblige de ſervir la Patrie ſuivant nos facultés, & de contribuer autant qu'il eſt en nous à la félicité de nos citoyens & de toute l'eſpece humaine. On ne peut trop le répéter, c'eſt dans l'utilité que conſiſtent le mérite & la vertu. Bien plus, comme nous deſirons que la vie ſociale nous ſoit agréable, la juſtice exige que nous nous rendions agréables aux êtres avec qui nous vivons. Voilà le vrai principe ſur lequel ſe fonde la néceſſité de l'indulgence, de la douceur dans les mœurs, de la complaiſance, de la déférence, de la politeſſe, de l'envie de plaire & d'acquérir des talens & des qualités propres à jetter de l'agré-

ment dans le commerce de la vie. Plus la Société ſe cultive, & plus les membres qui la compoſent apprennent ce qu'ils ſe doivent les uns aux autres. La politeſſe & la douceur deviennent un frein utile dans les nations les plus dépourvues de mœurs.

CHAPITRE XI.

Du Mal Moral ou des Vices des hommes, de leurs Crimes, de leurs Défauts, de leurs Foibleſſes.

POUR N'AVOIR pas connu ſuffiſament les vrais principes de la Morale, quelques penſeurs ont jugé ces principes arbitraires, & même ont été juſqu'à croire qu'il n'y avoit point de diſtinction réelle entre le vice & la vertu ; que le blâme que l'on attache à l'un, & le mérite que l'on attache à l'autre, dépendoient uniquement des conventions humaines, vû que les notions qu'on s'en forme varient, & different ſouvent du blanc au noir dans les ſociétés diverſes, dont l'aſſemblage conſtitue le genre humain.

D'AUTRES, en voyant les vices, les imperfections, les défauts si communs à notre espece, & les crimes sans nombre dont tous les Pays sont les théâtres, en ont conclu que la nature humaine étoit essentiellement dépravée, ou qu'une pente naturelle portoit les hommes au mal.

ET les uns & les autres se sont évidemment trompés, parce qu'ils n'ont point eu des idées vraies, de la nature de l'homme. Il naît avec des besoins, ces besoins font éclore en lui des desirs plus ou moins forts, que l'on nomme *Passions*; celles-ci, suivant qu'elles sont bien ou mal dirigées, deviennent des vices ou des vertus, c'est-à-dire, rendent celui qui les éprouve utile ou nuisible à lui-même & aux autres, aimable ou haïssable, agréable ou incommode à ceux sur qui ses actions peuvent influer, en un mot le rendent vertueux ou vicieux.

IL est indubitable que les passions plus ou moins emportées, dont l'homme est agité, tiennent à sa nature, c'est-à-dire, dépendent de son organisation, de sa conformation particuliere, de son tempérament. Il est encore certain

que ces dispositions naturelles, dont nul homme n'est le maître, contribuent grandement à le déterminer, soit au bien, soit au mal. Il est prouvé que quelques êtres sont tellement constitués, que l'on ne peut sans une peine extrême les modifier de maniere à devenir des membres utiles ou agréables de la Société. Cependant tout nous démontre que c'est bien plus à leurs mauvaises institutions & à leur ignorance, qu'à leur dépravation naturelle, que les hommes sont redevables des passions fatales, des crimes, des vices & des foiblesses dont ils sont affligés.

Si les passions de l'homme sont naturelles, le mauvais usage de ces passions est contraire à sa nature. Si dans tous les instans de notre vie nous ne pouvons perdre de vue notre conservation, notre bien-être, notre plaisir, il est conforme à notre nature de régler nos actions, de contenir nos passions, de résister à celles qui pourroient nous nuire, soit sur le champ, soit par leurs effets éloignés. Si l'Etat Social est conforme à la nature de l'homme par les secours & les agrémens qu'il lui procure, tout conspire à lui prouver

que sa nature demande qu'il s'abstienne des crimes, & qu'il se corrige des défauts qui le rendroient insupportable à ses associés.

Rien de plus naturel à l'homme que d'aimer le plaisir; mais il agit contre sa nature, quand il s'y livre avec excès; il agit contre la nature d'un être sociable, lorsqu'il se livre à des plaisirs qui peuvent lui attirer l'aversion, les châtimens, les mépris de ses semblables; parce que pour être heureux, ou pour jouir d'un plaisir durable, il a besoin du suffrage & de la bienveillance de ses associés. Aliéner les affections de ceux qui peuvent contribuer à son bonheur, c'est très évidemment se haïr soi-même. Il est très naturel que tout homme s'aime lui-même; mais il est contre la nature d'un être sociable de s'aimer uniquement, parce que les autres sont indispensablement nécessaires à son propre bonheur. Celui qui n'aime que lui, n'est pas en droit d'exiger l'attachement de personne. Quiconque fait bande-à-part dans le pélerinage de ce monde, ne peut guere se flatter de voyager avec agrément ou sûreté.

Si, comme on l'a suffisamment prouvé,

l'on doit nommer *vertus*, les dispositions utiles à la Société, on doit appeller *vices* toutes celles qui, soit immédiatement, soit par leurs suites nécessaires, répugnent au bien-être de l'espece humaine. Or il est des actions & des dispositions qui par leur nature ou leur essence sont utiles & plaisent aux hommes, tandis que d'autres leur nuisent & les affligent. Ainsi prétendre que les mots de *vice* & de *vertu* ne sont que des mots de convention, c'est dire que le plaisir & la douleur sont des mots de convention, ou n'ont rien de réel. Si notre intérêt, qui n'est que l'amour de nous-mêmes, nous oblige d'aimer la vertu, qui n'est que notre utilité constante, cet intérêt nous force à détester le crime, à mépriser le vice, à craindre ce qui nous cause du dommage.

La vertu n'est réellement que la sociabilité. L'homme de bien est seul un être vraiment sociable. Le méchant est toujours un être insociable. Le vicieux est celui dont la conduite est inutile ou dangereuse pour les autres & pour lui-même. La méchanceté est une lutte continuelle d'un seul homme contre tous, & contre son propre bonheur.

Toutes les vertus, comme on l'a dit, ont la juſtice pour baſe & ſe réſolvent en elle. Tous les crimes, tous les vices, tous les péchés réels ſont des écarts plus ou moins marqués des regles de l'équité, des violations plus ou moins ſenſibles de nos devoirs envers les autres ; en un mot, des injuſtices véritables, faites pour les éloigner de nous, & nous ſéqueſtrer du commerce des hommes.

Ne croyons pas néanmoins avec les Stoïciens que tous les crimes ou *les péchés ſont égaux*. L'étendue, la durée, la violence des maux que nos paſſions & nos vices cauſent à nos ſemblables, nous fourniront la meſure équitable de l'averſion du mépris, des châtimens & du blâme que méritent les actions & les diſpoſitions des hommes. Ainſi l'on doit appeller *crimes*, *forfaits*, *attentats*, *péchés graves* tous les actes qui cauſent un grand déſordre dans la Société, ou qui annoncent dans celui qui les commet, des diſpoſitions très fatales pour ſes aſſociés. On appellera *vices* toutes les diſpoſitions ſoit naturelles, ſoit acquiſes, dont il réſulte du mal, ou dont il ne réſulte aucun bien. On appellera

défauts, *imperfections*, *foibleſſe* la privation des qualités néceſſaires pour nous concilier la tendreſſe & l'eſtime des êtres avec qui nous vivons. Nos défauts ſont des diſpoſitions qui nous rendent incommodes ; ridicules, mépriſables dans le commerce de la vie. Les crimes méritent la haine (38) & les punitions des hommes. Les vices méritent leurs mépris, les défauts méritent une indulgence, ſans laquelle la Société pourroit difficilement ſubſiſter.

Ainsi que la douleur phyſique, le mal moral à donc des nuances très variées. Tout aſſaſſinat eſt un crime fait pour exciter la terreur dans l'eſprit de tout homme qui penſe qu'il peut en être à tout moment la victime. Un parricide doit exciter une horreur plus grande encore, parce que ce crime annonce une ame atroce qui ne connoît plus aucuns liens. Si le meurtre d'un ſeul homme eſt un forfait odieux, quelle frayeur ne devroit pas inſpirer une guerre communément très injuſte, dont l'effet eſt de répandre des miſeres

(38) Cette haine eſt ce que Cicéron appelle *civile odium* une haine *ſociale*.

affreuſes ſur des nations entieres, & de mettre des millions d'hommes au tombeau!

Mais l'ignorance, & des préjugés funeſtes qui en ſont les ſuites, ont juſqu'ici tellement empêché le *ſens moral* d'éclore, ou ont tellement confondu les idées du bien & du mal, que la grandeur des crimes contribue à les faire admirer & reſpecter des hommes. Voler, aſſaſſiner un homme, paſſent pour des actions infâmes & puniſſables, tandis qu'on lit avec tranſport les crimes de tant de conquérans, qui ont eu la gloire de piller des Royaumes & de maſſacrer leurs habitans. D'après les fauſſes opinions établies dans le monde, un livre de morale véridique devient une ſatyre cruelle des hommes, & ſur-tout des loix, des préjugés, des uſages qui les gouvernent.

Pour juger ſainement les actions des hommes; pour ſçavoir ſi elles doivent être nommées des vertus ou des vices, ne nous en rapportons ni à des hiſtoires, qui trop ſouvent nous peignent le crime avec des couleurs ſéduiſantes, ni à des uſages établis par l'inexpérience

& la barbarie des peuples, ni à des opinions introduites & maintenues par la superstition & la tyrannie, ni même à des philosophies qui ne sont pas toujours exemptes de préjugés. Consultons la valeur intrinseque & réelle des actions & des choses; examinons leur influence prochaine ou éloignée sur le bonheur des individus & des sociétés. Voyons s'il ne résulte pas des maux réels, d'une conduite souvent adoptée en vue d'une utilité momentanée ou personnelle; & s'il ne résulteroit pas de grands biens, de ce que les hommes ont la folie de condamner.

Il n'est pas douteux que si la morale devoit dépendre des loix, des coutumes, des opinions des peuples, ses principes ne pourroient avoir aucune solidité. Les usages les plus infâmes, les plus contraires à l'équité, à la raison, à l'humanité ont trouvé, & trouvent encore dans des nations entieres, des appuis opiniâtres, dans les Dieux, des fauteurs, dans les Gouvernemens, des soutiens inébranlables. En voyant les habitans de ce monde si peu d'accord entre eux dans leurs façons de juger les mêmes actions, bien des

gens, faute de remonter plus haut, ſe ſont fauſſement imaginé, qu'il n'exiſtoit point d'autre morale pour les hommes, que celle qui ſe trouvoit autoriſée dans leur pays, & que les notions du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déshonnête, de la vertu & du vice, en un mot, du bien & du mal moraux étoient purement arbitraires, relatives, c'eſt-à-dire dépendoient du haſard, du caprice, des ſyſtêmes bizarres des peuples, ou des volontés ſouvent injuſtes de ceux qui reglent leurs opinions & leurs deſtinées.

La vertu conſiſte dans l'utilité, & le vice ou le crime dans le dommage des êtres de notre eſpece. Mais les peuples, ainſi que les individus, ſont bien plus guidés par l'autorité, la violence, la routine, le beſoin du moment, que par la prudence, la prévoyance & la droite raiſon. Les nations & leurs chefs n'ont ſouvent que des idées fauſſes d'utilité : vous les voyez ſuivre pendant une longue ſuite de ſiecles, une conduite directement oppoſée à leurs véritables intérêts.

C'est à l'expérience qu'il appartient de faire connoître aux hommes ce qui

leur est vraiment & durablement avantageux ou nuisible, & de leur faire distinguer l'utilité réelle & permanente, de l'utilité d'opinion, qui n'est communément que passagere. L'expérience, comme on a dit, constitue la raison. Les coutumes & les opinions morales des peuples sont souvent fausses, parce qu'ils sont déraisonnables, & que ceux qui reglent leur façon de penser les trompent, les égarent, les empêchent de consulter le bon sens & la raison, les retiennent dans une enfance dont ils prolongent la durée.

UNE morale universelle doit être fondée sur les besoins universels du genre humain; les hommes n'ont partout qu'une morale locale, asservie aux préjugés de leur pays. Il seroit très inutile d'écrire sur la morale, si elle étoit relative ou arbitraire. On auroit tort de déclamer contre les opinions fausses, si chacun fait bien de suivre la coutume de son pays. Des législateurs barbares & des Prêtres imposteurs ont fait croire à des nations que leurs Dieux sanguinaires demandoient des victimes humaines: dès lors l'usage de leur sacrifier des hommes, est devenu un usage

ſacré. Des peuples, faſcinés par l'ignorance & la crédulité, n'ont point vu que leurs prêtres au nom du ciel leur ordonnoient des forfaits, qui jamais ne peuvent paſſer pour des actions louables. Un Phénicien plus ſenſé que les autres, qui eût fait ſentir à ces concitoyens que d'immoler des enfans à Moloch, étoit une cruauté abominable, eût ſans doute été puni comme un impie, un ſcélérat, pour avoir oſé réclamer les droits les plus ſaints de la nature.

QUAND ſous le nom de *point d'honneur*, des nations par un reſte de barbarie conſacreroient la fureur, la vengeance, la vanité & l'homicide. Quand des uſages inſenſés applaudiroient celui qui a la cruauté de laver dans le ſang d'un citoyen, une inſulte ſouvent chimérique ou légere; une action ſi féroce en ſera-t-elle moins un crime aux yeux d'un homme qui a quelques idées de juſtice & d'humanité?

LE parricide, dont l'idée ſeule révolte un citoyen policé, eſt encore en uſage dans quelques nations errantes & ſauvages, où les enfans prennent le parti d'aſſommer, d'étrangler ou de

noyer leurs vieux peres, quand ils ne peuvent plus ſuivre la horde dans ſes courſes vagabondes. Un uſage ſi dénaturé peut-il jeter quelque incertitude ſur la ſainteté des liens qui uniſſent le fils avec ſon pere? Un fils plus humain, plus juſte, plus raiſonnable que les autres, ne s'écrieroit-il pas au milieu de la troupe ſtupide. « Quoi, l'uſage m'or-
» donne de porter une main ſacrilege
» ſur l'auteur de mes jours! j'arrache-
» rois la vie à celui qui me l'a donnée!
» je refuſerois de nourrir celui qui me
» nourriſſoit dans mon enfance débile!
» périſſe un uſage exécrable auquel
» mon cœur ſenſible ne peut ſe confor-
» mer. Mon ame reconnoiſſante s'atten-
» drira toujours à la vue de l'homme
» qui s'eſt tant de fois attendri ſur ma
» foibleſſe. Je travaillerai de grand cœur
» pour celui qui ſi long-tems a travaillé
» pour moi. Je chaſſerai, je pêcherai,
» je combattrai pour l'être bienfaiſant
» qui s'eſt occupé ſi ſouvent de ma ſub-
» ſiſtance & de ma ſûreté. Je chargerai
» ſur mon dos celui qui m'a porté dans
» ſes bras. Je conſolerai, je ſoulagerai
» ce vieillard qui a pris ſoin d'amuſer
» & de former mon enfance; en agiſ-

» ſant de la ſorte, j'ai lieu de croire
» qu'un jour mes enfans à leur tour
» m'aideront à ſupporter le fardeau des
» années, & ne me retrancheront pas
» comme un membre inutile de la So-
» ciété. — Peut-être, ô compagnons !
» blâmez-vous mes ſentimens en les
» traitant de foibleſſes. Mais ſongez à
» vos propres intérêts, ils doivent vous
» être chers. Vous êtes peres, ou vous
» comptez l'être un jour. Vous deſirez
» de vivre long-tems & par conſéquent
» de vieillir. Aboliſſez donc à jamais un
» uſage dont chacun de vous ſeroit un
» jour la victime. »

De ce que l'impudicité, la proſtitution, l'adultere ſont en quelques pays autoriſés, tolérés ou regardés comme des choſes indifférentes, eſt-ce aſſez pour en conclure que l'on peut ſans ſcrupule ſe livrer à ces excès? De ce que chez quelques peuples l'ivrognerie eſt en honneur, en conclura-t-on que l'intempérance n'eſt pas un mal? De ce que des gouvernements ordonnent ou favoriſent des vexations, des extorſions ſans nombre, oſera-t-on aſſurer que l'équité eſt une choſe arbitraire, un mot de pure convention, une vertu re-

lative? Gardons-nous de le croire, & quelles que soient les coutumes, les Religions, les institutions politiques, les mœurs des différens peuples de la terre, l'homme raisonnable n'approuvera que ce qui se trouvera conforme à l'intérêt véritable des êtres de notre espece, il condamnera comme des crimes tout ce qui peut anéantir leur bien-être, il blâmera comme des vices toutes les qualités qui tendront à briser ou relâcher les liens faits pour unir les hommes en Société.

Cela posé, jettons un coup d'œil rapide sur les vices, les défauts, les infirmités humaines. Nous verrons qu'ils tendent diversement à séparer l'homme de ses associés; qu'ils le rendent plus ou moins insociable, & qu'ils se terminent nécessairement dans son propre malheur.

Si la justice, comme tout le prouve, est la vraie base de la vie sociale, l'injustice en est le renversement. Nous sommes injustes toutes les fois que nous blessons les êtres avec qui nous vivons, soit dans leurs personnes, soit dans leurs biens, soit dans leur réputation. Nous sommes injustes, lorsque nous

refuſons à nos aſſociés les ſecours, les ſentimens, les égards, les ſervices auxquels la vie ſociale nous oblige & que nous exigeons des autres. Tout homme injuſte ſépare ſes intérêts de ceux de la Société. Tout prouvera dans le cours de cet ouvrage, que c'eſt le défaut d'équité qui cauſe tous les malheurs publics & particuliers des Etats, des familles, des individus. C'eſt l'injuſtice qui eſt la ſource des tyrannies, des oppreſſions, des violences, des guerres & des impôts accablants, des vexations de toute eſpece ſous leſquelles tant de nations gémiſſent. Les ſuperſtitions ont ſoumis tous les peuples du monde à des Divinités injuſtes, qui ſe jouent du bonheur des malheureux mortels. L'opinion & la violence tiennent la plupart des contrées de la terre dans les fers de quelques Tyrans, qui ſe mettent au deſſus des regles de l'équité. Par-tout le puiſſant opprime impunément le foible; le droit d'être injuſte eſt pris pour la marque de la grandeur, & le vulgaire ſtupide finit par admirer ou reſpecter l'injuſtice qui l'accable.

L'INSENSIBILITÉ, cette diſpoſition inhumaine, ſoit naturelle, ſoit acquiſe

qui nous endurcit, qui rend notre cœur inacceſſible aux cris de l'infortune, qui nous laiſſe indifférens ſur les malheurs que nous cauſons nous-mêmes ; cette inſenſibilité, dis-je, annonce un être très dangereux, très cruel, très peu fait pour la Société. La vie ſociale exige de la ſenſibilité, de l'affection, de la pitié, de l'indulgence, des bienfaits, de l'aſſiſtance, des conſolations. Comment attendre ces choſes d'un être dont l'ame ne s'échauffe jamais du feu ſacré de la tendreſſe ou de l'amitié? L'apathie des Stoïciens, la miſanthropie religieuſe, l'eſprit perſécuteur, le renoncement au monde ſont des vices aux yeux de la raiſon, puiſqu'ils briſent les nœuds de la ſociabilité. L'ardeur guerriere, un courage injuſte & féroce, le carnage des peuples ne ſont des vertus, que pour ces Héros dépourvus d'entrailles & de pitié. L'homme inhumain eſt toujours injuſte ; l'humanité n'eſt que la juſtice animée & rendue plus active par une imagination ſenſible.

La colere, produite par les effervescences ſubites d'un tempérament impétueux, doit être regardée comme une diſpoſition dont les effets terribles ſont

très à craindre pour nous-mêmes & pour les autres. Toujours aveugles dans les accès de ſa fureur paſſagere, l'homme qui n'a point appris à ſe contenir, eſt, dans ſes emportemens, capable des plus grands crimes. Objet de la terreur des autres, il eſt continuellement réduit à ſe craindre lui-même. La colere du dévot, ſanctifiée ſous le nom de zêle, eſt une paſſion criminelle que la Religion, loin de calmer, ne ſert qu'à rendre plus opiniâtre, plus violente & plus audacieuſe. Si dans la vie ſociale la patience, la douceur, l'indulgence & la paix ſont des qualités aimables, une humeur querelleuſe, impatiente, irritable eſt un vice très contraire à notre propre bonheur & à celui des autres.

La vengeance eſt l'effet d'une colere permanente & réfléchie. Dans une ſociété au maintien de laquelle l'indulgence eſt néceſſaire, rien de plus dangereux qu'un homme qui ne ſçait point pardonner. L'homme implacable, ſemblable aux Divinités vindicatives, dont la ſuperſtition peuple l'Olympe, n'eſt pas fait pour avoir rien de commun avec des hommes. Si une baſſe vanité

nous porte à nous venger, une noble fierté nous met au dessus des injures, & nous les fait oublier. Si la vengeance est *le plaisir des Dieux*, le pardon des offenses est le plaisir des âmes humaines, sensibles & vraiment grandes. La haine est un sentiment trop incommode, pour résider long-tems dans un cœur généreux. Réduire par des bienfaits notre ennemi à rougir du mal qu'il nous a fait, annonce une supériorité, une force que cet ennemi lui-même est obligé de reconnoître. Telle est la vengeance dont une ame vraiment noble a le droit de s'applaudir.

Un amour exclusif de nous-mêmes, une opinion souvent injuste & fausse de notre propre valeur, accompagnée de mépris pour les autres, constitue l'orgueil, & nous rend déplaisans, méprisables, ridicules aux yeux de ceux dont nous devons ambitionner les suffrages. L'orgueilleux, plein d'estime pour lui-même, desire l'estime des autres, tandis qu'il la repousse ou l'étouffe sans cesse. L'estime est de l'affection, & les hommes ne peuvent aimer celui qui les humilie. D'où l'on voit que l'orgueil anéantit le but qu'il se propose, &

s'expoſe au mépris ou à la haine. La vanité, la hauteur, la préſomption, l'opiniâtreté, l'arrogance, l'inſolence, la ſuffiſance, l'amour du faſte, &c. ne ſont qu'un ſot orgueil diverſement préſenté. L'impoliteſſe, les grands airs, la fatuité, les dédains nous expoſent à la haine ou à la riſée du public. L'orgueil nous rend injuſtes & peu ſociables. De quel droit pourrions-nous exiger des égards, lorſque nous nous diſpenſons d'en avoir pour les autres? L'homme n'acquiert un droit légitime à l'eſtime de ſes ſemblables que par les ſentimens favorables qu'il leur montre ou par le bien qu'il leur fait; l'orgueilleux ne leur montre que du mépris, en bleſſant leur amour-propre, il leur fait un mal réel, & finit par n'être jamais content du rôle qu'il joue dans la Société. — L'ambition pour être louable, devroit être fondée ſur le deſir d'être utile au genre humain, & ſur la conſcience de pouvoir y réuſſir; mais elle n'eſt communément fondée que ſur une vanité qui ne porte ſur rien. L'orgueil des Princes, la vanité puérile des grands, l'enthouſiaſme pour un honneur chimérique, la paſſion pour des petiteſſes réelles que

l'on prend pour des grandeurs, voilà les causes mépriſables qui troublent à tout moment les nations. Nul homme n'a le droit de s'eſtimer, s'il n'eſt utile à la Société ; toute autre eſtime n'eſt que ſottiſe & vanité.

QUOIQUE l'orgueil ſoit une diſpoſition très nuiſible, l'on ne peut pas regarder la baſſeſſe, le mépris de ſoi, la lâcheté, comme des vertus : ce ſont des vices réels qui font éclore la flatterie, la puſillanimité, la complaiſance ſouvent ſi criminelle, d'où réſultent tant de maux pour la Société. Tout homme doit être jaloux de ſa réputation, & doit tâcher de mériter l'eſtime de ſes ſemblables. S'il n'y avoit point tant d'ames abjectes, il n'y auroit pas tant de Tyrans, dont l'orgueil foule aux pieds le reſte des mortels. La baſſeſſe, l'abjection d'ame, l'eſprit de ſervitude, le renoncement à ſes droits légitimes & aux lumieres de ſa raiſon, le ſacrifice de ce qu'on doit à ſoi-même & à ſon pays, ne ſont des vertus qu'aux yeux des Deſpotes qui dégradent les hommes, & des Impoſteurs qui les trompent.

SI la force eſt une vertu ; ſi nous

admirons le courage qui a pour fondement la juſtice & qui défend nos droits; ſi nous devons eſtimer la fermeté qui attache invariablement un homme de bien à ſes devoirs; la foibleſſe doit être miſe au rang des vices, & nous devons blâmer la puſillanimité, l'inconſtance, la légéreté. Il n'eſt pas permis à l'homme qui vit en Société, d'être indifférent ſur les maux qui la touchent. Quiconque n'eſt pas profondément indigné de l'injuſtice & du crime, eſt un mauvais citoyen qui méconnoît ſes propres intérêts. Quiconque permet le mal qu'il pourroit empêcher, ſe rend complice du crime. Quiconque abandonne la cauſe de ſes aſſociés eſt un lâche & un traître. Celui qui n'eſt point ferme dans les principes de la Morale, ne ſçait réſiſter ni à ſes propres paſſions ni à celles des autres. L'homme foible, inconſtant, ſans caractere, ſe prête à tous les vices qu'on veut lui faire adopter. La foibleſſe dans un Prince nuit ſouvent plus à ſon Etat, que la mauvaiſe volonté la plus déterminée.

Nous péchons contre la Société autant par nos omiſſions, que par nos actions nuiſibles. La pareſſe eſt l'omiſ-

ſion des devoirs qui nous lient à nos aſſociés ; elle devient d'autant plus criminelle, qu'elle nous fait manquer à nos devoirs les plus ſacrés. Un ſouverain fainéant eſt un fléau pour ſes ſujets, que ſa coupable négligence livre à la merci de ſes indignes favoris. Un pere de famille par ſon indolence peut devenir la cauſe du malheur de toute ſa poſtérité. Un citoyen volontairement inutile à ſa patrie, eſt un frêlon qui profite injuſtement du travail des abeilles. La nonchalance & l'incurie ſont des crimes en raiſon des maux qu'elles cauſent aux autres. L'oiſiveté ſe punit elle-même par l'ennui où elle nous plonge ; moins l'homme eſt occupé, & plus ſon imagination travaille à ſe créer des amuſemens & des chimeres. L'oiſiveté eſt la vraie ſource de la diſſolution des mœurs & des crimes. Le libertinage, l'intempérance, & le jeu ſont des reſſources que l'homme oiſif emploie pour ſe ſouſtraire à l'ennui qui le pourſuit. Quelques ſuperſtitions ont mis l'oiſiveté, la retraite, l'inutilité au nombre des perfections. Une Philoſophie auſſi peu ſociable conſeille au ſage de s'éloigner des affaires & de ne vivre

que

que pour lui, mais la raiſon & l'équité ordonnent au citoyen de travailler, d'être utile à ſes ſemblables, de s'occuper de leur bien-être, d'y contribuer de toutes ſes forces ; il ne lui eſt permis de vivre oiſif, que lorſqu'il ſe voit dans l'impoſſibilité de faire du bien à ſes concitoyens. Sous un mauvais gouvernement, les méchans ſeuls ſont actifs, les gens de bien y ſont condamnés à ſe taire, à ſoupirer tout bas, à languir dans l'oiſiveté, afin de laiſſer agir en paix les ennemis du genre humain.

La licence, la débauche, l'impudicité, ſont des effets d'un tempérament fougueux que la raiſon n'a pas contenu, des habitudes contractées, & ſur-tout de l'oiſiveté. Des êtres inoccupés, & dès lors tourmentés par l'ennui, cherchent à s'y ſouſtraire en ſe procurant des ſenſations vives, qui ſouvent réitérées, deviennent pour eux des beſoins continuels. Au défaut de ſes forces épuiſées par des plaiſirs fréquens, livré à ſon imagination malade, le libertin oiſif, travaille à ſe créer des plaiſirs nouveaux, ſouvent auſſi bizarres que dignes de mépris. Le libertinage, la proſtitution, l'adultere, que

nous voyons régner impudemment dans des nations policées, n'en ſont pas moins des vices réels & des crimes déteſtables, par leurs influences terribles ſur le bonheur des individus, des familles, des Empires. Le débauché, honteuſement abruti par ſes ſales voluptés, n'eſt bon à rien; il ne travaille chaque jour qu'à s'énerver lui-même & à ſe rendre plus inutile aux autres. L'homme aſſervi aux plaiſirs des ſens ne connoît de bien-être, que dans ce qui le dégrade. Il n'eſt plus de décence, ni de frein pour une fille qui s'eſt fait une habitude d'outrager la pudeur; elle devient ennemie du travail, qui la feroit honnêtement ſubſiſter. Une femme parvenue à rompre le lien conjugal, uniquement occupée de ſes intrigues, eſt incapable de ſonger à ſes devoirs. Sous quelque point de vue que l'on enviſage la débauche, tout nous fait voir qu'elle égare l'eſprit, qu'elle pervertit le cœur, qu'elle affoiblit les facultés du corps, & qu'elle conduit ſouvent au crime. Si la nature invite l'homme aux plaiſirs de l'amour, cette nature, guidée par la raiſon, lui ordonne de ne prendre que ceux qui,

ſans nuire à lui-même, ne le rendent point inutile, mépriſable, odieux à la Société. Que de familles dont le bonheur eſt banni par les effets de la débauche, de la coquetterie, d'une galanterie criminelle ! Que d'empires plongés dans l'abjection & l'infortune, par l'oiſiveté voluptueuſe de ceux qui devroient s'occuper de leur bien-être !

Par les mêmes principes nous ſerons forcés de regarder l'intempérance, l'ivrognerie, la gourmandiſe, comme des diſpoſitions nuiſibles aux facultés du corps & de l'eſprit, propres à déranger la ſanté, à troubler la raiſon, à rabaiſſer l'homme au niveau des animaux déraiſonnables, & quelquefois même à le porter à des crimes. Les plaiſirs de l'homme ne ſont conformes à la nature de l'homme, que lorſqu'ils ſont conformes à la raiſon, faite pour diriger toutes les actions de ſa vie. L'homme ne differe de la bête, que parce qu'il jouit de la raiſon ; il n'en differe nullement, quand il ne fait point uſage de ſa force, de ſon intelligence, de ſa raiſon pour ſe procurer le bonheur durable, qu'il doit toujours préférer à des plaiſirs d'un moment,

L'AMOUR excluſif de l'argent, ou le vice que l'on déſigne ſous le nom d'avarice, anéantit la bienveillance, endurcit le cœur, iſole l'homme & le rend ſouvent inhumain. L'avare ne vit que pour lui-même, ou plutôt pour ſon tréſor auquel il a la folie de s'immoler. Cruel envers lui-même, comment ſa main s'ouvriroit-elle pour ſoulager les autres ? L'avare ne devient utile que par ſa mort, qui ſeule peut rétablir la circulation qu'il avoit interceptée. La paſſion pour les richeſſes, que tant de nations ſemblent attiſer dans tous les cœurs, tend viſiblement à diſſoudre les liens de la Société, à retrécir les ames, à les rendre vénales, à étouffer les vrais ſentimens de l'honneur. La rapacité des Princes eſt la vraie cauſe des injuſtices & des violences qu'ils exercent ſur leurs ſujets. L'avarice des citoyens eſt la vraie ſource des vols, des rapines, des fraudes & des diſſentions que nous voyons régner.

SI l'avarice eſt un vice qui ſouvent nous porte au crime, la prodigalité eſt un défaut très condamnable par les effets qu'elle produit. Un Souverain prodigue eſt un fléau pour ſon peuple, il devient

communément très injuste & très-cruel pour fournir à ses profusions. C'est pour être prodigue que l'on voit tant de gens commettre des violences & des crimes. L'avarice & la rapacité servent alors d'aliment à la prodigalité.

L'INGRATITUDE est évidemment une disposition, injuste, odieuse, criminelle, elle a sa source dans l'orgueil ou dans une insensibilité coupable. Les ingrats contribuent à étouffer la bienfaisance, la libéralité, l'humanité, les qualités les plus utiles à la Société. Il est très peu de gens qui aient le courage d'obliger des ingrats. Est-il une disposition plus révoltante que celle d'un homme assez mal conformé, pour frapper ou repousser la main qui lui présente des secours?

L'ENVIE, source fatale de tant de maux, est une disposition très commune parmi les hommes; ils semblent naître envieux & jaloux. La justice est le remede de l'envie; est-il rien de plus contraire à l'esprit social, que de souffrir à la vue du bien-être de ses semblables, auquel tout nous excite à contribuer? L'envieux se tourmente impitoyablement lui-même; c'est un vautour qui

ſe déchire ; de ſon ſein ulcéré il ne ſort que des médiſances, des calomnies, des diſcordes, des haines. Contenue par l'équité, retenue par la raiſon, l'envie ſi naturelle à l'homme devient une émulation utile à la Société, elle fait éclore l'activité, l'induſtrie, les talens, le génie. C'eſt ainſi que l'envie elle-même peut tourner à l'avantage des hommes, quand elle eſt bien dirigée par le gouvernement. Les diſtinctions, les récompenſes, les honneurs ſont des moyens d'exciter entre les citoyens une émulation avantageuſe au public.

La vérité étant, comme on l'a vu, utile & néceſſaire à la Soiété, le menſonge doit lui déplaire. Si la candeur, la franchiſe, la droiture font naître la confiance & l'affection des hommes, la duplicité, la mauvaiſe foi, la fourberie, l'impoſture, l'hypocriſie, la diſſimulation excitent leurs défiances & les mettent en garde. La calomnie, la fourberie, la trahiſon, la perfidie ſont des crimes dans toute Société. Le menteur décele de la crainte ; le méchant toujours lâche tremble d'être démaſqué, l'homme de bien ne craint point de ſe

montrer. Soutenu par la juſte confiance que donne la vertu, il ne s'avilit pas juſqu'à tromper. Une conduite honnête & vraie eſt ſeule capable d'inſpirer du courage & une noble aſſurance; le vice toujours inquiet & timide, cherche toujours à ſe voiler. Que de peines les méchans ſe donnent pour n'être point vus tels qu'ils ſont! Des Théologiens, dépourvus de vrais principes en morale, ont prétendu que jamais il n'eſt permis de mentir, *quand même il s'agiroit du ſalut de l'univers.* (39) Les inſenſés n'ont point vu que celui qui pouvant ſauver tous les hommes, les laiſſeroit tous périr, ſeroit évidemment le plus ſtupide ou le plus méchant des hommes. Le menſonge n'eſt un mal, que parce qu'il s'oppoſe au bien-être des ſociétés; s'il pouvoit être utile de tromper la race humaine, le menſonge ſeroit une vertu. La juſte défenſe de la patrie, d'un pere, d'un ami, de nous-mêmes contre les embuches d'un ennemi, d'un tyran, des méchans, rend le menſonge très-légitime. La vérité, toujours utile au genre humain, peut être quelquefois nuiſible aux individus; cette vérité peut

(39) Cette opinion eſt de S. Auguſtin.

& doit être cachée toutes les fois qu'il en réſulteroit un mal pour nos aſſociés. La médiſance, que très ſouvent on couvre du manteau de l'amour pour la vérité, eſt un mal très réel. Que deviendroit une Société compoſée d'hommes remplis d'infirmités, ſi ſous prétexte d'être franc & véridique, chacun ſe croyoit obligé de publier les défauts de ceux qu'il fréquente, ou s'il ſe faiſoit un ſcrupule de cacher ce qu'il en ſait? L'indiſcrétion & la médiſance ſont ſouvent auſſi criminelles que des aſſaſſinats; la médiſance décele toujours, ſoit une humeur envieuſe & vindicative, ſoit un eſprit léger.

Si la prudence eſt une vertu fondée ſur l'expérience, qui nous montre les conſéquences de nos actions pour nous-mêmes & pour les autres, nous devons mettre au rang des défauts, des vices, & quelquefois des crimes, l'imprudence, la frivolité, la légéreté, l'inexactitude, qui ſuppoſent un oubli, une incurie ſouvent coupable, un mépris très criminel des objets dont nous ſommes obligés d'être occupés. L'homme vraiment ſociable eſt fait pour s'obſerver lui-même, pour méditer ſa conduite,

pour concerter ſes mouvemens avec ceux des êtres qui l'entourent. Toute ſociété raiſonnable eſt fondée ſur le deſir de plaire, & ſur la crainte de déplaire à ceux avec qui l'on ſe trouve aſſocié. Très peu de gens auroient le courage de faire le mal, s'ils ſavoient à quel point leur conduite doit les rendre haïſſables.

Il eſt difficile ou totalement impoſſible de faire un homme de bien d'un étourdi ou d'un ſot. L'ignorance eſt un mal; le défaut de réflexion, la diſſipation, l'étourderie, la frivolité ſont des diſpoſitions nuiſibles à la morale. L'inexpérience & la légéreté ſont bien plus que la méchanceté réfléchie, les cauſes des maux dont nous ſommes affligés. Les hommes ſont plus étourdis que pervers; plus ignorans, plus imbécilles que méchans; leur inexpérience les rend incommodes & nuiſibles dans la Société. Il faut donc les porter à la réflexion, leur montrer les objets dignes de les occuper, leur faire ſentir les conſéquences de leurs folies, leur prouver que leurs défauts, leurs négligences peuvent dégénérer en des crimes dont l'idée les révolteroit, s'ils d'aignoient y ſon-

ger. L'ignorance eſt évidemment la ſource du mal moral.

QUOIQUE nos défauts n'aient pas toujours des ſuites auſſi fâcheuſes que nos crimes, ils contribuent à nous rendre plus ou moins déſagréables aux êtres qui en ſentent les effets : ce ſont des piquures légeres, qui trop ſouvent réitérées, finiſſent par faire des plaies profondes. La familiarité entre les hommes n'engendre ſi ſouvent du dégoût, du mépris, de la haine, que parce qu'ils négligent d'obſerver leur conduite ; ils oublient à tout moment qu'ils doivent chercher à ſe plaire les uns aux autres, & fuir attentivement ce qui peut altérer la bonne intelligence ou l'harmonie qui doivent régner entre eux pour ſe rendre la vie réciproquement agréable.

L'HOMME ſociable doit raiſonner ſa conduite, deſcendre ſouvent en lui-même, peſer les conſéquences de toutes ſes actions. L'habitude de converſer avec ſoi eſt néceſſaire, pour ſe faire aimer de ceux dont on ſe voit environné. La combinaiſon facile & prompte de nos rapports, de nos devoirs, de nos intérêts véritables conſtitue l'*inſtinct moral*. Celui qui s'eſt habitué à réfléchir

aux impulsions aveugles d'une nature inconsidérée, y résiste sans peine & fuit facilement une nature éclairée : il écarte même avec soin les pensées déshonnêtes, qui pourroient apprivoiser son cœur avec le crime ou le déréglement. L'habitude du vice n'est jamais que le vice très souvent médité, pratiqué, réitéré & changé en un besoin. Des pensées déshonnêtes familiarisent avec des actions déshonnêtes. Un premier crime conduit nécessairement à un second.

La vraie morale ne peut être que le fruit de la maturité des Sociétés & des individus ; le progrès des lumieres peut seul l'accélérer. En attendant, la raison fera sentir à ceux qui daigneront la consulter, que le crime est toujours odieux ; que le vice est toujours mépriſable & finit par nuire à celui qui s'y livre ; que la vigilance sur ses défauts & ses penchans, est nécessaire à des êtres sociables ; que la vraie grandeur, la vraie supériorité des hommes sur les autres, ne peut consister que dans la vertu ; que le vice nous dégrade, que l'utilité seule peut nous donner des droits sur nos semblables.

CHAPITRE XII.

Origine de l'autorité, des rangs, des distinctions entre les hommes.

L'ÉQUITÉ, ainſi que l'intérêt de la Société qui ne peut jamais s'en ſéparer, exigent que l'on diſtingue, que l'on honore, que l'on récompenſe, que l'on conſidere ceux qui ſont les plus utiles à leurs ſemblables. Une égalité parfaite entre les membres d'une ſociété, ſeroit une injuſtice véritable. Les avantages que chacun procure aux autres, ſont la ſource naturelle des diſtinctions & des rangs entre les citoyens. Les plus utiles de tous doivent, pour l'intérêt général, être les plus chéris, les plus reſpectés, les mieux récompenſés. Le pouvoir, les honneurs, les richeſſes, les louanges, la gloire, les dignités, les places, les titres, &c. ſont des récompenſes qu'une nation reconnaiſſante doit à ceux qui la ſervent plus utilement que les autres.

VOILA le fondement naturel & juſte de l'hiérarchie politique. Telle eſt la

cauſe légitime de l'inégalité que le gouvernement doit mettre entre les membres d'un corps politique. Pour que tous les citoyens d'un Etat fuſſent égaux, il faudroit qu'ils fuſſent également utiles à l'Etat. Le ſouverain équitable doit par la néceſſité des choſes, être le premier des citoyens. Le Miniſtre vigilant & fidele eſt le plus grand des ſujets.

QUELLE que ſoit notre partialité pour nous-mêmes, ou la crainte que nous avons de voir les autres au deſſus de nous, nous ſommes forcés de nous reconnoître inférieurs à ceux qui ſont plus utiles que nous, ou qui procurent, ſoit à la Société, ſoit à nous-mêmes, des avantages que nous nous trouvons incapables de procurer ou d'obtenir. Voilà la ſource naturelle & légitime de l'autorité & de la dépendance. Dépendre de quelqu'un c'eſt reconnoître le beſoin que nous en avons pour notre propre bien-être. *L'autorité* eſt le droit de régler nos actions, que nous approuvons dans ceux que nous jugeons plus capables que nous-mêmes de nous procurer le bonheur. La dépendance, la ſoumiſſion, l'obéiſſance ſans avantage,

est une servitude véritable. L'autorité qui ne procure aucun bien, qui ne se fonde que sur la violence, est une usurpation, une injustice, une tyrannie, contre lesquelles la nature de l'homme réclame à chaque instant.

La Société n'acquiert le droit de régler les actions de ses membres, qu'en vertu des avantages dont elle les met à portée de jouir (40). Ainsi l'autorité d'une nation sur les citoyens dont elle est composée, ne peut être fondée que sur les biens qu'elle leur procure.

L'autorité souveraine ne peut être fondée que sur celle de la Société; celle-ci ne peut conférer à ses chefs, que les droits légitimes dont elle jouit elle-même. L'obéissance d'un peuple pour ses maîtres, ne peut avoir pour motif que les avantages qu'il a droit d'en attendre.

Dans toute société une portion des citoyens exerce sur les autres, une autorité à laquelle, pour leur propre intérêt, ceux-ci sont obligés de se soumettre. Cette subordination est juste & raisonnable, puisqu'elle a pour objet le bien-être que l'autorité légitime est

(40). Voyez le chapitre 1 de la 2 partie.

faite pour procurer. Tels ſont les fondemens naturels de l'autorité des grands ſur les petits, des riches ſur les pauvres, des peres ſur leurs enfans, des maris ſur les femmes, des maîtres ſur les ſerviteurs. Les grands dans un Etat ne ſont au-deſſus des autres, que par la protection que leur rang, leur crédit, leurs circonſtances les mettent à portée de procurer à leurs concitoyens. La ſupériorité des riches eſt fondée ſur les moyens que l'opulence leur fournit, de ſecourir les malheureux; l'avare n'a rien qui le mette au-deſſus du pauvre. L'autorité paternelle eſt fondée ſur les avantages qu'elle procure aux enfans qui lui ſont ſubordonnés. La puiſſance d'un mari ſur ſa femme eſt fondée ſur le pouvoir de la protéger, ſur la tendreſſe, ſur l'expérience, &c. La ſupériorité du maître ſur ſes ſerviteurs eſt fondée ſur les moyens qu'il leur procure de ſubſiſter. L'autorité & la ſupériorité de quelque nature qu'elles ſoient, ne peuvent avoir pour baſe que l'utilité, le bien qu'on fait aux hommes, en un mot, la vertu. Faute de faire attention à ce principe ſi clair, la Société ſe remplit de tyrans & d'oppreſſeurs qui, au lieu de

ſe rendre heureux, n'exercent leur pouvoir que ſur des eſclaves que leur nature force à ſe révolter contre le joug qui les accable.

Le *pouvoir* eſt la poſſeſſion des facultés ou des moyens néceſſaires pour faire concourir les autres hommes à ſes propres volontés. Le pouvoir légitime eſt celui qui détermine les autres à ſe prêter à nos vues, par l'idée de leur propre bonheur : ce pouvoir n'eſt qu'une violence, quand, ſans aucuns avantages pour nous, ou même à notre préjudice il nous oblige de nous ſoumettre à la volonté des autres.

Par une ſuite de l'amour que tout homme a pour lui-même, il deſire naturellement le pouvoir, c'eſt-à-dire d'être à portée d'influer ſur le bien-être des autres, dans la vue de les faire contribuer à ſon propre bien-être. Telle eſt la ſource naturelle de l'ambition, du deſir d'acquérir du crédit, des richeſſes, des dignités, des talens, de la conſidération, de la réputation, &c. en un mot, toutes les choſes qui nous élevent au-deſſus de nos concitoyens, ou qui peuvent les intéreſſer à notre félicité particuliere.

L'AMBITION eſt une paſſion naturelle & louable, quand elle a pour objet de travailler à la félicité publique, à laquelle tout citoyen ſe trouve intéreſſé. Le deſir des richeſſes eſt naturel, vu que les richeſſes mettent à portée de ſe procurer une grande maſſe de bonheur, quand on a l'art d'en faire un bon uſage. Le deſir de la gloire & de l'eſtime publique, eſt une paſſion naturelle, légitime & louable, quand elle nous excite à mériter les ſuffrages de nos concitoyens par des qualités vraiment utiles à leur bonheur. Toutes nos paſſions ſont louables, lorſqu'elles ſont réglées par la juſtice; toutes nos paſſions ſont des vertus, quand elles ont pour objet le bien de la Société.

LE deſir d'exercer du pouvoir, de montrer ſes forces, de faire ſentir aux autres ce que l'on peut, ou que l'on eſt en état d'influer ſur leur bien-être, eſt un ſentiment inhérent à la nature de l'homme, & d'où nous voyons découler & de grands biens & de grands maux. C'eſt pour montrer ſon pouvoir, & pour faire parade de ſes forces, qu'un enfant tourmente les animaux qu'il tient entre ſes mains. C'eſt ſouvent par le même

principe que les Princes tourmentent leurs ſujets & font la guerre à leurs voiſins. (41) C'eſt par le même principe que ſouvent les grands oppriment les petits, les peres leurs enfans, les maîtres leurs valets &c. C'eſt pour montrer ſes forces que l'homme de génie entreprend de grandes choſes, & tente ſouvent l'impoſſible. Défiez un homme de faire une choſe, auſſi-tôt vous le piquez, & il fait des efforts incroyables pour vous montrer qu'il eſt aſſez fort pour la faire ; s'il a du reſſort dans l'ame, il s'expoſera même à périr pour vous prouver ſon pouvoir. Que dis-je ! l'homme tout ſeul veut ſe prouver ou ſe montrer ſes forces à lui-même ; il s'afflige de ne point réuſſir, même quand il n'a pas de témoins de ſon mauvais ſuccès ; il ſe mépriſe pour ſon défaut de forces. Enfin voilà pourquoi le danger a des appas pour l'homme ; il veut montrer ſon courage en le bravant, il annonce alors, ſoit à lui-même, ſoit aux autres, la vigueur de ſon ame ou celle de ſon corps. Tout défaut de ſuccès eſt un ſigne de foibleſſe.

(41) Tacite nous apprend que Néron prit le tems où Tyridate étoit à Rome pour faire mourir Barea

TOUTE dépendance eſt un aveu de ſa propre infériorité, il ſuit de-là que nous ſouffrons avec peine la ſupériorité des autres. Nous n'aimons pas qu'ils ſoient plus forts que nous ; nous voyons avec déplaiſir qu'ils ſont les maîtres de notre propre félicité ; nous préférons toujours d'être les maîtres de la leur, ſoit parce que nous craignons de ne pouvoir pas diriger les volontés des autres vers le but qui convient à nos propres deſirs, ſoit parce que nous croyons que perſonne ne ſçait mieux que nous, ce qu'il nous faut pour être heureux. Voilà la ſource du deſir que tous les hommes ont d'exercer leur pouvoir ſur les autres, & de l'averſion qu'ils ont pour tout pouvoir que l'on exerce ſur eux. L'amour de la puiſſance, ainſi que l'amour de l'indépendance & de la liberté, ſont des paſſions inhérentes à l'homme ; elles ne doivent céder qu'au bien que l'on nous fait, & que nous nous ſentons incapables de nous procurer à nous-mêmes.

LA *liberté* eſt le pouvoir de prendre

SOSIBIUS, *afin*, dit il, *de lui montrer par le ſupplice des grands, l'étendue du pouvoir d'un Empereur.* VOYEZ TACIT. ANNAL. LIB. XVI. CAP. 23.

les moyens que nous jugeons nécessaires pour obtenir les plaisirs & les biens que nous desirons. Etre libre, c'est ne trouver aucun obstacle dans notre tendence vers le bonheur. L'abus de la liberté s'appelle *licence*; non seulement elle trouble la Société, mais encore elle nuit à celui qui l'exerce. Ainsi, quoique l'homme supporte impatiemment le joug, ou desire une indépendance illimitée, il est pour son propre intérêt forcé de s'abstenir de la licence, qui lui deviendroit funeste à lui-même, & de se soumettre au joug de la loi, qui le garantit, & de la licence des autres, & de sa propre imprudence. Tout citoyen raisonnable, c'est-à-dire, qui connoît ses intérêts véritables, desire la liberté, mais renonce de bon cœur à la faculté dangereuse d'exercer la licence, qui le conduiroit à sa perte. La licence, comme nous le verrons par la suite, est également nuisible & au souverain & aux sujets.

Même dans ce qu'on nomme *l'état de Nature*, c'est-à-dire lorsqu'il vit tout seul, l'homme est forcé de reconnoître que l'usage de son pouvoir doit avoir des bornes. S'il desire de se conserver, il

est obligé de s'abstenir de l'usage immodéré des choses qu'il trouve nuisibles à sa santé, capables de l'affoiblir & d'endommager ses facultés. Un Etre ne peut être appellé intelligent & raisonnable, qu'autant qu'il prend les vrais moyens de se rendre heureux, & qu'il sçait distinguer l'utile du nuisible, l'intérêt durable de l'intérêt passager. Etre libre, ce n'est pas faire ce qu'on veut, c'est faire ce qui peut contribuer à sa félicité permanente.

L'AMOUR que les hommes ont pour l'indépendance, & la peine avec laquelle ils se soumettent à toute gêne, font qu'ils craignent que les autres n'abusent de leur supériorité, ou ne s'en prévalent d'une façon fâcheuse pour leur amour propre. Voilà pourquoi les hommes rougissent de leur pauvreté, cherchent à la cacher aux autres, dans la crainte d'en essuyer les mépris. En un mot, nous craignons toujours de montrer notre foiblesse, dans l'idée que les autres en prendront des avantages pour nous dédaigner ou pour nous faire sentir leur pouvoir d'une façon affligeante. Voilà pourquoi tant d'hommes très misérables cherchent à paroître

heureux, & ſe ruinent ſouvent, dans l'idée de faire croire qu'ils ſont opulens. La compaſſion elle-même bleſſe ceux qui en ſont les objets, parce qu'on la ſuppoſe communément accompagnée de mépris. Il eſt des hommes devant leſquels il eſt dangereux de ſe plaindre.

VOILA encore dans la Société la ſource naturelle de l'envie, de la jalouſie, de l'émulation, & même de l'ingratitude que nous voyons régner parmi les hommes. Ils appréhendent les effets de l'orgueil que doivent exciter le pouvoir, les richeſſes, la grandeur, les talens. L'homme eſt ſouvent ingrat, parce qu'il craint de reconnoître un maître dans ſon bienfaiteur; il voudroit s'affranchir de la dépendance où il ſe trouve par rapport à celui dont il a éprouvé les bontés. L'ingratitude eſt condamnée par l'intérêt général de la Société, qui exige que l'on ne tariſſe pas la ſource des bienfaits. L'ingratitude eſt condamnée par l'intérêt de l'ingrat lui-même, qui par ſa conduite anéantit la bienveillance de celui qui avoit droit d'attendre ſa reconnoiſſance; ſa vanité lui fait perdre un ami.

LES Princes, les Grands, les

riches ſont communément ingrats, parce que tout ſervice & tout bienfait donne à tout homme qui le confere, une ſupériorité, dont l'orgueil de celui qui le reçoit, a peine à s'accommoder, & met ce dernier dans une ſorte de dépendance (42). Chacun ne veut céder aux autres, que le moins qu'il eſt poſſible de ſon indépendance, tandis qu'il voudroit que les autres conſentiſſent à lui ſacrifier la leur toute entiere. Il n'y a que la juſtice qui puiſſe rectifier les ſentimens des hommes, & leur indiquer leurs devoirs.

La juſtice & la raiſon ſont les remedes des paſſions abjectes que les bienfaits eux-mêmes font quelquefois naître dans les cœurs. La jalouſie eſt un ſentiment douloureux de notre propre foibleſſe, comparée à la force ou à la ſupériorité des autres. Celui qui a la conſcience de ſon propre mérite, n'eſt ni jaloux ni envieux. L'envie eſt le chagrin ſtérile que nous cauſe l'idée de

(42) *Beneficia eò uſque læta ſunt, dum videntur exſolvi poſſe: ubi multùm antevenêre, pro gratia odium redditur.*

Tacit. annal. lib. IV. cap. 18.

Caligula ne fit périr Macron que parce qu'il lui étoit redevable de l'empire.

la ſuperiorité des autres. Elle annonce pareillement une ame retrécie, que ſa propre foibleſſe réduit au déſeſpoir : on n'eſt point envieux des avantages que l'on a, ou que l'on ſe flatte de pouvoir obtenir.

Soit que nous nous jugions grands ou petits, forts ou foibles, le ſentiment de la juſtice nous oblige de reconnoître la ſuperiorité & les droits de tous ceux qui ont plus de talens, plus de lumieres, plus de vertus, ou qui ſont capables de procurer aux hommes plus d'avantages que nous.

L'art de faire du bien aux hommes, eſt un art difficile : il eſt rare que l'on puiſſe obliger ſans allumer l'amour propre, la jalouſie, l'envie, de celui qu'on oblige. Chaque faveur paroît annoncer ſa foibleſſe à celui qui la reçoit & le pouvoir de celui qui la confere : tout homme qui reçoit un bienfait, ſe croit avili, & rougit de ſon infériorité. Le pauvre ſe voit dans la dépendance de tout le monde, il craint de n'avoir rien qui intéreſſe les autres à ſon ſort. C'eſt très ſouvent la [illegible] qui oblige, s'il n'excite [illegible] un bienfait n'eſt quelquefois

quefois qu'un outrage. L'homme de bien ne craint point de faire des ingrats ; il lui ſuffit de connoître ſes droits ; il ſe contente de faire le bien, ſûr d'en trouver la récompenſe dans la conſcience de ſa propre ſupériorité, dans l'idée de ſon pouvoir, dans une ſatisfaction intérieure que l'injuſtice des hommmes ne peut point lui ravir.

NONOBSTANT l'ingratitude des hommes, celui qui leur eſt vraiment utile, acquiert ſur eux des droits légitimes & que rien ne peut anéantir.

SI le bien que l'on fait aux hommes, donne des droits à leur eſtime, à leur reconnoiſſance, & devient le fondement de toute autorité légitime, le mal qu'on leur fait, met ces droits au néant ; la Société, pour ſa propre ſûreté, peut juſtement écarter ceux qui mettent obſtacle à ſes vues, & punir ceux qui troublent ſa félicité. Punir quelqu'un, c'eſt le priver du bonheur & des avantages qu'il déſire. Si tout homme, attaqué par un ennemi, a le droit de ſe défendre, la Société jouit, ſans doute, du même droit. Tout citoyen qui lui fait du mal, qui exerce la licence, qui s'arroge le pouvoir

d'être injuſte, devient l'ennemi de tous les autres, & peut être juſtement puni par les loix, deſtinées à oppoſer la force de tous à la force de celui qui fait la guerre à tous. Tout homme qui nuit à ſes ſemblables, briſe les liens de la Société, & n'a plus aucuns droits à la protection des loix. Le Souverain lui-même, dont l'autorité n'a d'autre fondement, que les avantages qu'il procure au peuple qu'il gouverne, perd tous ſes droits, & n'a plus de ſujets, dès qu'il viole les devoirs de l'équité.

Les loix de hommes ne peuvent punir que les crimes viſibles & les délits publics; leur pouvoir ne s'étend pas ſur les fautes cachées & les crimes inconnus. Ceux-ci néanmoins ne reſtent pas impunis pour cela; la nature même de l'homme l'en punit. Le méchant eſt toujours en crainte, tandis que l'homme de bien, même au milieu des revers, en dépit de l'injuſtice des hommes, jouit de l'eſtime des gens de bien, & goûte les douceurs d'une bonne conſcience.

CHAPITRE XIII.

De l'Eſtime, de la Conſcience, de l'Honneur.

C'EST toujours relativement aux autres que l'homme s'eſtime lui-même. S'eſtimer, c'eſt connoître ſes droits, ſa valeur, ſa ſupériorité ; c'eſt ſe féliciter des qualités utiles que l'on a, ou que l'on croit avoir ; c'eſt s'applaudir de poſſéder celles que l'on s'imagine de voir mériter la conſidération des êtres dont on eſt entouré. Les uns s'eſtiment pour leur pouvoir, d'autres pour leur naiſſance, leur crédit, leurs titres, leurs richeſſes ; d'autres pour leur beauté, leurs talens, leur eſprit ; mais tous ces ſentimens ſont fondés ſur la connoiſſance que l'on a du prix que mettent à ces qualités les hommes que nous voyons. Placez un homme qui s'eſtime pour ces choſes, dans une ſociété où elles ſoient inconnues & où l'on n'y attache aucun prix, il ceſſera bientôt de s'applaudir de la poſſeſſion de qualités qui paroîtront inutiles. Tranſplantez un courtiſan tout

fier de ſa nobleſſe dans une République, où l'on ne fait aucun cas de la naiſſance, & bientôt il ceſſera de ſe glorifier de la choſe qui, dans une Monarchie, lui attiroit la conſidération & les reſpects du vulgaire étonné. Mettez un ſavant, un homme de génie qui s'applaudiſſe de ſes talens, parmi des ſauvages ou des ignorants, il y paroîtra ridicule & bientôt ſon mérite diſparoîtra devant ſes propres yeux.

L'HOMME vertueux n'eſt déplacé nulle part. La vertu eſt utile en tout pays, en tout tems, chez tous les peuples : par-tout où l'on trouve des hommes, la vertu eſt eſtimable, parce qu'il n'eſt perſonne qui n'en ſente l'utilité. Ainſi par-tout l'homme de bien a droit à l'eſtime des autres, & peut goûter le plaiſir de s'eſtimer lui-même.

BIEN des Moraliſtes ont voulu ravir à l'homme le droit de s'eſtimer, ainſi que celui de s'aimer & de rechercher l'affection des autres ; ces ſentimens paroiſſent trop *charnels* à une morale fanatique, qui s'efforce de nous rendre inutiles à ce monde, & qui voudroit nous perſuader que ce n'eſt que dans un monde inconnu que nous devons atten-

dre la récompenſe de nos bonnes actions. Mais il eſt impoſſible d'anéantir dans l'homme les ſentimens inhérens à ſa nature ; il s'aime & il déſire d'être aimé, afin de s'aimer d'avantage ; il déſire l'eſtime des autres, pour être eſtimable à ſes propres yeux : il s'applaudit alors de voir ſon jugement fortifié des ſuffrages des autres. Son eſprit eſt étayé par l'approbation qu'on lui donne. (43)

OTER aux hommes le déſir de plaire à leurs ſemblables, ou l'ambition de mériter leur bienveillance & leurs ſuffrages ; c'eſt évidemment éteindre en eux toutes les vertus ſociales ; ce n'eſt qu'en ſe rendant utile ou agréable, que l'on peut mériter l'affection des autres. Ainſi nous dire de renoncer à cette affection, c'eſt nous défendre d'avoir de la vertu. Banniſſez l'envie de plaire de l'union conjugale, des familles, de l'amitié, de la ſociété journaliere, & vous en bannirez toute la douceur de la vie. Dites à un ſouverain qu'il ne doit point rechercher l'eſtime & la tendreſſe de ſon peuple, & bientôt vous en ferez

(43) *Voyez Eſſais de morale de M. Nicole tome II. p. 118.*

un tyran déteſtable, ou du moins, un ſouverain parfaitement indifférent ſur le bien-être de ſes ſujets. Anéantiſſez pour les ames énergiques le déſir de la réputation & de la gloire, qui ne ſont autre choſe que l'eſtime des hommes, & vous anéantirez efficacement l'enthouſiaſme le plus utile à la Société. L'apathie des Stoïciens, l'indifférence & l'humilité des Chrétiens, ne ſont propres qu'à éteindre toute vertu ; ſi on les mettoit en uſage, elles étoufferoient dans les cœurs tout déſir de ſe diſtinguer aux yeux des hommes & de mériter leur amour.

VOULOIR que l'homme renonce à l'eſtime & de lui-même & des autres, ce ſeroit donc le priver du motif le plus propre à l'exciter à la vertu. Priver l'homme du droit de s'applaudir du bien qu'il fait, c'eſt vouloir qu'il ſoit injuſte envers lui-même. S'aimer & s'eſtimer pour des actions utiles, c'eſt un acte d'équité (44).

(44) Les Théologiens nous diſent que l'homme eſt incapable de faire le bien " par lui-même ; que „ c'eſt Dieu qui lui donne la grace de bien faire ; „ qu'en s'applaudiſſant de ſes actions louables, l'hom„ me raviroit à Dieu la gloire qui lui eſt dûe. „ Mais quelle que ſoit la ſource des bonnes diſpoſitions de

Nous dirons donc que l'homme de bien eſt en droit de s'eſtimer lui-même, & d'ambitionner l'eſtime & l'amour de ceux ſur qui ſa conduite influe. Tout homme qui fait ſentir aux autres l'eſtime qu'il a pour lui-même, d'une façon qui les bleſſe, qui les humilie, qui les afflige, eſt un bienfaiteur mal-adroit ; il perd les droits, même réels, qu'il pouvoit avoir ſur eux. L'*orgueil*, la hauteur, l'arrogance, ſont des effets de la ſotiſe qui empêche de voir que l'on ſe rend déſagréable aux autres, en leur faiſant ſentir leur infériorité. La *Vanité* eſt l'eſtime de ſoi, ou l'idée de ſa ſupériorité fondée ſur des avantages inutiles aux autres, ou que nous ne

l'homme, dès qu'il les a, il ne peut s'empêcher de ſavoir qu'il les a, de s'en réjouir, de s'applaudir de les avoir, d'être content de lui-même. Quoiqu'un courtiſan tienne de ſon maître les titres ou les places dont il jouit, il ne peut pas ignorer qu'il les poſſède ; il s'en félicite, il en eſt charmé, parce qu'il ſe voit par-là diſtingué aux yeux des autres. Soit que l'on regarde les bonnes qualités ou les vertus des hommes comme des effets de leur nature, de leur tempérament, de leur éducation, &c. ſoit qu'on les regarde comme des graces de Dieu, celui qui les poſſède, ne peut, ſans folie, ignorer qu'il poſſede des qualités qui le rendent agréable aux autres, & dont par là même il a droit de s'applaudir, d'où l'on voit que l'humilité vraiment chrétiennne eſt un être de raiſon, & que, ſi elle étoit poſſible, elle ſeroit & injuſte & abſurde.

poſſédons point réellement. Etre vain, c'eſt s'eſtimer ſoi-même, ou prétendre à l'eſtime des autres pour des qualités frivoles ou ſuppoſées, ce qui ſouvent procure du mépris, au lieu de la conſidération que l'on vouloit uſurper. Mais l'eſtime de ſoi, fondée ſur des vertus, ſur des talens utiles, ſur des bienfaits réels, eſt une récompenſe légitime que l'homme de bien ſe doit à lui-même. La vertu n'eſt déjà que trop rare ſur la terre ; elle le ſeroit encore bien plus, ſi ce n'étoit que dans le ciel qu'elle dût être récompenſée. Ceux qui n'attendent que dans l'autre monde le ſalaire de leurs actions, ou qui ne veulent plaire qu'à Dieu, s'embarraſſent communément très peu de l'approbation des hommes, ne font rien pour la mériter, & n'ont pour l'ordinaire que des idées très fauſſes, très obſcures, très mauvaiſes de la ſaine morale & des vertus réelles.

QUEL que ſoit notre ſort dans l'avenir, dans le monde actuel où nous ſommes placés, la vraie morale nous excitera toujours à nous aimer nous-mêmes, à chercher & l'eſtime des autres & l'eſtime de nous-mêmes, & à la

mériter par des actions vraiment utiles & louables. Approuver en soi, comme dans les autres, ce qui est réellement bon & louable, c'est juger sainement, c'est se rendre justice ; se mépriser soi-même pour le bien que l'on a fait, seroit joindre l'injustice à l'extravagance.

Invitons donc les hommes à se mettre dans le cas de pouvoir s'estimer, se respecter, s'aimer eux-mêmes avec justice. Quiconque se méprise lui-même, ou ne s'embarrasse point de l'estime des autres, ne peut que devenir un être très vil & très méchant. C'est de cette disposition que l'on voit découler la bassesse, la flatterie, la complaisance criminelle, & une foule d'actions détestables. Le mépris de soi est évidemment la source de presque tous les crimes, & des courtisans, & du bas peuple. Que devient la vertu d'une femme, quand elle cesse une fois d'avoir du respect pour elle-même, ou quand elle se met au dessus du *qu'en dira-t-on ?* Tout homme qui se méprise lui-même, ne tarde pas à se rendre mépriſable aux yeux des autres.

La bonne *conscience* n'est qu'un sentiment d'estime pour nous-mêmes, fondé

ſur le témoignage que nous nous rendons intérieurement d'avoir agi d'une façon propre à nous donner des droits ſur l'eſtime des autres. Quoique naturellement prévenus en notre faveur, en conſultant l'expérience & la réflexion, il nous ſera toujours facile de nous juger équitablement : il ſuffit pour cela, de conſidérer les effets que notre conduite produit ſur les êtres avec qui nous avons des rapports. Nous nous mettons alors dans leur place, & nous nous jugeons nous-mêmes, comme ils pourroient nous juger. Ainſi, *la conſcience eſt dans l'homme la connoiſſance des effets que ſes actions produiront ſur les autres.* La bonne conſcience eſt la certitude où nous ſommes que nos actions méritent d'être approuvées par ceux qui les reſſentent : la mauvaiſe conſcience eſt la certitude ou la crainte d'avoir mérité leur haine ou leurs mépris par notre conduite à leur égard. D'où l'on voit que la conſcience n'eſt pas l'effet d'un inſtin ou d'un ſentiment inné, mais de l'expérience & de la réflexion (45).

(45) *La buona conſcienza è..... il premio della riflefſione.* VOYEZ DISSERTATIONE SULLA FELICITA. D'un

La conſcience pour le ſuperſtitieux, eſt la connoiſſance qu'il croit avoir des effets que ſes actions produiront ſur la Divinité ; mais comme il n'a de ſon Dieu que les idées fauſſes & révoltantes, qui lui ſont données par des hommes intéreſſés à le peindre ſous les traits d'un maître injuſte, capricieux & cruel, qui ſouvent exige des choſes contraires à la nature, à la morale, à la raiſon, & capables d'effaroucher la conſcience de tout homme ſenſé, la conſcience d'un dévot eſt erronée ; elle lui permet ſouvent de faire le mal ſans remors & de s'applaudir d'une conduite, ſoit inutile, ſoit dangereuſe pour la Société. La conſcience d'un dévot fanatique ne lui reproche point ſon intolérance, ſon zele, ſes perſécutions, ſes cruautés ; ſon eſprit turbulent inſociable, parce qu'il ſe perſuade que le ciel approuve ſa conduite très blâmable aux

autre côté, le Dr. Hutcheſon prétend qu'*une action vertueuſe perd tout ſon prix, lorſqu'elle n'eſt faite qu'en vue de mériter les applaudiſſemens de ſa propre conſcience.* VOYEZ, INQUIRY CONCERNING VIRTUE, SECT. II. ART. 4. Des Moraliſtes plus ſenſés ont fait conſiſter le *ſouverain bien* dans la *rectitude de la conduite*, c'eſt-à-dire, dans les applaudiſſemens que l'homme de bien ſe donne à lui-même, quand il a la conſcience d'avoir fait ſon devoir. VOYEZ HARRIS THREE TREATISES, &c.

yeux de la raiſon, que le dévot ne conſulte jamais.

Pour juger ſainement de nous-mêmes, il faut conſulter la raiſon & non l'imagination ou l'enthouſiaſme. En prenant cette raiſon pour regle, nous connoiſſons les effets de nos actions; cette connoiſſance nous met à portée de nous abſoudre ou de nous condamner; de nous eſtimer ou de nous mépriſer, en raiſon des ſentimens favorables où défavorables que nous ſavons avoir excités dans les autres. En un mot, ou nous ſommes contens de nous-mêmes, ou nous éprouvons de la crainte, de la honte & des remors; ſentimens douloureux qui nous forcent de nous haïr, & qui nous ſont perpétuellement retracés par un eſprit allarmé & par une imagination troublée, devenue pour nous un ennemi domeſtique dont nous ne pouvons nous ſéparer. *Où fuir*, dit Antonin, *lorſque nous ſommes mécontents de nous-mêmes ?*

La Religion paroît en grande partie avoir été imaginée pour fournir aux hommes des expiations ou des moyens bizarres & ſurnaturels, de ſe réconcilier avec eux-mêmes. En effet tout

homme qui a commis le mal, fait des efforts incroyables pour ſe juſtifier à ſes propres yeux ; il n'eſt pas de ſophiſmes & de ſubterfuges qu'il ne mette en uſage pour ſe remettre bien avec lui-même. Quiconque vit en ſociété & regarde autour de ſoi, ne peut s'empêcher à tout moment de ſe voir des mêmes yeux que les autres ; il reconnoît un tribunal qui, en dépit de ſes efforts, s'établit au dedans de lui. Mais ſes déciſions ſont communément bien plus réglées par l'opinion publique & le préjugé, que par la raiſon. La conſcience ne nous reproche pour l'ordinaire que les choſes que nous voyons déſapprouvées par les êtres qui nous entourent. La conſcience d'un prince, environné de flatteurs empreſſés à ſervir tous ſes caprices, ne lui reproche gueres aucuns de ſes excès. La conſcience d'un courtiſan ne le fait point rougir de ſes baſſeſſes, de ſes intrigues, de ſes perfidies, que l'exemple de ſes ſemblables juſtifie. La conſcience d'un fanatique ne le condamne pas pour s'être livré aux accès d'un ſaint zèle, qu'il voit applaudi par ſes guides ſpirituels ; cette conſcience eſt en repos

ſur les crimes les plus noirs, dès que ſon Prêtre l'aſſûre qu'ils lui ſont remis par la Divinité.

Les hommes ne rougiſſent preſque jamais des choſes qu'ils voient autoriſées par l'uſage, par l'exemple, par les ſuffrages des autres : nous n'éprouvons de la honte, des remors, des regrets ou des craintes, que pour les actions que nous croyons de nature à déplaire, ou devoir paroître ridicules, mépriſables, puniſſables aux yeux des hommes. Une honte collective, ou répartie ſur un grand nombre de têtes, devient un fardeau léger pour chacune de celles qui la portent. Quand l'opinion publique eſt viciée, nous finiſſons par tirer gloire du vice & de l'infamie. Dans une nation corrompue, quel eſt l'homme qui rougiſſe de la débauche, de l'adultere, des vices à la mode? Sous un gouvernement tyrannique, ne voit-on pas l'homme injuſte, le concuſſionaire, le voleur public s'applaudir de leurs crimes, & en jouir inſolemment aux yeux d'un peuple, bien plus jaloux qu'irrité ?

Tous ceux qui ont la force en main ſe mettent communément au-deſſus de

la honte & des remors ; le repentir ne tombe chez eux, que ſur le défaut de ſuccès. Si la conſcience leur fait quelques légers reproches, ils ſont bientôt étouffés par la voix des flatteurs, toujours prêts à louer les excès les plus crians. D'ailleurs les plaiſirs bruyans, le tumulte des affaires & de la diſſipation, enlevant l'homme hors de lui-même, ne lui permettent gueres de méditer. Les princes & les grands ont communément le ſecret de calmer leur conſcience, en impoſant ſilence ou en puniſſant tous ceux dont les murmures troubleroient leur repos. La police, dans un Etat Deſpotique, n'eſt faite que pour empêcher les citoyens de faire entendre des cris importuns, capables d'allarmer la conſcience de ceux qui les oppriment.

On ne ceſſe de nous vanter les effets merveilleux que la Religion produit ſur les conſciences : on prétend que l'idée d'un juge redoutable qui voit tout, qui eſt inviſiblement préſent en tout lieu, aux yeux duquel les actions les plus ſecretes ne peuvent point échapper, eſt un motif très puiſſant pour empêcher les mortels de ſe li-

vrer à leurs déréglemens. Tout nous prouve que les hommes craignent bien plus les yeux des hommes, que les yeux de la Divinité. La préſence du témoin le plus abject nous en impoſe plus ſûrement, que celle d'un Dieu terrible que nous ne voyons jamais. Un débauché, qui ne douteroit nullement de la préſence de ſon Dieu, ne commet-il pas à tout moment des actions honteuſes, qu'il rougiroit de commettre aux yeux du plus vil des hommes ?

QUAND l'opinion publique eſt pervertie par des exemples nombreux, par des uſages déraiſonnables, par un gouvernement injuſte, par une éducation dangereuſe, par la contagion du luxe ; & le vice & le crime lui-même perdent leur difformité. La raiſon, la vertu, la morale ſont forcées de ſe taire devant l'opinion ; ou bien elles ne parlent qu'à des hommes qui les trouvent impertinentes & ridicules. C'eſt ſur l'opinion publique, que la ſageſſe doit travailler ; c'eſt cette opinion, que la raiſon doit rectifier, pour ramener les hommes à la vertu. Sous un gouvernement corrompu, dans une

nation vicieuſe, on ne trouve de vertu, que dans un petit nombre de gens de bien iſolés, qui contens de quelques approbateurs, réſiſtent au torrent univerſel, ou jouiſſent à l'écart des vertus domeſtiques dont ils ont appris à goûter les douceurs.

L'honneur eſt le droit que nous avons, ou que nous croyons avoir, à l'eſtime des autres. Il eſt un des plus puiſſans reſſorts de la nature humaine. Tout homme veut être honoré; le mépris eſt pour lui le ſupplice le plus cruel, il le dégrade à ſes propres yeux; rien ne l'offenſe plus que l'idée de paroître inutile ou abject aux yeux de ſes ſemblables. L'honneur, comme la vertu, ne peut être ſolidement fondé que ſur l'utilité; il n'eſt qu'un vain phantôme, quand il n'a d'autre appui que des préjugés, des conventions folles, les caprices de la mode. Rien n'eſt donc plus important & plus intéreſſant pour la Société, que de donner aux hommes des idées vraies de l'honneur, qui varie, pour ainſi dire, dans chaque contrée de la terre. La vertu, l'utilité ſolide & permanente du genre humain nous donnent ſeules des titres incon-

teſtables à l'eſtime publique. L'homme d'honneur ne peut-être diſtingué de l'homme de bien, de l'homme utile, de l'homme qui procure du bonheur à ſes concitoyens.

POUR le plus grand nombre des hommes, le mot *honneur* eſt un terme vague, & ſouvent une pure chimere. En morale, comme on a pu le remarquer, on a très rarement défini les mots que l'on employoit le plus. On peut dire en général que *honneur* eſt un terme rélatif par lequel on déſigne le cas que l'on fait de certaines actions ou qualités dans chaque ſociété. Il eſt des actions qui ſont honneur dans quelques pays & qui ſont déshonorantes dans d'autres. Ainſi l'honneur ſuit les opinions, les idées vraies ou fauſſes des nations; celui qui réſulte de la vertu eſt le ſeul qui ſoit réel, & qui ne dépende pas du caprice des hommes.

A l'origine des Sociétés, des ſauvages, perpétuellement occupés ou à ſe défendre ou à attaquer leurs voiſins, ont attaché l'idée d'honneur à la valeur, parce que c'étoit la qualité qui pour lors leur paroiſſoit la plus utile ou la plus importante pour eux. Cette

notion s'eſt évidemment perpétuée juſqu'à nous ; on la retrouve encore dans les nations les plus civiliſées. En conſéquence nous voyons les Princes, pour peu qu'ils aient d'énergie & d'activité dans l'ame, ſe porter à la guerre, & faire conſiſter leur honneur & leur gloire à troubler la tranquillité des autres, aux dépens de la félicité de leurs propres ſujets. Ainſi, d'après un préjugé ſi funeſte, le plus grand honneur d'un Monarque conſiſte à être injuſte, inhumain, vindicatif ; à répandre ſans ſcrupule & ſous les plus légers prétextes le ſang des hommes ; à devenir le fléau des nations.

POUR être ſecondés dans leurs projets, les Princes & les Conquérans ont communiqué leurs préjugés à ceux de leurs ſujets qu'ils jugeoient les plus propres à ſervir leurs paſſions. C'eſt ainſi que les fauſſes idées d'honneur ont infecté les peuples ; la profeſſion des armes fut regardée comme la plus honorable, un homme crut avoir de l'honneur, quand il eut du courage ; il ne vit pas qu'il ne faiſoit que ſe rendre l'inſtrument mépriſable & la victime

des paſſions d'un maître injuſte qui ſans raiſon prodiguoit ſon ſang.

PAR une ſuite des mêmes préjugés, tout *homme d'honneur* ſe crut obligé d'être inhumain, vindicatif, implacable, toutes les fois qu'il jugea ſon honneur attaqué. Soutenu dans ſa férocité par l'opinion publique, il ſe crut obligé de laver dans le ſang de ſon ſemblable, les moindres inſultes que l'on fit à ſa vanité. La raiſon réduite à ſe taire devant le préjugé, ne put lui faire ſentir l'injuſtice & l'atrocité de punir par la mort une injure légere que la vraie grandeur d'ame auroit dû mépriſer. Ainſi de fauſſes idées d'honneur font lâchement fouler aux pieds les droits les plus ſains de la juſtice, de l'humanité, de l'amitié, & empêchent de voir que le pardon des injures ſuppoſe plus de nobleſſe & de force, qu'une vengeance abjecte & cruelle. N'eſt-il donc pas plus honorable, plus glorieux, plus louable de conſerver un citoyen, que de l'immoler à la fureur paſſagere de la vanité bleſſée?

D'OU l'on voit que les hommes n'ont pas beſoin d'une révélation céleſte,

pour ſentir que le pardon des injures eſt un ſentiment noble, grand, digne d'un homme d'honneur. De quels droits une Religion qui croit un Dieu dont la vengeance ſera implacable & ſans bornes, prétend-elle engager les hommes au pardon des injures ? Comment inſpirer la grandeur d'ame & la généroſité qui pardonne, aux adorateurs d'un Dieu aſſez bas, aſſez cruel pour ſe venger éternellement des fautes paſſageres de ſes foibles créatures ? La vengeance, ainſi que la cruauté, annoncent une ame lâche & féroce ; elles déshonorent & les Dieux & les hommes ; elles ſont indignes d'un cœur élevé, humain, eſtimable. Celui qui rend le bien pour le mal, acquiert par là même une ſupériorité reconnue ſur celui qui lui a fait une injure ; & l'offenſeur eſt ſouvent puni par la honte que lui cauſe celui qui lui pardonne. Faut-il donc être chrétien pour goûter la ſatisfaction intérieure que procurent la grandeur d'ame & l'idée de l'empire que nous avons ſur nous-mêmes ? Cléomenes diſoit, *qu'un bon Roi devoit faire du bien à ſes amis & du mal à ſes ennemis* ; ſur quoi Ariſton s'écria : *combien ne*

ſeroit-il pas plus grand de faire du bien à ſes amis & de faire des amis même de ſes ennemis ! (46)

Il faut inſpirer aux hommes le deſir de l'eſtime publique, la paſſion de la vraie gloire, les ſentimens généreux de l'honneur ; mais il faut leur faire connoître en quoi cet honneur conſiſte, & les moyens légitimes de l'obtenir. La raiſon leur montra toujours qu'il ne peut conſiſter ni dans ce qui nuit à la Société, ni dans une violation manifeſte des devoirs les plus ſacrés de la Morale, ni dans l'oubli le plus honteux des vertus ſociales. Ce n'eſt que par la vertu que nous pouvons prétendre à l'honneur, c'eſt-à-dire, acquérir des droits inconteſtables ſur l'eſtime publique. Un homme d'honneur eſt un homme qui, juſte & humain, poſſede des qualités vraiment dignes de l'eſtime de la Société. Quels que ſoient les préjugés des hommes, ils ſont toujours forcés d'eſtimer, d'honorer & d'aimer ceux en qui ils trouvent des diſpoſitions vraiment utiles pour eux. L'intérêt véritable triomphe à la fin du préjugé qui n'eſt propre qu'à cauſer du déſordre.

(46) Voyez Erasmi apophtegm. p. 40.

Les opinions des hommes, quand ils ne daignent pas consulter la raison, sont si bizarres, que, lorsqu'on les considere, on a tout lieu d'en être confondu. Dans quelques nations, qui passent néanmoins pour très civilisées, un homme est déshonoré ou forcé de rougir, lorsque sa femme lui est infidelle, tandis que celui qui est parvenu à la rendre criminelle marche la tête haute, & s'applaudit de son infame triomphe. Un homme est déshonoré, lorsqu'il refuse de payer une dette contractée par amusement : les dettes du jeu se nomment des *dettes d'honneur* par excellence : mais un homme peut sans craindre le déshonneur refuser de payer ce qu'il doit à un marchand, à un artisan, que souvent sa négligence ou sa mauvaise foi réduisent à l'indigence. C'est ainsi que, dans des nations vicieuses, des hommes corrompus parviennent à renverser toutes les idées, à pervertir l'opinion, à faire passer l'infamie même pour de l'honneur. Le vice n'est si commun, que parce qu'au lieu de déshonorer les hommes dans l'opinion publique, il ne sert souvent qu'à les faire considérer,

L'HOMME en ſociété, non content de s'aimer, veut être aimé des autres, & ſe ſent obligé d'exciter en eux les ſentimens qu'il a de lui : il eſt content, quand il ſe flatte de joindre leurs ſuffrages à l'idée qu'il ſe fait de ſes propres qualités. Nous ne ſommes contens de nous, que quand nous croyons que les autres en ſont contens. Nous parvenons ſouvent à faire illuſion & à nous & aux autres ; mais ce qui n'eſt qu'illuſion n'eſt pas fait pour durer ; l'hypocriſie ſe démaſque tôt ou tard ; il en coûte bien moins pour être honnête, que pour s'efforcer de le paroître. La politique la plus ſûre eſt d'être vrai. Tant d'hommes ne ſont ſi inquiets, ſi chatouilleux ſur leur honneur, que parce qu'ils ſavent intérieurement que leurs titres ſont ſuppoſés. Le vrai mérite eſt tranquille : la vanité eſt toujours inquiete, ombrageuſe, agitée.

IL eſt bien difficile de continuer long-tems à ſe tromper ſoi-même ; rien n'eſt plus pénible que de tromper toujours les autres. Tôt ou tard les illuſions diſparoiſſent. Nul homme ne peut s'en impoſer, quand il ſe demandera de bonne foi, ſi dans chaque poſition où

où le ſort l'a placé, les êtres avec leſquels il a quelques rapports, ont vraiment lieu d'être ſatisfaits de ſa conduite; ou ſi, en ſe mettant en leur place, il ſeroit content de ceux qui en agiroient de la même façon avec lui. Cet examen nous fournit le vrai moyen de nous juger équitablement, dans quelque circonſtance ou rang que le deſtin nous mette. Tous les hommes ne peuvent prétendre à la grandeur, à la puiſſance, au crédit, à l'opulence, mais tous peuvent prétendre à ſe faire aimer; pour y parvenir ils n'ont qu'à être juſtes & faire le bien, dans la ſphere que la nature leur aſſigne.

Pour peu que l'on s'accoutume à converſer avec ſoi, il ſera très facile de ſe juger avec candeur, & de découvrir ſi l'on eſt digne des ſentimens que l'on veut exciter dans les autres. L'eſtime juſte & méritée de ſoi, confirmée par les autres, conſtitue la paix de l'ame, la ſécurité de la conſcience, la tranquillité habituelle ſans laquelle il n'eſt point de félicité durable. C'eſt toujours hors d'eux-mêmes que les hommes ont la folie de chercher le bonheur; il faut commencer par l'éta-

blir en ſoi, afin de ſe mettre à portée de rentrer avec plaiſir dans ſon intérieur. Mais on n'eſt avec ſoi, que lorſqu'on eſt bien avec les autres; & pour être bien avec eux, il faut leur montrer des Vertus. D'où l'on eſt en droit de conclure que la vertu ſeule peut procurer une bonne conſcience, un contentement permanent, un droit inconteſtable à l'eſtime de ſoi-même & des autres, un honneur véritable, en un mot, le bonheur qui fait l'objet des deſirs conſtans de tous les êtres de notre eſpece.

CHAPITRE XIV.

Du bonheur. Des paſſions & de leur influence ſur le bonheur de l'homme.

TOUT NOUS prouve que le bonheur eſt l'objet continuel des paſſions, des deſirs, des facultés de l'homme. Le bonheur, comme on l'a dit, eſt la durée du plaiſir; ou, ſi l'on veut, la jouiſſance continuée des objets de nos deſirs; ou l'accord de nos facultés avec nos beſoins & nos deſirs. Nous avons

du plaisir, toutes les fois que nous obtenons ce que notre cœur demande ; nous consentons alors à notre façon d'être, nous en souhaitons la durée : une suite de plaisirs constitue le bonheur dont ils sont les élémens.

On a fait voir que les passions & les desirs sont essentiels à l'homme, nécessaires à sa conservation & à sa félicité. C'est pour avoir méconnu cette vérité que tant de moralistes ne nous ont donné que des maximes stériles & des préceptes impraticables. Dans l'idée que les passions étoient toujours funestes aux hommes & s'opposoient sans cesse à leur bien-être, ils ont voulu les anéantir dans les cœurs, & leur ont froidement conseillé de ne rien desirer. Ils n'ont point vu que les passions naissent des besoins ; que sans desirs l'homme ne seroit point sollicité à se conserver ; qu'il tomberoit dans une langueur aussi nuisible pour lui-même, que pour la Société où son sort l'a placé.

On nous dira peut-être que tant que l'homme desire, il manque quelque chose à son bonheur. Mais seroit-il plus heureux, s'il ne formoit aucuns desirs ? L'homme est tellement constitué qu'il

doit desirer toujours ; & quand il s'est procuré l'objet de ses desirs, il doit chercher à trouver un nouvel objet à desirer ; sans cela son esprit tomberoit dans une langueur, dans une apathie qui seroit pour lui l'état le plus funeste.

Un exemple peut servir à éclaircir ce principe. La faim est un besoin inhérent à la nature de l'homme ; conséquemment il doit desirer de la satisfaire ; il jouit d'un plaisir ou d'un bonheur passager, toutes les fois qu'il peut se procurer des alimens analogues à son goût, c'est-à-dire, à la conformation de son palais. Son bien-être continue, lorsque les alimens qu'il a pris n'affectent point son estomac d'une façon incommode. Peu de tems après que ce besoin a été contenté, il renaît ; le desir se renouvelle ; dira-t-on que l'homme est malheureux d'être sujet à la faim, parce qu'elle fait naître des desirs qui, tant qu'il jouit de la vie, se reproduisent très souvent ?

Non seulement le besoin de se nourrir se reproduit nécessairement dans l'homme, mais encore par sa nature il doit nécessairement desirer de la va-

riété dans ſes alimens. Ceux qui lui plaiſoient dans un tems, lui déplaiſent dans un autre; les mêts les plus propres à ſatisfaire ſon appétit, lui deviennent à la fin inſipides; ſon goût s'uſe; il lui faut alors ſoit de la variété, ſoit des aſſaiſonnemens, pour rendre de l'activité à ſes organes émouſſés. Le pain ſec ſuffit aux pauvres, en qui le travail fait naître la faim que le pain ſuffit pour contenter; mais il faut une grande variété de mêts à l'homme opulent dont le palais eſt uſé, qui ne travaille point, & qui rarement éprouve les aiguillons de la faim.

QUOIQUE la faim ſoit un beſoin naturel, ainſi que le deſir de la ſatisfaire, l'expérience fait connoître à l'homme qu'il ſeroit dangereux pour lui de ſe prêter ſans retenue aux impulſions d'un appétit aveugle; qu'il doit faire un uſage modéré des alimens; qu'il faut mettre du choix dans ceux qui lui plaiſent le plus, de peur qu'un bien-être ou un plaiſir momentané ne ſoit ſuivi d'un mal durable. Alors l'homme fait uſage de ſa raiſon, il agit avec prudence; il ſacrifie une ſatisfaction paſſagere, au

bonheur plus constant de jouir de la santé.

L'EXEMPLE qui vient d'être exposé suffit pour fixer les idées que nous devons nous former des besoins, des passions, des desirs & du bonheur de l'homme. Toutes ces choses lui sont essentielles & inhérentes à sa nature, & ne peuvent être anéanties ou combattues sans folie ; la morale ne peut entreprendre d'ôter aux hommes ni leurs besoins, ni leurs passions, ni leurs desirs ; elle doit uniquement se proposer de les régler, de les diriger de maniere à contribuer à leur bonheur durable. Elle ne peut pas leur dire de n'avoir point faim ou de ne point desirer de manger ; elle leur dit simplement de se modérer, de consulter l'expérience & la raison qui leur prescrivent de manger avec mesure, & de mettre du choix dans leurs alimens, de peur de s'attirer des infirmités qui leur causeroient plus de peines, que la satisfaction passagere d'un appétit déréglé ne leur causeroit de plaisirs. Enfin la morale ne leur défend pas de desirer de la variété dans leurs alimens ; tout prouve que les or-

ganes ſont ſujets à s'émouſſer, & que la diverſité des ſenſations eſt néceſſaire à un être actif, dont la machine eſt naturellement expoſée à des variations continuelles.

En effet les beſoins des hommes varient & ſe multiplient. Quelques moraliſtes leur en ont fait un crime, & blâment cette progreſſion néceſſaire de beſoins, qui ſe montre & dans les individus & dans les ſociétés. « Les beſoins » naturels, diſent-ils, ſont bornés; ceux » de l'imagination n'ont point de bor- » nes. Les premiers, ſelon eux, ſont » aiſés à ſatisfaire, tandis que les autres » ne ſervent qu'à nous rendre malheu- » reux. » Mais pour peu qu'ils euſſent enviſagé les choſes ſous leur vrai point de vue, ils auroient reconnu qu'il eſt néceſſaire & naturel que les beſoins des individus & des nations augmentent dans la même progreſſion & proportion que leurs beſoins naturels & ſimples ſe ſatisfont. Une nation ſe civiliſe à force d'expériences; à l'aide de l'induſtrie elle découvre de jour en jour de nouveaux moyens de ſatisfaire ſes beſoins avec plus de facilité; elle imagine enſuite des beſoins nouveaux dans la

vue d'étendre la ſphere de ſon bonheur.

Les nations ſauvages, privées d'induſtrie & de reſſources, commencent par chaſſer; elles ſont alors errantes ou ſans demeure fixe, obligées de chercher péniblement leur nourriture, devenues par la ſuite plus ſociables, plus fixes, plus tranquilles, leur activité & leur imagination ſe déploient; elles ſe livrent à l'agriculture; elles inventent des arts; elles font le commerce; elles ſe procurent l'abondance & le ſuperflu; elles veulent ſubſiſter avec plus d'agrément. Débarraſſé du ſoin de chercher ſa nourriture, l'homme civiliſé cherche à la diverſifier, ou à l'aſſaiſonner pour la rendre plus agréable. Il finit par aller chercher aux extrêmités de la terre des alimens rares, capables de lui procurer des ſenſations nouvelles que l'habitude change bientôt en beſoins, & dont la privation devient un mal pour lui. Enfin dans une nation où le commerce & l'induſtrie ont introduit le luxe, l'homme riche qui ſatisfait avec aiſance ſa faim, imagine tous les jours des ragoûts nouveaux; diſpenſé de travail, ſon imagination s'occupe à enfan-

ter de nouveaux beſoins, & ceux dont la ſubſiſtance dépend du riche, s'efforcent de les contenter par de nouveaux moyens. Le ſauvage, qui par bien des fatigues, ne s'eſt rien procuré, ſoit à la chaſſe, ſoit à la pêche, ſe trouve fort malheureux, mais au fond il ne l'eſt pas plus que l'Européen opulent lorſqu'il ſe trouve privé du café ou du tabac que l'habitude lui a rendu néceſſaires.

Aux beſoins du corps une fois ſatisfaits ſuccedent les beſoins de l'imagination; ceux-ci ſont communément fondés ſur les opinions, les conventions, les exemples, les idées vraies ou fauſſes que nous voyons répandues dans la Société. Chacun veut ſatisfaire ces beſoins, & ſe croit malheureux quand il ne peut y parvenir, parce qu'il ſuppoſe que ſon bonheur en dépend. C'eſt ainſi que dans une nation civiliſée tout citoyen, après avoir acquis de quoi contenter ſes beſoins primitifs, deſire le pouvoir, les honneurs, les places, les dignités, la conſidération, des richeſſes plus amples encore que celles qu'il poſſédoit déjà, comme des moyens de ſe procurer des plaiſirs nouveaux, variés,

multipliés. Ces beſoins & ces deſirs, ignorés du pauvre qui a de la peine à ſubſiſter, deviennent des paſſions très fortes ou des beſoins très preſſants dans l'homme opulent qui ſe trouve très malheureux, quand il manque de ſuccès. L'ambition fruſtrée, l'occaſion de s'enrichir manquée, la privation d'une partie de ſa fortune, le retranchement de ſa dépenſe, ſont pour quelques citoyens d'une nation policée, des chagrins auſſi cuiſans que la privation de toute nourriture pour un ſauvage affamé.

On voit donc que, par la nature même de l'homme, il doit éprouver des paſſions & des deſirs, & que ſes deſirs ſatisfaits doivent, comme on a vu, être remplacés par des deſirs nouveaux. Un homme qui n'auroit rien à deſirer, ou qui obtiendroit tout d'un coup tout ce qu'il eſt capable de deſirer, ſeroit bientôt très malheureux; rien ne ſeroit plus cruel pour lui, que de ne pouvoir eſpérer quelque addition à ſon bonheur. Un plaiſir demande à être ſuivi de quelque plaiſir plus vif encore; ſinon il n'eſt plus un plaiſir, il produit du dégoût par la comparaiſon

qu'on en fait avec celui qui l'avoit précédé. Lorsque les plaisirs ont épuisé sur nous leurs effets, nous en cherchons de nouveaux ; à leur défaut nous nous trouvons malheureux ; nous sommes mécontens de la nature, que nous ne jugeons cruelle, que parce que nous n'avons pas sagement économisé les moyens qu'elle nous avoit fournis, de travailler à notre bonheur. Voilà la vraie source de l'ennui, ce tyran des Princes, des grands, des hommes opulens, qui sont souvent malheureux par la langueur que laisse dans leur ame le dégoût nécessairement produit par l'abus des amusemens & des plaisirs. De même que l'exercice nous fait trouver plus de goût dans le plaisir, qui cesse de nous piquer, quand nous le sentons toujours ; le dégoût, la langueur, l'ennui sont les châtimens que la nature inflige à ceux qui abusent des plaisirs qu'elle procure. La morale, dont l'objet doit être de rendre les hommes heureux, ne doit pas leur dire de haïr ou de fuir le plaisir, qui est un bien ; mais elle doit les avertir de craindre & d'éviter l'abus du plaisir qui, en produisant,

la satiété, le dégoût & le vice, devient un mal très véritable.

Les passions, comme on l'a dit ci-devant, ne sont que les désirs qui portent l'homme à chercher les objets dans lesquels il trouve, ou croit trouver son bien-être. Ces passions sont proportionnées à la vigueur de son tempérament, à la vivacité de son imagination; nous ne désirons les choses, que comme des moyens d'être heureux; nous ne nous rendons malheureux, que parce que nous nous trompons souvent dans l'usage des objets que nous désirons; nous ne causons le malheur des autres, que lorsque, pour obtenir ces objets, nous nous servons de moyens qui leur sont nuisibles ou fâcheux (47). L'ambition ou le desir du pouvoir, est une passion naturelle à celui qui voudroit influer sur les hommes, en vue de les faire concourir à sa propre félicité; le pouvoir en effet est capable de procurer cet avantage; ainsi le pouvoir est un bien, mais l'abus du pouvoir est un mal, parce qu'il nuit à ceux qu'un pouvoir légitime pouvoit faire concourir à nos vues. Il est doux pour un bon Roi

(47) *Affectibus bene uti, virtus; male uti, vitium est.*

de commander à un peuple dont il ſait réunir les volontés à la ſienne, & qu'il a le pouvoir d'intéreſſer à ſa propre félicité ; mais l'abus qu'un Tyran fait de ſa puiſſance, ne lui cauſe que des allarmes à lui-même par la haine qu'il excite dans les cœurs des ſujets qu'il opprime.

Les richeſſes ſont un bien, puiſqu'elles mettent celui qui les poſſede à portée d'influer ſur les volontés de ſes ſemblables, & de ſe procurer à lui-même les avantages qu'il ſouhaite. Le deſir des richeſſes n'eſt que le deſir d'augmenter les moyens de ſon bonheur. D'où il ſuit que la raiſon ne défend point de deſirer l'opulence. Mais les richeſſes ne ſont rien, ſi elles ne contribuent à notre bien-être veritable : elles ſont un mal, ſi elles ne nous procurent que des plaiſirs paſſagers ſuivis de dégoûts & de chagrins durables ; elles ſont injuſtes & blâmables, quand nous les acquérons par des voies propres à indiſpoſer ceux dont elles devroient nous attirer l'affection & les ſecours.

La réputation eſt un bien ; c'eſt un des plus puiſſans mobiles des actions humaines. Chercher à ſe rendre eſtimable aux yeux de ſes concitoyens,

eſt une diſpoſition louable, utile, vertueuſe; ainſi n'écoutons pas ces philoſophes chagrins qui traitent la réputation de fumée. Deſirer la réputation, c'eſt deſirer l'eſtime de ſes ſemblables par ſes ſervices, ſes talens & ſes bonnes qualités. Perdre ſa réputation, c'eſt perdre une partie de ſon bien-être. Mépriſer la réputation, c'eſt mépriſer ce qui nous rend chers & aux autres & à nous-mêmes.

Il en eſt de même de tous les objets des deſirs & des paſſions des hommes. La raiſon & la vertu les approuvent, parce que, toujours conformes à la nature, elles ne peuvent blâmer les moyens propres à nous procurer le bonheur. Elles ne condamnent que l'abus des choſes & les moyens nuiſibles que nous employons pour les obtenir. Elles nous diſent de réſiſter à nos paſſions & de modérer nos deſirs, c'eſt-à-dire, de calculer tranquillement les avantages & les déſavantages qui peuvent réſulter pour nous, & des objets que nous cherchons, & des voies dont nous nous ſervons pour les acquérir. Elles nous recommandent le choix & un uſage raiſonné des plaiſirs, c'eſt-à-dire, qu'elles

nous conſeillent de fuir les malheurs qui ſuivent pour l'ordinaire l'abus qu'on en peut faire. Enfin elles ne nous permettent de deſirer que les objets que nos efforts peuvent nous faire obtenir ſans nuire à notre bonheur véritable, qui ſe trouve toujours lié à celui des êtres avec qui nous vivons.

La raiſon n'eſt que le choix des objets de notre bien-être & des moyens qui nous y conduiſent. La vertu n'eſt que la conformité avec la nature d'un être ſociable, fait pour travailler à ſon propre bonheur & à celui des êtres néceſſaires pour ſe le procurer. Ainſi la vertu ne conſiſte pas dans le mépris des richeſſes, des grandeurs, de la puiſſance, dans la fuite des plaiſirs, dans l'abnégation de ſoi-même, dans le renoncement à la Société ; elle conſiſte à chercher notre bien-être durable en nous rendant utiles, agréables & chers à ceux qui ſont en état de concourir à nos vues. La Morale nous prouvera que ce n'eſt qu'en ſuivant la vertu, que nous pourrons obtenir les vrais plaiſirs, la félicité permanente, le *ſouverain bien* auquel l'homme peut prétendre en ce monde.

CHAPITRE XV.

Examen des idées des Anciens & des Modernes sur le bonheur & le souverain bien.

RIEN de plus vague, de plus affligeant, de plus impraticable que les conseils que la plupart des Moralistes nous ont donnés pour nous conduire au bonheur. Une sombre philosophie semble avoir souvent trempé sa plume dans le fiel, pour nous peindre les malheurs de la vie humaine. Faute de voir l'homme tel qu'il est, & de chercher les vraies causes de sa corruption & de ses miseres, ils l'ont cru malheureux par état, & incapable de jamais parvenir à rendre son sort plus doux. La nature ne se montre à ces tristes spéculateurs, que comme une marâtre qui ne forme des enfans dans son sein, que pour les abandonner à l'infortune, & les rendre les jouets & les victimes des caprices du sort. A les en croire, la vie elle-même n'est qu'un présent funeste, peu digne d'être accepté, si l'on n'en connoissoit la

valeur véritable. La Mythologie nous apprend que Prométhée détrempa dans ſes larmes le limon dont il fit l'homme. La Religion nous montre le premier homme ſe livrant au mal, lorſqu'à peine il eſt ſorti des mains de ſon créateur, & par là ſe privant pour toujours, lui & toute ſa race, de la félicité à laquelle Dieu l'avoit deſtiné. Par une ſuite fatale de ce premier délit, le cœur de l'homme s'eſt corrompu, ſa raiſon s'eſt obſcurcie: elle n'eſt devenue pour lui qu'un guide infidele qui, bien loin de le guérir de ſes maux, ne fait que les redoubler par les égaremens dans leſquels elle l'entraîne.

D'APRÈS les idées que nous offrent ces hypotheſes affligeantes, le moment de notre entrée dans le monde eſt le commencement de nos peines. L'enfance foible & ſans ſecours eſt plus pénible pour l'homme que pour tous les autres animaux, auxquels il ſe préfere. Cette enfance ſe paſſe dans l'eſclavage, on la force de s'occuper de choſes qui lui déplaiſent, ſous prétexte d'inſtruction: elle eſt ſoumiſe aux caprices de parens & de maîtres qui ſouvent ſe plaiſent à la voir baignée de larmes.

L'ADOLESCENCE eſt ſans ceſſe agitée de paſſions impétueuſes, dont le tumulte l'empêche de ſonger à l'avenir, & qui ſouvent lui préparent des chagrins auſſi longs que la vie.

L'AGE viril n'eſt occupé que de vues ambitieuſes, du ſoin d'acquérir des honneurs, du pouvoir, des richeſſes; en courant perpétuellement après le bonheur, l'homme ne l'atteint jamais; il ne ſe dit point, je ſuis heureux, il eſpere toujours l'être; il ſe promet de jouir un jour, & il ne jouit jamais; il atteint ſeulement une vieilleſſe qui, pour l'ordinaire, n'eſt remplie que de dégoûts, d'infirmités, de chagrins, de deſirs impuiſſans & de craintes de la mort. Que l'on joigne à toutes ces choſes, les malheurs domeſtiques de chaque individu, les déſagrémens qu'à tout moment la Société lui cauſe; les injuſtices que le gouvernement le force d'endurer; les vexations qui l'affligent; les allarmes qui l'aſſiegent; les mécontentemens réels, & ceux que l'imagination lui ſuggere: & l'on verra, nous dit-on, que le bonheur n'eſt pas fait pour les habitans de la terre, & que tous ſont condamnés à être mal-

heureux, depuis l'instant de leur entrée dans le monde, jusqu'à celui où ils sont forcés d'en sortir ; instant dont l'idée seule suffit pour empoisonner la vie la plus fortunée.

Si l'homme étoit aussi misérable que des penseurs mélancoliques s'efforcent de nous le peindre, rien ne seroit plus propre à nous affliger, à nous faire maudire la vie, à nous jeter dans le désespoir. Mais une philosophie moins lugubre & plus vraie nous montrera son sort d'un côté plus consolant. L'enfance est-elle donc un état si déplorable ? Le moindre jouet, le plus frivole plaisir ne lui font-ils pas, en un moment, oublier ses chagrins les plus cuisans ? Ne voyons-nous pas tous les jours un enfant pleurer d'un œil & sourire de l'autre ? Que de plaisirs ne trouve-t-il pas dans une foule de sensations neuves & diversifiées qu'il rencontre à chaque pas ! N'est-ce pas évidemment la faute de ceux qui l'instruisent, si l'instruction devient si rebutante pour lui ? Consultons la nature, ne la combattons jamais ; dirigeons des cœurs tendres & flexibles vers le bien ; n'y semons point le germe fatal du vice &

de la folie ; dépouillons la morale, la raiſon & la vertu du ton ſévere de la tyrannie, & nos enfants, gagnés par la douceur & la bonté, ſe conformeront à nos vues ; dans l'adoleſcence, ils ſauront déjà contenir ces paſſions fougueuſes, qui très ſouvent les entraînent à leur ruine. Si le jeune homme eſt communément inconſidéré, c'eſt que, dès l'âge le plus tendre, on l'a rempli de paſſions indomptables : tout à conſpiré à lui donner des penchans pervers & à détruire en lui les diſpoſitions les plus heureuſes. La jeuneſſe eſt dépourvue de prévoyance, mais elle eſt ſimple, ingénue, de bonne foi, ſincere dans ſes attachemens : elle ne ſoupçonne point qu'il exiſte des perfides, de faux amis, des méchans ſur la terre : ce n'eſt qu'à force d'être trompé, que le jeune homme apprend à ſe défier de ſes ſemblables : à force d'avoir été dupe, il ſe croit obligé de faire des dupes à ſon tour. L'exemple, l'opinion publique, la corruption de la Société lui apprennent à faire le mal & l'empêchent d'en rougir.

L'HOMME porte dans l'âge mûr, la corruption, les vices & la perverſité

dont il s'eſt infecté dans la jeuneſſe ; l'expérience n'a fait que lui apprendre à diſſimuler & non à corriger ſes penchans déréglés. Plus meſuré dans ſa marche, il tâche de ſe procurer les objets de ſes paſſions réfléchies, par les moyens que l'habitude, l'expérience & le commerce du monde lui ont montrés comme les plus ſûrs.

ENFIN dans la vieilleſſe, l'homme que tout a conſpiré à pervertir, & que ſes inſtitutions n'ont pas ceſſé de confirmer dans ſes penchans funeſtes, eſt encore l'eſclave mépriſable de ces vices, il traîne juſqu'au tombeau la chaîne qui le tient aſſervi depuis l'enfance. Il n'enviſage qu'en tremblant la fin de ſon être & de ſes infirmités, parce qu'une ſuperſtition cruelle la lui montre comme un moment terrible qui le livrera ſans défenſe à la fureur éternelle d'une Divinité implacable, prête à exercer ſes vengeances ſûr ſes foibles créatures.

CEPENDANT l'homme de bien jouit, même au ſein des nations les plus corrompues, d'un bonheur inconnu de ces êtres dépravés ; il eſt content de lui-même ; ſon cœur eſt exempt d'allarmes ; il goûte dans l'âge mûr les plaiſirs do-

meſtiques, les agrémens de la Société, les charmes de l'étude, les douceurs de l'amitié. Les ames honnêtes s'uniſſent aux ames honnêtes & ſe conſolent réciproquement, & des coups du ſort, & de l'injuſtice des hommes. L'eſtime méritée de ſoi-même & des autres ; la tendreſſe & la reconnoiſſance des cœurs ſenſibles ; la conſidération que lui attire néceſſairement la vertu, ne ſont-elles pas des avantages ſuffiſans pour dédommager le ſage des inconvénients que cauſe la déraiſon de la Société ? Ne jouit-il pas dans ſa vieilleſſe des ſoins empreſſés, des reſpects, des ſecours de ceux qu'il s'eſt attachés par ſes bienfaits, ſes lumieres, ſa prudence, ſes conſeils, ſes vertus ?

QUOI QU'EN diſe une théologie chagrine ou une Philoſophie atrabilaire, tout homme qui ſait jouir, s'il ne trouve pas une félicité complette en ce monde, peut au moins y rencontrer une foule de plaiſirs de détail, faits pour rendre ſon exiſtence heureuſe, ou pour faire à tout moment une diverſion très puiſſante à ſes peines. La Société, quelque corrompue qu'elle ſoit, nous fournit des douceurs, dont nous devons pro-

fiter pour notre bonheur ; les hommes en goûteroient bien plus, ſi leur raiſon plus cultivée leur apprenoit en quoi conſiſte ce vrai bonheur, & ſi leurs inſtitutions & leurs gouvernemens les invitoient & les forçoient à ſe rendre réciproquement heureux.

Il eſt cependant des plaiſirs & des jouiſſances approuvées par la raiſon, & dont rien ne peut priver les ames honnêtes. Si des hommes aveuglés par des paſſions inquietes, ou livrés à des amuſemens puériles ne jouiſſent de rien, tout offre des biens ſans nombre à l'homme qui penſe. Exiſter eſt un bien ; quel être aſſez chagrin pour refuſer de convenir que l'exercice de ſes ſens ne lui procure à chaque inſtant une foule d'agrémens ? Quel homme aſſez miſanthrope pour ne trouver aucuns charmes dans la Société des hommes, dans les liaiſons de l'amitié, dans les converſations enjouées, dans les amuſemens des villes, dans les échanges continuels de ſervices qui ſe font entre les concitoyens ? Quel être aſſez inſenſible, pour n'être pas touché des ſpectacles variés que la nature nous préſente ? Ne jouiſſons-nous pas d'un jour,

ſerein, de l'aſpect riant de la verdure, de la fraîcheur d'une ombre ſolitaire, du chant mélodieux des oiſeaux, du cours majeſtueux des fleuves & des rivieres, des plaiſirs innocens de la campagne, qui nous font ſi ſouvent oublier les déſagrémens que nous cauſent les injuſtices des cours & les folies des villes? Oui, je le répete, il eſt en ce monde des plaiſirs variés pour l'homme, il eſt fait pour le bonheur; il ſeroit bien plus heureux, s'il étoit plus raiſonnable; il ſeroit raiſonnable, ſi l'on prenoit ſoin de cultiver ſa raiſon.

Ce n'eſt pas la nature, c'eſt notre ignorance, nos préjugés, nos opinions trompeuſes, nos inſtitutions injuſtes & déraiſonnables que nous devons accuſer du plus grand nombre des maux dont nous ſommes obligés de gémir. C'eſt ſur-tout dans les paſſions effrénées de ceux qui gouvernent les peuples, ou dans les idées fauſſes qu'ils ſe font de puiſſance, de gloire, de grandeur, de bien-être, que nous devons chercher la ſource des calamités publiques, dont les nations ſont affligées, & des vices ſans nombre, qui infectent les citoyens. L'éducation, les mauvais exemples, des

des uſages extravagans conſpirent à exciter dans tous les cœurs des délires épidémiques qui empêchent de jamais atteindre le bonheur vers lequel on ne ceſſe de courir. Content d'obtenir les moyens, on ignore la maniere de les faire ſervir à ſe rendre heureux. Victimes de l'habitude & de la pareſſe, les hommes ſuivent triſtement la route que la déraiſon leur a tracée, & ſe croient obligés de ſouffrir, parce que leurs peres ont été malheureux.

C'EST ainſi que les mortels deviennent les artiſans de leurs propres infortunes, les complices des malheurs qu'ils éprouvent, auxquels la nature ne les avoit aucunement deſtinés. L'ignorance des droits de l'homme; l'inertie des nations; les idées menſongeres qu'elles ſe font de la puiſſance ſuprême, n'ont-elles pas fait naître le Deſpotiſme, cet abus odieux du pouvoir qui produit évidemment & la corruption publique & la deſtruction des empires? Comment des peuples pourroient-ils être heureux ſous un gouvernement fatal, qui n'eſt que la guerre d'un ſeul homme contre tous; dont la maxime conſtante eſt de diviſer pour régner; dont la po-

litique consiſte à n'avoir que des eſclaves aſſez miſérables pour ne jamais oſer demander le bonheur qui leur eſt dû ? Comment des êtres raiſonnables, amoureux du bien-être, ont-ils pu conſentir à ſe ſoumettre à un pouvoir contre nature qui viſiblement anéantit tout bonheur & toute vertu ?

Par une ſuite de leur ignorance, les peuples ſont crédules. Incapables de démêler les vraies ſources de leurs miſeres, ils portent leurs regards douloureux vers les Dieux qu'on leur montre comme perpétuellement irrités. Des charlatans ſpirituels, ligués avec des tyrans, pour étouffer la raiſon humaine, tournent vers le ciel les yeux troublés de larmes de leurs diſciples, afin de les empêcher de les porter ſur la terre, où ils verroient les cauſes évidentes de leurs calamités ſans nombre. C'eſt en vain que les nations implorent la clémence & les ſecours des puiſſances inviſibles de l'empirée ; elles ſeront toujours ſourdes & injuſtes pour elles, tant qu'elles ſeront mal gouvernées.

La ſuperſtition a tellement aveuglé l'eſprit de l'homme, qu'elle eſt parvenue à lui faire un crime de deſirer le bien-

être en ce monde, à lui interdire tous les moyens de l'obtenir, à lui persuader qu'un Dieu juste & rempli de bonté prétend que ses créatures gémissent sans interruption ici bas, dans l'espoir d'un bonheur imaginaire qui les attend après la mort. Les préjugés religieux que bien des gens nous vantent comme utiles & consolans, ne font-ils pas un devoir aux peuples de consentir en silence à tous les maux qu'ils éprouvent de la part de ceux qu'ils ont chargés de veiller à leur bien-être, à leur défense, à leur sûreté? Ainsi ces préjugés s'efforcent d'éteindre dans le cœur de l'homme, jusqu'à l'espoir de se rendre heureux sur la terre.

C'est néanmoins sur la terre que les hommes doivent se rendre heureux. Quelles que soient leur origine & leur destinée future, la raison & la nature les y invitent & les y portent; la vertu, toujours conforme à la nature, leur en fournit les vrais moyens. Si l'on suppose que l'homme soit l'ouvrage d'un Dieu bon & rempli d'équité, comment peut-on, sans outrager ce Dieu, prétendre que la raison qu'il lui a donnée est un guide infidele; que la

nature qui le pouſſe à chercher ſon bien-être, eſt une marâtre perfide qu'il ne doit point écouter ? Comment, ſans blaſphêmer, peut-on dire qu'un Dieu juſte approuve l'injuſtice & punira ceux qui oſeroient mettre des bornes à un pouvoir injuſte ; qui n'eſt tel ; que par les maux ſans nombre qu'il produit dans la Société ? Enfin comment veut-on que les hommes ſe portent au bien, tant que des gouvernemens pervers, des uſages inſenſés, des loix ſouvent iniques, des préjugés aveugles les forceront à ſe corrompre, à ſe rendre réciproquement malheureux & à vivre continuellement mécontens de leur ſort ?

Non, quoi qu'en puiſſe dire une ſuperſtition lugubre ou une philoſophie déſeſpérante, les hommes ne ſont point faits pour être malheureux ſur la terre : leurs maux ne ſont point ſans remede : c'eſt en les éclairant ſur leurs vrais intérêts, c'eſt en combattant leurs préjugés, c'eſt en leur montrant en quoi conſiſte leur vrai bonheur, que la vérité parviendra peu-à-peu à diminuer la ſomme de leurs maux ; ſi elle ne peut parvenir à les bannir tout-à-fait.

Les hommes ſouffrent bien plus du mal moral, que du mal phyſique. Les préjugés, les mauvaiſes inſtitutions, la tyrannie cauſent des calamités héréditaires, dont les effets ſe perpétuent pendant une longue ſuite de ſiecles, au lieu que ce n'eſt que pendant des inſtans très courts que la nature fait éprouver ſes rigueurs aux mortels. Si les ſtérilités, les contagions, les inondations, les tremblemens de terre produiſent des effets cruels, ils ne ſont que paſſagers, & l'activité des peuples parvient à les réparer : il n'en eſt pas de même des infortunes que leur font éprouver les paſſions, les caprices, les fauſſes idées, les oppreſſions, les injuſtices, les guerres continuelles de leurs maîtres, qui ne leur laiſſent preſque jamais le tems de reſpirer.

NONOBSTANT les cauſes morales ſi puiſſantes, qui ſemblent conjurées contre la félicité des habitans de ce monde, on y trouve des heureux. S'il eſt des individus maltraités de la nature, qu'une conformation fâcheuſe fait ſouffrir & rend infirmes pour la vie, ou qu'une conſtitution foible expoſe à de fréquentes maladies, cette nature eſt

plus favorable au plus grand nombre de ſes enfans. La ſanté eſt un bien, elle influe d'une façon très marquée ſur le contentement intérieur, peut-être même eſt-ce elle ſeule qui le produit. Il eſt des tempéramens heureux qui conſervent leur tranquillité au milieu des événemens les plus terribles pour d'autres. Nous voyons des mortels ſi bien conſtitués, que ni la maladie, ni la douleur, ni l'indigence, ni l'oppreſſion ne peuvent les contriſter ou les abattre. Souvent des malheureux ſupportent le poids de la miſere avec plus de gaieté, que les grands ou les riches ne ſupportent les ennuis de la grandeur & le dégoût des plaiſirs dont ils ſont fatigués. Le berger paiſible, le pauvre qui tend la main, l'artiſan qui travaille, nous montrent aſſez ſouvent un front plus ouvert & une ame plus contente que le riche qui les dédaigne, que le miniſtre ſoucieux, que le tyran inquiet qui les plonge dans la miſere.

Il eſt un bonheur pour tous les états. La vie la plus malheureuſe a ſes momens heureux, le malade qui ſouffre a des intervalles tranquilles; le priſonnier rit quelquefois dans ſes chaînes,

& ferme ſouvent les yeux ſur la mort qui le menace. Le ſoldat indigent eſt communément bien plus gai que ſon général. L'eſclave de la tyrannie s'amuſe quelquefois de ſes fers. L'incurie, l'ignorance, le défaut de prévoyance tiennent lieu de bonheur à la plupart des hommes, à qui la raiſon n'a point appris à connoître ou même à deſirer le bonheur véritable. Il n'y a pour l'ordinaire que l'excès de la miſere & du déſeſpoir qui produiſe dans les nations cette humeur ſombre, l'avant-coureur des révolutions fatales à leurs oppreſſeurs.

Un bonheur inaltérable & que rien ne puiſſe troubler, eſt une chimere véritable. Une félicité complette eſt incompatible avec la nature d'un être dont la foible machine eſt ſujette à ſe déranger, & dont l'imagination ardente ne peut pas en tout tems ſe laiſſer guider par la raiſon. Tantôt jouir & tantôt ſouffrir, voilà le ſort de l'homme; jouir plus ſouvent que ſouffrir, voilà ce qui conſtitue le bien-être.

Nous ne connoiſſons le prix de la ſanté, que lorſque nous en ſommes privés. Les plaiſirs journaliers réſultant de nos beſoins ſatisfaits, ſont bientôt

oubliés, & ne ſont ſouvent comptés pour rien. Nous jouiſſons dans le cours de la vie d'une infinité de plaiſirs de détail, auxquels l'habitude nous empêche de faire attention; nous ſommes heureux à notre inſçu. Eprouvons-nous quelques privations, quelque contradiction dans nos deſirs? Auſſi-tôt nous nous diſons malheureux; nous nous irritons contre le ſort, nous le trouvons injuſte, nous regardons le jour où nous ſouffrons comme un jour infortuné que nous voudrions retrancher de nôtre vie.

C'EST ainſi que l'homme que ſa nature force toujours à chérir le bien-être & à déteſter le mal, quand ſes mouvemens naturels ne ſont point réglés & corrigés par la raiſon, ſe plaint ſouvent à tort & paroît mécontent de ſa deſtinée. Le moindre mal empoiſonne pour lui la plus grande ſomme de biens: un inconvénient momentané, un inſtant de déplaiſir lui font oublier pluſieurs années de bien-être. Si l'homme faiſoit uſage de ſa raiſon, il verroit qu'il doit ſupporter avec patience les maux qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir d'empêcher. Il ſentiroit que la douleur eſt néceſſaire

pour nous avertir de l'éviter; il reconnoîtroit que le mal contribue à lui faire mieux ſentir le bien-être, qui ſe confond avec nous-mêmes, & que l'habitude nous empêche de goûter. Celui qui voudroit ne jamais ſentir de mal, reſſembleroit à un homme qui feroit conſiſter ſon bonheur à demeurer dans un ſommeil continuel. Un bien-être continu plongeroit l'ame dans une langueur, dans une inertie, dans un engourdiſſement funeſtes.

Le malheur eſt, nous dit-on, *le grand maître de l'homme.* Il lui fournit en effet des expériences : il l'oblige à faire des efforts pour ſe tirer de la miſere. C'eſt à force de ſouffrir des effets de leurs vices, de leurs préjugés, de leurs mauvais gouvernemens, de leurs loix & de leurs uſages inſenſés, que les peuples apprendront à les réformer. C'eſt à force de folies, que ceux qui les gouvernent apprendront à devenir ſages, & à connoître leurs véritables intérêts ; ils s'appercevront un jour que ce qui, dans tous les tems, a rendu les ſujets malheureux, ne peut jamais contribuer au bonheur des ſouverains.

Ainsi, la raiſon nous montre à faire ſervir le malheur même à notre bien-être. Conſéquemment, elle nous exhorte à ſupporter les maux que ſouvent nous ne pourrions détruire ſans attirer ſur nous des maux plus grands encore. Elle nous avertit de ne point précipiter une guériſon, que le tems & la patience peuvent ſeuls opérer. Elle nous inſpire du courage ; elle nous dit d'eſpérer & pour nous-mêmes & pour les nations, un ſort plus favorable, qui ne peut être que l'effet des lumieres & des vertus. Si l'ignorance, l'inexpérience, l'erreur ſont les vraies cauſes des malheurs du genre humain ; ſi des gouvernemens injuſtes & des préjugés de toute eſpece ont été pour lui la pomme d'Eden ou la boëte de Pandore, l'eſpérance lui reſte ; elle doit le conſoler, elle lui montre dans l'avenir un ſort plus agréable ; elle lui fait entrevoir qu'à l'aide de la vérité, les hommes, s'ils ne peuvent être complettement heureux, ſeront moins malheureux qu'ils n'ont été.

La ſource des mécontentemens des hommes vient de ce que, peu juſtes dans leurs calculs, ils tiennent un regiſtre exact des maux, & très peu fidele

des biens, que la vie leur préſente. Mais au fond, tout malheureux qu'ils ſont, ils regardent l'exiſtence comme un bien, & très peu d'entre eux conſentent à renoncer à la vie, dont ils ſe plaignent ſans ceſſe. Perſonne n'eſt content de ſon ſort & chacun ſe perſuade que le ſort des autres eſt plus digne d'envie. C'eſt ainſi que le deſtin des rois, des grands, des riches, paroît le comble de la félicité à ceux qui les conſiderent de loin. Il ſuffiroit de voir de près ces hommes, que tout le monde s'accorde à regarder comme heureux, pour ſe détromper du bonheur qu'on leur attribue ſi légérement; le pauvre qui leur porte envie, les verroit inceſſamment rongés de chagrins, d'inquiétudes, d'ennuis, & rentreroit content dans ſon humble chaumiere.

QUOIQUE très peu de gens en ce monde ſemblent ſatisfaits de la place que le deſtin leur aſſigne; quoique chacun deſire de ſe voir dans celle d'un autre, il n'eſt peut-être point d'homme ſur la terre qui, ſans aucune réſerve, conſentît à changer ſa façon d'être habituelle, pour celle des perſonnes

qu'il eſtime les plus heureuſes. Troquer ſon exiſtence pour celle d'un autre, ce ſeroit devenir cet autre, ce ſeroit renoncer à ſoi-même ; ſacrifice auquel nul mortel ne voudroit conſentir par la crainte d'y perdre. Quand nous ſouhaitons d'être à la place d'un autre, nous nous réſervons toujours quelque choſe, nous deſirons ſeulement de poſſéder ſon pouvoir, ſes richeſſes, ſes talens, ſes facultés, afin de mieux contenter les paſſions ou les volontés que nous avons, & que nous voulons garder, parce que nous les jugeons néceſſaires à notre félicité. Nous voudrions que notre eſprit, c'eſt-à-dire, notre façon de voir & de penſer paſſât, pour ainſi dire, dans le corps de celui à qui nous portons envie, mais nous ne voudrions pas y laiſſer le ſien. Nos opinions, nos paſſions, nos idées ſont celles dont nous faiſons toujours le plus de cas ; nous les croyons ſupérieures à celles des autres, & ſi nous deſirons leur ſort, ce n'eſt que pour être à portée de les exercer avec plus de liberté. C'eſt ainſi que l'eſtime, bien ou mal fondée, que nous avons pour nous-mêmes ſert à tempérer l'envie que nous portons à ceux que nous

ſuppoſons plus heureux que nous. Déſirer d'être Roi, c'eſt deſirer la puiſſance d'un Roi pour ſatisfaire ſes volontés.

Ne croyons pas que les Princes & les Grands de la terre jouiſſent d'un bonheur plus pur que le reſte des mortels, ils ne nous laiſſent pas voir ce qui ſe paſſe derriere la ſcene (48); mais la réflexion le devine; & tout prouve que faute d'avoir une ame aſſez grande pour leur état, ils ſont ſouvent très miſérables. En effet, nous voyons que d'ordinaire ils ont les plus fauſſes idées de bonheur, de puiſſance, de gloire; que la vérité ne les éclaire preſque jamais; qu'en travaillant ſans ceſſe à faire des malheureux, ils n'en ſont pas eux-mêmes plus heureux; que tenant dans leurs mains tout ce qui pourroit contribuer à leur propre félicité, ils ne ſçavent en faire aucun uſage; enfin, qu'ils ſont réduits à envier ſouvent l'humble fortune de ceux que le deſtin a fait naître dans l'état le plus abject.

Si j'étois Roi, (en ſuppoſant que la couronne ne changeât pas les diſpoſitions de mon cœur), je préſume que je me rendrois heureux. Plein d'amour

(48) *Vita poſt-ſcenia celans.* Lucret.

pour les peuples, je crois que j'en ſerois aimé. Peu flatté de régner ſur des ames abjectes & ſans courage, je les laiſſerois jouir de la liberté à laquelle leur nature leur donne des droits légitimes. Par là je me verrois entouré de citoyens actifs, laborieux, induſtrieux, à qui la Patrie ſeroit chere & qui béniroient le maître dans lequel ils reconnoîtroient la ſource de leur félicité; armé d'une juſte défiance contre moi-même & contre ceux dont je ſerois entouré, je voudrois que la Loi ſeule régnât, & que cette Loi fût l'organe de la juſtice, & non celui de la paſſion ou du caprice. Mon intérêt ne ſeroit point diſtingué de celui de mon peuple, parce que je ſentirois que c'eſt de l'abondance, de la puiſſance, de la vertu de mon peuple que dépendroient, & ma grandeur, & ma félicité, & ma ſûreté perſonnelle. La confiance de mes ſujets me mettroit à portée d'exercer ſans violence ſur les cœurs un empire plus abſolu, plus ſtable que celui que peuvent donner des armées mercenaires. Je n'irois point par des conquêtes riſquer, & ma gloire véritable, & le bien-être de ma nation, pour acquérir le

droit injuſte de commander à des miſérables ; je me contenterois d'être heureux dans mes Etats en y faiſant des heureux ; chaque inſtant de mon regne étant marqué par des ſoins & des bienfaits, je vivrois content de moi ; jamais l'ennui n'approcheroit de ma perſonne ; j'aurois acquis des droits à l'eſtime d'un peuple entier ; j'aurois le droit de m'eſtimer moi-même. Je récompenſerois les talens utiles, les bonnes mœurs, la probité ; je n'aurois d'ennemis que ceux de la vertu ; & ſi ces ennemis étoient trop nombreux & trop forts, je deſcendrois du Trône & je rentrerois avec plaiſir dans la foule des citoyens, où rien ne me priveroit de la gloire d'avoir du moins fait des efforts pour procurer du bien à mes ſemblables.

Il n'eſt beſoin d'être, ni Monarque, ni Grand, pour jouir du bonheur ; il eſt donné à tout homme d'être heureux dans ſa ſphere. La nature a tout fait pour nous, quand elle nous a donné un corps ſain, des organes ſenſibles, des paſſions modérées. Rien ne manque à notre félicité, quand nos circonſtances nous ont fourni les moyens de cultiver utilement le ſol que nous avons reçu de

ſes mains. Cette nature nous donne un tempérament heureux ; la culture fait de nous des êtres raiſonnables, & la raiſon nous apprend qu'un être ſociable ne peut être heureux lui-même, s'il ne répand le bonheur ſur les êtres qui l'environnent.

UNE nation eſt heureuſe, quand elle met le plus grand nombre des hommes qui la compoſent, à portée de jouir des biens qui rendent l'aſſociation avantageuſe. Le gouvernement le meilleur eſt celui qui diſtribue le bien-être le plus également qu'il eſt poſſible ſur tous les membres de la Société. Le citoyen jouit de tout ce qu'il eſt en droit de déſirer, quand il eſt ſoumis à des loix équitables qui lui aſſurent ſa perſonne, ſa propriété, ſa liberté. Il n'a point à ſe plaindre quand, forcé d'être juſte lui-même, il voit qu'il n'eſt permis à perſonne d'être injuſte à ſon égard : il eſt alors obligé d'aimer l'Etat, de le ſoutenir, de le défendre, parce que ſon bien-être eſt lié à celui de l'Etat. La liberté qu'il poſſede & qu'on ne peut lui ravir, lui laiſſe toute ſon activité & ouvre un vaſte champ à ſon induſtrie. Privé du

droit de nuire, perſonne ne peut lui nuire; s'il a des talens utiles aux autres, il peut prétendre à leur eſtime, & vivre ſatisfait de la gloire d'être un citoyen prétieux à ſes aſſociés.

TOUT homme eſt à portée de ſe procurer le bonheur dans ſa maiſon, dans ſa famille, dans les ſociétés qu'il fréquente. S'il veut que ſon épouſe, que ſes enfans, que ſes parens, ſes amis, ſes ſerviteurs lui procurent le bien-être & lui montrent les ſentimens qu'il déſire, il doit ſentir que la juſtice exige qu'il les excite par ſa propre conduite, à ſeconder ſes vues. Tout lui prouve que l'amour attire l'amour; que la bonté, la bonne foi, la fidélité, la probité, les bienfaits donnent des droits ſur les cœurs des hommes, & que le bonheur que l'on répandra ſur eux réjaillira ſur lui-même. D'où il ſuit que, pour jouir de la félicité domeſtique, tout homme doit être pere vigilant, époux tendre & fidele, enfant docile & ſoumis, ami ſincere, maître équitable & indulgent, juſte envers tout le monde, & bienfaiſant, quand les circonſtances lui permettent de l'être. En un mot, tout conſpire à

nous faire ſentir qu'il n'eſt point de bonheur ſans la vertu, qui conſtitue la félicité publique & la félicité particuliere.

Ces réflexions peuvent donc ſervir à fixer nos idées ſur le *ſouverain bien* ou ſur les opinions diverſes que les moraliſtes ſe ſont formées du bonheur. Dans les peintures qu'ils en ont faites, & dans les moyens d'y parvenir, chacun d'eux a ſuivi ſon propre tempérament, ſon propre caractere, ſon imagination, ſes préjugés. Les uns l'ont placé dans le plaiſir & la volupté; d'autres dans la ſuite des plaiſirs & dans un renoncement complet à tout ce qui peut rendre agréable notre ſéjour en ce monde. Les uns nous ont conſeillé de n'avoir point de paſſions, de ne former aucuns déſirs, de nous rendre parfaitement inſenſibles, de ne nous attacher à rien. D'autres ont préféré les douceurs dont jouit une ame ſenſible, même avec les peines dont elle nous rend ſuſceptibles. Quelques-uns affligés des murmures continuels que leur faiſoient entendre des hommes mécontens de leur ſort, ont triſtement décidé que le bonheur n'étoit

point fait pour les habitans de la terre, & que ce n'étoit que dans une autre vie qu'ils pouvoient se flatter d'en jouir. D'autres ont vu que le bonheur étoit fait pour l'homme, qu'il devoit le chercher sans cesse ; que s'il ne lui étoit point donné de jouir d'une félicité continue & permanente, sa vie pour l'ordinaire lui offroit au moins plus de plaisirs que de peines : que le mal même lui étoit de quelque utilité ; en ce qu'il en étoit puissamment excité à s'y soustraire, & à améliorer son sort. Quelques misanthropes à la vue des désordres, des inconvéniens sans nombre & des passions discordantes, qui souvent rendent la vie sociale incommode, ont cru que, pour être heureux, l'homme devoit fuir la Société, & ont même prétendu que, pour son plus grand bonheur, il feroit bien de rentrer dans les forêts & de redevenir sauvage. Effrayés des vices, des crimes, des perfidies, de l'ingratitude & des injustices des hommes, ils ont cru qu'il falloit rompre totalement avec eux & les abandonner à leur mauvais destin.

Mais la Société est nécessaire au

bien-être de l'homme ; une vie ſolitaire & farouche le priveroit d'une infinité de plaiſirs & de reſſources auxquels il ne pourroit renoncer ſans ſe rendre complettement malheureux ; la miſanthropie, fruit d'un tempérament fâcheux, n'eſt rien moins qu'une diſpoſition deſirable ; la raiſon veut que nous prenions les hommes tels qu'ils ſont. Leurs paſſions ſont néceſſaires ; elles ont toutes le bonheur pour objet ; chacun le cherche à ſa maniere, mais, faute de lumieres, on ſe trompe ſouvent, & ſur les choſes dans leſquelles on place ce bonheur, & dans les moyens dont on ſe ſert pour y parvenir. On oublie à chaque pas qu'on a des aſſociés ou des coopérateurs deſtinés à contribuer à ſa félicité, mais qui ne s'y prêtent qu'à condition qu'on s'occupera de la leur ; on ſe conduit, comme ſi l'on pouvoit ſe ſuffire à ſoi-même, ou ſe rendre heureux tout ſeul.

Mais l'homme eſt ſuſceptible d'expérience & de raiſon. Lorſqu'il ſe trompe, nous devons en conclure que ſa raiſon n'a point été ſuffiſamment exercée. Si la morale contribue à ſon

bonheur, c'eſt en lui faiſant voir ſes rapports avec ſes aſſociés ; c'eſt en lui prouvant clairement qu'il ne peut être heureux qu'en ſe conformant aux devoirs réſultans de ces rapports ; c'eſt en lui montrant qu'il lui eſt impoſſible d'obtenir le but qu'il ſe propoſe, s'il ne prend les moyens fixés par la nature des choſes ; enfin c'eſt en lui faiſant ſentir que, de tous les projets, le plus impraticable pour l'homme, c'eſt celui de parvenir ſans ſecours à la félicité qu'il déſire.

L'OBJET de la morale doit donc être, non pas d'iſoler les hommes, de les dégoûter de la Société, de les rendre ſauvages ; mais de les réunir d'intérêt ; de les détromper des opinions qui les ſéparent ; de faire concourir les paſſions & les déſirs de tous, au bien-être de tous ; de les engager à combiner leurs efforts pour travailler en commun à la félicité générale. Ce qui a été dit précédemment, nous montre que la morale a très ſouvent méconnu ce but. La ſuperſtition, & ſouvent une philoſophie auſſi triſte qu'elle, ne paroiſſent s'être propoſé que de décourager l'homme, d'amortir ſon activité, de l'affliger, de le rendre

inutile à ſes ſemblables, en un mot, de le mettre à l'écart pour travailler à ſe procurer un bien-être imaginaire qu'il n'atteignit jamais. Une Politique injuſte & fauſſe ſemble pareillement avoir très efficacement travaillé à diviſer les hommes d'intérêts, à exciter entre eux une guerre civile continuelle & une rivalité funeſte, qui ſans ceſſe les mît aux priſes, & les livrât ſans défenſe à ceux qui voudroient les ſubjuguer.

AINSI la Religion & le Gouvernement, ces deux cauſes ſi puiſſantes, ſemblent avoir combiné leur pouvoir pour traverſer le but de l'aſſociation humaine, & pour mettre des obſtacles au bonheur des nations. L'une n'a fait de l'homme qu'un eſclave ſans énergie, accablé de terreurs, à qui l'on fit craindre le bien-être, à qui l'on défendit même d'y ſonger; l'autre en voulut faire un eſclave ſéparé d'intérêts de ſes compagnons de ſervitude, afin que leurs paſſions divergentes les empêchaſſent de ſe réunir contre ceux qui avoient formé le projet inſenſé de ſe rendre heureux eux-mêmes, par l'infortune de tous.

Ne ſoyons donc pas étonnés ſi les hommes remués par des forces ſi conſidérables furent enivrés de paſſions déſordonnées, & n'eurent preſque jamais des idées vraies de la félicité. Comment la raiſon eût-elle fait entendre ſa voix à des êtres abrutis par la crédulité, épris de vaines chimeres dans leſquelles on leur apprit à placer leur bonheur? Les préjugés dont ils furent imbus dès l'enfance, les exemples fâcheux qu'ils eurent continuellement ſous les yeux, les idées fauſſes dont tout concourut à les remplir, les firent courir après des bagatelles, auxquelles ils ſe crurent obligés de ſacrifier leur bien-être, leur repos, leur liberté, leur ſûreté. La Société, au lieu de les rendre heureux, ne fit que rapprocher des ennemis diſpoſés à ſe nuire & perpétuellement occupés à ſe traverſer les uns les autres, & à s'arracher les jouets auxquels ils attachoient leur ſouverain bien. Ainſi la Société, au lieu de contribuer à leur contentement, eſt devenue l'arêne de leurs emportemens & de leurs combats; leurs inſtitutions & leurs préjugés allumerent leurs paſſions pour les mêmes objets futi-

les ; ils se battirent pour des richesses, pour des honneurs, pour des distinctions & des places, dont ils n'apprirent jamais à faire un usage avantageux pour eux-mêmes. L'envie fut pour eux un tourment continuel ; ils devinrent faux, perfides, dissimulés, menteurs, parce qu'ils se virent obligés de cacher leurs desseins à leurs rivaux, & de se servir de voies obliques & tortueuses afin de donner le change à ceux qui couroient la même carriere. L'art de vivre en société ne fut plus que l'art de tromper ses associés, pour les faire servir à ses propres vues ; l'intérêt personnel fut toujours en guerre avec l'intérêt général. Le citoyen devint l'ennemi ouvert ou caché de ses concitoyens. Il se crut obligé de leur dérober sa marche, quand il fut le plus foible ; il n'osa point avouer ses projets, de peur de les voir traversés ; ses vœux portoient sur des objets que tous désiroient également, & que chacun vouloit exclusivement posséder. Voilà comme la Société est devenue si incommode, que des penseurs découragés ont cru que la vie sociale étoit contraire à la nature de l'homme, & que le parti

le plus ſage ſeroit d'y renoncer tout-à-fait.

CHAPITRE XVI.

De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature. De la Vie Sauvage.

LA SOCIÉTÉ eſt utile & néceſſaire à la félicité de l'homme ; il ne peut ſe rendre heureux tout ſeul ; un être foible & rempli de beſoins, exige à tout moment des ſecours qu'il ne peut ſe donner à lui-même. Ce n'eſt qu'à l'aide de ſes ſemblables qu'il ſe met en état de réſiſter aux coups du ſort, & de réparer les maux phyſiques qu'il eſt forcé d'éprouver. Encouragé, ſoutenu par les autres, ſon induſtrie ſe déploie, ſa raiſon s'éclaire, il parvient à combattre le mal moral qui n'eſt que le fruit de ſon ignorance & de ſes préjugés. En un mot, comme on l'a déjà dit, l'homme eſt dans la nature l'être le plus utile à l'homme.

AINSI, n'écoutons point une philoſophie découragée qui nous invite à fuir la Société, à renoncer au commerce

des humains, à rentrer dans les forêts où vivoient nos premiers peres, pour y disputer comme eux notre subsistance aux bêtes. Quand la chose seroit praticable; quand même on pourroit parvenir à faire oublier à des hommes civilisés les idées, les opinions, les habitudes, le bien-être & les commodités de la Vie Sociale; quand même on les réduiroit à l'état des brutes dont ils ne différoient que très peu dans l'origine; quand, dis-je, on mettroit en exécution cet étrange système, à moins de dénaturer l'homme, d'anéantir ses facultés, de le priver de ses desirs, de son activité, de sa tendance naturelle à perfectionner son sort, de sa curiosité, de son inconstance; l'homme repasseroit successivement par les mêmes états; il ne feroit que recommencer la carriere parcourue par ses ancêtres; & au bout de quelques siecles il se retrouveroit au même point où nous le voyons aujourd'hui.

L'HOMME commence par manger le gland, par disputer sa nourriture aux bêtes, & il finit par mesurer les cieux. Après avoir labouré & semé, il invente la géométrie, Pour se garantir du froid,

il ſe couvre d'abord de la peau des animaux qu'il a vaincus ; & au bout de quelques ſiecles, vous le voyez joindre l'or à la ſoie. Une caverne, un tronc d'arbre ſont ſes premieres demeures, & enfin il devient architecte, & bâtit des palais. Ses beſoins en ſe multipliant augmentent ſon induſtrie ; il eſt forcé de mettre ſon eſprit en travail, & par la chaîne qui lie les connoiſſances humaines, il découvre peu-à-peu toutes les ſciences & tous les arts ; ce qui n'eſt pas utile à ſes beſoins, ſert au moins à ſatisfaire ſa curioſité, beſoin toujours renaiſſant, & que rien ne peut complettement remplir. C'eſt ainſi qu'après avoir meſuré ſon champ, il meſure les plaines du firmament, & veut ſoumettre à des regles, les mouvemens des corps céleſtes que ſes yeux ne découvrent qu'à peine. Entre ſes mains, l'arbre ſe change en colonne, la caverne en palais, le gazon en duvet, la peau fétide & groſſiere en tiſſu magnifique. Dans tous ces pas divers & très diſtans les uns des autres, il eſt guidé par ſa nature qui, ſans ceſſe, l'excite à perfectionner ſon ſort, à le rendre plus agréable. Après avoir été long-tems

privé de réflexion, il commence à penſer ; après avoir long-tems ſouffert de ſon délire, il cultive ſa raiſon ; après avoir long-tems erré dans les ténebres, il cherche la vérité, il la découvre avec peine, & il trouve enfin en elle le remede de ſes maux.

On prétend que le Sauvage eſt un être plus heureux que l'homme civiliſé. Mais en quoi conſiſte ſon bonheur, & qu'eſt-ce qu'un Sauvage ? C'eſt un enfant vigoureux, privé de reſſources, d'expériences, de raiſon, d'induſtrie, qui ſouffre continuellement la faim & la miſere, qui ſe voit à chaque inſtant forcé de lutter contre les bêtes, qui d'ailleurs ne connoît d'autre loi que ſon caprice, d'autre regle que ſes paſſions du moment, d'autre droit que la force, d'autre vertu que la témérité. C'eſt un être fougueux, inconſidéré, cruel, vindicatif, injuſte, qui ne veut point de frein, qui ne prévoit pas le lendemain, qui eſt à tout moment expoſé à devenir la victime, ou de ſa propre folie, ou de la férocité des ſtupides qui lui reſſemblent.

La Vie Sauvage ou l'*Etat de nature*, auquel des ſpéculateurs chagrins ont

voulu ramener les hommes, *l'âge d'or* ſi vanté par les poëtes, ne ſont dans le vrai que des états de miſere, d'imbécillité, de déraiſon. Nous inviter d'y rentrer, c'eſt nous dire de rentrer dans l'enfance, d'oublier toutes nos connoiſſances, de renoncer aux lumieres que notre eſprit a pu acquérir; tandis que, pour notre malheur, notre raiſon n'eſt encore que fort peu développée, même dans les nations les plus civiliſées.

L'AGE viril eſt autant conforme à la nature de l'homme, que l'âge de l'enfance & de la foibleſſe. C'eſt par la pente de ſa nature que l'homme perſiſte à vivre en ſociété : en lui donnant des beſoins, la nature le rendit ſociable, & lui défendit d'être farouche & ſauvage.

LA plupart de ceux qui nous parlent d'un *Etat de nature*, ſemblent ne s'en être fait aucune idée. Entendent-ils donc par là un état dégagé de tous liens, de tous rapports, de tous devoirs ? Mais cet état eſt abſolument imaginaire. Tout homme eſt né d'un pere & d'une mere ; par conſéquent il eſt le fruit d'une ſociété qui, au moins

dans ſon enfance, fut néceſſaire à ſa conſervation & à ſes beſoins, & dont par la ſuite il éprouve encore le beſoin ſoit par habitude, pour ſe procurer ce qu'il deſire, ſoit pour faciliter ſon travail, ſoit pour ſe défendre des bêtes. Ainſi, même dans ce qu'on appelle *l'Etat de nature*, l'homme fut ſoumis à des devoirs, & fut obligé de les remplir envers ceux qu'il trouva néceſſaires à ſa propre félicité.

La raiſon humaine qui, pour ſe former & s'exercer, demande des expériences & des réflexions multipliées & réitérées, ne peut être l'effet que de la Vie Sociale. En vivant avec les hommes, nous ſommes à portée de cultiver notre eſprit & notre cœur, d'apprendre à diſtinguer le vrai du faux, l'utile du nuiſible, l'ordre du déſordre. L'homme iſolé n'acquiert que très peu d'idées; il eſt à tout moment expoſé ſans défenſe à mille dangers auxquels il ne peut ſe ſouſtraire. L'homme en ſociété s'électriſe; ſon activité ſe déploie; ſon eſprit ſe remplit d'une foule d'idées; ſon cœur apprend à ſentir; la converſation l'enrichit des penſées, & lui découvre les ſentimens des autres: s'agit-il de re-

pouſſer un danger ou d'exécuter une entrepriſe? Il ſe trouve bientôt fortifié de l'induſtrie, des expériences, des ſecours de ſes aſſociés. Plus une ſociété eſt nombreuſe, plus elle a d'activité, de lumieres, d'induſtrie, de vices & de vertus, & plus l'homme y trouve d'appui. Le Sauvage eſt un être ſans idées, ſans eſprit, ſans vertu, ſans reſſources, dont le bien-être ne conſiſte que dans une ignorance totale de ce qui pourroit lui rendre la vie douce & commode.

Les nations mêmes qui paſſent pour les plus civiliſées ne conſervent, pour leur malheur, que trop de veſtiges de l'état ſauvage, de la férocité & de la déraiſon primitive. Leurs chefs, ainſi que de vrais Sauvages, ne vivent-ils pas toujours entre eux dans un état d'anarchie qu'ils nomment *Etat de nature*; tandis que rien n'eſt plus contraire à la nature d'êtres intelligens & raiſonnables? Leurs guerres continuelles, leurs querelles ſi ſouvent injuſtes & puériles, les paſſions inconſidérées & les caprices auxquels ces ſouverains ſacrifient ſi légérement & leur félicité & celle de leurs ſujets, n'annoncent-ils pas qu'ils

ſont encore pour la plupart des Caraïbes ou de vrais Cannibales ? Les prétendus droits qu'ils ſe font par la violence & la conquête ne prouvent-ils pas que les Caciques civiliſés n'ont ſouvent pas plus d'idées de l'équité, que les Caciques Américains ? La ſeule différence entre eux, c'eſt que ceux-ci ne commandent qu'à des hordes irrégulieres & peu diſciplinées ; tandis que les premiers ont à leurs ordres des armées d'eſclaves, qui ont appris l'art de dévaſter avec méthode & d'égorger les nations.

Les ſuperſtitions, les gouvernemens, les loix, les préjugés des nations les plus policées ſe reſſentent encore infiniment de l'état de nature ; & portent des empreintes très fortes du caractere violent, brutal, imprudent des Sauvages. Le courage & la force ne ſont-ils pas auſſi conſidérés parmi nous, que parmi nos peres barbares ? Les loix les plus ſéveres & les menaces terribles de la Religion ont-elles pu juſqu'ici déraciner l'antique férocité qui maintient les duels ? L'opinion publique, conſtamment dépravée, n'applaudit-elle pas à ces actes de barbarie &

de vengeance contre lesquels l'humanité & l'équité réclament également? Ainsi nos opinions sauvages & nos coutumes cruelles résistent & à l'autorité des Dieux & à l'autorité des Rois. Que de Sauvages se montrent avec honneur dans les sociétés les plus civilisées!

Si des législateurs & des conquérans sont parvenus à faire croire à des hommes stupides & grossiers, qu'ils étoient des envoyés, des interprêtes, ou même des enfans des Dieux, ne voyons-nous pas encore des peuples éclairés qui sont dupes de semblables impostures? Des Prêtres ne sont-ils pas encore regardés comme les organes de la Divinité? Ne sont-ils pas en droit d'exciter les passions des sujets contre les souverains, & des souverains contre les sujets rebelles à leurs doctrines célestes? Si les Yncas ont persuadé à des Péruviens qu'ils étoient les fils du Dieu du jour, des souverains ne s'arrogent-ils pas encore des *droits divins* contre lesquels il n'est point permis aux nations de réclamer? Enfin ces nations dégradées & foulées aux pieds des chefs qu'elles se sont donnés, ne s'imaginent-elles

pas qu'un ſang plus pur coule dans leurs veines, & que ceux-mêmes qui les approchent ſont paîtris d'un autre limon que le reſte des hommes ?

Quoiqu'a bien des égards les hommes ſe ſoient éloignés de la ſtupidité des premieres ſociétés, & que par là même ils ſoient devenus plus heureux, cependant ils ne laiſſent pas de tenir toujours à leurs inſtitutions primitives. Sur quoi peut être fondé cet attachement opiniâtre pour l'antiquité ? C'eſt ſur l'habitude qui jamais ne raiſonne ; c'eſt ſur le mécontentement de la conſtitution actuelle. Nous ſentons les inconvéniens des vices de notre tems, mais nous ignorons les calamités qu'ont éprouvé nos peres dans les ſiecles qui nous ont précédés. Voilà ſans doute pourquoi les hommes, communément peu ſatisfaits de leur poſition actuelle, & pleins d'humeur contre les défauts de leurs contemporains, ſont louangeurs du tems paſſé, nous vantent l'antiquité, & conçoivent une haute idée de la ſageſſe & du bonheur de leurs ayeux. Seroit-il donc bien vrai que nos ayeux euſſent été, ou plus ſages, ou plus heureux que nous ?

Pour résoudre ce problême, il suffit d'ouvrir l'histoire ; nous y truverons que dans le berceau des nations les peuples ont par-tout été plus ignorans, plus superstitieux, plus turbulens, plus féroces qu'à présent. Jugerons-nous de leur sagacité, de leur prévoyance, de leur équité par les institutions, les coutumes & les loix que ces peuples si sages nous ont transmises ? Hélas ! nous n'y verrons qu'imprudence, qu'obscurité, que des usages injustes, que des préjugés sans nombre, sous le poids desquels nous sommes encore accablés. En un mot, dans les annales de toutes les contrées nous ne rencontrons que des guerres aussi cruelles que fastidieuses : nous y trouvons des Princes ambitieux & déraisonnables, perpétuellement aux prises avec des sujets inquiets & rebelles. Nous y lisons les forfaits de fanatiques, occupés à s'entredétruire pour des dogmes qu'ils n'entendirent jamais ; nous ne voyons rien de fixé dans la Politique : les droits des souverains & des peuples furent uniquement réglés par la violence ; aucun pays ne nous montre des loix fondamentales claires

& préciſes, qui limitent ſagement la puiſſance des chefs, ou qui établiſſent la liberté des ſujets ſur des fondemens ſolides.

Les hommes ne ſont pas dégénérés ; leur raiſon n'a pas encore été ſuffiſamment développée : leur nature ne s'eſt pas dégradée, elle n'a point été convenablement cultivée.

Pour peu que nous réfléchiſſions ſur la conduite de nos Ancêtres, nous trouverons que depuis eux les nations ſe ſont éclairées & jouiſſent, à tout prendre, d'un ſort bien plus doux qu'eux. Si nous avons plus de luxe, de beſoins imaginaires, de vices, nous commettons moins de forfaits. Notre corruption eſt moins fatale que leur férocité, que leurs révoltes continuelles, que leurs attentats inutiles & ſans but. Malgré cette perverſité dont nous ſouffrons beaucoup ſans doute, tout nous prouve que de jour en jour nos mœurs s'adouciſſent, les eſprits s'éclairent, la raiſon gagne du terrein, les Princes eux-mêmes ſont forcés de reſpecter quelquefois l'opinion publique qui ſouvent les arrête. Enfin les hommes ſont devenus plus ſociables. Plus efféminés que nos peres, nous ſommes

plus ſenſibles, plus humains, moins inconſidérés, moins fanatiques. Le luxe, tout dangereux qu'il eſt, peut-il produire la moitié des calamités qu'ont produit autrefois l'ignorance, le zéle, la férocité ? Un gouvernement raiſonnable & de bonnes loix pourroient contenir des êtres efféminés, craintifs & corrompus par le luxe ; mais rien n'auroit pu contenir des Sauvages emportés, à qui la crainte même ne peut pas en impoſer.

QUOIQUE les Princes & les Peuples n'aient pas encore renoncé à la folie des guerres, néanmoins dans les guerres mêmes on trouve moins de férocité que dans celles d'autrefois. L'intérêt de tous les peuples les a peu-à-peu ramenées à l'humanité. Chez les Sauvages le guerrier eſt d'une cruauté qui révolte la nature ; ſon cœur étranger à la compaſſion, ſe livre tout entier à la rage ; peu content de vaincre, il tourmente, il brûle, il dévore l'ennemi qui eſt tombé entre ſes mains. Chez les Grecs & les Romains, l'ennemi vaincu rachetoit ſa vie par la perte de ſa liberté ; devenu eſclave, il ceſſoit d'être un homme aux yeux de ſon vain-

queur, qui se croyoit en droit de le traiter comme une bête, de le vendre, ou même de le tuer. Chez les modernes, le bruit des armes n'empêche plus d'entendre le cri de la nature, de la justice, de la pitié. L'intérêt de tous les guerriers leur fait sentir que leurs ennemis vaincus sont des hommes, & qu'ils doivent les traiter comme ils voudroient être traités eux-mêmes, s'ils venoient à succomber sous les forces des autres. Ainsi un intérêt éclairé bannit l'atrocité des guerres, & fait voir à celui qui remporte aujourd'hui la victoire, que la fortune inconstante peut demain le livrer à son tour au pouvoir des ennemis qu'il voit abatus à ses pieds. Le *Droit des Gens* n'est que l'effet des conventions, dont la raison a fait sentir la nécessité aux peuples devenus plus sensés.

Les Partisans de la Vie Sauvage nous vantent la liberté dont elle met à portée de jouir, tandis que la plupart des nations civilisées sont dans les fers. Mais des Sauvages peuvent-ils jouir d'une vraie liberté? Des êtres privés d'expériences & de raison, qui ne connoissent aucuns motifs pour contenir

leurs passions, qui n'ont aucun but utile, peuvent-ils être regardés comme des êtres vraiment libres? Un Sauvage n'exerce qu'une affreuse licence, aussi funeste pour lui-même, que cruelle pour les malheureux qui tombent en son pouvoir. La liberté entre les mains d'un être sans culture & sans vertu, est une ame tranchante entre les mains d'un enfant.

Plus les nations s'éloigneront de la Vie Sauvage ou de ce qu'on appelle leur *Etat de Nature*, plus elles connoîtront les droits de la raison, le prix de la vraie liberté; & plus elles craindront d'en abuser, plus elles la distingueront de la révolte, de l'anarchie, de la licence. Les idées saines de la Morale & de la Politique ne sont rien moins que populaires; elles n'existent que dans un petit nombre d'esprits accoutumés à méditer, & que la raison a plus ou moins dégagés des préjugés barbares dont les peuples sont infectés.

La vraie Philosophie doit avoir pour principe l'amour des hommes, le desir de les voir heureux, la passion pour la gloire qui résulte de contribuer à leur instruction & à leur félicité. C'est donc

la *Philantropie*, & non la *Miſanthropie*, qui doit animer tout homme qui ſe donne pour l'ami de la ſageſſe. Pour connoître les hommes, il faut les voir & les fréquenter; pour s'intéreſſer à leurs peines, il faut une ame ſenſible; pour les éclairer, il faut s'approcher d'eux & non pas les fuir.

La civiliſation complette des Peuples & des Chefs qui leur commandent, la réforme deſirable des gouvernemens, des mœurs, des abus, ne peuvent être que l'ouvrage des ſiecles, des efforts continuels de l'eſprit humain, des expériences réitérées de la Société. A force de penſer, les hommes démêleront les cauſes de leurs peines, & y appliqueront les remedes convenables. Les maux du genre humain ne découragent que ceux qui en ignorent les vraies cauſes, & qui méconnoiſſent les progrès ſenſibles que pluſieurs nations ont faits vers le bonheur.

Gardons nous donc de prêter l'oreille aux conſeils d'une ſuperſtition qui nous exhorte à fuir le monde & à vivre pour nous ſeuls, comme les inutiles anachoretes qu'elle nous propoſe pour modeles. Ne nous laiſſons pas ſéduire

par une philoſophie farouche, qui voudroit nous peindre ſous des traits favorables, un état de nature contraire à la nature, une vie ſauvage auſſi triſte que la mort. Supportons avec patience les inconvéniens attachés à la Société non encore perfectionnée. Songeons que la raiſon des peuples ne peut être que l'ouvrage du tems. Rempliſſons en attendant le devoir du citoyen; tâchons d'être utiles à nos aſſociés, de les ſervir, de les conſoler, de les encourager; montrons leur un attachement ſincere, une indulgence tendre, une amitié compatiſſante; au lieu de les avilir, de les exciter à vivre en communauté avec les bêtes, de leur montrer leurs maux comme éternels, diſons leur d'eſpérer tout des progrès de leur raiſon, de la cultiver ſans relâche, de ſortir de l'engourdiſſement léthargique dans lequel on voudroit les retenir.

Exiger peu des hommes & leur faire tout le bien dont on ſe ſent capable, voilà la vraie ſageſſe, la vraie morale, le grand art de vivre en Société. Le Miſanthrope, qui ſans ceſſe s'irrite contre le genre humain, eſt un être auſſi fâcheux pour lui-même,

qu'inutile à ſes ſemblables. L'intérêt que nous prenons aux êtres de notre eſpece, multiplie notre bien-être propre, en exerçant notre ſenſibilité, & nous permet de prétendre à leur reconnoiſſance. L'indulgence eſt un devoir pour qui vit avec des hommes ; ils ſont pour la plupart dans un état d'enfance qui leur donne des droits à la pitié de ceux dont la raiſon a été plus cultivée. Toutes les inſtitutions humaines étant communément l'ouvrage de l'imprudence & de l'erreur, rendent la pente au mal ſi douce & ſi facile, & le chemin de la vertu ſi pénible & ſi caché, qu'on a lieu d'être ſurpris qu'il y ait des vertus ſur la terre.

Se plaindre ou s'irriter des malheurs attachés à la vie ſociale, c'eſt ſe révolter contre la néceſſité des choſes. La corruption des peuples eſt l'effet néceſſaire des cauſes puiſſantes qui conſpirent à les aveugler & à les tenir dans une enfance éternelle. Etre ſurpris de voir tant de vices inonder la Société & de s'en trouver incommodé, c'eſt d'être émerveillé de marcher moins à l'aiſe dans une rue fréquentée, que lorſqu'on ſe promene dans les champs. Plus une

ſociété eſt nombreuſe, plus les paſſions diſcordantes & multipliées produiſent de fermentations. Si les grandes villes ſont les plus corrompues, ce ſont auſſi celles où l'on trouve le plus de talens, de reſſources & de vertus. Plus une machine eſt compliquée, plus ſes mouvemens ſont faciles à déranger. Le frottement multiplié rend ſon jeu plus pénible, que celui d'une machine plus ſimple. Quelque force qu'on ait, il eſt bien difficile de n'être pas entraîné ou froiſſé, quand on ſe place dans la foule.

Si l'on vouloit s'en rapporter aux déclamations de quelques ſpéculateurs atrabilaires contre l'eſpece humaine, on ſeroit tenté de croire que les hommes ſont des monſtres, & que le ſage ne peut ſe diſpenſer de les déteſter & de les fuir. Cependant s'ils étoient auſſi méchans qu'on voudroit nous le perſuader, nulle ſociété ne pourroit ſubſiſter; tout homme deviendroit un ennemi pour ſon ſemblable; la confiance & l'affection ſeroient bannies de la terre. Mais ſi en écartant l'humeur, nous voulons réduire les choſes à leur juſte valeur, nous trouverons que les hommes ſont un mélange de

vices & de vertus, de maniere cependant que, pour l'ordinaire, la bonté l'emporte en eux sur la méchanceté. Ce seroit une folie d'exiger la perfection dans les êtres de notre espece; nous appellons *bons* ceux en qui nous trouvons plus de bien que de mal, nous appellons *méchans* ceux en qui nous voyons dominer les passions nuisibles. Rien de plus rare, que le méchant systématique & réfléchi. Un homme dont toute la vie ne seroit qu'un tissu de méchancetés & de crimes, seroit un phénomene bien plus surprenant, qu'un homme exempt de tout défaut. Dans les êtres les plus dépravés, nous rencontrons de bonnes qualités: quelle que soit leur perversité, leur intérêt se trouve très fréquemment d'accord avec celui des personnes qui les entourent. Dans le cours de la vie de l'homme le plus pervers, nous trouverons peut-être un plus grand nombre de bonnes actions que de mauvaises. Est-il un être plus nuisible qu'un conquérant, qu'un ambitieux, qui sacrifieront sans scrupule des nations entieres à leurs passions emportées? Cependant nous voyons quelquefois dans un homme de cette trempe, un pere

tendre, un ami ſincere, un ennemi généreux, une ame noble & grande, des vertus ſociales, des qualités aimables. Les voleurs & les aſſaſſins qui infeſtent la Société, ſont communément juſtes entre eux & fideles à leurs engagemens. Nul homme ne peut conſentir à ſe rendre déteſtable dans toutes les occaſions : avec les penchans les plus criminels, il eſt forcé de ſentir que ſon propre intérêt exige à tout moment qu'il ſe rende agréable à ceux avec qui il a des rapports. C'eſt pour plaire aux courtiſans qui l'entourent, qu'un tyran conſent à dépouiller ſon peuple ; il eſt ſouvent injuſte, pour être bienfaiſant, généreux, libéral.

NONOBSTANT les paſſions diſcordantes des hommes, les ſociétés ſubſiſtent, & ne laiſſent pas d'offrir des agrémens, des douceurs & des ſecours à leurs membres. Les paſſions déſagréables ſont contrebalancées par des paſſions utiles qui tiennent les choſes dans une eſpèce d'équilibre. Les malheurs des nations ſont plutôt dûs aux paſſions, aux imprudences, aux folies d'un petit nombre d'hommes pervers, qu'à celles du plus grand nombre des citoyens. Un ſeul homme

ſuffit quelquefois pour plonger pluſieurs peuples dans la miſere & dans les larmes, ou pour corrompre les cœurs d'une multitude immenſe. Les tyrans ſont les vrais corrupteurs des nations. C'eſt avec raiſon qu'un illuſtre moderne la dit: *l'homme n'eſt pas né mauvais. Pourquoi pluſieurs ſont-ils donc infectés de cette peſte de la méchanceté? C'eſt que ceux qui ſont à leur tête, étant pris de la maladie, la communiquent au reſte des hommes..... Le premier ambitieux à corrompu la terre* (49).

Que l'homme de bien ne renonce donc pas à la Société; qu'il ſente que les hommes ſont communément bien plus foibles que méchans, plus ignorans que pervers, plus dignes de compaſſion que de haine. Nous nous trompons ſouvent dans les jugemens que nous portons ſur eux, parce que nous les jugeons ſur des actes iſolés, d'après leſquels nous les décidons ou bons ou méchans. Dès qu'on nous dit qu'un homme a fait une mauvaiſe action, il eſt perdu dans notre eſprit, & nous préſumons que ſa conduite ne peut jamais

(49) Voyez le Dictionnaire Philoſophique, p. 295.

être bonne. Il en eſt de même, quand nous nous prévenons pour quelqu'un en faveur de quelque action vertueuſe. Jugeons les hommes par parties ; louons-les quand ils font bien ; blâmons-les, quand ils font mal ; ne nous attachons qu'à celui à qui nous voyons faire plus ſouvent du bien que du mal. Nul homme n'eſt toujours bon ; nul homme n'eſt toujours méchant. La conduite des hommes varie, parce que leurs circonſtance & leurs intérêts varient. C'eſt toujours le bonheur ou ſon image qu'ils cherchent conſtamment ; ils ne ſont inconſtans que par les objets où ils le placent, & dans les moyens de l'obtenir. Suivre ſouvent des paſſions aveugles, conſtitue le méchant homme ; ſuivre plus ſouvent la raiſonque ſes paſſions, conſtitue l'homme de bien. Suivre tantôt l'une & tantôt les autres, voilà l'homme ordinaire.

Il ſeroit donc injuſte ou trop rigoureux de juger & de condamner les êtres avec qui nous vivons d'après leurs faillies paſſageres, & les impulſions momentanées que leur donnent des paſſions ; ne les jugeons que d'après la maſſe de leurs actions. Pardonnons leur

les défauts que nous trouvons en eux, en faveur des bonnes qualités qu'ils nous montrent. Ayons pour eux l'indulgence dont nous avons besoin nous-mêmes ; songeons qu'ils souffrent eux-mêmes de leurs infirmités, qu'ils ne font communément le mal que faute de réflexions. Ainsi, plaignons les hommes que leurs institutions vicieuses, leurs préjugés, leur éducation négligée, bien plus que leur nature, rendent si déraisonnables. Plaignons le méchant lui-même qu'une organisation malheureuse ou des idées fausses de bien-être, ont rendu l'ennemi du genre humain & de lui-même. Evitons-le comme ces animaux venimeux, dont la nature est de nuire & d'exciter l'horreur de tous ceux qui les rencontrent.

L'INDULGENCE doit être une suite nécessaire de nos réflexions sur la nature de l'homme & sur les causes qui le modifient. Si nous examinions de sang froid, les motifs de nos emportemens & de notre mauvaise humeur contre les êtres de notre espece, nous trouverions presque toujours que nous ne les méprisons ou ne les haïssons, que parce qu'ils sont malheureux, c'est-à-dire lorsque nous

nous devrions les plaindre. L'homme cherche le bien dans toutes ſes actions ; quand il commet le mal, il ſe trompe, il détruit ſa propre félicité.

Notre ſiecle eſt communément le ſujet de nos plaintes, parce que nous en ſentons les inconvéniens. Pour nous réconcilier avec lui, il ſuffit de nous tranſporter en idée dans les ſiecles paſſés. Les défauts des perſonnes que nous voyons de plus près, ſont ceux qui nous ſemblent les plus incommodes ; mais croyons-nous que ceux que nous ne fréquentons point, ſoient plus parfaits ou plus raiſonnables ? Il en eſt des hommes comme de tous les objets les plus beaux ou les mieux travaillés qui, conſidérés de trop près, nous offrent des défauts ſans nombre. La peau de la femme la plus belle, quand on la regarde au microſcope, devient un objet déſagréable. Les membres d'une même famille ſont pour l'ordinaire peu d'accord, parce que la familiarité journaliere les expoſe à ſouffrir de leurs défauts réciproques. Une juſte indulgence eſt le remede le plus propre pour calmer l'humeur & l'impatience, qui ſont les tourmens inutiles de la vie. L'homme privé d'indul-

gence, n'eſt pas fait pour la Société; c'eſt un être malheureux auſſi incommode pour lui-même, que pour les autres.

Il en eſt des nations comme des individus, des ſociétés politiques comme des ſociétés particulieres; elles ont des avantages & des inconvéniens que le citoyen doit tolérer. Les meilleures ſont celles dans leſquelles les biens ſurpaſſent les maux. Si l'autorité de la Société ſur ſes membres, n'eſt fondée que ſur les avantages qu'elle leur procure, elle perd tous ſes droits ſur eux, quand elle ne leur procure aucun bien; c'eſt alors que le ſage s'en éloigne. En quittant Athenes, dont Piſiſtrate s'étoit fait le Tyran, Solon s'écrie: « ô mon pays! » Solon eſt diſpoſé à te ſecourir par ſes » conſeils & ſes actions; mais on me » traite d'inſenſé: je ſuis donc forcé » de t'abandonner, quoique j'aime tous » mes concitoyens, à l'exception de » Piſiſtrate » (50).

Nous ferons voir par la ſuite, qu'au ſein même des ſociétés les plus corrompues, l'homme a le plus grand intérêt à pratiquer la vertu; que les vertus do-

(50) Voyez Diogene Laërt dans la Vie de Solon.

meſtiques ſont faites alors pour conſoler le ſage des malheurs publics : qu'en répandant le bien-être ſur ceux qui l'environnent, chacun peut trouver dans une famille honnête, & dans le cœur de ſes amis vertueux, de quoi ſe dédommager des coups du ſort, des rigueurs de la tyrannie, des effets de la contagion générale, dont il ſaura ſe garantir. De plus, l'homme de bien prend partout un aſcendant néceſſaire, même ſur les êtres les plus pervers. La vertu ſe fait reſpecter de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de la pratiquer.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE
DES
CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Principes naturels de la Morale.

INTRODUCTION. Page . 5

CHAPITRE I.

Origine des idées morales, des opinions, des vices & des vertus des hommes. . . . pag. 19

CHAPITRE II.

De la raison, de la vérité & de son utilité. 30

CHAPITRE III.

De la Morale Religieuse. . 41

CHAPITRE IV.

De la Morale des Anciens. . 65

CHAPITRE V.

Des Moralistes Modernes. . 73

CHAPITRE VI.

Principes naturels de la Morale. 89

CHAPITRE VII.

Des devoirs de l'homme, ou de l'obligation Morale. . . . 105

CHAPITRE VIII.

Examen des idées des Moraliſtes ſur la vertu. 113

CHAPITRE IX.

Du Goût, du Bon, du Beau, de l'Ordre, de l'Harmonie en morale. 134

CHAPITRE X.

Des Vertus Morales. . . . 155

CHAPITRE XI.

Du Mal Moral, ou des Vices des hommes, de leurs crimes, de leurs Défauts, de leurs Foibleſſes. 170

CHAPITRE XII.

Origine de l'autorité, des rangs, des diſtinctions entre les hommes. 204

CHAPITRE XIII.

De l'Eſtime, de la Conſcience, de l'Honneur. 219

CHAPITRE XIV.

Du bonheur. Des passions & de leur influence sur le bonheur de l'homme. 242

CHAPITRE XV.

Examen des idées des Anciens & des Modernes sur le bonheur & le souverain bien. 256

CHAPITRE XVI.

De la Vie Sociale. De l'Etat de Nature. De la Vie Sauvage. . . . 289

Fin de la Table de la premiere Partie.

SYSTÊME SOCIAL.

SECONDE PARTIE.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE *ET* DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN *DE* L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT *SUR LES* MOEURS.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.
SENEC. EPIST. 124.

TOME SECOND.

LONDRES.
M DCC LXXIII.

SYSTÊME SOCIAL.

SECONDE PARTIE.

PRINCIPES NATURELS DE LA POLITIQUE.

CHAPITRE I.

De la Société. Du Pacte Social. Des Loix. De la Souveraineté. Du Gouvernement.

L'IGNORANCE, l'erreur, le préjugé, le défaut d'expérience, de réflexion & de prévoyance, voilà les vraies sources du mal moral. Les hommes ne se nuisent à eux-mêmes, & ne blessent leurs associés, que parce qu'ils n'ont point d'idées de leurs vrais intérêts; ils ne vivent en société, que parce qu'ils y sont nés; ils sont attachés à la Société par

une habitude machinale ; très peu se sont demandé à quoi elle leur est utile ; ils jouissent de ses avantages, pour ainsi dire, à leur insçu, ils en souffrent les inconvéniens sans en démêler les causes. Rien de plus rare que des hommes qui se donnent la peine de réfléchir sur la nature, le but, les effets de la Société ; sur les droits qu'elle a sur eux ; sur les droits qu'ils ont sur elle. Le Pacte Social qui lie les associés les uns aux autres, ainsi qu'au tout dont ils sont membres, est entiérement ignoré de ceux qui sont faits pour l'observer. Si quelques penseurs en ont quelques idées vagues & confuses, beaucoup d'autres ne le regardent que comme une chimere. En un mot, l'objet qui devroit être le plus intéressant pour eux, est communément celui que nous voyons le moins connu des citoyens.

Plusieurs causes ont contribué à retenir les hommes dans l'ignorance à cet égard. On diroit en général que la réflexion est pénible pour eux ; leur paresse naturelle aussi-bien que leurs occupations, leurs amusemens, la dissipation, l'amour du plaisir les empêchent de méditer ou de remonter aux prin-

cipes des choſes : ils ne ſentent guere l'intérêt qui pourroit les y porter ; ils trouvent bien plus court de ſe laiſſer guider par l'autorité qui ſouvent, aveugle elle-même, les prive de lumieres & les égare.

La Religion, comme on a vu, perpétuellement occupée des merveilles inviſibles d'un autre monde, ne donne point ſon attention à ce qui ſe paſſe ſur la terre. Ses principes, comme on l'a prouvé, tendent plutôt à diſſoudre qu'à reſſerrer les liens de la Société : elle ne regarde ce monde que comme un paſſage peu digne d'arrêter les yeux des mortels qui, ſuivant ſes maximes, ne ſont placés ici bas que pour ſe préparer à une vie future, qu'elle leur montre comme bien plus importante pour eux, que leur bonheur actuel. Des Chrétiens parfaits ne connoiſſent d'autre Patrie que le ciel ; pour mériter d'en devenir un jour citoyens, ils doivent ſe détacher de tous les objets qui pourroient les détourner de leur chemin ; ils doivent quitter peres, meres, parens, amis, concitoyens & ſociété ; pour ſuivre la route ténébreuſe que leur tracent les guides chargés de leur con-

duite durant leur pélerinage ici bas.

Une Politique aveugle, guidée par des intérêts très contraires à ceux de la Société, ne souffre pas que les hommes s'éclairent ni sur leurs propres droits, ni sur leurs vrais devoirs, ni sur le but de l'association qu'elle traverse trop souvent. La Société devenue communément le jouet des caprices & des passions de ceux qui la gouvernent, ne renferme que des membres divisés qui n'ont aucune connoissance des motifs, faits pour les unir entre eux & les attacher au corps. Ainsi, la Société devient dans les mains de ses chefs, une machine dont les mouvemens se contrarient, & qui n'a d'autre tendance que celle que lui donnent les volontés passageres de ceux qui s'en emparent. La plupart des sociétés ressemblent à des vaisseaux, dont la conduite est confiée à des pilotes dépourvus d'expérience qui, au lieu de les conduire au port, les font échouer contre des écueils où ils périssent eux-mêmes.

Si tout homme tend au bonheur, toute société se propose le même but; & c'est pour être heureux que l'homme vit en société. Ainsi, la Société est un

assemblage d'hommes, réunis par leurs besoins, pour travailler de concert à leur conservation & à leur félicité commune.

La Société, comme nous l'avons remarqué ci-devant, a des droits légitimes sur ses membres par les avantages qu'elle leur procure : chaque citoyen fait avec elle un pacte tacite qui, pour n'être pas rédigé par écrit ou clairement énoncé, n'en est pas moins réel. Pour exercer des droits sur ses membres, la Société leur doit la justice, la protection, des loix qui assurent leur personne, leur liberté, leurs biens : elle s'engage à les garantir de toute injustice ou violence, à les défendre contre leurs passions réciproques, à les mettre à portée de travailler sans obstacles à leur bien-être propre sans préjudice de celui des autres ; à placer chacun sous la sauve-garde de tous, pour le faire jouir en paix des choses qu'il possede ou qu'il a justement acquises par son labeur, ses talens, son industrie.

Voila les conditions sous lesquelles toute association raisonnable s'est formée ; voilà sur quoi l'autorité de la Société peut légitimement se fonder. Cha-

que citoyen, pour ſon propre bonheur, s'oblige à s'y ſoumettre, & à dépendre de ceux qu'elle a rendu les dépoſitaires de ſes droits & les interprêtes de ſes volontés.

D'APRÈS ces conditions, chaque citoyen acquiert des droits ſur la Société qui, pour ſa conſervation propre, eſt obligée d'être fidelle à ſes engagemens. En vue de ces avantages, le citoyen de ſon côté s'engage à être juſte; à ſubordonner ſes intérêts perſonnels à ceux de la Société; à ſoumettre ſes volontés à la ſienne; à la défendre de toutes ſes forces; à lui ſacrifier la portion de ſes biens, néceſſaire à la conſervation & à la proſpérité de tous; à la ſervir de ſes talens, de ſes lumieres, de ſes facultés; à ne point troubler ſes aſſociés dans leurs poſſeſſions; à les y maintenir de tout ſon pouvoir; à coopérer ſelon ſes forces à la proſpérité générale dont la ſienne dépend. Dès qu'il remplit fidélement ces engagemens, la Société ne peut ſans injuſtice priver le citoyen du bonheur qu'elle s'eſt engagée à lui procurer.

LA Société étant compoſée d'un grand nombre d'hommes dont les vo-

lontés diverſes, les paſſions diſcordantes, les intérêts oppoſés, les lumieres bornées ne peuvent produire que du tumulte & du déſordre, & les empêcher d'agir de concert, eſt obligée de remettre ſes droits à un ou à pluſieurs citoyens que, dans l'idée qu'elle a de leur expérience, de leur prudence, de leurs talens, de leur probité, elle charge de parler en ſon nom, de gouverner pour elle, d'exprimer ſes intentions, de régler la conduite de ſes membres, de veiller au bonheur, à la protection, à la ſûreté de tous, de les obliger à remplir leurs engagemens. Si la Société doit la juſtice, la liberté, le bonheur à ſes membres fideles, ceux qu'elle rend dépoſitaires de ſon autorité ne peuvent être que les exécuteurs de ſes intentions, & ne peuvent ſe diſpenſer de ſatisfaire aux conditions auxquelles elle a dû s'engager elle-même : d'où il ſuit que jamais une ſociété n'a pu conférer à ſes chefs ou repréſentans le droit d'être injuſtes, de la ſoumettre à leurs propres caprices, de nuire à ſes membres à qui elle doit elle-même équité, liberté, ſûreté. Le Souverain n'eſt que le gardien & le

dépositaire du Contrat Social ; il en est l'exécuteur, il ne peut point acquérir le droit de l'anéantir ou de le violer.

Le Gouvernement est la somme des forces de la Société, déposées entre les mains de ceux qu'elle a jugé les plus propres à la conduire au bonheur. D'où il suit évidemment qu'un Souverain n'est pas le Maître, mais le Ministre de la Société, chargé de remplir ses engagemens envers les citoyens, & muni du pouvoir nécessaire pour obliger ceux-ci à remplir les leurs.

Les volontés de la Société s'expriment par les loix. La Loi est une regle, que la Société prescrit aux citoyens, en vue de la conservation & du bien-être de tous. La législation ne doit avoir pour objet que d'indiquer aux hommes rassemblés en société, ce qu'ils doivent ou ce dont ils doivent s'abstenir pour le maintien d'une association nécessaire à leur propre félicité. Les loix sont des décisions de l'intérêt, de l'expérience, de la raison du corps, contre l'intérêt personnel ou les passions aveugles des membres.

Si tous les hommes avoient de la

prudence, de l'expérience & de la raiſon, ils n'auroient beſoin ni de loix, ni de l'égiſlateurs ni de ſouverains pour vivre en ſociété. L'autorité des Souverains ſur leurs ſujets ne peut être fondée que ſur la ſupériorité de talens, de lumieres, de vertu que la Société ſuppoſe à ceux à qui elle confie le droit de parler en ſon nom. Tout légiſlateur eſt l'organe de la volonté générale; ſes loix ſont juſtes & bonnes, quand elles ſont conformes à la nature de l'homme, au but de l'aſſociation, à l'intérêt de la Société, à ſes circonſtances actuelles: elles ſont injuſtes & mauvaiſes, quand elles ſont contraires au bonheur de l'homme, au bien de la Société, uniquement favorables à l'intérêt particulier, oppoſées aux circonſtances où elle ſe trouve.

Les loix *naturelles*, ſur leſquelles on a tant écrit & diſputé, ſont celles qui découlent immédiatement de la nature de l'homme, indépendamment de toute aſſociation, ou qui ſont fondées ſur l'eſſence même d'un être qui ſent, qui cherche le bien & fuit le mal, qui penſe, qui raiſonne, qui déſire inceſſamment le bonheur. La

Société, n'ayant pour but que de rendre l'homme plus heureux qu'il ne seroit tout seul, & le Gouvernement n'étant fait que pour remplir ses engagemens avec ses membres, il suit de là que les loix de la nature ne peuvent être ni abrogées ni suspendues dans l'état social, qui sans cela priveroit l'homme de son bien-être au lieu de le lui procurer. En devenant membre d'une société, l'homme ne change point de nature, il ne cherche qu'à satisfaire plus aisément les besoins de sa nature.

Les loix *civiles* ne sont donc que les loix naturelles appliquées aux besoins, aux circonstances, aux vues d'une société particuliere ou d'une nation. Ces loix ne peuvent contredire celles de la nature, parce qu'en tout pays l'homme est toujours le même, a les mêmes désirs, mais varie dans les moyens de les satisfaire.

Quelque nom qu'on leur donne, les loix ne peuvent jamais anéantir, ni les droits naturels de l'homme, ni les devoirs de la Morale : elles sont faites pour assûrer les droits justes du citoyen, & pour l'obliger à se con-

former à ſes devoirs. Toute loi qui priveroit l'homme de la liberté, de la ſûreté, de la propriété, ſeroit injuſte; ce n'eſt que pour jouir plus ſûrement de ces avantages, qu'il vit en ſociété, & ſe ſoumet à des loix.

Les loix pénales ſont celles qui puniſſent le citoyen, quand il a violé la loi. En refuſant d'obéir à des loix juſtes, il rompt ſes engagemens avec la Société; conſéquemment il la dégage des ſiens; il devient l'ennemi de ſes aſſociés; ils ont le droit de le punir, ou de le priver du bien-être auquel il n'a droit de prétendre qu'autant qu'il eſt fidele au Pacte Social.

Une loi injuſte ne peut jamais conférer aucuns droits; il n'y a qu'une loi juſte & conforme à la nature de l'homme en ſociété, qui puiſſe donner de vrais droits. Ce que la loi permet ſe nomme *licite*; ce qu'elle défend ſe nomme *illicite*. Tout ce qui eſt licite n'eſt juſte que quand la loi eſt juſte. Les loix ſont injuſtes & inſenſées, toutes les fois qu'elles permettent ce qui eſt nuiſible, & défendent ce qui eſt utile à la Société. (1) *Rien de plus inſenſé*,

(1) *Illud ſtultiſſimum exiſtimant omnia juſta eſſe*

dit Cicéron, *que de regarder comme justes toutes les choses qui ont pour elles la sanction des loix ou les suffrages des peuples. Si l'on fondoit des droits sur les volontés du Peuple, sur les édits des Princes, sur les sentences des Juges, le brigandage seroit un droit, l'adultere seroit un droit, forger un testament seroit un droit, pour peu que ces actions eussent l'approbation de la multitude.* En effet, tout législateur ou tout peuple deviendroit maître de créer & le juste & l'injuste. Eh ! quel seroit le tyran qui ne se feroit pas des droits à lui-même, s'il n'en coûtoit qu'une loi pour acquérir des droits ?

L'on nomme loix *fondamentales* celles qui dans les nations servent de fondement & de titre à l'Autorité Souveraine, & qui sont réputées les volontés des peuples, rélativement à la maniere dont ils désirent d'être gouvernés. Rien de plus embrouillé que ces loix ; il n'est aucun pays où l'on

quæ scita sint in populorum institutis & legibus. Si Populorum jussis, si Principum decretis, si sententiis Judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis aut scitis multitudinis probarentur.

Voyez Cicer. de legibus.

puisse

puiſſe diſtinctement reconnoître les vraies limites du pouvoir des Souverains, & les droits que la Société a prétendu ſe réſerver à elle-même. Les ennemis de la liberté des hommes ſe ſont prévalus de cette obſcurité, & les tyrans s'en ſont des titres pour opprimer. Dans une matiere ſi intéreſſante, tout eſt vague, équivoque, indéfini; la ſagacité la plus exercée peut à peine démêler le ſophiſme du vrai, l'uſurpation du droit, la violence de l'équité. Les juriſconſultes les plus habiles ont été ſouvent les dupes des préjugés les plus vulgaires; ils ont à tout moment confondu la force, l'uſage, la poſſeſſion avec le droit; ils ont regardé comme des titres pour les Princes, des uſurpations que les Peuples trop foibles n'avoient pu empêcher: ils ont rarement oſé remonter juſqu'aux principes de tout droit & de toute autorité. Mais de ce qu'un Souverain a la force de faire le mal impunément, s'enſuit-il qu'il a le droit de mal faire? De ce que ſes ancêtres auront pendant pluſieurs ſiecles exercé la tyrannie, ſans que perſonne ait oſé les arrêter

ou les punir, doit-on en conclure qu'il a le droit de continuer?

Dans les démêlés qui s'élevent quelquefois entre les Souverains & les Sujets, l'on a communément recours à l'hiſtoire, pour chercher dans les déciſions & les coutumes anciennes de la nation, des exemples ou des faits propres à régler ſes jugemens : mais ces hiſtoires, ſouvent dictées par la crainte & la flatterie, ou faute de monumens, diſſimulent la vérité, altèrent les circonſtances, ou ne les préſentent que ſous un faux point de vue. Les hiſtoriens ne nous montrent partout que des combats continuels entre des Souverains tendans au deſpotiſme & la liberté des Peuples faiſant des efforts pour ſe défendre : dans cette lutte perpétuelle, tantôt l'un a le deſſus, tantôt l'autre vient à bout de remporter quelque avantage. Sous des Princes foibles & timides, les Nations arrachent quelquefois des titres favorables à leurs juſtes droits ; ſous des Princes actifs & puiſſans, elles ſont privées de leurs droits les plus inconteſtables.

Ce n'eſt ni à l'hiſtoire, ni à l'uſage,

ni à des exemples, ni même à des conceſſions ou chartres que l'on doit recourir dans des queſtions de ce genre ; c'eſt à l'origine de l'autorité ſouveraine ; c'eſt aux droits inaliénables des nations ; c'eſt à la raiſon ; c'eſt à la juſtice éternelle ; c'eſt à l'intérêt des nations dont le bonheur fait toujours la loi ſuprême.

Les incertitudes ſi fréquentes où nous jette l'hiſtoire, quand il s'agit d'examiner les droits des Souverains ſur les Peuples, & des Peuples ſur les Souverains, ont fait croire à bien des gens que les loix fondamentales, dont on parloit ſans ceſſe & que l'on ne trouvoit établies nulle part, étoient de pures chimeres, ainſi que le Contrat Social qui lie réciproquement les Souverains & les Sujets. Cependant il eſt évident que ce Pacte, fondé en nature, exiſte, & qu'il eſt le même qui lie la Société à ſes membres. Soit que les conditions du Pacte des peuples avec leurs Chefs aient été clairement exprimées & conſervées dans des monumens authentiques, ſoit qu'on n'en trouve des veſtiges nulle part, elles ſont toujours les mêmes. Un Sou-

verain légitime ne regne que de l'aveu de ſa Nation ; dès qu'elle lui obéit, c'eſt dans l'eſpoir de jouir du bonheur par ſon moyen. Dès qu'il commande en ſon nom, il n'a pas le droit d'ordonner rien de contraire à ſes intentions. Les hommes raſſemblés en ſociété n'obéiſſent à l'un d'entre eux, que dans l'idée d'être plus heureux qu'ils ne ſeroient ſans lui ; & ce chef, quelque nom qu'on lui donne, ne peut jamais acquérir le droit de les rendre malheureux, ni même de négliger leur bonheur. (2)

Il ſubſiſte donc évidemment entre les peuples & leurs chefs un Pacte dont les articles doivent être conçus à peu près en ces termes. « Engagez-» vous à nous bien gouverner, c'eſt-à-» dire, à veiller à notre ſûreté, à nous » procurer le bien-être, à nous garan-» tir de toute oppreſſion ; & nous nous » engagerons de notre côté à vous » obéir, à vous honorer, à nous oc-» cuper de votre bien-être & de votre » ſûreté. Si vous ne nous faites jouir

(2) *Poteſtas Regis eſt poteſtas Legis ; poteſtas juris non injuriæ.*

VOYEZ BRACTON DE LEGIB. ANGLIÆ.

» d'aucuns biens, vous nous ſerez in-
» différent. Si vous ne nous faites que
» du mal, nos engagemens ſeront nuls ;
» c'eſt vous qui les anéantirez vous-
» même. Si vous nous faites endurer
» des maux inſupportables, nous vous
» déteſterons, nous vous traiterons en
» ennemi. Si nous ſommes trop foibles
» pour ſecouer votre joug, nous le
» porterons en frémiſſant, vous aurez
» un ennemi dans chacun de vos eſcla-
» ves, & vous ſerez à chaque inſtant
» obligé de trembler ſur ce trône dont
» vous ne ſerez qu'un injuſte uſurpa-
» teur. »

Si les contrats des nations avec leurs chefs ne ſe trouvent pas dans l'hiſtoire, qui n'eſt trop ſouvent que le regiſtre des violences & des uſurpations des Princes, ils exiſtent du moins dans les cœurs de tous les hommes, qui n'ont jamais pu conſentir de plein gré à l'exercice d'un pouvoir qui les rendît malheureux, & qui tendît à la ſubverſion de la Société. Lorſque des peuples ſauvages ſe ſont choiſi des chefs, ils ont ſuppoſé que ces chefs plus expérimentés qu'eux, leur procureroient des avantages ; s'ils n'ont point ſongé

à faire un pacte avec eux, c'eſt qu'ils ne prévoyoient pas qu'il viendroit un tems où ces chefs les oppſimeroient eux-mêmes ou leur poſtérité. Des nations, ou plutôt des hordes guerrieres, n'ont pu d'ailleurs limiter le pouvoir de leurs commandans, parce que la diſcipline militaire exige un pouvoir ſans bornes dans celui qui ordonne, & une obéiſſance ſans bornes dans celui qui obéit. Mais quels que ſoient les motifs qui ont empêché un Peuple de ſtipuler ſes intérêts, le pouvoir illimité d'un Souverain, pour être juſte, n'eſt que le pouvoir de travailler au bien public de la façon qui lui paroît la plus convenable. Pour lors la Société, pleine de confiance dans les talens ou les belles qualités de ſon Chef, n'a fait que lui donner *carte blanche*, mais n'a pu ni voulu l'autoriſer à mal faire, & encore moins conférer à ſes ſucceſſeurs le droit d'abuſer contre elle de la confiance qu'elle a montrée.

Le ſiecle paſſé nous fournit l'exemple ſingulier d'une nation qui, par un vœu preſqu'unanime, ſe ſoumit expreſſément au pouvoir illimité de ſon Monarque, & par un acte ſolemnel lui

déféra une puiſſance abſolue. (3) En conclura-t-on que ce peuple a prétendu conſentir que ſon ſouverain exerçât la tyrannie? Non, ſans doute; ce fut évidemment pour ſe ſouſtraire à la tyrannie de leurs nobles inſolens, que les Danois conférerent à leur Monarque un pouvoir plus étendu qu'il n'avoit auparavant, afin qu'il pût en impoſer à ces tyrans multipliés, dont ils éprouvoient depuis long-tems les injuſtices.

Le pouvoir illimité, dit Locke, n'eſt, ſuivant la raiſon, que le pouvoir de procurer le bien public ſans réglemens & ſans loix. (4) Le même auteur remarque que ſouvent les meilleurs Princes, en s'attirant par leurs vertus la confiance de leurs ſujets, leur ont fait un tort véritable, vû que ceux-ci, ſéduits par leurs bonnes qualités, leur ont adjugé des prérogatives & des droits, dont leurs ſucceſſeurs moins équitables ont indignement abuſé. Ces derniers ſe ſont prévalus, pour faire le mal, du pouvoir qui n'avoit été accordé à leurs prédéceſſeurs, que pour faire plus librement le bien. Le pouvoir ab-

(3) Les Danois en 1660.
(4) Voyez Locke *Eſſai ſur le Gouvernement.*

folu, ou ce qu'on appelle le *Deſpotiſme* ſeroit, dit-on, un gouvernement admirable entre les mains d'un Trajan, d'un Titus, d'un Marc-Aurele; mais un pouvoir exercé par un homme de bien, qui ſe conforme aux regles de la juſtice & de la raiſon, n'eſt plus un Deſpotiſme, & ne doit pas être déſigné ſous ce nom déshonorant.

Les partiſans du Deſpotiſme, (car, à la honte du genre humain, ce brigandage a des fauteurs) ne manqueront pas de prétendre que ce ne fut preſque jamais le choix libre des Nations qui plaça les Souverains ſur le trône; qu'ils ont pour l'ordinaire ſoumis les peuples par la force, & que ce fut *par droit de conquête* qu'ils régnerent ſur des hommes ſubjugués à qui, pouvant les exterminer, ils ont laiſſé la vie, & qui par conſéquent, bien loin de leur preſcrire des loix, ſe ſont vu forcés de recevoir celles qu'ils voulurent leur impoſer. En un mot, on ſuppoſe que des peuples réduits en eſclavage, n'ont pu faire aucun Pacte avec leurs ſuperbes vainqueurs.

On conviendra ſans peine que la plupart des grands Empires ont été

formés par la conquête ; ce qui prouve seulement que les fondateurs de ces Empires ont été des voleurs, des brigands, des fléaux du genre humain : la violence, le meurtre & le carnage ne furent jamais des moyens légitimes d'acquérir. Celui qui ne commande qu'à des eſclaves, ne commande qu'à des ennemis, qui ont droit d'oppoſer la juſtice & la force, à l'injuſtice & à la force. *La Juſtice*, dit un Pere de l'Egliſe, *briſe les fers injuſtes.* (5) Il eſt vrai que des malheureux, ſubjugués par le fer & la flamme, n'ont guere pu ſtipuler avec leurs conquérans farouches ; mais ils ont pu leur dire : « nous avons » été les plus foibles ; nous avons cédé » à la force ; mais ſi jamais nous deve- » nons les plus forts, nous vous arra- » cherons un pouvoir uſurpé, lorſque » vous ne vous en ſervirez que pour no- » tre malheur. Ce n'eſt qu'en nous fai- » ſant du bien, que nous conſentirons » à oublier les titres infames par leſ- » quels vous régnez ſur nous. Notre » conſentement ſeul peut faire de nous » des citoyens ſoumis, & de vous des

(5) *Injuſta vincula rumpit juſtitia.*
VOYEZ S. AUGUSTIN, SERM. 81.

» ſouverains légitimes. La vie que vous » nous avez laiſſée, n'eſt qu'un préſent » funeſte, ſi elle n'eſt deſtinée qu'à » nous faire languir dans la captivité. »

Il n'y a que le conſentement libre & ſubſéquent des peuples, qui puiſſe légitimer le pouvoir uſurpé d'un conquérant. Mais les peuples ne peuvent donner ce conſentement que ſous la condition d'être bien gouvernés. *La conquête, dit Locke, eſt auſſi peu l'origine & le fondement des Etats, que la démolition d'une maiſon eſt la vraie cauſe de la conſtruction d'une autre.*

Non ſeulement la violence ne peut pas conférer le droit d'exercer le deſpotiſme, mais même le conſentement libre & paſſager d'un peuple ne peut pas rendre légitime cet abus du gouvernement. On nous dira vainement *qu'on ne fait aucun tort à celui qui conſent.* (6) Rien de plus faux que cette maxime; elle autoriſeroit à dépouiller les enfans, les perſonnes ivres ou en démence, ou à tuer les malades dans le tranſport. Quand même on ſuppoſeroit que des nations ont pu conſentir autrefois à ce qu'on exerçât ſur elles le Deſpotiſme:

(6) *Volenti non fit injuria.*

quand même elles se seroient, par des actes solemnels, livrées aux caprices d'un maître absolu ; tous ces titres, arrachés par la séduction, ou accordés par le délire, ne peuvent nullement lier la postérité. Un bon Pere doit transmettre son bien à ses enfans après lui, il ne peut sans injustice livrer ce bien à la rapacité d'un tyran. Si les ancêtres ont la folie de se rendre esclaves, ils n'ont pas le droit de rendre esclaves leurs descendans, qui auront toujours le droit de briser leurs chaînes, quand ils en auront le pouvoir.

La superstition toujours ennemie de la liberté & du bonheur des habitans de ce monde, a visiblement travaillé à les rendre malheureux, en forgeant des titres aux Despotes & aux Tyrans. Dans l'idée de fonder leur pouvoir usurpé, sur une base inaccessible aux regards des mortels, les Souverains absolus ne prétendent-ils pas n'avoir jamais reçu leur pouvoir de leurs Nations, ne le tenir que de Dieu seul, & n'être comptables qu'à lui de leurs actions ? N'est-ce pas évidemment outrager un Dieu qui, s'il existoit, devroit être rempli de perfections, de justice & de

bonté, que de le supposer l'auteur & le protecteur d'une puissance injuste, & qui opere évidemment le malheur des Etats? N'est-ce pas anéantir toute morale, que d'assurer qu'un pouvoir qui détruit toute loi, toute équité, toute vertu est approuvé par le ciel? Un Souverain parjure n'annonce-t-il pas par sa conduite qu'il se moque également & des Dieux & des hommes?

POUR derniere ressource, on nous dit que la Puissance Souveraine s'est formée sur le modele de la puissance paternelle qui paroît illimitée. Mais l'autorité paternelle peut-elle donner le droit de tyranniser, de tourmenter, de dépouiller, de détruire des enfans? Cette autorité, pour être juste, doit être fondée sur les avantages, les instructions, les soins qu'elle donne aux êtres qui lui sont soumis. La Tyrannie d'un Pere doit être supportée par un fils vertueux, mais cette tyrannie n'en est pas pour cela plus juste & plus raisonnable. D'ailleurs les Rois ne sont point les peres des Peuples, les Peuples sont les peres des Rois, & ceux-ci ne sont que trop souvent des enfans dénaturés, qui méconnoissent les justes droits de

ceux qui les ont faits ce qu'ils ſont, qui les nourriſſent, qui travaillent à leur bonheur, qui ſe dévouent pour eux. Malgré les orgueilleuſes prétentions des Deſpotes & les ſophiſmes des flatteurs qui veulent enchaîner les peuples à leurs pieds, il eſt évident que ce ne ſont pas les Rois qui font les Nations, mais que c'eſt le conſentement des Nations qui fait les Rois. Une Nation peut ſans Roi être très bien gouvernée, mais un Roi ne peut ni exiſter ni gouverner ſans Nation. Les prérogatives, le pouvoir, les droits ne peuvent ſe changer en loi, que quand ils ſont fondés ſur la volonté de la Société, ſur l'équité, ſur l'utilité générale. Ainſi une nation ne peut jamais empiéter ſur les droits de ceux qui la gouvernent; leurs Chefs n'ont d'autres droits que ceux qu'ils reçoivent de la volonté générale ou du conſentement de la nation qui ne peut, ni renoncer à ſes propres droits, ni être privée du droit inaliénable de reſſerrer le pouvoir, ou de régler la conduite de ceux qu'elle choiſit pour la guider au bonheur.

Ces maximes, peu conformes, peut-être, aux prétentions des tyrans, n'en ſont pas moins conformes à la

nature de l'homme, aux droits de la Société, aux loix de l'équité, à la droite raiſon, à l'intérêt général des Peuples, qui s'accordent à nous prouver que le but invariable de la Société doit être de rendre ſes membres heureux, de ſe conſerver elle-même, de vivre ſous des loix équitables, de jouir de la liberté, de la ſûreté, de la propriété. Ce n'eſt qu'en procurant ces avantages à la Société, que le gouvernement peut être légitime, & que ceux qui gouvernent peuvent jouir eux-mêmes d'un vrai bonheur, d'une puiſſance ſolide, d'une gloire véritable. En un mot, les intérêts des ſouverains ne peuvent jamais ſans danger ſe ſéparer de ceux de leurs ſujets.

De tout les principes répandus dans ce chapitre il ſuit évidemment que le Pacte Social, la légiſlation, le gouvernement, la politique n'ont dans le vrai d'autre objet, que de faire obſerver les devoirs de la morale aux hommes raſſemblés pour leurs beſoins communs. Les vertus ſociales ne ſont, comme on a vu, que les diſpoſitions que doit avoir tout homme qui vit en ſociété. C'eſt pour jouir de la juſtice, des bienfaits,

des ſecours, de la protection des loix, des fruits de ſon labeur, de la tranquillité, de la ſûreté, que l'homme vit en ſociété. La Société lui doit ces choſes; tant qu'il ſe montre fidele à remplir ſes engagemens envers elle : le gouvernement & les loix ſont faits pour les lui aſſurer. Tout gouvernement injuſte ou qui néglige & corrompt les mœurs, briſe efficacement les liens faits pour unir entre eux les hommes aſſociés, anéantit le Contract Social, travaille à la deſtruction de ſon propre pouvoir.

D'ou l'on voit que la morale ne peut, ſans le plus grand danger, ſe ſéparer de la *Politique*, qui eſt l'art de gouverner les hommes réunis en ſociété. Elle ne doit être, comme tout nous le prouvera par la ſuite, que la morale appliquée au gouvernement des Etats.

GOUVERNER, c'eſt maintenir, protéger & guider au bonheur une Société; ce qui ne peut avoir lieu ſans faire concourir tous ſes membres à l'utilité générale, & ſans réprimer les paſſions capables de nuire à la félicité de tous. D'où il ſuit que le gouvernement n'a pour objet que d'exciter les hommes réunis en Société à exercer entre eux les

vertus ſociales, ou à mettre en pratique les regles dont la morale leur fait ſentir la néceſſité pour leur propre intérêt.

En un mot, la Politique eſt la morale des Nations. L'objet de la Politique intérieure eſt de faire obſerver les loix, tant naturelles que poſitives ou civiles, néceſſaires au maintien de l'ordre dans la Société particuliere. L'objet de la Politique extérieure eſt de maintenir entre les nations, les loix de la nature, à l'aide d'un équilibre de puiſſance qui les empêche d'enfreindre les regles de l'équité, d'empiéter ſur leurs droits réciproques, de violer les devoirs de la morale déſtinés également, & pour les peuples, & pour les citoyens d'un même Etat.

CHAPITRE II.

Origine des Gouvernemens : de leurs formes diverſes : de leurs avantages & déſavantages : de leurs réformes.

Les Nations, de même que tous les individus de l'eſpece humaine, paſſent par des âges & des états divers ; leur

premier état eſt une ſorte d'enfance : partagées en familles, en hordes, en petites ſociétés éparſes, vous les voyez errantes, ſans demeure fixe, deſtituées d'arts & d'induſtrie, chercher péniblement par la chaſſe & la pêche de quoi ſubſiſter, & preſqu'auſſi peu raiſonnables que les bêtes, leur faire une guerre continuelle. Voilà l'état ſauvage dont nous avons ſuffiſamment décrit les miſeres.

Le hazard amene chez nos ſauvages des étrangers ſortis de nations plus éclairées : ces nouveaux hôtes rapprochent les unes des autres les familles ou hordes qui vivoient ſéparées ; leur apportent des arts utiles ; leur enſeignent l'agriculture ; leur apprennent à prévoir les beſoins ; leur donnent des Dieux, des cultes, des loix que ces hommes groſſiers acceptent ſans raiſonner : en faveur des bienfaits qu'on leur fait éprouver, ils ſe livrent de plein gré à des perſonnages inſtruits, expérimentés, qu'ils trouvent capables de les rendre plus heureux, & qui dès lors leur paroiſſent ou des amis des Dieux ou des êtres fort au deſſus de la nature humaine. Ceux-ci deviennent ainſi leurs Légiſlateurs, leurs

Oracles, leurs Prêtres, leurs Juges, leurs Rois, & quelquefois même les objets de leur culte.

La Religion, fondée sur la crainte des puissances invisibles auxquelles l'homme se croit soumis, date communément du tems où les peuples étoient plongés dans l'ignorance & la barbarie. C'est par la Religion que tous les Législateurs sont parvenus à dompter les sauvages dont ils vouloient se former des sujets. Les terreurs religieuses sont en effet très propres à rendre souples & dociles, des hommes simples & crédules, dépourvus encore de raison, de prudence & de réflexion. En donnant des religions à des sauvages, les législateurs ont pris la même méthode que suivent encore les meres & les nourrices, quand elles menacent de quelque phantôme les enfans mutins dont elles ne peuvent faire cesser les caprices & les cris. Mais ces moyens imaginés pour contenir ou subjuguer des sauvages, qui sont de grands enfans, n'ont plus la même force sur l'esprit de l'homme que la raison & l'expérience ont rendu moins crédule, & dès lors moins timide. Les passions, les affaires, le tumulte,

les diſtractions & les plaiſirs des ſociétés nombreuſes & policées, affoibliſſent peu-à-peu les idées religieuſes & rendent plus foible leur influence ſur les mœurs. Pour lors la religion, méprisée de ceux qui raiſonnent, n'eſt plus qu'une affaire d'habitude pour le vulgaire qui ne raiſonne jamais, & n'en impoſe qu'à quelques hommes qui ont conſervé la crédulité & la ſimplicité de leurs ancêtres ſauvages.

Une horde voiſine attaque une ſociété naiſſante ; celle-ci prend pour chef l'homme le plus intrépide ou le plus expérimenté qui, à la tête de quelques citoyens, repouſſe l'invaſion ennemie. Comme les attaques ſont fréquentes, toute la Société dans l'origine eſt guerriere, elle eſt gouvernée comme un camp, ſon gouvernement eſt militaire. Son chef la mene à des conquêtes, & ſubjugue par ſon moyen les hordes ou nations d'alentour qu'il réduit en ſervitude, & dont il diſtribue les terres & les dépouilles à ſes guerriers. C'eſt ainſi que peu-à-peu ſe ſont formés les grands Empires, les vaſtes Monarchies ; voilà l'origine du Deſpotiſme, du Pouvoir abſolu, de la Tyrannie qui ne purent

s'établir & ſe maintenir que par la violence (7).

Fatigués à la longue des excès de leurs tyrans, quelques peuples ſe révolterent contre eux; parvenus à ſe defaire d'un pouvoir accablant, il le partagerent entre pluſieurs citoyens diſtingués par leurs talens, leurs vertus, leurs richeſſes: ceux-ci devinrent par là les repréſentans de la nation, les dépoſitaires de ſon autorité, le ſouverain collectif. Voilà ce qui fit naître le Gouvernement Ariſtocratique.

Les magiſtrats de l'Ariſtocratie ayant ſouvent abuſé de leur pouvoir & s'étant érigés en tyrans, le peuple, uſant de ſes droits, reprit la puiſſance ſuprême, & ſe flatta qu'il ſe gouverneroit bien mieux lui-même, qu'il ne l'avoit été par des chefs prévaricateurs, dont il avoit éprouvé les injuſtices, & les diſſentions. Voilà comment le Gouvernement Populaire ou la *Démocratie* s'eſt formée.

Bientôt le peuple qui ne raiſonne

(7) Le mot *Tyran*, adopté par les Grecs & les Romains, eſt originairement un mot Celtique ou Scythe qui déſigne *celui qui diſtribue des terres*. Chez les Grecs le mot τυραννος déſignoit un citoyen qui avoit uſurpé la ſouveraineté d'une ville ou d'un pays libre.

gueres, qui ne distingue nullement la liberté de la licence, se vit déchiré par des factions : étourdi, inconstant, imprudent, impétueux dans ses passions, sujet à des accès d'enthousiasme, il devint l'instrument de l'ambition de quelque harangueur ou chef qui s'en rendit le maître & bientôt le tyran.

L'HISTHOIRE nous prouve qu'en matiere de gouvernement, les nations furent de tout tems les jouets de leur ignorance, de leur imprudence, de leur crédulité, de leurs terreurs paniques, & sur-tout des passions de ceux qui sçurent prendre de l'ascendant sur la multitude. Semblables à des malades qui s'agitent sans cesse dans leur lit, sans y trouver de position convenable, les peuples ont souvent changé la forme de leurs gouvernemens ; mais ils n'ont jamais eu, ni le pouvoir, ni la capacité de réformer le fond, de remonter à la vraie source de leurs maux ; ils se virent sans cesse balotés par des passions aveugles. Cette fluctuation n'est dûe qu'au défaut de prudence & de lumieres. Cet état inquiet ne peut [illegible], que lorsque les nations plus éclairées reconnoîtront que l'homme n'est pas fait pour régler le sort

des hommes ; que l'abus fût & sera toujours à côté du pouvoir ; qu'obéir à des hommes, c'est obéir à des passions, des vices, des fantaisies sujettes à varier ; que pour être bien gouvernés, les peuples ne doivent obéir qu'à la justice, dont les regles sont invariables, & qui seule peut fixer avec précision les bornes du pouvoir de ceux qui gouvernent, & les droits de ceux qui sont gouvernés.

Des spéculateurs ont long-tems disputé pour découvrir quelle pouvoit être la forme du gouvernement la plus avantageuse pour un Etat, ou la plus propre à procurer ou maintenir la félicité publique. Ils n'ont sans doute pas vu que toutes les formes étoient parfaitement indifférentes, pourvu que des loix sensées, soutenues par toute la force de la Société, continssent également les chefs, pour les empêcher d'abuser du pouvoir, ou les sujets pour les empêcher d'abuser de la liberté. Un bon gouvernement est celui où personne n'a le pouvoir d'être injuste ou d'enfreindre impunément les loix. Toute forme de gouvernement est avantageuse, dès qu'elle laisse tout pouvoir à la loi.

PLUSIEURS politiques ont penſé que la *Monarchie*, c'eſt-à-dire, le pouvoir ſouverain exercé par un ſeul homme, étoit le gouvernement le plus conforme aux beſoins d'un grand Etat. Mais eſt-il bien poſſible qu'un ſeul homme réuniſſe tous les talens, toutes les vertus néceſſaires pour gouverner un peuple nombreux? Un habile guerrier eſt rarement un habile légiſlateur, un habile juriſconſulte, un habile commerçant; & le Prince qui poſſede les arts de la paix, n'aura que difficilement les connoiſſances & les talens néceſſaires à la guerre. Un ſouverain ſans paſſions, eſt un être de raiſon. Les nations, pour avoir trop préſumé de leurs maîtres, n'en ont rien obtenu; elles les prirent pour des Dieux, & elles ne furent ſouvent gouvernées que par des hommes, que leur puiſſance rempliſſoit communément de plus d'imperfections & de vices que les autres. Tant de cauſes conſpirent à corrompre les Rois, que l'on a lieu d'être ſurpris de leur trouver les vertus ou les talens même les plus ordinaires.

ON a cru voir ſous le gouvernement d'un monarque les nations gouvernées comme les familles par un pere; mais

l'expérience nous montre que les peres des peuples ne reſſemblent que trop ſouvent au Saturne de la fable, qui dévoroit ſes propres enfans. (8) Le gouvernement monarchique, mettant des forces énormes entre les mains d'un ſeul homme, doit par ſa nature même le tenter d'abuſer de ſon pouvoir pour ſe mettre au-deſſus des loix, & pour exercer le Deſpotiſme & la Tyrannie, qui ſont les plus terribles fléaux des nations. D'un autre côté, par la nature même des choſes, c'eſt-à-dire, par l'impoſſibilité où un ſeul homme ſe trouve de conduire d'une main ſûre le gouvernail d'un grand empire, les monarchies, dans le fait, ſe changent en de véritables ariſtocraties: les miniſtres & les grands ſe rendent ſouvent les maîtres du ſort, & des ſujets, & du ſouverain. Dans les cours des Rois, il ſe forme preſque toujours contre le bien public, une ligue également funeſte aux nations & à leurs chefs.

Dans quelques nations la couronne eſt *élective*; la puiſſance royale ne paſſe point aux deſcendans de celui qui la

(8) Homere appelle ſouvent les Rois *mangeurs de peuples.*

poſſede.

posſede. Mais les élections des Rois, accompagnées de factions, de troubles & de guerres deviennent pour l'ordinaire des époques très fatales à la tranquillité des peuples. L'ambition des grands, qui ſeuls s'arrogent le droit de choiſir un ſouverain, permet rarement que l'on faſſe des loix & que l'on prenne des meſures capables d'arrêter la licence qu'ils exercent dans ces occaſions. Une élection par ſcrutin & fixée par la loi ſembleroit devoir prévenir efficacement les déſordres dont les élections tumultueuſes ſont trop ſouvent accompagnées. Mais les réformes les plus ſimples & les plus faciles rencontrent des obſtacles infinis dans les préventions des hommes en faveur de leurs antiques uſages.

La plupart des Monarchies ſont *héréditaires ;* ainſi les nations ſont devenues le patrimoine de leurs chefs, qui les tranſmettent à leur poſtérité. Cette forme de gouvernement, quoique très uſitée, paroît très ridicule à quelques penſeurs républicains. Selon eux, ſi les Peuples par ce moyen ſe garantiſſent des troubles & des embarras qui accompagnent d'ordinaire les élections

des Rois, on trouve qu'elles ne se garantissent pas du malheur plus durable d'essuyer, pendant une longue suite de siecles, les inconvéniens qui doivent résulter de l'impéritie, de la négligence, de l'ambition & de la violence d'une Dynastie ou famille toute entiere. Un bon Roi est une production si rare, que les peuples n'ont pas lieu de se flatter d'en avoir bien souvent. On en conclut que les nations n'ont pu, sans imprudence, confier irrévocablement leurs destinées au pouvoir d'une race qui, avec le sang, ne transmet pas l'art pénible de régner. Des hommes qui pour régner n'ont besoin que de naître, peuvent-ils avoir des motifs bien pressans d'acquérir par un long travail, les talens & les vertus nécessaires au gouvernement? L'expérience de tous les temps prouve en effet qu'un Monarque vertueux peut à chaque instant être remplacé par un monstre ou par un insensé, capable d'anéantir tout d'un coup le bien qu'il a pu faire. Les annales de toutes les Monarchies, dans la plus longue suite des Rois en montrent à peine deux ou trois qui se soient donné la peine de gouverner par eux-mêmes,

où de songer au bonheur de leurs sujets. La Royauté met une trop grande distance entre le Souverain & les Sujets, pour que le Monarque s'abaisse jusqu'à s'occuper de leurs besoins.

Ces réflexions, peu favorables au Gouvernement Monarchique, ont fait croire à bien des gens que le Gouvernement *Républicain* étoit plus avantageux aux Nations. Ils trouvent entre autres que cette derniere forme est infiniment moins coûteuse pour les Peuples, qui souvent ont la douleur de se voir opprimés, appauvris & ruinés sous prétexte de soutenir la splendeur du Trône, c'est-à-dire, la vanité des Cours, & le faste des Rois. Un zélé défenseur de la liberté disoit, que *l'attirail superflu d'une Monarchie est plus que suffisant pour fournir aux besoins d'un État Républicain* (9).

D'un autre côté l'on ne trouve presque point de sûreté & de fixité dans le

(9) Voyez Milton, *Oeuvres politiques*. Les revenus que Philippe second tiroit des sept Provinces, qui forment aujourd'hui la République des Provinces unies, ne montoient qu'à 80000 écus, (environ 400000 liv. tournois); les revenus de la Province de Hollande seule montoient en l'année 1700, à 22, 24, 339 Florins qui font 46, 706, 811 livres tournois.

Voyez Idées Républicaines, page 29.

ſort des citoyens d'un Etat, dont les deſtinées heureuſes ou malheureuſes dépendent uniquement des vertus & des vices, de la raiſon ou du délire, de la vigueur ou de la foibleſſe d'un ſeul homme, que tout ce qui l'environne s'efforce de tromper & de corrompre.

CEPENDANT les partiſans du Gouvernement Monarchique le louent par ſa ſtabilité & ſa durée, tandis que les Républiques ſont ſujettes à des ſecouſſes & des déſordres continuels. Mais *les tumultes & les guerres civiles ne ſont point, ſelon Sidney, les plus grands maux qui peuvent arriver aux nations.* La tranquillité & la durée du Gouvernement Monarchique ne prouvent point ſa ſupériorité ſur le Gouvernement Républicain. Le Deſpotiſme lui-même paroît quelquefois régner paiſiblement ſur les nations qu'il engourdit dans ſes fers. Les convulſions des Républiques reſſemblent aſſez aux maladies aiguës auxquelles les tempéramens robuſtes & ſanguins ſont le plus expoſés. La tranquillité des Monarchies & des Etats deſpotiques reſſemblent à ces maladies chroniques, qui minent peu à peu le corps de l'homme, & lui

causent une foiblesse dont il ne se relève jamais. Locke compare la paix que procure le Despotisme à l'antre de Polyphême où Ulysse & ses compagnons étoient forcés d'attendre en silence leur tour pour être dévorés !

MAIS est-il donc bien vrai que le Despotisme soit un état tranquille ? Depuis le Sultan jusqu'au dernier de ses esclaves, tout est environné de terreurs. Le silence morne qui regne dans l'Empire d'un Tyran n'annonce rien moins que la paix. On peut le comparer au calme perfide qu'on voit dans les chaleurs brûlantes qui ne tarde point à être suivi d'affreux orages. J'aime *mieux*, disoit un Polonois, *une liberté environnée de périls, qu'un esclavage paisible* (10). Il est aisé de vivre en paix dans des Etats que l'on change en déserts (11). Mais l'histoire nous prouve que la paix d'un Despote est sujette à être troublée par des révolutions qui, non seulement le précipitent de son trône, mais encore lui coûtent la vie. Si la Tyrannie peut

(10) *Malo periculosam libertatem quàm quietum servitium*, disoit le Palatin de Posnanie, pere du Roi Stanislas Leczinski.

(11) *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

être permanente, les Tyrans qui l'exercent ſont de peu de durée.

Aux effervescences ſubites, & ſouvent cruelles & longues des Républiques, on voit communément ſuccéder la langueur & l'engourdiſſement mortel que produit le Deſpotiſme, dans le ſein duquel les peuples vont ſouvent ſe repoſer des tranſports que leur ont cauſé leurs folies : dans l'eſpoir de ſe remettre, ils ſe ſoumettent à quelque tyran qu'ils laiſſent travailler ſans obſtacles à leur deſtruction finale.

Toutes les formes de gouvernement ont, & leurs avantages, & leurs déſavantages. La Monarchie anéantit communément la félicité publique, pour contenter l'ambition & l'avidité d'un maître que jamais ne peut raſſaſier la cour qui l'environne. Une Nobleſſe remuante, & pour qui la paix eſt un état violent, l'excite inceſſament à la guerre : des armées nombreuſes dévorent ſa Nation, qui peu à peu tombe dans l'indigence & la miſere : le Monarque, que ſes beſoins ont rendu injuſte & deſpotique, finit à force d'oppreſſions, par ne régner que ſur des Etats changés en ſolitudes & dépourvus de

culture, de commerce, de force & d'induſtrie.

La Démocratie, en proie aux cabales, à la licence, à l'anarchie, ne procure aucun bonheur à ſes citoyens, & les rend ſouvent plus inquiets de leur ſort, que les ſujets d'un Deſpote ou d'un Tyran. Un Peuple ſans lumieres, ſans raiſon, ſans équité, ne peut avoir que des flatteurs & n'a jamais d'amis ſinceres. Comment en auroit-il ? Il dégoûte & punit ſouvent ceux qui le ſervent le mieux : il eſt ingrat, il craint ſes bienfaiteurs, parce qu'il eſt ombrageux : il opprime la vertu, parce qu'il en eſt jaloux : il ſe livre à des ſcélérats, parce que les gens de bien l'abandonnent. Des charlatans politiques le conduiſent de folies en folies, juſqu'à ce qu'il ait écraſé la liberté apparente dont il pouvoit jouir, ſous le poids de ſes propres fureurs.

L'ARISTOCRATIE ne nous préſente pas des ſcenes plus riantes. On y voit des Nobles, des Magiſtrats, des Sénateurs orgueilleux qui, concentrés en eux-mêmes, ſacrifient l'Etat à leurs intérêts perſonnels. Le Plébéien y eſſuie les dédains de ſes maîtres altiers dans

lesquels il ne voit que des tyrans disposés à se pardonner réciproquement les iniquités qu'ils font essuyer à leurs sujets. Cependant il n'est point de bonheur pour ces Souverains eux-mêmes : forcés de vivre dans une jalousie continuelle, les collegues ne sont occupés qu'à s'observer les uns les autres, à se combattre sourdement, à se dresser des embûches : il n'est point de vraie liberté sous un gouvernement soupçonneux ; tout le monde y vit dans l'inquiétude, chaque citoyen craint son concitoyen. Quelle peut être la félicité d'un Etat d'où la confiance est bannie ?

Dans les différentes réformes que les hommes ont faites pour améliorer leurs gouvernemens, la raison, l'utilité réelle de l'Etat, le bien public ne furent presque jamais consultés. Tous les changemens qui furent tentés, n'ont été pour l'ordinaire que les ouvrages informes du trouble, de la discorde, du vertige, de l'ambition, du fanatisme. D'après de pareils mobiles, il n'est pas surprenant que, bien loin de rendre leur sort meilleur, les Nations n'aient souvent fait que le rendre plus déplorable. Les peuples toujours éni-

vrés des folies qu'on leur inſpire, ne ſont pour l'ordinaire que les inſtrumens aveugles de quelques factieux qui leur font eſpérer la fin d'abus ſouvent légers dont ils ſe plaignent, & qu'ils s'exagerent; & qui ne tardent pas à leur faire éprouver des maux plus réels que ceux qui leur donnoient de l'humeur.

Il n'exiſte point encore de Conſtitution Politique bien ordonnée ſur la terre. Le haſard, la déraiſon, la violence ont juſqu'ici préſidé à l'établiſſement des gouvernemens, ainſi qu'à leurs réformes, & non la réflexion, la prévoyance, l'équité, l'amour de la Patrie. Les révolutions les plus ſanglantes n'ont fait pour l'ordinaire que bannir des noms, que changer de vaines formes, ſans jamais toucher à la ſource du mal; elles ont fait diſparoître des tyrans, en laiſſant ſubſiſter les racines de la tyrannie, toujours prêtes à repouſſer ſous quelques formes nouvelles. A la ſuite des révolutions, les peuples rentrent ſous l'ancien joug, ou ſous quelque joug nouveau; dès que l'orage eſt paſſé, vous ne leur voyez prendre aucunes précautions pour l'avenir. Un Tyran mort ou chaſſé eſt,

nion, en combattant le préjugé, en faisant connoître aux Princes & aux Peuples le prix de l'équité, que la raison peut se promettre de guérir les maux du genre humain, & d'établir solidement le regne de la liberté.

CHAPITRE III.

De la Liberté.

QUOIQUE rien ne soit plus nécessaire au bonheur des peuples que la liberté, ceux qui furent chargés du soin de les gouverner, se crurent toujours fortement intéressés à les en priver, afin d'être eux-mêmes à portée de donner un libre cours à leurs propres passions. Le Despotisme a sa source dans le cœur même de l'homme, qui, s'il n'est retenu par la justice ou la force, cherche à se rendre lui-même indépendant des autres, & voudroit les subjuguer, dans l'espoir de les obliger à seconder ses vues. Il n'y a qu'une raison éclairée qui puisse guérir de ce préjugé fâcheux, & faire sentir qu'on ne peut acquérir des droits réels, ou

exercer une autorité légitime sur ses semblables, qu'en leur procurant des avantages & en leur montrant des vertus. Les princes, pour la plupart, méconnoissent ces vérités : ils trouvent bien plus court d'asservir tout d'un coup leurs sujets, que d'acquérir, par des travaux pénibles & suivis, les lumieres requises pour bien gouverner, ou que de se soumettre au joug de l'équité qui leur parut peu conforme à leurs intérêts personnels.

Le pouvoir arbitraire, le despotisme, ou la faculté de faire plier les Nations sous leurs volontés & leurs fantaisies, fut communément l'objet de l'ambition des Souverains, le centre de leurs désirs, le but de tous leurs efforts. Ils ne se crurent vraiment puissans, heureux & grands, que lorsque tout leur fut permis; ils se regarderent comme foibles & mépriſables, tant qu'il se trouva dans les sociétés, quelque obstacle assez fort pour résister à leurs passions. Uniquement occupés du projet de contenter leurs caprices du moment, incapables de porter leurs regards sur l'avenir, perpétuellement excités par des Ministres, qui pour

tyranniſer eux-mêmes, voulurent toujours faire des tyrans de leurs maîtres, les Rois méconnurent leurs propres intérêts qui n'auroient jamais dû ſe ſéparer de ceux de leurs Nations : ils ne ſentirent pas que nul pouvoir ſur la terre ne peut être aſſûré, s'il ne ſe fait des limites à lui-même (13).

En conſéquence de ces fauſſes idées des Souverains, il y eut preſqu'en tout tems & en tout pays une lutte continuelle entre les Peuples, qui tâcherent de défendre quelques portions de leur liberté, & les Princes, qui chercherent à l'anéantir tout-à-fait. Ceux-ci eurent communément l'avantage dans ce combat; les Princes dans toutes les Nations eurent toujours entre leurs mains, les mobiles les plus capables de déterminer les hommes à concourir à leurs deſſeins. Ils furent par-tout, & les maîtres des armées, & les dépoſitaires des tréſors, & les diſpenſateurs des honneurs & des graces. Ils furent donc à portée d'écraſer ceux de leurs ſujets que leurs bienfaits ne purent ſé-

(13) *Ea demum vera eſt potentia quæ viribus ſuis modum imponit.*

SALLUST.

duire ; ils les diviſerent d'intérêts, & les nations ainſi partagées & trahies par des citoyens vendus ou intimidés, ne purent oppoſer qu'une réſiſtance très foible, aux efforts redoublés de leurs chefs, dont la volonté fut conſtante ; qui employerent tantôt la force & tantôt la ruſe ; qui ſe ſervirent à propos de l'eſpérance & de la crainte, & dont l'ambition active tendit toujours vers ſon but, ſans le perdre jamais de vue. Les Nations furent trop heureuſes, quand elles purent conſerver quelques moyens pour ſe défendre des coups portés à leurs droits naturels par ceux qui n'étoient deſtinés qu'à les y maintenir.

NONOBSTANT des combats ſi inégaux, quelques peuples, ſervis par les circonſtances, plutôt que par la prudence, ſont parvenus à conſerver ou à recouvrer, ſinon une liberté entiere & ſolide, du moins une portion de liberté qui leur procura des avantages marqués ſur les autres peuples, forcés, pour la plupart, de ſuccomber ſous le pouvoir de leurs maîtres. Néanmoins juſqu'à préſent les nations n'ont obtenu qu'une liberté précaire

qui, faute d'être établie sur des fondemens solides, peut se perdre à chaque instant : celles qui se croient les plus libres, & qui nous vantent avec emphase les avantages de leur heureuse constitution, paroissent encore bien éloignées de se faire une juste idée de la liberté, de savoir la distinguer de l'anarchie ou de la licence, de connoître les moyens de la rendre inébranlable (14).

Les anciens, quoique fort zélés pour la liberté, ne nous en ont pas transmis des idées bien précises. Cette liberté fut souvent pour eux, ainsi que pour les modernes, un mot vague, une Divinité inconnue qu'ils adoroient sans se la définir. Pour les Athéniens, la liberté ne fut que la licence effrénée d'un peuple vain, léger, oisif, injuste & cruel avec gaieté, qui souvent crut

(14) En Angleterre le Peuple se livre à la plus grande licence, & à des séditions très fréquentes; ceux qui gouvernent la nation n'ont encore pu établir aucune sûreté dans les chemins, où les voleurs exercent leurs brigandages. Les Anglois craignent la *Police*, parce qu'ils la regardent comme un instrument qui, dans la main du Souverain, peut introduire le Despotisme : ils aiment mieux être volés, que de confier au Monarque le soin de les garder, & celui-ci aime mieux laisser voler & assassiner ses sujets, que de leur permettre de se garder eux-mêmes & sans lui.

l'exercer en commettant les crimes les plus noirs, & les plus opposés à ses vrais intérêts. Quelle pouvoit être la liberté d'un peuple qui punissoit le mérite & la vertu par l'ostracisme & la ciguë, ou qui persécutoit les Aristide, les Socrate, les Phocion?

Les Romains se crurent libres, dès qu'ils n'eurent plus de Rois. Dupes d'un mot, il furent dans tous les tems de la République des esclaves inquiets & turbulens, guidés par des tribuns ambitieux qui les soulevérent à tout moment, & avec raison, contre des Sénateurs & des Patriciens confédérés pour exercer sur les Plébéïens, & l'usure, & la tyrannie la plus dure. Impatientés de leur joug, à la suite de dissentions, de guerres civiles & de proscriptions sanglantes; affoiblis par leurs fureurs, ces fiers Romains tomberent sous le joug d'un Dictateur, qui les transmit comme son héritage à des Empereurs détestables, sous lesquels ces ennemis du nom royal, furent des esclaves très satisfaits d'avoir du pain & des spectacles (15), &

(15) *Panem & Circenses.*
VOYEZ JUVENAL, SAT. X, VERS 81.

dans les cœurs desquels il ne fut plus possible de réveiller aucun sentiment de liberté.

On nous montre les Pompée, les Caton, les Cicéron, les Brutus comme des champions & des martyrs de la liberté Romaine, tandis qu'en regardant la chose de plus près, on trouvera qu'ils n'ont été réellement que les défenseurs & les violateurs des prétentions injustes du Sénat tyrannique, dont l'ambitieux César prétendit affranchir ses concitoyens : celui-ci, sous prétexte de délivrer sa Patrie du joug d'une Aristocratie oppressive, secondé par ses légions, la mit dans ses propres fers. Ainsi le peuple le plus libre devint l'esclave volontaire d'un citoyen rempli de courage & d'artifice qui, après l'avoir gagné par des largesses, des spectacles, des exploits glorieux, sut habilement se servir du beau nom de liberté pour l'enchaîner à jamais.

Faute d'avoir des idées vraies de la liberté, les Peuples furent communément les dupes de ceux qui sacrifioient évidemment la Patrie à l'ambition qu'ils avoient d'y jouer eux-mêmes un rôle distingué. Les factions dans les corps

politiques peuvent être comparées aux héréſies & aux diſputes dans la Religion : les Peuples y prennent part ſans jamais y rien comprendre ; ils ſe battent pour des mots auxquels on leur a dit d'attacher de l'importance. *Liberté* ne fut preſqu'en tout pays qu'un mot de ralliement dont des ambitieux impoſteurs ſe ſervirent, comme les Prêtres du mot *Religion* pour enflammer la multitude. Des fourbes profitent de la crédulité du vulgaire, & ne l'échauffent pour la liberté, que dans la vue d'exercer eux-mêmes la plus affreuſe des licences.

La liberté, comme on l'a dit ci-devant, eſt le pouvoir de prendre les moyens néceſſaires pour ſe procurer le bien-être. Cette liberté eſt limitée par la raiſon ou par l'intérêt de notre propre conſervation, même lorſque nous nous trouvons ſeuls. Dans l'état de ſociété, les limites de la liberté du citoyen ſont fixées, ſoit par l'équité naturelle qui lui défend de nuire aux autres, ſoit par des loix poſitives deſtinées à lui faire obſerver ſes devoirs envers ſes aſſociés.

Ainsi dans quelque état que l'homme

se trouve, quoiqu'il ait le droit d'être libre, quoique la liberté politique soit nécessaire à son bonheur, il ne lui est pas permis d'en abuser : seul ou dans l'état de nature, il est puni de l'abus qui nuit à son bien-être : dans la Société, il en est puni par la loi qui protège ses associés, comme elle le protège lui-même.

La Société n'est utile que parce qu'elle fournit à ses membres les moyens de travailler librement à leur bonheur. D'où il suit que le gouvernement, fait pour exécuter les intentions de la Société qu'il représente, doit à ses sujets la liberté nécessaire à leurs travaux, & doit assûrer cette liberté par des loix capables de réprimer tous ceux qui voudroient l'envahir. La liberté est donc une dette, & non une faveur ; elle est un bien sans lequel tous les autres avantages disparoissent. La Société, le Gouvernement, la Loi ne sont faits que pour nous tracer la route au bien-être, de façon à ne point mettre d'obstacles au bien-être des autres.

Un Pays vraiment libre seroit celui où chaque citoyen, protégé par la Loi, jouiroit de la faculté de travailler à son

propre bien-être, ou à ſon intérêt particulier, & où il ne ſeroit permis à perſonne d'agir contre l'intérêt général, ou de nuire au bien-être de ſes concitoyens. Une Société eſt libre quand tous ſes membres ſans diſtinction ſont ſoumis à l'équité, qui eſt invariable, & non à la volonté de l'homme ſi ſujette à changer. Une liberté juſte ne laiſſe à chacun que le pouvoir de chercher ſon avantage propre, ſans préjudice de celui d'un autre. On n'eſt plus libre, on eſt licentieux, dès qu'on s'écarte des regles immuables de l'équité, de la vertu, de la morale, que nulle inſtitution ne peut jamais contredire, que nulle Société ne peut anéantir ſans ſe détruire elle-même.

La liberté ne conſiſte donc pas, comme quelques gens l'imaginent, dans une égalité prétendue entre les concitoyens: cette chimere adorée dans les États Démocratiques, mais totalement incompatible avec notre nature, qui nous rend inégaux pour les facultés, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit. Cette égalité ſeroit encore injuſte, & dès lors incompatible avec le bien de la Société, qui veut que les citoyens les plus utiles

à la chose publique soient les plus honorés, les mieux récompensés, sans être pour cela dispensés de la loi générale qui prescrit à tous des regles uniformes. La vraie liberté consiste à se conformer à des loix qui remédient à l'inégalité naturelle des hommes, c'est-à-dire, qui protegent également le riche & le pauvre, les grands & les petits, les souverains & les sujets : d'où l'on voit que la liberté est également avantageuse à tous les membres de la Société.

QUAND on nous dit que les loix doivent être stables & permanentes, on ne veut pas indiquer par là que jamais ces loix ne puissent être changées : les circonstances & les besoins des nations n'étant pas éternellement les mêmes, leurs loix sont faites pour se régler sur ces circonstances & ces besoins (16). Les loix ont toute la fixité & la stabilité convenables, quand personne ne peut les changer, sans l'aveu de la nation, pour qui ces loix sont faites. Par-tout

(16) On assure que dans la République de Gênes, la durée de toute loi est fixée à cinquante ans, au bout desquels le Sénat délibere pour savoir si elle doit être abrogée, ou si l'on doit continuer de l'observer. Les loix que le sage Locke avoit faites pour la colonie de la Caroline, ne devoient durer que cent ans.

où quelqu'un eſt le maître de changer les loix ſans l'approbation de la Société, il ne peut pas y avoir de liberté.

QUELLE que ſoit la forme du Gouvernement, l'on eſt libre par-tout où il n'eſt permis à perſonne d'exercer la licence ou de toucher aux loix : on eſt eſclave par-tout où ceux qui gouvernent, peuvent ſe mettre au deſſus de la juſtice & des loix. La loi aſſure la liberté, elle ne la détruit pas ; elle eſt faite pour lier les mains de tous ceux qui voudroient envahir la liberté des autres ou les priver de leurs droits. Tout Souverain qui veut empiéter ſur la liberté de ſon Peuple, eſt un prévaricateur, un uſurpateur, un ennemi de la Société. La liberté ne donne pas le droit de réſiſter à l'autorité, ou de s'exempter des regles ; elle donne le droit de faire ce qu'on doit vouloir & non pas ce qu'on veut. En un mot, être libre, c'eſt n'obéir qu'aux loix.

UN citoyen n'exerce pas ſa liberté en réſiſtant à une autorité légitime ; il eſt alors un inſenſé qui briſe la barriere deſtinée à le garantir lui-même. *Tout citoyen*, dit Locke, *qui renverſe un gouvernement équitable, ſe rend coupable*

du ſang & des maux de ſes concitoyens. Tout ſouverain qui anéantit les [illegible] eſt un forcéné qui s'expoſe à la licence des citoyens qu'il a lui-même déchaînés.

Les paſſions des hommes doivent être, ou contenues par la raiſon, ou réprimées par la crainte. Tout homme qui ne craint rien ſur la terre, ou qui n'écoute pas la raiſon, devient un être inſociable. Une nation qui connoît le prix de ſa liberté, doit déſarmer l'ambition de ſes chefs, la priver de la force dont elle pourroit abuſer, lui preſcrire des regles qu'elle ne puiſſe enfreindre ſans danger. En un mot, c'eſt évidemment à la Société qu'il appartient de régler la maniere dont elle veut être gouvernée, & de juger ſi les regles ſont fidélement obſervées.

Mais, comme on a vu, la violence & le déſordre ont ſeuls préſidé, ſoit à l'établiſſement, ſoit aux réformes des gouvernemens. Les nations ſans expérience ont rarement ſu ce qu'elles devoient exiger de leurs ſouverains, & n'ont eu ni la force, ni la prudence, ni la prévoyance néceſſaires pour leur preſcrire des regles d'adminiſtration; quand elles

elles en ont fait, elles ont été si vagues & si peu précises, qu'il fut toujours facile à l'audace de les étendre, ou à l'adresse de les éluder. Les loix qui reglent le pouvoir suprême, devroient être les plus simples & les plus claires de toutes; elles sont les plus importantes au bonheur social; dans les cas incertains ou douteux, c'est à la nation seule qu'appartient le droit de les interpréter, de les étendre ou de les rassurer, en un mot, de faire connoître ses vraies intentions.

Il n'existe pas encore de forme de gouvernement, par laquelle la liberté publique soit convenablement assurée, & l'ambition des chefs efficacement contenue. La liberté est incertaine & chancelante dans les nations mêmes qui en paroissent le plus fortement éprises; elle est totalement bannie de toutes les autres contrées de la terre où son nom même est entiérement ignoré (17).

(17) Un peuple de Lahor & de Kachemire, appellé *Seyk*, est gouverné par quatre Magistrats élus tous les ans par leurs concitoyens. Le souverain de cette nation est un livre placé sur un trône avec un sabre, un bouclier & un poignard: par ces symboles, ce peuple Républicain désigne qu'il n'est gouverné que par la loi qui punit, qui protege & qui commande également aux chefs & aux citoyens. Les quatre Magistrats sont

CHAPITRE IV.

Du Gouvernement mixte. Des Repréſentans d'une Nation.

DANS la vue de remédier aux abus & aux inconvéniens de chacun des gouvernemens dont nous avons parlé, quelques Peuples ont imaginé des Gouvernemens *mixtes*, c'eſt-à-dire dans leſquels l'Autorité Souveraine fût partagée & contrebalancée par des corps, chargés de ſtipuler les intérêts de la Société & de réclamer en ſon nom contre les abus dont elle peut ſouffrir. La néceſſité de ces corps eſt déjà un vice dans la conſtitution d'un Etat, où les intérêts du Souverain ne devroient jamais être oppoſés à ceux de ſes Sujets. Ceux-ci connurent très rarement les vrais moyens de ſe mettre en garde contre une

chargés de conſulter le livre, & d'annoncer au Peuple les oracles de la loi qui ſont reçus avec une vénération profonde. D'autres relations nous apprennent que ce Peuple eſt ſans culte, ainſi que ſans monarque, & qu'il eſt le plus vertueux & le plus courageux de l'Indoſtan.

VOYEZ LE JOURNAL DES BEAUX ARTS, Mars 1771, PAG. 408.

ET SS. ET DOW, HIST. DE L'INDOSTAN.

autorité, destinée à les protéger & à les rendre heureux.

Les Nations, composées d'une foule d'individus peu d'accord, ne purent pas communément stipuler par elles-mêmes leurs propres intérêts : elles furent obligées de choisir des *Représentans*, c'est-à-dire, des citoyens qu'elles chargerent de parler en leur nom, d'exposer au Souverain leurs intentions, leurs besoins & leurs vœux. Dans presque tous les pays soumis au Gouvernement Monarchique, nous voyons quelque corps chargé de délibérer avec le Prince sur les affaires publiques. Le Sénat Romain établi par Romulus fut un corps de Représentans, ou un Conseil National établi par le Souverain lui-même. Suivant Tacite, toutes les Nations de la Germanie jouissoient d'un Gouvernement mixte, dans lequel le chef délibéroit avec les guerriers les plus distingués ou les nobles, qui concouroient avec lui dans la confection des loix & dans les affaires d'importance. On retrouve la même forme de gouvernement chez les Scythes, les Tartares, les Sarmates, les anciens Saxons, & chez les Modernes parmi

les Polonois, les Suédois, les Allemands, les Anglois, les François, &c.

Les gouvernemens pour la plupart, comme on a vu ci-devant, se sont établis par la force des armes. Les Peuples vaincus reçurent la loi des vainqueurs, qui communément les gouvernerent d'une façon militaire. Réduits en esclavage, ces Peuples n'eurent point de part à l'administration publique, ils ne furent comptés pour rien dans l'Etat; les guerriers coopérateurs de la conquête devinrent les seuls Représentans de la Nation, & réglerent son sort conjointement avec le Souverain. Mais ces Représentans, établis par la force ou par la volonté du Prince, songerent rarement à stipuler les intérêts d'un Peuple mépriſé; ils ne penserent qu'à leurs propres intérêts, qui déciderent de tout & devinrent la loi générale: ils profiterent de la foiblesse des Rois pour limiter l'autorité suprême que ceux-ci ne purent maintenir contre des guerriers turbulens & séditieux, qui jamais ne connurent d'autre loi que la force. Ainsi ces Représentans devinrent des tyrans également incommodes & pour les Souverains & pour les Sujets. Tel fut

l'état des choſes durant le brigandage ſyſtématique connu ſous le nom de *Gouvernement Féodal*, qui pendant un grand nombre de ſiecles, régla le ſort de preſque toutes les Nations Européennes, & qui ſubſiſte encore, en tout ou en partie, chez quelques Peuples modernes. Les Nobles ou les Grands ſont preſque en tout pays les Repréſentans nés des Nations; en conſéquence les Nations ſont communément ſacrifiées aux intérêts des Grands, qui, après les avoir ſéparés de ceux de la Société, finiſſent tôt ou tard par devenir les eſclaves d'un Prince habile.

Les Rois profiterent habilement des diviſions continuelles de ces Repréſentans, armés pour les ſoumettre à l'Autorité Souveraine. Dans la vue de contrebalancer leur pouvoir, ils admirent le Peuple, ſous le nom de *Communes* ou de *Tiers-État*, dans les aſſemblées nationales, où celui-ci fut repréſenté par des citoyens de ſon corps. De cette maniere, la partie la plus nombreuſe de la Nation obtint le droit de prendre part aux affaires & de ſtipuler ſes propres intérêts. Mais comme ces intérêts ne s'accorderent que rarement avec

ceux des Princes, ceux-ci ſe ſervirent des forces & des richeſſes dépoſées dans leurs mains, pour diviſer, intimider, corrompre les Repréſentans de leurs Nations, qui éurent ſouvent autant à redouter la trahiſon ou la vénalité de ceux qu'elles avoient chargés de ménager leurs droits, que les entrepriſes violentes ou les artifices de la puiſſance ſuprême. Les Souverains, qui toujours tendirent au Deſpotiſme, ont ſouvent réuſſi à détruire peu-à-peu les corps anciennement chargés de tempérer & de balancer leur pouvoir ; ces corps ſont anéantis dans pluſieurs contrées ; mais quand les Rois n'ont pu parvenir à les faire diſparoître, ils ſe ſont ſervi de l'appas des titres, des récompenſes, des places, des richeſſes pour mettre dans leurs propres intérêts ceux qu'ils voyoient chargés des intérêts de leurs Peuples. Ainſi, la repréſentation devint illuſoire, & la Puiſſance Souveraine trouva pour l'ordinaire, dans les Repréſentans des Nations, des hommes toujours diſpoſés à entrer dans ſes vues, & à munir ſes volontés de leurs ſuffrages venaux.

C'EST ainſi que par l'activité des Prin-

ces ou de leurs Miniſtres, par la perfidie des Repréſentans des Peuples, par la diviſion des intérêts des différens Ordres de l'Etat, par la négligence ou l'inexpérience des Nations, la liberté ſe perd peu à peu, & finit ſouvent par faire place à un deſpotiſme avéré, qui parvient quelquefois à l'éteindre totalement, dans le cœur même des ſujets.

Le problême le plus important en Politique, c'eſt de trouver le moyen d'empêcher que ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, ne deviennent la proie de ceux qui les gouvernent. Quels remedes oppoſer à l'ambition des Princes toujours prêts à tout envahir? Comment une Nation peut-elle ſe mettre en garde contre les trahiſons de ceux qu'elle charge de parler en ſon nom? Comment garantir ſes Repréſentans des ſéductions de la Puiſſance Souveraine qui diſtribue tous les biens que les hommes déſirent? Ces effets ne peuvent s'opérer que par le moyen de bonnes loix, faites pour fixer les droits & des Souverains & des Repréſentans du Peuple, & pour réunir d'intérêts tous les membres de la Société.

Une trop grande masse de pouvoir & de richesses confiée au Monarque, des prérogatives trop étendues, des droits indéfinis, sont des choses qui l'inviteront toujours à empiéter sur les droits légitimes de son Peuple. Un Prince toujours armé deviendra tôt ou tard le maître absolu d'un Peuple désarmé; celui-ci n'aura jamais la force de parer les coups inopinés que l'autorité souveraine voudra lui porter. Tant de nations ne sont asservies, que parce qu'en tout pays leurs chefs ont à leurs ordres des mercenaires, des hommes sans Patrie, ou qui ne connoissent pas d'autres liens que ceux qui les attachent aux intérêts de leurs maîtres. C'est de la Société que doivent dépendre les citoyens qu'elle stipendie; c'est à la Société qu'ils doivent jurer d'être fideles; nulle puissance ne peut avoir le droit d'armer contre la Patrie les enfans qu'elle nourrit. C'est pour se défendre, qu'une nation a des armées. Ce n'est pas pour être asservie qu'elle entretient des soldats : une nation armée tient dans ses mains sa propre sûreté. Dans un pays jaloux de sa liberté, tout citoyen devroit être en état de porter les

armes. Si le métier de la guerre faiſoit partie de l'éducation publique, nulle force ne pourroit uſurper les juſtes droits d'un peuple.

Les deniers publics, levés ſur le travail & les poſſeſſions des citoyens, ſont deſtinés à ſervir aux vrais beſoins de l'Etat; ils ne ſont pas faits pour entretenir la ſplendeur & la vanité d'une cour, ou pour corrompre les Repréſentans du Peuple. Ce n'eſt pas pour alimenter la pareſſe de quelques courtiſans inutiles, ou pour récompenſer les conſeils perfides de quelques favoris, que les citoyens ſacrifient une portion de leurs biens. Les tréſors d'une nation ne peuvent, ſans une prévarication manifeſte, être employés à la corruption ou à payer des traîtres. La Nation elle-même doit confier les fonds deſtinés au maintien de la choſe publique, à des hommes choiſis qui lui en rendent un compte fidele à elle-même, ſous peine d'être ſévérement punis. Les malverſations, & les vols publics ſont-ils donc les ſeuls que les loix doivent autoriſer?

Pour être fidélement repréſentée,

la Nation choisira des citoyens liés à l'Etat par leurs possessions, intéressés à sa conservation ainsi qu'au maintien de la liberté, sans laquelle il ne peut y avoir ni bonheur ni sûreté. En vain une Société remettroit-elle son sort entre les mains d'hommes avares, vicieux, débauchés, sans conduite, sans lumieres, sans probité, qui ne connoîtroient point les droits de l'équité; le Peuple ne se trompe guere sur les hommes qu'il a sous les yeux; quiconque a du mérite & des talens se fait bientôt connoître à ses concitoyens. Une nation doit choisir des gens de bien, si elle veut être tranquille sur ses intérêts.

Pour avoir des Représentans dignes de stipuler les intérêts de la Patrie, la vénalité, la corruption, la licence & la brigue doivent être rigoureusement bannies des élections; un Peuple qui vend lâchement ses suffrages, doit s'attendre à être lâchement revendu. La voie tranquille du scrutin doit être préférée à ces élections tumultueuses qui nécessairement font disparoître le sang froid de la raison. Quels fruits peut-on se promettre de Représentans élus au milieu

de la crapule & dans des orgies auſſi turbulentes, que le feſtin des Centaures & des Lapithes?

SATISFAITS du choix honorable de leurs concitoyens, ou, ſi l'on veut, du ſalaire fixé par la Nation, les Repréſentans s'engageront de la façon la plus ſolemnelle à ne recevoir ni faveurs, ni penſions, ni graces du Trône, ſous peine d'être déchus par le fait du droit de ſtipuler les intérêts de leurs concitoyens. Que ceux-ci d'ailleurs ſe conſervent le droit de révoquer les pouvoirs qu'ils trouveront avoir remis en des mains infideles. N'eſt-il donc pas dans l'ordre que les Repréſentans dépendent de leurs Conſtituans, qui ſeuls doivent juger, s'ils ſont bien ou mal repréſentés?

NUL Repréſentant d'un Peuple ne doit être perpétuel, ni tranſmettre ſon droit à ſa poſtérité. Les intérêts de tout homme ſont ſujets à varier: tout corps permanent ſe fait des droits & des intérêts à part. La naiſſance ne donne ni les talens, ni la ſageſſe, ni les vertus néceſſaires pour remplir des fonctions, deſquelles dépend le bien-être d'une nation entiere. Le mérite perſonnel

doit conduire à cette magiſtrature honorable.

La faculté d'élire des Repréſentans ne peut appartenir qu'à de vrais citoyens, c'eſt-à-dire, à des hommes intéreſſés au bien du Public, liés à la Patrie par des poſſeſſions qui lui répondent de leur attachement. Ce droit n'eſt pas fait pour une populace déſœuvrée, pour des vagabonds indigens, pour des ames viles & mercenaires. Des hommes qui ne tiennent point à l'Etat, ne ſont pas faits pour choiſir les adminiſtrateurs de l'Etat.

Par le mot *Peuple*, on ne déſigne point ici une populace imbécille qui, privée de lumieres & de bon ſens, peut à chaque inſtant devenir l'inſtrument & le complice des Démagogues turbulens qui voudroient troubler la Société. Tout homme qui a de quoi ſubſiſter honnêtement du fruit de ſa poſſeſſion, tout pere de famille qui a des terres dans un pays, doit être regardé comme citoyen. L'artiſan, le marchand, le mercenaire doivent être protégés par l'Etat qu'ils ſervent utilement à leur maniere, mais ils n'en ſont de vrais membres, que, lorſque par leur travail & leur

induſtrie, ils y ont acquis des biens-fonds. C'eſt le ſol, c'eſt la glèbe qui fait le citoyen; un Politique moderne a dit avec raiſon que *la terre conſtitue la baſe phyſique & politique d'un Etat.*

UNE Repréſentation ſagement diſtribuée pourroit remédier aux inconvéniens qui réſultent de la trop grande étendue d'une nation. Dans ce cas chaque Province ou diſtrict pourroit avoir une aſſemblée de Repréſentans ou d'Etats Provinciaux, établie dans chaque diſtrict, qui choiſiroient quelques-uns de leurs membres ou députés pour ſe rendre à l'Aſſemblée Nationale ou aux Etats Généraux. Ces états particuliers donneroient leurs inſtructions à leurs Députés, & leur preſcriroient la conduite qu'ils auroient à ſuivre d'après le vœu du diſtrict ou de la Province.

ENFIN les Etats ou Repréſentans d'une nation doivent avoir le droit de s'aſſembler à volonté, pour travailler aux affaires publiques, ou bien à des tems fixés, ſans avoir beſoin d'une convocation expreſſe : ils doivent pareillement ſe ſéparer de leur plein gré. L'expérience nous montre que les Princes, toujours ennemis des obſtacles qui s'op-

poſent à leurs volontés arbitraires, ne ſont pas empreſſés à convoquer les Repréſentans de leurs Peuples ; ou bien ils diſſolvent leurs aſſemblées, dès qu'ils ne prévoient pas pouvoir les amener à leurs vues.

CHAPITRE V.

De la liberté de penſer. Influence de la Liberté ſur les Mœurs.

LA libre communication des idées, l'inſtruction, la publication des découvertes utiles ſont des choſes intéreſſantes pour toute Société. Tout bon citoyen doit ſes talens & ſes lumieres à ſes aſſociés. Ainſi, dans un pays bien gouverné, l'homme eſt en droit de penſer, de parler & d'écrire ; cette liberté eſt une digue puiſſante & néceſſaire contre les complots & les attentats de la tyrannie. Un bon avis, un écrit peuvent être quelquefois des ſervices importans. Il n'eſt point de citoyen qui ne doive contribuer à la félicité de ſon pays ; l'homme qui penſe, inutile & déſagréable ſous le Deſpotiſme, ſert ſa

Patrie par ſes recherches & ſes réflexions. L'apathie, l'indifférence pour le bien public ne peuvent être des vertus, que dans des eſclaves; elles n'en ſont pas pour l'homme de bien qui doit s'intéreſſer au bonheur de ſa Patrie.

Celui qui, ſous prétexte de ſervir la Société, ne cherche qu'à la troubler en calomniant ſes chefs, en allarmant mal-à-propos ſes concitoyens, en plongeant le poignard dans le cœur de ſes aſſociés, un tel homme, dis-je, n'exerce point ſa liberté, mais ſa méchanceté. On ne trouble point par des écrits un pays bien gouverné; une adminiſtration équitable a dans ſa conduite même de quoi confondre l'impoſture. La vertu eſt un bouclier impénétrable à la calomnie. Priver les citoyens de la liberté de parler & d'écrire, ſous prétexte qu'ils peuvent en abuſer, eſt auſſi peu ſenſé, que de les empêcher d'avoir des flambeaux pour s'éclairer, ſous prétexte que l'on peut s'en ſervir pour produire un incendie.

La liberté de penſer en matiere de Religion, ne peut être ravie aux hommes, que par une injuſtice auſſi abſurde qu'inutile. Chaque homme ayant reçu

la religion de ſes peres, y eſt attaché par habitude, & la ſuppoſe néceſſaire à ſon bonheur éternel. Il n'appartient donc qu'à la tyrannie de vouloir lui arracher ce qui lui paroît indiſpenſable à ſon bien-être. Nonobſtant ces réflexions ſi ſimples, on ne voit pas, même dans les nations les plus libres, une tolérance complette en matiere de religion. Le Chriſtianiſme, inſociable par ſon eſſence, ne permet guere aux partiſans de ſectes différentes de s'aimer. En tout pays la Religion du Prince opprime & fait ſentir ſon antipathie à ceux qui refuſent de l'admettre. Rien de plus contraire à l'humanité, à la juſtice, à la ſociabilité parfaite, que toutes les Religions nationales qui prétendent jouir excluſivement de l'approbation du ciel; elles deviennent communément tyranniques, ennemies de la liberté de l'homme, & foulent aux pieds les devoirs les plus ſains de la morale.

Les ſectes multipliées ne deviennent dangereuſes dans un Etat, que lorſque l'une d'entre elles s'arroge le droit de perſécuter ou d'opprimer les autres. La violence ſeule fait éclore des fanati-

ques, & produit des troubles dans l'Etat. La liberté de penſer & d'écrire eſt un contrepoiſon aſſûré contre les folies & les tranſports du fanatiſme. La raiſon cultivée en liberté, répand ſes lumieres chez un peuple libre, & amortit peu-à-peu l'influence des chimeres & des terreurs paniques. D'ailleurs ſous un gouvernement heureux & ſage, les impoſteurs n'ont pas de motifs pour échauffer les eſprits; ce n'eſt que dans une nation opprimée & mécontente, que les fourbes trouvent des matériaux diſpoſés à s'allumer. Une nation vraiment libre ſeroit bientôt heureuſe & raiſonnable, & par conſéquent très difficile à troubler.

On nous dira peut-être que les pays libres que nous voyons aujourd'hui, ſont ſujets à des troubles fréquens, & à des factions continuelles. Mais il eſt aiſé de voir que ces déſordres viennent de ce que, même dans les nations les plus libres, la liberté n'eſt point encore établie ſur une baſe aſſez ſolide. On eſt forcé de craindre ſans ceſſe pour elle, ſur-tout quand on a lieu de voir qu'elle eſt ſans ceſſe ouvertement & ſourdement attaquée par des ennemis puiſſans,

& défendue par des amis foibles ou des traîtres. D'ailleurs, comme on a déjà dit, les agitations auxquelles des pays libres ſont ſouvent expoſés, ſeroient elles-mêmes préférables à la ſtagnation mortelle que le deſpotiſme produit. Mais nous avons déjà fait voir ce que l'on doit penſer de la tranquillité que le Deſpotiſme procure; & tout nous prouve que c'eſt dans les contrées où il regne avec le plus de violence, que l'on voit les révolutions les plus ſubites, les plus terribles, les plus fatales aux Souverains.

Les révoltes des peuples ſont toujours des effets de l'oppreſſion & de la tyrannie : les peuples ne prennent de la défiance & de la haine pour leurs chefs, qu'après avoir apperçu des marques réitérées de leur mauvaiſe volonté. L'injuſtice des Souverains briſe les liens de la Société; leur licence invite les Peuples à la licence; leurs attentats provoquent des attentats, ou forcent les Nations à les punir & à ſe faire juſtice elles-mêmes. Si les Princes étoient plus juſtes, les Sujets ſeroient plus tranquilles : s'ils n'attentoient pas à tout moment ſur les droits des hom-

mes & ſur leur liberté, ils ne fourniroient pas ſi ſouvent des prétextes aux entrepriſes des factieux, des eſprits inquiets & turbulens. En général les hommes préferent le repos au mouvement : leur pareſſe, leur timidité, l'amour du repos, les liens ſi puiſſans de l'habitude les retiennent, tant qu'ils croient entrevoir le terme de leurs peines. Ne voyons-nous pas des peuples très malheureux, qui ſouffrent en ſilence, & qui n'oſent rien entreprendre pour améliorer leur ſort? Il n'y a pour l'ordinaire que l'excès de la tyrannie, qui mette les nations en feu; c'eſt alors les Tyrans que l'on doit regarder comme les vrais incendiaires. Locke nous dit, qu'*une longue ſuite d'oppreſſions, d'abus, de négligences, d'injuſtices, de prévarications font aſſez connoître à tout citoyen raiſonnable, l'état de ſon pays, & en cas que pour lors la nation vienne à s'expliquer, il ſçaura qu'il ne doit pas ſe ranger du côté des brigands & des pirates.*

C'EST, je le répete, à la Nation, ſource unique & véritable de toute autorité légitime, qu'il appartient de juger ſi elle eſt bien ou mal gouvernée, bien

ou mal repréſentée ; ſi ſes loix lui ſont utiles ou nuiſibles. Un Gouvernement, quel qu'il ſoit, eſt fait pour la Nation, & non la Nation pour le Gouvernement. Les Rois ſont faits pour les Peuples, & non les Peuples pour les Rois. Une Nation eſt donc en droit de révoquer, d'annuller, d'étendre, de reſtreindre, d'expliquer, d'altérer tous les pouvoirs qu'elle a donnés : quand elle combat un Tyran, elle combat un furieux, elle ſe défend de ſes coups ; ce n'eſt pas elle qui ſe révolte, c'eſt le Tyran. Si chaque individu de notre eſpece a le droit de ſe défendre contre l'aggreſſeur qui l'attaque, par quelle étrange juriſprudence une Nation en corps ſeroit-elle privée d'un droit que l'on ne peut conteſter au dernier des citoyens ? Un Peuple peut, non ſeulement réſiſter au Tyran qui l'outrage & qui travaille à ſa ruine, mais encore il peut le traiter en ennemi : s'il a violé les loix, de quel droit réclameroit-il la protection de ces loix ? Deſtinées à ſervir de bouclier à ceux qui rempliſſent leurs engagemens envers la Société, elles ſont faites pour châtier tous ceux qui s'en déclarent les ennemis.

Mais si les Nations jouissent incontestablement du droit de punir les Tyrans qui les outragent, ce droit n'appartient aucunement au citoyen isolé ; celui-ci ne pourroit sans crime se rendre juge dans sa propre cause. Le plus juste des Princes, le plus cher à son peuple ne seroit pas à couvert des attentats d'un fanatique ou d'un scélérat, s'il étoit permis à tout citoyen de juger ou de punir les chefs de la Société. C'est à des Loix fondamentales, dictées par la justice, la prévoyance, le sang froid, qu'il appartient de fixer les droits des Princes & les bornes de l'obéissance des Sujets. C'est d'après ces loix, & non d'après le caprice ou le ressentiment du citoyen souvent aveugle, que les Souverains doivent être jugés (18).

Toujours inquiets sur des droits qu'ils savent n'être fondés que sur l'opinion & le préjugé ; toujours jaloux d'une autorité qu'ils ne veulent partager avec personne ; toujours avides d'un despotisme qu'ils ne peuvent exercer sans

(18) Suivant les Loix de Sparte, les Ephores étoient les Juges des Rois, & les punissoient au nom de la Nation, quand ils l'avoient mérité : ce Tribunal avoit même le droit de les condamner à la mort. Si Charles I, Roi d'Angleterre fut un Tyran, il fut condamné.

allarmes & ſans danger, les Princes regardent communément tous ceux qui réclament en faveur des Peuples, comme des ennemis de toute autorité, tandis qu'ils en ſont les amis les plus ſinceres. Si nul Citoyen n'eſt intéreſſé à vivre dans la ſervitude, nulle Souverain n'eſt intéreſſé à exercer la tyrannie, qui, comme tout le démontre, devient toujours fatale à celui qui l'exerce, & met en danger ſa vie ainſi que ſon autorité.

INDÉPENDAMMENT de l'équité qui veut que le Souverain rempliſſe ſes devoirs, il eſt de ſon intérêt d'être exactement inſtruit des beſoins, des vœux, des diſpoſitions de ſon Peuple: celui-ci ne peut s'exprimer paiſiblement que par la voix de ſes Repréſentans qui partagent ſes beſoins & forment les mêmes deſirs. Lorſque les loix fondamentales d'un Etat ont négligé d'établir des corps chargés de ſtipuler les intérêts des Na-

par des rebelles, qui de leur autorité privée s'établirent Juges du Souverain ſans l'aveu de la Nation. Les peuples preſque en tout pays, ou n'ont pu faire des Loix, ou ont ſi peu prévu les cas, que la violence termine ſeule les querelles des nations avec leurs Chefs. Juſqu'ici dans aucune contrée les hommes ne ſont parvenus à faire, ni des Loix fondamentales ſolides, ni des *Capitulations ſtables* & raiſonnables avec les Souverains.

tions ; ou lorſque la Tyrannie eſt parvenue à fermer la bouche de ceux qui étoient originairement deſtinés à parler en leur nom, par la néceſſité même des choſes, il ſe forme des corps qui repréſentent aux Souverains les vérités que leurs Courtiſans & leurs Miniſtres leur laiſſoient ignorer. En les réduiſant au ſilence, le Prince ne déclare-t-il pas hautement qu'il ne veut pas connoître la vérité, qu'il approuve les abus dont ſes ſujets ſe plaignent, qu'il prétend les éterniſer ? Les eſclaves d'un tyran n'ont perſonne qui lui parle pour eux ; ils ne lui parlent que par des révoltes, des révolutions, des aſſaſſinats. Les Janiſſaires ſont en Turquie les ſeuls Repréſentans de la nation. Pour les fautes d'un Viſir, ils égorgent un Sultan qui ſouvent ne ſe doute pas que ſon Peuple eſt mécontent. Dans les Gouvernemens Deſpotiques, les plus grandes révolutions ſont communément amenées par les cauſes les plus légeres & les plus imprévues. Le Deſpote eſt toujours expoſé aux coups de ſes eſclaves qui jamais ne voient qu'en lui la ſource de leurs maux ; il eſt exterminé ſouvent avec plus de promptitude & moins de

formalités que le dernier de ſes Sujets. C'eſt toujours la tyrannie qui arme les mains des hommes contre elle-même. Tels ſont les effets de ce gouvernement dangereux pour lequel les Princes ont la folie de ſoupirer, faute d'en appercevoir les dangers.

Dans un Etat Deſpotique, le Deſpote le plus débonnaire eſt ſouvent traité avec autant de fureur, que le tyran le plus coupable, il eſt puni pour les crimes de tous ſes miniſtres. *Ton regne eſt fini*, diſoit un Effendi au Sultan Achmet, *tes ſujets révoltés ne te veulent plus pour maître, ils demandent à grands cris ton neveu. Que ne m'a-t-on plutôt appris la vérité*, répondit le Sultan accablé? Mais quel eſt le téméraire qui oſeroit parler vrai à un maître dont un ſeul mot peut anéantir ſon eſclave? Conſeiller un Deſpote, *c'eſt*, dit un Perſan, *laver ſes mains dans ſon propre ſang.* Ce n'eſt que dans un pays libre que le Souverain peut entendre la vérité, & jouir en ſûreté d'un pouvoir légitime.

On ne peut trop le répéter aux Princes; nulle Puiſſance ſur la terre n'eſt aſſurée, ſi elle ne reconnoît des bornes, toujours aſſez fixées par la juſtice

& la raiſon. Un pouvoir illimité entre la main de l'homme doit, par la nature même de l'homme, dégénérer en abus, & devenir auſſi funeſte pour celui qui l'exerce, que pour ceux contre leſquels ce pouvoir eſt exercé. Tout prouvera dans le cours de cet ouvrage, que l'intérêt du Souverain ne peut jamais ſans danger ſe ſéparer de celui de la Société qu'il gouverne : cet intérêt demande que l'autorité ſuprême ſoit guidée par la morale, également néceſſaire au bonheur, & de ceux qui gouvernent, & de ceux qui ſont gouvernés.

Il y a dans le pouvoir abſolu quelque choſe de ſi ſéducteur pour ceux qui ne l'ont point enviſagé ſous ſon vrai point de vue, qu'il eſt toujours très difficile d'en ſouſtraire une portion à ceux qui ſont accoutumés à l'exercer tout entier ; à ceux qui font conſiſter leur gloire dans la faculté de ſuivre aveuglément leurs fantaiſies ; à ceux qui ont entre les mains des forces pour défendre ce pouvoir. L'affranchiſſement des Peuples ne peut être que l'ouvrage de la juſtice, de la ſageſſe, des lumieres, des grandes vues de ceux qui gouvernent ; ou bien, à ce

défaut, de la prudence des Nations, que des circonſtances heureuſes peuvent quelquefois mettre à portée de réformer les abus qui les ont long-tems affligées.

Ce n'eſt qu'en éclairant les hommes, que l'on peut eſpérer de les rendre & meilleurs & plus heureux qu'ils ne ſont. Les Peuples & les Souverains ſont également intéreſſés aux progrès des lumieres, & ces lumieres ne peuvent être que le fruit de la liberté. Ce n'eſt que dans un pays libre, que l'homme apprend à penſer : tout homme qui ne réfléchit point eſt auſſi peu capable de régler ſes mœurs, que de ſe rendre heureux. Le républicain eſt fier ; le ſujet du deſpotiſme eſt ſouple & poli ; le citoyen libre a du reſſort, de l'énergie, du courage ; il connoît ſes droits, il ſent ſa dignité, il s'eſtime lui-même, il fait cas de l'eſtime des autres. Ces diſpoſitions inconnues des ames avilies qui rampent ſous le deſpotiſme, viennent de l'idée de la ſécurité, de la connoiſſance des appuis que la Société procure, de la certitude où l'on eſt que perſonne n'eſt en droit de nuire. Dans une nation libre, chaque citoyen ſe ſent défendu

par la loi & soutenu par tous ses concitoyens ; il sçait que sa personne & ses biens ne sont point à la merci du plus fort, & que nulle puissance ne peut lui arracher des avantages qui lui sont garantis par tous ses associés.

Ainsi la liberté ennoblit l'homme, éleve son ame, lui inspire le vrai sentiment de l'honneur, le rend capable de générosité, d'amour du bien public, d'enthousiasme pour la Patrie, de noblesse & de vertu.

Ce n'est que dans un pays libre, qu'il existe une Patrie digne d'être aimée & défendue par ses enfans. La Patrie n'est qu'une marâtre peu faite pour être aimée, quand elle est asservie sous les caprices d'un tyran. C'est dans le sein d'une nation libre, que l'on trouve des vertus publiques : c'est là que des citoyens opulens cherchent à plaire à la nation, à mériter son estime, à s'illustrer par des monumens utiles. Des esclaves abjects n'ont d'autre but que de plaire à leur despote, & de gagner ses faveurs par des bassesses. Le pouvoir absolu amortit l'amour de la Patrie ; l'idée du bien public lui fait ombrage ; rien ne se fait

pour la nation ; tous les monumens & les travaux n'ont pour objet que de repaître le faſte, la vanité, la fantaiſie du maître ; le public dédaigné n'eſt jamais compté pour rien ; dans les entrepriſes les plus ruineuſes pour lui, on ne conſulte que la commodité du Prince, & jamais celle des Sujets mépriſés. Le bon citoyen eſt une plante exotique & rare qui ne peut point prendre racine dans un terrein que le deſpotiſme à deſſéché.

La raiſon cultivée eſt le plus ſûr antidote contre la corruption des mœurs : mais la raiſon ne ſe cultive que dans un pays de liberté. Le deſpotiſme, ainſi que la ſuperſtition, eſt l'ennemi né de la raiſon humaine ; il ne veut commander qu'à des eſclaves privés de raiſon, de lumieres & de mœurs.

Si dans les pays qui jouiſſent de la plus grande liberté nous voyons régner des vices & des déſordres auſſi grands que dans ceux qui ſont aſſervis, c'eſt que juſques ici les Nations les plus libres n'ont point aſſez réfléchi aux objets faits pour efficacement contribuer au bonheur national ; elles n'ont point ſenti l'importance de l'éducation,

la néceſſité de former dès l'enfance des citoyens vertueux ; elles n'ont point reconnu les vices de ces inſtitutions antiques qui livrent la jeuneſſe entre les mains des hommes les moins capables de la rendre utile à la Société. Les légiſlateurs de ces nations, entraînés par la routine, ou livrés eux-mêmes à des paſſions & à des vices nuiſibles, n'ont point ſenti la liaiſon néceſſaire de la vertu avec le bien public, & des lumieres avec la vertu. Ils n'ont pas vu que la liberté ne peut être bien défendue que par des ames nobles, honnêtes, généreuſes, & qu'elle ne peut long-tems ſubſiſter, quand elle n'a pour ſoutiens que des ames vénales ou des hommes corrompus. Enfin ces légiſlateurs n'ont point aſſez veillé ſur les mœurs du Peuple, qui communément privé de raiſon, ne ſait jamais diſtinguer la liberté de la licence. Le Peuple étant par-tout la portion la moins inſtruite & la plus inconſidérée d'une nation, eſt fait ſur-tout pour attirer l'attention du légiſlateur, & doit être contenu par des loix équitables, & par une police ſévere qui l'empêche de troubler ſa Société ou de commettre des injuſtices.

MAIS, par un effet naturel de la pareſſe ou du peu de prévoyance des hommes, ils s'endorment promptement, dès qu'ils jouiſſent du bien-être préſent, & s'occupent très peu de l'avenir. La liberté, continuellement attaquée par l'ambition active, demande à être défendue par des citoyens vigilans. L'engourdiſſement & le ſommeil ſont auſſi nuiſibles à la liberté, que les factions & les diſſentions civiles (19). Le deſpotiſme ſçait mettre tout à profit; quand il ne peut réuſſir de vive force, il s'introduit à la faveur de la langueur où les richeſſes & le repos plongent ſouvent les Nations. L'oppreſſion & le malheur, quand ils n'écraſent pas les hommes tout-à-fait, les tiennent éveillés & preſſent fortement le reſſort de leurs ames; voilà pourquoi du ſein oppreſſé d'un eſclave dont l'ame n'eſt point encore briſée, l'on entend quelquefois ſortir des cris plus perçans que ceux des citoyens d'une Société qui jouit d'une partie de ſes droits.

(19) *Libertas per inertiam amittitur.*
SALLUSTE.

CHAPITRE VI.

Réflexions sur le Gouvernement Britannique.

SI les Nations doivent eſpérer de ſe voir quelque jour plus ſages & plus fortunées, ces effets, comme on vient de le dire, ne peuvent être attendus que du progrès des lumieres, du développement ultérieur de la raiſon humaine, des expériences réitérées, des réflexions ſérieuſes ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. S'il eſt rare de trouver des hommes qui réfléchiſſent, il eſt plus rare encore de trouver des nations dont les idées ſe tournent avec ſuite, même ſur les objets les plus intéreſſans pour elles. Les expériences des peres ſont communément perdues pour les enfans. Les révolutions antérieures ſont bientôt oubliées par les ſociétés préſentes. Le gros des hommes ſe laiſſe entraîner par l'habitude, & ne ſe donne gueres la peine de méditer ſur les choſes qui ſe paſſent ſous ſes yeux; on croit que ce

qui subsiste a toujours subsisté & ne peut être autrement qu'il n'est (20).

VOILA, sans doute, la cause de cette indifférence presque générale que l'on trouve dans les hommes sur les objets qui seroient en droit de les intéresser le plus; voilà la cause de l'indolence qu'ils montrent, lorsqu'il s'agit de la réforme des mœurs ou des abus politiques. Chacun souffre; chacun se plaint; chacun desireroit que les choses allassent autrement, mais bientôt on se console, par l'idée qu'elles n'ont jamais été & ne seront jamais plus sagement disposées. C'est ainsi que presque tout le monde raisonne. C'est ainsi que la paresse des hommes vient à bout d'amortir, & de vaincre en eux jusqu'à la tendance naturelle qui les excite à chercher le bien-être. Les Nations, comme les individus, perpétuellement occupées d'objets frivoles, dans lesquels l'opinion & le préjugé leur font placer la félicité suprême, perdent à chaque instant de

(20) *Vivimus ad exempla, nec ratione componimur, sed consuetudine abducimur.* VOYEZ SENEC. EPIST 124. *Assiduitate quotidianâ & consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas vident.*

VOYEZ CICERO. DE NAT. DEORUM, LIB. II, CAP. 2.

vue les objets ſolides, & ſur leſquels leur félicité durable devroit s'établir. Des peuples, contens de jouir d'une portion de liberté ſouvent très petite & très précaire, s'enthouſiaſment du commerce, s'enivrent de la paſſion des richeſſes, ſacrifient tout à cette idole vaine, s'engagent à tout moment dans des guerres fatales, ſe ruinent pour s'enrichir; & remplis de ces idées extravagantes, ne ſongent ni à remédier aux abus dont ils ſouffrent le plus, ni à ſe procurer le bonheur intérieur & domeſtique, ni à cimenter par de bonnes loix la liberté publique qu'ils ſont expoſés à voir diſparoître à tout moment. Voilà comment les hommes cherchent toujours le bonheur au-dehors, courent après ſon image, & ne voient pas que c'eſt chez eux qu'il faudroit l'établir.

APPLIQUONS ces réflexions à la Nation Britannique, la plus libre que l'on trouve maintenant ſur la terre, dont le gouvernement paſſe pour le chef-d'œuvre de la ſageſſe humaine; qui jouit des plus grandes richeſſes & du commerce le plus étendu, & qui pourtant toujours en proie à des factions continuelles, ne renferme que des habitans

mécontens de leur ſort, & ſouvent plus malheureux que les eſclaves du Deſpotiſme même.

Il ne ſuffit pas d'être riche pour être heureux, il faut encore ſavoir employer ſes richeſſes d'une façon propre à procurer le bonheur. Il ne ſuffit pas d'être libre pour être heureux; il faut ne point abuſer de la liberté, ne point la laiſſer dégénérer en licence, ne point en faire un uſage injuſte. Il ne ſuffit pas d'être libre pour conſerver ſa liberté; il faut en connoître le prix, la regarder comme le plus grand des biens, & ne point la ſacrifier à des intérêts ſordides ou à la paſſion ſervile de l'argent, qui, plus que toutes les autres, eſt propre à dégrader les ames, à retrécir le cœur, à conduire l'homme à l'eſclavage.

Le Peuple Anglois, célebre dans l'hiſtoire par ſon amour pour la liberté, qui long-tems le fit combattre avec ſuccès contre ſes Rois, eſt gouverné par un Monarque dont le pouvoir eſt ſuppoſé juſtement balancé par deux Corps chargés de concourir avec lui dans la légiſlation & dans l'adminiſtration des affaires. L'un de ces Corps eſt compoſé des Nobles, des Grands, des *Pairs* du

Royaume ; l'autre des Repréſentans du Peuple, choiſis par le Peuple lui-même, qui forment la *Chambre des Communes.*

Dans l'eſprit de bien des gens cette conſtitution paſſe pour le plus grand effort de l'eſprit humain : on croit jouir par ſon moyen des avantages de la Monarchie, de ceux de l'Ariſtocratie, & de la Liberté Démocratique. Mais pour juger ſainement d'une machine ſi compliquée, il faut contempler le jeu de ſes différens reſſorts.

Une Ariſtocratie, compoſée des Grands, dont l'éclat n'eſt jamais qu'une émanation du trône, doit, par ſa nature même, craindre le pouvoir du Peuple & favoriſer celui du Prince, ſource viſible des titres, des honneurs civils & militaires, des penſions & des graces. Ainſi les intérêts de la portion ariſtocratique ſe confondent évidemment avec ceux du Monarque, & ne peuvent preſque jamais s'en ſéparer. Le Roi eſt donc aſſuré de la pluralité des ſuffrages dans la Chambre des Seigneurs. D'ailleurs il y trouve dans les *Seigneurs ſpirituels*, ou dans les Evêques qu'il a nommés, un parti toujours dévoué à ſes volontés. Le Clergé fut en

tout tems & en toute contrée bien plus disposé à flatter les Princes dans leurs entreprises, qu'à défendre la liberté des Peuples. Le Prêtre, ainsi que le Despote, ne veut que des esclaves, & craint sur-tout la liberté de penser.

Tous les citoyens d'un Etat sont également intéressés au maintien de la liberté; toutes les distinctions des rangs, tous les privileges devroient disparoître, quand il s'agit d'un objet si important, fait pour servir de base au bonheur social. Les Grands, comme le Peuple, ont un même intérêt; leur grandeur n'est rien, quand elle ne dépend que du caprice d'un maître. La distinction vaine & barbare du *Noble* & du *Roturier*, est-elle faite pour subsister dans un pays dont tous les citoyens doivent travailler de concert à soutenir les droits de la raison & de la justice, sans lesquelles la liberté ne peut être solide? Est-ce donc être libre & grand, que de jouir de privileges contraires à l'équité? « La » distinction odieuse & humiliante de » *Nobles* & de *Roturiers* ne signifie dans » son origine que des tyrans & des es» claves, des insolens & des malheu» reux. » (21).

(21) VOYEZ IDÉES RÉPUBLICAINES, pag. 7.

La Chambre des Communes qui forme la partie démocratique du Gouvernement Anglois, eſt une aſſemblée nombreuſe, & conſéquemment tumultueuſe & diſcordante de Repréſentans qui, élus une fois, ne prétendent plus être comptables à leurs Conſtituans, & ne peuvent pas être privés du droit de les repréſenter ou de parler pour eux. Ainſi ces Repréſentans peuvent, ſans courir aucun danger, trahir les intérêts du Peuple & vendre ſa liberté au Monarque : celui-ci, en vertu de ſes *prérogatives*, eſt le diſpenſateur unique des tréſors d'une Nation, qui par là lui fournit les moyens d'acheter les ſuffrages de ceux qu'elle charge de parler en ſon nom. D'où l'on voit clairement que le Souverain & ſes Miniſtres ſont à portée de ſe rendre les maîtres abſolus des Repréſentans du Peuple.

Ces Repréſentans ſont élus par une Populace compoſée en grande partie de citoyens indigens que leur miſere diſpoſe à donner leurs ſuffrages aux candidats qui voudront les payer. C'eſt au milieu des rixes, des cabales, des combats ſanglans d'une troupe ainſi compoſée, le plus ſouvent plongée dans

la crapule & l'ivreſſe, que s'éliſent les hommes qui ſeront chargés de défendre la liberté publique contre les entrepriſes d'un Monarque & d'un Miniſtere en état de corrompre par mille moyens les adverſaires qu'on leur oppoſe. Des Repréſentans de cette trempe lui livreront ſans peine les droits d'un Peuple, qui, pour les choiſir, a déjà trafiqué de ſes ſuffrages.

QUE peut-il réſulter de cette conduite auſſi ridicule que déſordonnée? Le voici; une Nation à qui ſa liberté a coûté tant de ſang & de travaux n'a pu acquérir juſqu'ici que le droit de vivre dans des tranſes continuelles, pour n'avoir point eu la prudence de ſe réſerver le pouvoir de punir des Repréſentans prévaricateurs, elle eſt forcée de ſouſcrire en ſilence à leurs plus indignes perfidies. Les prérogatives immenſes accordées à un Roi qu'elle fait l'exécuteur des loix auxquelles ſeul il donne leur ſanction; qu'elle rend dépoſitaire du tréſor public; qu'elle laiſſe maître abſolu des armées: ces prérogatives, dis-je, ſuffiſent pour le mettre à portée de ſubjuguer, quand il ſera entreprenant, tous ceux qu'il ne pourra

gagner par ſes largeſſes, ſes titres & ſes places.

Une très longue expérience prouve que, dans la Grande-Bretagne, le *Patriotiſme* de ceux qui ſe montrent oppoſés à la cour ou au parti du miniſtere, n'a pour objet que d'importuner le Souverain, de contrarier les actions de ſes Miniſtres, de renverſer leurs projets les plus ſenſés, uniquement pour avoir part ſoi-même au Miniſtere, c'eſt-à-dire, aux dépouilles de la Nation. Le Patriote Anglois n'eſt communément qu'un ambitieux qui fait des efforts pour ſe mettre en la place des miniſtres qu'il décrie; ou bien un homme avide qui a beſoin d'argent, ou bien un factieux qui cherche à rétablir une fortune délabrée. Des patriotes de cette trempe ſont-ils donc faits pour prendre ſincérement à cœur les intérêts de leur pays? Dès qu'ils jouiſſent des objets de leurs vœux, ils ſuivent les traces de leurs adverſaires, & deviennent à leur tour les objets de l'envie & des criailleries de ceux qu'ils ont déplacés: ceux-ci paroiſſent à leur tour de vrais patriotes aux yeux d'un peuple inquiet, qui croit toujours que ſes vrais amis ſont

les ennemis de ceux qui ſont actuellement en pouvoir. Les peuples ſont éternellement repris dans les mêmes pieges.

D'OU l'on voit que le Peuple ainſi gouverné doit néceſſairement être entraîné dans des factions éternelles, vivre dans une défiance & des allarmes continuelles; il doit craindre le pouvoir, le crédit & les artifices d'un Monarque ambitieux ou d'un miniſtere adroit. Il doit craindre la complaiſance des Grands pour ce Monarque qui eſt la ſource de leur propre grandeur. Il doit craindre la perfidie des Repréſentans qu'il charge de ſes propres intérêts, & que tant de cauſes peuvent ſéduire. Enfin il doit craindre ſa propre folie.

UNE Nation déchirée par des cabales, des factions, des émeutes populaires, où les droits d'aucun ordre de l'Etat ne ſont clairement fixés, dont les loix d'ailleurs ſont multipliées, inintelligibles, contradictoires, une telle Nation, dis-je, peut-elle être jamais tranquille ou contente? Tous les citoyens d'un Etat n'ont qu'un intérêt, c'eſt de vivre en paix, d'être bien gouvernés, d'avoir de bonnes loix, de jouir en ſûreté

des avantages que la nature & l'induſtrie peuvent procurer. Mais quel bonheur & quelle ſûreté peut-il y avoir pour un peuple que la brigue, le déſordre, l'intérêt ſordide de quelques marchands avides peuvent à chaque inſtant précipiter dans des guerres inutiles pour les vrais citoyens, dans des dépenſes énormes qui font naître des dettes énormes dont l'Etat eſt accablé pendant une longue ſuite d'années ſans pouvoir jamais ſe libérer (22). Enfin la liberté peut-elle être ſûre un inſtant, entre les mains d'une troupe de dépoſitaires perfides qui préferent l'argent à l'honneur & à la liberté ?

POUR être un vrai Patriote, il faut une ame grande, il faut des lumieres, il faut un cœur honnête, il faut de la vertu. Le Patriotiſme eſt une paſſion noble, fiere, généreuſe; il eſt incompatible avec l'avarice, paſſion toujours ſordide, baſſe, inſociable. Un peuple enivré de l'amour de l'argent ne trouve rien de plus eſtimable que l'argent; il craint la pauvreté ou la médiocrité comme le comble de l'infortune, & ſacrifiera tout au deſir de s'enrichir. Un

(22) Voyez la Partie 3. Chap. VII.

peuple commerçant ne voit rien de comparable à la richesse, chacun veut l'obtenir ; si cette passion épidémique gagne tous les ordres de l'Etat, le Représentant du Peuple n'en sera point exempt, il traitera de la liberté publique avec le Prince & son Ministre, qui auront bientôt *le tarif des probités de leur pays* (23).

Une Nation vénale, vicieuse, corrompue, peut-elle donc long-tems conserver sa liberté ? Elle ne fait cas de cette liberté, qu'autant qu'elle lui procure les moyens de s'enrichir. La liberté, pour être sentie & conservée, demande des ames nobles, courageuses, vertueuses ; sans cela elle dégénere en licence, & finit par devenir la proie

(23) Ce mot est du célebre Robert Walpole, premier Ministre d'Angleterre sous le regne de George II. En 1729, on proposa dans le Parlement de la Grande-Brétagne une formule de serment, par laquelle chaque Représentant du Peuple devoit s'engager à ne recevoir aucuns bienfaits de la cour ; mais cette proposition fut rejetée par la chambre des Seigneurs, dont la plupart des membres sont dévoués au Ministere. Les dépenses secretes du Ministere, depuis 1731 jusqu'à 1741, montoient à 1,453,400 livres sterlings (environ 25 millions de livres tournois.) Voyez *Seasonable hints from an honest man*, publié in 8vo. en 1761. Les bons citoyens en Angleterre regardent la loi appellée *Septennial act*, qui fixe la durée de chaque Parlement à sept ans, comme un grand coup porté à la liberté nationale.

du maître qui aura de quoi corrompre. Un Peuple ſans mœurs n'eſt pas fait pour être libre ; un Peuple injuſte pour les autres ; un Peuple brûlé de la ſoif de l'or ; un Peuple conquérant ; un Peuple ennemi de la liberté d'autrui ; un Peuple jaloux même de ſes concitoyens ou de ſes ſujets d'un même Etat, a-t-il des idées vraies de liberté ? La liberté véritable doit être accompagnée de l'amour de l'équité, de l'humanité, d'un ſentiment profond des droits du genre humain ; ces ſentimens ne peuvent être que le fruit d'une éducation vertueuſe & généreuſe, bien différente de cette éducation ſervile que l'on donne aux hommes en tout pays.

Que peut-il donc manquer à la félicité complette d'un Peuple qui ſe vante de jouir de la conſtitution la plus heureuſe & de la plus grande liberté ? Que reſte-t-il à deſirer pour une Nation dans les ports de laquelle les richeſſes du monde entier vont aborder ? Il lui manque une éducation généreuſe, des mœurs honnêtes, des notions véritables de juſtice, en un mot, des diſpoſitions contraires à une ſoif inextinguible des richeſſes, dont l'abondance

n'eſt propre qu'à étouffer dans les ames les vertus les plus nobles, les plus utiles à la Société.

Peuples d'Albion! d'où viennent ces allarmes continuelles, ces factions qui vous déchirent, ces chagrins ſombres qui vous dévorent & qui ſe peignent ſur votre front? Comment ces tréſors qui s'accumulent dans vos mains, loin d'aſſûrer votre bonheur ne font-ils que le troubler ſans ceſſe? Pourquoi dans le ſein même de l'abondance & de la liberté vous voit-on rêveurs, inquiets, & plus mécontens de votre ſort, que les eſclaves frivoles qui ſont les objets de vos mépris? Apprenez la vraie cauſe de vos craintes & de vos peines. Jamais l'amour de l'or ne fit de bons citoyens. La liberté ne peut être fermement établie, que ſur l'équité, & courageuſement défendue, que par la vertu. Laiſſez à des Deſpotes la gloire folle & deſtructive de faire des conquêtes & de répandre à grands flots le ſang de leurs ſujets. Pour vous, contens de jouir en paix des bienfaits de la nature, n'allez pas les anéantir par des guerres inſenſées, qui ne ſeroient utiles qu'à une poignée de commerçans inſatia-

bles, & qui ſeroient ruineuſes pour vos vrais citoyens. Cultivez donc, ô Britons ! la ſageſſe & la raiſon : occupez-vous à perfectionner votre gouvernement & vos loix. Liez à jamais les mains cruelles du pouvoir arbitraire. Ne vous endormez point dans une ſécurité préſomptueuſe, dont l'ambition éveillée profiteroit pour vous charger de fers. Craignez un luxe fatal aux mœurs & à la liberté. Redoutez les effets du fanatiſme religieux & politique. Veillez à votre ſûreté & à celle de l'Europe ; humiliez les Tyrans, enchaînez leur ambition, protégez la juſtice opprimée ; & pour lors votre Iſle fortunée deviendra le modele des Nations, le foyer de la liberté, au feu duquel tous les Peuples de la terre viendront s'éclairer & s'échauffer.

CHAPITRE VII.

Des intérêts des Princes ou de la Politique véritable.

CONFONDRE les intérêts de l'homme avec celui des êtres que la nature rend néceſſaires à ſon propre bonheur, voilà, comme on a vu, l'objet de la morale. Réunir d'intérêts les Souverains & leurs Peuples, voilà, comme nous allons le prouver, l'objet de la Politique. Cette réunion heureuſe ſeroit promptement effectuée, ſi les Princes daignoient s'inſtruire de leurs intérêts véritables : ils reconnoîtroient alors que le Deſpotiſme, cette façon de gouverner qui ne ſuit d'autre regle que le caprice & la paſſion, ne peut être avantageux, ni à celui qui l'exerce, ni à ceux contre qui l'on voudroit l'exercer : ils ſentiroient que la Tyrannie anéantit la ſûreté du Souverain en détruiſant l'affection des Sujets : ils verroient que des loix équitables ſont les ſoutiens les plus fermes, & des Nations, & des Trônes : ils s'appercevroient que le Prince ne peut ſe rendre heureux tout ſeul, ou ſe faire un bien être

distingué de celui de la Société dont il est le chef : ils trouveroient que la vertu seule fait fleurir les empires ; que sans elle il n'est ni vraie puissance, ni vraie grandeur, ni vraie gloire, ni sûreté véritable. Tout leur prouveroit que la vertu du Maître fait éclore la vertu des Sujets, dont l'effet est de produire, & la félicité publique, & la félicité particuliere. Enfin tout les convaincroit que la morale est la même pour le Monarque que pour le Citoyen ; pour les Nations que pour les Familles ; pour la Société que pour chacun des Membres dont elle est composée, & que nulle Puissance ne peut impunément violer ses regles immuables, dont la base se trouve dans la nature de l'homme.

Quel intérêt un Souverain peut-il avoir à gouverner ? Quels avantages peuvent faire desirer la Puissance Suprême ? Sur quoi peut être fondée l'ambition, cette passion qui fait souhaiter de commander aux autres hommes ? Le Pouvoir Souverain ne procure des biens réels à celui qui le possede, que parce qu'il dépose dans ses mains les mobiles les plus puissans, les plus capables d'en-

gager, d'inviter, d'obliger tous les membres d'une Société à concourir à ſes vues, à ſeconder ſes projets, à contribuer à ſon propre bien-être, à lui montrer l'attachement, le reſpect, la déférence, la ſoumiſſion, les ſentimens qui ſont dus à l'autorité ſuprême.

Est-il un homme plus grand, plus reſpectable, plus fort, plus digne d'amour qu'un Prince qui, placé ſur un Trône où il eſt expoſé aux regards de tout ſon Peuple, y jouit de la tendreſſe de tous les cœurs, & voit chaque citoyen perſonnellement intéreſſé aux ſuccès, au contentement, à la conſervation, au maintien de l'autorité d'un chef qui le défend, qui le chérit, qui s'occupe de ſes beſoins, qui veille à ſa ſûreté ? Un bon Roi eſt l'ami de chacun de ſes Sujets, & trouve dans chacun d'eux un ami véritable.

Que manque-t-il à un Souverain pour être auſſi grand, auſſi puiſſant, auſſi glorieux, auſſi heureux que la nature humaine le comporte ? Accablé de tous les biens que l'homme puiſſe deſirer ; entouré d'hommes empreſſés à deviner tous ſes ſouhaits ; en ſpectacle aux yeux d'une nation entiere dont il ne tient

qu'à

qu'à lui de ſe rendre l'idole ; diſtributeur des graces, des honneurs, des richeſſes, des diſtinctions qui ſont l'objet de tous les vœux, comment ſe fait-il qu'un Prince traîne communément une vie languiſſante & malheureuſe ? Dégoûté de tout pour l'ordinaire, il ne ſait jouir de rien ; il ignore la maniere de faire ſervir à ſon bonheur tous les moyens qu'il tient entre ſes mains ; raſſaſié, fatigué des plaiſirs & des amuſemens les plus piquans, il cherche dans le tumulte des guerres, dans des amuſemens frivoles ou ſouvent criminels, dans une vaine pompe, dans des fêtes ruineuſes, dans des dépenſes auſſi immenſes qu'inutiles, des moyens de s'éviter lui-même, & des remedes momentanés contre l'oiſiveté qui l'accable.

Est-il bien concevable qu'un Souverain puiſſe être ſujet à l'ennui ? Ce ſupplice, réſervé à l'oiſiveté, eſt-il fait pour tourmenter un Prince dont tous les momens peuvent être agréablement remplis ? Comment les ocupations multipliées de la Souveraineté, les détails auſſi curieux que variés de l'Adminiſtration, la ſcene toujours diverſifiée de

la Politique, peuvent-ils donner place au dégoût & produire la satiété ? Le Prince, direz-vous, se repose sur ses Ministres du soin de gouverner son Empire. Eh bien, qu'il gouverne lui-même, qu'il remplisse en personne les fonctions les plus augustes qu'un mortel puisse exercer ; qu'il apprenne à goûter à chaque instant de sa vie le bonheur le plus grand, le plus pur, le plus diversifié, le plus constant que l'on puisse éprouver en ce monde ; qu'il apprenne à faire chaque jour des heureux ; qu'il jouisse par lui-même du plaisir si doux de tarir les larmes de l'affliction, de voir couler les pleurs de la reconnoissance ; qu'il soulage la misere ; qu'il banniſſe l'oppression ; qu'il réforme les abus ; qu'il corrige les loix ; qu'il s'occupe des besoins de son Peuple, & chaque moment de son regne sera marqué par des plaisirs nouveaux : il entendra perpétuellement retentir dans son oreille les applaudissemens & les bénédictions de ses sujets ; il se repaîtra, non de la fumée de la flatterie, mais d'une gloire solide. Il rentrera avec joie en lui-même, où il aura établi le siege de son bonheur ; il goûtera sans interruption la

satisfaction de s'aimer, sentiment qu'il verra sincérement applaudi, non par les flatteries suspectes de quelques courtisans, mais par les acclamations & les vœux d'un peuple tout entier. Il jouira d'avance des hommages de la postérité, à qui l'histoire transmettra les actions, dont la prospérité & la félicité de ses peres auront été les effets mémorables.

TELLES sont les sources inépuisables de joie que la vertu réserve aux Souverains qui auront appris à connoître ses charmes. Les plaisirs les plus vifs perdent peu-à-peu leur activité, ils finissent par causer des dégoûts & se changer en peines. Les objets les plus séduisans fatiguent la vue à la longue; le beau lui-même devient indifférent, mais la vertu procure seule un contentement inaltérable. L'homme peut-il jamais se lasser de ce qui le ramene sans cesse agréablement sur lui-même? Un bon Roi jouit de tous les bonheurs qu'il répand sur ses Peuples; il rassemble dans son cœur toutes les joies de ses Sujets.

SI les Grands chargés de l'éducation des Rois, au lieu de les énorgueillir & de leur apprendre de bonne heure à mépriser les hommes, leur enseignoient

à les aimer, les leur montroient comme les instrumens de leur propre bonheur ; si, au lieu de les endurcir, ils les accoutumoient à sentir, les Rois auroient de la vertu. Des plaisirs bruyants, des voluptés mépriſables, des édifices ruineux, des spectacles frivoles, les conquêtes même les plus brillantes leur paroîtroient-elles comparables à la satisfaction si pure de pouvoir se dire chaque jour, « ce jour n'est » point perdu ; un Edit consolant, une » loi juste & bienfaisante vont m'attirer » les bénédictions de tout un Peuple » attendri. Mes Provinces les plus éloi- » gnées prononceront mon nom avec » transport ; il n'est pas un seul de mes » sujets à qui je n'aie procuré de la joie ; » je suis le Pere d'une famille immense, » & tous mes Enfans sont satisfaits de » mes soins. Mes voisins seront forcés » de me rendre des hommages ; leurs » sujets porteront envie aux miens, & » désireront vivre sous mes loix. Mes » ennemis jaloux seront eux-mêmes » obligés de respecter ma puissance ; ils » la verront soutenue par toutes les for- » ces d'un Peuple fidele, dont les inté- » rêts sont confondus avec les miens. »

Il ne reſte aucuns vœux à former pour un Prince équitable & bienfaiſant qui a ſçu mériter la confiance & l'amour de ſes ſujets. Souhaiteroit-il un pouvoir illimité ? En eſt-il un plus abſolu que celui qu'on exerce de concert avec une nation entiere ? Voudroit-il que ſon autorité fût reſpectée ? En eſt-il une plus ſainte & plus ſacrée que celle dans laquelle chacun trouve ſa propre félicité, & dont le mépris entraîneroit ſa propre infortune ? Ambitionneroit-il d'être aimé ? Quoi de plus propre pour faire naître le ſentiment de l'amour dans les cœurs, que des bienfaits continuels & variés ? Lui faudroit-il des richeſſes, des ſecours, des impôts ? Un Monarque équitable ne peut-il pas diſpoſer ſans violence des biens de ſes ſujets, lorſqu'ils ſavent qu'il n'en uſera que pour les rendre plus heureux, ou pour conſerver leur bonheur ? Demanderoit-il des armées pour défendre la patrie ? Tout citoyen pénétré des avantages dont il jouit ne devient-il pas un ſoldat prêt à verſer ſon ſang pour une Société dont le chef lui procure des biens auſſi chers que la vie,

& ſans leſquels cette vie perdroit elle-même tous ſes charmes ?

Que de travaux, d'inquiétudes, de dépenſes, de machinations & de chagrins les Souverains s'épargneroient à eux-mêmes ! Que de murmures, d'afflictions, de larmes & de ſang épargneroient-ils à leurs Sujets ! Que de fourberies, de perfidies, de négociations inſidieuſes, de guerres, de parjures honteux les Princes s'épargneroient à eux-mêmes, s'ils étoient plus équitables, & s'ils renonçoient aux maximes d'un Machiavéliſme odieux qui fait trop communément la baſe de la Politique des Rois !

La vraie Politique eſt toujours conforme à la Morale & ne peut jamais s'écarter de ſes principes. Celle des Souverains, ainſi que de chacun de leurs ſujets, eſt d'être juſte, modéré, de bonne foi, vertueux. L'équité eſt la ſauve-garde, & des Nations, & des Princes, & des Particuliers. Elle les défend également contre les paſſions déſordonnées ; elle proſcrit la violence, les conquêtes, les uſurpations, les perfidies entre les nations ; elle rend les traités inviolables & ſacrés ; elle met

en sûreté la vie, la personne, les biens, la liberté du citoyen. Elle maintient la concorde, l'union, la paix entre les différens peuples de la terre, de même qu'entre les membres d'une cité. Elle assure l'empire des loix tant naturelles que civiles. Si les hommes étoient justes, le mal moral seroit banni de la terre; si les Princes étoient justes, leurs Sujets seroient justes, & leurs Etats jouiroient de toute la félicité dont ils sont susceptibles.

Reconnoissons donc la fausseté ainsi que la perversité d'une Politique qui met les Princes au-dessus des regles éternelles de la Morale, & qui leur fait dédaigner le soin de cultiver la raison de leurs sujets. Des Souverains injustes & perfides trouveront des ennemis dans tous les Peuples qui les entourent. Des Maîtres dépourvus de vertus, n'auront pour Sujets que des esclaves sans vertus. Les vices des Souverains & des sujets ne peuvent que les rendre mutuellement malheureux, & conduire les uns & les autres à des calamités sans fin.

L'espérance & la crainte, voilà les grands mobiles des actions humai-

nes : ils ſont entre les mains de ceux qui gouvernent les hommes. Les récompenſes & les châtimens mettent la puiſſance ſouveraine à portée de modérer les paſſions & de diriger les volontés, ſoit vers le bien, ſoit vers le mal. Les Princes donnent toujours les impulſions les plus fortes à la machine Politique, dans laquelle il entre une multitude de reſſorts que le Gouvernement doit faire agir de maniere à produire le bien général. Mais ce bien général ne peut être l'effet que des efforts de tous ; & pour que tous y conſpirent, il faut que le Prince ou la force motrice les porte au même but.

CHAQUE membre dans la Société tend au bien-être à ſa maniere. Souvent peu d'accord avec lui-même, ſes mouvemens ſont ſujets à varier ; il marche peu ſûrement, il chancelle à chaque pas, par les chocs divers, & ſouvent oppoſés, qui le pouſſent ſuivant des directions différentes. C'eſt au Gouvernement à lui donner des impulſions utiles & à le ſoutenir dans la direction qu'il lui donne. Le grand art du Politique ſeroit de faire en ſorte que

dans la machine compliquée de la Société, il n'y eût point de reſſorts ſuperflus, inutiles, contraires au jeu univerſel, mais que tous conſpiraſſent au même but ſans varier. Ce problême ſera parfaitement réſolu, lorſque dans un Etat le mérite & la vertu pourront prétendre aux récompenſes, & quand l'inutilité, le vice & le crime auront toujours à craindre le châtiment ou le mépris.

SOUVERAINS de la terre! ſoyez juſtes. Tenez une balance équitable entre tous vos ſujets. Soyez fideles à récompenſer la vertu, à honorer l'utilité, à diſtinguer le vrai mérite; ſoyez exacts à punir le crime; montrez du mépris à l'homme inutile & vain; privez le vice de vos bienfaits; banniſſez de votre préſence le Grand lui-même, quand il méconnoît ſes devoirs; ne donnez les places qu'à des citoyens diſtingués par leur probité, leurs vertus & leurs talens; & bientôt vos ſujets auront de la vertu, acquerront les qualités néceſſaires pour vous plaire, & s'efforceront à l'envi de ſe rendre utile à la Société. Un Prince qui, fermement attaché aux regles de l'é-

quité, ne répandroit ſes graces & ſes faveurs que ſur les gens de bien, & qui montreroit un front ſévere aux méchans, prêcheroit la Morale & la réforme bien plus efficacement que tous les Prêtres & les Moraliſtes du monde.

QUE les Miniſtres du Très-Haut tonnent du haut de leurs chaires contre la corruption du ſiecle : qu'ils menacent les mortels du courroux des puiſſances inviſibles ; qu'ils entrouvrent ſous leurs pas les cavernes embraſées de l'autre vie. Les puiſſances viſibles ſeront bien plus fortes que les Dieux. L'exemple du Prince, ſes bontés & ſes diſgraces ſeront plus efficaces que les promeſſes de biens inconnus, que les menaces de châtimens éloignés auxquels on peut aiſément ſe ſouſtraire. Les exhortations les plus touchantes de la Religion ne feront jamais ſur les cœurs une impreſſion auſſi forte, qu'un ſeul mot, un regard, un ſigne, un bienfait, un reproche, un refus d'un Souverain vertueux lui-même & fortement réſolu à faire régner les mœurs dans ſes Etats (24).

(24) *Rex velit honeſta, nemo non eadem velet.* SENEC.

RIEN de plus ſage que le Proverbe Perſan qui dit, *veux-tu faire croître le mérite, ſeme les récompenſes.* Si les Souverains montroient de l'eſtime aux citoyens les plus vertueux, il n'y auroit bientôt dans la Société qu'une heureuſe émulation de vertu. Ne leur ſeroit-il donc pas infiniment plus facile d'exciter entre leurs ſujets une émulation d'honneur, que d'exciter entre eux une émulation de baſſeſſes,

1re THYEST. Eraſme parlant de Geradas le Spartiate dit " qu'il comprit très bien que les vices ne pouvoient „ pas naître dans les endroits où ils n'avoient point été „ ſemés, & qu'ils s'affoibliſſoient par-tout où, au lieu „ d'être honorés, ils étoient punis par l'ignominie. „ Et c'eſt là, ajoute-t-il, la façon la plus douce de „ corriger les mauvaiſes mœurs, & d'exciter à l'amour „ de la vertu. „ *Prudenter intellexit ibi non poſſe naſci vitia, ubi non admittuntur vitiorum ſeminaria, eaque ubique jacere quibus pro honore tribuitur ignominia. Atque hæc eſt clementiſſima ratio medendi pravis moribus, excitandique virtutis ſtudium.* Voyez ERASMI APOPHTEGM. Lib. I.

De tous les moyens qu'un Prince peut employer pour mettre la vertu en honneur, & pour ainſi dire, à la mode, il n'en eſt pas de plus puiſſant que l'exemple. „ Tout le monde, dit Claudien, ſe modele ſur le Prin„ ce : les édits n'ont pas autant de pouvoir ſur les eſ„ prits des hommes que la vie du Souverain.

. . . . . *Componitur Orbis*
Regis ad exemplum : nec ſic inflectere ſenſus
Humanos edicta valent ut vita regentis.

VOYEZ CLAUDIAN. DE IV. CONS. HONORII, Vers 296.

d'opprobre & d'infamies ? La vertu procure de la gloire ; le vice ne procure que de la honte & du repentir ; quel que ſoit le ſuccès du vice, tous ceux qui réuniſſent par ſon moyen, ſont forcés eux-mêmes d'en rougir. Si l'on ne parvenoit aux honneurs & aux places que par le mérite & la vertu, de combien d'avantages ne jouiroit-on pas ? On goûteroit d'abord la ſatisfaction intérieure attachée au mérite ; on obtiendroit l'eſtime des autres ; enfin l'on jouiroit de l'objet de ſon ambition. Quel eſt donc l'aveuglement, la négligence ou la mauvaiſe volonté de tant de Princes qui, pouvant faire naître les bonnes mœurs, les talens & la vertu dans leurs Etats avec tant de facilité, ne ſentent pas les avantages qui en réſulteroient pour eux ?

La Chine eſt le ſeul pays connu où la Politique ſe trouve, par la conſtitution même, intimement liée avec la Morale. L'antiquité de cet Empire a, ſans doute, fait connoître à ceux qui l'ont autrefois gouverné qu'un Etat ne peut proſpérer ſans la vertu. Depuis plus de vingt ſiecles les Empereurs & les Grands de cette Nation,

déſabuſés de la ſuperſtition, qu'ils laiſſent à la lie du Peuple, ſe ſont bien gardés de l'incorporer avec la Morale, avec laquelle ſes principes, toujours ſurnaturels & merveilleux, ne peuvent rien avoir de commun. Mais ſi la Religion a perdu ſon crédit auprès des chefs de cette Nation, la ſcience des mœurs en a rempli la place. Nul homme dans la Chine ne peut parvenir aux emplois, ou avoir part à l'adminiſtration de l'Etat, à moins d'être exempt des religions populaires; on a ſenti dans cette vaſte contrée que la Morale étoit la ſeule religion de tout homme raiſonnable. En conſéquence une étude approfondie de la ſcience des mœurs, eſt la ſeule voie pour s'avancer, pour obtenir la Magiſtrature, pour parvenir au Miniſtere. Parmi nous cette étude, réſervée à quelques penſeurs obſcurs, ſeroit un titre pour exclure du maniement des affaires & de la faveur de ceux qui gouvernent les Etats.

A la Chine, au lieu des leçons fanatiques & myſtérieuſes des fondateurs de ſectes, les préceptes raiſonnables d'un ſage, depuis plus de deux mille

ans, reglent la marche d'un Empire qui n'a gueres moins d'étendue que l'Europe toute entiere. Ses loix ont été trouvées ſi remplies de ſageſſe, qu'elles ont ſubjugué juſqu'aux Tartares farouches qui ſe ſont rendu maîtres de ce vaſte pays; par un effet très rare de ſon pouvoir ſur les Princes, la raiſon a vaincu les vainqueurs de la Chine. Des Empereurs devenus tyrans ont diſparu; leurs races ou dynaſties ont été détruites; le fer & le feu ont ravagé les Villes & les Provinces; mais la Morale du ſage Con-fut-zé, fondée ſur la baſe éternelle de la vérité, a ſurvécu à ces tempêtes & dirige encore la marche d'un Gouvernement qui ſe fit reſpecter par les conquérans les plus ſauvages.

Des Empereurs qui ſe glorifient d'être appellés les *Peres & Meres* de leurs Peuples, ne dédaignent pas de ſe charger eux-mêmes du ſoin d'inſtruire leur famille nombreuſe: les Edits de ces Princes ne ſont communément que des leçons utiles de Morale, dans leſquelles ils donnent à leurs enfans des préceptes ſur l'amour paternel, la piété filiale, les devoirs de l'homme, ſur

l'humanité envers les malheureux. Tantôt le Souverain excite entre ſes ſujets l'émulation du travail, tantôt il exhorte les riches à ſe rendre chers à la nation par des monumens utiles, par des canaux, des aqueducs, des ponts & des chemins, &c. Tantôt il recommande aux maîtres la douceur envers leurs domeſtiques : il fait ſentir aux peres l'intérêt qu'ils ont de donner une éducation honnête à des enfans à qui il enſeigne la docilité. En un mot, le Monarque, ainſi que les Miniſtres, Gouverneurs & Mandarins qui le repréſentent, ſont continuellement occupés de l'inſtruction du Peuple, lui remettent fréquemment ſous les yeux les devoirs propres à le rendre heureux, lui indiquent des moyens de faciliter ſes travaux. Ils ſont même parvenus à inſpirer aux hommes les plus groſſiers la politeſſe & la déférence mutuelle que l'on ne rencontre parmi nous, que dans les perſonnes les mieux élevées.

Mais ce Gouvernement éclairé a ſenti que les leçons les plus utiles ne feroient ſur les eſprits qu'une impreſſion paſſagere, ſi elles n'étoient fortifiées par des récompenſes ſenſibles.

Peu content donc de récompenſer par des places & des dignités, ceux qui ſe ſont diſtingués par l'étude de la Morale, le Gouvernement agit encore ſur les cœurs des citoyens, par des diſtinctions honorables, par des largeſſes, par des éloges Publics qu'il décerne à ceux qui ſe font remarquer par leur activité, leur induſtrie, leur zêle pour la Patrie, ainſi que par leur fidélité à remplir leurs devoirs. Une action éclatante de vertu, des talens rares, ſont annoncés à tout l'empire par les nouvelles publiques, & mettent ceux qui ont mérité cet honneur à portée de jouir des applaudiſſemens de tous leurs concitoyens (25).

POUR peu que l'on réfléchiſſe ſur des uſages ſi louables, on reconnoîtra

(25) Voyez *l'Hiſt. de la Chine* du R. P. Duhalde. Les *Mémoires de* la Chine du R. P. le Comte. Les *Lettres Edifiantes*, tom. XV. Les dernieres rélations de l'Indoſtan nous parlent d'un peuple voiſin du Bengale qui s'eſt heureuſement préſervé de l'eſclavage & des vices affreux qui affligent toutes les nations dont il eſt entouré. La juſtice, la bienfaiſance, l'humanité, l'hoſpitalité y ſont exercées, non ſeulement entre les concitoyens, mais encore envers les etrangers. Quand quelqu'un y perd ſa bourſe ou quelqu'autre choſe ſur le chemin, celui qui les rencontre les ſuſpend au premier arbre, & donne avis au Magiſtrat de ce qu'il a trouvé.

VOYEZ HOLWELL, RÉLATION DES EVÉNEMENS DU BENGALE, PARTIE II.

que des Souverains vertueux, dès qu'ils le voudront, ſeront à portée de réformer les mœurs, de bannir le vice de leurs Etats, d'y faire naître l'activité, d'y établir le regne de la vertu. On nous dira, peut-être, que ces uſages établis à la Chine n'ont pas fait de ſes habitans des hommes plus vertueux que d'autres, & que bien des relations s'accordent à les peindre comme des fourbes, des voleurs, des hommes très vicieux. Nous répondrons qu'aumoins certaines vertus, la piété filiale ſur-tout, y ſont très religieuſement obſervées, & que d'ailleurs nul Peuple ſur la terre n'a pouſſé plus loin ſon induſtrie. Enfin nous dirons que, nonobſtant ſes inſtitutions ſi ſages, le Gouvernement Chinois eſt deſpotique, & que le Deſpotiſme par ſa négligence permet à toutes ſortes d'abus de s'introduire, ou par ſes violences & ſes caprices anéantit les effets des inſtitutions les plus utiles; la forme reſte & le fond diſparoît.

TAYLOR INST. OXFORD

CHAPITRE VIII.

Des qualités & des vertus néceſſaires au Souverain.

MORALISTES Philoſophes, Prêtres & Politiques! écrivez des volumes pour nous montrer les qualités & les vertus que doit avoir un grand Prince. Entrez dans un détail immenſe ſur les connoiſſances qu'il doit acquérir, les talens qu'il doit poſſéder, les grandes choſes qu'il doit faire, la conduite qu'il doit tenir à l'égard de ſes ſujets & de ſes voiſins. Miniſtres du Seigneur! appeſantiſſez-vous, ſur-tout, ſur les vertus religieuſes qu'il doit montrer, & ſur les pratiques minutieuſes auxquelles il doit ſe ſoumettre pour plaire à l'Eternel. Le Prince ne vous lira point, ou s'il daigne vous lire, vos écrits ne feront que le décourager. Pour rendre le Prince tel qu'il doit être, le citoyen raiſonnable lui dira, *ſoyez juſte*; par là vous ſerez heureux vous-même & vos Peuples ſeront heureux.

CHAPITRE IX.

Causes de l'abus du pouvoir, ou de la corruption des Princes.

LEs Princes sont de tous les hommes ceux que la vérité devroit le plus intéresser, & ceux qui sont le moins à portée de l'entendre. Tout conspire à leur donner des idées fausses d'eux-mêmes, de leurs droits, de leur autorité, de leur puissance, de leur grandeur & de leurs Sujets. Les Nations seroient aussi heureuses qu'elles pourroient le desirer, si, pour instruire leurs chefs, on prenoit la centieme partie des peines & des précautions que l'on prend pour les tromper & les corrompre.

L'ART de régner, le plus important de tous les arts, est le seul qu'on ait droit d'exercer, sans l'avoir jamais appris. Pour gouverner les hommes & décider de leur sort, il suffit communément d'être né ou de descendre d'une race particuliere. Presqu'en tout pays les Peuples ont supposé que la nais-

ſance conféroit toutes les qualités du cœur & de l'eſprit, néceſſaires pour l'adminiſtration des Empires. Devons-nous donc être ſurpris de trouver ſi peu de bons Princes ſur la terre ? A peine en mille ans rencontre-t-on dans l'hiſtoire, un Souverain qui ait le mérite, les talens, les vertus de l'homme le plus ordinaire. Et cependant l'hiſtoire nous montre bien plus ſouvent les Rois comme ils auroient dû être que comme ils ont été ; les hommes ſont diſpoſés à élever juſqu'aux nues les moindres vertus des Souverains ; pour être un grand Prince, il ſuffit quelquefois d'avoir montré quelque bonne volonté, quand bien même on ne l'auroit jamais exécutée. Tout homme qui vit en Société, a des idées de juſtice, connoît ce qu'il doit aux autres, ſe ſent intéreſſé à leur plaire, veut mériter leur affection & leur eſtime, eſt jaloux de ſa réputation préſente & de la mémoire qu'il peut laiſſer après lui ; ces ſentimens ſont trop ſouvent inconnus de ceux que le ſort deſtine à gouverner les Peuples.

Avec les peines que l'on ſe donne pour cacher aux Princes ce qu'ils doivent aux autres ; avec l'ignorance où

on les tient des rapports qui les lient avec leurs Sujets, ſi l'on doit être ſurpris de quelque choſe, c'eſt de ne pas les voir cent fois pires qu'ils ne ſont. Ceux qui ſont chargés d'élever un jeune Prince, lui apprennent avec ſoin ce que ſes Peuples lui doivent, rarement lui parlent-ils de ce qu'il doit à ſes Peuples. Proſternés aux pieds de leur diſciple, ces vils inſtituteurs ne l'habituent, ni à régler ſes paſſions, ni à modérer ſes deſirs, ni à réſiſter à aucunes de ſes fantaiſies. Qui eſt-ce qui auroit le courage de contredire un enfant dans lequel ſon Gouverneur voit déjà ſon Maître? Rien de plus important que de briſer de bonne heure les volontés de l'homme, afin de l'accoutumer à faire céder ſes caprices aux loix de la raiſon. Mais on craint d'affliger les Princes; on écarte de leurs yeux tous les objets propres à les émouvoir; on ne leur permet point de connoître les infortunes des hommes; ils ſemblent faits pour ignorer qu'il exiſte des malheureux ſur la terre; leur cœur ne s'attendrit jamais [illegible]es maux de leurs ſemblables. D'ailleurs les Souverains croient-ils avoir des ſemblables? Ne ſont-ils pas des Dieux

que leur rang ſépare du reſte des mortels ?

QUE faire d'un enfant volontaire, inappliqué, continuellement diſſipé, corrompu par la flatterie dès le moment qu'il eſt né, que tout le monde entretient de ſa grandeur future, à qui ſes maîtres ne parlent qu'en tremblant, que ſon Gouverneur eſt forcé d'appeller MONSEIGNEUR ? Comment trouver de la docilité dans un jeune homme impérieux, que, depuis ſon berceau, tout enivre ſans ceſſe & d'orgueil & d'encens ? Comment faire ſentir les droits de l'équité, de l'humanité, de la décence à un être à qui tout le monde s'empreſſe de céder, à qui perſonne n'a le courage de réſiſter ? Il eſt preſqu'impoſſible qu'un Prince, ſur-tout s'il eſt né ſur le Trône, ait la plus légere idée de juſtice ou de vertu. Les meilleurs Rois ont été ceux qui, avant de régner, ont éprouvé les coups du ſort, ou bien ont vécu dans une condition privée.

LES Nations les plus groſſieres nous donnent quelquefois des exemples de ſageſſe qui devroient faire rougir celles qui ſe croient civiliſées. Chez un Peuple Negre de l'Afrique l'uſage veut que l'hé-

ritier préſomptif de la couronne ſoit au moment de ſa naiſſance, enlevé de la cour de ſon pere, & relégué dans un village, où juſqu'à la mort du Roi, il vit dans une ignorance complette du ſort illuſtre qui l'attend. Dans les Nations gouvernées par des Monarques héréditaires, les loix devroient au moins pourvoir à l'éducation de ceux qui ſont faits pour régner. Un Empereur de la Chine, n'ayant trouvé dans ſon fils aucunes des qualités convenables à un grand Prince, déſigna pour ſon ſucceſſeur un citoyen vertueux dont il avoit reconnu les talens. *J'aime mieux*, dit-il, *que mon fils ſoit mal & mon Peuple bien, que ſi mon fils ſeul étoit bien, & tout mon Peuple mal.*

Est-il une trahiſon plus criminelle & plus funeſte à la Patrie, que celle de ces inſtituteurs qui pervertiſſent les Princes par leurs flatteries, ou qui négligent d'inſpirer le goût de la vertu à des hommes, dont les volontés régleront un jour le ſort des nations? Eſt-il un forfait comparable à celui de ces empoiſonneurs, qui, dès l'enfance, ne ſement dans les cœurs de leurs éleves que de l'orgueil, de la dureté, du mé-

pris pour les hommes ; dispositions cruelles dont les Peuples recueilleront pendant des siecles les fruits abominables ? Quelle trahison plus infame que de former à son Pays un chef capable de le détruire ? N'est-ce pas empoisonner un Peuple entier, que de flatter un Prince qui deviendra l'arbitre de son sort ?

La vraie Morale n'entre communément pour rien dans l'éducation des Princes : ce n'est pas dans les cours qu'on apprend la vertu : ces cours sont les cloaques des Nations, tout y respire la licence, la volupté, la débauche, la perfidie, le mensonge ; tout conspire à détourner de la raison, de la réflexion, de la probité. L'école des courtisans n'est que l'école de la dissipation, de l'intrigue & du crime ; un jeune Prince n'y prend que des leçons de vanité, de dissimulation, de tyrannie ; il y apprend à regarder les hommes comme des êtres d'une espece différente de la sienne, comme les jouets de ses propres caprices, comme une race abjecte & peu digne de ses soins. Quelles idées peuvent se former dans la tête d'un mortel à qui tout persuade

que

que Dieu, en le faisant naître, a voulu qu'il fût le maître absolu de la personne, des biens, de la vie de ses sujets?

Sous un Gouvernement Despotique, qui toujours est ombrageux, le successeur au Trône ne peut communément acquérir ni connoissances ni talens. Ses lumieres & ses vertus causeroient des inquiétudes au Despote régnant, fait pour craindre les qualités dont il se sent lui-même dépourvu. La sûreté de l'Etat ou plutôt la tranquillité du maître & de ses favoris exige que son héritier soit retenu dans l'ignorance, engourdi dans la molesse & même totalement abruti. Le tyran regarde son fils comme un ennemi: il aime bien mieux le voir stupide que dangereux. Le Prince qui doit régner un jour sur les Ottomans, privé de toute instruction, confiné dans un serail, entouré de vils Eunuques, ne lit que *l'Alcoran*, & ne voit le *Divan* qu'après la mort du Sultan. Des breuvages dont l'effet est de rendre hébêté rassûrent un Mogol contre les craintes qu'il pourroit avoir de ses propres enfans (26).

(26) *Scha-Abadin-Kan*, visir de l'Indostan fit assas-

L'ÉDUCATION que, même dans des contrées plus éclairées, l'on donne aux Princes ne paroît avoir pour but que de leur endurcir le cœur & de leur retrécir l'esprit; des Prêtres intéressés, des dévots imbécilles, des hommes de parti sont ceux que l'on choisit de préférence pour former les arbitres de la terre. Ils ne leur enseignent que des merveilles, des fables, des dogmes inconcevables, des notions bien plus propres à détruire la raison dans son germe, qu'à la développer. Pour tous devoirs, on leur impose les pratiques minutieuses de la superstition; pour toutes vertus, on leur inspire des vertus religieuses totalement étrangeres au bien de la Société: au lieu de faire naître en eux les sentimens de l'équité, de l'amour du bien public, de la grandeur d'ame, de la vraie gloire, qui pourroient leur mériter l'attachement & l'estime des gens de bien, on les remplit d'un faint zêle pour des opinions puériles, pour de futilités théologiques,

finer *Alum-gir* son maître, afin de se maintenir dans sa place, & choisit le plus stupide des Princes du sang Royal pour le placer sur le trône. Le même visir avoit déjà fait déposer & aveugler *Scha-hamet*, qui régnoit en 1754.

pour des factions religieuses ; ce zèle en fera quelque jour des tyrans, des persécuteurs, des fanatiques, des bourreaux. On leur forme une conscience erronnée qui les portera, pour les intérêts d'une cabale, à commettre sans remors les crimes les plus noirs. Si on leur parle de la crainte de Dieu, de ses jugémens redoutables, des terreurs d'une autre vie ; ces idées effrayantes sont bientôt effacées par la facilité qu'on leur montre à expier les plus grands forfaits. D'ailleurs les Rois traitent avec les Dieux de couronne à couronne ; les Dieux de la terre ont lieu de croire qu'ils trouveront de l'indulgence dans les Dieux du ciel, dont on leur dit qu'ils sont lieutenans, les représentans, les images.

On dit & l'on répete sans cesse qu'il n'est point d'autre frein pour les Princes que la religion : on peut répondre que dans ce cas les Princes n'ont aucun frein. Voyons-nous dans le fait que ce frein imaginaire soit capable de contenir des passions que tout conspire à semer dans leurs cœurs, à nourrir, à fortifier ? Trouve-t-on, en bonne foi, que la crainte d'un Dieu vengeur des

Peuples qu'on outrage, rende ces potentats plus équitables, plus humains, plus modérés, plus fideles à leurs ſermens, plus attentifs à gouverner ? Les menaces d'une Religion auſtere ſont-elles donc aſſez fortes pour les empêcher de ſe livrer à la volupté, à des plaiſirs déshonnêtes, aux vices les plus honteux ? D'ailleurs la religion des cours n'eſt pas la même que celle des peuples ; elle en impoſe encore bien moins aux Princes qu'à leurs Sujets, ſur leſquels elle ne fait déjà que très peu d'effet. Une religion de cour s'accommode aux circonſtances, ſe prête à toutes les paſſions & n'en retient aucune. Ce n'eſt pas dans le ciel, c'eſt ſur la terre qu'il faut chercher des barrieres que l'on puiſſe efficacement oppoſer aux penchans impétueux des maîtres du monde. Une éducation véridique & des loix ſoutenues par la Nation ; voilà les vrais moyens de contenir les paſſions des Rois, & de les empêcher de devenir des Tyrans.

CHAPITRE X.

De la fauſſe Politique. Du Deſpotiſme & de la Tyrannie.

D'APRÈS les idées funeſtes d'une fauſſe Politique dont on remplit l'eſprit des maîtres de la terre, ils ne gouvernent point, ils tyranniſent; au lieu de protéger leurs Sujets, ils leur déclarent la guerre. Par ce renverſement des notions les plus claires de la Morale & de la Politique, le Gouvernement, deſtiné dans ſon origine à défendre, à rapprocher, à rendre les Peuples heureux, eſt devenu pour eux le plus grand des fléaux, au point que bien des gens ont douté ſi les foibles avantages qu'il procure aux Nations, pouvoient contrebalancer les maux ſans nombre que leur font ſouffrir ſans interminiſſion ceux qui les gouvernent: l'anarchie leur paroît un mal momentané, tandis que les calamités produites par le Deſpotiſme n'ont point de terme. Voilà ſans doute ce qui fait que, comme on a vu, des penſeurs ont décidé que la vie ſauvage

ou le renoncement total à la Société, procureroit aux hommes un sort plus doux que la vie sociale, qu'ils ont vu perpétuellement agitée par les passions discordantes & des chefs & des membres de la Société.

Le Souverain est le chef ou la tête qui fait mouvoir les ressorts du Corps Politique. Pour n'avoir point fait attention à la liaison intime & nécessaire qui devoit invariablement subsister entre la tête & le corps, la Politique est devenue, presqu'en tous Pays, un tissu de mysteres à la vue desquels le bon sens demeure confondu. La science du Gouvernement, pour s'être éloignée des principes naturels & simples de la Morale, est devenue une science énigmatique, surnaturelle, dont les principes & les maximes sont dans une contradiction perpétuelle avec la droite raison. L'ignorance des Peuples, la bassesse des Cours, les flatteries blasphématoires des Prêtres ont transformé les Princes en Divinités, (27) qui bientôt

(27) Chacun sait qu'Alexandre suivi de ses conquêtes, se fit reconnoître pour un Dieu dans toute l'étendue de ses Etats. Les villes grecques firent différens décrets pour lui décerner cette qualité. Les Lacédémo-

ſe ſont montrées auſſi cruelles, auſſi capricieuſes, auſſi bizarres que celles dont la terreur avoit peuplé l'Olympe. Par une ſuite de ces apothéoſes, il n'y eut plus ni proportions ni rapports entre un Monarque & ſes Sujets. Comme les foibles mortels ne ſont pas en droit de rien diſputer à leurs Dieux, tout fut permis aux Dieux de la terre ainſi qu'à ceux du ciel ; la réſiſtance, les murmures, les plaintes les plus douces, les remontrances les plus légitimes furent interdits aux Peuples. De quel droit en effet de chétives créatures pourroient-elles s'oppoſer aux volontés d'une puiſſance toute Divine, dont les droits ſont appuyés par l'autorité céleſte qui repréſente celle de la Divinité même ?

SUIVANT les idées générales que les hommes ſe ſont formées de la Divinité, à laquelle ils attribuent eſſentiellement la juſtice & la bonté, l'autorité de Dieu lui-même ſur les hommes ne peut être raiſonnablement fondée que ſur les biens qu'ils en attendent, & non ſur la terreur que ſon pouvoir peut

niens en firent un en ces mots, *puiſqu'Alexandre veut être un Dieu, qu'il ſoit un Dieu.*

VOYEZ ÆLIAN, VAR. HIST. LIB. II. CAP. 19.

inſpirer. Le pouvoir d'un Dieu ſur ſes créatures ne ſeroit qu'une tyrannie, ſi elle n'avoit pour baſe que la puiſſance & la force. La dépendance où l'homme eſt de ce Dieu ne ſeroit qu'une ſervitude abjecte, involontaire, révoltante, ſi elle n'étoit motivée que ſur la peur. Ainſi, par le pouvoir abſolu que le Deſpote s'arroge ſur les Peuples, il s'éleve inſolemment au-deſſus de la Divinité, & s'attribue des droits dont elle ne peut pas jouir. D'où l'on voit que, dans les principes mêmes de la Religion, le Pouvoir Deſpotique eſt une inſulte continuelle à la Divinité qu'il prétend repréſenter ſur la terre.

Ce pouvoir n'eſt pas moins contraire aux principes de la Morale, à laquelle la vraie Politique ne peut jamais déroger. La Morale, comme on n'a ceſſé de le prouver, fonde ſes préceptes, ſes obligations, ſes devoirs ſur les intérêts & les beſoins réciproques des hommes, que la nature a rendu néceſſaires à leur bonheur mutuel. D'où il ſuit qu'il n'exiſte ni morale, ni obligations, ni devoirs pour un Monarque diviniſé, qui doit dès lors s'imaginer qu'il n'a beſoin de perſonne; qui ſe ſent aſſez fort pour ſe

faire craindre, & pour se mettre lui-même à l'abri de toutes craintes ; qui se croit au-dessus de l'opinion publique ; qui s'embarrasse fort peu de l'attachement & de l'estime de son Peuple ; dont la conscience & les remors sont perpétuellement étouffés par la voix toujours écoutée des syrènes qui l'empêchent d'entendre les soupirs & les cris de sa Nation & les dangers dont il est menacé. Comment un Souverain qui s'imagine qu'il est d'une autre espece que le commun des mortels, qu'il est le représentant de la Divinité sur la terre, qui croit peut-être de bonne foi qu'il est un Dieu lui-même, comment, dis-je, peut-il se soumettre à des devoirs ? Un être de cette trempe doit-être indigné de tout lien qui le gêne ; il doit se croire dispensé de tout à l'égard des mortels qui l'entourent, pour lesquels il conçoit le plus profond mépris. Il est très peu de Princes à qui l'on ne persuade qu'ils sont pétris d'un autre limon que le reste des hommes. Pour oser dire à un Roi qu'il est *un homme comme un autre*, il faut un courage dont lui-même & toute sa cour seroient épouvantés.

Il n'est point de maxime plus pro-

pre à corrompre les Princes & plus destructive pour les Peuples, que celle qui persuade & aux uns & aux autres que *les Rois ne sont comptables de leur conduite qu'à Dieu seul.* L'impunité portera toujours les hommes à la licence. En disant aux Souverains qu'ils n'ont d'autre juge que la Divinité, on a visiblement anéanti pour eux toutes les digues qui pouvoient les contenir. Entraînés alors par les mauvais penchans que tout conspiroit à leur donner, ils ne se sont plus embarrassés, ni des jugemens des hommes, ni de la puissance des loix, ni de l'affection de leurs sujets, trop foibles pour les ramener à leurs devoirs (28).

Il subsiste par-tout un Pacte entre le Tyran & les Prêtres. Ceux-ci lui disent : « commets tous les crimes que » tu voudras, & nous les expierons : » tyrannise les autres, mais sois-nous » dévoué. Le Ciel te livre tes Peuples, » pourvu que tu respectes les droits

(28) . . . . . *Nihil est quod credere de se*
Non possit cum laudatur diis aequa potestas.
JUVENAL, SAT. IV. VERS 70.
Nil pudet assuetos sceptris. LUCAN. LIB. VIII.
. . . *Virtus & summa potestas*
Non coeunt. LUCAN. LIB. VIII.

» ſacrés de ſes Miniſtres. Obéis-nous » à nous-mêmes, & nous te ferons » obéir comme aux Dieux. " D'après les conditions de ce traité, les Tyrans ont fait cauſe commune avec les Prêtres, en les gagnant par des largeſſes & des immunités; en appaiſant par leur moyen le Ciel en courroux, les Princes les plus corrompus n'ont pas douté que les jugemens d'un Dieu vénal ne leur fuſſent favorables dans l'autre monde, même après avoir déſolé le monde actuel. Les Souverains les plus méchans ne ſont pas ceux qui ſe ſont le moins ſignalés par leur dévotion, par leur ſoumiſſion aux Miniſtres de la Religion, par leur généroſité à leur égard. Machiavel conſeille très prudemment à ſon Tyran d'affecter aux yeux des Peuples un grand reſpect pour la religion (29).

(29) Louis XI étoit l'homme le plus dévot & le plus méchant de ſon royaume; il portoit une figure de la Vierge Marie à laquelle il demandoit la permiſſion toutes les fois qu'il vouloit commettre quelques grands crimes. Philippe II montra toute ſa vie le plus grand zele pour le maintien de la Religion Romaine dans ſes Etats. Cependant il fut très dépauché, & tout ſon regne ne fut qu'une longue ſuite de perfidies, d'aſſaſſinats, d'empoiſonnemens, de parjures & de tyrannies. Mouley-Ismaël, Empereur de Maroc, étoit le Muſulman le plus dévot de ſon pays: cependant on

PAR une pente très naturelle, les Tyrans doivent être portés à la superstition. Un Souverain ne devient Tyran, que parce qu'il est ignorant & sans vertu ; son ignorance le rend crédule, & sa méchanceté lui rend nécessaires les prétendus moyens que ses Prêtres lui fournissent d'expier ses forfaits & de mettre en repos sa conscience agitée. C'est communément sous les plus mauvais Princes, que le Prêtre jouit du plus grand crédit.

GRACES aux préjugés aviliſſans que la superstition & la flatterie ont accrédités sur la terre, la plupart des corps politiques présentent des troncs décharnés, sur lesquels se trouvent entées des têtes énormes, qui attirent à elles toute la substance des Nations : ces corps fléchissent & chancelent sous un poids qu'ils ne soutiennent qu'avec peine ; ils n'ont gueres la force de contrebalancer une masse terrible qui les entraîne à la ruine commune. Dans chaque Société civile se trouve un être

assure qu'il égorgea de sa propre main plus de cinquante mille de ses sujets ; c'étoit communément au sortir de la Mosquée où il prêchoit lui-même ; qu'il faisoit ses exécutions, dont les propres enfans furent souvent les victimes.

unique, deſtine par le Ciel à ne rien faire pour elle, où à la faire ſervir à ſes propres caprices.

Ainsi la Politique eſt devenue en bien des contrées une vraie conſpiration contre les Peuples. Suivant l'ordre naturelle des choſes, le tout eſt préférable à ſa patrie : il ſembleroit en conſéquence qu'une Nation entiere doit être préférée à un ſeul citoyen qu'elle a choiſi pour la repréſenter. On pourroit ſuppoſer que le repréſentant doit dépendre de ſes conſtituans. On croiroit que celui qui gouverne eſt fait pour le Peuple gouverné ; enfin on diroit que c'eſt en vue d'aſſurer leur bien-être, & non de le détruire, que des êtres raiſonnables ſe ſoumettent à l'autorité de l'un d'entre eux. Mais ſuivant les principes d'une Politique vraiment myſtérieuſe & totalement inconcevable, toutes ces idées ſe trouvent renverſées ; la partie l'emporte ſur le tout ; des millions d'hommes ne ſont faits que pour un ſeul homme ; cet homme iſolé ne ſe croit nullement intéreſſé au bonheur de ceux qui ne lui obéiſſent que dans l'eſpoir des avantages qu'ils attendent de lui. En un mot, la Société toute

entiere eſt abſorbée dans la ſplendeur du Trône qu'elle ſoutient, & qui emprunte d'elle tout l'éclat dont elle eſt éblouie.

Dans preſque toutes les parties de notre globe, le Souverain eſt tout, ſa Nation n'eſt rien. *Il n'y a point ici de nation, je n'y connois qu'un Maître & des Sujets*, diſoit arrogamment un Viſir à quelqu'un qui oſoit lui parler des intérêts de ſa Nation. En effet, une Nation privée de liberté n'eſt plus rien : elle eſt dépouillée de tout ce qui pourroit la faire connoître, chérir & reſpecter de ſes enfans. Réduite à trembler elle-même, elle n'en impoſe à perſonne : privée de ſes propres tréſors, du droit de punir & de récompenſer, tout le monde l'abandonne pour tourner ſes regards ſur ceux qu'elle a rendu les maîtres de ſon ſort : ceux-ci s'attachent des ingrats qui méconnoiſſent la ſource de l'autorité, des richeſſes, des honneurs qu'on ne leur diſtribue qu'à condition de tenir la Patrie ſous le joug. Les citoyens qui lui reſtent fideles ou qui ont le courage de repréſenter ſes droits, ſont regardés comme des audacieux, comme

des perturbateurs, des hommes dangereux, & leurs châtimens paroissent justes & mérités à ceux-mêmes dont ils défendent la cause. Ainsi les Nations n'ont rien à elles, pas même leurs façons de penser, qui leur sont suggérées par ceux qui les tiennent en tutelle.

Dans des pays ainsi constitués, le Pacte ou le Contrat qui lie le Souverain à son Peuple, ne paroît qu'une chimere. Un Prince qui se croit redevable à Dieu seul de la couronne, s'embarrasse fort peu des titres qui n'ont pour eux que la raison & l'équité. Oser parler de ce Pacte, seroit une témérité séditieuse. Ou bien si l'on admet l'existence de ce Pacte, il ne lie que les Sujets, sans aucunement gêner le Souverain.

Ainsi, en vertu de l'étrange contrat qui enchaîne les Peuples, ceux-ci, sans nul profit, se sont engagés à contribuer par leurs travaux à la splendeur, à l'agrandissement, aux fantaisies d'un Maître qui, non seulement ne s'engage à rien, mais encore, qui se réserve le droit de nuire à tous, sans laisser à personne celui de réclat

mer. En un mot, on diroit que dans chaque Nation il exiſte un être privilégié, deſtiné par le Ciel à commander à des Peuples nombreux qui, transformés en automates, doivent ſe perſuader que leurs biens, leur liberté, leur vie, ne leur appartiennent pas; qu'ils ne ſont ſur la terre que pour travailler ſans relâche & périr ſelon les fantaiſies du Dieu viſible, au pouvoir duquel la Providence les abandonne.

Si les notions flatteuſes de la ſuperſtition ſont propres à pervertir les Princes, elles ne ſont pas moins faites pour anéantir, ou pour rendre peu ſûres les idées de juſtice dans l'eſprit des Sujets: par-tout on prêche aux Peuples une obéiſſance *paſſive* & machinale aux volontés quelconques de leurs Maîtres les plus injuſtes: par-tout on leur défend d'y réſiſter; par-tout où régne le Deſpotiſme, des Eſclaves ont pour maxime qu'on n'eſt jamais coupable en exécutant aveuglément les ordres de ſon Sultan. Quelles idées de morale & d'équité peuvent avoir des hommes qui s'imaginent que la volonté d'un Tyran peut rendre l'oppreſſion, la rapine, la cruauté légitimes? Quelles

idées de la morale divine peuvent se former des êtres, à qui l'on dit que Dieu protege des Tyrans, & veut qu'ils soient obéis ?

Les conventions de la plupart des Peuples de la terre avec leurs impitoyables maîtres, ressemblent assez à celles d'un voyageur qui, attaqué dans un bois par des brigands, leur abandonne tout pour obtenir la vie ; & qui se trouve encore en outre obligé de travailler pour eux, & de porter le butin qu'ils lui ont enlevé. Tout Despote, tout Souverain injuste ne possede qu'un titre frauduleux que la crainte seule force ses Sujets de reconnoître ; ils n'osent pas examiner ce titre, & encore moins l'annuller ; parce qu'ils s'imaginent que les efforts qu'ils feroient pour récupérer leurs propres droits, les rendroient encore plus malheureux qu'ils ne sont. Voilà la position dans laquelle se trouvent tant de Nations asservies ; elles ont rarement le courage d'espérer un sort plus doux. Le plus souvent elles s'habituent tellement à leurs chaînes, qu'elles n'imaginent point qu'il soit possible de s'en passer. La Tyrannie la plus marquée,

les injuſtices les plus criantes, les violences les plus manifeſtes finiſſent par ne point révolter, & paroiſſent à la longue des actes d'un pouvoir légitime à des Peuples entiers. L'eſclavage dégénéré en habitude, eſt un mal incurable. L'univers eſt rempli d'eſclaves contens, aſſez lâches pour aimer leurs chaînes, aſſez fous pour en rire, aſſez bas pour s'en glorifier. Les Turcs reſpectent, comme Dieu lui-même, les Sultans dont à tout moment ils éprouvent les frénéſies; ils attachent de l'honneur à périr par leurs ordres; chez eux la ſûreté perſonnelle eſt réputée le partage ignoble des hommes les plus vils (30).

Si l'on ne connoiſſoit pas les effets de l'habitude fortifiée par l'ignorance, rien ne devroit paroître plus étonnant que la facilité avec laquelle les hommes s'accoutument au gouvernement le plus injuſte. A force d'éprouver les coups de la puiſſance, du crédit, de la grandeur, les idées d'équité s'effacent totalement des eſprits, ou plutôt ne peuvent jamais s'y former. On s'imagine qu'il eſt dans

(30) Les habitans de l'Empire de Maroc regardent comme un grand honneur de périr par les ordres du Monarque, & ſe perſuadent que ceux qu'il tue de ſa propre main, vont droit en Paradis.

la nature, des êtres à qui tout eſt permis, & qu'il en eſt d'autres qui ſont faits pour tout ſouffrir de la part des premiers. Rien de plus rare que des hommes qui ſe faſſent des idées vraies de l'équité : ſi leur nombre étoit plus grand, on verroit bien moins de Tyrans & d'Eſclaves ſur la terre. L'ignorance & la pareſſe des hommes, voilà les ſeuls appuis du pouvoir abſolu & de la fauſſe Politique.

C'EST encore l'ignorance, la pareſſe, l'incapacité des Souverains qui les font ſoupirer après un pouvoir abſolu. Il faut de la vigilance, de la juſtice, de la fermeté pour gouverner un Peuple ; il ne faut que de la force pour le tyranniſer. Si l'inexpérience & l'inertie ſont les Deſpotes, elles ſont auſſi les Eſclaves. A l'aide du Deſpotiſme, le Souverain eſt diſpenſé du ſoin de rien apprendre ; le plus inepte & le plus pervers ſe trouve auſſi capable de commander à des Nations que le Prince le plus ſage & le plus éclairé.

DANS le plus grand nombre des Nations, le Monarque eſt trop fier pour s'abaiſſer juſqu'à gouverner ou régner par lui-même. Communément il ne

ſemble fait que pour jouir dans la molleſſe & dans l'oiſiveté, du travail des Nations ; pour recevoir en idole leur encens, leurs tributs, leurs hommages ; pour végéter dans l'indolence, ou pour diverſifier ſes ennuis par des plaiſirs achetés aux dépens de la ſueur & des larmes de ſes Sujets. On diroit que la plupart des Princes ne ſont au monde que pour qu'on place à leur inſçu leur nom à la tête d'un édit (31).

Rien de plus rare qu'un Souverain qui ſe donne la peine de remplir les fonctions de ſon état. L'éducation qu'on donne aux maîtres de la terre, les rend communément plus propres à être eux-mêmes eſclaves, qu'à gouverner les autres ; ils ne ſont le plus ſouvent dans les mains de leurs Miniſtres, de leurs Courtiſans, de leurs Sultanes, que des automates que chacun à ſon tour fait mouvoir à ſon gré. C'eſt rarement à ſon Monarque, c'eſt à ſes Viſirs que les Nations ſont aſſervies. Un Prince ſans lumieres, quand même il n'auroit pas de paſſions dangereuſes, adopte aveuglément

(31) Les Siamois ignorent le nom du Souverain régnant : quand ce Prince donne audience, il ne parle point, il s'explique par ſignes.

toutes celles des Femmes, des Eunuques, des Proxénètes, des Favoris qui le gouvernent lui-même : le Souverain & son Etat sont chaque jour immolés à leurs intrigues, à leurs complots, à leurs folies criminelles. Le Sultan redoutable n'est souvent que le premier esclave de l'esclave qui trouve le secret de s'emparer de lui (32).

Sous des Princes sans talens, les Ministres sont les Rois. Ainsi, les Souverains ne desirent le Despotisme, qu'afin de mettre leurs esclaves à portée de se rendre leurs maîtres. Un Prêtre ambitieux parloit bien en Ministre quand il disoit à son Monarque, que *sa majesté ne pouvoit être coupable devant Dieu tant qu'elle suivoit l'avis de son conseil* (33). Ailleurs ce Politique admiré insinue à son maître qu'il doit bien se garder d'appeller au Ministere ou aux grandes

(32) Pline, (hist. nat. liv. VI, chap. 30), assure qu'un Peuple d'Ethiopie conféroit la dignité royale à un chien, auquel on rendoit les honneurs divins ; c'étoit par les mouvemens que l'on jugeoit de ses intentions (*motu ejus imperia auguranter*). Quelqu'un disoit que *si les Rois étoient les images de la Divinité, la plupart d'entre eux ne lui ressembloient que parce qu'ils laissoient tout faire aux causes secondes.*

(33) Voyez le *Testament Politique du Cardinal de Richelieu.*

places des gens de bien, *parce qu'ils ne sont pas assez faciles en affaires.* Des Princes à qui l'on parle sur ce ton, sont-ils donc des Monarques? N'est-ce pas leur conseiller sans détours d'abandonner à d'autres les rênes du Gouvernement, que leurs mains débiles sont incapables de soutenir? Les Rois seroient-ils donc trop grands pour gouverner eux-mêmes? Quel attachement peut attendre de son Peuple, un Prince qui l'abandonne aux vexations, aux caprices, aux cabales de quelques tyrans subalternes, & qui ne paroît exister que pour donner la sanction royale à leurs oppressions? Quelle considération personnelle peut s'attirer un Souverain qui, par sa négligence & son apathie, semble annoncer à toute la terre qu'il n'est pas fait pour régner? Enfin quelle reconnoissance peuvent attendre de ceux mêmes qu'ils comblent de faveurs & de graces, des Princes qui, incapables par eux-mêmes de faire du bien, ne le font que sur les suggestions ou par les intrigues de ceux qui les entourent?

Dans toutes les Nations policées, les loix privent un citoyen en démence de la faculté de gérer ses propres affaires;

il n'en eſt pas de même quand il s'agit des affaires d'un Etat. On diroit que les Peuples, pour être gouvernés, n'ont beſoin que d'un ſimulacre, & qu'il leur importe peu que celui qui regne ſur eux ſoit raiſonnable. Ni l'enfance, ni la décrépitude, ni la ſtupidité, ni la folie la plus complette n'ôtent le droit de commander aux hommes. On a vu des Nations célebres aimer mieux devenir la proie des factions les plus ſanglantes & de l'anarchie la plus affreuſe, que de priver des Princes en démence du droit de régler le ſort des humains (34).

UNE maxime ancienne dit, *que le bien-être du Peuple doit être la loi ſuprême* (35). Par le renverſement qu'introduit une Politique abſurde, on eſt parvenu à faire croire que le bien-être de ceux qui gouvernent doit être la premiere des loix; d'après ces principes, on voit que les Princes ſe ſont habilement ſubrogés à la Société; ainſi ſervir l'Etat, c'eſt ſervir celui qui a conquis l'Etat & qui ſouvent le traite en pays de conquête: la grandeur d'ame, l'honneur, la valeur conſiſtent à braver pour

(34) Voyez Mezerai, Hiſt. de Charles VI.
(35) *Salus Reipublicæ ſuprema lex eſto.*

lui les dangers & la mort : le devoir du citoyen & du noble eſt de ſe ſacrifier à ſes ordres les plus injuſtes, à ſon ambition effrénée, & plus ſouvent encore à celle de ſes Miniſtres. Le genre humain n'eſt-il donc fait que pour être le jouet du caprice de quelques individus (36) ?

CHAPITRE XI.

De la Guerre.

Si, comme on vient de voir, l'inertie, la moleſſe, l'oiſiveté des Princes eſt ſouvent funeſte aux Nations ; leur activité, quand elle n'eſt pas tempérée par la juſtice, la prudence, les intérêts de l'Etat, eſt tout autrement deſtructive pour elles. On a déjà fait remarquer ci-devant que les chefs des Peuples les plus civiliſés n'ont pu encore ſe guérir de la frénéſie de la guerre, qui décele en eux des diſpoſitions vraiment ſauvages, & directement contraires au bonheur des Sociétés pour qui

(36) *Humanum paucis vivit Genus.*
LUCAN. Lib. 4.

la

la paix ſera toujours les plus grand des biens.

Est-il rien en effet qui mette plus d'obſtacles à la félicité publique, aux progrès de la raiſon humaine, à la civiliſation complette des hommes, que les guerres continuelles dans leſquelles des Princes inconſidérés ſe laiſſent entraîner à tout moment? C'eſt dans cette Politique vraiment barbare & déraiſonnable, que nous trouverons la ſource des maux les plus cruels & les plus durables qu'éprouvent les Nations.

Les loix de Crête & de Sparte n'avoient rapport qu'à la guerre, & ſembloient ſuppoſer que la paix n'étoit pas faite pour les hommes. Les Gouvernemens modernes ſemblent avoir conſervé le même eſprit. On diroit que les Nations n'ont été placées ſur la terre que pour ſe haïr, ſe tourmenter, ſe détruire les unes les autres; le repos eſt pour leurs chefs un état violent dont ils imaginent mille prétextes pour ſortir. Par un effet de cette manie toujours ſubſiſtante, & les Peuples & les Rois ſont dans une miſere continuelle; au ſein même de l'abondance, ils ne jouiſſent de rien; les Nations les plus opu-

ſentes ſe dépeuplent, ſe ruinent en pure perte, & n'ont preſque jamais le tems de ſe remettre des ſecouſſes fréquentes & douloureuſes que leur donnent des maîtres deſtinés à les conduire paiſiblement au bonheur : elles reſſemblent à des malades que l'imprudence de leur régime replonge à tout moment dans des rechûtes, parce qu'une convaleſcence trop courte n'a pu les rétablir. Ce n'eſt communément que la néceſſité, c'eſt-à-dire, l'impoſſibilité de continuer la guerre ; ce n'eſt qu'un épuiſement total des reſſources, qui déterminent les Princes à la paix : cette paix, toujours inquiete & peu ſûre, ne ſemble être elle-même deſtinée qu'à recueillir de nouvelles forces pour combattre de nouveau. Auſſi-tôt qu'une Nation commence à reſpirer, à rétablir ſon commerce, à ſe livrer à l'induſtrie, à cultiver ſes terres, un vertige de cour vient tout d'un coup arrêter tous ſes projets : les campagnes ſont dépeuplées pour former des armées ; des impôts accablans écraſent le cultivateur ; le commerce eſt détruit ou gêné ; toute activité eſt ſuſpendue ; tout tombe dans la langueur ; & l'attention du Gouver-

nement, abſorbée par la guerre, ne peut ſe porter ſur aucuns des objets néceſſaires au bien-être intérieur.

Par une ſuite des préjugés ſauvages dont les Peuples ſont imbus, & que ceux qui les gouvernent ſemblent vouloir éterniſer, une éducation martiale eſt preſque la ſeule que l'on donne aux Princes, ainſi qu'aux Grands dont ils ſont environnés : on ne ſeme & l'on ne cultive que rarement en eux les vertus pacifiques ; elles paroiſſent ignobles au Souverain, & ſont dédaignées par une Nobleſſe impétueuſe, à qui l'on perſuade que c'eſt uniquement dans le courage que conſiſte l'honneur. C'eſt ainſi que le Prince & ſa Cour s'accoutument à trouver de la gloire dans la violence, & ne voient point d'amuſement plus digne d'un grand cœur que d'exterminer des hommes. D'après ces notions fatales dans leſquelles tout conſpire à entretenir les Rois & ceux qui les approchent, les Nations ſont entraînées dans des guerres perpétuelles par des maîtres dont on a fait des tigres altérés de ſang, qui ne connoiſſent rien de plus beau que d'en ré-

pandre, & que le calme jetteroit dans l'inaction & l'ennui.

D'UN autre côté le Deſpotiſme a toujours beſoin de ſoldats pour ſe maintenir ; c'eſt un état de guerre d'un Maître allarmé contre des Eſclaves chagrins qu'il faut retenir ſous le joug. Même durant la paix le Deſpote, entouré d'une cour avide & de ſes cohortes, n'eſt-il pas continuellement occupé à combattre les loix, la liberté de ſon Peuple, à réprimer les plaintes que ſes oppreſſions peuvent exciter ? C'eſt par la force qu'on ſoutient un Gouvernement établi par la force. C'eſt, comme on a vu, par la conquête que le Deſpotiſme s'introduit ; ainſi les Princes, pour la plupart, vivent dans leurs Etats comme dans un pays conquis dont ils craignent la révolte.

SOUS prétexte de veiller à la défenſe de l'Etat, les Gouvernemens tiennent ſur pied en tout tems des armées nombreuſes, dont le but réel eſt de perpétuer la tyrannie. Si les Nations ne prenoient les armes que pour leur propre défenſe, pour leur propre ſûreté, pour leurs intérêts véritables, en un mot, pour des cauſes légitimes, les guerres

ſeroient très peu fréquentes. En effet, à quoi ſont dues ces guerres périodiques qui dépeuplent, appauvriſſent, enſanglantent à tout moment la terre, & qui en font le ſéjour du carnage? C'eſt à l'ambition des Rois, à leurs prétentions injuſtes, à leur cupidité ſans bornes, à leur déſœuvrement inquiet, à l'incapacité, où ils ſe trouvent pour l'ordinaire, de s'occuper en paix du bien-être intérieur de leur pays. Pour jouer un grand rôle dans le monde; pour faire valoir des titres frauduleux ou douteux, ſouvent même dans la vue de faire une vaine parade de puiſſance, ils immolent à leurs intérêts perſonnels, à l'agrandiſſement de leurs familles, à leurs vanités enfantines, à des jalouſies mal-fondées, à des rêveries, le repos, les forces, les richeſſes, l'induſtrie, la félicité de tout un Peuple.

Que les mobiles des plus grands événemens de ce monde ſont faits pour paroître petits aux yeux de la raiſon! Des diſputes ſur l'étiquette, des prétentions puériles, des querelles de préſéance, la mauvaiſe humeur d'un Miniſtre ou d'une Maîtreſſe, l'imperti-

nence d'un Ambaſſadeur, la brutalité d'un Pirate ou d'un Corſaire, un mot mal entendu ; en voilà plus qu'il n'en faut pour mettre le monde en feu.

La guerre n'eſt juſte, que quand elle eſt néceſſaire : la guerre eſt néceſſaire, quand le bien-être d'une Nation eſt véritablement en danger. Une Nation eſt en danger, quand des voiſins injuſtes veulent la priver d'un Gouvernement équitable, d'un Prince néceſſaire à ſon bonheur, de la liberté, de la jouiſſance de ſes droits légitimes. Enfin la guerre eſt juſte & néceſſaire, lorſque ſans elle on ne peut être aſſuré de la paix. (37) Une guerre eſt injuſte, quand elle n'a pour objet que d'étendre la puiſſance, de faire valoir les prétentions peu fondées, de contenter l'avidité, de repaître la vanité, d'augmenter la puiſſance déjà trop étendue d'un Souverain ſans équité, dont les intérêts n'ont rien de commun avec ceux du Peuple qu'il gouverne. Les Nations font quelquefois des guerres très injuſtes pour agrandir des tyrans contre qui

(37) *Juſtum eſt bellum quibus eſt neceſſarium, & pia arma quibus nulla niſi in armis relinquitur ſpes.*
VOYEZ TIT. LIV. LIB. IX. CAP. 1.

elles auroient les plus juſtes droits de la faire.

Les Nations ſont-elles donc faites pour ſe ruiner & s'égorger dans des querelles qui ne devroient aucunement les intéreſſer ? En ſeront-elles plus heureuſes de ce que leur chef poſſédera une ville, ou même une Province de plus ? La défenſe rigoureuſe de jamais prendre les armes pour s'agrandir au-dehors, devroit être une loi fondamentale & irrévocable pour toute Nation prudente & raiſonnable : elle mettroit les Souverains dans l'heureuſe impoſſibilité de troubler leur tranquillité mutuelle. Un Peuple aſſez ſage pour s'impoſer une loi pareille, deviendroit bientôt l'arbitre & l'ami de tous les autres : au moins ne ſeroit-il pas à chaque inſtant la victime des prétentions perſonnelles de ſes maîtres, à qui communément le ſang humain ne coûte rien.

De même que *nul homme ne peut ſervir deux maîtres*, nul Prince ne peut bien gouverner deux Etats. Un Souverain qui veut régner avec ſageſſe ſur un Peuple quelconque, n'a-t-il donc pas déjà ſuffiſamment d'affaires ? Augmenter les

Etats, ce n'eſt jamais qu'augmenter la difficulté de les bien gouverner, & multiplier les prétextes de la guerre. Que les divers Etats dont ce globe eſt compoſé ſeroient petits, s'ils étoient proportionnés aux talens de ceux qui les gouvernent ! S'il eſt ſi peu de gens qui ſachent régler ſagement une famille, eſt-il ſurprenant que ſi peu de Souverains ſachent régler ſagement un Etat ? La vaſte étendue d'un empire y amene tôt ou tard le deſpotiſme, & le deſpotiſme tôt-ou-tard amene ſa deſtruction.

QUELS motifs réels des Nations peuvent-elles avoir d'être ennemies les unes des autres ? Eſt-il rien de plus contraire à l'équité, à l'humanité, à la raiſon, que d'entretenir entre les Peuples ces haines héréditaires, abſurdes & déraiſonnables qui diviſent les malheureux habitans de la Terre ? Chaque pays ne fournit-il donc pas à ſes habitans de quoi déployer leur induſtrie & leurs talens ? Chaque Etat n'offre-t-il pas à tout Prince raiſonnable un aſſez vaſte champ pour exercer ſon grand cœur, ſa juſtice, ſa bienveillance & ſes ſoins ? Eſt-ce une preuve de ſageſſe en lui, que de ne ſavoir s'occuper qu'à faire des mal-

heureux, incapables de lui procurer à lui-même ni grandeur, ni puiſſance, ni bonheur ?

Dans toutes les guerres, les Souverains prétendent n'avoir jamais pour but que le bien-être futur ou la ſûreté de leurs Etats, le maintien de la balance du pouvoir, le deſir d'augmenter le commerce & les richeſſes de leurs ſujets. Les imprudens! ne voient-ils pas que ces guerres entrepriſes par l'avidité, ne tendent qu'à diſſiper tout d'un coup des forces ſubſiſtantes, des richeſſes tout acquiſes, pour en acquérir d'incertaines & d'imaginaires ? Rien de plus rare que de voir les acquiſitions & les conquêtes dédommager véritablement des dépenſes qu'elles ont coutées ; la Politique des Princes ſe borne communément à faire de très petites choſes avec de très grands moyens. Les ſuccès les plus éclatans ne font pour l'ordinaire que diminuer des forces réelles, pour s'en procurer d'idéales. La *balance du pouvoir* n'eſt dans le vrai, qu'une balance de foibleſſe. Les Princes par leurs guerres ne font que s'énerver réciproquement ; & ſouvent le vainqueur eſt plus à plaindre que le vain-

eu (38). Faire la guerre, c'eſt répandre les tréſors amaſſés par le commerce & l'induſtrie de ſes propres Sujets, ſur des Nations qui n'ont ni commerce ni induſtrie ; c'eſt enrichir des Peuples étrangers à ſes propres dépens : avoir de grands ſuccès, c'eſt augmenter le nombre de ſes ennemis & des jaloux, ſous les efforts deſquels on ſe verra quelque jour forcé de ſuccomber. Tout Prince ambitieux, toute Nation avide deviennent bientôt des ennemis communs, dont la puiſſance fait ombrage, & qu'on cherche à détruire. Ainſi les guerres les plus heureuſes n'amenent point la paix ; elles amenent des guerres nouvelles excitées par la défiance & les craintes, qu'une ambition remuante fait naître dans les eſprits des voiſins. De-là cette inquiétude univerſelle répandue dans tous les Gouvernemens, qui les force de tenir en tout tems ſur pied des armées formidables, également ruineuſes pour tous les Etats, & dont l'effet eſt de rendre la paix même inutile aux Nations.

(38) Un homme d'eſprit diſoit que *la balance de l'Europe conſiſte dans les forteresses qui ſe font de toutes parts.* Ciceron a dit, „ *quorum bello ſolum id ſciret eſſe „ miſeriorem qui vicisſet.* „

POUR conquérir une nouvelle Province ou pour s'agrandir, afin de jouer un plus grand rôle parmi les puiſſances qui l'entourent, un Souverain belliqueux s'expoſe quelquefois à perdre ſes anciens Etats. Nonobſtant l'extravagance d'un jeu ſi périlleux, auquel les Peuples ou les Loix devroient fortement s'oppoſer, le hazard ou ſes talens le ſauvent de ce danger : de retour dans ſon pays que fera-t-il ? Il ſçait qu'une guerre attire une autre guerre ; il ſent la néceſſité de faire bonne contenance, afin d'en impoſer à ceux qu'il vient de dépouiller : il ſe voit donc forcé de tenir ſur pied des légions ſans nombre ; il lui faut bien plus d'hommes que ſon Etat n'en peut fournir ; il lui faut plus d'argent qu'il n'en peut obtenir par des impôts raiſonnables ; alors il dépeuple ſes campagnes & ſes villes pour avoir des ſoldats ; pour remplir ſes tréſors, il eſt forcé d'employer la violence & la fraude ; tout eſt écraſé par ſes concuſſions ; il a une Province de plus, mais ſon Domaine ancien eſt totalement ruiné, il ſe croit plus puiſſant, & tout devroit lui montrer qu'il eſt réellement plus foible ; il a l'ambition de fonder

un grand Empire, mais il commence par le détruire, & ne laisse à sa postérité que l'avantage de gémir pendant des siecles, des funestes effets de son humeur inquiete & de ses immenses travaux. Voilà donc ce qu'on appelle un Héros, un grand Politique : tout homme sage l'appellera un insensé, un mauvais calculateur, un fléau du genre humain.

Le vulgaire stupide a de tout tems admiré & révéré comme des Héros & des Dieux quelques brigands célebres que l'histoire ne nous fait connoître que par leurs affreux massacres. Quels droits peuvent avoir à l'estime des hommes, tant de Gladiateurs mémorables qui, comme les déluges, les volcans & les contagions, ne se sont illustrés que par leurs tristes ravages ? Quelles idées sauvages de gloire peuvent s'être formé des êtres assez extravagans pour nous vanter les hauts faits d'un Alexandre, d'un César, d'un Pompée (39) ?

On dit que Tamerlan ne livroit des batailles que pour se procurer le merveilleux plaisir de former des pyrami-

(39) Pline nous apprend que le grand Pompée, après avoir triomphé de plusieurs Peuples de l'Asie, bâtit de leurs dépouilles un Temple à Minerve, à l'entrée duquel il fit mettre l'inscription suivante, bien digne

des avec les têtes de ceux qu'il avoit égorgés. Néron, ce Tyran renommé par sa folie cruelle, dans un moment de caprice fit mettre le feu à la ville de Rome, tandis que du haut d'un monument élevé il contemploit les flammes qui réduisoient sa capitale en cendres. Il n'est personne qui ne frémisse de cette action aussi barbare qu'insensée; cependant combien de Princes également détestables, ont été célébres dans l'histoire pour s'être amusés à mettre tout l'univers en flammes! Combien de conquérans se sont fait un passe-tems de détruire des Villes, de ravager des Provinces, de jouir, du haut de leurs Trônes, des malheurs du genre humain! Que de Nérons dans le monde, à qui les hommes ont la sottise d'adjuger des lauriers! Combien de Princes inquiets semblent, comme Caligula, se plain-

d'être approuvée par des Romains. *Cn. Pompée le Grand, général, après avoir terminé une guerre de trente ans; après avoir défait, mis en fuite, tué & fait prisonniers* DEUX MILLIONS CENT QUATRE VINGT TROIS MILLE HOMMES; *après avoir coulé à fond ou pris huit cents quarante-six vaisseaux; après avoir soumis mille cinq cens trente huit villes & forteresses? après avoir subjugué tous les pays contenus entre la mer rouge & le palus méotide, s'acquitta justement de ce vœu à Minerve.*

VOYEZ PLIN. HIST. NATUR. LIB. VII. C. 26.

dre de ce que leur regne n'eſt point marqué par de grandes calamités !

La plupart des Nations ſeroient en droit d'adreſſer à leurs maîtres ſanguinaires le diſcours qu'un Derviche oſa tenir à *Kouli-Kan*, dans le moment où ce vainqueur barbare de l'Indoſtan ordonnoit le maſſacre des habitans de Delhi. *Si tu es un Dieu, agis en Dieu. Si tu es un Prophête, conduis-nous dans la voie du ſalut. Si tu es un Roi, rends ton peuple heureux & ne le détruis point.* La réponſe du conquérant eſt conforme à celle que pourroient faire tant de héros glorieux devant leſquels l'univers s'extaſie. *Je ne ſuis point un Dieu, & je n'agis point en Dieu. Je ne ſuis point un Prophête, chargé de montrer la voie du ſalut. Je ſuis celui que Dieu envoie aux Nations qu'il a réſolu de viſiter dans ſa colere.*

Peuples inconſidérés ! pouſſez des cris de joie ; allumez des feux ; faites chanter vos triomphes par vos Poëtes ; rendez au ciel des actions de graces pour tant d'hommes que vos guerriers ont eu le plaiſir d'égorger. Eh ! ne voyez-vous pas que le ſang de vos concitoyens, cruellement prodigué, s'eſt

mêlé avec celui de vos ennemis prétendus ? hélas ! bientôt vous allez pleurer de vos propres ſuccès. Ils ont dépeuplé vos campagnes ; ils vont forcer vos maîtres de vous accabler d'impôts. Votre poſtérité malheureuſe ſe reſſentira pendant des ſiecles de vos cruelles victoires. Retenez donc pour toujours la fougue de vos chefs imprudens ; qu'ils ſe déſabuſent, ainſi que vous, de ces idées fauſſes de gloire, qui ne ſont de leurs contrées, que des déſerts, & de vos villes, que des ſéjours de larmes.

QUEL eſt, en effet, le cœur honnête qui ne ſeroit point déchiré à la vue du détail immenſe des calamités que la frénéſie ambitieuſe d'un ſeul homme produit ſouvent en un inſtant dans le monde ? Quel affreux tableau pour une imagination ſenſible, que celui qui ne préſente que des villes embraſées, des campagnes fumantes, des laboureurs en pleurs levant leurs bras au Ciel en voyant les moiſſons, les fruits de leurs travaux devenir en un inſtant la proie des flammes, *des meres éplorées arrachant leurs filles tremblantes des mains du ſoldat effréné !* Qui peut penſer ſans frémir à la longue ſuite de douleurs

propagées dans toute une nation par la deſtruction ſubite de tant de milliers d'hommes, de peres de familles, de parens, d'amis, qu'une ſeule bataille fait diſparoître? Périſſent donc ces Monſtres qui d'un œil ſec ordonnent ou contemplent de pareilles horreurs! Périſſe à jamais l'ambition qui ſacrifie l'élite d'une Nation, le repos d'un Etat, la félicité publique, au deſir inſenſé de laiſſer un nom fameux dans l'hiſtoire! Que les hommes qui ont le front de chanter ces forfaits ſoient eux-mêmes voués à l'opprobre éternel!

Puisque les Miniſtres du Très-Haut nous aſſurent que la Religion eſt un frein ſi puiſſant pour contenir les paſſions des Rois, que ne s'en ſervent-ils pour rappeller à la juſtice, à l'humanité, à la *charité* tant de Potentats indomptés qui ne ſemblent placés ſur la terre que pour la déſoler? Au lieu de bénir lâchement les drapeaux de la guerre, pourquoi les Prêtres *d'un Dieu de Paix* ne les déchirent-ils pas ſur ſes autels? ou du moins, pourquoi ne lancent-ils pas leurs anathêmes contre ceux qui ont la cruauté de prodiguer ſans vraie cauſe la vie des citoyens? Toute

ame honnête eſt conſternée, en ſongeant à l'étonnante facilité avec laquelle un Prince, du fond de ſon cabinet ou ſérail, ſigne un arrêt de mort contre des millions de ſes Sujets. Eſt-il ſur ce globe malheureux un ſeul pouce de terre qui n'ait été à plus d'une repriſe engraiſſé de ſang humain?

Ainsi, ne cherchons pas dans la colere des Dieux, les cauſes des dépopulations, des familles, des revers, de la ruine & des miſeres de tant d'Etats. D'où vient que dans les contrées les plus favoriſées du Ciel, l'on ne rencontre à chaque pas que des ſolitudes effrayantes, habitées par quelques poignées de malheureux qui languiſſent ſous le poids de l'indigence? Eſt-ce donc les puiſſances inviſibles que ces Peuples doivent implorer pour demander la fin des infortunes qui les accablent? Non ſans doute; des guerres interminables, les rigueurs d'un Deſpotiſme inſenſé, l'arbitraire de l'impôt, les extorſions des traitans, l'injuſtice des gens en place, l'indolence ou l'inſenſibilité des Princes, ainſi que leur ambitieuſe activité, les conſeils affreux de leurs Miniſtres, les frénéſies que les préjugés inſ-

pirent aux Nations ; voilà les véritables causes des maux dont ce monde eſt le théâtre. Les Dieux ſeroient rarement irrités contre les hommes, ſi ceux qui les gouvernent avoient de l'équité.

Les voyageurs nous diſent que dans preſque toutes les Nations ſauvages, un malade fait appeller à ſon ſecours des jongleurs, des ſorciers ou des prêtres, à qui l'on ſuppoſe du crédit ſur les eſprits malins, que l'on croit les auteurs des accidens les plus naturels qui arrivent aux hommes. Sous prétexte de chaſſer la maladie, ces fourbes prononcent des conjurations en langage inconnu, invoquent les eſprits, feignent de converſer avec eux, pouſſent des hurlemens affreux, étourdiſſent le pauvre infirme par des bruits effrayans, font mille contorſions & ſingeries, enfin forment des danſes auxquelles, nonobſtant ſa foibleſſe, ils forcent le malade de prendre part, juſqu'à ce qu'épuiſé de fatigue, il tombe à terre, d'où ſouvent il ne ſe releve jamais. Quel que ſoit le ſuccès du remede, le médecin eſt payé; il en eſt quitte, quand le malade eſt mort, pour dire à ſes parens que les puiſſances inviſibles, acharnées à ſa

perte n'ont pas voulu s'appaiſer. Cette méthode ne reſſemble-t-elle pas à celle que ſuivent les Prêtres des Nations les plus éclairées ? C'eſt toujours par des prieres, des conjurations, des cérémonies qu'ils promettent aux Peuples de faire ceſſer leurs infortunes. C'eſt toujours à la colere du Ciel, qu'ils attribuent la durée des maux qui ne ſont dûs qu'aux délires d'une adminiſtration inſenſée.

Si c'eſt dans l'ordre Phyſique de l'univers que l'on puiſe les preuves les plus fortes de l'exiſtence & des ſoins d'une Providence remplie d'intelligence, de puiſſance & de bonté, quelles incertitudes ne doit pas jeter ſur ces preuves le déſordre moral & politique dont ce monde eſt continuellement le théâtre ? L'ordre moral, l'ordre politique, la bonté permanente des Princes & des Gouvernemens, les vertus des Citoyens auroient-ils donc fait moins d'honneur à la Divinité, que le mouvement réglé des Aſtres, que le retour périodique des Saiſons ? Le Dieu qui gouverne la nature & qui regle les deſtinées des hommes, ſeroit-il moins bien repréſenté par des Souverains juſtes & bons

que par des Tyrans impitoyables, par des Sultans avides, par des Conquérans farouches, perpétuellement occupés à ravager la terre, à troubler la paix & l'ordre des Sociétés ? Ce Dieu puiſſant eût-il moins clairement manifeſté ſa puiſſance, en forçant les Princes & les Peuples à faire le bien, qu'en forçant les planetes à décrire une route invariable ? N'eût-il pas été plus avantageux à l'homme d'être néceſſairement déterminé à la vertu dans chaque inſtant de ſa durée, ou de plaire néceſſairement à ſon Dieu, que de jouir de la funeſte liberté de ſe déterminer au mal & d'encourir par là la colere du Ciel ?

CHAPITRE XII.

Du Machiavéliſme, ou de la Perfidie en Politique.

La ſuperſtition & la flatterie ayant changé les Souverains en des êtres d'une nature différente des autres hommes ; en ayant fait des Divinités ſur la terre, leur ayant adjugé des droits divins, ces Princes diviniſés eurent une morale à

part, une juriſprudence faite pour eux ſeuls & incommunicable au reſte des mortels. Si la religion ne produit des effets utiles que ſur un très petit nombre d'hommes, il eſt évident que ce ſont les loix, l'éducation, l'opinion publique, la crainte du déshonneur ou du châtiment, qui contiennent efficacement le grand nombre, & qui les empêchent de ſe livrer à leurs paſſions. Le citoyen a par-tout quelque choſe à craindre; les Princes ſont exempts de toute crainte, & peuvent impunément ſe permettre tout ce que leur intérêt leur ſuggere.

Un des préjugés les plus fortement enracinés dans l'eſprit du vulgaire, c'eſt que la licence eſt l'apanage de la puiſſance. On regarde comme heureux celui qui a le pouvoir de tout faire, ou dont les volontés déréglées ne rencontrent point d'obſtacles. Quoique les hommes n'oſent accuſer les Dieux d'injuſtice, cependant toutes les religions tant anciennes que modernes les ont fait injuſtes, licencieux, emportés, déraiſonnables; les Théologiens en ſont quittes pour dire que les Dieux ont une juſtice à part, ou qui ne reſſemble en rien à la juſtice

des hommes. C'eſt ainſi que la ſuperſtition, plus que tout autre choſe, contribue à renverſer les idées de l'équité naturelle.

Si les Dieux inviſibles du ciel ont joui du droit d'être injuſtes ou de violer les regles de la morale humaine, les Dieux viſibles de la terre ſe ſont arrogé le même droit, & les Peuples éblouis par l'éclat & la puiſſance de leurs maîtres, n'ont point oſé le leur conteſter. Les Souverains ſe ſont donc fait un code à part d'après lequel tout crime heureux ſe juſtifie. Les plus grands forfaits ſe pardonnent aux Princes & ſont applaudis par les Nations, quand elles en voient réſulter un très grand avantage. Voler, dans un citoyen obſcur, eſt une action odieuſe & puniſſable; mais faire des conquêtes, lever des impôts onéreux, ravir le néceſſaire à ſes Sujets, ſont des actions glorieuſes ou autoriſées par l'uſage (40). Aſſaſſiner un homme, c'eſt troubler l'Ordre Social, c'eſt commettre un crime digne de mort; mais aſſaſſiner des Nations entieres & conduire hardiment ſes Su-

(40) *Sua retinere, privata domûs: de alienis certare, Regia laus eſt.*

TACIT. ANNAL. LIB. V.

jets à la boucherie, marque une ame héroïque qui mérite des louanges, & des contemporains, & de la postérité. Violer ses sermens, manquer à ses engagemens, fausser sa parole, ne point payer ses dettes, sont des choses punissables par les loix & déshonorantes pour un homme privé; mais pour un Souverain, la *raison d'Etat*, *le droit de bienséance*, *l'intérêt de la nation*, *les malheurs des tems* sont des raisons qui l'autorisent à faire tout ce qui lui convient sans avoir rien à craindre. Les crimes les plus noirs, les perfidies les plus horribles, les injustices & les violences les plus marquées, les parjures les plus honteux finissent par s'adoucir aux yeux des hommes, assez aveugles d'ordinaire, pour croire que tout doit être permis à ceux qui jouissent d'un grand pouvoir. Les *Coups d'Etat* sont communément des crimes dont les effets sont immenses, mais ils ne laissent pas de valoir à un Prince ou à son Ministre les titres de grands politiques & d'hommes d'Etat. En un mot, on s'est fait des idées si fausses & si perverses de la Politique, que bien des gens ont cru qu'elle étoit totalement incompatible avec la morale

ordinaire ; en conſéquence, preſqu'en tout pays elle eſt devenue un ſyſtême de fourberies, de menſonges, de mauvaiſe foi, d'artifices, de violences & de crimes. On s'imagina qu'il étoit impoſſible de régner ou de gouverner, en ſuivant les regles de la probité.

VOILA ce qui fit éclore ſur la terre les principes deſtructeurs & les maximes infames du *Machiavéliſme*, c'eſt-à-dire, de cette Politique exécrable qui fait que la plupart des Princes, non contens d'aſſervir & de tromper leurs propres Sujets, ſont perpétuellement occupés à ſe ſurprendre réciproquement, à ſe tendre des pieges, à ſe nuire, ſoit ouvertement, ſoit d'une façon ténébreuſe & cachée. D'après cette morale odieuſe, on ne doit pas être étonné de voir que les Nations, gouvernées par des hommes nourris dans ces maximes, n'aient jamais pu jouir d'une tranquillité durable. Comment euſſent-elles été long-tems paiſibles, n'ayant d'autres garans que des traités inſidieux, auſſi-tôt rompus que faits, & de la confection deſquels la bonne foi fut toujours ſoigneuſement bannie?

SI d'ailleurs tout ne prouvoit pas le peu

peu d'effet de la Religion ſur les Princes, rien ne ſeroit plus propre à détromper de ſon utilité, relativement à eux, que l'étonnante facilité avec laquelle on les voit oublier leurs ſermens les plus ſolemnels, & fouler aux pieds les engagemens les plus ſacrés. A juger de leurs opinions religieuſes par leur conduite, on eſt forcé d'en conclure qu'ils mépriſent également & les Dieux & les hommes, & que la force ſeule eſt capable de les ramener aux principes de la morale, faite pour régler la conduite de tous les êtres de l'eſpece humaine, & dont jamais on ne peut s'écarter ſans danger. C'eſt aux nations qu'il appartient de la faire obſerver à leurs chefs qui, tant qu'ils n'auront rien à craindre en ce monde, s'embarraſſeront fort peu des châtimens dont on les menace dans un autre.

Des Souverains & des Miniſtres perfides impriment le ſceau de l'infamie ſur les nations qu'ils gouvernent. Un Peuple entier eſt, ſouvent à ſon inſçu, déshonoré pendant des ſiecles par l'infame politique de ſes Tyrans ambitieux; on partage toujours les iniquités & les forfaits auxquels par ſon ſilence on

paroît consentir (41). Quelle idée peut-on se former de ces Nations asservies où les crimes, les perfidies les plus avérées, les guerres les plus injustes trouvent une foule de défenseurs & d'avocats ? Quelle peut être la morale d'un Peuple qui applaudit tous les excès de ses Souverains les plus pervers ?

Un Monarque disoit que *si la bonne foi étoit bannie de la terre, ce seroit dans la bouche des Rois qu'il faudroit la chercher.* On l'y chercheroit en vain; elle est bannie des cours; une Politique aussi fausse que criminelle, la traite de foiblesse & de simplicité; on la croit uniquement réservée pour ceux à qui leurs forces ne permettent pas d'être injustes ou de tromper sans craindre les conséquences. Le seul crime en Politique est de ne pas réussir. Ainsi l'intérêt des Tyrans, c'est-à-dire, des plus méchans des hommes, est devenu la regle de la conduite des Rois.

(41) Il est évident que c'est aux fourberies de la cour de Rome, & aux crimes d'une foule de Princes sans foi, que les Italiens sont redevables de leur mauvaise réputation. Ferdinand *le Catholique*, *Charles-Quint*, *Philippe II*, tous Princes fort dévots, ont flétri pendant long-temps la nation généreuse, spirituelle & noble des Espagnols par leur conduite & leur Politique odieuses. *Quidquid delirant Reges*, &c.

Mais que réſulte-t-il enfin de cette Politique abominable? Par tant de parjures, de perfidies, d'iniquités, les Princes ſe rendent-ils plus heureux, Plus aſſûrés de leurs poſſeſſions uſurpées, plus tranquilles ſur leurs droits? Non, ſans doute; allarmés déjà ſur les diſpoſitions de leurs propres ſujets qu'ils oppriment, ils craignent leurs ſemblables; ils ſçavent qu'il n'eſt point de ſûreté entre des brigands dont les alliances, les amitiés, les engagemens n'ont que des intérêts variables pour baſe, & ne ſont faits que pour endormir des rivaux qu'on voudroit dépouiller. Ils n'ignorent pas que la force & la ruſe ne donnent pas des droits que la force & la ruſe ne puiſſent anéantir. Conſéquemment ils vivent dans des tranſes continuelles; ils ſe tiennent ſur leurs gardes, ils ſe ruinent à force de précautions, & dans l'eſpoir de jouir paiſiblement un jour, ils ne jouiſſent de rien.

Il n'y a qu'une ſeule morale pour tous les hommes, elle eſt la même pour les Nations & pour les Individus; pour les Souverains & les Sujets, pour le Miniſtre & pour le Citoyen obſcur. La

politique la plus véridique eſt toujours la plus ſûre. C'eſt celle qui a la probité, la juſtice & la bonne foi pour baſe (42).

LA droiture, la bonne foi, la franchiſe, la ſimplicité ſont la plus ſage des Politiques pour les Princes comme pour les Particuliers, même dans la conſtitution actuelle des choſes ; une Politique honnête & véridique ſeroit peut-être la plus propre à donner le change à des fourbes qui ne croient point à la probité des autres. D'ailleurs la droiture ſe fait reſpecter de ceux mêmes qui n'en ont pas. Le menſonge & l'obliquité ſont des ſignes de foibleſſe ; la franchiſe & la vérité annoncent les grandes ames ; elles ſont faites pour en impoſer à ces génies retrécis qui n'ont pas le courage d'être vrais.

QUELS exemples affreux les Souverains ne donnent-ils pas à leurs Peuples, par la façon dont ceux-ci les voient agir & traiter les uns avec les autres?

(42) Le chevalier Cecil, premier Miniſtre de la Reine Elizabeth, lui diſoit que *tout ce qui faiſoit tort à la réputation d'un ſouverain, ne pouvoit jamais lui procurer d'avantages bien réels.* Un Miniſtre moderne, (M. le Duc de Choiſeul,) par ſa façon de traiter noble & franche, a fait reprendre en peu d'années à ſon pays la conſidération & le rang qu'une guerre très malheureuſe lui avoit fait perdre aux yeux de l'Europe.

Eſt-il rien de plus propre à bannir la probité de la terre, que de voir le mépris qu'ont pour elle les Princes dont les exemples influent ſi puiſſamment ſur la conduite des hommes ? O Princes ! n'êtes-vous pas les vrais corrupteurs de vos ſujets ? N'eſt-ce pas votre Politique affreuſe qui s'oppoſe à la réforme des mœurs ? Si ces Dieux, dont vous prétendez vous ſervir pour les effrayer & les contenir, vous en impoſent ſi peu à vous-mêmes, de quel droit vous flatteriez-vous qu'ils en impoſent à vos Peuples (43) ?

(43) *Vitia non ſolùm ipſi principes concipiunt, ſed etiam in civitatem infundunt, pluſque exemplo quàm peccato nocent.*

CICERO III. DE LEGIBUS.

Le Pape *Clément* VI par une bulle du 20 Avril 1351, datée d'Avignon, donna au confeſſeur du Roi de France *Jean*, & de la Reine *Jeanne*, ſa ſeconde femme, le pouvoir de les délier pour le paſſé & pour l'avenir de tous les engagemens, même appuyés de ſermens qu'ils ne pourroient obſerver ſans incommodité ; grace qui devoit s'étendre à leurs ſucceſſeurs à perpétuité. *Juramenta per vos præſtita, & per vos & eos præſtanda in poſterum, quæ vos & illi ſervare commodè non poſſetis.* VOYEZ DACHERY SPICILEG. TOM. IV. PAG. 275, Paris 1661 in-4°. On ſait que l'Egliſe Romaine a conſtamment enſeigné que l'on ne devoit pas garder la foi jurée aux hérétiques ; & que les Papes ont très ſouvent excité les Princes à violer les traités avec des infideles, les mêmes Papes ont très ſouvent délié les ſujets de leurs ſermens de fidélité faits à leurs ſouverains. D'où l'on voit que l'Egliſe Romaine eſt une école de perfi-

Peu contents d'écraſer ſouvent les Nations ſous un ſceptre de fer, les Souverains ſemblent encore vouloir joindre l'inſulte à l'injuſtice. Eſt-il en effet rien de plus inſultant pour des Nations que la façon dont leurs chefs en diſpoſent, ſans daigner les conſulter ? Ils les vendent, ils les louent, ils les échangent, ils les donnent en dot, ils les leguent par teſtament ; en un mot, ils en diſpoſent comme de troupeaux de bêtes qui n'ont pas le droit de choiſir leurs conducteurs. Si tant de Princes regardent leurs Peuples comme leur patrimoine, leur héritage, leurs ſerfs, ne devroient-ils pas du moins être jaloux de les tranſmettre en bon état à leur poſtérité ? Mais, peu inquiets ſur l'avenir, les Princes ne s'occupent que du moment préſent : on ſeroit tenté de croire qu'ils ne voient après eux que l'affreuſe perſpective de la diſſolution du globe.

dies & de parjures, & qu'elle met les nations d'une autre Religion, dans l'impoſſibilité de traiter ſûrement avec les Princes qui lui ſont dévoués.

CHAPITRE XIII.

Effets Phyſiques ou Naturels du Deſpotiſme.

TOUT nous montre que c'eſt faute de connoître leurs intérêts véritables, que tant de Princes font le mal, ſuivent une Politique funeſte & mépriſable, exercent ſur les Peuples un deſpotiſme deſtructeur dont ils ne tardent pas à ſentir eux-mêmes les effets déplorables. La pareſſe, le découragement, la langueur, la miſere, la corruption, les mécontentemens des Peuples ſont les ſuites néceſſaires & fatales d'un pouvoir inſenſé qui, content de ſatisfaire ſes fantaiſies préſentes, n'a jamais la prudence de porter ſes yeux ſur l'avenir.

LE deſpote eſt un chef qui prétend que ſa volonté ſeule doit régler le ſort d'un Etat; mais comme cette volonté eſt rarement d'accord avec les regles de l'équité, il devient communément un tyran dont le pouvoir eſt perpétuellement aux priſes avec la juſtice, la raiſon, les droits, la liberté, le bien-

être de ſon Peuple ; & par conſéquent agit à tout moment contre ſon propre intérêt.

Gouverner, comme on a vu, c'eſt réunir d'intérêts les membres d'un corps politique, afin de les faire concourir au bien public. Le deſpote les diviſe, ſépare leurs intérêts de ceux de la Patrie, & ne leur permet de travailler qu'à ce qu'il ſuppoſe utile à ſon intérêt particulier. Le Gouvernement conſerve, défend, maintient l'aſſociation ; le Deſpotiſme la diſſout. Pour gouverner, il faut de l'expérience, des ſoins, de la vigilance, des lumieres, de la raiſon ; pour tyranniſer, il ne faut que de la force. Pour édifier & conſerver, il faut des talents & des vertus ; pour détruire, il ne faut rien. L'autorité, pour être légitime, doit être fondée ſur la félicité publique & le conſentement des Peuples ; l'autorité deſpotique n'eſt fondée que ſur la violence & la miſere publique, d'où il ſuit qu'elle ne peut jamais être approuvée par les malheureux qu'elle écraſe.

Ainsi le Deſpotiſme ne peut pas être regardé comme une forme de Gouvernement ; il eſt évidemment l'abſence

de toutes les formes, l'anéantiſſement de toutes les regles. Il ne peut être légal, parce qu'uniquement fondé ſur le caprice, il eſt contraire aux loix naturelles qui toujours ſont conformes à la juſtice ; il eſt contraire aux loix civiles, qui ne peuvent jamais déroger à celles de la nature ; il eſt contraire aux loix fondamentales d'un Etat, qui toujours doivent avoir pour objet l'adminiſtration équitable de l'Etat. Un *Deſpotiſme légal* eſt une contradiction dans les termes.

Le Deſpotiſme eſt eſſentiellement contraire à la nature de l'homme & au but de toute ſociété. Il eſt totalement impoſſible qu'un mortel foible, ſujet à des paſſions, à des vices, à des préjugés, à des erreurs, à des infirmités, ne ſe trompe très ſouvent ſur les moyens d'opérer le bien public ; un Prince infaillible & ſans défauts eſt un être de raiſon, & l'expérience nous prouve que la puiſſance ſuprême eſt communément bien plus propre à corrompre, qu'à former le cœur & l'eſprit. Tout concourt à nous convaincre que le Deſpotiſme ou le pouvoir abſolu eſt la licence, l'anarchie, la violence d'un ſeul, ou de

ſes complices, exercée contre tous. C'eſt un brigandage affreux qui finit par être auſſi funeſte au deſpote, qu'à ſes eſclaves.

Les ravages du Deſpotiſme ſont tracés en caracteres liſibles ſur toutes les parties de notre globe. Il eſt aiſé de reconnoître ſes ſiniſtres effets dans la dépopulation, dans l'engourdiſſement, dans la pauvreté, dans l'inertie de toutes les Nations qui éprouvent ſes fureurs. Pourquoi des Peuples que la nature avoit placés dans un ſol fertile ; à l'induſtrie deſquels tout fourniſſoit d'amples matériaux ; que les circonſtances ſembloient deſtiner à la félicité ; pourquoi, dis-je, ces Peuples languiſſent-ils dans l'indolence la plus lâche, dans la pareſſe la plus honteuſe, dans le découragement le plus complet ? Pourquoi ſont-ils privés des arts les plus néceſſaires à la vie, des manufactures les plus utiles, des connoiſſances les plus communes ? Le ſol a-t-il donc abſolument changé dans la Grece que nous voyons aujourd'hui inculte & dépeuplée ; dans cette Italie dont les plus belles provinces ſont déſertes ; dans cette Eſpagne qui n'offre plus au voyageur étonné qu'une terre aride, habitée par quel-

ques mendians vains & pareſſeux? Non, ſans doute ; le Deſpotiſme, à force de déſordres, a vaincu la nature, & rend tous ſes dons inutiles. Il a depuis long-temps enchaîné & les corps & les eſprits ; il eſt parvenu à éteindre dans les cœurs toute idée de liberté ; il a même anéanti juſqu'à la volonté de travailler à ſon bien-être. Des Princes remplis d'un orgueil puéril, & qui n'ont nulle idée, ni de la vraie grandeur, ni de la vraie puiſſance, ſe contentent de régner triſtement ſur d'immenſes déſerts où l'on ne rencontre que quelques malheureux éloignés les uns des autres. Un Souverain peut-il donc ſe croire grand & puiſſant, quand ſes Etats ne lui préſentent que le tableau lugubre de la foibleſſe, de l'affliction & de la ſervitude? quand ſes provinces deviennent le repaire des bêtes féroces, des ſerpens venimeux, le ſéjour de la contagion & de la mort?

Oui, je le répete, c'eſt l'avidité du Deſpotiſme, ce ſont ſes extorſions, ſa négligence, ſes extravagances qui changent les plus belles contrées en d'affreuſes ſolitudes, dont elles font diſparoître l'abondance & la ſalubrité. Les terres

abandonnées par le cultivateur produisent des famines suivies de contagions fréquentes, qui achevent d'emporter les malheureux que la fureur guerriere des tyrans avoit épargnés. Des forêts stériles & mal-saines, des eaux croupissantes, des marais infectés qui répandent des vapeurs mortelles viennent peu-à-peu remplacer des campagnes riantes dont les habitans ont été forcés de se bannir (44). On diroit que les Despotes se plaisent à repousser les dons de la nature & veulent la forcer à n'être qu'une marâtre pour leurs malheureux

(44) Tous ceux qui ont été en Italie, connoissent les dangereux effets des *Marais Pontins* qui se trouvent dans l'état de l'Eglise entre *Terracine* & *Nettuno*, dont l'effet est de répandre des exhalaisons pestilentielles, qui chaque année font périr beaucoup de monde. On a calculé que le dessèchement de ces Marais donneroit deux millions cinq cens mille pieds quarrés de bon terrein, capable de garantir pour toujours les terres du Pape, des disettes & des contagions dont elles sont ravagées. Mais jamais, jusqu'ici les Pontifes n'ont daigné consacrer la somme modique de 500000 livres à ce projet utile, dont l'exécution passe pour sûre & facile. C'est ainsi que la negligence & l'avarice perpétuent les malheurs physiques & moraux de l'espece humaine !

Molesworth a remarqué, que depuis l'établissement du Despotisme en Dannemarck, il y regne des Epidémies causées par la mauvaise nourriture du Peuple.

On peut observer que dans les pays libres, il regne plus de propreté que dans les pays asservis ; les esclaves se négligent, la propreté est le fruit de l'aisance & contribue à la santé.

Sujets. A juger de leurs idées par leur conduite, on ſeroit tenté de croire qu'ils font ſouvent conſiſter toute leur gloire à exercer leur méchanceté ſur des mendians & des peſtiférés. Les pays ne deviennent ſalubres qu'en raiſon de leur culture; ils ne ſont cultivés qu'à proportion de leur population; ils ne ſont peuplés qu'à proportion du bien-être, de l'aiſance & de la liberté dont jouiſſent leurs habitans. Ainſi le Deſpotiſme parvient même à corrompre l'air & à changer la nature du climat & du ſol.

Est-il une maxime plus fauſſe & plus déteſtable que celle de tant de Princes à qui l'on perſuade que, pour rendre les Peuples plus dociles, il eſt avantageux de les tenir dans la miſere? Un Souverain ſe trouve tôt ou tard cruellement puni, quand il prête l'oreille à cet affreux principe, dont la pratique n'eſt propre qu'à jetter, ou dans une inaction mortelle, ou dans un déſeſpoir dangereux dont il peut devenir lui-même la victime; en attendant il s'appercevra bientôt qu'un Souverain ne peut être ni aimé ni conſidéré, s'il n'a ſous ſes ordres que des eſclaves mal-ſains,

affamés & mécontents de leur sort.

Pour être aimé des hommes, il faut leur faire du bien. Cette maxime si simple & si démontrée est pourtant méconnue du plus grand nombre de ceux qui gouvernent les hommes. Ils semblent avoir adopté la maxime d'un Tyran qui disoit, *qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent* (45). Le Souverain qui néglige ses sujets leur devient indifférent. Le Tyran qui les opprime, leur devient odieux : celui qui joint l'opiniâtreté à la Tyrannie les réduit au désespoir & doit tout craindre pour lui-même : des esclaves irrités par des vexations continuelles, qui ne connoissent le nom terrible de leur Maître que par des ordres cruels, à qui ce Maître ne parle dans ses édits que pour leur annoncer de nouveaux malheurs, de nouveaux impôts, peuvent-ils donc aimer la source de leurs peines ? Seront-ils sincérement attachés à un Prince dont on ne les entretient, que pour les épou-

(45) *Oderint dum metuant.* Mais le Tyran, suivant Sénèque, est forcé lui-même de craindre ceux qui le craignent.

Qui sceptra duro sævus imperio regit
Time timentes : metus in auctorem redit.
VOYEZ SENEC. ŒDIP. V. 705.

vanter & pour arracher le pain des mains de leurs enfans ?

Il faut qu'un Souverain ſoit bien méchant ou bien aveugle, quand il n'eſt point aimé. Les Peuples éblouis par la pompe & le faſte dont la grandeur eſt entourée, reſpectent toujours la Puiſſance Suprême, & ſont naturellement portés à la chérir & à ſe glorifier de ſon éclat. Il n'y a que l'excès & la continuité du mal qui détruiſent ces idées, & qui portent les Sujets à la haine. Au milieu des rigueurs les plus marquées, ils cherchent encore à diſculper leurs maîtres ; ils aiment mieux croire qu'ils ignorent leurs maux, que d'oſer les accuſer d'en être les auteurs. N'eſt-il pas bien barbare de ſe ſervir de ces diſpoſitions mêmes pour tout oſer ? Un Roi de Caſtille diſoit *qu'il craignoit bien plus la haine de ſon Peuple, que le fer de ſes ennemis.*

Si l'on en juge par leur conduite inquiete & par les dépenſes énormes qu'ils font pour mettre leurs perſonnes en ſûreté, on eſt forcé de dire que les Peres des Peuples vivent ſouvent dans leurs familles, comme s'ils ſe croyoient

entourés d'ennemis (46). Inacceſſibles à leurs ſujets, environnés d'une triple rangée de ſatellites, ne ſemblent-ils pas annoncer ouvertement le peu de confiance qu'ils ont dans ceux qu'ils devroient regarder comme leurs enfans? Un Prince peut-il être mieux gardé, que par la tendreſſe de tout un Peuple intéreſſé à la conſervation de ſes jours?

Les Souverains & leurs Miniſtres, par un aveuglement fatal, regardent comme des ennemis de leur autorité, ceux qui leur mettent ſous les yeux les dangers évidens d'une politique auſſi contraire à leurs propres intérêts, qu'à ceux des Nations, dont elle anéantit l'amour. Ne ſentiront-ils jamais que les loix qu'ils veulent affoiblir ou détruire ſont leur propre ſûreté? que la liberté qu'ils veulent écraſer, eſt néceſſaire à l'activité, à l'induſtrie, au développement de la raiſon nationale? Ne voient-ils pas que les vrais ennemis de l'autorité ſont ceux qui la rendent odieuſe & qui accumulent ſur elle l'indignation publique? En-

(46) *Il n'y a pas*, dit Xénophon, *de véritable paix entre un Roi & les Peuples qu'il tient ſous le joug. Jamais Tyran n'oſa ſe fier à des traités.*

Voyez Xénophon, Dialog. de la Condition des Rois.

fin ces hommes dont les yeux ſont ſi perçants & liſent dans l'avenir, ne ſentiront-ils jamais qu'il faut ſemer pour recueillir ?

Un mauvais Gouvernement eſt un champ aride & brûlé, incapable de fournir une moiſſon abondante. Les bienfaits de la nature ne ſont pas faits pour ceux qui contrediſent la nature : les avantages qu'elle procure ſe tournent en poiſon pour ceux qui en abuſent. Mais ainſi que la Théologie, le pouvoir deſpotique voudroit concilier les choſes les plus inconciliables : il voudroit ſe faire aimer, tandis qu'il ne ſçait inſpirer que la terreur. Il voudroit une agriculture floriſſante, tandis que ſes impôts arbitraires découragent le cultivateur. Il voudroit de l'induſtrie, tandis que ſes chaînes lient les bras & puniſſent l'induſtrie. Il voudroit du commerce, mais le commerce languit ſans liberté. Il voudroit des Provinces peuplées, & ſes guerres continuelles immolent les hommes beaucoup plus promptement que la nature ne peut les reproduire (47). Sous

(47) On dit que le Grand Condé, ayant perdu beaucoup de monde dans une bataille, dit qu'*une nuit de Paris répareroit tout cela*. Mais ce Prince, tout grand

un Gouvernement injuſte & vorace, l'eſclave n'a pas le courage de ſe multiplier ; il ſçait que la vie eſt un préſent funeſte, quand elle n'eſt deſtinée qu'à des infortunes continuelles ; il ſçait que donner le jour à des enfans, c'eſt augmenter le poids de ſa propre miſere (48).

L'HOMME ne chérit ſon exiſtence, que quand elle eſt heureuſe ou peut le devenir : il s'abandonne lui-même & ceſſe d'aimer la vie, dès qu'elle ne lui montre que des peines ſans fin. Il eſt contre nature d'aimer la violence, l'indigence & la faim, & d'en aimer les cauſes. Le dernier excès de l'aveuglement & de la folie eſt de baiſer avec tranſport la main qui nous enfonce le poignard dans le cœur. Cependant, à la honte de l'eſpece hu-

capitaine qu'il pût être, étoit un mauvais calculateur. *Une nuit de Paris* ne fournit point à l'Etat des hommes tout formés ; ſur dix enfans qui naiſſent, il y en a tout au plus un qui parvienne à l'âge de trente ans.

(48) Dans les dernieres années du regne de Louis XIV, les habitans de la Champagne, accablés par les impôts, récitoient chaque jour, & apprenoient à leurs enfans une formule de priere, par laquelle ils demandoient à Dieu la grace de mourir dans l'année.

Dans les Etats de Maroc, & dans tout l'Empire Ottoman, les gens mariés ont des ſecrets infames pour n'avoir point d'enfans, même en uſant des droits du mariage.

maine, la tyrannie, quelque cruelle qu'elle ſoit, trouve des défenſeurs, des approbateurs, des ſoutiens. Les deſpotes les plus méchans, entourés de flatteurs, ſont communément ceux que l'on encenſe le plus; l'on eſpere peut-être, à force de ramper, adoucir la férocité de ces lions déchaînés; tandis que réellement on ne fait que la rendre plus entreprenante & plus avide. Préſenter la vérité aux Princes, leur montrer leurs intérêts, leur expoſer les conſéquences dangereuſes de leur négligence ou de leurs paſſions; faire connoître aux Peuples leurs droits, leur expoſer les avantages de la liberté, leur annoncer la vérité; voilà les ſeuls remedes que l'on puiſſe oppoſer aux maux dont ils ſont ſi ſouvent les victimes.

CHAPITRE XIV.

De la Corruption des Cours.

S'IL n'y avoit point de flatteurs, il n'y auroit point de tyrans ſur la terre. Les hommes, comme on l'a dit ail-

leurs, ne rougiſſent point de ce qu'ils voient approuvé & applaudi par ceux qui les entourent. Les Princes, perpétuellement environnés de perſonnes diſpoſées à flatter leurs penchans les plus déréglés, ou commettent ſouvent le mal par ignorance, on n'éprouvent aucuns remors. Ce n'eſt communément que lorſqu'il eſt trop tard, qu'ils ouvrent enfin les yeux, & ſont ſaiſis de frayeur à la vue de l'abyme qu'une complaiſance criminelle a creuſé ſous leurs pas.

Le Monarque, en tout pays, eſt un Dieu. L'étiquette eſt ſon culte; ſes miniſtres ſont ſes Prêtres, de même que ceux de la Divinité : ces Prêtres ſont rarement d'accord entre eux; ils ſont chargés de rendre les oracles de l'idole, qui ſont communément dictés par eux-mêmes ou par leurs propres intérêts. Trop grand pour prendre part aux affaires, le Dieu demeure caché dans ſon Palais devenu ſon ſanctuaire, dont les approches ſont ſoigneuſement gardées, de peur qu'aucun profane n'ait la liberté de lui adreſſer ſes vœux ou de ſe plaindre des injuſtices qu'il éprouve. Le rang, la naiſſance, la

faveur donnent ſeuls les entrées auprès des Princes, deſtinés à rendre la juſtice à tous leurs ſujets.

L'IGNORANCE & l'incapacité trop communes chèz les Princes, ſur-tout quand ils jouiſſent d'un pouvoir abſolu, les attachent pour l'ordinaire très fortement aux pompeuſes minuties de l'étiquette; ils croient que régner, c'eſt ſe faire adorer. Les cérémonies faſtueuſes en impoſent toujours au vulgaire, lui inſpirent une admiration ſtupide, & conſtituent la grandeur à ſes yeux; il auroit une idée mépriſable de ſon maître, s'il le voyoit ſe conduire avec ſimplicité. En conſéquence les Princes aiment à *repréſenter*; mais leur faſte n'en impoſe pas à la raiſon; dans un cérémonial bien recherché, dans une étiquette orgueilleuſe, dans un monarque inacceſſible, elle apperçoit pour l'ordinaire la foibleſſe, la vanité, le génie retréci d'un homme qui s'efforce de s'envelopper d'un trompeur appareil. Les Princes qui ont des talens & de la grandeur d'ame, dédaignent ſouvent des frivolités qu'ils trouvent trop gênantes; le tems leur paroît trop pré-

cieux pour le sacrifier à des bagatelles puériles. Ils laissent aux Sultans méprisables de l'Asie, ce vain attirail qui n'annonce que la petitesse de celui qui s'en occupe.

Un Prince qui ne se laisse approcher que par ses ministres & ses courtisans, peut se tenir assûré que jamais la vérité ne pénétrera jusqu'à lui. Il n'entendra sans doute rien d'affligeant pour son ame; les justes plaintes de son Peuple demeureront éternellement interceptées; il ne se doutera nullement que ses Sujets soient accablés, que ses Provinces soient ruinées, que l'agriculture soit détruite, que le commerce soit banni de ses Etats. Toutes les voix se réuniront pour lui dire que, sous ses loix bienfaisantes, les Peuples sont contens, & que chacun s'intéresse à la conservation du meilleur des maîtres, en un mot, que rien ne manque à la prospérité de l'Etat.

L'intérêt du courtisan & du ministre injuste est que le Prince soit foible, inappliqué, indolent, vicieux; c'est alors qu'ils sont sûrs d'en tirer un grand parti ou de régner eux-mê-

mês. Rien de plus incommode pour une cour, essentiellement corrompue par la molesse & l'oisiveté, qu'un Prince ferme, actif, clairvoyant, ami de l'équité : rien de plus fâcheux que l'ordre & l'économie pour des valets intéressés qui vivent du désordre, qui profitent des vices & de la nonchalance de leur maître, qui font trafic de ses graces, qui ne se trouvent à leur aise que lorsque les Peuples sont accablés. Dans le langage des cours, un bon Prince est celui qui ne peut rien refuser aux affamés qui l'environnent, ou qui du moins leur permet de vexer impunément. Un bon Prince pour sa cour, est un Prince très cruel pour le reste de ses Sujets. Bodin dit, avec raison, *qu'un méchant homme fait souvent un très bon Souverain.* Un Roi méchant, s'il a de l'activité, est préférable à un Prince qui, faute de vigueur, se prête communément à toutes les iniquités qu'on veut lui suggérer.

Le faste, le luxe, les profusions inutiles, les libéralités mal placées, le désordre, les dettes; voilà ce qui constitue la grandeur d'un Prince dans

l'eſprit d'un courtiſan. Dès qu'il eſt écouté, il montrera à ſon maître l'économie comme une petiteſſe indigne de lui; l'arrangement & l'ordre, comme des choſes qui ne ſont faites que pour des puiſſances inférieures, & non pour le chef d'un grand empire : il lui dira que les loix gênantes de l'équité n'ont aucun droit d'arrêter les fantaiſies d'un grand Potentat, qui doit ſe diſtinguer du vulgaire des Rois par des palais ſomptueux, des fêtes continuelles, des ſpectacles ruineux, & ſur-tout par des guerres qui le mettent à portée de faire la loi à l'univers. Enfin il lui perſuadera que rien n'eſt plus aviliſſant pour un Roi, que de gouverner, de remplir les devoirs de ſon état, de gérer ſes propres affaires. On retrouve communément dans l'homme de cour, les vices qui forment le caractere du valet; un courtiſan, avec de la hauteur dans l'ame, eſt un phénomène rare & qu'on ne ſçauroit trop admirer; il déplaît toujours à ſes pareils, & finit preſque toujours par déplaire à ſon maître.

Si tant de Princes veulent exercer un deſpotiſme inſenſé; s'ils n'ont pour l'ordinaire

l'ordinaire aucune idée de leurs devoirs & de leurs vrais intérêts ; s'il n'entendent preſque jamais la vérité ; ſi les nations ſont continuellement écraſées par des impôts exceſſifs, déſolées par des guerres ; ſi les citoyens ſont vexés dans leur perſonne & leurs biens, en proie à mille fléaux dont il ne leur eſt pas même permis de ſoupirer ; c'eſt à des adulateurs faméliques, à des Miniſtres lâchement complaiſans, à des Grands avides de diſtinctions & de rangs, que tous ces maux ſont dûs. *Vos peuples ſont trop heureux, ils n'en ſont pas encore réduits à brouter l'herbe*, diſoit un Miniſtre à ſon Roi (49).

Après cela faut-il être ſurpris de l'orgueil inſupportable que le pouvoir abſolu donne à ceux qui l'exercent, & du mépris qu'ils ont pour le reſte des hommes. C'eſt en vain qu'on réclame auprès d'un deſpote les droits de l'humanité. Un Sultan, ayant une paſſion extrême pour la chaſſe, ſon Viſir oſa lui repréſenter que cet amuſement ravageoit les moiſſons, & même coûtoit ſouvent la vie à pluſieurs de ſes ſujets.

(49) Le Surintendant Bullion à Louis XIII, ſurnommé *le Juſte*.

Son Maître, le regardant d'un œil courroucé, lui donna pour toute réponſe, *qu'on ait ſoin de mes chiens ; & vous même voyez qu'ils ſoient bien nourris & bien traités* (50). C'eſt ainſi que des courtiſans enorgueilliſſent les Princes, & ceux-ci finiſſent par les traiter eux-mêmes avec un profond mépris ; la hauteur des Souverains n'eſt jamais que l'ouvrage des flatteurs dont ils ſont environnés.

DANS la vue de ſe relever lui-même, ou du moins de juſtifier & de colorer ſa conduite vile & rampante, l'homme de cour s'accoutume à regarder ſon maître comme un Dieu, & s'efforce de le faire paſſer pour tel aux yeux des autres. Dès lors il ne rougit plus, & même il ſe glorifie de ſe rendre le miniſtre de ſes plaiſirs infames ; il ſe fait un devoir de reſpecter ſes goûts & de les prévenir. Tout eſt permis aux Princes, ainſi qu'aux Dieux ; ſur ce principe rien ne paroît abject au courtiſan ; il ſçait tirer ſa gloire de l'opprobre ; les ſervices les plus humilians, en lui donnant du crédit s'ennobliſſent à ſes yeux. Il ſe fait un mérite auprès de ſon maître du

(50) Voyez *Cantemir, hiſt. ottomane, Tome IV.*

sacrifice total de l'honneur, de la vertu, des sentimens naturels de l'homme (51).

(51) Rien de plus incroyable & de plus révoltant que les excès de basseſſe auxquels l'hiſtoire nous apprend que des courtiſans ſe ſont portés en tout pays. *Aſtyage* fit manger à *Harpagus* la chair de ſon fils, & lui ayant demandé comment il l'avoit trouvée, le courtiſan lui répondit qu'à la Table du Roi, on ne mangeoit rien que d'excellent, & que tout ce qui s'y faiſoit par ſes ordres, lui étoit très-agréable. --- *Cambyſe*, pour montrer ſon adreſſe à tirer de l'arc, perça le cœur du fils d'un Seigneur de ſa cour aux yeux même de ſon Pere; ſur-quoi celui-ci s'écria qu'*Apollon lui-même n'auroit pas tiré plus juſte*.--Le vaiſſeau qui portoit *Xerxès* étant prêt à faire naufrage, la plupart de ſes courtiſans ſe précipiterent dans la mer, afin d'alléger. --- *Denis* le jeune, Tyran de Syracuſe, ayant la vue très baſſe, ſes courtiſans affectoient ſans ceſſe de ſe heurter les uns les autres, & ſe plaçoient dans des endroits où il pût cracher ſur eux. --- *Alexandre* ayant voulu ſe faire paſſer pour un Dieu, *Anaxandre* lui demanda ſerieuſement un jour d'orage, ſi ce n'étoit pas lui qui avoit tonné. *Niceſius*, courtiſan du même Prince, l'aſſura que les mouches nourries de ſon ſang Royal, devenoient plus vaillantes, & piquoient plus vivement que les autres. --- *Combabus*, Miniſtre de *Seleucus*, ſe fit eunuque, pour ſe ſouſtraire à l'amour de la Reine *Stratonice*, afin de ne point alarmer la jalouſie de ſon maître; tous ſes adhérens à la Cour en firent autant, & eurent la complaiſance de ſe priver des parties qui manquoient à leur protecteur. --- Un Roi moderne étant malade, il s'éleva près de ſon lit une diſpute tres vive entre un de ſes valets de chambre, & un Prince ſon grand chambellan, pour ſavoir à qui appartenoit le privilege d'enlever le baſſin de Sa Majeſté. Le droit reſta au Prince, qui, tout glorieux, emporta ſous ſon chapeau l'objet de la querelle. --- Les Grands dans l'iſle de Ceylan ont un ſouverain mépris pour les roturiers; mais leur morgue diſparoit en préſence du Monarque; lorſqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, ils ſe qualifient de *Chiens*. --- Les Grands de la cour de Perſe prennent très ſouvent le titre de *Kouli*, c'eſt-à-dire

Rien ne prouve d'une façon plus convaincante à quel point l'homme peut être modifié par l'habitude, que la ſoupleſſe, la baſſeſſe, le renoncement à ſoi-même, l'empire ſur les paſſions les plus fortes que l'on contracte à la cour.

Dans l'ordre naturel des choſes, les citoyens les plus utiles à la Société devroient être les plus conſidérés, les plus honorés, les mieux récompenſés; mais par le renverſement que produit un gouvernement abſolu, ce n'eſt point à la nation qu'il s'agit d'être utile, c'eſt à ſon maître; deſſervir ſon pays, eſt communément le moyen le plus ſûr de lui plaire. Dans chaque contrée il eſt une claſſe d'hommes qui abſorbe tous les honneurs, les récompenſes, les richeſſes d'un Etat; tandis qu'elle n'a d'autre fonction que de tromper, de flatter & de pervertir les Princes & de

d'*Eſclave*. ---- Dans pluſieurs cours d'Europe, les Grands ne ſe font pas moins de gloire d'être eſclaves, que dans les cours Aſiatiques : ils ſemblent annoncer avec emphaſe qu'il ne ſont que des valets énorgueillis de leur état. --- Bien des gens ont reproché au Duc de la Rochefoucault, d'avoir dans ſes *Penſées*, repréſenté l'eſpece humaine ſous les traits les plus choquans : il eſt juſtifié, ſi l'on fait réflexion que la cour lui a fourni ſes modeles.

les ſéparer d'intérêt d'avec leurs Nations. Toujours à portée des faveurs & des graces, le Courtiſan n'eſt occupé qu'à exciter & fomenter les paſſions du maître, qu'à l'endormir dans le vice pour l'empêcher d'entendre les gémiſſemens de ſon Peuple ; enfin ſon imagination ne travaille qu'à chercher des moyens d'augmenter la miſere publique, afin d'en profiter lui-même.

La Patrie n'eſt aux yeux du courtiſan qu'un pays de conquête fait pour être mis ſans ceſſe à contribution. Ennemi né de la liberté de ſon pays, il ne voit en tout que les droits de ſon maître, il ne s'attache qu'à lui, il ne deſire que l'extenſion de ſon pouvoir ; il lui faut un Deſpote qui puiſſe lui diſtribuer les dépouilles de ſon Peuple. Le Patriotiſme de l'homme de cour eſt l'attachement du vautour ſur ſa proie : ſon attachement pour ſon maître eſt celui du paraſite pour un riche ſtupide qui fait bonne chere.

Ce n'eſt pas ſeulement pour contenter ſes propres fantaiſies qu'un Prince entreprend des guerres, redouble les impôts, ſe met dans la détreſſe lui-même, accable ſes ſujets & s'expoſe à

perdre leur amour. C'eſt pour ſe prêter aux deſirs d'une nobleſſe impétueuſe qui demande à s'avancer, à mériter un grade ; c'eſt pour faire jouer un plus grand rôle à un Miniſtre, que l'univers eſt mis en feu ; c'eſt pour contenter l'avidité, le faſte & les folies d'une cour ; c'eſt pour amuſer ſon oiſiveté, pour charmer ſes ennemis, pour alimenter ſes vices, que les Nations ſont ruinées. Au ſein des Sociétés les plus opulentes, les Princes ſont toujours épuiſés & forcés de recourir aux expédiens les plus injuſtes, ſous prétexte des beſoins de l'Etat. Mais qu'eſt-ce que ces beſoins prétendus de l'Etat qui ſervent à colorer les extorſions les plus criantes, les impôts les plus exceſſifs, la violation des ſermens les plus ſacrés ? En examinant la choſe de près, on trouvera pour l'ordinaire que les beſoins de l'Etat ſont les déſordres des finances cauſés par le défaut d'économie, par la prodigalité du Prince, par la voracité des courtiſans inſatiables dont il eſt aſſiégé, & auxquels il ſacrifie honteuſement & ſon aiſance propre & le néceſſaire de ſon Peuple.

Les Nations ſont-elles donc faites

pour travailler ſans relâche à fournir de quoi repaître la vanité, le faſte, l'avarice d'une foule de ſangſues inutiles & corrompues ? Répandre les tréſors & les graces de la Société ſur des hommes qui, bien loin de la ſervir, ne ſont que les inſtrumens de ſa ruine, n'eſt-ce pas un vol, une injuſtice, une prévarication manifeſte ? Un Souverain, en comblant de richeſſes & de faveurs un indigne Miniſtre, un flatteur, un ſycophante, une maîtreſſe, ne force-t-il pas ſon Peuple à honorer & à payer les flatteries, les fourberies, les mauvais conſeils, les vices, la perte du temps & les folies qui réduiſent ce peuple à la mendicité ?

Les préjugés ont tellement dégradé l'eſprit humain, que ceux mêmes qui, par leur état & leurs circonſtances, devroient avoir plus d'élévation dans l'ame, ſont parvenus à ſe faire un honneur chimérique de ce qui naturellement devroit les couvrir d'opprobre & les avilir, ſoit à leurs propres yeux, ſoit aux yeux de leurs concitoyens. Comment ſe fait-il que les hommes les plus grands d'une nation ſont communément ceux qui, perdant toute eſtime & tout

reſpect pour eux-mêmes, conſentent le plus facilement à des baſſeſſes ? Les perſonnes que leur naiſſance, leurs richeſſes, leur rang dans la Société, leur pouvoir devroient faire penſer avec le plus de nobleſſe, ſont préciſément celles que nous voyons très ſouvent s'abaiſſer & ſacrifier le plus aiſément l'eſtime que tout homme doit avoir pour lui-même. Tel homme qui n'a beſoin de rien, qui a même de quoi contribuer au bien-être de beaucoup d'autres; qui jouiſſant dans les poſſeſſions de ſes Peres d'une fortune éclatante, pourroit régner lui-même ſur les cœurs de ſes vaſſaux, préfere le plaiſir ignoble d'aller ramper dans une cour, de ſe confondre avec une troupe de mendians affamés, de ſe mêler d'intrigues criminelles & puériles, de s'expoſer aux mépris & aux affronts d'une idole que l'habitude rend inſenſible aux baſſeſſes de ceux qui viennent journellement ſe proſterner à ſes pieds ! Eſt-il rien de plus dur que de s'humilier devant un maître qui nous avilit & nous dédaigne ? Eſt-il rien de plus révoltant pour un grand cœur, que de ſouffrir les hauteurs d'un viſir inſolent qu'on mépriſe ?

La Nobleſſe, dans les Monarchies, forme toujours un corps à part, que ſa vanité peu réfléchie, détache communément des intérêts de tous les autres citoyens. Les membres de ce corps, diviſés entr'eux par des jalouſies continuelles, & par des paſſions pour des objets mépriſables, ſe laiſſent communément leurrer par des diſtinctions frivoles, des privileges apparens, des preſſéances vaines, des ornemens fictifs qui, au lieu de les décorer, ne font que les avilir, les tenir dans l'eſclavage, & les ſéparer du corps de la Société. Ainſi, une vanité puérile, que l'on prend pour de l'honneur, aſſervit réellement la partie la plus diſtinguée de l'Etat, qui bientôt donne l'exemple de la baſſeſſe aux autres claſſes d'une nation. La vraie nobleſſe, le ſentiment de la vraie gloire, le ſentiment de l'honneur véritable peuvent-ils ſe concilier avec l'eſprit de ſervitude? Comment prétendre à l'eſtime des autres, quand on commence par s'avilir & ſe mépriſer ſoi-même?

On prétend que *l'honneur eſt le grand mobile des monarchies.* Mais en quoi conſiſte donc cet honneur? C'eſt dans une vanité ridicule, dans des avantages

imaginaires, dans des titres ou des sons, dans des marques futiles, que le courtisan & le noble font consister tout leur honneur, & auxquels on sacrifie son bien-être véritable, toujours lié à celui de la nation. Qu'est-ce qu'un honneur qui dépend des caprices, de la faveur, de l'opinion, de la mode (52)? Le véritable honneur est, comme on l'a fait voir, le droit que nous avons à l'estime de nos concitoyens & à notre propre estime. Ce droit ne peut être appuyé que sur le bien que nous faisons. L'honneur fondé sur la vertu ne dépend, ni des fantaisies d'un Monarque, ni des conventions des hommes, ni des préjugés d'une cour. Nulle force sur la terre ne peut priver l'homme de bien de l'honneur véritable, qui n'appartient qu'à lui seul.

On a nommé *qualité* par excellence, la naissance illustrée par un rang à la cour. L'homme de qualité, d'après les préjugés établis, sans rien faire d'estimable, quelquefois même en se déshonorant par des actions honteuses & criminelles, est autant au dessus du plé-

(52) Le Roi de Siam accorde à ses Eléphans favoris, les mêmes titres qu'il donne aux Grands de sa Cour.

béien, que l'homme eſt au deſſus de la bête. Pour juger des fondemens de cette opinion, ne faudroit-il pas examiner ſi la qualité procure à celui qui la poſſede des avantages réels, ſoit pour le corps, ſoit pour l'eſprit, ſoit pour les mœurs? La nobleſſe en tout pays jouit, ou croit jouir d'un grand nombre d'avantages, ſouvent idéaux qu'elle s'accoutume à regarder comme eſſentiellement inhérens à ſa nature. *Les Grands conſiderent la qualité comme incorporée à leur être* (53), & le vulgaire leur adjuge les droits qu'ils ſe ſont faits à eux-mêmes. La Nobleſſe repréſente des richeſſes, du crédit, de la force, de la protection, des plaiſirs, en un mot, les moyens de procurer des biens : en faveur de ces biens, l'humble citoyen s'anéantit devant les Grands & les révere. Cependant ces Grands ne ſont rien, s'ils ne ſont point exempts eux-mêmes des caprices du ſort, ou s'ils ne procurent aucuns des avantages que l'on eſt en droit d'en attendre ; ils ſont des uſurpateurs, s'ils s'arrogent dans la Société une ſupériorité ou des droits qui ne peuvent légiti-

(53) Voyez Nicole, *Eſſais de Morale*, tome II, page 84, 87, 143.

ment appartenir qu'au mérite, à l'utilité, à la vertu.

N'ÉCOUTONS point les déclamations chagrines d'une philoſophie qui voudroit déprimer la grandeur ou qui défendroit de la déſirer. Ne diſons pas avec les jaloux dont parle Montagne, *puiſque nous ne pouvons parvenir à la grandeur, vengeons-nous à en médire.* Les Grands ſont des citoyens reſpectables, lorſqu'ils font un bon uſage des avantages dont ils jouiſſent : il y auroit de l'injuſtice à refuſer ſes hommages à des citoyens diſpoſés à contribuer au bonheur de leurs concitoyens. Rien de plus naturel que de déſirer la grandeur & de chercher à l'obtenir comme un moyen légitime de travailler à notre propre félicité, en contribuant à celle des autres. Les Grands ne ſont mépriſables, que lorſqu'ils s'aviliſſent : la grandeur n'eſt odieuſe, que lorſqu'elle contribue au malheur de la Société. L'orgueil & l'envie toujours injuſtes décrient la grandeur utile ; la ſageſſe plus équitable l'honore, quand elle ſe diſtingue par des ſervices réels, par des inclinations louables ou par des ſentimens généreux. La raiſon, l'équité l'intérêt de la Société exigent qu'on reſpecte la grandeur véritable.

ETRE grand, c'eſt avoir trop de grandeur d'ame, trop de reſpect pour ſoi-même, pour conſentir à s'avilir ; c'eſt avoir acquis par ſes talens & ſes ſervices, des droits à la conſidération publique. Etre noble, c'eſt penſer avec nobleſſe ; ce n'eſt pas deſcendre par un effet du haſard d'une longue ſuite d'ayeux titrés qui ſouvent n'ont fait que déchirer, opprimer la Patrie, contribuer à lui forger des fers. C'eſt défendre cette Patrie, c'eſt la maintenir dans ſes droits, c'eſt protéger ſa liberté. Avoir du crédit, ce n'eſt pas jouir du droit infame de violer impunément les regles de la juſtice, de mépriſer les loix, d'écraſer le malheureux ; c'eſt avoir le pouvoir de faire valoir les droits de l'équité, de faire obſerver les loix, de protéger l'innocence opprimée. Avoir des privileges & jouir de l'indépendance, c'eſt être à couvert des coups du Deſpotiſme capricieux ; c'eſt ne dépendre que de la loi. Etre puiſſant, c'eſt poſſéder ce qu'il faut pour tendre une main ſecourable aux foibles. Avoir de l'honneur, c'eſt mériter l'eſtime de ſes concitoyens, & craindre, plus que la

mort, de perdre un ſentiment que rien ne peut remplacer.

Les opinions fauſſes, accréditées par le Despotiſme, ont renverſé toutes les idées vraies de grandeur : ce Gouvernement lâche & fondé ſur une fauſſe politique, empêche preſque toujours de connoître les objets que l'homme doit deſirer. Uniquement établi ſur l'illuſion & le preſtige, il donne des notions trompeuſes de tout ; il ſépare les intérêts des Nobles & des Grands de ceux de l'Etat, pour les lier excluſivement à ceux d'un maître qui ſe croit lui-même intéreſſé au malheur & à l'oppreſſion de ſes Peuples. Pour atteindre ce but, il ſéduit ceux des citoyens qu'il veut faire entrer dans ſes projets par des jouets futiles, qui leur font perdre de vue les objets les plus faits pour les intéreſſer. Eſt-il donc des citoyens plus intéreſſés au bien-être de l'Etat, à la ſûreté des poſſeſſions, au maintien des loix, à la liberté publique, que ceux qui jouiſſent des plus grands biens dans l'Etat ?

Mais le pouvoir magique de l'opinion fait que les hommes n'ont que des idées trompeuſes & ſont les dupes d'une

foule de preſtiges. Des mots, des chimeres, des puérilités, leur font négliger des réalités, des choſes les plus graves, les plus dignes de les occuper. En conſéquence, on voit que dans le fait rien n'eſt ſouvent plus ignoble, que l'homme qui ſe montre le plus fier de ſa nobleſſe ; rien de plus abject, que l'ame de quelques Grands ; rien de plus rampant, que ces Courtiſans ſi hauts pour les citoyens qu'ils ſe croient en droit de fouler à leurs pieds. Rien de plus timide en la préſence du Prince & de ſes Miniſtres, que ces hommes ſi courageux qui ſe vantent d'être les défenſeurs de la Patrie. Le Guerrier lui-même, à qui l'honneur fait un devoir de braver les dangers & de courir à la mort, devient lâche & tremblant à la vue de ſon maître, & ſupporte, ſans mot dire, les plus ſanglans affronts les injuſtices les plus cruelles, les traitemens les plus honteux.

Dans preſque toutes les Nations, les Souverains s'arrogent le droit de diſpenſer de la ſoumiſſion, due aux loix, ceux qu'ils veulent favoriſer. Les privileges, les exemptions, les immunités ne ſont pour l'ordinaire que des pieges

tendus à quelques ordres ou corps pour les séparer d'intérêts du reste de la Nation. Il n'y a qu'une vanité puérile & stupide qui puisse être flattée de quelques droits précaires, de distinctions uniques & partiales qui n'ont pour appui, que le caprice & l'intérêt mobile du Prince, & qui doivent humilier & affliger les autres citoyens. Que l'on distingue, que l'on récompense les hommes les plus utiles à la Patrie; mais nul citoyen ne doit être indépendant de la loi, faite pour servir de remede à l'inégalité naturelle qui subsiste entre les membres de la Société. D'après les opinions fausses que l'on voit répandues dans le monde, il sembleroit que la grandeur, la noblesse, le crédit ne sont rien, s'ils ne procurent l'avantage d'opprimer & d'être injuste avec impunité. Des distinctions vaines & des privileges font naître *l'esprit de corps*, qui, comme on l'a dit ailleurs, est très contraire à *l'esprit social* ou au vrai Patriotisme, dont l'équité doit faire la base. Dans tous les Etats, le Clergé, la Noblesse, la Magistrature forment des corps à part, jaloux les uns des autres, divisés d'intérêts, qui uniquement entê-

tés de leurs avantages frivoles & de leur vanité, ſont les uns après les autres attaqués avec ſuccès par le Deſpotiſme, que la réunion ſincere de tous les ordres de l'Etat pourroit ſeule arrêter. Preſqu'en tout pays on eſt prêtre, on eſt noble, on eſt magiſtrat, l'on n'eſt pas citoyen, & quand le Deſpote le veut, l'on n'eſt plus rien; ſucceſſivement chacun vit du malheur de ſon voiſin.

AVOIR un grand crédit, c'eſt ſouvent avoir le droit affreux d'être injuſte, de violer impunément les regles, de pouvoir faire du mal, & de braver inſolemment la juſtice & les loix. Une femme en crédit dans une cour, ſollicitée de s'intéreſſer à une affaire qu'on lui montroit comme très juſte & très facile, répondit fiérement, *je ne me mêle jamais que des affaires injuſtes & impoſſibles* (54).

C'EST ainſi que tout ſe pervertit entre les mains d'un gouvernement injuſte. Il ne peut y avoir ni honneur ni nobleſſe, ni grandeur véritable, ni privileges aſſurés, ni crédit permanent, ſous un Deſpotiſme capricieux, qui ſe fait

(54) La Princeſſe des Urſins ſous Philippe V, Roi d'Eſpagne.

un principe de ne ſuivre que ſon caprice & les impulſions momentanées de ſes paſſions. Toute grandeur eſt éclipſée par un maître, devant lequel tous les fronts tombent dans la pouſſiere. Quelle mépriſable grandeur, que celle qui tire ſon luſtre des ſervices humilians qu'elle rend à un mortel accoutumé à ne regarder tous les Grands qui l'entourent, que comme des valets, qu'un ſeul de ſes regards peut anéantir?

C'EST une vanité ridicule, & non des intérêts véritables, qui, dans tous les tems, dans tous les pays & dans toutes les cours, a cauſé les agitations les plus grandes & les plus continuelles. Des prétentions chimériques, des droits déraiſonnables, des prérogatives contraires au bien général empêchent perpétuellement les citoyens de faire cauſe commune, & les livrent au pouvoir de la tyrannie habile, qui profite de leurs querelles pour les aſſervir tous. Qu'eſt-ce que des privileges qu'un pouvoir injuſte accorde & peut détruire à volonté? Qu'eſt-ce qu'un crédit qui dépend de l'humeur variable d'un ſultan, d'un viſir, gouvernés eux-mêmes par des flatteurs, des ſycophantes, des fem-

mes, des valets mercenaires? Qu'eſt-ce qu'une faveur que le caprice & l'intrigue donnent & peuvent ravir à chaque inſtant?

On ne peut trop le répéter à tous les Grands de la terre, il n'y a que la vertu qui procure une grandeur, une dignité, un honneur véritables; la liberté ſeule peut aſſurer aux hommes l'indépendance & les privileges qu'ils ſont en droit de deſirer. Il n'eſt point de diſtinctions réelles pour des eſclaves qu'un ſouffle peut tous également renverſer. Nul homme dans un Etat n'eſt intéreſſé au maintien d'un pouvoir illimité; c'eſt une arme perfide qui bleſſe inopinément tous ceux qui s'en approchent. Les Grands ſont plus près de la foudre, que les petits qu'ils dédaignent. Un favori, tombé dans la diſgrace, devient un peſtiféré que chacun fuit, & qu'il n'eſt pas même permis de plaindre (55). Un miniſtre injuſte retrouve quelquefois les fers qu'il a forgés pour les autres. Tout Deſpote eſt un ingrat qui ſe perſuade qu'on lui doit tout, & qu'il ne

(55) En Ruſſie, la diſgrace d'un Grand ou d'un Miniſtre, étoit ci-devant annoncée publiquement, & dès ce moment perſonne n'oſoit le fréquenter.

doit rien à perſonne : lui déplaire un inſtant ; refuſer de reſpecter ou de ſervir ſes goûts les plus honteux ; ne point adorer les idoles qu'il encenſe lui-même ; déſapprouver ſa conduite ; lui dire la vérité, ſont des crimes aſſez graves pour lui faire oublier les ſervices les plus longs & les plus éclatans. Bien plus, l'ame ombrageuſe & l'eſprit retréci d'un tyran le rendent ſouvent jaloux de la gloire de celui qui l'a le mieux ſervi. Les talens attirent, ou la haine, ou l'envie d'un maître qui s'en voit dépourvu.

NULLE erreur, nulle folie, nulle iniquité ne demeure impunie. Les courtiſans, les miniſtres, les Grands ſous un mauvais gouvernement, faute de connoître en quoi conſiſte la vraie grandeur, en ſont punis à tout moment par les ſacrifices réels & difficiles qu'ils font à des chimeres. Que ſe procurent-ils par tant de baſſeſſes, de complaiſances, de fatigues & de crimes ? Un crédit peu ſolide, un pouvoir éphémere, une faveur chancelante, des honneurs vains & frivoles ; mais plus ſouvent encore des humiliations, des chagrins, des déboires, des affronts,

des disgraces, & le dérangement total de leurs affaires. L'envie que les petits portent aux grands diminueroit, ou même disparoîtroit tout-à-fait, s'ils les contemploient d'un œil moins prévenu (56). La vie d'un Courtisan ou d'un Ministre leur sembleroit aussi pénible, aussi digne de pitié, que celle d'un forçat, toujours courbé pour attendre le coup qui le menace. Porter sans cesse un masque ; digérer des avanies sans nombre ; flatter un maître que souvent on mépriſe ; affecter un front serein au milieu des orages ; intriguer sans repos & sans fin, sont des choses qui demandent bien plus de peines, qu'il n'en coûteroit pour avoir de la probité & pour acquérir de justes droits sur l'estime des hommes.

Rien de plus propre à enivrer, que la possession d'un grand pouvoir. Les chûtes continuelles & les disgraces des ministres les plus accrédités, sont rarement capables de faire rentrer en eux-mêmes les favoris des Rois. L'amour-

(56) *Magna ista quia parvi sumus, credimus ; multis rebus non ex naturâ suâ, sed ex humilitate nostrâ magnitudo est.*

Senec in Præf. Quæst. Natural.

propre leur perſuade, ſans doute, qu'ils auront l'art d'éviter les écueils où tant d'autres ont échoué. Mais eſt-il au pouvoir de la ſagacité la plus exercée, de prévoir ou de prévenir les caprices que chaque inſtant fait éclore dans la tête d'un ſultan? L'amour même eſt-il capable de le fixer? Autant vaudroit-il, pour une Nation & pour un Miniſtre, faire dépendre leur ſort d'une girouette ou des vents, que de la faveur d'un maître dépourvu d'équité, de ſenſibilité, de reconnoiſſance & de raiſon.

Plus on réfléchira ſur les choſes humaines, & plus on aura lieu de ſe convaincre que, dans quelque poſition que les hommes ſe trouvent, leurs intérêts véritables ne peuvent ſe ſéparer de ceux de la juſtice. Le Corps Politique a beſoin de la juſtice de ſes chefs pour être bien gouverné. Ces chefs ont beſoin de coopérateurs expérimentés & vertueux pour partager avec eux les ſoins de l'adminiſtration. Les miniſtres ont intérêt de ſervir des maîtres équitables qui ſentent & reconnoiſſent les ſervices qu'on leur rend. Les Grands ont plus d'intérêt que perſonne à la proſpérité d'un Etat, à laquelle leur grandeur &

leur opulence ſont attachées. Les vrais privileges ſont ceux que la juſtice aſſure, que la loi garantit, qui ſont appuyés par une Nation libre ou jouiſſant de ſes droits. D'où il ſuit évidemment que tous ceux qui ſe liguent avec une adminiſtration corrompue contre la choſe publique, ſont des inſenſés aſſez extravagans pour conſpirer contre leur propre félicité.

Le Miniſtre eſt l'homme de la Nation bien plus que l'homme du Roi; il trahit & l'un & l'autre, quand il les ſépare d'intérêts. Il trahit ſon maître, lorſqu'il en fait un Tyran déſagréable à ſes Sujets : il trahit la Nation, lorſqu'il fournit des moyens de lui donner des fers : il ſe trahit lui-même & ſa poſtérité, quand il établit dans ſon pays un deſpotiſme deſtructeur.

Visirs, Courtiſans, Nobles & Grands! vous qui changez ſouvent les Princes en des Tyrans impitoyables ! vous qui les excitez à envahir les droits de vos concitoyens ! qui montrez tant d'ardeur pour étendre le pouvoir des Rois & pour écraſer ſous leurs ſceptres la liberté des Nations ! par quel aveuglement vous croyez-vous intéreſſés à faire des monſ-

tres de vos maîtres ? Comme les derniers des citoyens, n'êtes-vous pas intéreſſés à les rendre humains, modérés, équitables ? Oui ; vous etes intéreſſés à la conſervation des loix qui vous protégeront vous-mêmes : vous êtes intéreſſés à la liberté publique, ſans laquelle il n'eſt pour vous-mêmes aucune ſûreté. En faiſant des Tyrans, vous ne ſerez que des inſtrumens éphémeres d'un pouvoir éphémere & chancelant lui-même. Vous ne jouirez que d'une exiſtence précaire ; l'intrigue, la baſſeſſe, la calomnie peuvent à chaque inſtant vous ravir le crédit dont vous êtes ſi fiers. Un mot ſuffira pour vous réduire en poudre & pour vous faire retomber dans la foule des opprimés. Apprenez donc à devenir citoyens ; & n'égarez plus contre la Patrie des tigres qui peuvent à tout moment vous déchirer vous-mêmes. Soyez juſtes, bienfaiſans, vertueux ; & même au ſein de la diſgrace vous jouirez de l'eſtime des hommes & de l'eſtime de vous-mêmes ; elles vous conſoleront dans la retraite ; elles vous dédommageront de la perte d'un pouvoir que vous n'aurez exercé que pour le bien-être de vos concitoyens. La diſ-

grace

grace eſt honorable pour celui qui emporte avec lui les regrets d'une Nation qu'il a fidélement ſervie.

CHAPITRE XV.

Du Gouvernement Militaire.

LE gouvernement deſpotique étant, comme on a vu, l'ouvrage de la force, ne ſe ſoutient que par la force; n'étant fondé que ſur l'injuſtice, il ſe maintient par des injuſtices; n'ayant pour appui que le menſonge, il s'efforce de perpétuer l'ignorance, le préjugé, le regne de l'illuſion.

LES Nations ſubjuguées par le pouvoir arbitraire ſont continuellement adminiſtrées comme un pays ennemi. Des ſujets opprimés ſont contenus par les liens inviſibles de l'opinion, & par des armées viſibles qui, ſous prétexte de les défendre contre les ennemis du dehors, les livrent ſans défenſe aux ennemis du dedans.

LES Peuples amoureux de leur liberté ont toujours regardé des armées mercénaires & nombreuſes comme tota-

lement incompatibles avec les droits des citoyens. Les nations anciennes étoient plus libres que les modernes, parce qu'elles étoient armées. Chaque citoyen étoit ſoldat; le camp étoit ſa cité; il portoit à ſa ceinture le fer qui aſſuroit ſa liberté. Les Nations étant devenues plus nombreuſes & s'étant fixées, ont perdu, en tout ou en partie, leur liberté primitive. Le plus grand nombre des citoyens, livré à des travaux néceſſaires à la vie ſociale, confia le ſoin de le protéger au Souverain, qui ſe trouvoit naturellement à la tête de ceux dont le département fut de continuer à défendre les autres. Le droit de commander les ſoldats ne put pas être ôté au chef qui les avoit toujours commandés. Ceux-ci accoutumés à lui obéir, ne connurent d'autre autorité que la ſienne, & furent naturellement diſpoſés à le ſervir dans ſes projets.

Dans tous les pays, les gens de guerre ne ſont plus à la Nation; ils appartiennent à leur chef, ils lui prêtent ſerment, ils jurent de lui être fideles, ils croient de ne rien devoir à la Société; ils n'ont rien de commun avec leurs concitoyens; & ſi le Maître l'ordonne,

ils ſe tiennent prêts à les frapper. L'homme de guerre eſt par-tout un mercénaire qui ne connoît d'autres liens que ceux qui l'attachent à ſon commandement ; il ne tient à la Patrie que comme ces lierres qui étouffent peu-à-peu l'arbre dont ils raviſſent les ſucs nourriciers (57). Cependant il ſe croit le défenſeur de ſon pays ; tandis qu'il n'eſt trop ſouvent que l'inſtrument fatal de l'ennemi domeſtique qui cherche continuellement à la mettre dans ſes fers. Le deſpote regarde ſes ſoldats comme appartenant plus particuliérement à lui ; il les juge comme ſeuls propres à ſeconder ſes vues ; comme faits pour le ſervir aveuglément dans toutes ſes entrepriſes, ſoit contre ſes propres ſujets, ſoit contre les ſujets des Princes ſes rivaux.

NOURRI dans les principes d'une obéiſ-

(57) Xénophon nous apprend que chez les Athéniens, les citoyens propriétaires de terres étoient les meilleurs ſoldats, comme les plus intéreſſés à la conſervation de leur pays. Chez les anciens Germains on n'accordoit qu'à des hommes libres l'honneur de combattre pour la Patrie, les ſeuls poſſeſſeurs de la terre avoient le droit de la défendre. L'empereur Henri l'Oiſeleur ne ſuivit pas cette Politique ; il fit grace à tous les voleurs de grand chemin qu'il incorpora dans ſes troupes. Les priſons publiques fourniſſent d'amples recrues à nos Princes Modernes.

face servile ; accoutumé par état à une discipline rigoureuse qui lui défend de raisonner sur les ordres qu'il reçoit, le soldat est communément un esclave, & devient par là même l'ennemi de la liberté de ses concitoyens. Dès que ses chefs commandent, il méconnoît tous les rapports qui le lient aux autres hommes ; il plongera si l'on veut l'épée dans le sein du citoyen, de son frere, de son ami ; il seroit puni par la mort ou l'infamie, s'il balançoit à suivre des ordres qu'il ne lui est jamais permis d'examiner. En un mot, l'homme de guerre, de même que le dévot fanatique, ne se croit pas fait pour penser ; il devient cruel, inhumain, sans pitié ; il commet le crime sans remors, quand ses chefs lui disent qu'il faut commettre le crime (58).

Les préjugés ont tellement fasciné

(58) La plupart des soldats semblent dire à leurs chefs ce que Lucain met dans la bouche d'un des officiers de César. " Faut-il frapper un frere, on enfoncer " l'épée dans la gorge de mon pere, ou bien la plon- " ger dans le sein d'une épouse enceinte, ma main " quoiqu'à regret, va se prêter à tout.

Pectore si fratris gladium, juguloque parentis
Condere me jubeas, plenaque in viscera partu
Conjugis, invitâ peragam tamen omnia dextrâ.
VOYEZ LUCAN. LIB.

les esprits ; l'exemple a tant de pouvoir sur les hommes ; les idées merveilleuses qu'on s'est faites de la grandeur & de la majesté divine des Rois, ont tellement fait disparoître les notions de Patrie, de Société, de vraie Gloire, que non-seulement l'esclavage du Soldat lui paroît honorable à lui-même, mais encore que le citoyen paisible, intimidé devant lui, regarde le métier de la guerre comme le plus noble & le plus respectable. C'est ainsi qu'à l'exemple des Sauvages, la force paroît encore la qualité la plus digne d'estime & de considération. Dans l'origine des Sociétés, l'homme fut exclusivement attaché au courage, parce que le courage étoit alors la vertu par excellence, c'est-à-dire, la qualité la plus utile à des Nations toutes guerrieres. Dans les Nations modernes & civilisées, qui pour leur intérêt devroient être plus pacifiques, il seroit tems d'attacher l'idée d'honneur à des qualités plus paisibles & plus avantageuses à la Société dont les besoins ont changé.

Mais l'ignorance perpétue les erreurs des mortels. La Noblesse attache encore parmi nous la plus haute idée à la va-

la vanité mépriſable d'un Tyran inhumain? Eſt-il rien de plus abject que de lui ſervir de marche-pied pour atteindre un pouvoir dont il ne peut qu'abuſer?

Mais pour prix de ſa valeur & du ſang qu'il a perdu, le guerrier ſera-t-il au moins juſtement, dignement, ſûrement récompenſé? Le Deſpote ſe montrera-t-il plus équitable envers les ſoutiens de ſon pouvoir & les martyrs de ſes folies, qu'envers ſes autres Sujets? Non; nous verrons ſouvent ce champion de l'honneur forcé de digérer en ſilence les rebuts, les mépris, les paſſe-droits que lui feront éprouver un Maître inſenſible, un Miniſtre hautain, qui daigneront à peine écouter ſes juſtes plaintes ou jetter un regard de pitié ſur ſes bleſſures. Les ſollicitations d'un intrigant, d'un complaiſant, d'un protégé, d'un proxénete, d'une femme, prévaudront ſur les droits de l'homme de cœur qui aura mille fois prodigué ſa vie dans les batailles. Privé ſouvent de ſes membres, chargé d'infirmités & d'années, il traînera ſes jours dans l'indigence, le regret & la honte d'avoir follement ſacrifié ſa fortune & ſon bien-être pour des ingrats qui rient, & de

ſa ſimplicité, & de ſa colere impuiſſante.

O GUERRIERS ! c'eſt ainſi que vous êtes punis de vos aveugles préjugés ; c'eſt ainſi qu'on vous récompenſe d'avoir méconnu la Patrie qui vous donna le jour, pour vous livrer à des pervers qui l'oppriment. C'eſt ainſi qu'ingrats vous-mêmes pour une mere que vous avez trahie, vous eſſuyez à votre tour l'ingratitude d'un Sultan mépriſable qui, tandis que vous expoſiez vos jours dans les combats, régloit au fond d'un ſérail, dans les bras de ſa maîtreſſe, les injuſtices dont il devoit payer votre fidélité.

GRACES au pouvoir magique de l'opinion, les Princes les plus injuſtes n'ont pas à craindre de voir manquer de ſi-tôt les victimes qui ſe feront un honneur d'être immolées dans leurs querelles. Ils ſe ſont ſubrogés à la Patrie ; ils ſont les maîtres des graces ; ils poſſedent le grand mobile des hommes ; ils obligent les Peuples de payer chérement les chaînes qui les accablent ; enfin, par un chef-d'œuvre de politique, ils ſont maîtres de l'opinion & perſuadent à des hommes raiſonnables, que l'emploi le plus noble & le plus glorieux eſt celui

des citoyens qui banniſſent la liberté de leur pays !

Le ſoldat en tout pays eſt un Sauvage inconſidéré dont les maîtres achetent la liberté en lui permettant le déſordre & la licence. Par-tout le ſoldat eſt un automate, un eſclave, un ennemi de la liberté de ſes concitoyens qui le forceroit de rougir de ſa propre ſervitude. Accoutumé lui-même à des fers, il eſt très indigné de voir que d'autres prétendent s'en affranchir. C'eſt en aſſervissant tous les ordres de l'Etat, qu'il croit juſtifier ſa dépendance abjecte.

D'ailleurs l'homme de guerre eſt, par état, forcé de vivre à la journée, ſans ſonger au lendemain, qui n'eſt jamais à lui. Il eſt léger, frivole, inconſidéré comme un enfant. Fier de ſa force & jaloux de l'honneur ou de la conſidération à laquelle il ſe croit en droit de prétendre, il eſt vain, pointilleux, querelleur, arrogant, ſujet à la colere. Ses idées fauſſes le rendent vindicatif, injuſte, & lui font un devoir d'être implacable & cruel de ſang-froid. Une vie errante & diſſipée l'empêche communément de cultiver ſa raiſon, le pouſſe à la débauche, & l'invite au

déréglement. Aux fatigues & au tumulte succede une oiſiveté profonde, dont le jeu ou le vice peuvent ſeuls le tirer. Un Gouvernement militaire influe d'une façon très marquée ſur les mœurs & le caractere d'une Nation, toujours diſpoſée à imiter ceux qu'elle admire & conſidere. Ainſi en même tems qu'il enchaîne ſes concitoyens, le Soldat contribue à corrompre ſes mœurs.

UNE Politique plus raiſonnable demanderoit que l'on occupât plus utilement le ſoldat durant la paix; il dédommageroit au moins l'Etat d'une partie des maux que lui fait toujours la guerre (60). Les mains victorieuſes des Romains ne dédaignoient pas les travaux publics dans les pays que leur valeur avoit domptés : la paix ne les plongeoit pas dans une oiſiveté nuiſible, des légions triomphantes ne rougiſſoient pas de ſe ſervir de la beche & du hoyau;

(60) Dans la plupart des contrées de l'Europe, une Politique injuſte & barbare fait condamner impitoyablement à la mort les *Déſerteurs*. Par une ſuite des loix militaires, l'homme qui par la ſéduction ou la violence s'eſt fait ſoldat, pour avoir oſé s'affranchir de ſon eſclavage, eſt anéanti pour la Société, & perdu pour ſon injuſte maître. C'eſt ainſi que l'injuſtice & le Deſpotiſme toujours aveugles ſe nuiſent à eux-mêmes.

elles formoient des chemins publics ; elles défrichoient des terres incultes ; elles conduiſoient la pierre ; elles prenoient la truelle ; elles bâtiſſoient des aqueducs ; elles creuſoient des canaux. Par cette Politique ſi ſage, le Soldat toujours actif s'endurciſſoit à la fatigue ; il échappoit aux vices que produit la pareſſe ; il rendoit plus floriſſantes les Provinces qu'il avoit conquiſes ; il devenoit au moins durant la paix, un membre utile à l'Etat. Aujourd'hui les Princes ſemblent craindre que leurs mercénaires ne procurent aucuns biens au reſte de leurs Sujets.

A force de préjugés & d'illuſions, les Deſpotes parviennent à ſe liguer avec une portion de leurs Sujets pour aſſervir tous les autres, & pour ſe mettre à portée de travailler ſans obſtacles à la ruine de la Société. Mais enfin que réſulte-t-il de cette Politique ſi profonde & ſi bien concertée ? Au milieu d'une Nation tremblante & découragée, le Deſpote eſt-il donc véritablement puiſſant ? Intimidé par ſes légions, ſon Peuple eſt-il bien actif, bien induſtrieux, bien fortuné ? Entouré de ſes cohortes eſt-il lui-même

fort heureux ? Non, ſans doute ; la Nation écraſée ſous le joug, tombe peu-à-peu dans un abrutiſſement complet ; ſon tyran armé de défiance contre tous ſes ſujets, environné de ſes ſatellites, devient le triſte géolier de lui-même, ſans jouir pour cela d'une plus grande ſûreté. Ses gardes deviennent ſes maîtres & lui font bientôt la loi : ſa couronne & ſa vie dépendent à tout moment des caprices d'une Soldateſque fougueuſe, inconſidérée, mercénaire, qui lui fait ſentir les effets de ſes mécontentemens. Un Sultan endormi dans la molleſſe, gouverné par un Viſir, par un Eunuque avare, par une Sultane frivole riſque à chaque inſtant de devenir la victime de ſes Janiſſaires mutinés. Dans un Etat Deſpotique, le trône appartient à celui qui a le courage de s'y placer.

C'est ainſi que le Deſpotiſme, qui eſt l'ouvrage de la force & de l'uſurpation, ſe détruit par l'uſurpation & la force. Les plus grands ennemis des Rois ſont ceux qui leur conſeillent de s'emparer d'un pouvoir abſolu. Sidney remarque très bien que, *ſi l'uſurpation donnoit des droits, il n'y auroit*

perſonne qui ne fût tenté de faire des efforts pour uſurper une couronne qui en ſeroit le prix. Un Souverain qui uſurpe les droits de ſes Sujets, ſemble les inviter à uſurper les ſiens, ou à le détruire lui-même.

SI l'on donnoit en problême de trouver le moyen le plus ſûr de rendre un Peuple & ſon Chef le plus malheureux qu'il eſt poſſible, mettez l'autorité abſolue dans les mains d'un homme ſans lumieres; prenez des précautions pour que jamais il ne puiſſe s'éclairer; rendez cette autorité permanente; donnez-lui pour appui des armées bien nombreuſes; permettez-lui d'opprimer ſes Sujets, ſans jamais vouloir écouter leurs plaintes; & le problême ſe trouvera réſolu.

LE pouvoir arbitraire ne procure à perſonne ni bien-être, ni repos, ni puiſſance, ni ſûreté. Un tyran eſt un inſenſé qui, étant ſeul contre tous, doit craindre chacun de ſes ſujets. Que leur oppoſe-t-il? Des Soldats mercénaires, des brutaux ſans raiſon, des ames vénales, faciles à gagner, & que tout chef ambitieux peut ſoulever contre le Souverain... Tout Deſpote,

eſt un furieux qui ſe bleſſe à tout moment de l'épée dont il ſe ſert pour frapper ſon Peuple. Un Gouvernement militaire rend le Soldat l'arbitre du ſort du Prince ; la force aveugle qui ſoutient le trône, peut auſſi le renverſer. Des loix juſtes & l'attachement des Peuples, voilà les fondemens les plus ſolides de la puiſſance des Rois. Le Deſpotiſme eſt une mer orageuſe ſur laquelle, & le Pilote & les paſſagers ſont expoſés à des naufrages continuels. (61)

TOUTE folie ſe punit toujours elle-même. De fauſſes idées de grandeur font-elle croire à un Prince qu'il eſt beau d'exercer un pouvoir illimité, ou qu'il eſt indigne de lui de trouver des obſtacles à ſes volontés ſuprêmes ? Bientôt ſon ambition s'allume, il détruit toutes les barrieres, il anéantit les loix, il impoſe un ſilence éternel à ceux qui pourroient lui faire connoître l'état de ſa Nation ; mais il eſt puni de ſa folie par le découragement & la miſere qui s'établiſſent dans

(61) *Non exercitûs neque thesauri regni præsidia sunt : verùm amici, quos neque armis cogere, neque auro parare queas, officio & fide parantur.*

SALLUST.

ſon pays. Croit-il ſe mettre à l'abri des mécontentemens publics à force d'armées & de ſoldats ? Il ne fait qu'augmenter le ravage ; ſes gardes & ſes complices deviennent ſes maîtres : ſon indigence le met hors d'état de contenter leur avidité, & ſa vie eſt expoſée aux caprices d'une milice inſolente qui ne tarde pas à connoître ſa force. Ce furent des légions qui donnerent à l'Empire Romain tant de Tyrans qui le conduiſirent à ſa deſtruction : ce fut par la main des ſoldats, que ces monſtres ſe virent forcés de périr les uns après les autres.

UN Tyran eſt un vrai frénétique qui, par ſes vains efforts de ſa fauſſe Politique, ne fait que préparer ſa propre deſtruction ; il creuſe à tout moment le tombeau qui doit l'enſevelir ſous les ruines de l'Etat. La tranquillité paſſagere dont le Deſpotiſme ſemble jouir quelquefois, reſſemble à ces calmes perfides qui précedent communément les tempêtes, les ouragans, les tremblemens dont la terre eſt ébranlée juſques dans ſes fondemens. . . . . .

SOUVERAINS

Souverains du monde ! on vous trompe, quand on vous dit que vous êtes des Dieux. Conquérans ! on vous trompe, quand on vous persuade que vous êtes de grands hommes. Monarques ! on vous trompe, quand on vous excite à usurper un pouvoir absolu toujours environné de dangers & d'allarmes. On vous trompe, quand on vous dit que votre intérêt demande que vous arrachiez à vos Peuples la liberté, sans laquelle ils ne peuvent travailler, ni à votre propre puissance, ni à votre félicité. On vous trompe, quand on vous fait croire qu'on vous aime, tandis que vous ne songez qu'à répandre la terreur. On vous trompe enfin, quand on vous dit que des armées nombreuses, & des satellites mercénaires vous mettront en sûreté. Soyez justes; rendez vos Peuples libres; régnez avec les loix; ne souffrez pas qu'on se serve de votre nom pour exercer la tyrannie : aimez vos Sujets; occupez-vous de leurs besoins; écoutez leurs justes plaintes : établissez l'empire des mœurs; récompensez le mérite & la vertu; bannissez de votre présence le vice; punissez l'oppression & le

crime ; c'eſt alors que vous ſerez vraiment grands, riches, & puiſſans : c'eſt alors que vous ſerez ſincérement aimés : c'eſt alors que vous jouirez d'une ſûreté véritable au milieu d'un Peuple ſatisfait, & vos jours précieux ſeront bien mieux gardés par vos Sujets unis de cœurs avec vous, que par des Courtiſans abjects ou par des Soldats mercénaires, qui ſeront toujours incapables d'avoir un attachement ſincere : la vertu ſeule a droit d'être ſincérement aimée.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

SECONDE PARTIE.

Principes naturels de la Politique.

CHAPITRE I.
De la Société. Du Pacte Social. Des Loix. De la Souveraineté. Du Gouvernement. Pag. 5

CHAPITRE II.
Origine des Gouvernemens. De leurs formes diverſes. De leurs avantages & déſavantages. De leurs réformes. . . . 32

CHAPITRE III.
De la Liberté. 52

CHAPITRE IV.
Du Gouvernement mixte. Des Repréſentans d'une Nation. . . . 66

CHAPITRE V.
De la Liberté de Penſer. Influence de la Liberté ſur les mœurs. . . . 78

CHAPITRE VI.
Réflexions ſur le Gouvernement Britannique. 95

CHAPITRE VII.
Des intérêts des Princes, ou de la Politique véritable. 110

CHAPITRE VIII.
Des qualités & des vertus néceſſaires au Souverain. 130

CHAPITRE IX.
Cauſes de l'abus du pouvoir, ou de la corruption des Princes. 131

CHAPITRE X.
De la fauſſe Politique. Du Deſpotiſme. De la Tyrannie. 141

CHAPITRE XI.
De la Guerre. 160

CHAPITRE XII.
Du Machiavéliſme, ou de la Perfidie en Politique. 180

CHAPITRE XIII.
Des effets Phyſiques ou naturels du Deſpotiſme. 191

CHAPITRE XIV.
De la Corruption des Cours. 203

CHAPITRE XV.
Du gouvernement Militaire 233

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

SYSTÊME SOCIAL.

TROISIEME PARTIE.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT

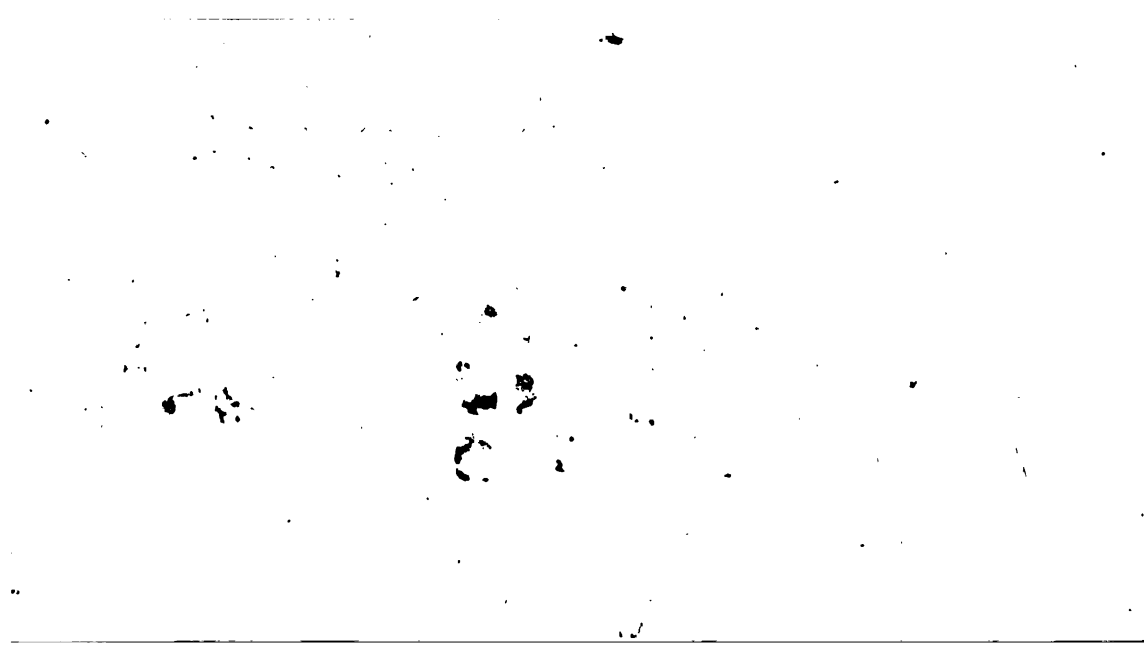
SUR LES

MOEURS.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.
SENEC. EPIST. 124.

TOME TROISIEME.

LONDRES.
M DCC LXXIII.



SYSTÊME SOCIAL.

TROISIEME PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT *SUR LES MOEURS*,

OU DES CAUSES ET DES REMEDES DE LA CORRUPTION.

CHAPITRE I.

Des vraies ſources de la Corruption des Mœurs. De l'Opinion.

TOUT ſe réunit pour prouver que, des différentes cauſes capables d'influer ſur les hommes, il n'en eſt pas qui agiſſe ſur eux d'une façon plus marquée, que le Gouvernement. Pour peu que nous réfléchiſſions ſur ce qui ſe paſſe ſous nos yeux, nous reconnoîtrons les empreintes de l'adminiſtration dans le

caractere, dans les opinions, dans les loix, dans les uſages, dans l'éducation & dans les mœurs des Nations. La nature donne les corps ; le climat contribue au tempérament ; mais le Gouvernement modifie, & la nature, & le climat. La nature inſpire aux hommes les mêmes paſſions : la force ou la foibleſſe de ces paſſions dépendent du tempérament ; mais le Gouvernement dirige les paſſions données par la nature, & maîtriſe le tempérament lui-même. Donnez des arbres de la même eſpece à des cultivateurs différens, & vous les verrez varier étrangement par la culture qu'ils recevront. Les Princes ſont les cultivateurs ; les hommes, qui ſont les mêmes par leur nature, ſe diverſifient entre leurs mains ; ſuivant les ſoins qu'ils leur donnent, ils produiſent des fruits agréables ou pernicieux.

Un illuſtre moderne (1) ſemble accorder au climat une influence trop grande ſur les inſtitutions humaines. Quoiqu'on ne puiſſe pas nier que cette cauſe n'agiſſe d'une façon très marquée ſur les hommes & ne contribue viſible-

(1) Le Préſident de Monteſquieu dans *l'Eſprit des Loix.*

nent à plusieurs de leurs usages, de leurs loix, de leurs opinions, &c., il suffit pourtant d'ouvrir les yeux pour s'apercevoir que ce n'est pas le climat qui influe de la façon la plus forte sur les êtres de l'espece humaine & sur leurs institutions. Ne voyons-nous pas le Despotisme établir également son trône dans les sables brûlants de la Lybie, & dans les forêts glacées du Septentrion; dans les plaines fertiles de l'Indostan, & dans les déserts de la Scythie? Il est vrai que l'habitant énervé d'un pays chaud, dont le sol généreux lui fournit presque tous ses besoins sans culture, doit être plus mou, plus lâche, plus efféminé, & par conséquent plus disposé à recevoir des fers que l'habitant robuste d'un pays montueux ou d'une terre ingrate qui l'oblige à travailler: mais pourquoi voit-on l'Arabe vagabond éluder depuis tant de siecles le joug de l'esclavage, qui depuis des milliers d'années accable le Persan, l'Egyptien & le Maure ses voisins? Le climat de l'Arabie differe-t-il donc beaucoup de celui de la Chaldée, de l'Assyrie, de Maroc? Le Tartare indompté habite-t-il une région plus favorable que

le Sibérien ? Eſt-il un mortel plus endurci à la fatigue & pourtant plus eſclave que le Ruſſe, le Japonois & le Turc ? Ils bravent la mort avec courage, & cependant ils vivent dans les fers.

Mais ſans aller chercher des exemples éloignés, ne voyons-nous pas le pays des Romains, des conquérans du monde, habité de nos jours par des eſclaves qui rampent aux pieds d'un Prêtre ? Les Eſpagnols & les Portugais, engourdis aujourd'hui dans l'eſclavage, la pareſſe & la miſere, n'occupent-ils donc pas les contrées qui furent jadis cultivées par des Ibériens & des Luſitaniens remplis de courage & d'activité ? Enfin le climat, le ſoleil, la terre ont-ils changé pour ces Grecs qui, deſcendus des défenſeurs les plus généreux de la liberté, tremblent aujourd'hui à la vue d'un Janiſſaire ?

Ce n'eſt donc pas le climat qui fait les hommes ce qu'ils ſont, ou qui influe ſur leurs mœurs de la façon la plus forte ; c'eſt ſur-tout *l'opinion*, qui n'eſt elle-même que l'aſſemblage des idées tranſmiſes & perpétuées par l'Education, la Religion, le Gouvernement, & continuellement fortifiées par l'exem-

ple, & par l'habitude qui parvient à les identifier, pour ainſi dire, avec nous. L'opinion vraie eſt celle qui ſe fonde ſur l'expérience & la raiſon. L'opinion fauſſe eſt celle qui n'a pour baſe que l'ignorance & le préjugé; celle-ci eſt la véritable ſource du mal moral: en s'emparant de l'eſprit des Souverains & des Peuples, elle les aveugle ſur leurs intérêts les plus ſenſibles; elle les trompe ſur les objets qu'ils ſont faits pour deſirer; elle allume leur imagination pour de vaines chimeres; elle les fait marcher à tâtons dans le chemin de la vie; ils ſe heurtent les uns les autres ſans ceſſe dans la route deſtinée à les conduire au bonheur; ſemblables à des voyageurs égarés pendant une nuit obſcure, ils ſont à tout moment ſéduits par des lueurs trompeuſes & paſſageres qui les détournent de la voie pour les conduire à leur perte.

POURQUOI voyons-nous la terre en proie à des tyrans qui la ravagent & qui ſemblent avoir juré d'en bannir la félicité? C'eſt que l'opinion leur montre le bonheur, la puiſſance & la gloire dans des conquêtes ruineuſes, dans un

CHAPITRE VII.

Des intérêts des Princes, ou de la Politique véritable. 110

CHAPITRE VIII.

Des qualités & des vertus néceſſaires au Souverain. 130

CHAPITRE IX.

Cauſes de l'abus du pouvoir, ou de la corruption des Princes. 131

CHAPITRE X.

De la fauſſe Politique. Du Deſpotiſme. De la Tyrannie. 141

CHAPITRE XI.

De la Guerre. 160

CHAPITRE XII.

Du Machiavéliſme, ou de la Perfidie en Politique. 180

CHAPITRE XIII.

Des effets Phyſiques ou naturels du Deſpotiſme. 191

CHAPITRE XIV.

De la Corruption des Cours. 203

CHAPITRE XV.

Du gouvernement Militaire 233

Fin de la Table de la ſeconde Partie.

SYSTÊME SOCIAL.

TROISIEME PARTIE.

SYSTÊME SOCIAL.

OU

PRINCIPES NATURELS DE LA MORALE

ET

DE LA POLITIQUE.

AVEC UN EXAMEN

DE

L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT

SUR LES

MOEURS.

Discenda virtus est; ars est bonum fieri; erras si existimas vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.
SENEC. EPIST. 124.

TOME TROISIEME.

LONDRES.
M DCC LXXIII.

C'est à l'expérience, à la réflexion, à la vérité, qu'il appartient de dessiller les yeux des hommes & de ceux qui les conduisent. La raison seule peut les remettre dans le chemin propre à les mener au terme qu'ils désirent. A son défaut, la necessité, dont la main puissante se fait sentir aux Peuples, ainsi qu'à leurs Maîtres, forcera tôt ou tard, & les uns & les autres, de recourir à la vérité, à la raison, à l'équité comme aux uniques remedes de leurs longues folies & de leurs calamités devenues insupportables. Le malheur, ce grand maître des hommes, les rend plus prudens & plus sages; l'adversité mûrit l'esprit des mortels; les coups redoublés de l'infortune forcent la frivolité même à réfléchir. Il vient un tems où la raison trouve des ames disposées à l'entendre; il vient un tems où l'équité rencontre dans les Peuples des matériaux propres à s'allumer pour elle. Il vient un tems où l'esclave s'indigne des fers qu'il a long-tems portés. Enfin il vient un tems où les tyrans eux-mêmes sont obligés de chercher un asyle près des autels de la vertu qu'ils avoient mepriſée.

Ainsi la voix mâle de la vérité, loin d'offenser les Princes, est nécessaire pour les avertir à tems des dangers qui les menacent : s'ils refusent de l'entendre, elle réveillera les Peuples du sommeil funeste dans lequel tout conspire à les tenir. Cette vérité ne peut déplaire qu'à ceux à qui l'erreur persuade que leur propre bonheur consiste à faire le mal. Les Conducteurs des Peuples ont-ils donc intérêt de les égarer ? Leur intérêt n'est-il pas de les conduire sûrement, facilement, gaiement, & de leur procurer des avantages qui réjailliront sur eux-mêmes ? Il est utile d'inspirer une crainte salutaire à ces Despotes, si souvent endormis sur les bords des précipices que l'adulation & le mensonge sont perpétuellement occupés à creuser sous leurs Trônes. Qu'ils tremblent à la vue des ravages que produisent leur indolence, leurs injustices, leurs passions, leurs extravagances : qu'ils connoissent enfin le prix de la raison ; qu'ils cessent de persécuter la vérité ; qu'ils s'éclairent eux-mêmes ; qu'ils éclairent leurs sujets ; qu'ils apprennent que c'est de la bonté des mœurs que dépend le bonheur solide

des Nations & de leurs Chefs. Que leurs ſujets apprennent d'eux, que nul homme ne peut être heureux, s'il ne ſe ſoumet aux loix de la vertu.

Les Princes, quand ils ouvriront les yeux, ſe convaincront aiſément que les malheurs des Nations, dont ils ſouffrent continuellement eux-mêmes, ne ſont dûs qu'aux idées trompeuſes qu'une fauſſe Politique leur donne de leurs propres intérêts ; aux flatteries dont des cours avilies les empoiſonnent ; aux conſeils funeſtes des hommes ſans lumieres dont ils ſont entourés. Ils trouveront les cauſes des calamités les plus fréquentes & les plus durables, dans l'aveugle frénéſie qui, preſqu'à tout moment les entraîne à la guerre ; dans des impôts exceſſifs ; dans des injuſtices journalieres dont l'effet eſt de décourager les Peuples, & de leur faire haïr l'autorité qui ne ſe manifeſte que par ſes rigueurs. Ces Princes verront la ſource des vices & des crimes dans la corruption des cours ; ces ſentines reſpectées, d'où la contagion part pour infecter les citoyens. Ils ſentiront que c'eſt l'injuſtice du Gouvernement qui rend les hommes méchans, injuſtes,

trompeurs, envieux, jaloux & vains, toujours prêts à se nuire. Il reconnoîtront la vraie cause de la rareté des talens, du mérite & de la vertu, dans la négligence de l'administration, dans son indifférence sur l'éducation publique, dans son peu de soin à récompenser le vrai mérite, dans sa partialité trop commune pour l'incapacité & le vice complaisans. Ils trouveront la source d'une infinité d'abus crians & de transgressions dans des loix partiales, dans des usages barbares, dans des coutumes directement contraires au bien public. Ils s'appercevront que les exemples funestes que donnent aux nations, ceux-mêmes qui devroient leur servir de modeles, sont les causes visibles de tant de désordres qui anéantissent pour la plupart des citoyens la félicité publique & particuliere. Tout leur fera sentir les conséquences fatales d'un luxe effréné, d'une passion désordonnée pour les richesses, d'une sotte émulation de vanité, en un mot, de toutes ces folies qui conduisent un Etat à sa ruine. Enfin, tout leur prouvera que, pour devenir & plus heureux & meilleurs, les Peuples ont besoin d'instruction, de

lumieres, de liberté ; que l'ignorance ne peut faire que des ſtupides ; que le préjugé ne fait que des inſenſés ; que la tyrannie ne fait que des eſclaves dangereux ; que la raiſon ſeule peut faire des citoyens tranquilles, ſages, vertueux & ſoumis à une autorité raiſonnable.

On exige preſque toujours des effets contraires à leurs cauſes. Vouloir de la vertu, de la raiſon & des mœurs avec un Gouvernement violent, avec une cour corrompue, avec des exemples déraiſonnables, n'eſt-ce pas exiger qu'un arbre deſſéché produiſe des fruits agréables ? La réforme des mœurs ne peut être que l'effet d'une adminiſtration ſage. Des mœurs dépravées, des vices épidémiques, des folies multipliées, des crimes fréquens, annoncent toujours la corruption des chefs, des inſtitutions mauvaiſes, des préjugés nuiſibles, une éducation défectueuſe, des opinions impertinentes.

Opposer les préceptes merveilleux & la morale impraticable d'une religion ténébreuſe, aux iniquités des Princes & des Peuples, c'eſt oppoſer des phantômes, des hypotheſes, des mots

à des passions puissantes que tout conspire à fomenter. Recommander la modération, le mépris des richesses, l'équité, la raison, à des hommes vains, plongés dans le luxe, gouvernés par des maîtres injustes & déraisonnables, qui ne favorisent que les qualités qu'ils trouvent conformes à leurs vues, c'est évidemment leur faire entendre qu'il faut renoncer à la fortune. Les conseils sublimes que la Religion fait descendre du ciel, ne sont pas faits pour les habitans de la terre. Les principes de la morale la plus simple & la plus vraie sont déjà perpétuellement contredits par les exemples des Princes & des Grands, & par ce qui se passe dans la Société. Comment après cela ces principes pourroient-ils influer sur la pratique? La morale ressemble à une fille aimable, dont tout le monde admire la beauté, mais que personne ne veut épouser parce qu'elle n'apporte point de dot.

Il n'y a qu'un Gouvernement équitable qui, à l'aide d'une législation éclairée, puisse rendre les hommes plus sages & leur prêcher la morale avec fruit. Un Gouvernement inique &

déraiſonnable ne formera jamais que des hommes injuſtes, vicieux, vains, frivoles, étourdis, incapables d'écouter & de ſuivre la raiſon, à qui la vertu même doit paroître incommode & ridicule.

CHAPITRE II.

Des influences du Gouvernement ſur les Grands d'une Nation.

ON s'APPERÇOIT & l'on ſe plaint des effets, & toujours on s'obſtine à fermer les yeux ſur leurs vraies cauſes. Les préjugés de la ſuperſtition, l'adulation des Cours, la violence & l'impéritie des Princes, l'inertie & l'ignorance des Peuples ont, comme on a vu, fait éclore le Deſpotiſme & la Tyrannie. Ce Gouvernement, ou plutôt ce brigandage, eſt devenu le fléau des Nations, le deſtructeur de tout ordre, l'ennemi de tout bien, le corrupteur de toute morale. La Politique, deſtinée à conduire les Peuples à la félicité, ne fut preſqu'en tout pays qu'un guide aveugle qui les égara, que l'inſtrument de

leur malheur, la ſource des préjugés, de la déraiſon, des vices & des folies ſans nombre dont les ſociétés ſont les victimes. L'art de gouverner les hommes, par un abus honteux, n'eſt trop communément devenu que l'art de les tromper, de les diviſer, de les oppoſer les uns aux autres; de les rendre ou méchans ou inſenſés, afin de les aſſervir & de les dépouiller avec plus de facilité.

Sous un Gouvernement tyrannique peut-il y avoir des mœurs, & à quoi la vertu pourroit-elle conduire? Toute morale n'eſt-elle pas incompatible avec le Deſpotiſme qui met perpétuellement le caprice aveugle en la place de la raiſon & de la loi, qui foule aux pieds la juſtice, l'humanité, la pitié, la modération, les droits les plus ſacrés des hommes? Non; la vertu n'eſt pas faite pour des Eſclaves enchaînés par un Maître qui les traîne au gré de ſes propres deſirs: les deſirs d'un Tyran ſont toujours déréglés. Les Peuples ne ſeront juſtes & raiſonnables, que lorſqu'ils ſeront gouvernés par des chefs juſtes & raiſonnables. L'équité & la raiſon ne ſont point faites pour être, ni

connues, ni enſeignées, ni pratiquées par ceux qui haïſſent l'équité, qui proſcrivent la raiſon, qui craignent la vérité, qui refuſent de voir clair, & qui mettent tout en œuvre pour empêcher que leurs ſujets ne s'éclairent.

Tout homme injuſte eſt fait pour haïr l'équité qui le comdamne, & la vertu, dont la conſcience lui montre qu'il eſt lui-même dépourvu. La tyrannie doit craindre les vertus ſociales; elle doit appréhender tout ce qui tend à rapprocher les citoyens, à les unir d'intérêts, à reſſerrer les nœuds de la ſociété. D'un autre côté l'homme de bien ne peut aimer ni ſoutenir la Tyrannie, dont la marche eſt contraire à toute vertu. Un tyran ne peut aimer que ceux qui lui reſſemblent & qui lui ſont utiles; il lui faut des flatteurs, des approbateurs de ſes iniquités, des miniſtres ſans pitié, des conſeillers injuſtes, des eſclaves diviſés dont les paſſions diſcordantes deviennent néceſſaires à ſa propre ſûreté, & ſervent à cimenter ſon pouvoir. *Diviſez pour régner*, fut toujours la maxime la plus chere aux tyrans.

Tout homme qui jouit d'un pouvoir

absolu, n'a plus aucuns motifs pour bien faire. Quels motifs pourroit avoir de s'instruire ou de contenir ses passions, un homme qui peut tout faire impunément; dont les délires mêmes sont respectés; qui a le pouvoir d'écraser par sa force tous ceux qu'il ne peut pas séduire par ses largesses? Comment faire concevoir à un véritable Briarée qui a deux cens mille bras armés à ses ordres, qu'il doit quelque chose à des malheureux qui n'ont chacun que deux bras dont ils n'osent se servir? Comment mettre un frein aux passions d'un Prince gonflé de l'idée de sa propre grandeur, & rempli de mépris pour tous les autres hommes? Comment contenir un homme qui, pour l'accomplissement de ses volontés les plus bizarres, se trouve en état de mettre en jeu les volontés & les passions d'assez de satellites, pour faire taire les plaintes & les soupirs importuns de tous ses sujets? Le pouvoir absolu anéantit aux yeux de tout homme qui l'exerce, tous les liens de la Société, & par conséquent tous les devoirs de la morale.

L'OISIVETÉ est, dit-on, *la mere de tous les vices.* Tout homme qui n'est

pas poussé au travail par quelque intérêt puissant, n'est guere tenté de s'occuper. L'indolence & la paresse s'emparent communément des Princes qui, prévenus dans tous leurs souhaits, n'ont aucune peine à prendre pour obtenir les objets de leurs vœux. Nourris dans la mollesse & dans la haine du travail, ils n'ont contre l'ennui, d'autres ressources que la volupté, la débauche, la dissipation continuelle, le jeu des plaisirs extraordinaires & coûteux, les seuls qui soient assez piquans pour donner des secousses passageres à leurs ames engourdies. Des amusemens continuels sont incompatibles avec l'administration d'un Etat; il faut donc s'en débarrasser & la confier à d'autres. Mais un Prince, dépourvu de lumieres & d'activité, n'emploie que ceux que l'intrigue lui propose. Un Prince vicieux ne choisit que ceux qui le mettront à portée de contenter ses fantaisies. Sans talens, sans mérite & sans vertu lui-même, il est un juge incompétent du talent, du mérite, de la vertu. Un Despote ne connoît d'autre mérite, que celui de lui plaire, d'autre talent, que celui de satisfaire ses volontés. Le bien de l'Etat

lui eſt parfaitement indifférent ; il le déteſte, dès qu'il s'oppoſe à ſes paſſions, qui jamais ne veulent rien trouver d'impoſſible.

POUR inviter efficacement les hommes à ſe corrompre, il ſuffit d'élever & de récompenſer la baſſeſſe, & d'étouffer ou punir la grandeur d'ame. (2) Dans tout ce qu'ils font, les hommes ne cherchent que l'honneur, le bien-être, la fortune ; s'ils ne les voient attachés qu'au mal, ils ſe livrent au mal, & ne regardent la vertu que comme un ſacrifice trop douloureux pour vouloir y conſentir. Il faut ne pas ſentir la liaiſon néceſſaire des choſes, pour être ſurpris de voir que, ſous un mauvais Gouvernement, les faveurs, le crédit, les diſtinctions & les places ne peuvent pas être le prix des lumieres & de la probité. Si, ſous une pareille adminiſtration, l'homme de bien parvenoit aux emplois diſtingués, c'eſt alors que l'on auroit lieu d'être ſurpris.

LE mérite donne de la hauteur, de la fierté, de la grandeur d'ame. La

(2) *Ubi malos præmia ſequuntur, haud facilè quiſquam gratuitò bonus eſt.*

SALLUST.

vertu s'eſtime & ſe reſpecte elle-même; les grands talens ignorent l'art de ramper. Ils déplaiſent par conſéquent à ceux qui veulent qu'on rampe devant eux; ils ſont ombrage aux hommes vains, futiles, médiocres, qui ſeuls ſont les diſpenſatenrs des graces. Il ſeroit contre nature de voir des miniſtres abjects qui ne croient pas à la vertu, aimer & protéger des ames nobles, favoriſer des talens qui les éclipſeroient eux-mêmes, faire cas de la vertu qui leur paroît une chimere. Il eſt dans l'ordre des choſes que, ſous une adminiſtration corrompue, il y ait une longue chaîne de corruption, depuis le maître juſqu'au dernier de ſes ſuppôts. Il eſt dans l'ordre des choſes que des hommes de cette trempe déteſtent les gens de bien, & leur préferent des fripons, des flatteurs, des ſycophantes, des intrigans diſpoſés à tout faire.

L'AMBITION ou le deſir de s'élever au deſſus des autres eſt, comme on l'a fait voir, une paſſion naturelle à l'homme. Elle eſt très légitime dans celui qui ſe ſent capable de ſervir utilement ſes concitoyens. Un Gouvernement ſage peut & doit mettre en jeu cette paſſion,

afin d'avoir des coopérateurs actifs propres à ſeconder ſes projets. Les grandes places ſont dans les mains du Prince, des récompenſes capables d'exciter les talens. Un gouvernement tyrannique ne demande que des complices. Un tyran vicieux ne veut auprès de ſa perſonne, que des hommes qui lui reſſemblent. Un Prince, qui a la conſcience de ſa propre incapacité, craindroit d'avoir des Miniſtres qui l'effaceroient aux yeux de ſes Sujets.

Un Prince qui emploie de mauvais miniſtres travaille à ſa propre ruine. On nous dira, ſans doute, que les Princes ſont des hommes, & qu'ils peuvent être trompés : mais tout Souverain qui a des yeux, ne peut être long-tems trompé ; ſa négligence eſt impardonnable, s'il perſiſte dans ſon aveuglement. S'il eſt difficile de connoître le cœur des hommes, il eſt au moins aiſé de juger de leurs talens par leur conduite. Eſt-il rien de plus imprudent, que ces Princes qui remettent l'adminiſtration à des hommes que l'on voit ſouvent incapables de gérer leurs propres affaires, noyés eux-mêmes de dettes, plongés dans la diſſipation & la débau-

che? Un Miniſtre ſans principes, ſans lumieres, ſans mœurs, ſans prudence eſt-il un homme bien propre à gouverner un Etat? Mais les Princes trouvent communément dans les agens qu'ils emploient, tous les talens requis, pourvu qu'ils aient celui de les amuſer, de les débarraſſer des affaires, de les flatter dans leurs goûts, de les endormir ſur [illegible] devoirs les plus importans (3).

La matiere premiere des gens en place eſt entiérement viciée ſous un Gouvernement Deſpotique; tout homme de bien y eſt parfaitement déplacé. Les vertus publiques, la décence, la bonne foi, l'humanité, l'équité ſont inutiles & dangereuſes, ſous des maîtres à qui le bien public fait ombrage. Comment un Deſpote vicieux & prodigue pourroit-il s'accommoder d'un Miniſtre équitable & compatiſſant qui, au lieu d'imaginer des moyens de contenter ſes caprices, tenteroit ſottement de l'atten-

(3) Un Souverain Moderne, à qui l'on repréſentoit la mauvaiſe conduite de ſon premier Miniſtre; apres avoir tranquillement écouté, répondit: *Je ſais que c'eſt un frippon; mais j'y ſuis accoutumé, & il me fait entendre de très bons opera.* Ce Miniſtre peu de tems après l'engagea dans une guerre qui le priva de ſes Etats pendant pluſieurs années.

drir

drir sur les maux de son peuple ? Le Ministre d'un Tyran doit avoir un cœur de fer & un front d'airain. Sa tête ingénieuse doit tenter l'impossible & faire éclore chaque jour des ressources nouvelles, afin de satisfaire la rapacité d'un maître ingénieux & de ses courtisans insatiables. Le ministre fidele d'un Despote doit se mettre au-dessus de la honte, des remors & des jugemens publics. Quel est l'homme honnête qui pourroit consentir à se charger d'une place, dans laquelle il est sûr de n'avoir jamais que du mal à faire à ses concitoyens ?

D'où l'on voit que, par-tout où le Despotisme a fixé sa demeure, il ne peut y avoir qu'une longue chaîne de Tyrans qui, chacun dans leurs spheres, font éprouver au Peuple des vexations sans nombre. Un Souverain indifférent sur le bonheur de sa Nation exciteroit-il entre ses Ministres l'émulation & le desir de bien faire ? Un Prince prodigue & gouverné par des adulateurs, des sycophantes, des maîtresses ; un Prince dont les besoins finissent par ne plus avoir de bornes ; un Prince dont les fantaisies les plus ruineuses ne veulent

rien trouver d'impossible, ne peut être servi que par des Ministres injustes & violens qui n'emploieront eux-mêmes que des hommes peu scrupuleux sur les moyens de faire leur cour & de travailler à leur propre fortune.

Sous un Gouvernement arbitraire, nul citoyen n'est tenté d'acquérir du mérite & des talens; il sçait que les récompenses & les places ne sont réservées qu'à l'intrigue, & distribuées par le caprice injuste; il devient donc intrigant, & s'embarrasse fort peu de mériter. Personne ne s'occupe du bien de l'Etat, lorsque les distributeurs des graces le négligent eux-mêmes, & n'ont aucuns égards aux soins que l'on se donne pour servir la Patrie. Un passe-droit, une récompense ôtée à un citoyen qui la mérite, privent non-seulement l'Etat de ses services, mais encore des services & des talens de tous ceux qui auroient été tentés de l'imiter. Il n'est plus d'émulation véritable dans un pays où la médiocrité, l'intrigue, la faveur, le crédit anéantissent les droits du mérite & de la vertu.

Le sage doit-il se mêler des affaires publiques? Il le doit, quand il se sent

capable de ſervir ſon pays, auquel il doit ſes lumieres & ſes talens. L'homme de bien peut-il ſe permettre des mouvemens d'ambition? Il le peut & le doit, quand il prévoit pouvoir faire le bien. L'ambition eſt une vertu dans les ames qui ſe ſentent aſſez fortes pour faire un grand nombre d'heureux : l'ambition eſt un crime dans ceux qui ne ſçavent que nuire. L'ambition eſt une lâcheté ſous le Deſpotiſme, où l'on ne parvient que par des infamies, & où l'on ne ſe maintient que par des intrigues, des baſſeſſes & des forfaits. Sous un Tyran, l'ambitieux n'eſt qu'un Eſclave adroit qui cherche à ſe tirer de la troupe des opprimés, pour paſſer dans celle des oppreſſeurs.

CHAPITRE III.

De la corruption des Loix, ou du renverſement des idées de Juſtice.

UN Gouvernement injuſte familiariſe les eſprits des ſujets avec l'injuſtice, & fait que peu-à-peu ils s'accoutument à la voir ſans horreur. La juſtice eſt,

comme on l'a dit ailleurs, la baſe de toutes les vertus ſociales, un centre commun d'où toutes les autres doivent partir. Cependant rien de plus rare au monde que cette vertu ſi néceſſaire à la felicité publique & particuliere. L'idée en eſt preſque totalement effacée de l'eſprit des Peuples, ou plutôt elle n'eſt pas née dans leurs têtes. Si les hommes avoient des idées nettes de l'équité, il n'y auroit pas tant de tyrans & d'eſclaves dans le monde : chacun connoiſſant ſes propres intérêts reſpecteroit ceux des autres.

A FORCE de voir & d'éprouver des injuſtices, le plus grand nombre des hommes ſemble ſe perſuader qu'en effet *la raiſon du plus fort eſt toujours la meilleure.* Un grand philoſophe n'a pas rougi de faire de ce principe abſurde la baſe de ſa Politique, (4) & beaucoup de perſonnes éclairées ſont encore les dupes des ſophiſmes dont il l'a très ingénieuſement appuyée. La force, ſelon lui, eſt l'unique fondement du pouvoir, & c'eſt le pouvoir ſeul qui décide le juſte & l'injuſte. Ainſi les lumieres du

(4) Thomas Hobbes dans ſon Traité *du Citoyen* & dans le *Leviathan*.

bon-ſens n'ont encore pu juſqu'ici bannir des principes vraiment barbares & ſauvages, de l'eſprit de bien des gens qui ſe donnent néanmoins pour des êtres civiliſés : il eſt très peu d'hommes au monde qui, d'après ce qu'ils voient, ne parviennent à croire que le foible eſt deſtiné par la nature à devenir la proie, le jouet, l'eſclave du plus fort, & conſéquemment que la Société doit néceſſairement ſe partager en oppreſſeurs & en opprimés.

Les hommes puiſſans jouiſſent toujours de l'impunité ; les crimes les plus deſtructeurs de la Société ſe commettent tous les jours de ſon aveu & ſous ſes yeux. Tout Prince, tout homme en place, tout ſuppôt du pouvoir ſuprême peut ſans danger ſe permettre les violences les plus criantes. Les tyrans ont pour principe que leurs agens doivent jouir d'une puiſſance auſſi illimitée que la leur : ils pardonnent aiſément les crimes qui n'ont que les Peuples pour objet : l'abus même du pouvoir qu'ils confient, ſemble flatter leur vanité ; ils s'imaginent être puiſſans, parce qu'ils n'ont aucun frein eux-mêmes, & prétendent avoir le

droit d'accorder à d'autres la faculté qu'ils regardent comme le ſigne de la grandeur. Sous un Deſpote, le miniſtre n'eſt gueres puni du mal qu'il fait à ſa Nation ; ſon ſeul crime eſt toujours de déplaire à ſon maître, ou à ceux qui diſpoſent de l'amour ou de la haine de ce maître peu accoutumé à juger par lui-même.

C'EST une maxime abominable, introduite par la Politique la plus aveugle, que celle qui perſuade aux Souverains que *l'autorité ne doit jamais reculer.* En conſéquence de ce principe, la réclamation la plus juſte de la part du foible, eſt preſque toujours traitée d'inſolence puniſſable : on eſt tout étonné de l'audace d'un malheureux qui oſe réſiſter au mal que veut lui faire un homme plus puiſſant que lui. Sous un Gouvernement deſpotique, le Peuple a toujours tort ; ſes repréſentations ſont taxées de révoltes, ſes doléances ſont punies comme ſéditieuſes ; on diroit que les Nations en ſe donnant des chefs, ont perdu le droit même de leur demander juſtice ; ceux-ci, ainſi que les agens qu'ils emploient, ſe prétendent infaillibles comme la

Divinité. C'eſt ordinairement à coup d'épée, que les Princes répondent aux gémiſſemens de leurs ſujets. De quel droit en effet des Magiſtrats ou des Sujets oſeroient-ils mettre obſtacles aux volontés de ceux qu'ils ont la folie de regarder comme des Dieux, ou comme les images de la Divinité ſur la terre?

Sous un Gouvernement violent, les citoyens ſont tellement iſolés, ſéparés d'intérêts, indifférens au bien public, concentrés en eux-mêmes, que les injuſtices & les oppreſſions les plus marquées qu'ils voient éprouver à leurs concitoyens, ne les touchent aucunement, & ſouvent les réjouiſſent. La marque la plus complette de ſtupidité, c'eſt d'être inſenſible à l'iniquité; la marque la plus complette de folie, c'eſt d'en rire ou de l'approuver. Tout homme qui n'eſt point allarmé d'une injuſtice faite au plus obſcur de ſes concitoyens, eſt un imbécille qui ne mérite lui-même que des fers. Le propre d'un mauvais Gouvernement eſt de faire que chacun ne ſonge qu'à lui-même, & ne s'embarraſſe aucunement des ſouffrances des autres. Un Grand

qui, glorieux de ſes vains privileges ou de ſa faveur, applaudit à l'injuſtice de ſon maître, ne ſait-il donc pas que la fantaiſie de ce maître pourra l'écraſer lui-même & mettre au néant les privileges dont ſa faveur lui permettoit de jouir?

La juſtice a preſqu'en tout pays deux balances; l'une qui ſert à peſer les droits des Grands; l'autre, à peſer ceux du Pauvre. Rendre juſtice aux citoyens, c'eſt leur faire une grace; elle demande à être fortement ſollicitée, & l'on ne peut communément l'obtenir ſans crédit. S'agit-il de juger quelqu'un, on s'informe de ce qu'il eſt, & non de ce qu'il a droit de prétendre. Par-tout où il faut des ſollicitations, du crédit, des richeſſes, des amis pour obtenir la juſtice, le foible eſt néceſſairement la victime du plus fort ou du plus intrigant (5).

Par la négligence de ceux qui gouvernent les hommes, par leur imprudence, & ſouvent par leur mauvaiſe

(5) " Les loix ſont des filets aux travers deſquels les " petits poiſſons s'échappent, que les grands poiſſons " rompent, & qui n'arrêtent que les poiſſons de moyenne taille... Voyez Shenstonès Works, pag. 251.

foi, les coutumes les plus déraiſonnables, les inſtitutions les plus aviliſſantes pour les Peuples, les injuſtices les plus marquées, dès qu'elles ont duré long-tems, ſe convertiſſent en loix & conferent des droits. Rien de plus aiſé que de ſe faire des droits, quand on eſt le plus fort. Rien de plus difficile que de réclamer contre ces droits, quand on eſt le plus foible. Les abus les plus crians ſe changent en loix ſacrées, quand ils ſubſiſtent pendant long-tems (6).

Ce n'eſt pas la raiſon & l'équité qui gouvernent les Nations, c'eſt la force appuyée de la routine, qui regle deſpotiquement leur ſort. Il n'eſt point de préjugé qui mette plus d'obſtacles à la réforme des abus & à la perfection des inſtitutions humaines, que la vénération peu raiſonnée que l'on montre par-tout pour les anciens uſages

(6) Telles ſont les vexations exercées ſur les habitans de la campagne ſous prétexte de *droits Seigneuriaux*, de droits de *Main-morte*, & ſur-tout de *droits de chaſſe*, &c. il y a des pays où les champs qui avoiſinent les forêts, ſont entiérement ravagés par les cerfs, les ſangliers, les daims, les bêtes fauves, &c. La chaſſe, cet amuſement ſi chéri des Princes, n'eſt pas un des moindres fléaux pour les Peuples.

& pour les loix de ſes peres. (7) La maxime de *ne rien innover*, a été viſiblement dictée par l'ignorance & la pareſſe. Avec un *c'eſt l'uſage*, l'équité, le bon-ſens, l'évidence ſont réduits à ſe taire. Les Politiques bornés ſe font des phantômes effrayans de tout changement. L'indolence, l'incapacité font échouer les projets les plus utiles. Rien n'eſt plus merveilleux que les raiſons ſubtiles que la ſottiſe imagine quand il s'agit de réformer des abus.

On diroit que les Nations n'ont reçu de la nature aucuns droits, & que ceux dont elles jouiſſent, ne ſont dûs qu'à l'indulgence de leurs Souverains. S'agit-il de ſtipuler les intérêts d'un Peuple, ou de réclamer la juſtice pour lui, on a recours à des titres antiques, à des chartes obſcures & défectueuſes, à des monumens équivoques & douteux; (8) plus ces titres ſont anciens, moins ils ſont ſages,

(7) L'illuſtre Leibnitz, parlant de l'autorité que l'on perſiſte à donner aux loix & aux coutumes anciennes & barbares, dit que *c'eſt vouloir qu'on ſe nourriſſe de gland, depuis que l'on poſſede l'art de cultiver le froment.* Voyez Leibnitz Scriptores rerum Brunswic. Tom. I. Pag. 79.

(8) Les Anglois ne fondent leur liberté que ſur une

& plus on les révere. Cependant les droits des Nations ſont fondés ſur la nature : ils ſont inaliénables. Les droits de l'homme ſont auſſi anciens que l'eſpece humaine ; les droits de la juſtice ne peuvent jamais ſe preſcrire. Les intérêts & les beſoins préſens, les circonſtances actuelles mettent la Société en droit d'annuller les inſtitutions qui la bleſſent. Un abus, une injuſtice, un uſage déraiſonnable deviennent-ils donc au bout de mille ans plus ſages, plus juſtes ou meilleurs que le premier jour ?

On nous parle ſans ceſſe de la fixité que les loix doivent avoir. L'on oppoſe ſans ceſſe aux projets les plus avantageux & les plus équitables, des inſtitutions qui datent de l'origine des Monarchies ou du berceau des Nations ; mais il s'agit de voir ſi ces choſes conviennent à l'Etat préſent de ces Nations : les loix ſont faites pour les Peuples, & non les Peuples pour les loix. *Une loi*, dit Locke, *doit diſparoître, dès que la Société eſt plus heureuſe ſans*

charte obſcure & très groſſiere, extorquée au Roi Jean par les barons de ſon Royaume qui ſe trouverent à portée de lui faire la loi. Elle eſt connue en Angleterre ſous le nom de *Charta magna*.

cette loi. *Ce n'eſt pas*, dit Tertullien, *le nombre des années, mais la ſageſſe & le poids de ceux qui ont fait les loix, c'eſt l'équité ſeule de ces loix qui les rend eſtimables ; ainſi l'on a raiſon de les rejetter quand on les trouve iniques* (9).

LORSQUE l'on conſidere les légiſlations bigarrées qui ſervent de regle à la plupart des Nations, on n'y trouve nul plan, nul ſyſtême, nul enſemble ; elles ne préſentent que des maſſes irrégulieres, ſans goût, ſans ordonnance, aſſez ſemblables à ces villes dans leſquelles on ne voit qu'un aſſemblage de maiſons de ſtructures différentes ; des rues ſans alignement & remplies de détours montrent des deux côtés des maſures gothiques & ruineuſes, à côté de Palais d'une architecture plus moderne. On peut juger, par le goût qui regne dans chaque édifice, des talens & du génie du ſiecle qui l'a vu naître. Cependant la demeure qui convenoit aux ayeux, devient ſouvent très incommode pour les deſcendans ; ceux-ci riſquent même

(9) *Leges non annorum numerus, ſed Conditorum dignitas, ſed ſola æquitas commendat ; atque ideò, ſi inique cognoſcuntur, meritò damnentur.*

Voyez TERTULL. APOLOG.

quelquefois d'être écrasés, lorsqu'ils different trop long-tems à l'abbattre ou à en sortir.

Si pour donner une fixité inébranlable à leurs droits si souvent usurpés, les Souverains ont établi pour maxime que ces droits sont imprescriptibles, inaliénables & sacrés. Si, comme on le prétend, *les Rois sont toujours mineurs*, pourquoi les droits des Nations, dont le consentement seul peut faire les Souverains légitimes, ne seroient-ils pas aussi sacrés que ceux des Rois? Si les Rois, comme ils prétendent, sont les tuteurs des Peuples, ils reconnoissent dès lors que les Peuples sont des *Mineurs*, dont les Tuteurs ne peuvent rien faire à leurs préjudices. N'est-il pas bien étrange que les Nations, presqu'en tout pays, soient privées des ressources Juridiques que les loix accordent à tout citoyen, & ne puissent jamais revenir contre les actes de la violence ou de la mauvaise foi?

Les Nations gémissent presque partout sous le joug de loix vicieuses & surannées, d'usages aussi injustes qu'onéreux, de vexations multipliées que ceux qui les exercent ont le front d'ap-

peller des droits. Cependant les hommes y tiennent ; ils ſont en garde contre les nouveautés : ils ont communément ſi peu de confiance dans ceux qui les gouvernent, qu'ils craignent même leurs bienfaits. Un Gouvernement qui veut réformer avec ſuccès, doit commencer par éclairer ſes ſujets & s'attirer leur confiance. Les loix & les formes, quelque défectueuſes qu'elles ſoient, ſont en bien des pays les ſeules barrieres qui défendent bien ou mal les Peuples contre les attentats de leurs Tuteurs & de leurs Peres.

Les loix civiles établies chez toutes les Nations, & ſubſiſtantes encore chez elles, ont été & ſont encore les effets de la force, du caprice, de l'avidité, de la fauſſe Politique des Conquérans ou des Princes. Il n'eſt guerés de Peuples ſur la terre, qui ait des loix vraiment conformes à la nature de l'homme vivant en ſociété, accommodées à ſes beſoins préſens, à ſa poſition actuelle, à ſes intérêts véritables. Tous les pays ſont ſoumis à des loix formées par des ſauvages, au ſein du tumulte & de la guerre, combinées avec celles qui convenoient auparavant à d'autres Nations.

Rien de plus rare qu'un code fait exprès pour le Peuple que l'on force d'y obéir. Les différentes provinces d'un même Etat ont ſouvent des poids, des meſures, des coutumes & des loix très différentes, & une juriſprudence toute contraire à celle de leurs concitoyens.

Il pleuvra des pieges ſur eux (10) C'eſt un paſſage qu'un ſavant Juriſconſulte applique très bien à tous les Peuples que la multiplicité, l'obſcurité, la malignité de leurs loix rend ſi ſouvent plus malheureux, que s'ils n'en avoient pas. Dans la plupart des contrées de ce monde, loin d'avoir des idées claires de l'équité, les hommes ne ſont pas en état de rien comprendre aux loix contradictoires, confuſes, énigmatiques qu'ils ſont forcés de ſuivre. La juriſprudence, comme la religion, ſe fonde ſur des livres que le Peuple n'entend pas, & ſur le ſens deſquels les juriſconſultes

(10) *Pluet laqueos ſuper eos.* Le Chancelier Bacon dit que les loix d'Angleterre ſubiſſent le ſupplice imaginé par Mezence, *les vivantes meurent entre les bras des mourantes.* Les Loix Romaines, adoptées en partie par la plupart des Nations modernes, ne leur conviennent aucunement. Les *Pandectes* de Juſtinien, découvertes au douzieme ſiecle, ont fait un grand mal aux Nations barbares, dont les chefs ignorans ont adopté les Loix Romaines, faute d'en ſavoir faire de plus convenables aux beſoins de leurs Sujets.

ſont auſſi peu d'accord, que les Prêtres ſur les dogmes qu'il faut croire. Cette juriſprudence étant toute remplie de myſteres, les Nations ſont forcées de ſtipendier une foule de Prêtres de Thémis qui vendent leurs oracles auſſi chérement que les Prêtres du Très-Haut. A juger des choſes par la Juriſprudence & la Théologie, on diroit que les hommes ne ſont pas faits pour rien comprendre aux matieres qui les intéreſſent le plus. A l'aide des loix, nul citoyen n'eſt ſûr de ſes droits; ſa fortune peut devenir la proie de tout chicanneur exercé. Les loix ſont ſi embrouillées, qu'une maxime qui paſſe pour ſenſée dit, *de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.* L'obſcurité des loix fait qu'elles ont beſoin d'interprêtes; & ces interprêtes deviennent les maîtres, & de la loi, & du ſort des citoyens.

Un mauvais Gouvernement trouve ſon compte à obſcurcir & à multiplier ſes loix; par là le Deſpote en eſt toujours le maître, les fait ſervir à ſon caprice, & les emploie à volonté, ſoit pour ſauver le coupable, ſoit pour égorger l'innocent. Tacite dit avec grande

raiſon que *plus un Etat eſt corrompu, & plus on y fait de loix* (11). Un double inconvénient accompagne toujours la multiplicité des loix ; l'un eſt d'empêcher les Peuples de les connoître ; l'autre de multiplier les juges & les forces néceſſaires pour les faire obſerver ; forces toujours plus nuiſibles au bonheur des Nations, que les loix inſtituées ne peuvent leur être avantageuſes.

RIEN de plus abſurde que de prétendre que la connoiſſance des loix de ſon Pays n'eſt pas faite pour ceux qui doivent les obſerver. Tout myſtere annonce toujours l'intention de tromper ou de jeter dans l'embarras. Il faut que chaque membre de la Société entende & connoiſſe les regles de la Société, afin de s'y conformer. Un Code ſimple & court de loix conformes au bon ſens naturel, ſeroit & plus utile & plus facile à retenir, qu'un *Cathéchiſme* inintelligible que l'on enſeigne ſans aucun fruit au vulgaire ignorant.

QUE dirons-nous du délire ou de l'abus que l'on voit régner dans quelques

(11) *In corruptiſſima Republica plurimæ leges.* TACIT. ANNAL.

Nations, où le droit si Noble de rendre la justice aux citoyens, s'achete à prix d'argent & se transmet comme un héritage ? Ainsi dans ce pays il suffit d'être riche, ou d'être né d'un juge, pour acquérir le droit de décider de la fortune, de la liberté, de la vie de ses concitoyens. A quel point les idées d'équité doivent-elles s'anéantir chez des Peuples qui sont obligés de payer la justice, de solliciter pour l'obtenir, & qui voient tous les jours des citoyens ruinés par l'ignorance, la partialité, l'injustice de leurs juges ?

Ainsi tout se corrompt & se change en poison sous une administration corrompue. La justice elle-même y devient un fléau redoutable. On a dit avec la plus grande raison que *la justice est souvent la plus grande des injustices* (12).

(12) *Summum jus, summa injuria.* Si l'usage ne parvenoit pas à familiariser les esprits avec les injustices les plus absurdes & les plus révoltantes, pourroit-on n'être pas choqué de voir que dans des Nations raisonnables & civilisées, les loix adjugent à l'ain. d'une famille tous les biens de son pere, & ne laissent rien ou très peu de choses aux puînés & aux sœurs ? Ces loix, aussi barbares que contraires à la nature, se fondent sur les intérêts de quelques Nobles, dont la vanité demande que *la splendeur d'une famille soit conservée*. Mais l'intérêt de l'Etat demande que les biens se partagent entre le plus grand nombre possible de

La juriſprudence qui décide du ſort des citoyens ne leur donne preſqu'en tout pays que les idées d'une juſtice fictive ou conventionelle, qui ôte le droit à celui à qui la nature & la raiſon le donnent, & qui fait continuellement paſſer la propriété de l'homme ſimple & de bonne foi à celui qui a plus de chicane & de ruſe. *La forme*, dans toutes les Nations, *emporte le fond*, c'eſt-à-dire, met les droits les plus juſtes au néant.

D'UN autre côté, cette juriſprudence maſquée ſous le nom de juſtice, eſt une vraie pomme de diſcorde : elle diviſe les familles ; elle rend les concitoyens fourbes & alertes à ſe ſurprendre ; elle favoriſe la force contre la foibleſſe, la fourberie contre la candeur, l'impoſture contre la franchiſe. En un mot, on pourroit définir la connoiſſance pénible des loix bizarres & ſouvent injuſtes qui ſervent de regle aux Nations, *l'art d'embrouiller & de détruire les idées naturelles de l'équité dans l'eſprit des hommes, afin d'y ſubſtituer la fraude, la ſurpriſe & la mauvaiſe foi.*

citoyens ; & la nature crie à un pere qu'il eſt un homme odieux de donner le jour à des enfans, pour enrichir l'un d'entre eux, & plonger les autres dans l'indigence.

Solon disoit qu'il n'avoit donné aux Athéniens que *les loix les meilleures qu'ils pussent recevoir.* Un Gouvernement sans équité ne peut faire que des Loix injustes ; une Nation d'esclaves n'est susceptible que de loix accablantes ; un Peuple corrompu ne peut recevoir que des Loix analogues à sa dépravation habituelle. Il faut instruire, former, éclairer les hommes ; & sur-tout les rendre libres, pour les rendre capables de recevoir de bonnes loix. Quelles loix peuvent donner des Tyrans à qui l'injustice & le crime sont toujours nécessaires ? De quelles Loix sont susceptibles des hommes aveugles que la force entraîne sans cesse vers la méchanceté ?

CHAPITRE IV.

De la Source des Crimes.

C'est visiblement à l'injustice, à la Tyrannie, à la négligence de ceux qui gouvernent les hommes, que sont dus les crimes fréquens dont on voit les Nations inondées. L'homme du Peuple est par-tout un vrai sauvage, dont l'esprit & le cœur n'ont été nullement cul-

tivés : le soin de ses mœurs est abandonné à des Prêtres qui, comme nous l'avons fait voir, contens de lui remplir l'imagination de terreurs, de fables, de chimeres, & de l'obliger à se conformer à des pratiques machinales, ne songent aucunement à le rendre, ni raisonnable, ni sociable. Communément en tout pays le Peuple est très dévot, très crédule, très zélé pour sa Religion à laquelle il ne comprend rien, très disposé à seconder les intérêts de ses Prêtres qu'il suit aveuglément ; mais il demeure toujours dans une ignorance complette des principes de la vraie morale ; il n'a nulle idée d'équité, d'humanité, de sensibilité ; il trouve le secret d'allier la Religion avec la débauche, la crapule, & souvent même avec le crime. Les pays les plus aveuglément soumis à la superstition, ne se distinguent dans le monde, ni par la pureté, ni par l'innocence des mœurs.

Les injustes rigueurs du pouvoir arbitraire, les vexations & les mépris des Grands, des Riches, des Gens en place, ôtent à l'homme du Peuple tout sentiment d'honneur, toute estime pour lui-même : dès lors il est prêt à tout faire

teurs, & les châtimens ne diminueront point le nombre des criminels. Si un Gouvernement punit les malheureux, il laiſſe en repos les vices qui conduiſent l'Etat à ſa ruine ; il éleve des gibets pour les pauvres, tandis que c'eſt lui qui, en faiſant des miſérables, fait des voleurs, des aſſaſſins, des malfaiteurs de toute eſpece : il punit le crime, tandis qu'il invite ſans ceſſe à commettre le crime (13).

On vante à tout moment les avantages d'une grande population, & l'on cherche les moyens de la produire. Ne voit-on pas que par la nature des choſes la population ſe proportionne d'elle-même à la bonté du Gouvernement, à la ſageſſe de ſes loix, à la fécondité du ſol, à l'induſtrie des habitans, à la liberté & à la ſûreté dont on jouit ? Un Gouvernement injuſte n'a déjà que trop d'eſclaves ; il ne ſait pas employer les hommes, il n'en fait que des mendians, des vagabonds, des malfaiteurs ; il ne ſonge qu'à enrichir quelques citoyens favoriſés, aux dépens de tous les autres ;

(13) *Interdùm puniunt immania ſcelera, cùm alioquin ſcelerum irritamenta præbeant ſuis.*

Voyez Erasmi Apophtegm. Lib. I.

il

il décourage le cultivateur ; il décourage l'industrie par des impôts accablans ; il rend inutile la fertilité du sol : loin d'attirer de nouveaux habitans, il force les anciens à des émigrations continuelles. Une administration aussi cruelle qu'insensée est-elle donc faite pour jouir des avantages réservés à une administration humaine & raisonnable ? Un Gouvernement despotique ne multiplie-t-il pas les vices, la misere & les crimes dans la même progression qu'il commet des injustices ? Un pays mal gouverné n'est toujours que trop peuplé. La fermentation dangereuse que doivent nécessairement exciter des malheureux entassés dans une prison mal-saine finit par infecter l'air qu'on y respire, & par le rendre mortel.

Au lieu d'adoucir le sort du cultivateur, afin de l'exciter au travail ; au lieu d'occuper utilement le pauvre ; au lieu de l'attacher à son pays par des terres qui répondent de sa conduite ; au lieu de veiller à l'instruction du Peuple ; au lieu d'empêcher les vices & les crimes de germer & d'éclore, un mauvais Gouvernement ne fait qu'aggraver de jour en jour la misere du malheu-

reux. Il force le laboureur d'abandonner une terre maudite qui l'expose à des oppressions sans fin. Il l'oblige de chercher dans la mendicité une subsistance moins pénible ; il étouffe en lui le sentiment de la honte & de l'attachement à son pays. On jette ainsi les semences du vice, de la paresse & du crime ; on les nourrit ; on leur laisse jeter de profondes racines ; on leur oppose ensuite des châtimens peu capables d'en imposer à des êtres dépravés à qui le crime est devenu nécessaire. Que de supplices cruels & multipliés une administration équitable & vigilante ne s'épargneroit-elle pas ! Ne seroit-il donc pas plus sage d'empêcher les crimes de naître, que de se mettre dans le cas de les punir & sans cesse & sans fruit ? Mais un mauvais Gouvernement se voit dans l'impossibilité de soulager ses Peuples. L'économie paroît toujours le plus violent des remedes à des Princes qui jamais ne peuvent consentir à mettre des limites à leur faste & à leurs extravagances.

L'HOMME qui n'a rien dans un Etat, ne tient par aucuns liens à la Société. Comment veut-on qu'une foule de mi-

férables à qui l'on n'a donné ni principes ni mœurs, restent les spectateurs tranquilles de l'abondance, du luxe, de l'opulence superflue, des richesses injustement acquises de tant de citoyens corrompus qui semblent insulter à la misère publique, & que l'on voit rarement disposés à la soulager ? De quel droit la Société peut-elle punir de mort un voleur domestique qui aura été le témoin des rapines impunies & des concussions de son maître ; ou qui verra les voleurs publics marcher le front levé, jouir de la considération & des hommages de leurs concitoyens, étaler sans pudeur, aux yeux même des chefs de l'Etat, un faste insolent, fruit de leurs extorsions ? Comment fera-t-on respecter la propriété des autres, à des malheureux qui ont été eux-mêmes les victimes de la rapacité du riche, ou qui ont vu à tout moment les biens de leurs concitoyens impunément envahis par la violence ou par la fraude ? Enfin comment engager à se soumettre aux loix des hommes, à qui tout prouve que ces loix, armées contre eux seuls, sont indulgentes pour les grands & les heureux de la terre, & ne sont inexorables

que pour le malheureux & le pauvre ! *L'on ne meurt qu'une fois ;* l'imagination du scélérat s'apprivoise peu-à-peu avec l'idée des supplices les plus cruels ; il finit par les regarder comme un *mauvais quart d'heure :* mourir pour mourir, il aime autant périr par la main du bourreau, que de périr de faim, ou même que de travailler infructueusement toute sa vie.

A QUEL point les idées du juste & de l'injuste ne doivent-elles pas se confondre dans l'esprit d'un Peuple, qui ne voit que des exactions, des concussions, des rapines exercées de l'aveu & même par l'ordre du Gouvernement ? Quelles notions se fera de l'équité, un Peuple que ses maîtres livrent à la rapacité d'une armée de Traitans, qui s'engraissent juridiquement & légalement de la substance du pauvre ? Que peut penser des loix de son pays, un homme qui s'apperçoit qu'elles n'ont communément pour objet que de mettre les grands criminels à couvert des attaques des criminels subalternes ? L'horreur que l'on devroit avoir pour l'injustice & le vol ne doit-elle pas s'anéantir dans tous les esprits, quand on voit le chef même de la Nation

faire un trafic honteux avec quelques sujets favorisés, de la propriété de tous les autres ? Aux yeux de l'équité naturelle, les impôts ne sont-ils pas des vols, quand ils n'ont pas véritablement pour objet les besoins réels de la Société ? Enfin que sera-ce, si des concussionaires, des exacteurs, des oppresseurs privilégiés, non-seulement ne sont pas mépriſés, mais exercent ouvertement un métier que l'on juge honorable, & passent pour être les colonnes d'un Etat.

C'EST le défaut de justice qui pousse communément les hommes au crime : dès qu'elle est foulée aux pieds par les Princes & les Grands ; dès que le fort peut impunément opprimer le foible ; dès que la Société néglige ou refuse de venger & de protéger, l'homme cherche à se faire justice à lui-même, il se livre à ses passions, il se croit tout permis ; il déclare la guerre à la Société, qui est forcée de vivre dans des allarmes continuelles. C'est faute de justice que dans certains pays les assassinats, les vengeances particulieres, les trahisons, les empoisonnemens sont si fréquens. Les hommes se vengent eux-

mêmes, quand la loi ne veut pas les venger (14).

Dans la punition des crimes, les gouvernemens modernes semblent avoir conservé en grande partie la violence & la barbarie des sauvages. Les loix pénales du Despotisme portent sur-tout l'empreinte de son caractere emporté ; elles sont communément atroces ; son principe est d'inspirer la terreur. Les Tyrans sont trop paresseux, trop indolens, trop privés de lumieres, pour chercher des moyens doux de ramener les hommes ou de les empêcher de nuire : ils ne corrigent qu'avec fureur & en détruisant tout d'un coup. Ils semblent toujours vouloir trouver des coupables & craindre de trouver des innocens : ils emploient des tortures recher-

(14) En Italie, en Espagne, en Portugal, &c. les assassinats sont très fréquens, parce qu'il est presque impossible d'y obtenir aucune justice : le Peuple dans ce pays s'intéresse à l'assassin, & lui facilite, pour l'ordinaire, les moyens de s'évader. Les Eglises lui offrent de plus un asyle. En Angleterre, un assassin excite l'horreur du Peuple ; chacun se croit intéressé à le livrer entre les mains de la justice. On dit que les Vénitiens ne punissent pas les assassinats très fréquens en *terre ferme* ; afin d'entretenir la dissention entre des Sujets, dont la concorde leur paroîtroit inquiétante. Pausanias assassina Philippe, pere d'Alexandre, pour un déni de justice.

Voyez Justin. lib. ix. cap. 6.

chées ſouvent capables d'arracher d'un malheureux trop foible, l'aveu des crimes qu'il n'aura point commis. En un mot, toujours iniques & dépourvus d'humanité, ils puniſſent ſans meſure & proportionnent le châtiment, non au mal réel fait à la Société ; mais à leur colere, à leur vengeance, à leur intérêt. Accoutumés à mépriſer l'homme, ils l'exterminent avec la plus grande légéreté : le ſoupçon ſeul leur ſuffit quelquefois pour arracher la vie. Les enfans innocens ſont punis pour les délits d'un pere coupable ; une confiſcation auſſi injuſte que barbare, les prive de tout & les réduit à la mendicité, dans la vue ſans doute de les forcer à devenir eux-mêmes des malfaiteurs. L'innocent, après avoir beaucoup ſouffert, & que ſa détention a ruiné, n'obtient aucuns dédommagemens. Voilà ce qu'on appelle *rendre la juſtice* dans bien des Nations.

La clémence d'un Deſpote eſt affreuſe ; elle n'eſt ſouvent qu'un ſupplice continué, cent fois plus cruel que le trépas : il croit faire grace à ſes victimes, en les plongeant pour la vie dans des cachots infectés où l'homme de

bien, le citoyen vertueux, pour avoir déplu à quelque Visir injuste, est confondu avec les plus grands criminels.

L'EFFET des supplices rigoureux est d'intéresser le Peuple en faveur du malheureux qui les souffre; on oublie son crime pour s'attendrir sur son sort. Sous un Gouvernement injuste, on s'indigne contre la cruauté des loix que l'on soupçonne facilement d'injustice & de partialité. Qui est-ce qui ne seroit pas révolté à la vue du supplice d'un infortuné qu'un larcin, souvent peu considérable, fait condamner à la mort? Il faut que l'on fasse un grand cas de l'argent & bien peu de la vie d'un homme, puisqu'on la ravit si souvent pour des bagatelles? Si la paresse & le vice produisent les malfaiteurs, ce seroit par le travail qu'il faudroit les punir. Un homme mort est perdu pour la Société; celui qui travaille pour elle, lui est de quelque utilité; il répare en quelque façon le mal qu'il a pu lui faire (15).

(15) On dit qu'un Empereur de la Chine ayant trouvé qu'à son avénement à la couronne, toutes les prisons étoient remplies de criminels qui avoient suivant les loix mérité la mort; & ayant vu que d'un autre côté la récolte ne pouvoit se faire faute de moissonneurs, fit rendre la liberté aux prisonniers, leur or-

On nous vante tous les jours l'efficacité de la Religion ; on nous assûre que ses menaces terribles sont le frein le plus puissant que l'on puisse opposer aux crimes du Peuple. Mais pourquoi donc voyons-nous un si grand nombre de voleurs, d'assassins, de malfaiteurs de toute espece, sur-tout dans les nations les plus religieuses, qui, comme on l'a remarqué, sont celles où l'on trouve les mœurs les plus déréglées & les crimes les plus fréquens ? C'est que la Religion ne cherche pas à rendre les Peuples raisonnables ; c'est que la Morale qu'elle enseigne n'est ni persuasive, ni intelligible pour l'homme du commun ; c'est que ses dogmes obscurs, ses terreurs éloignées, ses chimeres invisibles ne font qu'une impression passagere sur l'esprit des malheureux que tout d'ailleurs invite au mal, que la misere accable, & détermine communément au crime : c'est que la Religion n'est point assez forte pour déraciner les vices que

donna d'aller faire les moissons, & de rentrer ensuite dans leurs prisons : ils obéirent, & après la récolte ils revinrent dans leurs prisons. Sur quoi l'empereur, touché de leur obéissance, leur pardonna & leur rendit la liberté. L'on ajoute qu'aucun d'entre eux ne mérita d'être enfermé une seconde fois.

Voyez Duhalde, hist. de la Chine.

le gouvernement, que des exemples funeſtes, que le luxe ont ſemés & cultivés: c'eſt qu'elle ne peut anéantir des penchans habituels & confirmés, tels que l'ivrognerie, la crapule, la débauche, & ſur-tout la pareſſe opiniâtre qui ſouvent fait préférer le crime & ſes dangers à un travail honnête. Enfin cette Religion ne raſſure-t-elle pas ceux qu'elle menace? ſi elle fait entrevoir les ſupplices éternels d'une autre vie, ne fait-elle pas eſpérer qu'un repentir ſincere à la mort ſuffit pour effacer les crimes les plus affreux? Les plus grands ſcélérats ſe promettent toujours de *faire une belle fin*; ils ſe flattent d'obtenir les récompenſes éternelles en offrant à la Divinité les ſupplices & la mort auxquels les loix les condamnent.

Ce n'eſt pas la religion qui contient les paſſions des hommes. C'eſt l'éducation, l'exemple, la crainte du déshonneur, la raiſon plus exercée, qui font que les gens du monde tiennent pour l'ordinaire une conduite plus meſurée que les gens de la lie du Peuple, parmi leſquels on trouve les malfaiteurs que puniſſent les loix. Toutes ces choſes ſont nulles pour la derniere claſſe des ci-

toyens ; qui n'a d'autre inſtruction que celle qu'elle reçoit de ſes Prêtres. Dailleurs l'homme du Peuple, groſſier lui-même & entouré d'êtres qui lui reſſemblent, n'a aucune idée de la décence, de l'honneur, du mérite ou du blâme ; il demeure un automate incapable de réfléchir, & par conſéquent peu ſuſceptible de honte & de remors : c'eſt, comme on l'a dit, un vrai ſauvage qui porte dans les villes la brutalité, la ſtupidité, l'imprudence & la déraiſon de l'habitant des forêts. L'homme du monde eſt un être plus civiliſé, plus accoutumé à raiſonner ſur ſa conduite, à craindre l'opinion publique, à ménager ſa réputation : s'il a des vices, il ſe permet rarement les crimes qui pourroient tirer à conſéquence ; il ne ſe permet que ceux qu'il voit autoriſés par le gouvernement ; il volera le public, mais il rougiroit de voler dans la poche d'un citoyen.

Sous un gouvernement aveugle & corrompu, les remedes qu'on oppoſe à la corruption des Peuples deviennent eux-mêmes une ſource de corruption. La *Police* eſt une branche de l'adminiſtration deſtinée à veiller à la ſûreté

des villes, à faire observer les loix, à exercer une censure vigilante sur les mœurs. Entre les mains d'un gouvernement pervers, elle ne devient qu'une inquisition détestable, un fléau redoutable, un instrument de l'oppression : on la voit moins occupée de la sûreté publique que de la sûreté particuliere, des intérêts, des vengeances de ceux qui attaquent ouvertement la sûreté des citoyens. Au lieu de réprimer efficacement la dépravation des mœurs, elle l'entretient, elle la paie ; ses suppôts levent des tributs sur la corruption publique, sur la prostitution, sur les délits. Au lieu de former des gens de bien, cette Police en plusieurs contrées inonde la Société d'espions, de délateurs, d'ames viles & mercénaires qui deviennent les censeurs publics & les arbitres du sort des citoyens les plus honnêtes ; c'est à ceux-ci sur-tout qu'un Gouvernement Tyrannique déclare la guerre ; il sçait que les gens de bien ne peuvent pas applaudir à ses désordres & à ses iniquités Un Etat peut-il donc être heureux, quand ceux qui gouvernent vivent dans une défiance continuelle des plus honnêtes gens ?

QUEL jugement un homme de bien peut-il porter sur une police perpétuellement occupée à chercher dans le sanctuaire des familles, de l'amitié, de la Société, des victimes pour les immoler à la vengeance & aux soupçons des Ministres ou des Grands, que leur conscience bourrelée force d'être dans des allarmes continuelles sur les discours des citoyens qu'ils outragent? Le Despotisme lâche la bride à tous ceux qui l'exercent, & suivant la pente de sa violence naturelle, se venge avec fureur & méconnoît la pitié. Un mot indiscret, une saillie imprudente, sont souvent punis par la perte de la fortune & de la liberté.

AINSI la vertu la plus noble, la grandeur d'ame, ce sentiment qui révolte l'homme contre l'oppression & l'injustice, sont continuellement exposés aux coups d'un Gouvernement pervers, & les objets des recherches de ses infames suppots. N'en soyons pas étonnés. La Vertu & la Tyrannie sont faites pour se déteſter; la tyrannie force la vertu même à méditer sa ruine. Combien de grandes ames & de génies sublimes ont été forcés d'expier dans la captivité, où

même par leur sang, le crime de s'être irrités contre les ennemis du genre humain!

CHAPITRE V.

De l'influence du Gouvernement sur le Caractere National, sur les talens de l'esprit, sur les lettres.

TOUT ce qui précede prouve clairement que le Gouvernement influe de la façon la plus marquée sur les mœurs des hommes : il n'influe pas moins sur le caractere, les opinions & l'esprit des citoyens. Les Princes semblent ordonner de faire tout ce qu'ils font eux-mêmes. Les exemples des Grands sont suivis par les Petits; les cours donnent le ton aux nations, & reglent les notions du vulgaire qui suit aveuglément les impulsions qu'il reçoit de ceux qu'il voit les arbitres de son sort, dont il reconnoît la supériorité, qu'il suppose les plus heureux.

LE Despotisme, dépourvu de lumieres & de raison, montre à celui qui le considere attentivement tous les

caracteres de l'enfance. Il fait, il défait, il refait sans ceſſe. On lui trouve à tout inſtant les boutades, l'impatience, la préſomption, l'étourderie, la frivolité de l'âge tendre. Il ſeroit auſſi utile aux Nations d'être gouvernées par des enfans, que par des maîtres abſolus, qui, peu capables de rien prévoir, ſacrifient tout à leurs caprices du moment. (16) Il ne peut y avoir rien de ſtable ſous des Princes qui peuvent détruire tout ce qui gêne leurs fantaiſies; toute regle, toute barriere, toute loi leur devient inſupportable. Et la paix & la guerre, & la proſpérité & les calamités, la richeſſe & la pauvreté, la fortune du Sultan & des Eſclaves dépendent à tout moment d'un fil. Les intérêts changeans, les imprudences d'un Viſir, les intrigues d'une Cour, les conſeils d'une Femme décident du ſort de la Nation & du Chef, & ſuffiſent pour culbuter le ſyſtême du Gouvernement.

(16) En 1720, l'Empereur de la Chine montra une colere furieuſe, & diſgracia tous les *Kolaos* ou principaux Miniſtres, parce que, pour le jour de ſa naiſſance, ils lui avoient fait préparer un arc de triomphe moins beau que celui de l'année précédente.

DANS un Etat Deſpotique, tout changement de Miniſtre produit un renverſement total dans l'adminiſtration. L'eſſence d'un Gouvernement arbitraire eſt de ne ſuivre aucun plan. La cabale & l'intrigue placent & déplacent continuellement des hommes ſans talens & ſans vertus, qui ſe tranſmettent de mains en mains un Etat auquel chacun à ſa maniere a fait des plaies profondes. Une Nation ne ceſſe d'être la victime de l'impéritie, de la voracité, de la négligence, de la malice, de la folie de ceux qui s'arrachent le droit de la tourmenter. Dans un pareil déſordre l'unique ſoin de l'homme en place eſt d'intriguer pour s'y maintenir : il néglige la choſe publique ; il fait aſſiduement ſa cour ; il ſacrifie la Patrie & le Prince ; il laiſſe l'Etat devenir ce qu'il peut. Comment un Miniſtre qui prévoit que le moindre caprice peut le faire déplacer, qui ſait que ſon maître, indifférent ſur le bien de l'Etat, ne lui ſçaura point gré de ſes ſoins & de ſes travaux, s'attacheroit-il à bien faire ? L'eſtime publique n'eſt comptée pour rien dans un pays où l'unique intérêt

eſt de plaire au Prince & de ſe faire des amis auprès de lui. Il eſt impoſſible qu'un homme en place travaille avec attention aux affaires d'une Nation, quand tout ſon tems eſt employé à ménager l'eſprit d'un maître toujours en enfance & des enfans qui l'entourent.

Si le Deſpote n'eſt qu'un enfant déraiſonnable, les Courtiſans qui l'entourent ſeroient-ils plus ſenſés que lui ? L'homme le plus grave eſt forcé de rire ou de s'indigner à la vue des pompeuſes bagatelles qui communément font l'objet des ſoins, des intrigues, des menées d'une cour. Des prétentions puériles, des droits impertinens, des prérogatives ridicules, des petiteſſes dans leſquelles on fait conſiſter la *dignité*, des frivolités dont le bon ſens rougit, des querelles de femmes, voilà ſouvent les grands mobiles d'une Monarchie ! Des eſprits vains & retrécis ſont incapables de ſaiſir des objets vraiment grands ; des gens qui n'exiſtent que par l'opinion, ne connoiſſent qu'une grandeur & des biens d'opinions. Des enfans ſont occupés de jouets : des bals, des fêtes,

des ſpectacles abſorbent communément l'attention des premiers de l'Etat, qui ſe trouve quelquefois culbuté ſans qu'on paroiſſe s'en appercevoir à la cour.

Sous un Gouvernement abſolu il n'eſt permis à perſonne de s'occuper de ſon ſort ou de ſonger au bien public : ces objets interdits à des eſclaves, ne conviennent qu'aux citoyens d'un pays libre. La vanité tient lieu de grandeur aux Sujets d'un Maître abſolu. Un caractere étourdi, inconſtant, diſſipé eſt celui qui leur convient le mieux. Tout homme qui ne peut compter ſur rien, doit vivre à la journée ; le lendemain n'eſt point à lui : le haſard & le caprice décidant continuellement de ſon ſort, il ne doit point enviſager un avenir affligeant ; une fantaiſie peut anéantir ſes droits, ſes loix, ſes privileges, ſon état, ſa fortune, & celle de ſa poſtérité ; tout homme qui porte ſes vues ſur l'avenir, ne paroît qu'un rêveur incommode & chagrin dans des Nations dont les Chefs ſont ſans principes, & où rien n'eſt fait pour avoir de la ſtabilité. Les pays ſoumis au pouvoir arbitraire,

ne renferment que des hommes entiérement abrutis ou frivoles, également incapables de réflexions. Une indifférence complette pour la Patrie, une incurie ſtupide, une paſſion déſordonnée pour des amuſemens futiles, une averſion marquée pour tous les objets ſérieux, ſont les effets naturels & néceſſaires d'un Gouvernement pour qui rien n'eſt ſacré, & qui traite légérement les affaires les plus importantes. Comment ſeroit-il poſſible de faire ſentir les intérêts d'une Patrie, les idées de la vraie grandeur, les droits de l'équité, à des êtres qui ne ſongent qu'à s'étourdir ſur le préſent & ſur l'avenir, ou à des êtres ſtupides & privés de toute énergie qui ne penſent à rien?

D'AILLEURS, comme nous l'avons remarqué, l'habitude identifie l'eſclavage avec les hommes; ils finiſſent par vivre très contens de leurs fers: ou bien ſemblables à des enfans, ils ſe vengeront tout au plus par une épigramme, une chanſon, une ſatire, des violences d'un miniſtre ou des oppreſſions du Gouvernement.

ON ſe plaint ſouvent de voir que

dans des nations frivoles des hiſtrions, des chanteurs, des danſeuſes, &c. ſont en poſſeſſion d'abſorber l'attention du public, & que des talens futiles y ſont préférés aux grands talens. Mais ne s'apperçoit-on pas que le mérite, la ſcience, les vrais talens ſont inutiles ou déplacés dans des pays où des êtres ſans mérite & ſans talens donnent le ton à la Société ? Il ne faut que des poëtes galans, des bijoutiers, des inventeurs de modes à des Peuples efféminés par le Deſpotiſme, & qui demeurent dans une enfance perpétuelle. Le luxe, les femmes & l'eſprit militaire ſont des obſtacles faits pour empêcher conſtamment les têtes de parvenir à la maturité.

Les airs, les manieres, la fatuité, le faſte, les différens moyens de maſquer ſa petiteſſe ſous un air impoſant, l'arrogance, le ton ſuffiſant, l'importance, ſont les produits des Cours dont les manieres ſont communément copiées par une foule d'hommes vains, qui ſe croient quelque choſe en imitant quelquefois de la façon la plus ridicule & la plus gauche, les airs de la grandeur. Un commerce continuel avec les

gens de guerre fait saisir avec promptitude le ton de l'étourderie, de la légéreté, de la galanterie. Enfin le commerce fréquent avec un sexe que tout conspire à retenir dans une enfance éternelle, fait que l'on met une très grande importance à des jouets, des parures, des bagatelles.

L'ÉLÉGANCE dans les plaisirs, le goût frivole, l'art d'amuser des oisifs & de perdre son tems sont portés bien plus loin & plus diversifiés sous un Monarque absolu, que l'art de rendre les hommes heureux. Un Gouvernement arbitraire doit se proposer de détourner les esprits de la réflexion, ou de les porter sur des objets futiles; tandis que les Tyrans de Rome faisoient égorger les Sénateurs, ils amusoient par des spectacles pompeux un Peuple désœuvré qui ne cessoit d'applaudir les bourreaux de la Patrie, & qui, pourvu qu'on l'amusât, s'embarrassoit fort peu de ce qu'elle pouvoit devenir.

ON nous vante sans cesse l'élégance, le bon goût, les chef-d'œuvres, les merveilles que des Souverains puissans ont quelquefois fait naître par leurs libéralités & les encouragemens qu'ils

ont donnés aux ſciences, aux arts, aux talens de l'eſprit, par où ils ſont parvenus à faire de leurs regnes des époques mémorables, & à rendre leurs noms reſpectables & chers à la poſtérité. Mais ſi l'on examine de près ces ſiecles tant de fois célébrés, on trouvera que les foibles avantages qu'ils ont procurés à quelques citoyens, n'étoient nullement propres à dédommager les Nations entieres des calamités affreuſes dont ils les ont inondées. Des Tyrans remplis de vanité ſe ſont quelquefois piqués d'étonner les Peuples par leurs dépenſes; mais jamais ils ne ſe ſont piqués de les rendre ni meilleurs ni plus fortunés.

PARMI les époques célebres l'on place communément le ſiecle d'Alexandre. Mais n'eſt-ce pas dans ce ſiecle fameux que la liberté de la Grece fut anéantie, & que ſes Républiques, ſes Chefs autrefois courageux, ſes Orateurs les plus ſublimes ſe virent honteuſement aſſervis à quelques Tyrans, qui bientôt éteignirent par-tout le feu ſacré du génie? Quel ſort plus déplorable que celui de l'Aſie, & ſous ce conquérant fougueux, & ſous ſes farouches

ſucceſſeurs! Leurs annales ne nous montrent que des villes réduites en cendres, des plaines dévaſtées, des Peuples égorgés, des contrées fertiles changées en ſolitudes.

Si nous liſons avec tranſport les ouvrages immortels de Virgile & d'Horace; ſi nous conſidérons avec ſurpriſe les monumens du ſiecle d'Auguſte; ne rougiſſons-nous pas en même tems des flatteries prodiguées par des muſes vénales à un Tyran, qui ne conſentit à modérer ſes fureurs, qu'après s'être long-tems abreuvé du ſang de ſes concitoyens? Ce ſiecle ſi mémorable ne fut-il pas l'époque de l'aſſerviſſement total des Romains, & de la dégradation complette de leurs ames? Le regne de ce Deſpote magnifique, qui ſe vantoit *d'avoir changé en marbre* la capitale du monde, ne jeta-t-il pas les fondemens inébranlables de la tyrannie exercée depuis par les Tibere, les Caligula, les Néron, les Domitien, & par tant d'autres Monſtres qui, pendant une longue ſuite de ſiecles, firent gémir le monde entier ſous le poids de leurs crimes.

Nous contemplons avec étonne-

ment les monumens encore récens d'un Monarque moderne dont le regne fit naître tout d'un coup les ſciences, les lettres & les arts dans ſes Etats. Nous admirons avec raiſon les ouvrages immortels des poëtes, des artiſtes, de tant de ſavans en tout genre que ſes bienfaits & ſes regards firent éclore dans ſon Royaume. Mais quelques drames ſublimes, quelques poéſies trop ſouvent avilies par la flatterie, quelques ſtatues & peintures admirables ont-ils le droit de nous éblouir au point d'oublier les guerres interminables, les proſcriptions ſanglantes, les perſécutions inhumaines, les oppreſſions continuelles dont un regne ſi pompeux fut tant de fois ſouillé? Aurons-nous le courage d'applaudir à des chef-d'œuvres qui ont coûté le ſang & la ſueur de tant de millions d'hommes réduits à la mendicité? L'homme de bien ne ſeroit-il pas plus touché d'un ſiecle qui auroit rendu les Peuples plus heureux, que d'un ſiecle qui ne s'eſt illuſtré que par leurs miſeres, & par le faſte inſultant d'un Deſpote que la baſſeſſe s'eſt efforcé d'élever au rang des Dieux.

TOUT nous prouve l'influence du pouvoir

pouvoir arbitraire, ainſi que de la vanité & de la frivolité des Cours & des Nations ſur les lettres, les talens, les productions de l'eſprit. Il faut au génie de la liberté pour qu'il fourniſſe ſa carriere : un Gouvernement tyrannique & vain l'arrête dans ſa courſe ou l'oblige à ſe porter ſur des objets mépriſables (17). Dans une Nation enchaînée la langue des muſes ne ſemble faite que pour chanter les illuſtres forfaits des conquérans, ou le faſte puéril des maîtres de la terre. Le génie du Poëte, deſtiné par ſa nature à planer au haut du ciel & à donner du courage & de l'élévation aux ames, ſe voit forcé de raſer humblement la terre, de flatter la vanité des cours, de chercher à plaire à des femmes, de célébrer leurs triomphes, qui ſont ſouvent ceux du vice & du déſordre. Pour des êtres que tout conſpire à tenir dans l'enfance, il ne faut que des fictions, des romans, des peintures voluptueuſes, des drames rem-

(17) Quelqu'un vantoit au célebre chevalier Saville les productions litteraires de ſon pays, & les chefs-d'œuvres qu'y avoit produit le regne d'un grand Monarque. *Peut-il y avoir*, lui répondit Saville, *de bons ouvrages dans un pays où il n'eſt permis d'écrire ni ſur le Gouvernement ni ſur la Religion ?*

plis d'intrigues amoureuſes, des vers galans. Quels ſuccès un Tyrtée eût-il pu ſe promettre dans les murs de Sybaris ?

L'ÉLOQUENCE dont le but eſt de remuer fortement les cœurs en leur préſentant de grands objets, ne peut naître que chez un Peuple libre, où il eſt permis au citoyen de s'occuper de ſa patrie. Elle ſeroit évidemment déplacée dans les contrées où il n'exiſte point de Patrie, & où du moins il eſt défendu d'y ſonger : l'art oratoire y eſt excluſivement réſervé aux Miniſtres de la Religion, dans la bouche deſquels, bien loin de ſervir à éclairer ou ranimer les hommes, elle ne ſert qu'à les aveugler, à les rendre féroces ou lâches, à les faire trembler devant de vains phantômes, à les repaître de chimeres, enfin à tonner inutilement contre des vices & des folies, que tout d'ailleurs contribue à faire naître & à multiplier.

L'HISTOIRE eſt faite pour tranſmettre fidélement à la poſtérité les actions de ſes ancêtres, les vices & les vertus des Rois, les droits des Nations, les événemens heureux & malheureux qu'elles ont ſucceſſivement éprouvés. Pour être

utile, l'hiſtorien doit être véridique ; & développer les cauſes dont les effets ont été avantageux ou nuiſibles : il doit fixer les yeux des Peuples ſur les délires de leurs maîtres, ſur les tableaux ſanglans de leurs guerres, de leurs crimes, de leurs attentats contre la félicité publique : mais l'hiſtoire ne peut ſans danger retracer ces déſordres, ſous un Gouvernement toujours épris des mêmes folies, & qui ne ſouffre pas qu'on le montre ſous ſes traits véritables. Ainſi ſous des plumes ſerviles, tremblantes & guidées par le préjugé, l'hiſtoire n'eſt qu'un amas de menſonges & de faits déguiſés dont il ne peut réſulter aucune utilité.

Le Deſpotiſme ne ſe ſert des talens que pour tromper : lorſqu'il daigne laiſſer tomber ſur eux un regard favorable, ce n'eſt que dans la vue de leur faire encenſer ſa vanité. Ont-ils l'audace de prendre un ton plus noble ? Il les hait ou les proſcrit avec fureur, dans la crainte qu'ils ne réveillent des eſclaves endormis dans ſes fers. D'un autre côté le ton mâle du génie ne manqueroit pas d'effrayer des ames amollies par le luxe ; l'éclat de la vérité bleſſe-

roit des yeux trop foibles pour le soutenir. Les talens sont donc forcés de se mettre à l'unisson de la foiblesse publique ; l'homme de lettres devient adulateur ; il s'énerve pour plaire à des êtres énervés ; il préfere le futile avantage d'un succès passager, à la gloire durable de passer à la postérité : il n'ose plus être lui ; il sacrifie sa vigueur à la foiblesse de ceux qu'il prend pour juges ; bien plus, pour faire sa cour, il devient souvent l'apologiste du Despotisme & de l'esclavage ; il portera la bassesse jusqu'à décrier la liberté & rendre ses avantages suspects à ses concitoyens.

Les talens s'aviliſſent, dès qu'ils cessent de se proposer la gloire pour objet : l'homme de lettres n'a qu'à perdre, dès qu'il songe à sa fortune : sous un Gouvernement frivole & sans lumieres, il devient intrigant, courtisan, adulateur ; son esprit se dégrade ; à l'enthousiasme qui devroit l'échauffer, succede le desir d'obtenir des richesses & de se faire des protecteurs. La noble estime de soi que donne le mérite, est remplacée par des prétentions ; il voit à tout moment que pour plaire il faut ramper, & que les récompenses litté-

faires ſont communément la proie des complaiſans, des flatteurs, des eſprits médiocres qui, bien plus que le génie, ont le ſecret de plaire, & aux diſpenſateurs des graces, & à des être frivoles devenus les arbitres du mérite & les diſtributeurs des réputations.

Ce n'eſt que dans le ſilence de la retraite, c'eſt à la lueur de la lampe que le génie s'éclaire; c'eſt par de longs travaux que la ſcience s'acquiert; c'eſt dans la converſation de ſes pairs & non dans des cercles frivoles, que l'homme de lettres s'échauffe & ſe met en état d'embraſer les ames des autres: ſon feu s'évapore & s'amortit dans le tourbillon du monde. La réputation eſt la maîtreſſe des gens de lettres, mais il en eſt beaucoup qui raviſſent ſes faveurs par ſurpriſe, ſans avoir rien fait pour les mériter. De là ces baſſes jalouſies, ces cabales, ces menées & ces querelles ſcandaleuſes, qui remplacent une noble émulation & ne ſervent trop ſouvent qu'à rendre ridicules & mépriſables aux yeux des gens du monde & des grands, les talens, les connoiſſances, & les leçons de ceux dont le but devroit être d'éclairer leurs concitoyens,

de les instruire par leurs exemples, & de mériter leurs suffrages, ainsi que ceux de la postérité, par des ouvrages utiles & par une conduite honnête.

Il faut, en effet, avouer que les hommes les plus distingués par leurs talens ne sont pas toujours ceux qui se distinguent le plus par leur raison & leur sagesse. Voilà le reproche, souvent fondé, que l'ignorance maligne fait aux gens de lettres : c'est ainsi que la médiocrité se console & se venge des talens. Nous répondrons pourtant aux détracteurs des lettres ce qu'Antonin disoit de Marc-Aurele : *Souffrez qu'il soit homme, la Philosophie & l'Empire n'ôtent point les passions.* La contagion d'une société vaine & corrompue se fait quelquefois sentir à l'homme qui cultive les lettres ; son imagination toujours active & sensible est sujette à s'allumer, & doit souvent contribuer à rendre ses passions plus fortes ; les élémens qui constituent le génie que nous admirons, font aussi que l'homme de génie a des écarts plus marqués que l'homme ordinaire. En un mot, il n'est point extraordinaire qu'un caractere vigoureux montre du nerf jusques dans

ſes défauts. Mais ces défauts, ſi ſouvent relevés avec affectation par les ennemis du ſavoir n'ôtent point à ceux qui les ont, leurs droits ſur la juſte reconnoiſſance qui leur eſt due pour les grands pas que ſouvent ils épargnent à la pareſſe de l'eſprit humain. Quelle que ſoit la conduite de l'homme de génie, admirons ſes talens, profitons de ſes leçons lorſque nous les trouverons utiles & ſages, & plaignons le ſort de l'humanité dont la perfection ne peut être le partage. D'ailleurs l'homme qui abuſe de ſes talens, n'eſt-il pas dans le même cas que l'homme opulent qui très ſouvent fait un abus honteux de ſes richeſſes; que le grand qui tant de fois s'avilit pour obtenir un crédit dont il abuſe; que le Prêtre dont la conduite dément à chaque inſtant les préceptes auſteres qu'il enſeigne à ſes auditeurs? Les vices & les défauts des gens du monde ſont bientôt enſevelis dans l'oubli, tandis que ceux des gens de lettres ſont communément publiés & tranſmis à la poſtérité.

La Philoſophie qui n'eſt que l'amour de la ſageſſe, de la raiſon, de la vérité, eſt ſur-tout la ſcience la plus expoſée

aux mépris d'une nation légere & dissipée, & à la mauvaise humeur d'un Gouvernement inique dont le pouvoir n'est fondé que sur les ténebres de l'opinion. Comment des tyrans pourroient-ils approuver ou favoriser une curiosité téméraire qui remonte aux principes, qui juge tout d'après sa valeur réelle ou son utilité, qui ose mettre l'autorité même dans la balance de l'examen ? Les hommes sont tellement accoutumés au mensonge que la vérité leur paroît communément la plus dangereuse des nouveautés. L'ami du vrai semble être pour l'ordinaire l'ennemi de tout le monde ; très peu de gens consentent à être appréciés ; le plus grand nombre des hommes ne se repaît que d'opinions, de vanités, de fumée.

La Politique, comme on a pu le voir, entre les mains des tyrans est devenue une science ténébreuse, sur laquelle ils ne permettent pas aux citoyens de porter leurs yeux profanes. Semblables à de vils troupeaux, les hommes sont faits pour se laisser conduire, sans jamais avoir le droit de juger leurs conducteurs : le Gouvernement est pour eux un sanctuaire qu'ils

doivent révérer de loin, ſans pouvoir impunément tenter d'y pénétrer.

ENFIN la morale eſt un objet trop grave pour des êtres frivoles : elle ſeroit inutile à des eſclaves que des chefs corrompus ont intérêt de pervertir & d'enivrer de folies. D'ailleurs cette ſcience, toujours incompatible avec l'injuſtice & le déſordre, heurteroit de front les prétentions du pouvoir arbitraire ; il ne peut voir de bon œil une morale dont les loix ſont également faites pour régler les actions des Souverains & des Sujets.

D'OU l'on voit que l'eſprit humain reçoit des entraves continuelles ſous un Gouvernement ombrageux, qui ne veut pas que ſes ſujets s'éclairent. Les objets les plus dignes d'exercer les talents, les plus importans au bien-être d'un Etat, ſont préciſément ceux dont l'examen eſt le plus rigoureuſement interdit. Les eſprits ſont obligés, ou de végéter dans l'abrutiſſement, ou leur activité ne ſe porte que ſur des bagatelles qui les empêchent d'appercevoir les projets funeſtes dont la ruine générale eſt l'effet néceſſaire. Il n'eſt rien que la tyrannie & le caprice ne puiſſent tenter impunément contre un Public ignorant,

frivole, qui ne ſonge pas au lendemain.

Si quelquefois l'on a vu naître le goût des arts ſous des Deſpotes magnifiques, il eſt bientôt forcé de diſparoître ſous leurs ſucceſſeurs auxquels ils ne tranſmettent point leurs idées. Le goût du beau en tout genre demande à être ſemé, cultivé, exercé; mais l'ignorance & la pareſſe ſont le partage des Princes dont l'eſprit, ainſi que le cœur, reſte communément ſans culture; ainſi ſans idées du grand & du beau, on les voit ſouvent élever à grands fraix des monumens ſans goût, dont la vue ne dédommage gueres les Peuples des tréſors qu'il leur en a coûté pour les faire. Les meilleurs artiſtes, obligés de ſe conformer aux fantaiſies bizarres de la grandeur ou de l'opulence ſtupide, s'emploient tous leurs talens qu'à produire de riches minutiès mépriſables aux yeux des connoiſſeurs (18).

(18) Mylord Schaftesbury a remarqué, que *depuis que la liberté fut éteinte dans les cœurs des Romains, nous n'avons plus d'eux une ſeule belle ſtatue, une ſeule belle médaille, ni un beau morceau d'architecture.* VOYEZ AVIS A UN AUTEUR. Cependant c'eſt dans l'Italie aſſervie, que l'on a vu renaître au commencement XVI ſiecle la peinture & la ſculpture. Quand les Pôtes ſont magnifiques & ont du goût, ils font

Mais par une fatalité bien plus triste encore, le goût du bon & du beau Moral, pour naître, rencontre des obstacles sans nombre dans une nation frivole & subjuguée. Le luxe, la dissipation, la vanité, la légéreté, le besoin continuel d'être amusé, influent d'une façon très fâcheuse & très marquée sur la conduite & les mœurs des citoyens. Rien de plus difficile, que de faire sentir des intérêts importans, de faire entendre la voix de la raison, de faire connoître l'utilité d'une vie réglée & vertueuse, à des êtres que tout éloigne de la réflexion, qui la jugent inutile, qui ne songent qu'au plaisir. La raison chez les hommes ne peut être que le fruit tardif de l'expérience méditée; ses leçons paroissent lugubres, fatigantes, ridicules, impraticables, à des enfans volages, trop enivrés de bagatelles, pour daigner l'écouter.

La méchanceté systématique & décidée est très rare en ce monde. Les hommes pour la plupart sont plus foibles que méchans. Ils se nuisent à eux-

flore des artistes célebres; les grands & les riches ont des statues, des tableaux, des poesies, des spectacles, tandis que le reste des citoyens n'a pas de pain.

mêmes & aux autres ſans le ſavoir & ſans y ſonger, ſans preſſentir les conſéquences de leurs actions. L'ignorance, l'inadvertance, l'incurie, l'étourderie, la frivolité ſont des diſpoſitions, deſquelles réſultent les trois quarts des maux de ce monde. Rien de moins commun qu'une conduite raiſonnée ou accompagnée de réflexion. C'eſt faute de réflexion, que les hommes exercent quelquefois les plus grandes cruautés envers les êtres qui les entourent. C'eſt faute de réflexion qu'un Gouvernement devient tyrannique. C'eſt faute de réflexion que les Peuples deviennent eſclaves. C'eſt faute de réflexion que des Concitoyens, des Epoux, des Peres, des Enfans, des Maîtres & des Serviteurs ſont ſi ſouvent occupés à s'affliger, à ſe tourmenter réciproquement, à ſe rendre la vie déſagréable.

MÉDITER eſt le premier pas vers la ſageſſe, mais c'eſt communément le dernier que les paſſions & la pareſſe des hommes leur permettent de faire. L'état d'un Peuple qui commence à s'inſtruire, à deſirer la lumiere, à s'occuper d'objets utiles & grands, n'eſt nullement déſeſpéré; tandis que la tyrannie fait

des efforts continuels pour détourner les esprits de la réflexion, ses coups redoublés y ramenent à tout moment, & cette réflexion, aidée des circonstances, doit parvenir tôt ou tard à bannir la tyrannie ; elle ne peut durer long-tems chez un Peuple qui raisonne : un Gouvernement privé de justice & de sagesse est à la fin obligé de rougir, quand il voit que ses démarches sont appréciées, jugées, méprisées, détestées par un Public éclairé sur ses vrais intérêts. Le cri général en impose aux Tyrans mêmes ; il les force souvent d'écouter le bon sens, de mettre des bornes à leurs extravagances, & de suivre une conduite plus modérée. Un Peuple est-il totalement abruti ? L'oppression le met en fureur, son ignorance l'empêche de raisonner, & dès qu'il perd la patience, il détruit sans raisonner ceux qu'il regarde même comme les instrumens de son malheur. Des esclaves sans lumieres exterminent sans prévoyance & sans réflexion, les tyrans aveugles qui les oppriment.

Rien n'est donc plus important que d'inviter les hommes à la réflexion, ou de les entretenir des objets faits pour

les intéreſſer. La raiſon eſt également utile aux Souverains & aux Sujets : elle apprend aux uns à gouverner avec juſtice, & aux autres à n'obéir qu'aux loix de l'équité. Ce n'eſt qu'en éclairant le Public que l'on peut ſe promettre de le faire revenir de ſes égaremens, ſi contraires au bonheur, & des individus, & des Nations, & de ceux qui les gouvernent. En tournant les eſprits à la réflexion, ils apprendront à ſupporter avec patience les maux & les abus qu'ils ne pourroient ſans péril réformer tout d'un coup, & ils appliqueront les remedes les plus convenables & les plus doux à ceux qu'ils voudront faire diſparoître. La raiſon eſt le vrai baume de la vie ; elle ſeule peut adoucir & régler les paſſions, calmer les tranſports, faire diſparoître les vices & les folies dont les nations ſont travaillées.

CHAPITRE VI.

Du Luxe.

POUR peu que l'on réfléchiſſe, on reconnoîtra ſans peine que c'eſt au Gouvernement que ſont dus les folies, les vices & les fléaux qui tourmentent les ſociétés & chacun des citoyens qui les compoſent. C'eſt évidemment de cette ſource que part le *Luxe*, cette maladie cruelle dont les Nations opulentes ſont principalement affligées.

LE faſte & le luxe ſont des productions indignes des Monarchies. Il a toujours fallu aux Princes une étiquette hautaine, un appareil impoſant, une ſplendeur apparente, faite, comme on a vu, pour éblouir le vulgaire, & lui donner une haute idée de ceux qui le gouvernent. Le Deſpotiſme ſur-tout, incapable de ſe diſtinguer par une grandeur réelle, voulut toujours ſuppléer par la pompe extérieure & la magnificence, à ce qui lui manquoit d'ailleurs, pour s'attirer la vénération des Peuples. Il fallut aux Divinités ter-

festres, des temples magnifiques, des ustensiles précieux, des ornemens recherchés, afin de séduire les regards des mortels prosternés à leurs pieds. Les Grands, que leurs emplois approchèrent de la personne du Roi, voulurent les imiter & se rendre, comme eux, recommandables par leur magnificence. Les Peuples admirerent l'éclat des cours brillantes, & ne firent pas réflexion que tout ce vain appareil étoit le produit de leurs travaux, & que la splendeur du trône & le faste des cours, étoient souvent la cause de leur misere & la marque de leur propre servitude. Chaque citoyen s'efforça d'imiter, soit de près, soit de loin, ceux que ses préjugés lui firent regarder comme les vrais possesseurs & les distributeurs de la félicité.

C'est à la Cour que le luxe se trouve dans son véritable élément. C'est sur-tout à la vanité des Princes & des Grands, que les Peuples sont redevables d'une maladie qui devient épidémique, qui gagne peu-à-peu tous les états, qui parvient à détruire les mœurs & à relâcher ou briser tous les liens de la Société. Le luxe est une ému-

lation de dépenſes & de richeſſes. L'exemple des Princes, des Riches & des Grands, excite le plus grand nombre des citoyens ; ceux-ci toujours fideles à imiter les hommes dont ils ont une haute idée, ou qu'ils ſuppoſent heureux, cherchent à ſe diſtinguer & à ſe faire conſidérer comme eux & par les mêmes moyens. Cette émulation puérile devient habituelle, & la paſſion de paroître ſe change en un beſoin preſſant auquel on finit par tout ſacrifier. Conſéquemment tous les eſprits s'enivrent du déſir de s'enrichir à tout prix ; chacun veut ſe montrer avec éclat, égaler &, s'il ſe peut, ſurpaſſer ſes concitoyens, les éblouir par ſa dépenſe ; l'on ſe ruine bientôt par les vains efforts que l'on fait pour jouter de dépenſe avec ceux que l'on veut imiter : on ſacrifie follement ſon bien-être réel, au bonheur idéal de paroître autant ou plus heureux que les autres.

Le luxe d'une Nation eſt un effet naturel de la progreſſion des déſirs & des beſoins de l'homme ; il ſonge d'abord à contenter ſes beſoins naturels ; dès que ceux-ci ſont remplis,

ſon imagination féconde ſe met en travail pour en forger de nouveaux, ou pour diverſifier les moyens de les ſatisfaire. Le ſauvage & l'homme des champs ne ſongent qu'aux moyens de ſubſiſter, ils ne ſont pas difficiles ſur les alimens propres à appaiſer leur faim ; ils n'ont pas ſous les yeux des exemples capables d'exciter leur jalouſie. Le Manœuvre, le Pauvre, le Laboureur ſont contens quand ils ont du pain ; l'homme opulent qui veut ſe diſtinguer par ſes richeſſes ou réveiller ſon appétit uſé, a beſoin de ragoûts piquans, & met le globe entier à contribution, pour couvrir ſa table, ou pour ſurpaſſer ceux qui ſe diſtinguent par des feſtins ſomptueux.

Tous les hommes ont le déſir d'imiter, d'égaler & de ſurpaſſer ceux à qui ils ſuppoſent de la grandeur, du pouvoir, du bien-être. Le pauvre s'imagine toujours que celui qu'il voit ſuperbement vêtu, traîné dans un char élégant, entouré d'un grand nombre de valets, doit être un homme très heureux ; il ſe mépriſe lui-même & s'eſtime très malheureux d'être obligé de travailler pour vivre ; il ne doute

pas que ceux qui, ſans rien faire, ſont à portée de ſe procurer amplement tous les beſoins de la vie, ne ſoient des êtres à la félicité deſquels rien ne doit manquer. Dès lors il eſt mécontent de ſon ſort, il déſire d'être riche, perſuadé qu'il ſuffit de l'être, pour jouir d'un bonheur complet. Ses déſirs, bornés d'abord, ſont perpétuellement attiſés par l'imagination, par l'émulation, par la comparaiſon qu'il fait de ſon état avec celui des autres; ils finiſſent par ne plus connoître de bornes; & peu-à-peu vous voyez que l'homme, qui au commencement n'aſpiroit qu'à une fortune modique, n'eſt pas encore ſatisfait au ſein des richeſſes les plus énormes, parce qu'il voit toujours quelqu'un qu'il croit plus opulent & plus heureux que lui. Ainſi dans une nation où le luxe s'eſt introduit, l'inégalité de la répartition des richeſſes, devient un objet fâcheux de comparaiſon, pour ceux qui en poſſedent moins; & chacun ſe croit malheureux, en raiſon de l'excédent de bonheur qu'il croit voir aux autres.

Le faſte, la vanité, la parure, la repréſentation deviennent néceſſaires

dans des nations puériles & corrompues. Les Princes & les Grands en donnent l'exemple & n'ont communément qu'un vain éclat pour s'illuſtrer aux yeux du public ; le citoyen qui a beſoin de fortune & de protection eſt obligé de ſe conformer aux idées de ſes ſupérieurs ; il cherche à ſe relever par ſon habit ; il en a beſoin pour trouver accès auprès des êtres frivoles & dédaigneux, deſquels dépend ſon bien-être. Quiconque par ſon extérieur annonce de l'indigence, eſt rebuté dans un pays, où des hommes vains ſont les arbitres du ſort des autres.

Dans les contrées où le luxe & la vanité ont fixé leur empire, la pauvreté eſt le plus grand des vices, & celui que l'on cache avec le plus de ſoin ; conſéquemment la crainte du mépris fait que chacun veut paroître ce qu'il n'eſt point, ſortir de ſon état, faire illuſion aux autres, du moins pour un inſtant, écarter le mépris qui l'environne. Telle eſt la ſource de cette manie ridicule & ruineuſe qui ſe répand juſques dans les claſſes les plus infirmes de la Société. Nul homme n'y veut être ce qu'il eſt, il veut avoir l'air

d'appartenir à une classe plus relevée. C'est ainsi que le Plébéien veut paroître un homme de la Cour. C'est ainsi que le valet se releve en copiant les travers de son maître C'est ainsi que pour en imposer à d'autres, chacun se ruine ; pour paroître heureux, chacun se rend réellement malheureux.

Le Républicain ou l'habitant d'un pays libre est moins exposé à la contagion du luxe, que le sujet d'un Monarque ou d'un Souverain absolu. Il regne plus d'égalité dans les Républiques, que dans les Monarchies ; l'homme libre, protégé par la loi, a moins besoin de protecteurs ; plus heureux réellement, il a moins de raisons pour affecter les dehors du bonheur. D'un autre côté, il sçait que l'inégalité des richesses ne peut donner à personne le droit de l'opprimer ; ainsi le pauvre est plus content de son sort dans une République ou dans un Etat libre, que dans un pays où tout homme riche & puissant peut l'outrager impunément.

L'oisiveté contribue à faire naître le luxe. Tout homme qui travaille,

ſonge à ſes affaires, & n'a pas le tems de penſer à ceux qui l'entourent. L'imagination travaille d'autant plus que l'on manque d'occupations utiles. Voilà comment l'oiſiveté devient *la mere du vice*. Il ne faut donc pas être ſurpris de trouver des vices auſſi diverſifiés, des plaiſirs auſſi recherchés, des mœurs auſſi corrompues que l'on en voit, ſur-tout parmi les riches & les grands; c'eſt-à-dire, parmi ceux qui donnent le ton à la Société. L'homme opulent eſt par-tout un être déſœuvré; la richeſſe le prive communément de toute activité; il tombe dans l'ennui, s'il n'a point appris à s'occuper de maniere à remplir agréablement ſon tems. Mais l'oiſif eſt toujours un être inquiet, malheureux, mécontent de lui-même; il fait continuellement des efforts pour trouver des moyens de donner du mouvement à ſon ame engourdie; le vice, la volupté, le déſordre lui deviennent néceſſaires pour ſentir ſon exiſtence. D'où l'on voit que l'oiſiveté devient fatale aux mœurs. Le pauvre ne déſire les richeſſes que pour avoir l'avantage de vivre dans l'oiſiveté; & cette oiſiveté eſt pour

l'homme un poids qu'il ne peut supporter.

L'ENNUI eſt le vrai fléau des Nations opulentes & le tyran des citoyens les plus riches. L'eſprit de l'homme pourſuivi par l'ennui, eſt dans une torture continuelle. Pour ſe tirer d'un état ſi pénible, il n'eſt rien qu'il ne tente. C'eſt par ennui qu'on ſe ruine; c'eſt par ennui qu'on cherche dans la débauche des moyens déshonnêtes de varier ſes plaiſirs. C'eſt par ennui qu'on joue, & qu'on s'expoſe à perdre ſa fortune (19). C'eſt par ennui que l'on ſe mêle de cabales & d'intrigues. Que d'ennuis & de tourmens les hommes ne s'épargneroient-ils pas, s'ils ſavoient s'occuper! L'ennui & le vice peuvent-ils entrer dans une ame qui connoît le plaiſir d'exercer la bienfaiſance?

(19) Rien ne prouve mieux que le jeu, l'ennui des hommes, & l'embarras où ils ſont ſur la maniere d'employer leur tems. Aux yeux de tout homme raiſonnable, indépendamment des dangers qui accompagnent ſouvent le jeu, eſt-il rien de plus puéril & de plus inſipide que cette façon de perdre ſon temps, ſi à la mode dans la bonne compagnie, & continuellement autoriſée par l'exemple des Princes même & des Grands? Quel vuide doit-il y avoir dans les têtes de tant de gens qui, dès qu'ils ſe raſſemblent, n'ont d'autres reſſources pour s'amuſer que des Cartes ou des Dés?

PAR une loi d'*Amasis*, Roi d'Egypte, que *Solon* fit adopter aux Athéniens, les oisifs étoient punis de mort & pouvoient être dénoncés par tout citoyen. Suivant la loi d'Egypte, chaque homme étoit obligé de comparoître tous les ans devant un Magistrat à qui il déclaroit son état & ses fonctions. Mahomet, comme ces anciens législateurs, a senti la nécessité du travail des mains ; il en fait un précepte duquel les Rois eux-mêmes n'osent pas se dispenser. Tout Sultan, du moins pour la forme, apprend quelque métier. Celui de Souverain lui donneroit, sans doute, une occupation suffisante ; mais c'est communément celle que les Princes trouvent la plus indigne d'eux. Au lieu de remplir les fonctions augustes & multipliées de leur état, ils cherchent pour l'ordinaire dans des exercices violens, dans des plaisirs coûteux, dans des vices honteux, des remedes inutiles contre l'ennui qui les dévore.

IL n'est point de projet plus mal conçu & plus impraticable, que celui de toujours s'amuser. Le repos n'a des douceurs, que pour celui qui travaille ; il est un vrai fardeau pour l'homme

désœuvré,

désœuvré. Le plaisir est un salaire que la nature ne destine qu'à ceux qui l'ont mérité ; il devient dégoût, douleur, ennui, pour celui qui ne sçait pas s'occuper. C'est à l'homme laborieux, à l'artisan, à l'homme du Peuple, qu'il appartient de goûter les charmes du repos & de la gaieté sincere. Vouloir s'amuser toujours, est aussi peu raisonnable ou possible, que de manger toujours. L'exercice fait naître la faim ; la faim fait trouver du goût dans les alimens : tous les mets deviennent insipides à qui vit toujours dans la bonne chere. La nature n'a donc pas refusé tout bonheur à ceux de ses enfans qu'elle sembloit avoir totalement oubliés.

C'est à l'ennui causé par l'oisiveté des Princes, que sont dus tant de dépenses inutiles, tant d'amusemens ruineux, tant d'édifices somptueux, par lesquels, au lieu d'éterniser leur mémoire, ils ne prouvent aux yeux des personnes sensées, que leur vanité inquiete & les ennuis dont ils ont été rongés. Ces monumens du faste, du luxe, du goût des Rois, sont faits pour consterner tout homme sensible qui comprend qu'ils ont été communément éle-

vés sur les ruines de la félicité des Nations : il verra ces Palais merveilleux cimentés par le sang des Peuples (20). Il gémira de l'aveuglement de ces malheureux, qui tirent gloire de ce qui marque l'avilissement & la servitude de leurs peres : il rougira de la bassesse de ces poëtes & de ces écrivains serviles, qui vantent la magnificence, le bon goût, les merveilles du regne de ces Monarques orgueilleux qui, dans l'idée de transmettre à la postérité leur grandeur & leur puissance, ne lui annoncent réellement que leur propre petitesse & la misere de leurs sujets.

C'EST par des loix équitables & sages, par des établissemens vraiment utiles, par la réforme des abus & des mœurs, que les Princes peuvent rendre leurs noms immortels. Les Palais & les jardins de Sémiramis sont anéantis : les Pyramides & les Tombeaux des Tyrans Egyptiens ne sont plus regardés que comme des monumens barbares d'un

(20) Un Empereur Mogol fit, dit-on, mêler le sang de ses captifs dans le mortier destiné à la construction de son Palais. Louis XIV sacrifia trente mille hommes pendant une guerre déjà très-ruineuse, pour construire l'aqueduc de Maintenon, destiné à conduire des eaux dans les jardins de Versailles. *Voyez le chapitre V de cette IIIe. Partie.*

orgueil extravagant ; mais les loix sages d'Athenes & de Rome, mais les vertus des Trajan, des Titus, des Marc-Aurele subsisteront dans la mémoire des hommes aussi long-tems que le monde.

Un Monarque vraiment grand, pour s'illustrer & se faire considérer, n'a pas besoin de ruiner & son peuple & lui-même ; il n'a pas besoin d'en imposer par son luxe & son faste, qui furent toujours les signes d'une ame retrécie ; il veut jouir des bénédictions & des hommages sinceres de ses Peuples heureux ; c'est dans leurs cœurs qu'il aime à lire le contentement véritable ; c'est dans leurs cœurs qu'il éleve des monumens à sa gloire. Il mépriſera ce vain attirail qui n'est fait que pour masquer la petitesse d'un Sultan d'Asie. Ami de la simplicite, économe des richesses dont il n'est que le dépositaire, il banniroit de sa cour, & le luxe, & l'oisiveté, & les mauvaises mœurs avec autant de facilité, que d'autres en banniſſent la modération & la vertu.

Quelques auteurs très estimables ont fait l'apologie du luxe ; ils ont été jusqu'à croire qu'il étoit très utile dans un puissant Etat. Accoutumés eux-mê-

mes aux agrémens de la molleſſe, ſéduits par les plaiſirs & les commodités que le luxe procure, épris des merveilles que préſentent les arts, & des chefs-d'œuvres enfantés par l'induſtrie, quelques politiques ont penſé que ce ſeroit un mal de proſcrire le luxe, qu'ils voyoient propre à attirer les richeſſes des autres Peuples. Mais s'ils l'euſſent regardé ſous ſon vrai point de vue, il y a tout lieu de croire qu'ils euſſent été forcés de reconnoître que les biens paſſagers, apparens & frivoles qu'il procure, ne peuvent aucunement balancer les maux qui l'accompagnent. Il eſt bien plus important que tout un peuple ait du pain, qu'il n'eſt eſſentiel qu'un Monarque ait des Palais, des tableaux, des ſtatues. L'édifice le plus ſuperbe, les meubles les plus recherchés, les chefs-d'œuvres de la ſculpture & de la peinture perdent toutes leurs beautés aux yeux de l'homme ſenſible, qui réfléchit que ces objets, deſtinés à récréer la vue ou à nourrir la vanité de l'opulence & de la grandeur, ſe font aux dépens du néceſſaire d'un Peuple affamé à qui, pour les payer, l'oppreſſion arrache ſa ſubſiſtance. Ce n'eſt

point l'amuſement, le goût, les fantaiſies d'un petit nombre d'hommes riches & déſœuvrés, que la Politique doit conſulter; c'eſt l'utilité de la multitude; c'eſt le bien général; c'eſt ce qui eſt juſte & conforme aux bonnes mœurs, ſans leſquelles nul Etat ne peut long-tems proſpérer.

CHAPITRE VII.

De la Richeſſe d'un Etat. Du Commerce. Du Crédit Public.

L'HISTOIRE NOUS prouve de la façon la plus claire que le luxe anéantit les mœurs & conduit toujours à la ruine les Nations les plus floriſſantes. On le voit communément arriver à la ſuite des conquêtes ou du commerce, qui amenent une grande maſſe de richeſſes dans le pays des commerçans & des conquérans. Il amene lui-même une corruption de mœurs, des déſordres, des calamités auxquelles juſqu'ici nul peuple n'a pu réſiſter. Avec beaucoup d'argent quelques citoyens deviennent

riches, & les autres n'en ſont que plus miſérables.

Les Nations les plus opulentes ſont-elles donc en effet les plus fortunées? Les richeſſes acquiſes aux dépens de l'Etat s'accumulent peu-à-peu dans un petit nombre de mains; pour favoriſer quelques citoyens adroits, tous les autres ſont réduits à l'indigence, & ſubſiſtent avec plus de peine qu'auparavant. Le bien d'une nation exige, non pas qu'un petit nombre de membres de la Société s'enrichiſſe & jouiſſe du ſuperflu, mais que le plus grand nombre jouiſſe de l'aiſance, ou du moins du néceſſaire. La plupart des écrivains politiques ont continuellement en vue l'opulence & le bien-être de quelques individus. L'homme équitable, ainſi que le Gouvernement, doit toujours ſe propoſer l'avantage du plus grand nombre poſſible, & ne peut pas le ſacrifier à celui d'une claſſe quelconque. C'eſt ſurtout les intérêts du pauvre que le ſage doit ſtipuler.

Les Chinois ont un proverbe très ſenſé qui dit, *qu'un boiſſeau de perles ne vaut pas un boiſſeau de riz.* Ainſi que

ces Peuples, à qui la nature a procuré un sol capable de satisfaire à leurs vrais besoins ; laissent un commerce illimité à ces gouvernemens qui n'ont point de sol, ou à ces Nations avides, assez folles pour croire que l'argent les rendra plus puissantes & plus heureuses : qu'elles attirent dans leurs mains tout l'or de l'univers, elles n'en seront que plus misérables, & bientôt leur rivalité ne sera plus dangereuse. *L'argent*, crie-t-on sans cesse, *est le nerf de la guerre.* Eh bien ! que l'on cultive plus la terre, & qu'on fasse moins la guerre. Est-il donc une Politique plus extravagante que de prodiguer des hommes innombrables & des trésors tout acquis, dans la vue d'augmenter des richesses inutiles, ou qui ne contribuent en rien à la félicité générale ? Des citoyens actifs ne sont-ils pas le plus grand des trésors ? L'intérêt d'une nation est de se procurer abondamment les denrées nécessaires à sa subsistance, d'être sagement gouvernée, d'être défendue par des citoyens fideles. Faire incessamment la guerre pour acquérir des richesses, c'est ruiner tous les citoyens, afin de procurer à quelques particuliers les moyens

de s'enrichir ; d'ailleurs les richeſſes amenent conſtamment à leur ſuite le luxe, la vénalité, l'eſclavage, la lâcheté & toute la cohorte des vices qui déſolent les Etats.

TOUTES les guerres que ſe font depuis près d'un ſiecle les Puiſſances de l'Europe, n'ont pour objet que le commerce qui leur paroît le moyen le plus ſûr d'acquérir de l'argent, & dans la poſſeſſion duquel tous les Gouvernemens ont la folie de voir la puiſſance & le bonheur. D'après cette idée trompeuſe, la tranquillité, l'aiſance, les intérêts les plus chers d'un Etat ſont imprudemment ſacrifiés à la paſſion d'enrichir un petit nombre d'individus. On ne s'apperçoit pas que l'abondance de l'argent, produite par le commerce, finit par faire tort au commerce lui-même. Plus l'argent eſt commun dans un Etat, & plus le prix des denrées & de la main d'œuvre y augmente : alors les nations pauvres ne ſont-elles pas à portée de ſupplanter les Nations plus riches dans leur commerce ? L'étranger s'adreſſera toujours au peuple qui lui fournit les marchandiſes à meilleur compte. En ſuppoſant qu'une ſeule na-

ion fût riche en argent, elle finiroit écessairement par ne rien vendre à erſonne. Un Marchand qui auroit ruiné ous ſes voiſins, auroit-il donc encore les pratiques? Une nation trop riche périt de ſon embonpoint, & deviendra a proie des nations plus pauvres, qui n'auront point d'argent, mais du fer pour la conquérir.

UNE Nation commerçante ſemble communément oublier qu'elle renferme les poſſeſſeurs de terres qui ſeuls, comme on a vu, ſont les vrais citoyens; c'eſt pourtant ceux-ci qu'elle immole à des négocians avides & qui n'ont d'autre Patrie que leurs coffres. Cependant ce ſont les premiers qui conſtituent la Nation; qui ſupportent les impôts; qui font ſortir de la terre les choſes les plus néceſſaires à la ſubſiſtance de la Société. Le commerçant ne fait d'ordinaire qu'apporter aux Nations des beſoins imaginaires, des caprices, des fantaiſies nouvelles. Le commerce ſeroit très borné, s'il n'étoit fait que pour contenter des beſoins véritables. Il eſt vrai que dans un pays accoutumé au luxe, les choſes les plus frivoles deviennent des beſoins indiſ-

penſables ; mais une adminiſtration ſenſée eſt-elle faite pour ſe prêter aux deſirs extravagans & aux fantaiſies bizarres d'un tas de déſœuvrés, qui ne connoiſſent rien de plus intéreſſant pour un Etat, que ce qu'ils jugent néceſſaire à leur propre vanité.

Un Gouvernement ſage ne doit avoir égard qu'au bonheur & à l'aiſance des vrais citoyens, de ceux qui poſſedent & cultivent des terres. La terre eſt la vraie baſe d'un Etat ; c'eſt à la terre qu'il faut ſonger ; c'eſt le travail des champs qu'il faut encourager ; c'eſt le plus utile à l'homme, le plus néceſſaire à ſes beſoins naturels, le plus avantageux pour la conſervation de ſes mœurs. Une adminiſtration ſenſée ne devroit point penſer au commerce, tant qu'il ſe trouve un arpent inculte dans ſes Etats.

Quels avantages réſulte-t-il pour le citoyen cultivateur, de tant de guerres entrepriſes ſous prétexte du commerce ! Rien que de nouveaux impôts, ou à leur défaut des emprunts, c'eſt-à-dire des impôts indirects que le poſſeſſeur des terres eſt forcé d'acquitter. Il en réſulte une dépopulation ſenſible qui enleve aux terres des bras qui les auroient cul-

tivées. La guerre de commerce la plus heureuse procurera-t-elle plus d'aisance à ce possesseur des terres ou à ce cultivateur? Non, elle augmentera sa détresse au lieu de tourner à son profit. La masse d'argent que le commerce amene dans un pays se partage entre un petit nombre d'individus, & ne fait aucun bien à tous les autres : le commerçant le plus riche ne consomme pas plus de denrées du sol, qu'il ne faisoit avant de s'être enrichi. L'on nous dira peut-être que dans une Nation, l'argent se met peu-à-peu de niveau, ou finit par se répandre sur tous les membres de la Société. Mais nous répondrons qu'en ce cas l'augmentation de richesse ou d'argent est parfaitement inutile, puisqu'elle enrichit proportionnellement tous les citoyens; en supposant cette augmentation du double, elle ne leur procure que l'avantage de payer le double les denrées qu'ils payoient le simple auparavant.

Ces réflexions si simples suffisent pour faire juger de la politique de quelques Nations qui, dans l'idée d'ouvrir à leurs négocians quelque nouvelle branche de commerce, ou d'en frustrer un autre

Peuple, s'engagent dans des guerres ruineuſes. Pour appaiſer les clameurs de quelques marchands avides, que l'on juge très utiles à l'Etat, parce qu'ils y font entrer beaucoup d'argent, on leur ſacrifie le bien-être de leurs concitoyens, des cultivateurs, des poſſeſſeurs de terres. Les revenus ordinaires de l'Etat ne pouvant ſuffire au ſurcroît de dépenſe occaſionée par la guerre, le Gouvernement eſt forcé de recourir au crédit. Les riches & les négocians prêtent au Gouvernement des fonds dont le vrai citoyen eſt obligé de payer les intérêts, ſans nul profit pour lui. De cette maniere une guerre de commerce, qui aura coûté la vie à des milliers d'hommes & des tréſors immenſes à la Nation, ne fait que lui impoſer à elle-même un fardeau de plus; le tout pour enrichir ſans travail quelques négocians, quelques financiers, quelques agioteurs, quelques corſaires, qui ne tiennent point à l'Etat, & qui peuvent le quitter, après s'être engraiſſé de la ſubſtance du citoyen laborieux.

Le crédit national, inconnu des anciens Gouvernemens, mais dont la Politique moderne ſemble faire tant de

cas, doit être mis au nombre des inventions les plus funeſtes pour un Etat : il n'eſt utile & commode qu'à l'ambition des Princes & des Miniſtres que leur humeur inquiete précipite dans des guerres continuelles & dans des dépenſes qui excedent les revenus d'une Nation & ſes forces réelles. A l'aide du crédit, un Peuple reſte chargé à perpétuité de dettes accablantes qui font que la paix elle-même lui devient preſque inutile & ne lui permet jamais de reſpirer. Ainſi par le moyen du crédit, les gouvernemens modernes ont trouvé le ſecret fatal d'éterniſer les miſeres des Etats ; ils ſe ſont mis dans la néceſſité de multiplier les vexations, les taxes, les impôts & les droits dont nous voyons par-tout les Nations les plus puiſſantes accablées. Les Etats qui paſſent pour les plus opulens, éprouvent une vraie miſere : ceux qui les gouvernent ſont réduits à chercher continuellement des expédiens pour ſubvenir à leurs dépenſes inſenſées ; ils reſſemblent à ces enfans de famille qui pour ſe procurer de l'argent à tout prix, recourent à des uſuriers, & finiſſent par ſe trouver ruinés au moment où ils au-

roient dû jouir d'une fortune abondante.

Dans les Etats soumis à des maîtres absolus, (comme en Turquie) il n'existe point de crédit public; le Despote n'a d'autres moyens pour se procurer l'argent qu'il demande, que de l'enlever par force à ses sujets. Dans d'autres Nations où regne un despotisme moins effréné, le Gouvernement frauduleux tend des pieges à l'avidité toujours crédule des citoyens. Est-il dans la détresse? Le Despote promet tout. Mais ne sait-on pas qu'il n'y a point d'engagement sacré pour un maître injuste? Sous un tel Gouvernement le crédit pourroit se définir, l'Art d'escroquer subtilement à ses sujets ce que l'on n'a pas le courage de leur arracher par la force.

Le crédit d'un Gouvernement absolu qui toujours méconnoît l'équité, ne peut être fondé que sur l'étourderie & l'avarice de ses sujets, qu'il sait leurrer par l'appas des avantages momentanés qu'il leur fait entrevoir. L'expérience ne peut rien sur des hommes aussi légers qu'avides: peu capables de réfléchir, vous les voyez à tout instant retomber dans les

nêmes pieges. Cependant à la fin ils ont forcés d'ouvrir les yeux, & d'appercevoir les trames de leurs injuſtes maîtres. Alors ceux-ci, privés de la faculté de tromper leurs ſujets, redoublent leurs vexations; leurs Miniſtres ſe mettent à la torture pour imaginer des moyens ingénieux de dépouiller les Peuples; & dans l'incapacité de faire face à des affaires, dans leſquelles chaque jour apporte un nouveau déſordre, ils anéantiſſent leurs dettes ſans pudeur, donnent à l'univers des exemples mémorables de la perfidie des Souverains, & aux Sujets des exemples de mauvaiſe foi, fidélement imités par les Grands & par tous ceux qui ont le ſecret ou le droit de voler impunément (21).

C'EST ainſi qu'un mauvais Gouvernement devient une école d'injuſtice

(21) Sous un gouvernement de mauvaiſe foi, rien de plus commun que le vol. Il devient du bon ton d'avoir des dettes & de ruiner ſes créanciers. Les banqueroutes fréquentes annoncent un Gouvernement corrompu, des Loix ſans vigueur, des citoyens frippons, des opinions dépravées. Quelle différence entre voler ſur le grand chemin, & contracter des dettes ſans avoir l'intention de les payer? L'aſſaſſin ne tue communément qu'un ſeul homme! Un grand Seigneur chargé de dettes, aſſaſſine ſouvent un grand nombre de familles qu'il réduit à mourir de faim & de miſere. La méthode ſi commune de voler en refuſant de payer ſes dettes, eſt la plus perfide, la plus cruelle & la plus impunie.

& de fraude. D'un autre côté, il eſt fait pour être ſans ceſſe trompé lui-même ; il n'y a que des frippons adroits qui ſachent traiter avec un Maître qui a la force en main, que rien ne peut lier & forcer de remplir ſes engagemens. Il n'y a communément que l'idée d'un profit énorme qui puiſſe déterminer à lui donner des ſecours ; & c'eſt toujours la nation qui devient la victime des traités onéreux que ſon chef fait avec des financiers avides & pervers ; elle eſt abandonnée à leur rapacité & à leurs extorſions ; engraiſſés de ſon ſang, vous les voyez enſuite inſulter leurs concitoyens par un luxe inſolent, & les infecter de tous les vices qui l'accompagnent. Rien n'eſt plus deſtructeur pour les mœurs d'un Peuple, que l'eſprit de la *finance*. Rien de plus difficile, que de faire une fortune énorme par des voies innocentes : elle ſe fait toujours aux dépens des ſujets.

QUOIQUE dans une nation libre le Gouvernement ſoit forcé de montrer plus de retenue & d'équité : quoiqu'il jouiſſe par conſéquent d'un crédit plus ſolide, fondé ſur la confiance

es citoyens ; ce crédit n'en tourne as moins à la ruine de l'Etat & à elle des mœurs. La certitude de ouver des fonds, fait que le Gouernement ſe précipite légérement dans es guerres, qui jamais ne dédomnagent des dépenſes qu'elles exigent. 'eu à peu la dette nationale devient immenſe. La nation obérée, au ſorir de la guerre la plus heureuſe, ſe rouve à la paix plus accablée qu'auparavant ; elle voit alors qu'elle s'eſt ollement ſacrifiée à l'avidité de quelques citoyens adroits, qui ſavent toujours tirer parti des calamités nationales. Si elle fait alors la balance de ſes pertes & de ſes gains, elle trouve qu'il ne lui reſte, après tout, que des dettes à payer. La nation n'a rien gagné ; quelques particuliers ont fait des fortunes immenſes ; quelques rentiers fainéans vivent avec ſplendeur, au milieu de leurs concitoyens ruinés, qui de l'argent importé dans leur pays, ne retirent que la ſoif des richeſſes, la contagion du luxe & du vice, la vénalité à laquelle la liberté nationale ſera bientôt immolée. (22)

(22) En 1762, la dette nationale d'Angleterre mon-

QUEL eſt donc l'aveuglement des Nations & de ceux qui les gouvernent, pour ne pas voir qu'une ſage économie eſt auſſi néceſſaire aux Etats qu'aux particuliers ? Un Gouvernement peut-il donc oublier la maxime ſi ſimple, *qu'il faut proportionner la dépenſe à la recette ?* Ces principes ſont pourtant méconnus, dès qu'il s'agit d'un vain eſpoir d'acquérir de nouveaux tréſors. La cupidité ſe convertit en fanatiſme, & fait qu'une Nation entiere s'immole de gaieté de cœur, ſur l'eſpérance incertaine de ſe procurer des richeſſes, dont l'effet unique ſera de multiplier les miſeres du grand nombre & la corruption générale.

LES fonds publics où les citoyens opulens ſont à portée de dépoſer leurs capitaux pour en tirer les intérêts, non-ſeulement deviennent très onéreux à l'Etat, mais encore favoriſent la pareſſe d'un grand nombre d'hommes qui, au lieu de faire valoir la terre, d'exercer leur induſtrie, de s'occuper utilement pour la Patrie, ſe livrent au

oit à plus de 129 millions de livres ſterling, & celle e la marine à 10 millions ſterling : ce qui fait environ ois milliards cent cinquante millions de livres tour-ois.

déſœuvrement, ne ſongent qu'à s'amuſer d'une façon ſouvent très condamnable, & demeurent les bras croiſés dans les villes qu'ils infectent de leurs déréglemens. Un Gouvernement ſage & qui s'occuperoit de la conſervation des mœurs, ne devroit fournir à perſonne les moyens de vivre dans l'inaction; dont tout nous prouve qu'il réſulte néceſſairement un déluge de maux.

En accumulant les richeſſes dans un petit nombre de mains, un Etat, je le répete, ne s'enrichit nullement. De quelque façon qu'on s'y prenne, l'homme opulent ne contribue jamais en aucun pays aux charges de l'Etat d'une façon vraiment proportionnée à ſes facultés. En payant un écu à l'Etat, un citoyen qui n'en a que dix ou vingt, eſt infiniment plus léſé que le riche qui poſſede un million d'écus & qui en payeroit cent mille. Le nombre des citoyens opulens eſt toujours très petit relativement à celui des citoyens qui ſont dans l'indigence ou la médiocrité; les intérêts de ceux-ci ſont toujours indignement ſacrifiés à ceux des premiers.

D'un autre côté en multipliant les

richeſſes d'un homme, il eſt rare que l'on multiplie ſa bienfaiſance & ſa libéralité. On obſerve communément que l'opulence, loin d'aggrandir & d'étendre les ames, les rapetiſſe & les retrécit. Ainſi les richeſſes, au lieu de circuler dans la Société, au lieu de féconder les campagnes, au lieu d'exciter le pauvre au travail, vont ordinairement s'accumuler dans les coffres de l'avare, ou bien ſont répandues par le prodigue ſur ceux des citoyens dont la conduite mérite le moins d'être encouragée. Ce ſont des femmes ſans mœurs, des artiſans du luxe, des hommes pervers, qui tirent ſeuls parti des folles dépenſes d'un riche ſtupide; le cultivateur, le citoyen laborieux, n'ont rien à eſpérer, ni de ſa bienfaiſance, ni de ſon zèle pour le bien public dont il n'a nulle idée.

Sous un Gouvernement Monarchique, la vanité, le faſte, la repréſentation ſont regardés comme des choſes indiſpenſablement attachées à l'Etat de quelques citoyens; le luxe y paroît une choſe ſacrée à laquelle le Souverain n'oſe gueres toucher: il accable

de plus en plus le malheureux, tandis que l'homme opulent étale ſans aucun riſque ſon faſte outrageant, aux yeux d'une Nation forcée de payer des impôts cruels ſur les denrées les plus néceſſaires à la vie. Les campagnes ſont écraſées, tandis que les villes renferment quelques riches oiſifs & corrompus, qui jouiſſent dans la moleſſe, & la débauche, des travaux de l'agriculture qu'ils ne daignent, ni encourager, ni ſoulager. Bien plus leur vanité ſe plait à dépeupler les champs; elle les prive des bras deſtinés à les cultiver; elle attire dans des villes qui ne ſont que des foyers de corruption, une jeuneſſe inconſidérée qui bientôt ſe déprave par l'exemple de ſes maîtres, & qui ſouvent finit par groſſir le nombre des malfaiteurs.

TOUTES ces réflexions, fondées ſur l'expérience, ſuffiſent pour démontrer que la paſſion des richeſſes, devenue épidémique dans une Nation, eſt auſſi contraire à la ſaine Morale qu'à la ſaine Politique, dont les intérêts ne ſe ſéparent point impunément: elles noûs prouvent que le luxe, loin d'avoir quelque utilité, n'eſt propre

qu'à corrompre les mœurs, à diſſoudre les liens de la Société, & contribue plus qu'aucune autre cauſe à ſes malheurs & à ſa ruine.

Il eſt bien plus important pour une Nation d'être heureuſe que riche. Une Politique équitable eſt faite pour préférer le bien-être du grand nombre, à celui d'une poignée de déſœuvrés ſans mœurs, qui trop ſouvent emportent la balance & décident injuſtement du ſort de tous les autres. Un Peuple jouit de toute la félicité dont il eſt ſuſceptible, quand par un travail modéré il ſe procure les vrais beſoins de la vie. Il eſt impoſſible de rendre heureux des hommes plongés dans l'oiſiveté, la moleſſe & le vice, dont l'imagination malade eſt perpétuellement occupée à ſe créer des beſoins chimériques & bizarres.

La terre fournit à une Nation de quoi ſatisfaire ſes vrais beſoins; des manufactures utiles fourniſſent une ample carriere à l'induſtrie des citoyens. Le commerce n'eſt fait que pour ſuppléer à ce que la nature refuſe à de certaines contrées. L'argent n'eſt que la repréſentation d'un bonheur *en puiſ-*

ſance ; il ne devient bonheur *réel* que pour ceux qui ont appris l'art d'en faire un bon uſage ; il n'eſt qu'un mal pour ceux qui ne ſavent qu'en abuſer ; une Nation bien gouvernée, dont les terres ſont bien cultivées, & dont la population eſt nombreuſe, eſt aſſez riche & ne doit pas craindre ſes ennemis.

DANS pluſieurs Etats anciens & modernes on a viſiblement travaillé à corrompre le Peuple, en prétendant l'amuſer par des ſpectacles pompeux & des fêtes fréquentes, qui preſque toujours ſont accompagnées de licence & de déſordres. L'homme du Peuple eſt fait pour s'occuper ; une oiſiveté trop fréquente le dégoûte du travail & le rend diſſolu ; des dépenſes employées à faciliter ſon labeur (comme à creuſer des canaux, à faire des routes commodes) ſuffiroient pour occuper utilement pour l'Etat, tant d'oiſifs dont les Nations ſont ſurchargées & dont les Gouvernemens ne ſçavent tirer aucun parti. Quel emploi plus eſtimable & plus noble un citoyen opulent pourroit-il faire de ſes richeſſes, que de les conſacrer à des travaux

publics, à des monumens avantageux à la Société, à des établiſſemens vraiment utiles ? Si le deſir de mériter les ſuffrages de leurs concitoyens fit quelquefois entreprendre aux plus riches des Romains des dépenſes incroyables pour des fêtes, des jeux inhumains, des monumens inutiles : ſi la ſuperſtition a jadis engagé tant de Princes & de Grands à doter richement des monaſteres, pourquoi un Gouvernement ſenſé ne tourneroit-il pas l'eſprit des citoyens opulens vers l'utilité générale, avec autant de facilité qu'un mauvais Gouvernement le tourne à la frivolité ? Seroit-il donc ſi difficile de faire voir à des hommes qui ſe diſent raiſonnables, qu'il y a plus d'honneur & de conſidération à gagner en faiſant du bien, plus de douceur à ſe faire aimer de ſes concitoyens, qu'à les éblouir par un faſte inutile, qu'à exciter leur indignation & leur envie par un luxe inſultant, par une hauteur révoltante, par des dépenſes extravagantes ?

S'IL exiſtoit quelque moyen de tirer parti du luxe pour le bonheur d'une Nation, ce ne pourroit être qu'en excitant

tant entre les riches & les grands une heureuſe émulation de ſe rendre utiles & chers à la Patrie. Mais cette paſſion vraiment noble & généreuſe ne peut être que l'effet d'une ſenſibilité ſagement cultivée par l'éducation, & convenablement encouragée & récompenſée par un Gouvernement bienfaiſant. Si l'homme opulent avoit appris à ſentir, ne trouveroit-il donc pas un plaiſir bien plus pur & plus vrai à ſecourir l'indigence honnête & laborieuſe, à ranimer les travaux de la campagne, à forcer la terre ſtérile de devenir féconde, à répandre l'abondance dans des villages déſolés, à porter la conſolation dans le ſein de la probité malheureuſe, à favoriſer l'induſtrie, que dans le puéril avantage de briller aux yeux d'un vulgaire ſtupide par des équipages brillans, par des habits d'une magnificence recherchée, par des bijoux de grands prix! Un riche ou un grand ne devroient-ils pas rougir de porter ſouvent inutilement à leurs doigts des pierres dont le prix ſuffiroit pour rendre l'activité, le bien-être & la vie à cinquante familles découragées? Que de biens pourroient faire, que de contentemens,

pourroient ſe procurer les riches & les puiſſans de la terre, s'ils ſçavoient faire un uſage raiſonnable des avantages que le Deſtin a mis entre leurs mains ! Les Princes, les Grands & les Riches ne ſont ſi peu contens & ſi ſujets à l'ennui, qu'en punition de leur inutilité. « Faites » du bien, leur crie ſans ceſſe la nature, » & vous ſerez à tout inſtant ſatisfaits, » chéris & vraiment conſidérés. »

CHAPITRE VIII.

Des Vices de la Société.

UN Code moral ou un recueil de loix relatives aux mœurs, ſeroit évidemment bien plus utile aux nations, que la juriſprudence informe, barbare & ſouvent très injuſte qui ſert à les guider. Rien ne ſeroit plus déſirable, que de voir un gouvernement éclairé donner la ſanction de l'Autorité Souveraine à des regles ſimples, intelligibles, fondées ſur la raiſon & l'équité, qui fiſſent connoître à tous les citoyens ce qu'ils ſe doivent réciproquement, ce qui peut leur rendre la vie ſociale agréable, ce qui

veut contribuer à leur félicité particulière, ce qui est fait pour leur mériter l'estime publique, ce qu'ils doivent éviter ou faire pour obtenir les récompenses & les distinctions de la Patrie, enfin ce qui est de nature à leur attirer l'aversion ou le blâme de leurs associés, ou à les exclure des places & des avantages qu'ils pourroient désirer.

Une censure équitable, destinée à appeller les hommes à leurs devoirs, à corriger les vices, à réprimer les désordres, seroit sans doute une Magistrature non moins honorable & plus utile que celle qui est communément chargée de composer leurs différends. Par là le Magistrat deviendroit un Père utile, & le Législateur exerceroit un sacerdoce bien plus avantageux aux nations, que celui qui, sous prétexte de les conduire au salut, ne les repaît que de vaines chimeres & ne leur enseigne que de fausses vertus. La morale, ainsi fortifiée par l'Autorité Souveraine, deviendroit efficace, & présenteroit des motifs plus réels & plus puissans, que celle qui n'offre que les motifs imaginaires & les terreurs paniques d'une autre vie.

Mais la Politique ne daigne pas s'occuper de la morale, qu'elle suppose du domaine de la religion. Au contraire la force destinée à mettre un frein aux désordres publics, les excite ; l'autorité faite pour corriger les mœurs, les corrompt ; loin de réprimer le vice & la licence, elle les autorise par son exemple & paroît les encourager. Des Souverains que tout invite à s'endormir au sein du luxe & de la volupté, ne sont pas faits pour songer aux mœurs des autres. Les déréglemens les plus honteux, la conduite la plus contraire à la raison, les excès les plus crians, au lieu de trouver dans les hommes chargés de l'administration des censeurs séveres, trouvent en eux des complices, des fauteurs ou du moins des juges très indulgens.

Les Cours, comme on a vu, sont des centres d'où la corruption se fait sentir à la circonférence ; elles donnent la sanction de l'autorité & le vernis du *bon ton* aux désordres les plus crians. Le Prince, accoutumé pour l'ordinaire à dédaigner ses fonctions, plongé dans la molesse & la luxure, faisant uniquement consister sa grandeur dans la vanité.

de l'étiquette, dans un faste ruineux pour son peuple, dans des dépenses excessives, ne trouvant très souvent de remede à ses ennuis que dans la dissipation & le vice; le Prince, dis-je, est, comme on a vu, environné de courtisans empressés à se conformer à ses goûts. L'exemple des Grands est fidélement suivi par des citoyens assez vains, pour croire s'illustrer en imitant les déréglemens & les travers de leurs supérieurs, auxquels d'ailleurs ils ont intérêt de plaire. Un délire universel s'empare de tous les esprits; une vanité épidémique devient la passion universelle, & ceux qui devroient remédier à la contagion, sont précisément ceux qui l'excitent & l'entretiennent. Dans un mauvais Gouvernement ceux qui devroient se montrer les plus sages, sont les plus corrompus & les plus déraisonnables.

Dans des nations ainsi gouvernées, & guidées par de tels exemples, on ne doit pas être étonné de trouver les mœurs anéanties, la vertu méprisée, les vrais talens dédaignés, la justice foulée aux pieds, la violence, la fraude, la rapine, la mauvaise foi, la prostitution, l'adultere, marcher le front levé,

le vice triomphant insulter ouvertement la décence & la pudeur; enfin de voir la félicité publique & particuliere follement sacrifiées à la vanité, à un faste ruineux, au luxe, au desir de paroître. Il n'est point d'infamies & d'extravagances qui ne trouvent des juges favorables & des protecteurs dans ceux qui devroient les réprimer. Le public, familiarisé avec les déréglemens les plus honteux, n'y voit plus rien que de très naturel. L'opinion générale se pervertit tellement, qu'elle traite comme des bagatelles les actions les plus contraires à l'ordre social.

L'HABITUDE de voir le mal, diminue bientôt l'horreur qu'il devroit inspirer. Que sera-ce si l'on trouve le vice honoré, estimé, récompensé dans les personnages que l'on révere, & si l'on s'apperçoit que, bien loin d'écarter de la fortune, il y conduit bien plus sûrement que la probité, la décence, la modération, la frugalité, le travail & les talens qui ne menent à rien? Voilà comme un gouvernement, tant par sa corruption que par son indolence ou sa frivolité, vient à bout de vicier l'opinion publique, de décourager le méri-

e, de rendre la vertu méprisable. Les ommes s'imaginent que tout ce qu'ils oient pratiqué, estimé, recherché par eurs maîtres, ne peut être qu'honorable & avantageux; on s'efforce de s'assimiler à ceux que l'on juge plus formés que soi; chacun se persuade que a dépravation & le vice sont des marques de grandeur; on cherche à copier eux qui jouissent du droit de mal faire; n regarde comme des dupes ceux qui e se laissent pas entraîner au torrent. *l ne faut pas se singulariser*, devient une naxime à laquelle chacun est obligé e se conformer, sous peine de paroître étrange, ridicule & *du plus mauvais on*. On paroît très singulier, quand on efuse de prendre part au délire universel; la singularité n'est très souvent u'une conduite qui sert de réprimande ux êtres insensés dont on est environné.

Le rang, la puissance, la multitude les coupables leur assurant l'impunité, & même les mettant à couvert du blâne, anéantit nécessairement pour eux oute crainte & tout remords. Les hommes, comme on l'a dit ailleurs, ne rougissent guere des vices, des folies, &

même des crimes qu'ils partagent avec un grand nombre de complices. Ne ſoyons donc pas étonnés de voir dans des nations corrompues le vice marcher effrontément, & ne pas daigner s'envelopper des ombres du myſtere. Les yeux du public une fois apprivoiſés avec les actions les plus odieuſes ou les plus mépriſables, chacun s'y livre ſans ſcrupule, bien convaincu que la conduite la plus déshonnête trouvera des protecteurs, ne le privera de l'eſtime de perſonne, & même lui applanira la route de la fortune bien mieux que des vertus modeſtes, une conſcience timorée, ou qu'un honneur délicat, faits pour déplaire aux diſtributeurs des graces. Il faut de la ſoupleſſe, de l'intrigue, de la frivolité, & ſur-tout peu de délicateſſe pour parvenir dans un gouvernement léger & corrompu, où des femmes intrigantes & ſans mœurs, des hommes ſans principes & ſans vertu diſpoſent des richeſſes, des récompenſes & des places. Une adminiſtration inique ne veut que des coopérateurs iniques. Des miniſtres frivoles & vains n'accordent leurs faveurs qu'à des flatteurs, des complaiſans, des proxéne-

, des paraſites. Comment un homme
bien auroit-il l'ambition de s'appro-
er d'une cour où la probité eſt mé-
ſée? Comment un homme de cœur
urroit-il conſentir à ramper aux pieds
ces grands, qui ne comptent le mé-
e pour rien, & aux yeux deſquels la
tu même paroît très ridicule? Enfin
nment un homme qui a quelque ſen-
ent d'humanité, pourroit-il deſirer
s places dans leſquelles il ne peut ſe
linguer que par des violences & par
e inflexible dureté?

LA diſſipation, la paſſion du plaiſir
t, comme on l'a déjà remarqué,
diſpoſitions auſſi contraires aux
nes mœurs & à la félicité publique,
la noirceur ou la mauvaiſe volonté.
ns une nation pour qui l'amuſement
devenu l'objet le plus intéreſſant,
cun prend le ton général: les affai-
les plus importantes ſe traitent avec
légéreté ſurprenante; des miniſtres
potiques & frivoles conduiſent avec
eté l'Etat à ſa ruine; c'eſt du ſein
plaiſirs qu'ils dictent les arrêts qui
damneront un Peuple entier aux
nes & à la miſere. Comment les
ins débiles de ces hommes énervés

eux-mêmes par la molleſſe, ou infectés au levain de la vanité, pourroient-elles arrêter les effets puiſſans du luxe à qui rien n'eſt capable de réſiſter?

Il n'eſt rien de ſérieux pour des enfans volages : nul homme ne s'aſſervit à remplir triſtement les devoirs de ſon état. Le magiſtrat dédaigne ſes fonctions; il craindroit de ſe donner un vernis de ridicule, s'il ſe piquoit d'exactitude; elle le feroit accuſer de petiteſſe & de pédanterie. Dans une ſociété dans laquelle la vanité tient lieu de tout, le ridicule ſeul déshonore, il eſt bien plus à craindre que le vice ou le crime. Ainſi l'homme que ſa place rend l'arbitre de ſes concitoyens, n'ira pas triſtement méditer les loix, ou approfondir des matieres épineuſes; il en ſçait toujours aſſez pour juger à l'aventure des intérêts, de la fortune, de la vie même des citoyens.

L'homme de cour vient étaler aux yeux d'un peuple émerveillé ſon faſte & ſa vanité. Il fait trophée de ſes vices qu'il qualifie de *bonnes fortunes;* il amuſe ſon oiſiveté à corrompre l'innocence crédule : continuellement dérangé par ſes dépenſes & par ſon luxe,

il trafique de son crédit, *fait des affaires*, & sans égard pour l'équité, protege celui qui le paie le mieux. Il emprunte, il achete à crédit, il contracte des dettes, se rit ensuite de la simplicité de ceux qu'il a ruinés, & brave effrontément les pleurs d'une famille réduite à la mendicité. Corrompus par l'exemple de leurs maîtres, témoins & confidens de ses honteuses débauches, fiers de sa protection, ses valets portent les vices & l'insolence des palais jusques dans les dernieres classes du Peuple.

Le Pontife & le Prêtre sont eux-mêmes entraînés par le torrent de la perversité publique ; cette religion, dont ils vantent les effets merveilleux, échoue contre les passions & les vices autorisés par la mode. Vous les voyez se conformer au ton du monde, adopter le faste des Grands, rougir de la simplicité évangélique ; & la même bouche qui déclame contre la corruption du siecle, sollicite souvent des femmes du crime, ou cherche à séduire l'innocence qu'elle devroit fortifier contre les tentations du Démon.

Le Traitant uniquement fait pour

ſonger à ſa fortune, ne connoît d'autre honneur que de s'enrichir promptement. Son état le deſtine à vivre des calamités publiques. Autoriſé dans ſes rapines & ſes concuſſions par le Gouvernement, ſa conſcience ne lui fait point de reproches incommodes. L'équité, l'humanité, la ſenſibilité ſeroient des qualités déplacées dans un homme qui ſe deſtine à s'engraiſſer de la ſubſtance des malheureux. Sa tête ingénieuſe n'eſt occupée qu'à enfanter des projets nouveaux pour dépouiller ſon pays & redoubler ſa mifere. Enrichi une fois, il adopte les vices, le faſte & le luxe de la grandeur; il s'illuſtre par ſes repas ſomptueux, par ſes folles dépenſes, & par ſa magnificence, qui font bientôt oublier à ſes concitoyens eux-mêmes que ſon opulence eſt le fruit de leurs propres malheurs.

Accoutumée de longue main à tous ces affreux déſordres, la Société n'en eſt preſque plus révoltée. Les hommes les plus pervers excitent bien plus l'envie, que l'indignation publique. Ce qu'on appelle *la bonne Compagnie* eſt compoſé d'un tas d'hommes, dont la conduite eſt propre à faire rougir la

raiſon & gémir la vertu. On y trouve d'agréables oppreſſeurs, d'agréables voleurs, d'agréables débauchés, des importans ſans nul mérite, des fainéants titrés, des hommes ſans honneur & ſans mœurs, des femmes ſans pudeur, les fats impertinens, que l'uſage fait paſſer pour de très honnêtes gens. Les bonnes mœurs, les vrais talens, la probité ne tiennent lieu de rien dans une ſociété frivole & déſœuvrée, qui n'a beſoin que de perdre ſon tems, & à qui le déſir continuel de s'amuſer ne permettent pas de rien approfondir. Pour être admis & conſidéré dans le monde, il ne faut avoir qu'un nom, un titre, un bel habit, un maintien décent, des airs & des manieres, du jargon; on a pour lors tout ce qu'il faut pour ſe faire deſirer, d'ailleurs on eſt diſpenſé d'avoir aucune vertu. Lorſque le beſoin de s'amuſer eſt devenu le ſeul lien de la ſociété, on s'embarraſſe fort peu de connoître à fond les perſonnes que l'on fréquente; l'on ne ſe rend pas difficile ſur le choix de ſes amis, & l'on ſe lie avec quiconque fait eſpérer quelques inſtans de trêve avec l'ennui.

L'ART de vivre dans le monde n'eſt pour l'ordinaire que l'art de maſquer ſes diſpoſitions véritables, pour affecter celles que l'on voit à tout le monde. Ce que l'on appelle décence, conſiſte à ménager la délicateſſe ou l'amour propre d'une foule d'êtres vains & dépravés, qui ne veulent ni ſe voir eux-mêmes, ni être vus des autres tels qu'ils ſont. La politeſſe n'eſt trop ſouvent que diſſimulation; elle conſiſte à déguiſer ſes ſentimens pour tous ceux avec qui l'on vit, à leur cacher l'opinion qu'on en a, à leur faire croire qu'on leur attache la même valeur qu'ils ſe fixent à eux-mêmes. *Le bon ton* conſiſte à renoncer à ſon caractere pour ſe mettre à l'uniſſon de la vanité, de la frivolité, de la déraiſon générale. Pour être recherché, il ne faut que de la complaiſance & bien du tems à perdre. Dans des ſociétés ainſi conſtituées, on ſent que la raiſon eſt déplacée. La droiture, la franchiſe, les mœurs ſont taxées de ſimplicité, de ſotiſe, par des gens qui pour ſe fréquenter, n'ont nul beſoin de s'aimer, de s'eſtimer, ni même de ſe connoître. Le *ridicule* n'étant pour l'ordinaire que ce que les yeux ne ſont

pas accoutumés à voir, il ne faut point être surpris que des êtres corrompus trouvent la vertu & ridicule & déplacée. En un mot, il ne faut pas être étonné de voir la réflexion, le bon sens, la raison bannis comme inutiles des sociétés que la dissipation tient dans un délire continuel ; tout homme sensé n'est pour elles qu'un censeur incommode, dont la présence les condamne, & qui se trouve souvent forcé de s'en exclure.

COMMENT en effet un être raisonnable pourroit-il applaudir ou prendre part aux amusemens insipides & méprisables qui tiennent lieu d'occupations à la plupart des gens du monde ? Des personnages éternellement fatigués d'eux-mêmes, occupés à se fuir sans cesse pour chercher le plaisir, le trouvent-ils donc dans ces visites périodiques, uniquement consacrées à la perte du tems ; dans ces cercles brillans destinés à mettre en commun les ennuis dont chacun est dévoré ; dans ces soupers dont la vanité & les prétentions banniſſent la vraie gaieté ; dans un jeu continuel dégénéré en fureur, mais sans lequel on ne pourroit remplir le

vuide des converſations, ou ſuppléer à la ſtérilité des eſprits? La confiance, la ſatisfaction & la joie peuvent-elles ſe rencontrer dans ces cohues compoſées pour l'ordinaire d'êtres indifférens, qui ſe connoiſſent à peine, ou qui plus ſouvent encore, pour ſe connoître trop bien, ne s'aiment ni ne s'eſtiment, & quelquefois ſe mépriſent & ſe déteſtent, ne ſe voient que par intérêt, par décence, pour ſauver les apparences? Quelles douceurs peut on goûter dans ces aſſemblées compoſées d'ennemis ſecrets perpétuellement occupés à s'obſerver, à ſe tendre des pieges, à épier leurs défauts, leurs ridicules, leurs prétentions réciproques, afin de trouver matiere à la médiſance, à la critique, à la riſée, aux calomnies qui conſtituent l'unique fond de la converſation d'un tas d'eſprits malins, dont la profeſſion eſt de colporter de cercle en cercle la *chronique ſcandaleuſe* ou la *nouvelle du jour*?

La malice, la médiſance, & ſurtout la nouveauté deviennent des alimens néceſſaires pour des eſprits vuides de choſes; elles ſont indiſpenſables pour ranimer la langueur & l'inſipidité

les converſations. *Quelle nouvelle* étoit, dit-on, autrefois la premiere queſtion des Athéniens, comme elle l'eſt encore des oiſifs ſans nombre dont les ſociétés modernes ſont remplies ? A l'exemple de Démoſthene, un homme ſenſé ne pourroit-il pas dire à ſes concitoyens : « Vous demandez ſans ceſſe des nouvelles ; eſt-il donc rien de plus nouveau ou de plus intéreſſant pour vous, que les dangers qui vous menacent à chaque inſtant ? La contagion du luxe eſt chez vous ; le vice vous mine peu-à-peu ; vous êtes dans un délire funeſte que ſuivra bientôt une langueur accablante : vous courez ſans relâche après le plaiſir, ſans jamais pouvoir le fixer : vos maiſons ſont en feu : vos femmes ſont déréglées : vos enfans ſont déjà corrompus : vos valets vous pillent & vous ruinent : vos affaires ſont en déſordre, & vous demandez *quelles nouvelles* ! L'injuſtice commande ; le Deſpotiſme eſt dans vos murs ; la tyrannie eſt à vos portes ; elle déſole vos Provinces, elle anéantit vos loix, elle menace vos perſonnes, elle machine de concert avec la perfidie, la deſtruction de

» vos fortunes ; elle vous fait ſucceſſi-
» vement éprouver ſes trahiſons & ſes
» coups, & vous demandez des nou-
» velles ! ô Athéniens ! vous êtes des
» enfans ».

Mais le Deſpotiſme, le vice & le luxe jettent les hommes, ou dans une eſpece de démence, ou dans une léthargie qui les rendent également incapables de réfléchir. L'inhabitude de penſer & de vivre avec ſoi-même, force chacun à ſe répandre au-dehors. Il ne veut exiſter que dans l'imagination des autres ; il ſe précipite dans un tourbillon perpétuel, afin de s'étourdir ſur ſes ennuis ſecrets : dans l'impoſſibilité de trouver le bien-être en ſon propre cœur, il va le chercher dans le tumulte du monde, où il ſe rencontre auſſi peu (23). Dans le déſeſpoir de ſe rendre heureux, il veut du moins le paroître. L'homme opulent, incapable de faire un uſage utile de ſes richeſſes, veut repréſenter, c'eſt-à-dire, avoir un grand nombre de témoins de ſa félicité prétendue : il

(23) *Turbam rerum & hominum quærunt qui ſe pati neſciunt.*

SENEC.

raſſemble chez lui une foule de flatteurs, de paraſites, de complaiſans qu'il appelle ſes amis, tandis qu'ils ne ſont que des envieux, des jaloux, des ennemis cachés qui, profitant de ſa folle vanité, l'aident à dilapider ſa fortune, exaltent ſon bon goût, ſa magnificence, ſa bonne chere; ſa générosité, ſon eſprit, & parviennent quelquefois à lui faire croire à lui-même qu'il eſt heureux, tandis que dans le vrai il ne jouit de rien.

La ſociabilité eſt, ſans doute, une diſpoſition très louable, mais elle devient un mal par l'abus continuel que l'on en fait. Nul homme n'eſt exempt de défauts; ainſi l'homme en général, & ſur-tout dans une ſociété viciée, ne peut pas ſoutenir des regards trop pénétrans, & ne demande pas à être vu de trop près. Tout le monde a dans la bouche le proverbe trivial qui dit que *la familiarité engendre le mépris*; cependant on paroît à tout moment l'oublier par la facilité avec laquelle les liaiſons & les ſociétés particulieres ſe diſſolvent à tout moment. Des brouilleries continuelles, des refroidiſſemens, des dégoûts, des rup-

tures ſont les ſuites naturelles d'un commerce habituel ou trop familier entre des êtres remplis de vanité, & qui ne peuvent pas long-tems déguiſer leur caractere ; ils ſe mépriſent & ſouvent même ſe déteſtent, auſſi-tôt qu'ils viennent à ſe démêler. C'eſt ainſi que des enfans ſe querellent & ſe brouillent pour les moindres jouets. L'on n'eſt ſi empreſſé de faire de nouvelles connoiſſances, que parce qu'on eſpere toujours rencontrer dans les inconnus, des qualités merveilleuſes que l'on n'a pu trouver dans les perſonnes que l'on connoît. La nouveauté & la variété en tout genre ont des droits puiſſans ſur les hommes. Quelle peut être la ſolidité de ces liaiſons éphémeres qui, n'étant fondées que ſur le beſoin de ſe déſennuyer, ſur l'intérêt du moment & ſouvent ſur la fauſſeté ou ſur le projet de ſe tromper, ne ſont point cimentées par l'amitié, la bonne foi, par l'eſtime ſincere ? Voilà pourquoi les hommes ſe prennent ſi légérement & ſe quittent de même. La trop grande ſociabilité ou facilité à ſe lier, eſt une preuve de légéreté, & jamais la légéreté ne produit des liaiſons durables.

Entre les femmes, ſur-tout, rien de plus rare que les amitiés ſolides.

Une Nation faſcinée par le luxe & la vanité devient un vrai théâtre d'illuſions & de preſtiges, ſur lequel des acteurs ne paroiſſent que pour ſe faire ſiffler. On n'y vit que dans l'opinion des autres ; chacun y joue très gauchement un rôle qui n'eſt pas fait pour lui ; perſonne ne veut être ſoi, parce que perſonne n'eſt content de ce que la nature l'a fait. Telle eſt la véritable ſource des prétentions ſans ombre, des travers, des ridicules de toute eſpece, & de cette affectation intinuelle, par leſquels les êtres vains en ſociété ſe rendent ſi ſouvent impertinens & mépriſables les uns ur les autres. Chacun veut faire pa- le des richeſſes, des talens, de prit, du bon goût, des connoiſ- ces, & même des vices & des es qu'il n'a point. Dans ce com- rce frauduleux, l'on n'a pas tou- rs égard à la vanité ou aux pré- tions de ceux avec qui l'on ſe trouve ſcene ; ainſi la Société devient l'a- des jalouſies & des querelles iles d'un tas d'êtres frivoles qui

entre les hommes les liens les plus ſacrés, qui eſt cauſe qu'on néglige ſon bonheur domeſtique ; qui fait que, non content de ſe ruiner ſoi-même, on plonge encore ſa poſtérité dans l'indigence & la miſere. Rien de plus commun que de voir l'inconduite, la vanité, la folie produire des effets barbares & cruels. Des parens corrompus & diſſipés ſacrifient chaque jour leur bien-être le plus ſolide, ſoit à la folie de paroître, ſoit à des amuſemens frivoles & criminels. On ne rencontre à chaque pas que des époux déſunis, des maris débauchés & ſans mœurs, des femmes qui ſe conſolent dans les bras du vice, de l'indifférence ou des duretés d'un mari tyrannique, des peres inſenſibles, des meres extravagantes & dépourvues de tendreſſe, des enfans rebelles & ſans piété filiale, des proches diviſés d'intérêts, des amis peu ſolides, des libertins effrontés, des femmes ſans pudeur, des riches endurcis & ſtupides, qui ne ſçavent employer agréablement pour eux-mêmes, ni leur tems, ni leur argent.

Tout le monde déſire des richeſſes,

leur mais très peu de gens ſçavent en faire un uſage vraiment utile, ou capable de ſe procurer du bonheur. Par l'imprudence, l'étourderie & la ſottiſe des hommes, les choſes mêmes qui devroient leur faciliter le chemin du bien-être, ſont celles qui d'ordinaire les en écartent le plus. Le ridicule emploi que tant de perſonnes opulentes font trop communément de leur fortune, ſembleroit confirmer l'opinion de ceux qui regardent l'argent plutôt comme un mal, que comme un bien réel. Rien de plus rare que le bien-être, la paix & la vertu dans les familles opulentes; les infortunes domeſtiques que l'on y voit; ſont faites pour conſoler la médiocrité, & devroient calmer l'envie qu'elle porte à la richeſſe.

Des nœuds uniquement formés par l'intérêt ſordide, ne produiſent le plus ſouvent, entre des époux opulens & déréglés, qu'une froide indifférence, qui ne tarde point à ſe changer en diſcorde & en haine : ils n'ont pour l'ordinaire de pire maiſon que la leur: pour faire diverſion aux ennuis & aux dégoûts de la vie conjugale, des

époux, incapables de s'eſtimer & de s'aimer, vont chacun de leur côté chercher dans la diſſipation & les plaiſirs bruyans, des moyens de s'étourdir ſur leurs peines. Une vie déréglée entraîne aſſez ſouvent le dérangement des affaires, ou du moins fait négliger les devoirs les plus importans & les ſoins les plus néceſſaires à la félicité particuliere.

AINSI parmi les Riches & les Grands de ce monde, le mariage, bien loin de procurer les douceurs que l'on pourroit en attendre, n'eſt trop ſouvent qu'une ſource féconde de chagrins & de maux (24), une ſource empoiſonnée qui n'eſt propre qu'à infecter la poſtérité des mêmes vices & des mêmes vertiges dont les peres ont été les victimes déplorables. Quelle éducation des enfans peuvent-ils recevoir de parens plongés continuellement dans le vice, la diſſipation, le tumulte & l'ivreſſe ? Quels ſoins peuvent-ils attendre des auteurs de leurs jours qui ne ſongent qu'à s'amu-

(24) *Fœcunda culpæ ſæcula nuptias.*
Primum inquinavêre, & genus, & domos:
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.
HORAT. OD. VI. LIB. III. VERS. 17 ET SEQ.

ſer ? Des peres & des meres ſans raiſon, ſans lumieres & ſans vertu, ſeront-ils bien capables de leur former le cœur & l'eſprit ? Enfin quels citoyens peuvent donner à l'Etat, des êtres qui n'ont eux-mêmes aucune idée, ni de bien public, ni des devoirs de la Société, ni de ce qui peut conſtituer le bien-être véritable ?

CHAPITRE IX.

De l'Education.

PLUTARQUE reproche à Numa, le fondateur de la religion des Romains, de n'avoir pas commencé dans ſa légiſlation par ſonger à l'éducation de la jeuneſſe. On eſt évidemment en droit de faire le même reproche à tous les Gouvernemens. En effet, dans quel pays voit-on les Souverains s'occuper avec ſuite de cet objet important à la félicité publique & particuliere ? La Politique ſemble par-tout le regarder comme peu digne de ſes ſoins ; on diroit qu'elle trouve parfaitement indifférent d'avoir des citoyens vertueux ou corrompus,

éclairés ou ignorans, raiſonnables ou déraiſonnables. Que dis-je ! le Deſpotiſme, ennemi né des lumieres & de la vertu, ne paroît ſe propoſer que de retenir les hommes dans une ſtupidité permanente, de les diviſer pour les ſoumettre, d'oppoſer les obſtacles continuels au développement de leur eſprit.

En tout pays le ſoin d'élever la jeuneſſe eſt abandonné aux miniſtres de la religion, c'eſt-à-dire, à des hommes qui, bien loin d'avoir la volonté ou la capacité de développer la raiſon humaine, n'ont évidemment pour objet que de la combattre pour la ſoumettre à leur autorité. Le Prêtre ne connoît rien de plus important que d'inſpirer à ſes éleves un reſpect aveugle pour ſes propres idées ; il les forme pour une autre vie, pour les Dieux, ou plutôt pour lui-même ; il leur défend de s'attacher à leurs ſemblables, de chercher leur eſtime, de s'applaudir du bien qu'ils font. Il ne leur prêche que des vertus qui n'ont rien de commun avec la vie ſociale ; il ſe garde bien de leur inſpirer l'amour des ſciences utiles, le déſir d'examiner les choſes. Incapable lui-même de connoître la vraie nature de l'homme, qu'il

ne voit qu'au travers du voile de ſes préjugés, le moraliſte religieux ne ſait pas l'uſage que l'on peut faire de ſes paſſions, les mobiles naturels qu'il faudroit employer pour les remuer, la maniere de les faire ſervir à l'utilité publique. L'éducation ſacerdotale ne ſemble avoir pour but que d'avilir les hommes, de leur ôter toute énergie, d'embrouiller leurs cerveaux, d'empêcher leur raiſon d'éclore, d'en faire des membres inutiles de la Société. Au ſortir des mains de ſes inſtituteurs, le jeune homme ne ſait, ni ce qu'il eſt, ni ce que c'eſt qu'une Patrie, ni ce qu'il doit faire pour elle dans les états où il peut ſe trouver. Il n'a l'eſprit rempli que de dogmes & de myſteres inconcevables ; toute ſa morale conſiſte à croire fermement ce qu'il ne comprend pas ; il s'imagine en avoir rempli tous les devoirs, lorſqu'il a ſcrupuleuſement ſatisfait à des pratiques machinales auxquelles on l'a de bonne heure habitué.

POUR s'éclairer & devenir un être raiſonnable, l'homme eſt obligé communément d'oublier les faux principes dont ſes inſtituteurs ont pris ſoin de l'infecter ; ce travail eſt ſouvent très

pénible ; rien de plus difficile que de se défaire des erreurs que, dès l'enfance, on apprend à chérir, & auxquelles pour l'ordinaire on demeure attaché pour la vie : rien de plus invincible que l'ignorance, sur-tout quand il en a coûté beaucoup de tems & de peine pour s'y conformer : la vanité vient alors au secours du préjugé, & la rend indestructible. Moins un homme sait, plus il tient à ce qu'il croit savoir. Un ignorant ne doute de rien ; le doute est toujours le premier pas vers la sagesse.

NONOBSTANT les établissemens coûteux que les Nations civilisées ont faits pour l'éducation de la jeunesse, tout homme qui veut savoir quelque chose est obligé de se former lui-même. L'éducation la plus soignée ne lui apprend que des langues mortes, une philosophie ténébreuse, des spéculations abstraites, des opinions qui ne sont propres qu'à lui rendre l'esprit faux, qu'à obscurcir les vérités les plus claires : lorsqu'il entre dans le monde, il n'a nulle idée du monde, ni de la façon de s'y conduire ; les premiers principes de la vie sociale lui sont parfaitement inconnus ; une morale religieuse lui tient

lieu de tout, elle eſt le ſeul préſervatif qu'on lui donne contre la corruption à laquelle il va ſe trouver expoſé.

Tout nous prouve que les Prêtres ſont de tous les hommes les moins propres à former des peres de famille, des hommes d'Etat, des magiſtrats, des citoyens, des êtres éclairés & raiſonnables (25). Un dévot eſt communément concentré en lui-même, farouche, incommode, rempli de vains ſcrupules, nullement fait pour la Société, très porté même à la troubler quand le zele échauffera ſon imagination enivrée de chimeres. En un mot, une morale dépourvue de motifs ſenſibles & naturels n'eſt pas faite pour des hommes deſtinés à vivre dans ce monde; une morale dont tous les mobiles ſont cachés dans les cieux, n'a point aſſez de force pour contenir des êtres que d'ailleurs tout conſpire à rendre aveugles & méchans. La premiere choſe que fait un jeune homme en entrant dans le monde, c'eſt de mettre de côté les préceptes de la religion dont il vient d'être

(25) *Ego adoleſcentulos exiſtimo in ſcholis fieri ſtultiſſimos, quia nihil ex iis quæ in uſu habemus, aut audiunt aut vident.*

Petronii Satyricon.

imbu : il s'apperçoit dès le premier pas qu'ils ſont incompatibles avec tout ce qui ſe fait dans la Société.

COMMENT les idées rebutantes d'une Religion Stoïque ſeroient-elles faites pour en impoſer aux habitans corrompus & diſſipés d'un pays où le luxe a fixé ſon ſéjour ? Les gens du monde n'y ſongent gueres, ou s'ils y penſent quelquefois, ces idées noires ſont bientôt effacées, ſoit par la diſſipation continuelle, ſoit par le tumulte des affaires. En vain la religion prêcheroit-elle le mépris des richeſſes ; en vain déclameroit-elle contre les ſpectacles, les amuſemens, les plaiſirs & les vices que la mode autoriſe : elle n'eſt point écoutée par des êtres à qui tout perſuade que ces choſes ſont indiſpenſables à leur bien-être. La religion n'eſt pour les gens du monde qu'une affaire de forme, qui n'influe aucunement ſur la conduite de la vie ; on s'y conforme extérieurement, parce que l'uſage veut que l'on faſſe ce que l'on voit faire aux autres, & ce que l'on s'eſt habitué de faire dès l'enfance la plus tendre. La religion intérieure ne convient qu'à un très petit nombre d'hommes ; elle eſt ſi peu faite

pour la Société, que ceux qui s'y livrent, ſont communément obligés de rompre tout commerce avec elle.

Un jeune homme n'a beſoin que d'entrevoir le monde, pour reconnoître auſſi-tôt que les maximes dont ſes inſtituteurs ont pris ſoin de le nourrir, y ſont entiérement déplacées, y paroiſſent complettement ridicules, & ſont viſiblement contredites par tout ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux. Sous un Gouvernement injuſte & dans une Nation corrompue, tout ſemble lui crier: « laiſſe » là les préceptes incommodes d'une » morale farouche qui ne méneroit à » rien dans le pays où tu vis; leur pra» tique ſeroit un obſtacle invincible à » ton avancement. Le monde n'eſt rem» pli que de fripons ou de dupes; il eſt » bien plus ſûr de ſe ranger du côté des » oppreſſeurs, que du côté des oppri» més. Proſterne-toi devant le crédit; » humilie-toi devant les diſtributeurs » des graces: careſſe la main des tyrans, » afin d'acquérir le droit de tyranniſer » comme eux. Apprends à ne rougir de » rien de ce qui peut mener à la for» tune: ſonge ſur-tout à t'enrichir; » l'argent repréſente ſeul tous les biens

» de ce monde, il faut en avoir à tout
» prix. Ne va pas ſottement écouter les
» reproches d'une conſcience timorée
» qui t'arrêteroient à chaque pas ; il
» faut faire comme les autres, leur
» exemple juſtifie. Apprends à t'endurcir
» contre les gémiſſemens du pauvre ; la
» pitié n'eſt qu'une foibleſſe ; elle n'eſt pas
» faite pour celui qui veut plaire à des
» maîtres abſolus ; tout eſt juſte & per-
» mis quand la force commande. Ne
» dis pas que la religion condamneroit
» ta conduite : ſes maximes imaginées
» pour des moines ou pour le peuple
» imbécille ne ſont pas faites pour
» l'homme qui veut ſe pouſſer dans le
» monde. D'ailleurs une fois parvenu
» à tes fins, tu ſeras toujours à portée
» de te réconcilier avec les Dieux. *Il eſt*
» *avec le ciel des accommodemens* ; ſes
» miniſtres n'ont-ils pas des moyens
» faciles de l'appaiſer ? En attendant tu
» jouiras de tes heureux forfaits ; tu ſeras
» chéri, conſidéré, reſpecté même de
» tes envieux. La fortune, le crédit, le
» pouvoir te procureront des amis qui
» t'empêcheront d'entendre les remors,
» dont les cris ne ſerviroient qu'à trou-
» bler ta félicité. »

C'EST ainſi que la perverſité du Gouvernement & la contagion qu'il communique à la Société conſpirent à rendre inutiles les principes de toute morale. Il ne faut que des eſclaves aveugles à la ſuperſtition ; il ne faut que des eſclaves aveugles au pouvoir arbitraire ; preſqu'en tout pays les hommes ſont aſſervis ; il ne faut donc point s'étonner de les trouver preſque par-tout bas, flatteurs, fourbes, menteurs, envieux, remplis de vanité, dépourvus des ſentimens de l'honneur véritable. Ce n'eſt qu'à force d'injuſtices & d'infamies qu'ils peuvent parvenir à contenter paſſagérement leurs beſoins inſatiables : toujours mécontens de leur ſort, ils font des efforts continuels pour le rendre meilleur : toujours opprimés, ils mettent tout en uſage pour paſſer dans la claſſe des oppreſſeurs, où perpétuellement occupés à ne faire que des malheureux, ils n'en ſont pas eux-mêmes plus heureux.

GRACES à la négligence des Souverains & aux intentions funeſtes d'une fauſſe politique, l'éducation dans aucun pays ne forme des pépinieres propres à recruter des hommes d'Etat, des Magiſ-

trats, des Citoyens utiles. La faveur, le crédit, la naiſſance, l'intrigue, les femmes, décident par-tout des places, & conſéquemment du bien-être des Nations, des Familles, des Individus qui les compoſent. Un Deſpote s'imagine, ſans doute, que ſon choix capricieux ſuffit pour conférer au premier venu les talens & les connoiſſances néceſſaires à l'adminiſtration d'un Etat. Pour être propres à tout, il ſuffit à quelques hommes d'être nés. Le préjugé de la naiſſance, ſi fortement enraciné dans l'eſprit d'un grand nombre de peuples, eſt un de ceux qui par ſes conſéquences leur devient le plus funeſte. Sous le Gouvernement Monarchique, tout homme qui n'eſt pas d'un ſang illuſtre, ne peut, ſans des peines infinies, parvenir à ſervir ſa Patrie. Cependant rien de plus rare que de voir les Grands s'embarraſſer d'acquérir des connoiſſances & des talens.

PAR un reſte très ſenſible de la barbarie primitive, les hommes les plus diſtingués par leurs ayeux ſe croient communément diſpenſés de rien apprendre, & vont juſqu'à faire trophée de leur profonde ignorance. Ils regar-

dent l'étude ou la culture de l'esprit comme le partage ignoble des plébéiens obscurs. Ainsi les Etats deviennent les victimes continuelles de l'impéritie des Princes & des Grands, qui regardent comme au dessous d'eux d'acquérir les connoissances les plus nécessaires pour gouverner. Les places semblent faites pour les hommes, & jamais les hommes pour les places.

Les emplois, les distinctions, les honneurs sont des mobiles puissans dont un Gouvernement se prive, quand il ne s'en sert pas pour exciter l'émulation de tous les citoyens. Réservez toutes les places pour des hommes favorisés, qui croiront qu'elles leur appartiennent de droit, bientôt ils ne feront rien pour les mériter, & le reste des citoyens sera totalement découragé. Les Souverains qui tiennent une balance si peu juste entre leurs sujets, ignorent-ils donc qu'il peut naître sous le chaume un homme de génie capable de réparer lui seul tous les malheurs d'un Etat? Chez les Asiatiques la volonté seule du Despote fait des Grands, mais il n'est point pour eux de noblesse héréditaire. Les Européens se sont fait des idées si

bizarres & ſi fauſſes de nobleſſe, que le deſcendant d'un Tibere, d'un Caligula, d'un Néron leur paroîtroit un homme illuſtre, très digne d'être conſidéré, ou peut-être même fait pour régner ſur l'univers, parce que ſes ancêtres en ont été les tyrans.

Les Grands en tout pays ſemblent non-ſeulement ſe condamner à l'ignorance la plus profonde, mais encore être voués, dès leur enfance, à la corruption la plus complette. L'éducation qu'on leur donne communément ne tend évidemment qu'à les rendre orgueilleux, vils & méchans. Des parens remplis de vanité ou des inſtituteurs abjects leur inſpirent, dès le berceau, l'orgueil de la naiſſance, la hauteur, le mépris de leurs concitoyens. La morale d'un homme deſtiné à la cour, doit être eſſentiellement aviliſſante; elle conſiſte à tout faire pour s'attirer les regards du Prince qui, perverti lui-même, ne les laiſſe tomber que ſur ceux dans leſquels il voit des diſpoſitions conformes aux ſiennes. Quelle grandeur d'ame, quelles idées d'honneur pourroit-on donner à des êtres faits pour ramper toute leur vie, afin de s'enrichir des

dépouilles des nations opprimées? Quelles vertus peut-on inſpirer à des hommes qui ne peuvent mériter la faveur que par des injuſtices, des noirceurs, des baſſeſſes, des cabales & des crimes? Si, par un heureux haſard, un homme que ſa naiſſance appelle auprès d'un Prince, avoit reçu une éducation vertueuſe, il ſe verroit bientôt obligé, ou de renoncer à la cour, ou d'oublier des principes totalement incompatibles avec les intérêts de ſa fortune.

L'INDIFFÉRENCE que les Souverains montrent pour l'éducation de leurs Sujets, & plus ſouvent encore l'inimitié qu'ils ont pour les talens & les vertus, ſont évidemment les plus grands obſtacles que la morale rencontre ſur la terre. Uniquement occupés de leurs plaiſirs & du ſoin de contenter leurs caprices, il ne leur faut que des eſclaves dociles, des vertus deſquels ils ne s'embarraſſent guere; la ſeule qualité qu'ils leur demandent, c'eſt une complaiſance ſervile. Sous un Gouvernement inique, l'équité, la bonne foi, la concorde, ſeroient, comme on a vu, des vertus déplacées : l'éducation ne doit avoir pour objet que d'étouffer ces

ſentimens dans les ames, & d'y faire germer en leur place la vanité, des idées fauſſes d'honneur, de gloire, de grandeur, des paſſions propres à ſoumettre les eſprits aux volontés quelconques de ceux qui ont le pouvoir en main. La jeuneſſe doit apprendre de bonne heure à porter le joug, à n'avoir point de volontés qui ne cedent aux caprices de ceux qui diſpoſent des graces. Ainſi l'éducation doit briſer le caractere, ſe borner à acquérir de la politeſſe, du maintien, de l'extérieur, des talens propres à plaire à des hommes corrompus & à des femmes frivoles qui trop ſouvent décident du ſort des Nations.

Les mœurs ne peuvent être bonnes, que lorſque la politique d'accord avec la morale s'occupera du bien-être des nations, & donnera à l'éducation toute l'importance qu'elle mérite. Tant que l'éducation ſera négligée, la raiſon perſécutée, la vertu mépriſée, il ne faut pas s'attendre à voir les hommes, ni meilleurs, ni plus heureux. Le Gouvernement eſt fait pour appuyer la morale; dès qu'il la contredit, elle devient inutile, & n'a plus aucun pouvoir ſur les

cœurs. La législation devroit être le complément & la preuve de la morale inculquée par l'éducation. Cette législation, pour être juste, ne devroit prescrire aux citoyens que les devoirs imposés par la nature, & fondés sur les rapports qui subsistent entre eux. En un mot, une bonne législation ne devroit être que la morale rendue plus efficace & plus intéressante, à l'aide des récompenses & des peines.

Si l'on demande comment il seroit possible de faire sentir au Peuple les devoirs de la morale ou de lui donner de l'éducation, nous dirons qu'il seroit bien plus facile de lui enseigner les principes évidens & simples d'une morale naturelle, que les principes abstraits d'une morale religieuse & surnaturelle, qui ne sont à la portée de personne; & que ces principes, appuyés de châtimens & de récompenses visibles, feroient plus d'impression sur les esprits les plus grossiers, que les supplices & les plaisirs invisibles de l'autre vie.

Les Prêtres en tout pays sont les seuls docteurs, les seuls moralistes du

Peuple. A quel point ces inſtituteurs, déjà ſtipendiés par la Société, ne lui ſeroient-ils pas utiles, s'ils lui enſeignoient une morale & plus claire & plus vraie que celle dont, depuis tant de ſiecles, ils l'ont inutilement entretenue? Un Gouvernement qui auroit ſincérement à cœur la réforme des mœurs, ne trouveroit-il pas dans un Clergé nombreux des coopérateurs capables de ſeconder des vues ſi bienfaiſantes? En faiſant uſage des récompenſes dont il diſpoſe, un Souverain éclairé ne pourroit-il pas exciter parmi ces Docteurs du Peuple une émulation heureuſe de ſe diſtinguer par leur zele à éclairer leurs auditeurs? Quels fruits avantageux ne verroit-on pas réſulter de leurs inſtructions, ſi, laiſſant de côté ces dogmes ténébreux, ces myſteres & ces merveilles dont on a ſi long-tems repu les eſprits des hommes encore ſauvages, ces Paſteurs conſentoient enfin à donner à leurs troupeaux une nourriture plus ſaine & plus profitable? Quel poids ne donneroient pas à leurs leçons, les récompenſes honorables que le Gouvernement accorderoit à

ceux qui les mettroient fidélement en pratique (26)?

VOILA ſans doute des voies douces & faciles qu'une ſage politique pourroit employer pour inſtruire les peuples & pour former des hommes plus ſenſés & plus vertueux : par là le Gouvernement ſe procureroit des ſujets actifs, attachés, raiſonnables : par là il trouveroit dans les prêtres des citoyens plus fideles & plus ſoumis, que dans ces démagogues turbulens, ou ces fanatiques emportés, qui ont tant de fois allumé le feu de la diſcorde pour des querelles inintelligibles, & ſonné le tocſin de la révolte contre les Souverains. Avec tant de moyens honnêtes de ſe rendre plus grands, plus puiſſans, plus chers à leurs nations, & de rendre les Peuples plus ſages & plus heureux, les Princes ne s'en ſerviront-ils jamais pour ſe procurer à eux-mêmes

(26) On peut juger de l'effet que les récompenſes ou les diſtinctions les plus légeres ſont capables de produire ſur les mœurs par un fait connu en France. Par un uſage immémorial établi dans un village de Picardie appellé *Salency*, on préſente tous les ans une roſe en cérémonie à la fille reconnue pour la plus ſage : en conſéquence de cet établiſſement, les jeunes filles de ce village ſe ſont toujours diſtinguées par leur ſageſſe.

un bien-être que la négligence & la tyrannie ne leur peuvent procurer ?

Si des Gouvernemens ſans vues négligent honteuſement l'éducation des citoyens, des parens raiſonnables pourroient au moins y ſuppléer, ils devroient reconnoître que de cette éducation dépend non-ſeulement le bien-être de leurs enfans, mais encore leur félicité propre, la conſolation de leur vieilleſſe, la douceur de leur propre vie. Mais des vues ſi enſées ne ſont point faites pour les habitans légers des pays corrompus par le luxe, de l'eſprit deſquels toute prévoyance eſt bannie. Comment des parens plongés dans la diſſipation ou dans des plaiſirs illicites, & totalement dépourvus de raiſon & de lumieres, s'occuperoient-ils du ſoin d'élever des enfans pour leſquels ils n'ont aucune tendreſſe ? Des êtres vicieux, continuellement occupés à s'étourdir & à s'amuſer, ſont-ils bien capables de former des gens de bien, des hommes raiſonnables, des peres ou des meres de famille, enfin de bons citoyens ?

Toute autorité légitime, comme on l'a dit plus d'une fois, ne peut être

fondée que ſur les avantages que l'on procure à ceux ſur qui cette autorité eſt exercée. C'eſt le bonheur qu'un pere procure à ſon fils ; ce ſont les ſoins qu'il donne à ſon enfance ; ce ſont les moyens qu'il lui fournit de travailler à ſon bien-être, qui lui donnent des droits ſur l'affection, l'obéiſſance, les reſpects de ce fils. Un enfant ne doit rien à ſon pere pour lui avoir donné une exiſtence miſérable, mais il lui doit beaucoup pour lui avoir donné une exiſtence heureuſe. Pour être aimé, il ne ſuffit pas d'être pere, il faut que des ſoins bienfaiſans faſſent naître dans les cœurs des enfans les ſentimens de l'amour, de la reconnoiſſance, de la vénération, qui ne peuvent être que les effets de la tendreſſe paternelle, de la bonté, de la vertu.

DANS quelque poſition que l'on ſe trouve, tout homme qui néglige le bien-être de ceux qui lui ſont ſubordonnés, affoiblit & perd les droits qu'il a ſur eux. Ainſi un pere négligent ou cruel travaille lui-même à ſaper les fondemens de ſa propre autorité. Ainſi un mari libertin, diſſipateur, ſans tendreſſe, détruit l'autorité maritale & pa-

ternelle. Ainſi un maître qui ne fait éprouver que des hauteurs, des duretés à ſes ſerviteurs, ne doit pas s'attendre à être ſervi avec beaucoup d'affection & de zele.

L'ÉDUCATION ſe propoſe de former le corps, le cœur & l'eſprit. Les Parens doivent donner au corps de la force, aux organes de la conſiſtance, au cœur de la ſenſibilité, à l'eſprit des connoiſſances. C'eſt de l'accord de ces choſes que réſulte une bonne éducation. Des enfans élevés par des parens vicieux n'ont communément que des vices, & n'ont le plus ſouvent dans un corps foible que des ames inſenſibles & des eſprits ſans culture. L'éducation devroit apprendre aux Princes à régner, aux Grands à ſe diſtinguer par leur mérite & leurs vertus, aux Riches à faire un bon uſage de leurs richeſſes, au Pauvre à ſubſiſter par une honnête induſtrie.

C'EST viſiblement dans la mauvaiſe éducation que des parens corrompus donnent à leurs enfans, que nous devons chercher la vraie ſource des déſordres que nous voyons ſi ſouvent régner dans la Société. Des parens

orgueilleux, opulens, diſſipés n'ont ni la capacité ni la volonté d'élever eux-mêmes leurs enfans, ou du moins de veiller ſur les inſtituteurs qu'ils leur donnent. Ils les livreront ſans examen à des hommes mercénaires qu'ils auront peut-être encore la précaution d'avilir, ou bien à des domeſtiques qui de bonne heure leur communiqueront les vices de leur état, ou qui ſe prêteront à toutes leurs fantaiſies. Le premier pas vers la réforme des mœurs, ne ſeroit-il pas d'ôter à des parens négligens & déraiſonnables le droit d'élever leurs enfans, dont ils ne peuvent faire que des membres incommodes pour la Société, & déſagréables pour ceux-mêmes qui leur ont donné le jour?

Si Lycurgue s'eſt trompé, ou n'a pas conſulté les regles de la ſaine morale dans la formation de ſes loix, on ne peut diſconvenir qu'il n'ait au moins très bien ſenti le pouvoir d'une éducation publique. A Sparte elle étoit ſous l'inſpection immédiate du Gouvernement; elle étoit uniforme & fixée par la loi; elle tendoit à inſpirer & à cultiver les ſentimens d'enthouſiaſme

& de bravoure que l'on jugeoit nécessaires au soutien de l'Etat. Si ce législateur farouche, à l'aide de l'éducation, a pu former des guerriers fanatiques qui mépriſoient la douleur & la mort, pourquoi des législateurs plus humains & plus ſages ne formeroient-ils pas de même des citoyens vertueux & raiſonnables ? Si l'éducation à Sparte a pu inſpirer aux femmes mêmes, une grandeur d'ame & une force qui nous étonnent, pourquoi ne pourroit-on pas eſpérer de leur inſpirer par la même voie des ſentimens nobles & généreux, propres à les rendre plus reſpectables & plus utiles à la Patrie, plus cheres à leurs époux, plus reſpectables à leurs enfans ?

TOUTES ces réflexions, fondées ſur l'expérience, nous montrent qu'il ne peut y avoir d'éducation dans des nations dont les mœurs ſont corrompues. Des parens vains, prodigues, légers, qui ſe livrent au déſordre, ne ſongent gueres à leurs enfans, ou bien ne leur inſpirent que les goûts dépravés qu'ils ont eux-mêmes : ces enfans ne ſont pour eux que des fardeaux incommodes ; ils ne voient en eux que

des obstacles à leurs amusemens ; les soins qu'ils leur donneroient, les dépenses qu'ils feroient pour eux, seroient pris sur leurs propres plaisirs. C'est ainsi que le luxe & le vice font des parens dénaturés, & empêchent qu'ils ne trouvent dans leurs enfans, les sentimens qu'ils ont le plus grand intérêt de faire naître dans leurs ames. C'est ainsi que le luxe & la dissipation anéantissent le bonheur des familles.

COMMENT des enfans négligés, abandonnés, pour ainsi dire orphelins, connoîtroient-ils les rapports & les devoirs subsistans entre eux & des parens qui les oublient ? Ils n'auront pour eux qu'une parfaite indifférence ; leur autorité ne leur paroîtra qu'une véritable tyrannie ; ils haïront secrettement ou résisteront ouvertement à un pouvoir qui s'arroge le droit de gêner leurs penchans déréglés ; ils les regarderont comme des obstacles aux plaisirs dont ils voudroient jouir à leur exemple ; ils attendront avec impatience la mort de ces Parens, qu'ils ne voient que comme des gardiens incommodes des biens qu'ils ont ap-

mais que, pour recueillir, il faut avoir cultivé & semé? Les parens qui voudront un jour trouver dans leurs enfans des sujets soumis, des amis sinceres, des consolateurs & des soutiens de leur vieillesse, les approcheront de leur sein, les y réchaufferont, leur feront goûter les charmes d'une tendresse propre à leur rendre plus légeres les chaînes de l'autorité. Qu'ils leur apprennent à être justes, en se montrant toujours justes à leur égard : que l'Empire paternel, adouci par l'amour, ne soit jamais guidé par le caprice & la tyrannie ; qu'il ne s'oppose point aux jeux, aux plaisirs innocens. Que l'on plante, que l'on arrose, que l'on exerce de bonne heure la sensibilité, la pitié, l'humanité, la gratitude, dans des ames faites pour sentir ; qu'indulgent pour la foiblesse, on ne punisse avec rigueur que les fautes qui sembleroient annoncer un caractere vicieux ou des dispositions criminelles. Qu'on ne montre aux enfans que des modeles à suivre ; que les discours qu'ils entendent soient pour eux des instructions indirectes ; que les compagnies dans

leſquelles on les admet ne détruiſent point dans leurs eſprits les impreſſions honnêtes que l'on y aura faites. Qu'on les accoutume peu à peu à penſer, à s'occuper, à faire cas de la ſcience, à craindre l'oiſiveté : qu'on leur inſpire des goûts utiles, capables de remplir le vuide de la vie & de leur fournir des reſſources aſſurées contre l'ennui. Que l'exercice donne au corps de la force & de la vigueur ; que l'éducation échauffe le cœur & développe l'activité de l'eſprit. Par là des parens attentifs & vertueux ſeront un jour amplement payés des ſoins qu'ils auront donnés à leurs enfans. Ils jouiront des qualités qu'ils auront ſemées en eux : ces enfans devenus raiſonnables ſçauront jouir des avantages de la fortune, s'ils en ont ; à ſon défaut ils trouveront un héritage ſuffiſant, dans les talens & les vertus qu'ils auront reçus de leurs peres.

CHAPITRE X.

Des Femmes.

LA portion la plus aimable de l'eſpece humaine, celle que la nature ſemble avoir deſtinée à procurer le plus grand bonheur à l'autre, à tempérer ſa rudeſſe, à rendre ſes mœurs plus douces & ſon ame plus ſenſible, eſt celle qui cauſe ſouvent les plus grands ravages dans la Société. Par la maniere dont en tout Pays les femmes ſont élevées, on ne paroît ſe propoſer que d'en faire des êtres qui conſervent juſqu'au tombeau la frivolité, l'inconſtance, les caprices & la déraiſon de l'enfance; les hommes ſemblent oublier qu'elles ſont faites pour contribuer à leur félicité la plus réelle & la plus durable. Le Gouvernement ne les compte pour rien dans la Société.

DANS toutes les contrées de la terre, le ſort des femmes eſt d'être tyranniſées. L'homme ſauvage fait une eſclave de ſa compagne, & porte le

dédain pour elle juſqu'à la cruauté. Pour l'Aſiatique voluptueux & jaloux, les femmes ne ſont que les inſtrumens lubriques de ſes plaiſirs ſecrets. Dans tout l'orient, ſéqueſtré de la Société, réduit en captivité par ſes tyrans inquiets, ce ſexe aimable languit dans l'obſcurité, & végete dans une inutilité auſſi longue que la vie. L'Européen au fond, malgré la déférence apparente qu'il affecte pour les femmes, les traite-t-il d'une façon plus honorable ? En leur refuſant une éducation plus ſenſée, en ne les repaiſſant que de fadeurs & de bagatelles, en ne leur permettant de s'occuper que de jouets, de modes, de parures, en ne leur inſpirant que le goût des talens frivoles, ne leur montrons-nous pas un mépris très réel maſqué ſous les apparences de la déférence & du reſpect ?

Quels fruits avantageux la Société peut-elle attendre de l'éducation, que parmi nous l'on donne aux jeunes filles d'une claſſe relevée ? Comment des meres vaines, diſſipées, & ſouvent coupables d'intrigues criminelles, pourroient-elles apprendre à leurs éleves les

regles de la sageſſe, de la modeſtie, de la pudeur ? Ces meres inſenſées leur donnent-elles des leçons de retenue, de prudence & d'économie ? Non, ſans doute ; elles éloigneront d'auprès d'elles des témoins incommodes de leurs propres déréglemens ou de leur déraiſon : l'éducation de leurs filles ſera confiée à des recluſes dénuées de toute expérience, ſéqueſtrées de la Société, ignorantes, crédules, ſuperſtitieuſes, remplies de petiteſſes & de préjugés. Eſt-ce donc là le moyen de former des citoyennes, des meres de famille, des épouſes capables de mériter l'eſtime & de fixer les cœurs de leurs époux ?

De la muſique, de la danſe, de la parure, du maintien, voilà communément à quoi ſe borne l'éducation d'une jeune perſonne deſtinée à vivre dans le grand monde. Sur quoi il eſt bon d'obſerver les contradictions frappantes dont cette éducation eſt accompagnée. La religion défend à une fille d'aimer le monde, & de chercher à lui plaire ; tandis que d'un autre côté, tout ce que ſes parens lui enſeignent ou lui font apprendre, a pour objet de plaire au monde. On fait conſiſter ſon honneur

dans la réserve, la pudeur, la décence, & sur-tout dans la conservation de son innocence ; tandis que d'un autre côté le goût de la parure & de la coquetterie qu'on lui inspire, semble l'exciter à se défaire de toute réserve, & de cette innocence qu'on lui avoit montrée comme son plus grand trésor, comme le plus bel ornement du jeune âge.

INSTRUITE de cette manière, une fille dépourvue d'expérience, par l'ordre de ses parens, est jetée, sans examen, entre les bras d'un homme qui lui est totalement inconnu, dont la tyrannie, l'indifférence, & les mauvais procédés la porteront peut-être bientôt à se consoler par la dissipation, l'inconduite & le vice, de ses chagrins habituels.

AINSI, des parents inhumains forcent souvent une fille de prendre les engagemens les plus contraires à son goût ; elle est conduite en victime aux autels, & forcée d'y jurer un amour inviolable à un homme pour qui elle ne sent rien, qu'elle n'a jamais vu, ou même qu'elle déteste. Elle est remise au pouvoir d'un maître, qui, content de posséder un instant sa personne, & de jouir de sa dot, la contrarie, la né-

glige, ſe rend odieux par ſes mauvaiſes manieres & ſon peu d'égard, & qui très ſouvent, par ſon exemple & ſes duretés, la pouſſe au mal comme au moyen de ſe venger du Deſpote devenu l'arbitre de ſon ſort. L'hymen ne lui offre aucunes douceurs ; il ne lui préſente que des chaînes rendues indeſtructibles par la religion, & que celle qui les porte, arroſe continuellement de ſes larmes, à moins qu'aux dépens de ſa vertu, elle ne cherche à les aléger par ſes déréglemens. Parens barbares ! n'eſt-ce donc pas vous qui, lâchement guidés par un intérêt ſordide, forcez au crime, ou plongez pour la vie dans le déſeſpoir, des filles à qui vous deviez le bonheur ? Vous ne conſultez dans vos alliances que votre folle vanité ou votre avarice honteuſe : ne conſulterez-vous donc jamais le bien-être de vos enfans ?

Les égards, l'eſtime, l'amitié, l'envie de plaire, ſont encore plus néceſſaires que l'amour au bonheur des époux. Mais l'eſtime ne peut être fondée que ſur les qualités de l'eſprit & du cœur ; ce ſont elles qui peuvent ſeules procurer à l'hymen une ſérénité conſtante. L'amour eſt une fleur tendre que le moindre ſouffle peut flétrir ; l'eſtime

eſt un arbre profondément enraciné qui réſiſte aux tempêtes. Si le ſauvage & l'homme privé de raiſon ne voient dans l'union conjugale que la jouiſſance brutale de quelques plaiſirs paſſagers, l'homme ſenſé veut, indépendamment de la jouiſſance, rencontrer auprès de l'objet aimé, des plaiſirs durables, faits pour l'emporter ſur ceux qui ne ſont que momentanés : dans le choix d'une femme il conſultera donc bien plus les qualités du cœur, que des charmes fugitifs que tant de cauſes peuvent enlever. Les années n'épargnent point la beauté, mais elles reſpectent la vertu qui ſurvit à leurs ravages.

QUEL jugement devons-nous donc porter des maximes extravagantes établies dans ces nations corrompues où l'infidélité conjugale eſt traitée de bagatelle ? Son effet n'eſt-il pas de détruire toute eſtime, toute confiance, toute amitié, entre des êtres deſtinés à vivre enſemble ? Quelle inſulte plus marquée au bon ſens d'une femme, que d'oſer impudemment ſolliciter ſes faveurs ! L'amant qu'elle s'applaudit quelquefois de voir à ſes genoux, ne ſemble-t-il pas l'inviter à ſacrifier tout d'un coup le bon-

heur de toute sa vie, à sa vanité, à sa fantaisie passagere ? Est-ce donc aimer une femme que de lui dire « pour honorer mon triomphe, pour me procurer quelques instans de plaisir, perdez à jamais l'estime & l'affection d'un époux duquel dépend votre félicité journaliere : par complaisance pour moi rendez-vous odieuse & méprisable aux yeux de l'homme dont vous avez le plus grand intérêt à conserver l'estime. Bravez l'opinion publique qui, toute dépravée qu'elle est, ne manquera pas de vous noircir & d'insulter à votre foiblesse. Confiez à des valets mercénaires votre intrigue criminelle, & rendez-les vos maîtres, en les rendant dépositaires de vos honteux secrets. »

Tels sont pourtant les effets de l'infidélité conjugale. Comment l'opinion a-t-elle pu se dépraver au point de traiter légérement un crime, qui suffit pour anéantir sans retour le bien-être d'une famille entiere, pour briser le plus doux des liens, pour faire du mariage un joug insupportable, pour pervertir la postérité par des exemples propres à lui faire mépriser la décence, la vertu?

Voilà comment la source qui devroit procurer des citoyens à la Patrie, eſt elle-même viciée & ne lui fournit que des êtres corrompus. Cependant de pareils déſordres ſont autoriſés, ennoblis par la conduite des Princes & des Grands. La corruption eſt telle dans quelques nations, que la tendreſſe conjugale y eſt regardée comme une choſe ignoble, mépriſable, du *mauvais ton*. Des époux d'un rang élevé rougiroient de montrer quelque attachement les uns pour les autres. Il ſembleroit qu'une femme n'eſt point à ſon mari, mais appartient à quiconque en veut faire la conquête. Que penſer des pays où la perverſité eſt ſi grande, qu'un mari conſent ſouvent aux déſordres de ſa femme, & les regarde comme un moyen de fortune? Quelles idées de l'honneur peut donc avoir un Peuple, chez qui l'infamie volontaire n'a rien qui déshonore?

Le déréglement des mœurs, le libertinage, ou ce qu'on appelle *Galanterie*, ſont des ſuites néceſſaires de l'ignorance, de la légéreté, de la diſſipation, & ſur-tout de l'oiſiveté dans laquelle les hommes & les femmes ſont trop ſouvent plongés. Les femmes ſont deſ-

tinées à s'occuper des soins domestiques & de l'éducation de leurs enfans. Qu'elles leur inspirent donc de bonne heure les vertus qui serviront de base à leur félicité future : qu'au lieu de se livrer à une passion ruineuse pour le jeu, à une dissipation où leur vertu s'expose à des dangers continuels, que ne songent-elles à cultiver la finesse d'esprit qu'elles ont reçue de la nature ? Alors elles ne seront plus forcées de remplir par des minuties ou par des intrigues criminelles, le vuide immense que l'éducation laisse communément dans leur ame. Les charmes, ornés par la raison & la sagesse, n'en seront pas moins aimables & seront plus respectables.

Dans des nations corrompues, & surtout dans les grandes villes, qui sont communément des sentines infectées par le vice, à combien de dangers la négligence du Gouvernement & le défaut d'éducation n'exposent-ils pas la fille de l'homme du peuple ? Pour peu que la nature lui ait donné d'appas, elle semble destinée à être sacrifiée au vice opulent, & à devenir la victime de la prostitution. L'indigence, la paresse, la vanité, l'exemple, tous les discours

qu'elle entend, l'invitent à chercher dans la débauche une subsistance plus commode que celle que lui procureroit le travail de ses mains. Dépourvue de principes & des sentimens de décence & d'honneur, elle se trouve sans défense au milieu d'une foule de séducteurs conjurés à sa perte. Au lieu de rencontrer dans ses parens des appuis contre la séduction, ceux-ci, pour se tirer de la misere eux-mêmes, consentiront souvent à trafiquer de ses charmes avec quelque libertin riche ou puissant qui, après avoir assouvi ses désirs, l'abandonne à la honte, & à la triste nécessité de persister dans le déréglement. A quel point la débauche ne doit-elle pas dépraver l'opinion, & endurcir les cœurs de tant de gens que l'on voit faire trophée des victoires infames qu'ils remportent sur l'innocence séduite, rendue malheureuse & mépriſable pour toujours ? Quelle idée peut-on se former des loix qui laissent sans châtiment des séducteurs aussi cruels, que les assassins les plus déterminés ? Est-il un crime plus propre à exciter des remors que celui qui plonge de gaieté de cœur l'innocence dans l'opprobre & l'infortune ?

Enfin eſt-il un préjugé plus abſurde & plus cruel, que celui qui condamne à une infamie perpétuelle tant de foibles créatures, tandis que les auteurs de leurs fautes oſent ſe vanter ouvertement de leurs triomphes odieux?

Les femmes de tout état ſe trouvent un jour cruellement punies de n'avoir point, dans le jeune âge, jeté les fondemens de leur bien-être futur. Les plus adorées dans leur printems ſont communément les plus à plaindre dans leur automne & leur vieilleſſe. Inutiles alors à la Société, livrées à elles-mêmes, ſevrées des flatteries & des hommages auxquels leur vanité s'étoit accoutumée, elles tombent pour l'ordinaire dans une ſombre mélancolie; une dévotion chagrine eſt ſouvent l'unique reſſource qui leur reſte pour jouer quelque rôle dans le monde; l'humeur noire vient remplacer en elles la diſſipation, la gaieté, les plaiſirs. A charge à elles-mêmes & à la Société, elles conſacrent à Dieu des momens d'oiſiveté, dont elles ne peuvent plus diſpoſer d'une façon plus agréable.

Platon appelle les femmes au Gouvernement des Etats, & même au

commandement des armées ; mais il veut que leur éducation soit la même que celle des hommes (27). Des exemples nombreux nous prouvent en effet, que des femmes ont quelquefois gouverné des Empires avec sagesse & gloire. Mais hélas ! où en seroient réduits les Peuples, s'ils étoient gouvernés par les caprices de femmes légeres, frivoles & sans mœurs, telles que celles qui se trouvent en grand nombre dans des Nations corrompues ? Des femmes de cette trempe, quand elles ont du crédit, ne tardent pas à conduire un Etat à sa ruine.

Le célibat, si contraire au vœu de la nature & aux intérêts des Etats, est une suite du luxe, de la vanité, de la frivolité que tout inspire aux femmes. Un homme n'auroit-il pas tout à craindre, en unissant son sort à celui d'une personne que tout conspire à rendre oisive, dissipée, ennemie de l'économie, de la frugalité, & dont la vertu

(27) Plutarque nous dit que *Télésilla* d'Argos, femme d'une naissance illustre, se trouvant accablée d'infirmités, consulta l'oracle d'Apollon, qui lui répondit que, pour récouvrer la santé, il *falloit qu'elle se dévouât au culte des muses* ; en conséquence elle reprit des forces, acquit des talens, & se distingua par son esprit & son courage.

eſt très fragile ? Des filles convenablement élevées, ſous les yeux de meres plus attentives & plus décentes, inviteroient les hommes au mariage ; ceux-ci, par leurs intrigues & leurs ſéductions, troubleroient bien moins la tranquillité des familles. Dans une nation ſans mœurs, les hommes craignent de s'engager dans des nœuds que la religion & la loi défendent de jamais rompre. Ils trouvent dans la débauche, des reſſources variées qu'ils préferent aux plaiſirs uniformes & légitimes que le mariage peut procurer. Une légiſlation aſſez ſenſée pour permettre le divorce, remédieroit en grande partie à la corruption publique ; elle inſpireroit aux époux plus de retenue, ou du moins elle empêcheroit que ſouvent pendant tout le cours de la vie, le mariage ne fût la ſource intariſſable de leurs malheurs domeſtiques.

PAR l'indiſſolubilité du mariage établie dans un grand nombre de Nations Européennes, la Religion & la Politique ſemblent avoir réſolu d'empoiſonner dans ſa ſource même le bonheur des citoyens. Eſt-il rien de plus abſurde, de plus injuſte, de plus ty-

rannique, que de forcer deux époux qui se haïssent, qui se méprisent, qui chaque jour deviennent plus insupportables l'un à l'autre, de vivre ensemble dans l'amertume & la discorde, sans laisser à leurs peines d'autre terme que la mort? Des institutions si peu raisonnables doivent nécessairement amener la corruption des mœurs. Rien, dit Sophocle, *n'est plus froid que les embrassemens d'une femme sans pudeur.* Quelles ressources, quel bonheur peut-il y avoir, pour des êtres obligés de se fuir réciproquement, & pour qui leur maison n'est plus qu'une prison détestable?

L'on voit donc que les usages, les loix, les institutions humaines, loin de chercher à rendre les citoyens plus sages & plus heureux, contribuent très souvent à les rendre insensés & misérables. Leurs folies & leurs maux sont encore aggravés & multipliés par le luxe, la vanité, la passion du plaisir. Dans un pays où les esprits sont ainsi disposés, la contagion du vice entre, pour ainsi dire, par toutes les portes; tout invite à la débauche, à la dépravation. Quels funestes effets ne doivent pas produire sur les femmes ces specta-

cles, dans lesquels tout conspire à nourrir, ou à faire éclore chez elles des passions amoureuses, qui souvent sont pour elles une source intarissable de peines ? Quels ravages ne doivent pas produire dans leurs imaginations vives, les peintures séduisantes de l'amour & des intrigues criminelles que le théâtre leur présente si souvent ? Faut-il être surpris de trouver tant de fragilité dans un sexe, dont des drames, des lectures frivoles, des Romans sont l'unique occupation, & qui dans son oisiveté est perpétuellement assailli par la volupté ? La saine morale n'est-elle pas forcée de se joindre à la religion pour condamner des spectacles, dans lesquels tout conspire à séduire, amollir, corrompre & le cœur & l'esprit ? Que penser des Gouvernemens qui, non seulement tolerent, mais encore donnent ouvertement leur protection à des amusemens, qui sont évidemment pour la jeunesse les écoles du vice, des lieux privilégiés, destinés à irriter les passions, des écueils où l'innocence, attaquée par les yeux & les oreilles, séduite par les maximes d'une *morale lubrique, réchauffée par la musique &*

par des danses lascives, s'expose à des naufrages continuels (28)?

On nous dit chaque jour que le théâtre, épuré par le goût & la décence, est devenu pour les modernes une *école des mœurs.* Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux, pour se détromper de cette idée? L'objet de la plupart des drames les plus estimés, n'est-il pas de nous peindre sans cesse des intrigues amoureuses, des vices que l'on s'efforce de rendre aimables, des désordres faits pour séduire la jeunesse inconsidérée, des fourberies capables de suggérer mille moyens de mal faire? Le ridicule, destiné à corriger les hommes de leurs extravagances, n'est-il pas souvent jeté sur la droiture, l'innocence, la raison, la vertu même pour lesquelles tout devroit inspirer le plus profond respect? Enfin, peut-on prétendre de bonne foi que ce soit pour prendre des leçons de sagesse, que tant de désœuvrés vont journellement courir à des spectacles où, peu attentifs à la piece, nous les voyons perpétuellement voltiger autour d'une troupe de syrènes, qui vivent du trafic de leurs charmes, &

(28) Voyez Boileau, *satyre des femmes.*

qui mettent tout en uſage pour entraîner dans leurs pieges ceux dont elles ont irrité les deſirs? Après avoir vu la tendreſſe conjugale, tournée en ridicule dans un grand nombre de comédies, une femme rentre-t-elle donc chez elle bien pénétrée des devoirs de ſon état & des ſentimens qu'elle doit à ſon époux? Quelles impreſſions peuvent faire ſur le cœur novice & tendre d'une jeune fille, les exemples ſéducteurs que lui montrent tant de drames, à la repréſentation deſquels ſes parens ont eux-mêmes la folie de la conduire? A combien d'écueils une ame ſenſible n'eſt-elle pas continuellement expoſée, par l'imprudence de ceux qui devroient la garantir des dangers?

Pour être vraiment utile aux mœurs, la comédie ne devroit montrer le vice qu'accompagné de la honte & de l'ignominie. Qu'elle couvre de ſes traits le jeu, la débauche, l'intrigue, la galanterie, la mauvaiſe foi, l'hypocriſie, l'amitié fauſſe, la perfidie; qu'elle dirige la pointe du ridicule contre la vanité, la fatuité, la frivolité, les ſottiſes épidémiques qui font que tant d'êtres inconſidérés ſe rendent malheureux ſans

y ſonger. Que la tragédie noble & fiere, au lieu de repréſenter ces héros amoureux, ſi ſouvent remis en ſcene, montre aux maîtres de la terre, & aux grands qui les approchent & les conſeillent, les effets redoutables de la tyrannie, de l'injuſtice, de l'ambition, du fanatiſme. Qu'elle leur expoſe le tableau des ravages & des révolutions ſanglantes, produites en tout tems par les paſſions des Rois; qu'elle leur inſpire une horreur ſalutaire pour les crimes qui ſouvent ont porté les Peuples au déſeſpoir; qu'elle leur apprenne à s'attendrir ſur les malheurs des hommes, à la vue des malheurs auxquels la fortune ſouvent expoſe les Souverains eux-mêmes. Si, chez les Peuples libres de la Grece, la tragédie paroît avoir eu pour objet d'inſpirer aux citoyens la haine de la tyrannie & l'amour de la liberté, ſon objet doit être encore d'inſpirer aux Souverains & aux Sujets la crainte de cette même tyrannie & l'amour de la liberté, ſi néceſſaire à leur ſûreté réciproque.

PLUSIEURS auteurs illuſtres & chers aux nations ont ſans doute connu le vrai but de l'art dramatique; leurs ta-

lens mériteront à jamais la reconnoissance & les applaudissemens des peuples ; mais beaucoup d'autres, plus empressés de recueillir des suffrages passagers, ont lâchement flatté les vices régnans, ont voulu se conformer au mauvais goût d'un siecle frivole & corrompu, n'ont cherché qu'à nourrir la vanité des femmes, en remettant perpétuellement sous leurs yeux les effets du pouvoir que leurs charmes exercent sur les cœurs : par là, loin de travailler à la réforme des mœurs, ces auteurs, pour la plupart, n'ont fait qu'attiser des passions nuisibles, & alimenter des folies dangereuses, également contraires au vrai bonheur des femmes & à celui de la Société, dans laquelle tout devroit les inviter à jouer un rôle qui, sans les rendre moins aimables, les rendroit bien plus respectables & plus fortunées.

SEXE enchanteur ! que la nature a formé pour exercer l'empire le plus doux, connoissez enfin le prix de la raison ; connoissez la puissance de la vertu ; prêtez-leur votre voix séduisante, afin qu'elles persuadent & qu'elles attirent les mortels ; respectez-vous vous-même,

même, afin de leur imprimer le respect qui vous est dû. Laissez-là ces parures & ces frivolités qu'une éducation trompeuse vous a fait regarder comme des objets importans. Cultivez, ô femmes aimables! cultivez cet esprit fin & cette imagination vive que la nature vous a donnés, que votre ame sensible s'échauffe pour des vertus nécessaires à votre félicité durable. Rendez-vous estimables par votre sagesse & vos mœurs, autant que vous nous attirez par vos charmes. Que vos regards confondent l'impudence & la fatuité; que vos mépris punissent la présomption, l'ignorance & le vice; que votre accueil distingue & récompense le mérite modeste & la probité. Contribuez par votre exemple à la réforme de ces êtres futiles & désœuvrés qui infestent la Société. Rendez-les à la patrie; ramenez-les à la vertu. C'est alors que vous régnerez bien plus sûrement, que par de vains ornemens, des galanteries, des intrigues qui vous rendroient méprisables aux yeux même de ceux qui se disent vos esclaves. C'est alors que vous cesserez d'être les dupes & les victimes de ces perfides, qui ne se me-

tent à vos genoux que pour vous donner des fers, pour immoler votre bonheur & votre réputation à leur vanité, qu'ils osent vous offrir pour un amour véritable. Vous n'écouterez plus ces vils séducteurs qui ne veulent trop souvent acquérir que le droit de vous tyranniser & de vous avilir. Honorées & chéries, vous jouirez dans la Société d'une considération bien plus flatteuse, que celle que vous procureroient les conquêtes de tant d'hommes légers, sur la constance desquels tout vous défend de compter. Enfin vous posséderez au dedans de vous-mêmes un bonheur inaltérable que la vertu seule procure, & que ni les plaisirs bruyans, ni la dissipation, ni le faste, ni le vice ne peuvent jamais remplacer.

CHAPITRE XI.

De la félicité domestique, ou du bonheur dans la vie privée.

TOUTE Société politique n'est qu'un assemblage de Sociétés particulieres ; plusieurs familles en forment une grande

que l'on appelle *Nation*. La Société générale n'eſt heureuſe, que lorſque les Sociétés particulieres dont elle eſt compoſée, jouiſſent elles-mêmes de l'harmonie & des avantages d'où réſulte le bonheur. Quelles que puiſſent être la corruption publique & la dépravation générale des mœurs, chaque citoyen, chaque famille, chaque ſociété particuliere ne s'en trouvent pas moins intéreſſés à pratiquer la vertu. Ceux qui prétendent chercher, dans une perverſité générale, des motifs pour juſtifier leurs déréglemens particuliers, raiſonnent auſſi juſte que celui qui, dans un incendie dont ſa maiſon ſe trouveroit exempte, y mettroit le feu de gaieté de cœur, afin de s'envelopper dans le malheur de ſes concitoyens; ou bien que celui qui chercheroit à s'infecter lui-même d'une contagion, dont il verroit périr tous ſes voiſins.

Plus une Nation eſt corrompue, plus le citoyen raiſonnable prendra de precautions pour ſe garantir de l'infection publique. Dans l'impoſſibilité où il eſt de remédier aux maux de ſa Patrie, il cherchera du moins à ſe faire un bonheur domeſtique, qui lui don-

nera la force de ſupporter les infortunes générales. Sous un mauvais Gouvernement, il eſt bien difficile d'exercer des vertus publiques ; l'homme de bien, obligé de ſe mettre à l'écart, eſt viſiblement intéreſſé à s'exercer chez lui à la pratique des vertus néceſſaires pour s'attirer l'eſtime, l'attachement & les ſecours des êtres dont il eſt immédiatement environné. Ainſi il ſe ſentira fortement intéreſſé à ſe montrer époux tendre & fidele, pere ſenſible & vigilant, maître équitable, indulgent & facile, ami ſincere, &c. En un mot, tout homme qui réfléchira ſur le but qu'il ſe propoſe dans toutes ſes actions, reconnoîtra ſans peine que, pour être ſolidement heureux & content lui-même, il doit s'occuper du bonheur & du contentement des êtres qui l'entourent.

D'APRÈS ces principes, il ſera très facile de découvrir nos devoirs dans toutes les poſitions de la vie, & de démêler les motifs que nous avons de les remplir. Le mariage eſt la premiere des Sociétés ; c'eſt celle qui par ſa nature influe le plus directement ſur le bien-être de l'homme. Il ne s'unit à une

femme, qu'en vue d'un bonheur plus grand que celui qu'il peut se promettre en vivant seul. Indépendamment du besoin naturel de se propager, il espere trouver dans sa compagne une amie tendre, dont les intérêts seront toujours liés aux siens, disposée à partager avec lui les plaisirs & les peines de la vie. L'estime & l'amitié, comme on l'a dit plus haut, sont bien plus nécessaires que l'amour même au bonheur des époux. Est-il rien de plus délicieux que cette heureuse sympathie, cette conformité de goûts, cette indulgence réciproque, ces consolations si douces, qui font que deux êtres unis déjà par les liens du plaisir, s'identifient, se fortifient, se soutiennent mutuellement par le désir continuel de se plaire? L'estime les ramene à l'amour, & l'amour à l'estime.

La possession d'une femme aimable ou vertueuse est, sans doute, la plus douce des possessions; c'est un être sensible, qui partage à tout moment le bonheur qu'il nous donne & qu'il reçoit de nous. Est-il sur la terre de félicité plus pure, que celle que peut donner le commerce habituel de deux époux bien unis qui lisent réciproquement dans

leurs yeux les ſentimens d'un amour ſincere, la ſérénité de la tendreſſe, l'amitié, l'air aſſuré de la confiance, les douces ſollicitudes de l'attention & de l'envie de plaire ? Si quelque nuage s'éleve au milieu de ce calme enchanteur, & l'eſtime & l'amour l'ont bientôt diſſipé.

TELLES ſont les douceurs que l'homme raiſonnable doit ſe propoſer dans l'union conjugale. Vainement les attendroit-on de l'argent, qui trop ſouvent ne fait qu'enivrer & corrompre ceux qui le poſſedent. C'eſt dans les ſentimens honnêtes inſpirés par une éducation vertueuſe, c'eſt dans la raiſon, que l'on peut eſpérer de trouver les motifs d'un attachement ſolide ; il n'eſt point fait pour ces époux, à l'union deſquels l'intérêt ſeul a préſidé : il n'eſt point fait pour ces eſprits frivoles qui ne voient le bonheur que dans des plaiſirs tumultueux : il n'eſt point fait pour ces époux pervers que le vice déſunit & rend incommodes les uns aux autres : enfin il paroit romaneſque & chimérique à des êtres corrompus par le luxe, qui ne ſe marient que pour acquérir de nouveaux moyens de contenter leur vanité, leurs folies & leurs déréglemens.

HEUREUSE médiocrité! c'eſt ſouvent dans ton ſein que ſe trouvent les époux fortunés. C'eſt là que l'on voit un pere vigilant & laborieux, jouir, à côté d'une épouſe vertueuſe, de la récompenſe des ſoins qu'il donne à ſa famille; C'eſt là qu'entourés d'enfans reſpectueux & tendres, des parens bienfaiſans exercent l'empire ſi juſte que donnent la bienfaiſance & la bonté paternelles. C'eſt là que ces enfans ſoigneuſement élevés apprennent à devenir les ſoutiens de la vieilleſſe de ceux qui leur ont donné le jour. C'eſt là qu'une fille, ſous les aîles d'une mere vertueuſe, apprend à devenir elle-même une mere de famille, & à s'occuper du bonheur de l'époux que le ſort lui deſtine. Enfin c'eſt là qu'une vie ſagement occupée détourne les eſprits des idées vicieuſes ou des plaiſirs bruyans, qui trop ſouvent ſont les écueils de l'innocence & de la félicité domeſtique.

QUE de motifs un pere n'a-t-il pas pour aimer ſes enfans & pour leur inſpirer le goût de la vertu! Il voit en eux ſon ouvrage; en leur donnant le jour, il s'eſt multiplié lui-même; il s'eſt fait des amis, des coopérateurs futurs de ſon propre

bonheur, des êtres dont les intérêts ſont invariablement liés aux ſiens, des ſujets & des aſſociés empreſſés à lui plaire; enfin en eux il voit d'autres lui-mêmes, deſtinés à tranſmettre ſa mémoire & ſon nom à la poſtérité. Mais ces eſpérances ne ſont que des illuſions & des chimeres, ſi, par l'éducation qu'il donne à ſes enfans, le Pere ne ſeme dans leurs ames les ſentimens qu'il eſpere y recueillir un jour. Des parens injuſtes & pervers ne peuvent former que des enfans qui leur reſſemblent; ils ne trouveront en eux que des envieux cachés qui rempliront leur vie d'amertumes & qui ne ſerviront qu'à redoubler pour eux le poids des chagrins de la vieilleſſe.

S'IL y a ſi peu d'enfans dociles & ſages, c'eſt qu'il eſt bien peu de parens vertueux & raiſonnables. Il faut des mœurs honnêtes, des exemples reſpectables, une autorité juſte & tempérée par la douceur, pour former des enfans attachés & reſpectueux. Peres & meres, qui voulez former des enfans qui ſoient un jour pour vous des amis ſinceres, qui deviennent les conſolateurs & les ſoutiens de votre vieilleſſe, montrez-leur des vertus; exercez de bonne heure

la ſenſibilité de leurs ames ; approchez-les de votre cœur ; faites-leur ſentir avec tendreſſe l'intérêt qu'ils ont de ſe conformer à vos déſirs ; ne les puniſſez qu'avec juſtice ; ayez de l'indulgence pour leurs foibleſſes ; ne montrez de la ſévérité que pour ces déſordres qu'ils vous reprocheroient un jour d'avoir trop ménagés. Souvenez-vous que ce n'eſt qu'à l'aide de l'équité & de la bonté, que vous rendrez ſupportable le joug de l'autorité : ce n'eſt qu'en cultivant la raiſon de vos enfans, que vous leur ferez oublier que vous êtes leurs maîtres, & que vous pourrez leur rendre votre joug aimable.

On s'apperçoit communément que l'attachement des peres pour leurs enfans eſt bien plus tendre, que celui des enfans pour leurs peres. Mais un peu de réflexion ſuffit pour expliquer ce phénomene. Un pere eſt toujours le bienfaiteur & le maître de ſon fils ; & la dépendance ne peut aimer l'autorité, que lorſqu'elle eſt adoucie par beaucoup de bonté.

La tendreſſe & les ſoins des parens peuvent donc ſeuls exciter la reconnoiſſance des enfans. C'eſt alors qu'un fils

bien né s'attendrit à la vue de l'auteur de ſes jours ; tout lui rappelle ce qu'il doit à celui qui a ſecouru ſon enfance, qui a guidé ſa jeuneſſe, qui l'a rendu membre eſtimable de la Société, qui lui a fourni les talens & les moyens néceſſaires pour ſe ſouſtraire à l'ennui & aux vices dont il voit tant de victimes. Pénétré de ces idées, il conſolera la vieilleſſe d'un pere que tout lui montrera comme la ſource de ſon bien-être ; il donnera des ſoins empreſſés à celle dont le ſein l'a porté, qui a ſoulagé avec bonté les incommodités de ſon enfance importune. Quels droits ne conſervera pas ſur le cœur d'un enfant bien né une mere reſpectable, qui s'eſt tendrement occupée de ſa conſervation & de ſes jeux innocens ? Quel eſt le fils aſſez dénaturé pour voir d'un œil ſec les larmes d'une mere, ou les infirmités d'un pere, dont la bouche lui a donné les premieres leçons de ſa ſageſſe ?

Si le luxe, la diſſipation, la corruption des mœurs parviennent à briſer les liens néceſſaires & ſacrés, faits pour unir enſemble les peres & les enfans, ſi ceux-ci ne vivent communément enſemble que comme des étrangers, des

indifférens, des ennemis; on ne doit pas être étonné de voir le peu d'union qui subsiste trop souvent entre les membres d'une même famille, & de trouver presque par-tout les liens du sang totalement méconnus. Une famille n'est pour l'ordinaire qu'une Société particuliere composée de gens mal intentionnés, envieux, dont les intérêts, au lieu de se réunir, se combattent de front; qui forcés d'essuyer fréquemment les effets incommodes de leurs passions, de leurs défauts, de leurs folies réciproques, ont d'ordinaire les uns pour les autres bien moins d'attachement que pour les étrangers, dont les défauts sont moins connus ou mieux cachés.

Plus une Nation est corrompue, & plus les membres d'une famille devroient se rapprocher, afin de travailler de concert à leur félicité particuliere, & de résister aux coups du sort. Une famille bien unie annonce un assemblage d'hommes honnêtes & raisonnables; c'est le vice & la déraison qui mettent la division entre les membres d'une Société, que leur intérêt devroit toujours tenir unis. Sans équité, sans indulgence, sans desir de plaire, sans égards,

des perſonnes que le ſort a placées à côté les unes des autres, ne peuvent tarder à ſe bleſſer réciproquement. Ces diſpoſitions, néceſſaires pour vivre avec agrément avec tous les êtres de notre eſpece, le deviennent encore bien plus entre des parens qu'une fréquentation familiere met à portée de ſe voir de plus près que les autres.

Les malheurs ſupportés, ſoulagés, partagés par un grand nombre de perſonnes, deviennent plus légers. Les infortunes ne ſont pas ſans remede pour les membres d'une famille bien unie; le riche y ſecoure le pauvre; le ſage aide les autres de ſes conſeils; l'homme en crédit ſoutient les foibles; tous forment un rempart contre les attaques de l'adverſité. Les grands, les riches, les hommes puiſſans ſentent très peu les avantages qui réſultent de l'union des familles; elle ſe trouve plus communément dans la médiocrité: les hommes d'une claſſe ordinaire ſentent bien mieux, que ceux d'un ordre plus élevé, le beſoin qu'ils ont les uns des autres; une heureuſe habitude leur montre dans leurs proches, des amis donnés par la nature, dont ils ont intérêt de ne point ſe priver.

L'effet ordinaire du luxe, de l'opulence & de la grandeur, eſt d'endurcir le cœur. L'homme vain n'a point d'entrailles ; les richeſſes les plus amples ne peuvent ſuffire aux dépenſes que le faſte change en beſoins. L'orgueil du riche rougit à la vue de parens pauvres : la néceſſité de repréſenter ne lui laiſſe jamais de ſuperflu ; il préfere le futile avantage de briller, au plaiſir de tendre une main ſecourable à ſes proches ; il les immole ſans pitié à des flatteurs, à des paraſites inconnus, à de prétendus amis qui le trompent & le dévorent.

On ſe plaint tous les jours de la rareté des amis véritables. Mais dans une nation compoſée d'être vains, frivoles & vicieux, qui ne ſe lient que dans la vue du plaiſir, qui n'ont beſoin que d'approbateurs de leurs déréglemens, qui ſe font des amis, ſans ſe donner la peine de les connoître, qui ſont peu ſuſceptibles d'un attachement durable, comment trouveroit-on des liaiſons ſolides ? Les grands & les riches ne cherchent qu'à briller ; ils ne ſont attachés qu'à leur folle vanité ; ils ne veulent que des complaiſans, des ames baſſes, des adulateurs, des admirateurs de leurs goûts,

Des hommmes de cette trempe les aident à diſſiper une fortune, dont ils ſont incapables de faire un uſage ſenſé. Les méchans n'ont point d'amis, ils n'ont que des complices. Les inſenſés n'ont point d'amis, ils n'attachent à leur ſort que des fourbes intéreſſés à profiter de leurs folies. Des hommes incapables d'aimer & de ſentir le mérite & la vertu, ne peuvent être entourés que de gens mépriſables, qui les mépriſent eux-mêmes en profitant de leur ſottiſe.

L'AMITIÉ véritable ne peut être fondée que ſur les talens, le mérite & la vertu. Si les amis ſinceres ſont peu communs dans le monde, c'eſt qu'il eſt très peu de gens qui ſoient dignes d'en avoir, ou qui connoiſſent le prix de l'amitié véritable. Dans une nation vicieuſe, on ne veut que des hommes agréables, légers, amuſans. Mais le flatteur hypocrite, l'ami de la fortune, le vil paraſite, le compagnon de nos débauches, le convive enjoué, l'homme à la mode ſont-ils des êtres capables de nous conſoler dans nos peines, de nous aider de leurs conſeils, de nous ſervir utilement dans des circonſtances épineuſes? On ne voit ſi peu d'amis, que parce

qu'on a la folie de proſtituer le nom ſacré de l'amitié à une foule d'hommes, qui n'ont aucunes des qualités néceſſaires pour le mériter. Un ami, dans le langage vulgaire, eſt un homme qu'on voit ſouvent, & qui n'a quelquefois aucune des qualités que l'on doit eſtimer.

Vous vous plaignez de vos amis; vous êtes ſurpris de voir qu'ils vous quittent en même tems que le crédit, la puiſſance ou la fortune vous abandonnent. Mais eſt-il donc bien ſûr que vous ayiez eu des amis? Avez-vous mérité d'en avoir? Vous êtes-vous donné la peine d'examiner ce qui attiroit près de vous, des hommes à qui vous avez ſi libéralement prodigué le nom d'amis? Grands de la terre, riches faſtueux & vains, agréables débauchés! êtes-vous donc faits pour avoir de vrais amis? N'auriez-vous pas ſottement accordé ce titre reſpectable à des flatteurs, à des ames baſſes, à des eſclaves de votre crédit? Rentrez donc en vous-mêmes & rendez-vous juſtice. Ceux que vous avez pris pour vos amis n'étoient que les amis de votre rang, de votre fortune, de votre pouvoir, de vos feſtins ſplen-

dides, des plaisirs variés que vous pouviez leur procurer : privés une fois de toutes ces choses, vous n'êtes plus rien à leurs yeux. Vous vous êtes ruinés, vous avez follement sacrifié votre bien-être réel & celui de vos enfans à des hommes mépriſables qui, au moyen des complaisances, des baſſeſſes & des flatteries dont ils vous ont repus, comptent vous avoir très amplement payés des dépenſes que vous avez faites pour eux, ou plutôt des folies qui n'avoient pour objet réel que votre vanité.

TOUT le monde convient de la rareté des vrais amis ; & cependant chacun ſe flatte d'être lui-même une exception à la regle, & de poſſéder excluſivement des amis incomparables : l'amour propre lui perſuade, ſans doute, qu'il doit faire des enthouſiaſtes. Ainſi beaucoup de gens, après s'être fait des amis imaginaires, auxquels ils ſuppoſent la chaleur qu'ils déſirent, ſont tout ſurpris de voir qu'ils ſe ſont trompés, & qu'ils n'ont eu que des ennemis, des jaloux, des envieux.

L'AMI de tout le monde n'eſt l'ami de perſonne. L'amitié eſt un ſentiment ſérieux & réfléchi dont des êtres incon-

tans & légers ne ſont point ſuſceptibles. Un ami véritable eſt un tréſor uniquement deſtiné pour l'homme de bien qui en connoît le prix. Son ami n'eſt pas celui qui le flatte ou l'amuſe, c'eſt celui qui lui donne des conſeils utiles, qui le fortifie, qui le conſole des malheurs de la vie, qui l'aime pour lui-même, c'eſt-à-dire, pour les qualités de ſon eſprit & de ſon cœur, & non par des vues baſſes ou pour des avantages que le hazard peut ravir à chaque inſtant, & qu'il accorde bien plus ſouvent à des hommes ſans mérite & ſans vertus, qu'aux gens vraiment capables d'en jouir.

La chaleur douce de l'amitié n'eſt point faite pour le ſein glacé de la grandeur altiere que ſon orgueil rend communément inſenſible : elle n'eſt point faite pour le cœur gâté de l'homme corrompu par le vice ; elle n'eſt point faite pour l'imagination enivrée de l'homme qu'entraînent des paſſions aveugles. Elle n'eſt point faite pour l'eſprit volage de l'homme qui ne cherche qu'à s'amuſer. Elle n'eſt pas faite pour le fat qui, rempli de lui-même, ne peut s'attacher à perſonne. Elle n'eſt point faite pour des

enfans diſſipés que la folie raſſemble, & que les moindres jouets diviſent. L'amitié ſincere & ſolide eſt faite pour l'homme ſolide & vrai ; il trouve en elle des charmes inconnus de ces êtres futiles & malins, dont le tourbillon du monde eſt rempli. Elle l'aide à ſupporter les chagrins de la vie ; elle le conſole des duretés d'un Gouvernement injuſte ; elle le fortifie contre les coups de l'adverſité ; elle le dédommage de l'injuſtice des hommes.

TOUT nous prouve donc qu'au milieu de la corruption générale, l'homme de bien, forcé de ſe concentrer en lui-même, eſt encore à portée de jouir d'une foule d'avantages, de plaiſirs purs, de biens ſolides, dont des hommes inconſidérés & méchans ſont totalement privés. Il goûte à chaque inſtant la ſatisfaction ſi douce, de rencontrer la conſolation & la tendreſſe dans une femme empreſſée à lui plaire, dans des enfans qui répondent à ſes vœux, dans ſes proches, dans l'ami fidele & diſcret qu'il rend dépoſitaire des ſecrets de ſon cœur. Tout eſt jouiſſance pour le ſage ; l'homme frivole ou méchant ne ſçait jouir de rien.

L'HOMME juſte & ſenſible ne néglige pas le bien-être de ſes ſerviteurs. Tandis que l'homme hautin avilit les ſiens par ſes mépris & ſon inhumanité ; tandis que l'homme vain ſe plaît à leur faire ſentir durement ſon empire & s'en fait des ennemis, le ſage qui connoît les droits de l'humanité, reſpecte ſon ſemblable, cherche à rendre au malheureux les chaînes de la ſervitude plus légeres. Il voit en eux des hommes utiles à ſon bien-être & non pas des eſclaves qu'il puiſſe mépriſer ou maltraiter : il les traite donc avec douceur, avec indulgence & bonté ; il en fait des amis que leur attachement rend zélés ; il ſçait qu'un bon valet eſt un tréſor pour ſon maître, & que la bienfaiſance a des droits ſur les ames les plus incultes & les plus groſſieres. Combien de ſerviteurs qui ont donné à leurs maîtres des preuves de courage, de grandeur d'ame, de nobleſſe, dont les hommes les plus élevés ſe ſentiroient incapables ! Ce ſont les injuſtices, les duretés & les vices des maîtres, qui font tant de mauvais ſerviteurs ; on les avilit, on les corrompt par ſon exemple, & l'on eſt tout ſurpris de les trou-

ver vils, corrompus, intéreſſés, vicieux.

Est-il rien de comparable au bien-être & au contentement que peut ſe procurer chaque jour l'homme de bien qui jouit de l'opulence? Quelles douceurs n'eſt-il pas à portée de goûter, lorſque la nature & l'éducation l'ont doué d'une ame bienfaiſante? La diſſipation des villes peut-elle donc lui fournir des plaiſirs auſſi purs que celui de créer l'abondance, l'induſtrie, le bonheur dans les champs de ſes peres? Eſt-il un tableau plus touchant, que de voir un grand qui, dans les poſſeſſions de ſes ancêtres, vit au milieu de ſes vaſſaux, dont chacun le regarde comme ſon bienfaiteur & ſon pere; qui rencontre par-tout les yeux attendris de la veuve, de l'indigent, du malheureux, que ſa main a ſecourus; dont les oreilles retentiſſent à tout moment des bénédictions & des vœux du cultivateur que ſes libéralités ont placé dans l'aiſance? Enviera-t-il alors à ſes pareils le mépriſable avantage d'intriguer dans une cour, de briller par un faſte puéril, de ramper indignement dans l'antichambre d'un deſpote orgueilleux, qui

montre un dédain égal à tous les eſclaves dont il eſt entouré ?

Que peut-il manquer à la félicité du ſage, favoriſé de la fortune, quand l'éducation qu'il a reçue lui fournit encore pour toute ſa vie les moyens de remplir agréablement par l'étude les intervalles que lui laiſſe l'exercice de ſes Vertus ? Quels amuſemens peuvent être comparés au plaiſir toujours nouveau, de lire dans le livre immenſe de la nature, qui à chaque pas lui préſente des ſpectacles dignes d'intéreſſer ſa curioſité ? Quelle occupation plus douce & plus diverſifiée que celle que fournit à l'eſprit exercé, la méditation de l'homme, des ſcenes ſi variées du monde moral, des tableaux de l'hiſtoire ? Si le déſœuvrement & l'ennui ſont les ſources des vices & des tourmens de tant d'êtres frivoles & pervers dont le monde eſt rempli, l'homme, qui de bonne heure a contracté l'habitude de penſer, n'échappe-t-il pas, quand il veut, à l'empire de ces deux tyrans de la vie ? Eſt-il des momens vuides ou pénibles pour un être dont la conſcience ſatisfaite jouit d'une paix inaltérable, qui rentre à tout moment avec

plaiſir en lui-même, qui, aſſuré d'avoir mérité l'eſtime & l'attachement des êtres qui l'environnent, a le droit de s'eſtimer & d'être content de ſa conduite, qui, dans chaque inſtant de ſa durée, trouve des moyens de réveiller dans ſon propre cœur l'affection naturelle qu'il a pour lui-même, par l'exercice d'une juſtice, d'une bonté, d'une bienfaiſance continuelles? Ces heureuſes diſpoſitions, en lui faiſant ſavourer tous les momens de ſa vie, le conduiſent paiſiblement vers un terme que la vertu ſeule eſt faite pour enviſager ſans crainte.

TELS ſont pourtant les plaiſirs auſſi purs que ſolides que méconnoiſſent & que dédaignent tant d'hommes favoriſés de la fortune, qui mettent follement leur bien-être à ſe diſtinguer par leur luxe, par leur faſte puéril, par un appareil impoſant, incapable de remplacer le bonheur que des mœurs honnêtes ſont ſeules en droit de procurer.

QUE dis-je? du fond même de la tombe, l'homme de bien exerce encore ſon pouvoir ſur les hommes. Son cercueil eſt arroſé des pleurs ſinceres de

ſa femme, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes concitoyens. La perte d'un homme vertueux eſt une perte publique. Il a joui de ſon vivant des effets qu'il doit produire : il a prévu les regrets que ſon trépas devoit cauſer. Il a vu dans ſa propre conſcience, & la tendreſſe durable, & les monumens que ſes vertus ont élevés dans tous les cœurs.

CHAPITRE XII.

Remedes des Calamités ou des Vices Moraux & Politiques. Apologie de la Vérité.

SOUS QUELQUE point de vue que l'on enviſage les opinions, la conduite, les gouvernemens & les mœurs des hommes, dès qu'il en réſulte du mal, nous devons en conclure qu'ils ſe trompent & qu'ils ſont les jouets de leurs préjugés. Dans une nation mal gouvernée & corrompue par le luxe & la contagion du vice, tout ſemble ſe liguer contre les mœurs, & par conſéquent contre la félicité publique & particuliere. L'homme, dès qu'il ouvre les

yeux, ne ſe voit entouré que d'exemples qui le détournent du bien & le ſollicitent au mal. Il ſuce, pour ainſi dire, la corruption avec le lait; ſes parens, bien loin de développer ſa raiſon, lui enſeignent le vice, lui inſpirent leurs propres folies, leurs préjugés, leurs goûts déraiſonnables. Ses inſtituteurs religieux ne permettent point à ſa raiſon d'éclore, & ne lui donnent pour ſe guider que le flambeau lugubre de la ſuperſtition, dont la ſombre lumiere ne fait que l'égarer : ſes maîtres injuſtes lui font ſentir que le vice ſeul lui eſt utile, & que la vertu ne ſeroit pour lui qu'un ſacrifice douloureux.

QUEL remede oppoſer à la dépravation générale des Sociétés, que tant de cauſes puiſſantes ſemblent devoir éterniſer? Il n'en eſt qu'un; c'eſt la Vérité. Si l'erreur, comme tout le prouve, eſt la ſource commune des malheurs de la terre; ſi les hommes ne ſont vicieux & méchans que parce qu'ils ont des idées fauſſes de leur félicité, c'eſt en combattant l'erreur avec courage & longanimité; c'eſt en leur préſentant des idées ſaines; c'eſt en leur faiſant

faisant sentir leurs véritables intérêts ; que l'on peut se promettre d'opérer leur guérison. En rendant l'instruction générale, en répandant dans l'esprit du citoyen des principes utiles, en cultivant la raison publique, on affoiblira peu-à-peu les funestes influences des causes qui corrompent les peuples & les rendent malheureux.

On nous répete sans cesse que *tout est dit*, & que l'on ne peut plus rien dire de nouveau : l'on en conclud que rien n'est plus inutile que les préceptes de la morale ou de la philosophie. Cependant, à en juger par la façon dont communément la vérité est accueillie sur la terre, on est forcé de reconnoître qu'elle est toujours pour les hommes de la plus étrange nouveauté. Rien de plus nouveau pour eux, que de les entretenir des objets qui devroient leur paroître les plus intéressans. Rien de plus nouveau pour eux, que les premiers principes de la raison, de la morale, de la politique dont tout semble vouloir leur dérober la connoissance. Rien de plus nouveau qu'une philosophie simple, claire, intelligible pour des êtres accoutumés à croire qu'ils

ſont faits pour errer dans les ténebres d'une ignorance perpétuelle. Rien de plus nouveau pour des êtres raiſonnables, que de leur dire qu'ils doivent faire uſage de leur raiſon. En un mot, rien de plus nouveau pour les hommes que la Vérité que les forces réunies de l'impoſture, de la tyrannie, de l'opinion, de l'éducation, de l'habitude ſemblent avoir pris à tâche de leur voiler pour toujours. Si la philoſophie n'a rien de nouveau à dire aux hommes, pourquoi les défenſeurs des préjugés & des abus ſubſiſtans ſe récrient-ils à tout moment ſur la nouveauté des opinions philoſophiques ? Pourquoi s'en montrent-ils ſi allarmés ? Pourquoi les proſcrivent-ils avec tant de fureur ?

La haine, pour la lumiere, fut toujours le ſigne diſtinctif de ceux qui voulurent mal faire : l'antipathie, pour la vérité, annonce un deſſein opiniâtre de nuire. L'amour de la vérité n'eſt que l'amour du genre humain, la paſſion de lui être utile, l'ambition de mériter ſes ſuffrages, en lui faiſant connoître ſes intérêts les plus chers. Il n'y a que des cœurs honnêtes & ſenſibles qui s'occupent de la recherche du vrai ; annoncer

la Vérité, c'eſt la marque d'affection la plus forte que l'homme puiſſe donner à ſes ſemblables : accueillir la Vérité eſt la marque indubitable d'une ame droite & ſincere ; la rejeter, l'étouffer & la craindre, conſtitue le caractere indélébile de l'impoſture, de l'ignorance ou de l'endurciſſement dans le crime.

« MAIS, dira-t-on peut-être, à quoi » peuvent ſervir des vérités déſolantes, » qui ne ſont propres qu'à faire ſentir » aux hommes leur propre foibleſſe & » la puiſſance des auteurs de leurs mi- » ſeres ? Dans l'état préſent des choſes, » comment des Peuples ignorans, éga- » lement retenus par les chaînes de » l'opinion & de la force, ou enivrés » de vices & de frivolités, peuvent-ils » ſonger à briſer leurs fers ou à ſe tirer » de leur ivreſſe ? Ne vaudroit-il pas, » mieux leur laiſſer ignorer les cauſes » de leurs maux, auxquels ils ſont ac- » coutumés, que de les leur découvrir, » ſans leur fournir des moyens pratica- » bles d'en arrêter les effets ? Les na- » tions ſubjuguées iront-elles par des » révolutions, par des convulſions dou- » loureuſes, par des flots de ſang, » acheter une liberté précaire : & des

» biens incertains, qui leur coûteroient
» plus de larmes que des calamités que
» l'habitude leur apprend à supporter!
» Laissons aux hommes leurs préjugés;
» & puisque tout est lié par une chaîne
» invisible, soumettons-nous au destin,
» qui, en naissant, nous condamne à
» souffrir, & les vices du genre humain,
» & les fers des tyrans. »

La vérité rencontre autant d'obstacles dans les préventions des nations qui souffrent, que dans la méchanceté des oppresseurs qui les tourmentent. Celui qui annonce la vérité est obligé de combattre à la fois la cruauté des tyrans & la lâcheté de leurs esclaves. Les hommes, pour la plupart, sont si découragés, qu'ils semblent craindre la vérité, la liberté, la raison autant que ceux qui mettent leurs erreurs à profit. Combien de personnes dans le monde qui, victimes elles-mêmes du préjugé, osent pourtant blâmer les ennemis du mensonge, & regardent leurs entreprises, ou comme les effets d'un enthousiasme extravagant, ou comme des attentats punissables! C'est l'imposture qui est l'attentat le plus digne de châtiment : elle insulte également & les

Souverains & les Peuples ; c'eſt la flatterie qui eſt vraiment dangereuſe, puiſqu'en corrompant le cœur des Rois, elle en fait les fléaux & les corrupteurs de leurs Sujets. Si les gens de lettres prenoient, pour éclairer les Princes, autant de peines qu'ils en ont pris trop ſouvent pour les flatter & les tromper, ils en feroient des hommes bien plus dignes de l'amour des Peuples & des éloges de la poſtérité.

Les ennemis de la raiſon humaine accuſent tous les jours ſes défenſeurs les plus généreux, d'être des rebelles, des factieux, *des ennemis de toute autorité*. Ce ſont les tyrans & leurs ſuppôts qui ſont les vrais rebelles ; ce ſont eux qui révoltent les gens de bien contre l'autorité qu'ils uſurpent ; ce ſont eux qui rendent l'autorité déteſtable, & qui forcent la vertu de méditer ſa ruine. L'homme de bien ſe ſoumet de grand cœur à l'autorité légitime qui veille, qui protege, qui conduit au bonheur. Haïr l'autorité tutélaire de ſon pays, ce ſeroit ſe haïr ſoi-même. Mais flatter le deſpotiſme, encenſer la tyrannie, approuver les deſtructeurs de la félicité publique, c'eſt trahir ſon pays, c'eſt

ſe rendre complice des outrages qu'on fait à l'eſpece humaine, c'eſt ſe trahir ſoi-même. Que dis-je! n'eſt-ce pas trahir les Souverains que de leur laiſſer ignorer les déſordres dont, ſouvent à leur inſçu, ils deviennent tôt ou tard eux-mêmes les victimes?

TOUT citoyen eſt fait pour ſervir ſa patrie; il lui doit ſes talens, ſes réflexions, ſes conſeils. C'eſt à elle qu'il appartient de les juger & d'en faire uſage. Lui refuſer ſes ſecours, c'eſt ſe rendre coupable d'ingratitude, d'injuſtice, d'inhumanité. Empêcher le citoyen de ſervir ſa Patrie, c'eſt ſe déclarer l'ennemi de la Patrie. « Mais, » direz-vous, des écrits indiſcrets peu» vent cauſer des troubles dans la So» ciété. D'ailleurs, les hommes ſont » ſujets à ſe tromper: au lieu de ſervir » ſon pays, un écrivain imprudent ne » peut-il pas lui nuire par des opinions » dangereuſes? » Les erreurs des individus ſervent elles-mêmes à éclairer le public qui diſcute. Les opinions ne ſont dangereuſes, ou ne cauſent du trouble, que lorſqu'elles ſont impoſées par la force & ſoutenues par la tyrannie: les opinions ſuperſtitieuſes ne cauſent

des ravages que parce qu'elles sont appuyées par les armes des tyrans.

Ce sont les flatteries & les mauvais conseils qui font de mauvais Princes ou des Tyrans ; ce sont les Tyrans qui disposent les Peuples à la révolte ; ce sont des ambitieux, & non des gens de bien, qui font les révolutions. Ce n'est point par des troubles & des violences, que la vérité réforme les abus de la terre. Ce ne sont pas les maximes de la Philosophie qui font éclore des révolutions, ou qui excitent aux attentats. Ce sont les violences du Despotisme qui, en irritant les Peuples, les forcent à machiner sa ruine ; c'est toujours la Tyrannie qui travaille à sa destruction propre, & qui indique aux hommes les coups que l'on peut lui porter.

La vraie sagesse, toujours accompagnée de la justice, de l'humanité, de la prudence, n'invite point les hommes à commettre des crimes. Assurée d'obtenir tôt ou tard le triomphe, elle ne se hâte pas, comme l'imposture ou l'ambition, de l'acheter par le sang & le malheur des mortels. Ce n'est qu'à l'erreur qu'il appartient de diviser

les esprits, de produire des factions, d'allumer les feux de la discorde, d'armer des fanatiques du couteau régicide. Si quelquefois la vérité parle aux Princes d'un ton mâle, elle ne les assassine jamais. Elle leur découvre leurs intérêts; elle leur montre l'équité; elle les fait rougir de leurs folies; elle laisse ensuite au tems à leur prouver qu'elle n'est point leur ennemie.

La vérité, faite pour régner sur tous les êtres raisonnables, a le droit d'être fiere, noble, intrépide. Elle exalte l'esprit, elle échauffe le cœur, elle console, elle inspire du courage. Destinée à tous les hommes, elle n'est d'abord reçue que par un petit nombre d'entre eux qui en sentent le prix. S'il faut des ames fortes pour annoncer, il faut aussi des ames fortes pour recevoir & supporter la vérité.

Si l'homme est un être raisonnable, ne lui faisons pas l'injure de croire que la raison ne peut lui convenir: disons que sa raison n'est pas encore suffisamment développée. Ce n'est qu'à force de chûtes que l'enfant apprend à marcher; l'âge de l'inexpérience &

de la légéreté doit néceſſairement précéder celui de la ſcience & de la maturité. Ne diſons pas que l'homme eſt incorrigible, nous ne ferions que le décourager. Diſons que ſon intérêt l'éclairera tôt ou tard ; diſons qu'il n'eſt pas fait pour demeurer toujours un enfant malheureux ; diſons que la vérité eſt aſſez forte pour renverſer peu à peu tous les vains édifices du menſonge, & que ſon action, pour être lente, n'en eſt pas moins certaine : les allarmes qu'elle donne aux méchans ſont des aveux de ſon pouvoir & des hommages qu'ils lui rendent : ils ſçavent que ſa force eſt faite pour vaincre tôt ou tard les obſtacles qu'ils lui oppoſent ; ils ſe promettent uniquement de retarder ſes effets.

Le germe de la Vérité eſt éternel, rien ne peut le détruire. Ni les efforts de la tyrannie, ni les ſophiſmes de l'impoſture ne l'étoufferont jamais. L'eſprit humain n'eſt point fait pour revenir ſur ſes pas ; ſon eſſence eſt d'aller en ſe perfectionnant. Quelquefois les coups du ſort l'obligent de s'arrêter longtems ; mais enfin il reprend ſa marche & ſe dédommage bientôt du tems

qu'il a perdu. Les vérités de tous les ſiecles ne ſont-elles pas à nous ? Eh bien ; celles de notre ſiecle appartiennent à nos deſcendans ; mépriſées, contredites, combattues & proſcrites par la race préſente, elles ſeront adoptées par les races futures.

MALGRÉ la lenteur des pas que fait la raiſon humaine, ce ſeroit ſe refuſer à l'évidence que de nier ſes progrès. Nous ſommes viſiblement moins ignorans, moins barbares, moins féroces que nos peres ; & nos peres l'étoient moins que leurs prédéceſſeurs. C'eſt ſans doute dans les tems où les hommes étoient les plus ſtupides, que les lumieres de la raiſon ont dû trouver moins de diſpoſitions à ſe faire recevoir ; cependant ces lumieres ont été plus fortes que la barbarie des Peuples, lors même qu'elle leur oppoſoit la réſiſtance la plus grande. Sur quel fondement douterions-nous donc des forces de la raiſon & d'une grande maſſe de lumieres, dans des tems où elles rencontreront, & moins de réſiſtance, & des eſprits mieux diſpoſés ? La raiſon ne fait des progrès ſi peu ſenſibles, que parce que des hom-

mes pusillanimes se défient du pouvoir de la vérité. Les préjugés universels en imposent par leur force, leur étendue & leur durée, aux esprits même les plus lumineux, & font que souvent ils désespèrent du genre humain. *Il faut penser pour soi, & parler comme les autres*, est une maxime favorable à la paresse, mais très nuisible aux progrès de l'esprit humain. Peu de gens osent attaquer de front les erreurs universelles. Peu d'écrivains se contentent des suffrages secrets d'un petit nombre d'approbateurs; chacun craint d'être taxé d'extravagance, quand il se voit presque seul de son avis; mais pour servir utilement les hommes il faut avoir le courage de leur déplaire; il faut en appeller de leurs jugemens prévenus, à leur raison plus éclairée. Feroit-on jamais du bien, si l'on craignoit toujours de faire des ingrats?

PENSER avec hardiesse, c'est s'écarter de la façon de penser du vulgaire & de ses cotemporains. Où en seroient les connoissances humaines, s'il ne s'étoient jamais trouvé des enthousiastes assez courageux, pour réclamer hautement contre les préjugés de leur

tems ? L'écrivain qui n'enviſage que ſon intérêt préſent, ſa fortune, les applaudiſſemens d'une ſociété frivole, ne peut guere ſe flatter des ſuffrages de la poſtérité. Les erreurs paſſeront, mais la Vérité ſubſiſtera toujours, & celui qui l'annonce peut eſpérer de l'avenir une louange que ſes contemporains lui refuſent.

TOUT homme qui voudra jeter un coup d'œil attentif ſur la plupart des contrées de l'Europe, ne pourra s'empêcher d'y reconnoître les effets les plus ſenſibles du progrès des lumieres. Ce que nous voyons eſt fait pour nous conſoler, & nous permet de croire que les maux des nations ne ſont point incurables. Si l'erreur & l'ignorance ont forgé les chaînes des Peuples, ſi le préjugé les perpétue, la ſcience, la raiſon, la vérité pourront un jour les briſer. L'eſprit humain engourdi pendant une longue ſuite de ſiecles de ſuperſtition & de crédulité, s'eſt enfin réveillé. Les nations les plus frivoles commencent à penſer; leur attention ſe fixe ſur des objets utiles; les calamités publiques forcent à la fin les hommes à méditer, & à renoncer

aux vrais jouets de leur enfance. Enfin, laſſés de leurs propres délires, les Princes cherchent quelquefois dans la raiſon, un remede contre les maux qu'ils ſe ſont faits (29).

L'INTÉRÊT, la néceſſité, le déſir de ſe rendre plus heureux, voilà les grands maîtres des Peuples & des Rois. Si dans quelques contrées l'on voit encore quelques deſpotes ſtupides perſiſter à vouloir exercer leur pouvoir deſtructeur, à la faveur des titres ſurannés de l'ignorance & de l'uſurpation, nous voyons que ces titres ſont au moins conteſtés, que les Peuples commencent à douter de leur authenticité, que la portion la plus inſtruite des ſociétés oſe réclamer contre eux, ou du moins les regarder avec mépris. Une violence paſſagere peut quelque tems réduire les hommes au ſilence, mais la tyrannie ne peut s'établir à demeure ſur des eſprits éclairés.

D'UN autre côté ne voyons-nous

(29) Les Souverains, qui ſouvent s'oppoſent avec tant de forces aux progrès de la lumiere, devroient ſe ſouvenir que ce ſont pourtant les progrès de la raiſon qui les ont affranchis eux mêmes en Europe du joug du Pape, dont la puiſſance ſpirituelle ſur l'eſprit des Peuples, ſe faiſoit ſentir aux Princes de la façon la plus dure & la plus inſupportable.

pas des nations gouvernées par des Princes instruits qui, plus curieux d'être vraimemt grands, que de briller par un faste puéril, commencent à sentir qu'un Monarque ne peut être heureux & puissant, tant qu'il n'a sous ses ordres que des esclaves abrutis dans la misere & privés d'énergie? L'indigence & le découragement des Peuples se font à la fin sentir jusqu'aux trônes. Des Etats ravagés & dépouillés par des extravagances réitérées n'offrent plus de pâture à l'avidité des cours (30). Après que les Sujets ont long-tems souffert du délire des Rois, les Rois souffrent à leur tour de leurs propres délires; c'est alors que le Despote est lui-même forcé de modérer son pouvoir & de chercher dans la raison un remede contre les maux que le Despotisme a causés. Il vient un tems où les maîtres de la terre sont eux-memes forcés de se courber sous la main puissante de la nécessité; elle les oblige de reconnoître que la tyrannie finit communément par

(30) *Acerbissimum est regibus delinquentibus supplicium, id quod populis infligitur.*
VOYEZ GROTIUS, DE JURE BELLI AC PACIS.

miner elle-même le trône qui la soutient, que le tyran ne jouit de rien, qu'il n'existe ni bonheur, ni grandeur, ni puissance, ni gloire pour un Prince qui n'a pour Sujets que des malheureux dégradés par le vice, languissans dans l'inertie, découragés par l'oppression, habituellement irrités du joug qui les accable, formant des vœux secrets pour la destruction du pouvoir dont ils sont écrasés.

HORACE demande *ce que peuvent de vaines loix sans les mœurs?* (31) Mais on peut demander avec plus de raison, que peut une morale stérile sans un Gouvernement & des Loix qui l'appuient? Pour guérir les Peuples de leurs vices & de leurs préjugés, il s'agit d'en guérir ceux qui gouvernent les Peuples. Comment inspirer le goût de la vertu aux Peuples? C'est en faisant connoître leurs véritables intérêts à ceux qui disposent des cœurs des Peuples, ou qui tiennent dans leurs mains les grands mobiles des volontés, des désirs & des actions des hommes. C'est aux Souverains, aux Législateurs, aux Dis-

(31) *Quid leges sine moribus vana proficiunt.*

tributeurs des graces, qu'il appartient d'exercer la censure publique & de prêcher la morale avec fruit (32).

La morale est faite pour indiquer les avantages de la vertu; l'éducation doit en semer les principes; l'habitude doit en rendre la pratique familiere; l'opinion publique & l'exemple doivent la soutenir; la législation doit lui donner la sanction de l'autorité; le gouvernement doit la rendre plus persuasive à l'aide des récompenses; les châtimens doivent faire trembler tous ceux que leur perversité rend sourds à la voix de la raison.

La vertu, dit Cicéron, *est la nature portée à sa plus grande perfection.* Cette vertu n'est si rare, que parce que peu d'hommes en connoissent les avantages. La raison humaine n'est pas en-

(32.) Ceux qui affectent de douter qu'il soit impossible de rendre un peuple raisonnable, ne font pas attention qu'il s'est fait souvent dans les esprits des Peuples les plus asservis à la superstition & au Despotisme, les révolutions avantageuses qui les ont amenés rapprochés de la raison. Le peuple Anglois est parvenu à secouer successivement en moins de deux siecles, & le joug de Rome, & le joug de la Tyrannie. Les Hollandois ont fait la même chose. Les relations des voyageurs s'accordent à nous dire que l'on est parvenu à la Chine à donner de la politesse, même aux plus vils des citoyens: seroit il donc plus difficile de leur donner de la raison?

core ſuffiſamment exercée ; la civiliſation des Peuples n'eſt pas encore terminée ; des obſtacles ſans nombre ſe ſont oppoſés juſqu'ici aux progrès des connoiſſances utiles, dont la marche peut ſeule contribuer à perfectionner nos Gouvernemens, nos loix, notre éducation, nos inſtitutions & nos mœurs.

Rendre les hommes heureux par la vertu, voilà le grand problême que la morale doit ſe propoſer de réſoudre. Il ſera complettement réſolu, quand une Politique éclairée fera ſentir aux maîtres de la terre que leur propre bien-être ne peut s'établir ſolidement que ſur la juſtice, la bienfaiſance, l'humanité, la bonne foi, en un mot, ſur la vertu. Les Peuples ſeront heureux & ſages, quand ils ſeront gouvernés par des Princes pénétrés eux-mêmes de l'idée qu'il faut être ſage pour être véritablement heureux.

PRINCES ! Légiſlateurs ! Souverains ! Maîtres du monde ! Vous que le deſtin a rendu les arbitres du ſort des Nations ! attendriſſez vous enfin ſur les maux des mortels, dont vous êtes ſi ſouvent vous-mêmes les victimes. C'eſt à vous qu'il appartient de donner des mœurs aux

hommes : vous ſeuls pouvez fournir à la morale le pouvoir de les toucher, de les convaincre, de régler leurs actions. Vous tenez dans vos mains les grands mobiles de leurs volontés. Chargés de les conduire, que votre exemple les guide, que vos faveurs les invitent au bien, que vos loix les détournent du mal, que la raiſon les détrompe de leurs folies, que l'éducation, dirigée par vos ſoins, leur faſſe, dès l'âge tendre, contracter l'heureuſe habitude de la vertu ; qu'elle leur inſpire l'horreur du vice, qu'elle rectifie les préjugés & les opinions qui les aveuglent & les rendent inſenſés & méchans. Juſtes, humains, fideles à vos devoirs, apprenez à vos Sujets l'équité, la bienfaiſance, l'activité : encouragez-les au travail ; qu'ils craignent l'oiſiveté qui deviendroit pour eux une ſource de perverſité. Rendez donc à vos peuples la liberté que vous leur devez, ſans laquelle tous les dons de la nature deviendroient inutiles & pour eux & pour vous. Briſez des chaînes aviliſſantes qui retiennent, dans l'inertie, des bras faits pour travailler au bien être de tous. Renoncez aux maximes d'un Deſpotiſme deſtructeur, qui ne

peut que vous ensevelir vous ou votre successeur sous les ruines de vos Etats. Abjurez pour toujours cette gloire sanguinaire qui fait si souvent tarir les veines des Nations. Proscrivez à jamais les principes odieux d'une Politique infâme qui foule aux pieds la justice, la bonne foi, les traités les plus saints. Imposez un silence éternel à ces Conseillers perfides qui veulent séparer vos intérêts de ceux de vos Sujets, & vous faire renverser les loix qui vous servent de remparts à vous-mêmes. Mettez fin à ces impôts iniques, à ces vexations multipliées sous lesquels on fait gémir en votre nom des Peuples dont on aliene les cœurs de vous. Non! vous ne serez ni grands, ni puissans, ni riches, ni chéris, ni fortunés, tant que vous ne commanderez qu'à des stupides abrutis par l'ignorance, irrités par l'injustice, flétris par la misere. Ecoutez enfin la voix de la vérité que la trahison empêche de percer jusqu'à vous. Elle seule vous fera connoître vos intérêts véritables: elle vous indiquera un bien-être plus réel que celui que procurent la violence, l'opinion & l'imposture. Elle vous présentera le tableau lugubre des malheurs des Nations, de la chûte des Trônes,

de la corruption des Cours, des ravages de la Tyrannie, afin que la vue du danger vous inspire une frayeur salutaire, & vous excite à donner à l'autorité une base moins chancelante que celle d'un pouvoir arbitraire. Cette vérité, effrayante pour les Tyrans, doit être chere aux Souverains. Elle vous apprendra à marcher d'un pas sûr à la gloire. Elle vous dira d'être justes, afin d'être respectés : elle vous dira d'être humains, afin d'être chéris : Elle vous dira de punir le vice & de récompenser la vertu, afin de faire régner entre vos sujets cette heureuse harmonie, d'où résulte la vraie gloire, la vraie puissance, la vraie félicité des Peuples & de ceux qui les gouvernent. En suivant ses conseils, vous serez grands ; vous deviendrez les Dieux tutélaires de vos sujets ; vous goûterez à chaque instant le plaisir vraiment divin de faire des heureux. Vos noms, chéris de la race présente, seront prononcés avec transport par la postérité la plus reculée, qui, en recueillant les fruits durables de vos bienfaits bénira la mémoire des Rois adorés par ses peres.

FIN DE LA TROISIEME ET DERNIERE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

TROISIEME PARTIE.

DE L'INFLUENCE DU GOUVERNEMENT SUR LES MOEURS,

Ou des Causes & des Remedes de la Corruption.

CHAPITRE I.

Des vraies sources de la Corruption des Mœurs. De l'Opinion. . . Pag. 1

CHAPITRE II.

Des influences du Gouvernement sur les Grands d'une Nation. . . 16

CHAPITRE III.

De la corruption des Loix, ou du renversement des idées de Justice. 27

CHAPITRE IV.

De la Source des Crimes. . . 44

CHAPITRE V.

De l'influence du Gouvernement sur le Caractere National, sur les talens de l'esprit, sur les lettres. . . 62

CHAPITRE VI.

Du Luxe. 87

CHAPITRE VII.

De la Richesse d'un Etat. Du Commerce. Du Crédit Public. . . . 101

CHAPITRE VIII.

Des Vices de la Société. . 122

CHAPITRE IX.

De l'Education. 147

CHAPITRE X.

Des Femmes. . . . 174

CHAPITRE XI.

De la Félicité domestique, ou du bonheur dans la vie privée. . . 194

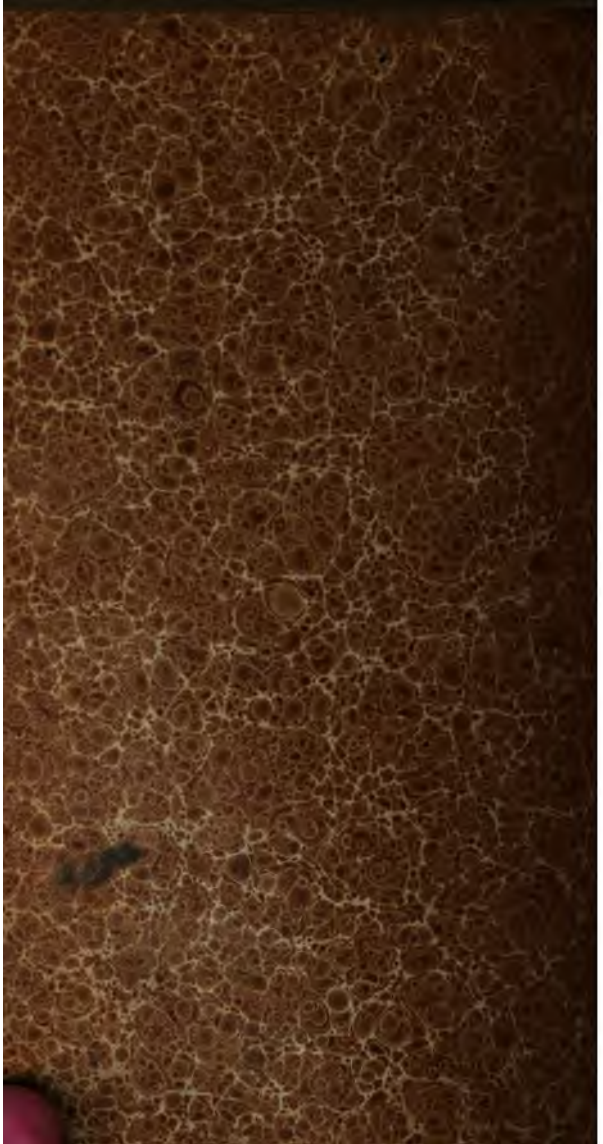
CHAPITRE XII.

Remedes des Calamités, ou des Vices Moraux & Politiques. Apologie de la Vérité. 215

Fin de la Table de la troiſieme Partie.

54656626

4 ⁴⁄₅ 90.

.3085

1